



HAL
open science

**ÉCRITURES EN LIGNE: PRATIQUES ET
COMMUNAUTÉS. Sous la dir de Brigitte Chapelain.
(485 p.)**

Brigitte Chapelain, Jean Clément, Xavier Malbreil, Jean-Max Noyer, Henri
Hudrisier, Laura-Borras Castanyer, Franck Cormerais, Marc Silberstein,
Alexandre Péraud, Evelyne Broudoux, et al.

► **To cite this version:**

Brigitte Chapelain, Jean Clément, Xavier Malbreil, Jean-Max Noyer, Henri Hudrisier, et al.. ÉCRITURES EN LIGNE: PRATIQUES ET COMMUNAUTÉS. Sous la dir de Brigitte Chapelain. (485 p.). Université de Rennes 2, 486p., 2002. sic_00126719

HAL Id: sic_00126719

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00126719v1

Submitted on 25 Jan 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ACTES DU COLLOQUE

ÉCRITURES EN LIGNE: PRATIQUES ET COMMUNAUTÉS.

Sous la direction de Brigitte CHAPELAIN

Université de Rennes 2. CERCOR (CERSIC) , 26, 27 Septembre 2002.

Responsable du colloque: Brigitte CHAPELAIN Rennes 2 (Paris 13)

Comité scientifique: Sylvie Catellin (CNRS), Brigitte CHAPELAIN (Rennes 2), Jean Clément (Paris 8), Francine DUGAST (Rennes 2), Marc GONTARD (Rennes 2) , Christian LEMOENNE (Rennes 2) , Catherine LONEUX (Rennes 2) , Jean Max NOYER (Paris 7), Emmanuel SOUCHIER (ENST) , Gisele TESSIER (Rennes 2).

Comité d'organisation: Nelly BREGAULT-KREMBSER, Brigitte CHAPELAIN, Didier CHAUVIN, Catherine LONEUX, Emmanuel MAHE, Bernard PARENT, Sophie RAPNOUIL.

Responsabilité secrétariat du colloque : Nelly BREGAULT-KREMBSER.

Partenariat avec France Télécom R&D, Conseil régional, La ville de Rennes , Station art électronique de Rennes 2.

SOMMAIRE

PRÉSENTATION DU COLLOQUE

Écritures en ligne:pratiques et communautés.Approches pluridisciplinaires;
complémentarité des problématiques.-*Brigitte CHAPELAIN* P.7.

Partie 1 -LA DIMENSION PROCESSUELLE. P. 39

Chapitre 1-Genèse et procédés de l'écriture en ligne. **P.40**

Quelques fantasmes de l'écriture combinatoire-*Jean CLÉMENT*- P. 41

Quelques problématiques du récit hypertexte multimédia-*Xavier MALBREIL*- P. 55

Hypertextes et morphogénèses:quelques remarques -*Jean Max NOYER*- P. 64

La République des lettres à l'ère du "web sémantique"- *Henri HUDRISIÉRIER* - P. 77

Chapitre 2-Écriture et lecture dans des dispositifs d'apprentissage en ligne **P. 99**

Apprendre la littérature en ligne: transformer les techniques communication-
nelles du discours savant-*Laura Borrás CASTANYER*- P.100

De l'hyperdocument à l'hyper narration: récit d'une expérimentation pédago-
gique à distance -*Franck CORMERAIS*- P.114

Colisciences:hypertextualité et histoire des idées -*Marc SILBERSTEIN*- P.125

Pour une critique hypertextuelle:éléments de réflexion sur l'émergence
d'une pratique critique collective dans le champ universitaire
-*Alexandre PERAUD*- P 130

Chapitre 3-Outils et dispositifs d'écriture en ligne **P 140**

Outils informatiques de lecture et d'écriture-*Evelyne BOUDROUX*- P 144

Outils d'écriture : pratiques autour de la création d'un spectacle
-*Annie GENTES, J.Claude MOISSINAC*- P153

L'oeuvre entre art et science: l'écriture des dispositifs numériques
-*J.Paul FOURMENTRAUX*- P 171

Chapitre 4-Spécificités des écritures en ligne- **P.188.**

Écriture numérique et révolution des genres?

Anamorphose du genre débat public.*F.RAKOTONOELINA*. P.189

L'écran collectif romanesque ou la réactualisation d'une ancienne pratique.
-*Sylvie CATELLIN*- P .211

Nouvelles écritures de soi. -*Annabelle KLEIN*- P 222

Écrit URL.Spécificités morphologiques des écritures électroniques.
-*Philippe QUINTON*- P.236.

PARTIE 2-LA DIMENSION ORGANISATIONNELLE : LES COMMUNAUTÉS ET LES PRATIQUES COMMUNAUTAIRES DE L'ÉCRITURE EN LIGNE-

Chapitre 5-Pratiques communautaires de l'écriture en ligne. P.242.

- Écrits électroniques, arrangements sociétaires et communautaires: la notion de communauté est-elle pertinente? –*Florence BAILLY, Martine BLANC, Thierry DEZELAY, Catherine PEYRARD-* P.243.
- Communautés dans le secteur santé: les réseaux vile-santé
.-*Fabienne MARTIN-JUCHAT* P.256
- Groupware: interface ou interposition -*Valérie. LÉPINE -* P.270
- Pour une analyse descriptive de l'ethos communicationnel des communautés en ligne: l'exemple du dialogue en direct de Caramail -*Véronique MATTIO -* P.286
- Anonymat et bénévolat dans les échanges littéraires en ligne
.-*Patrick REBOLLAR-* P.301

Chapitre 6- Dispositifs communautaires d'apprentissage . P.308.

- Écritures en ligne:un long fleuve tranquille? –*Gisèle TESSIER-* P.309.
- Enseignants en zone rurale: à la recherche de la communauté en ligne.
.-*Christian DERRIEN-* P.326
- Liste de diffusion pour enseignants: réseau de co-formation pour minorités actives.-*Jean Marc TURBAN-* P335
- La médiation de la mimésis dans l'expérience éducative d'une communauté virtuelle.-*Isabelle RIEUSSET-LEMARIÉ-* P.348
- L'apprentissage de la littérature en ligne: la communauté comme jeu de voix .-*Joa Elies ADELL -* P.363.

Chapitre 7-Spécificités organisationnelles et culturelles des communautés en ligne. P.377.

- Quelques réflexions sur la nature agonistique du lien communautaire.
.-*Olivier GALIBERT-* P 378
- Regard sur les origines des communautés virtuelles: les communautés en ligne et le temps partagé.Un exemple d'hybride socio-technique. –*Alexandre SERRES-* P.396.
- Endogénèse et exogénèse d'une communauté: le cas de Fabula
.-*François LERMIGEAUX-* P.412.
- Forums d'enseignants:peut-on parler de communautés?
.- *Béatrice DROT-DELANGE-* P.426
- L'appropriation communautaire des règles d'écriture en ligne:le cas des internautes français et marocains.-*Hassan ATTIFI, Michel MARCOCCIA-* P446
- Enjeux identitaires:le cas des portails spécialisés de la communauté homosexuelle.-*Émilie MOREAU-* P.457
- Écrire l'intime à la face du monde.-*Michel MOATTI-* P.473

Ironie: la communication par fragments et/ou la communauté impossible.
-Lionel DAX- P.485.

PRÉSENTATION DU COLLOQUE

ÉCRITURES EN LIGNE ET COMMUNAUTÉS : APPROCHES PLURIDISCIPLINAIRES ; SPÉCIFICITÉS ET COMPLÉMENTARITÉS DES PROBLÉMATIQUES.

Brigitte Chapelain
Université de Paris 13
CRIS/SERIES

"La communication écrite est encore jeune" écrivait R.Escarpit¹ en 1973 ajoutant que celle-ci vieillissait moins vite que d'autres moyens de communication. Nous ne pouvons aujourd'hui que constater la pertinence de cette réflexion .

En effet les formes de communication médiatisée par les technologies du numérique et des réseaux proposent une palette d'outils complémentaires d'écriture et de lecture, d'annotation, et d'édition personnelles et collectives qui ont développé le traitement de texte, l'écriture hypertextuelle, les mails , les chats , et des sites web comme les wikis. Ces dernières années Internet et son double pouvoir "*numérique et connectique*"²s'est révélé, comme ce fut le cas du livre, être un dispositif scripturaire, "*qui condense et organise, qui schématise et appauvrit parfois*"³, revalorisant le rôle informationnel et cognitif de l'écriture dont le développement relève de nombreux domaines culturels, éducatifs et professionnels. Le phénomène blog est sans doute l'exemple⁴ le plus récent de ces outils d'écriture. Les blogs sont notamment utilisés dans des applications littéraires, pédagogiques et entrepreneuriales donnant à l'écriture en ligne des nouveaux outils moins contraignants et plus maniables.

Un colloque organisé à l'université de Rennes 2, en Septembre 2002, a engagé une réflexion pluridisciplinaire sur les dispositifs d'écriture en ligne et les pratiques communautaires émergentes. La littérature, l'éducation et l'organisation qui ne sont que rarement réunies ont

¹ L'écrit et la communication, Paris, Que sais-je,PUF, 1973.

² Eric Sadin, Ouverture du colloque de Montréal Musée d'art contemporain (23- 24-25 Octobre 2001)

³ Gérard Chazal, Internet,interface baroque in , *Penser les réseaux* , D.Parrochia (dir), Ed Champ Vallon, Coll Milieux,2001.

⁴ On dénombre environ dix millions de blogs sur le web en Juin 2005. *Quand l'employé fait blog*, Fabrice Rousselot, Libération.fr Lundi 6 Juin 2005.

retenu particulièrement notre attention. Le carrefour disciplinaire que constituent les sciences de l'information et de la communication permet de mettre à l'épreuve cette problématique commune que représente l'écriture en ligne en s'appuyant sur ces trois champs.

Nous avons choisi d'en traiter deux dimensions essentielles : la dimension processuelle et la dimension organisationnelle. C'est ainsi qu'ont émergé les deux thèmes retenus du colloque: les pratiques et les communautés de l'écriture en ligne.

La dimension processuelle porte sur les processus de production de ces écritures: les textes produits, les modes éditoriaux qui leur sont associés, les rôles de l'auteur et du lecteur, les genres d'écrits.

La dimension organisationnelle s'inscrit dans les structures de travail et de création, la gestion des personnes et des savoirs, et les modes de développement et de circulation des productions d'écriture.

Les travaux du colloque ont tenté de répondre à deux grandes interrogations portant sur ces dimensions.

En quoi les pratiques d'écriture en ligne proposent-elles des procédures de travail et de création et des modèles de communication qui témoignent d'une réelle spécificité processuelle?

Quelles formes organisationnelles et managériales caractérisent ces pratiques d'écriture? Comment les définir? Peut-on parler de communautés?

1. L'écriture en ligne et les trois domaines de référence.

1.1. La littérature.

. Ted Nelson reprend , en 1969, le terme d'hypertexte pour présenter son projet de bibliothèque Xanadu : un immense réseau contenant des trésors littéraires et scientifiques où les utilisateurs pourraient s'interconnecter, échanger, discuter et interagir. Très vite le potentiel technique de l'ordinateur est utilisé dans de nouvelles formes d'activités et des pratiques littéraires. En 1971, le projet Gutenberg⁵ est le premier projet qui se propose de mettre des œuvres littéraires du domaine public sur le réseau. L'ALAMO⁶ (Atelier de littérature assistée

⁵ Michaël Hart en 1971, et en 1993 J.M.Ockerbloom répertorient les textes en accès libre sur le web et créent le site On Line Book.

⁶ Cet atelier est co-fondé par un groupe d'écrivains qui proviennent de l'Oulipo, de chercheurs et d'enseignants dont J.P Balpe, Jacques Roubaud et quelques autres.

par la mathématique et les ordinateurs) est fondé en 1981. La création de la revue multimédia "Alire"⁷ date de 1989. Philippe Bootz rappelle, à l'occasion du dixième anniversaire de celle-ci, que cette publication constitue une troisième voie en littérature informatique après l'hypertexte et le générateur automatique de textes, privilégiant ainsi le fonctionnement de l'oeuvre informatique sur son résultat, et définissant la littérature comme le processus générateur, et non comme le résultat créé. Deux colloques⁸ ont été organisés en 1986, puis 1990, sur le thème du texte et de l'ordinateur; en 1989 celui de Cerisy porte sur « l'imagination informatique de la littérature »⁹. À partir de 1997, la multiplication sur Internet de dispositifs interactifs développant la diffusion de l'information et de la documentation littéraires, de la création littéraire selon différents procédés dont la pratique de l'écriture collective, mais aussi des échanges autour des lectures plurielles de textes, constitue un nouvel espace intellectuel, artistique et culturel.

On désigne par e-critures tous ces différents textes électroniques qui peuvent être encore regroupés sous les termes de e-écritures: écriture électronique, écriture numérique, cybertexte, cyberlittérature. Jean Clément¹⁰ distingue plusieurs catégories dans cette production littéraire: -les textes générés par ordinateur avec l'aide de littératiciels dont Jean Pierre Balpe est un des inventeurs et des expérimentateurs les plus connus. Cette littérature générative fabrique une infinité de textes sur un thème donné, ou une infinité de variations à partir d'une oeuvre donnée : « *Générer un texte c'est développer à l'infini les possibilités d'un système composé de dictionnaires, de règles sémantiques et de contraintes rhétoriques.* »¹¹ Cette littérature ne relève d'aucune inspiration, ni d'expérience originale, ni d'intention, ni de génie, ni d'individualité de l'auteur. J.P Balpe désigne cette littérature¹² comme "*une littérisation de la technique*", car dans ses multiples et ses variations elle révèle avant tout ses possibles. -la poésie animée par ordinateur. De caractère cinétique, sonore et dynamique le multimédia poétique est le fruit d'un processus que son fondateur appelle "*génération...qui fabrique un processus dont le texte constitue l'état observable instantané* ." ¹³

⁷ L'équipe était composée de P.Bootz, Frédéric Develay, Jean Marie Dutey, Claude Maillard et Tibor Papp.

⁸ Ces deux colloques ont été organisés à l'Université de Paris 10 par J.Anis et J.L Lebrave, et ils ont donné lieu à une publication: « *Texte et ordinateur .Les mutations du lire écrire* », J.Anis et J.L Lebrave (eds). Volume hors série de la revue LINX ,Paris , Editions de l'espace européen, 1991.

⁹ *L'imagination informatique de la littérature*, Actes publiées aux Presses universitaires de Vincennes en 1991.

¹⁰ *De la pédagogie à l'écriture*, Le Monde.fr, 24/10/01, <http://www.lemonde.fr>

¹¹ Pour une littérature informatique: un manifeste, in *Littérature et informatique, une littérature générée par ordinateur*, Artois Presse, 1995, <http://www.hypermedia.univ-paris8.fr>

¹² ALAM O, Atelier de littérature assisté par la mathématique et l'ordinateur. « *Roman*, » logiciel d'écriture interactive aux Editions CEDIC -Nathan, « *SEL* » synthèse élégante de littérature appliqué à la littérature de troisième ordre, « *SCENARIO* » système de génération de textes dramatiques 1994 , « *HEMINGWAY et HARDY* » générateurs de parodies de textes.

¹³ P. Bootz, *Alire : une expérience de poésie informatique en lecture privée*, Actes /Proceeding ISEA 2000 09/12/2000-Auditorium.

-les hypertextes littéraires nourris par une tradition littéraire de récits non linéaires et des deux spécificités de l'ordinateur: l'écriture numérique et le support écran. Le lecteur choisit parmi les données qui lui sont proposées celles qui vont procéder à l'élaboration de son propre récit. Jean Clément parle à ce propos "*d'énonciation piétonnière*"¹⁴ "L'œuvre hypertextuelle, en effet" écrit-il, "*compense les limites de l'écran en offrant au lecteur de nouvelles possibilités que n'a pas le livre*".

Enfin, mais sans clore cet inventaire les expériences de lecture écriture collective, appelées aussi polyauctoriales, dans lesquelles le lecteur est aussi l'auteur, non pas seulement parce que sa lecture fait sens, mais parce qu'il participe à l'écriture de ces différents textes, à l'exemple du roman collectif ou des créations collectives multi médias. Les dispositifs interactifs qui développent ces formes d'écriture collective sont multiples. Les wikis romans¹⁵ sont des romans rédigés sur wikis qui regroupent certaines caractéristiques des romans collectifs et hypertextuels écrits en ligne : œuvres collectives avec une spécialisation des tâches, toujours en débat et en cours d'écriture avec blogs d'auteurs et dont l'univers ressemble davantage au monde du jeu vidéo qu'à celui du roman.

1.2.L'éducation.

Le domaine de l'éducation multiplie les sites institutionnels, disciplinaires et associatifs¹⁶. En particulier la discipline littéraire, comprenant l'apprentissage de la langue, la production de l'écriture et les pratiques de lecture, propose une offre diversifiée¹⁷. L'écriture en ligne joue tantôt le rôle de pédagogie de l'écriture tantôt de nouvelle inscription communicationnelle de la diffusion des savoirs.

Dés les années 80, les chercheurs et les enseignants¹⁸ s'intéressent à l'outil informatique dans l'enseignement du français et s'interrogent sur l'intégration du numérique dans la pédagogie de l'écriture. Le réseau Internet assure le développement d'activités pédagogiques relevant des méthodes actives qui concernent l'écriture comme la correspondance scolaire, les ateliers d'écriture et les romans collectifs virtuels. De nouvelles situations de communication

¹⁴ *Du texte à l'hypertexte : vers une épistémologie de la discoursivité hypertextuelle*, <http://www.hypermedia.univ-paris8.fr>

¹⁵ « 2010 Futur virtuel » de Malo Girod de l'Ain

wiki.crao.net/index.php/ProjetWikira « Wikira » initié par Laurent Jacques,

¹⁶ Voici quelques sites associatifs: www.cafepedagogique.net, www.clionautes.org, www.pagestec.org, www.weblettres.net, www.sesamath.net, www.cyberlangues.online.fr.

Tous ces sites sont cités dans *Des colosses au pied d'argile: les sites associatifs d'enseignants*, Caroline d'Atabekian, Les dossiers de l'ingénierie éducative, Décembre 2003, www.cndp.fr/tice/dossiersie/

¹⁷ De nombreux portails font référence, en particulier: www.educnet, www.education.fr, clicnet.swarthmore.edu, www.portail.lettres.net

¹⁸ J. Anis, N. Marty (eds) *Ecriture, Informatique, Pédagogies*, Collection Micro savoirs, CNDP, 1990.

interviennent dans les apprentissages qui proposent à l'apprenant, en présence ou à distance, l'utilisation du courrier électronique, des listes de diffusion et des chats. L'externalisation et la critique, ainsi que les propositions venant d'autrui et d'ailleurs, exercent des interactions qui développent des compétences méta-cognitives.

Des expériences¹⁹ assez fédératrices se distinguent: le concours « Histoires croisées » des élèves québécois et français dont les objectifs sont maîtriser « *l'expression écrite par une création littéraire* » et « *travailler collectivement à la production d'une œuvre* »; depuis 1997 Monique Perdillat mène l'expérience des romans virtuels qui permet "*d'apprendre une langue étrangère sur Internet de façon attrayante et de réaliser un projet multimédia international qui favorise le travail collaboratif*". La confluence de méthodes actives comme les simulations globales, et l'interactivité ainsi que l'hypertextualité du dispositif Internet permettent à l'écriture et à la lecture d'être honorablement présentes à côté d'autres domaines dont on connaît la traditionnelle familiarité avec l'informatique. La fonction éditoriale d'Internet²⁰ encourage les élèves à mettre en ligne des productions soignées et travaillées collectivement.

Plus largement de nouvelles formes de communication et de travail collectif comme les listes de diffusion se généralisent à l'ensemble des disciplines qui en proposent un nombre varié.

Dans la formation à distance (FOAD) où "*l'accès au savoir en ligne*",²¹ les plateformes normalisées structurent le texte et les modes éditoriaux différemment du papier. Enseigner et faire apprendre en réseaux, comme par exemple scénariser un contenu, accompagner des apprenants à distance constitue une inscription communicationnelle de l'acte cognitif, et pose comme hypothèse l'émergence de nouvelles formes d'écriture, de collaboration, et de partage des connaissances.

Les blogs reconduisent ces différents développements pédagogiques²² de l'écriture en ligne.

1.3. Les organisations.

Les différents secteurs professionnels des organisations ont des activités scripturaires et produisent des écrits de travail (journal d'entreprise, compte rendus de réunion, magazine consumer, courrier électronique) se présentant sur des supports exclusivement numériques ou complémentaires avec le papier. Sophie Péne parlait dès 1995 de "*montée quantitative*,

¹⁹ Les principaux sites sont :concours 2004,educationquebec.qc.ca ,ciép.fr ,wanadoo-edu.com.

²⁰ On peut citer à ce sujet des journaux interétablissements comme Cyberpresse, Cybergazette, Les cyber échos, Centre presse

²¹ Pour reprendre le titre de l'ouvrage de J.Perriault paru chez Odile Jacob en Novembre 2002. En Juin 2002 64 campus numériques sont en cours de développement et représentent 1000 modules de formation et concernent 20.000 étudiants.

²² <http://www.cafepedagogique.net>

*diversité qualitative, corrélation entre changement organisationnel et apparition de nouvelles formes d'écrits dans la gestion des ressources humaines, dans la démarche de la qualité et de la certification, dans la formalisation des procédures, dans la relation avec les clients des entreprises"*²³.

Les années 2000 ont vu les services des entreprises se modifier avec une intégration des systèmes de diffusion et de communication en réseau et en ligne. Les salariés font face à la fois à un surplus d'information et à des impératifs de communication. Une étude sur l'Intranet et les salariés préparée par l'UJJEF²⁴ et Ipsos montre que les services les plus utilisés couvrent les fonctions pratiques, documentaires, communication interne et travail collaborative. Si on constate une double fracture de l'intranet dans les organisations, 20% n'y ont pas accès et 25% ne l'utilisent pas, l'usage de l'Intranet est néanmoins en pleine progression et il existe une forte corrélation entre l'utilisation du web et l'utilisation d'Intranet. L'arrivée de l'Intranet a de profondes conséquences sur les journaux internes qui ont joué la complémentarité avec le papier.

Une autre étude de l'UJJEF de Novembre 2003²⁵ constate que 37% des entreprises disposent d'une e-magazine, tandis que 94% disposent de journaux, magazines, lettres sous support papier. 15% d'entre elles ont créé des supports d'information propres à l'Intranet. La rédaction est le métier de la communication le plus assuré en interne, alors que les autres domaines sont davantage confiés à la sous-traitance. Le budget moyen alloué à l'information écrite dans une entreprise est de 430.000 euros. Neuf personnes, dont cinq à la rédaction, se consacrent aux différents supports et domaines de la communication.

L'année 2005 est celle du blog d'entreprise...Blogs de chefs d'entreprise²⁶, blogs de communication interne et de communication externe²⁷, blogs corporate²⁸ tournés vers le consommateur et blog de marketing tribal²⁹ apparaissent apportant un outil supplémentaire à l'écriture en ligne et produisant des formes de communication inédites.

²³ Sophie PENE, Les écrits et les acteurs, in *Etudes de communication, n°16, Pratiques d'écriture et champs professionnels*, Université Charles de Gaulle, Lille 3, 1995.

²⁴ Cette étude faite avec Ipsos Médialangue et la société d'études Novacom est la première grande étude de référence sur les comportements, la satisfaction et les attentes des salariés face à leur intranet. L'ensemble des résultats se trouve sur le site: www.ujjef.com.

²⁵ Cette étude parue en Novembre 2003 est constituée de deux volets: le premier auprès des récepteurs mesure l'audience des principaux canaux de l'information d'entreprise, l'autre auprès des émetteurs permet de mieux apprécier le poids économique de l'information d'entreprise. L'ensemble des résultats se trouve sur le site: www.ujjef.com

²⁶ <http://prplanet.typepad.com/ceoblogeurs>

²⁷ <http://fr.blogworkers.com>

²⁸ <http://www.boeing.com/andy/>

²⁹ <http://www.gawker.com/artofspeed>

L'enjeu est donc de taille: certaines analyses voient dans ces nouveaux développements de l'écrit des modifications du travail, de la pensée et *"les redéfinitions de l'espace communicationnel"*³⁰ .

Des premiers constats sur le développement des NTIC dans les entreprises françaises montrent que les N.T.I.C à la fois malléables et structurantes *« donnent lieu dans les organisations, et au-delà, à des déplacements et des redéfinitions constantes des principes de regroupement et des frontières entre départements et entre fonctions*³¹». Des formes de collectifs plus fragmentés et d'apprentissage organisationnel se construisent . Le développement de ces nouveaux dispositifs d'écriture met donc également en relation des logiques d'acteurs, des appropriations d'outils et de normes et l'émergence et le développement d'organisation. Il convient alors d'observer et de comprendre les effets de l'écriture en ligne au service de l'information et de la communication en entreprise sur les procédures de gestion, mais aussi sur d'éventuelles nouvelles formes et recompositions organisationnelles.

³⁰ V.. Lépine, Groupware: interface ou interposition? Communication colloque Rennes 2, *Ecritures en ligne: pratiques et communautés*, Septembre 2002.

³¹ P.J Benghozi, P.Flichy, Ad'Iribarne , *Le développement des NTIC dans les entreprises françaises: premiers constats*, Réseaux n°104 , Hermès science publication, 2001.

2.Problématiques.

Les travaux de recherche sur les rapports qu'entretiennent « écritures et technologies » s'appuient d'une part sur des hypothèses portant sur l'existence d'une écriture informatique, et d'autre part sur les interactions des individus avec ces artefacts scripturaires qu'elles soient sociales, sémiologiques, cognitives professionnelles et les formes organisationnelles qui en résultent.

Plusieurs problématiques se trouvent ainsi soulevées.

2.1.L'écriture

Jacques Derrida en 1967³² désigne la grammatologie comme la science de l'écriture et des traces écrites, ouvrant ainsi un champ de savoirs sur l'écriture jusqu'ici limités à son histoire. Derrida constate que la linguistique saussurienne a privilégié dans l'analyse des signes le son et la parole plutôt que l'écriture. Il distingue deux normes qui caractérisent l'écriture : la linéarité et la temporalité . La linéarité qui a constitué « *pendant plusieurs millénaires , indépendamment de son rôle de conservateur de la mémoire collective, par son déroulement à une seule dimension l'instrument d'analyse d'où est sortie la pensée philosophique et scientifique.* »³³ est remise en question devant de nouvelles formes de support. La fin de l'écriture linéaire sera selon le philosophe la fin du livre. Avec Derrida s'inaugure bien une pensée communicationnelle de l'écriture. Le concept d'archi- écriture³⁴ est fondé sur l'idée que l'écriture était présente avant même qu'elle ne soit développée, qu'elle constitue une situation de communication qui s'adresse à un destinataire absent et qu'il y'a toujours écriture dans toute forme de communication dans l'apparence de la co-présence, la virtualité et l'absence réelle de l'autre.

L'écriture en ligne, parce qu'écriture, apparaît comme un moyen de communication jusque là différé, mais qui devient en présence comme la parole, parce que véhiculée par de nouveaux dispositifs techniques interactifs et conversationnels.

2.2.L'écriture en ligne.

³² *De la grammatologie*, Les Éditions de Minuit, 1967

³³ *De la grammatologie*, Les Éditions de Minuit, 1967

³⁴ *Marges –de la philosophie (Tympan ; La différence ; Qual quelle ; Signature, Événement, Contexte)*, Éditions de Minuit, 1972. Lire à ce sujet Charles Ramond, *Le vocabulaire de Derrida* , Collection Vocabulaire de .. , Ellipses

À la sempiternelle interrogation sur la nouveauté de ces écritures électroniques, Xavier Malbreil répond que c'est parce qu'elles s'inscrivent sur un écran, et non parce qu'elles se structurent en hypertexte par des liens. Philippe Bootz dans les premiers numéros d'Alire rappelle "*que la littérature n'est pas assistée par ordinateur..., mais qu'il existe une littérature intimement liée aux particularités de l'ordinateur.*"³⁵ Cela veut dire qu'écrire en ligne implique "*une mécanisation des actes d'écriture*".

Cela signifie en d'autres termes que l'écriture en ligne dont l'inscription apparaît sur l'écran est le résultat de plusieurs couches successives de procédures interactives entre l'utilisateur et la machine.

Ces différents dispositifs techniques et sémiotiques (système, logiciel, interfaces,...) constituent ce que certains analystes comme E.Souchier et Y.Jeanneret appellent l'architexte, c'est à dire "*les outils d'ingenierie textuelle qui jette un pont entre technique et langage.*" Les conceptions de Jeanneret et de Souchier rejoignent le point de vue du philosophe/écrivain, Eric Sadin, qui pense que "*les outils technologiques contemporains tout comme le livre et d'autres ne constituent pas des supports, mais inscrivent la langue à l'intérieur de zones d'intensité.*"³⁶

Emmanuel Souchier a avancé dès 1996 le concept d'« écrit d'écran »³⁷. L'énonciation éditoriale attachée à l'écrit d'écran désigne une autre énonciation: celle qui intervient dans la matérialité, la disposition et l'organisation sur des supports ou dispositifs comprenant du texte, du son et de l'image et qui participent à l'image du texte. L'écriture de réseau littéraire, ou celle plus triviale, est constituée par un tissu technique de plus en plus complexe comme c'est le cas pour le livre. Dans « Lire, Ecrire, Récrire »³⁸, les auteurs avancent l'hypothèse que les medias informatisés proposent une forme textuelle particulière. Plus précisément ce dispositif sémio/technique conditionne "*sans la déterminer la forme que prennent les écrits, alors que les internautes peuvent avoir le sentiment d'en être les maîtres*"³⁹. Si l'architexte influe sur certains processus d'écriture, il n'en modèle pas moins les procédures de lecture et de communication des textes.

Retenons les différentes figures que décline l'écriture sur Internet selon Jeanneret et Souchier. Ils distinguent : l'écriture pour le réseau qui désigne une publication à destination du

³⁵ Alire : une expérimentation de poésie informatique en lecture privée, Actes /Proceeding ISEA 2000-09-12-2000-Auditorium

³⁶ E.Sadin, *Poésie-atomique (écriture & complexités contemporaines)*, Collection_essais_explorer, Éc/arts, 2004.

³⁷ E.Souchier, *Lire, écrire et éditer des manuscrits aux écrans autour de l'œuvre de R. Queneau*, Habilitation à diriger des recherches, A.M Christin (Dir) Université Paris 7 Denis Diderot, UFR Sciences des textes et des documents, Centre d'écriture du CNRS, 1997-1998.

³⁸ Y.Jeanneret, E.Souchier, J Le Marec, *Lire, écrire, récrire. Objets, signes et pratiques des medias informatisés*, BPI, 2003.

³⁹ Cf Note précédente.

réseau; l'écriture par le réseau qui rappelle une utilisation technique comme celle du courrier électronique; l'écriture en réseau qui souligne l'activité sociale partagée dans l'écriture; enfin l'écriture avec le réseau est un choix de médiation technique.

Un grand nombre de textes qui suivent apportent des réflexions concernant le conditionnement du dispositif sur l'écriture.

2.3.L'inscription communicationnelle de l'écriture.

Jean François Tétu⁴⁰ rappelle l'origine en partie littéraire des sciences de l'information et de la communication : les trois dimensions reprises au champ littéraire et devenues communes dont notamment la place du lecteur dans le texte et la sémiotique . Le phénomène de l'écriture en ligne nous y ramène.

Robert Escarpit n'expliquait-il pas lui-même: « *J'en suis venu à me dire qu'il fallait traiter le problème du livre comme un problème de communication par l'écrit.* »⁴¹ Il soulignait par là toute l'importance de l'inscription communicationnelle du texte écrit.

C'est l'époque où Barthes dénie la littérature au profit de l'écriture et situe l'écriture littéraire entre la langue « *corps de prescription et d'habitude* » et le style « *forme , parole de l'écrivain* ». ⁴² Quelques années plus tard, alors que se développent les premiers exemples de littérature informatique, Jean Pierre Balpe⁴³ rappelle que l'enjeu de l'usage littéraire de l'ordinateur était de produire une autre inscription communicationnelle du littéraire. Il ajoute que la modernité d'une littérature se juge « *à la capacité d'anticipation sur l'ensemble des problématiques qui fondent les rapports communicationnels du littéraire* ». Désormais l'écriture en ligne se « *dégaine* » ⁴⁴ du livre et l'approche des SIC permet d'éclairer l'inscription communicationnelle du littéraire dont le livre n'est plus que l'un des supports. Ainsi peut être avancée l'hypothèse d'une écriture informatique littéraire .

Depuis les années 80 est apparue en France une littérature d'écran. Est-elle bien, comme la définit l'Organisation pour la littérature électronique, « *l'ensemble des pratiques littéraires utilisant les capacités de la technologie pour réaliser des choses que ne permet pas l'imprimé?* »

⁴⁰ Robert BOURE (ed) , *Les origines des sciences de l'information et de la communication*, Regards croisés, Communication, Presses universitaires du Septentrion, 2002.

⁴¹ *La révolution du livre*, Paris PUF/UNESCO, 1965.

⁴² Roland BARTHES, *Le bruissement de la langue*, Essais critiques IV, Points Essais, Le Seuil Éditions, 1984.

⁴³ Pour une littérature informatique : un manifeste, in *Littérature et informatique, une littérature générée par ordinateur*, Artois Presse <http://www.hypermedia.univ-paris8.fr>

⁴⁴ Pour reprendre l'expression de J.Derrida parlant de la fin du livre « *même si c'est dans la forme du livre que se laissent tant bien que mal engainer de nouvelles écritures qu'elles soient littéraires ou théoriques.* » *De la grammatologie*, Les éditions de Minuit, 1967.

2.4. Le texte, l'hypertexte .

Si l'écriture est cet entredeux ,entre la langue et le style, comment définir le texte ? La théorie du texte travaillée par Julia Kristeva et Roland Barthes⁴⁵ demeure sans doute la plus consensuelle, même si comme nous allons le voir l'apport de certains philosophes a enrichi ces perspectives.

« Nous définissons le texte comme un appareil translinguistique qui redistribue l'ordre de la langue en mettant en relation une parole communicative visant l'information directe avec différents énoncés antérieurs ou synchroniques »⁴⁶Le texte est une pratique signifiante dont la compréhension ne peut se réduire à des modèles de communication établis par la linguistique : c'est la rencontre d'un sujet pluriel et de la langue dans un contexte social qui produit par des interactions de la signification. « Le texte est une productivité »⁴⁷.Le texte n'est plus désigné par des codes morpho syntaxiques, des genres,ou des critères de bonne et mauvaise littérature . Le texte est la résultante de l'interaction de trois textes : le texte comme un ensemble de signes à interpréter , le texte du lecteur ou le lecteur comme texte, et la rencontre du texte et de son lecteur. La signifiante est donc bien « le texte au travail » et ce concept s'étend à d'autres textes composés d'autres écritures. Barthes cite à ce sujet la pratique picturale, la pratique musicale et la pratique filmique. Le texte n'est jamais qu'un intertexte tissé par d'autres textes : « tout texte est un intertexte ; d'autres textes sont présents en lui , à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : .les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante ; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues. »⁴⁸

Parler ainsi du texte nous conduit à question de la lecture , bien plus texte et lecture sont indissociablement liés : « Il n'y a pas de réel du texte : le texte n'existe que par le travail qui se fait sur lui et le plaisir qu'il procure. »⁴⁹.La sémiologie de la lecture a bouleversé les rôles de lecteur et d'auteur, faisant du lecteur un producteur de sens voire un co-auteur.

Barthes définit dans S/Z⁵⁰ le texte idéal comme sans fin , ni centre , avec plusieurs entrées, un texte réversible dont les réseaux « sont multiples et jouent entre eux sans qu'aucun puisse coiffer les autres » .Il propose des unités de lecture, appelées lexies, découpés en « courts

⁴⁵Roland Barthes, *Théorie du texte*, Encyclopaédia universalis ,1973.

⁴⁶ Cf Note précédente Julia Kristeva in Roland Barthes, *Théorie du texte*, Encyclopedia universalis,1973.

⁴⁷ Cf Note précédente

⁴⁸ *La théorie du texte*, in Encyclopédia Universalis,1973.

⁴⁹ F.Rutten cité in *Introduction aux textes littéraires, méthode du texte*,M.Delcroix et F Hallyn,Éd Duculot ,1987.

⁵⁰ Paris, Seuil, 1970,coll « Points »

fragments contigus » qui ne sont autres que des blocs de signifiants isolés. Le texte s'impose ainsi « *comme un réseau à mille entrées* » qui en implique une lecture étoilée.

Les théories de Deleuze et de Guattari renvoient à l'hétérogénéité du sujet qui par des « agencements machiniques » assure la production d'énoncés : « *L'écrivain invente des agencements à partir des agencements qui l'ont inventé, il fait passer une multiplicité dans une autre.* »⁵¹ Et de définir les agencements « *comme être au milieu sur la ligne de rencontre d'un monde intérieur et d'un monde extérieur.* »⁵²

Landow⁵³ désigne comme « théorie de la convergence », qu'il qualifie de choc de reconnaissance, la concomitance entre le développement des technologies du numérique et l'évolution des théories sémiotiques et philosophiques post structuralistes sur le texte et l'écriture. Sophie Marcotte⁵⁴ analyse la théorie de l'hypertexte de Landow, et tout en soulignant des approximations dans certains de ces rapprochements, elle montre bien la présence de l'idée d'hypertexte dans les théories évoquées précédemment, avant même le grand développement de l'informatique et l'importance des applications éditoriales et pédagogiques qui peuvent en être faites.

Les applications du réseau Internet concrétisent quelques-uns de ces concepts et permettent d'importer d'autres notions dans les théories de l'écriture et du texte.

Les frontières devenues réellement ténues entre la lecture et l'écriture dans certaines productions collectives montrent bien que le texte, cible de nombreuses réflexions est en redéfinition : « *Loin d'anéantir le texte, la virtualisation semble le faire coïncider à son essence soudain dévoilée. Comme si nous sortions d'une certaine préhistoire et que l'aventure du texte commençait vraiment. Comme si nous venions, enfin d'inventer l'écriture* »⁵⁵

L'écrit d'écran relève de l'énonciation. Le terme texte d'écran pourrait désigner le travail du lecteur avec le texte et se situerait du côté de la pragmatique. Les auteurs de « Lire, Écrire, Récrire »⁵⁶ avancent l'hypothèse que les médias informatisés proposent une forme textuelle particulière en tenant compte de l'architexte et des contextes spécifiques de réception dont celui du réseau.

La consubstantialité du texte littéraire, informationnel ou fonctionnel, de l'écran et du lecteur pourrait peut-être alors être déclinée selon trois formes: des textes sur écran dont la tabularité

⁵¹ G. Deleuze, Cl. Parnet, *Dialogues*, Champs/Flammarion, 1996.

⁵² G. Deleuze, Cl. Parnet, *Dialogues*, Champs/Flammarion, 1996.

⁵³ Landow, G. P. Delany, *Hypermedia and literary studies : the state of art*, in *Hypermedia and literary studies*, P. Delany, G. Landow (eds), The MIT Press, 19

⁵⁴ S. Marcotte, *George Landow et la théorie de l'hypertexte*, Université de Montréal, www.uottawa.ca/academic/arts/astrobal/articles/art_0012.htm

⁵⁵ P. Lévy, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, L Découverte/Poche, 1998.

⁵⁶ Cf Note 39

et les genres reproduisent ceux du papier et font appel aux compétences d'un lecteur traditionnel; des textes de l'écran dont le processus relève de la technique invisible qui génère l'écran comme l'hypertexte ou des tableurs et qui développe de nouvelles compétences chez le lecteur ; des textes d'écran, dont la genèse est liée à l'intertextualité papier, numérique, image et son et dont les agencements sémiotiques sont innovants, investissent le lecteur de compétences d'auteur: les romans collectifs, les blogs et la poésie informatique en font partie.

2.5. Les communautés : des formes organisationnelles.

La notion de communauté, très controversée dans les sciences sociales, a longtemps été utilisée par la sociologie pour mieux comprendre la dialectique entre société et individu. Pas moins de quatre-vingt quatorze définitions ont été relevées dans la littérature anglo-saxonne et le dénominateur commun retient « *une collectivité dont les membres sont liés par un fort sentiment de participation.* »⁵⁷

Le passage de communauté concrète à la communauté virtuelle s'est imposé pour désigner des groupes sociaux partageant un but commun et des activités en coopération sur les réseaux. Dans le sillage de la CMO⁵⁸, le développement des pratiques d'écriture sur le réseau font émerger un phénomène de renouveau communautaire (Castells, 2002) ; des analyses souvent opposées (techno pessimistes et techno-utopistes) travaillent à définir l'espace de connaissance qui émerge de ces groupes humains (Levy, 2000) et à distinguer ces figures de communautés. Pour André Lemos,⁵⁹ les communautés virtuelles fonctionneraient aussi autour du projet, dans lequel la technique est introduite dans la culture, de la proximité caractérisée par une territorialité symbolique et l'engagement qui s'appuie sur un intérêt commun ponctuel. Le terme virtuel, trop souvent opposé à réel, s'est éloigné de la signification philosophique classique qui signifie en puissance. Pour Deleuze,⁶⁰ le virtuel ne s'oppose pas au réel, mais il est dans la recherche de son actualisation. Le concept de différenciation désignerait le passage entre virtuel et actuel. Par exemple, une communauté d'écritures de roman collectif n'a comme actualisation que les textes qu'elle produit, autrement dit: elle n'a d'autre réalité que ses productions.

⁵⁷ Giovanni Busino, Critiques du savoir sociologique, PUF, 1993;

⁵⁸ Communication médiatée par ordinateur.

⁵⁹ http://jfm.ovh.org/communautés_virtuelles/theorique.html

⁶⁰ Du même auteur Différence et répétition, Paris, PUF, 1968;

G. Deleuze, F. Guattari, *Qu'est ce que la philosophie?*, Paris, Minuit, 1991.

Lire à ce propos : La force des communautés virtuelles : créer en ne s'actualisant pas, J. Daignault, *Les rapports sociaux sur Internet: analyse sociologique des relations sociales dans le virtuel*, Dir: J.F. Marcotte, Esprit Critique, Vol.03 N°10. Octobre 2001.

Serge Proulx et Lazlo Toth⁶¹ ont remis en perspective l'évolution de la notion de communauté virtuelle en distinguant trois périodes: les années soixante-dix voient éclore dans une ambiance de contre-culture l'éclosion de l'utopie des « on line communities », dont l'idée et l'appellation reviennent à Licklider et à Taylor : *«Ce seront de communautés reposant non pas sur une localisation commune, mais sur un intérêt commun... »*⁶² qui se caractérisaient pour ces deux innovateurs par une communication productive et le bonheur de parvenir à des interactions souhaitées; à la fin des années quatre-vingt-un, se manifeste une vision « désenchantée » et méfiante des communautés virtuelles, comme celle d'une partie de la communication sur Internet ,dont on souligne les dangers éthiques, idéologiques et économiques; pendant les années quatre-vingt-dix émerge une conception organisationnelle des communautés, en particulier celles relevant du e-learning, de la consultance et du commerce électronique. Serge Proulx a mis en avant le lien social qui unit les communautés en ligne et il s'interroge sur cette force mobilisatrice qui permet la communauté.

Les théories constructivistes de l'apprentissage ont montré avec les idées de conflit cognitif de co-construction des savoirs et de cognition distribuée que l'apprentissage relevait de l'environnement et du collectif . La définition de l'apprentissage collaboratif, outre le partage d'objectifs, implique l'intention *« d'ajouter de la valeur, de créer quelque chose de nouveau ou de différent par la collaboration par opposition à un simple échange d'informations ou à une transmission de consignes. »*⁶³ Le modèle du réseau *« matrice d'exploration personnelle et d'action de groupe, d'autonomie et de relation »*⁶⁴ correspond à ces nouvelles formes organisationnelles , techniques et sociales de la circulation des savoirs.

Le concept de communauté de pratique⁶⁵ dont les membres sont reliés par un engagement, un répertoire partagé et une entreprise commune désigne actuellement un processus collectif de communication , d'apprentissage et d'organisation . Les communautés virtuelles sont basées elles-mêmes sur des phénomènes de *« participation et d'engagement, d'identification et d'appartenance, de négociation et d'appropriation »* et elles peuvent être analysées selon des critères communs aux autres communautés. Les communautés de pratique peuvent être aussi considérées comme des communautés d'apprentissage car leurs activités sont souvent basées sur l'appropriation et la production de savoirs . Dans les communautés d'intérêt les membres

⁶¹ Communautés virtuelles ? Nécessité d'une clarification conceptuelle in Actes du colloque *Communautés virtuelles. Penser et agir en réseau* , Novembre 2003,

⁶² J.Licklider, R.Taylor, The computer as a communication Device, citation extraite de: Alexandre Serres, *Regard sur les origines des communautés virtuelles: les communautés en ligne et le temps partagé. Un exemple d'hybride socio-technique* , Colloque Ecritures en ligne et communautés, Université de Rennes 2, Septembre 2002.

⁶³ Antony R.Kayes, *Collaborative learning through computer conferencing*, The najaden papers, 1992.

⁶⁴ Maryline Ferguson, *Les enfants du réseau. Pour un nouveau paradigme*, Paris, Calmann Lévy, 1980.

⁶⁵ Initié par Lave et Wenger

s'investissent davantage dans le sujet que dans la relation aux autres membres et les solutions recherchées sont plus personnelles que collectives. La communauté d'intérêt construit une signification ou une action commune, la communauté de pratique ou d'apprentissage partage, développe le travail, enrichit la signification commune déjà préexistante dans la communauté.⁶⁶

Les communautés virtuelles sont d'abord des communautés d'écriture ou communautés en écriture⁶⁷. Les sciences du langage permettent une approche langagière et discursive des communautés qui complètent ou étayent l'analyse communicationnelle, sociologique, socioconstructiviste et organisationnelle des communautés. Certaines communications présentées dans la partie "La dimension organisationnelle et culturelle des communautés" en témoignent.⁶⁸

Dans le cadre de ce colloque les communications ont donc principalement interrogé les changements que le dispositif "numérique et connectique"⁶⁹ qu'Internet apporte aux processus de l'écriture en ligne ainsi qu'aux formes d'appropriation, de pratiques et d'organisation en essayant d'analyser certaines formes de communautés. L'intranet d'une entreprise, un site de roman collectif, et une liste de diffusion d'enseignants sont des dispositifs sémio-techniques qui secrètent des logiques, des normes et des productions qui ne sont autres que des formes organisationnelles qui s'insèrent dans des organisations préexistantes. Peut-on désigner par communautés ces phénomènes de regroupements sur le réseau et de quelles innovations culturelles, cognitives et professionnelles sont-ils porteurs? La partie qui va suivre présente les contributions des intervenants de ce colloque.

3. Les grandes thématiques: écriture et communautés.

⁶⁶ La recherche sur la communauté asynchrone, F.Henri, B.Pudelko in *Les communautés délocalisées d'enseignants*, A. Daele, B.Charlier (Coor), Facultés Universitaires Notre Dame de la Paix de Namur, 2000, <http://www1.msh-paris.fr> :8099

⁶⁷ Lire la communication d'Olivier Galibert: "Quelques réflexions sur la nature agonistique du lien communautaire."

⁶⁸ Cf en particulier les textes de V.Mattio, F. Rakotonoelina,

⁶⁹ Cf Note 2

Écriture et communautés représentent les deux dimensions processuelles et organisationnelles auxquelles les auteurs des communications qui suivent ont apporté leur contribution.

3.1. La dimension processuelle: l'écriture.

Genèse et procédés de l'écriture en ligne.

L'histoire de l'écriture montre que des auteurs n'ont pas attendu le numérique pour rompre avec les modes traditionnels. C'est le cas de l'écriture combinatoire, un fantasme qui traverse la littérature depuis Cicéron, et qui a trouvé avec l'ordinateur, comme le montre **Jean Clément**⁷⁰, "*un espace où se redéployer*". Le nombre permet de combiner, de mettre en facteur des énoncés de taille différente. Dans la génération automatique de textes le multiple est un fantasme de continuité. La littérature matricielle réside dans le processus qui l'engendre plus que dans les textes produits. La combinatoire "*au coeur de toute production langagière*" permet de maintenir un choix syntagmatique dans une proposition paradigmatique. La lecture courante est le résultat d'une sélection; or le choix peut être fait par l'ordinateur dans la génération automatique de textes, ou par le lecteur dans le cas de l'hypertexte. L'hypertexte, combinatoire actuelle du texte sur support informatique, donne libre cours à d'autres fantasmes: celui du lecteur maître et du livre infini.

Xavier Malbreil⁷¹ dans son texte⁷² constate que le récit hypertexte multi-média cherche sa voie. Il analyse les circonstances et les compétences qui l'ont entraîné à s'engager dans cette expérience en s'appuyant sur sa dernière production « Serial letters ». Ce n'est ni l'épuisement de la littérature traditionnelle, ni le manque d'inspiration qui sont à l'origine d'une telle entreprise. La première difficulté à résoudre selon l'auteur se trouve dans les rapports entre l'image et le texte. Le récit hypertexte multi-média s'actualise avec plusieurs langages et plusieurs paramètres, en s'appuyant sur des personnages et une intrigue. En faisant l'hypothèse que le support fait le contenu, l'auteur

⁷⁰ Quelques fantasmes de l'écriture combinatoire

⁷¹ Xavier Malbreil est auteur multimedia, créateur du site www.manuscrit.com et le modérateur de la liste e-critures. Il a notamment écrit *Je ne me souviens pas très bien*, *Serial letters*, *Le livre des morts* écrit par Xavier Malbreil et mis en scène par G.Dalmon.

⁷² Quelques problématiques du récit hypertexte multimedia.

rappelle que les écrivains instaurent dans leur propre création des règles qu'ils peuvent transgresser. Le choix de la place des liens interactifs n'est pas simple pour l'écrivain. Le retour à des références connues de la fiction, ainsi qu'à des procédures classiques du récit permettent d'avancer. L'exigence d'une véritable place du lecteur dans l'oeuvre montre bien que la spécificité du récit hypertexte multimedia est bien l'interactivité.

Jean Max Noyer⁷³ propose une approche morphogénétique des lois de développement de l'hypertexte. Il rappelle les idées sur le texte de Roland Barthes, de Julia Kristeva comme productivité et intertextualité, puis celles très larges de Derrida renvoyant à tous les langages et tous les agencements collectifs d'énonciation : *“Ce que j'appelle “texte” implique toutes les structures dites réelles, économiques, historiques, socioinstitutionnelles, bref tous les référents possibles.”*⁷⁴ La numérisation permet le développement de l'hypertexte sur le plan technique, et d'une réflexion sur la textualité, les pratiques collectives cognitives et le rapport lecture/écriture sur le plan épistémologique. Les nouveaux modes éditoriaux du numérique permettent de rendre compte des différents états des textes, de nouveaux modes de fonctionnement de travail des communautés. Les sciences de l'information se sont enrichies de certaines approches que l'auteur évoque. La scientométrie, l'infométrie et l'ingénierie documentaire ont amélioré les méthodes de l'analyse statistique et l'élaboration de modèles. La théorie mémétique qui postule une hérédité culturelle par copie ou imitation dont le “meme” est l'unité informationnelle de base ouvre sur des perspectives auto-organisationnelles, qui enrichissent les interrogations sur les nouveaux outils d'écriture et la morphogénèse du sens.

Henri Hudrisier⁷⁵ réactualise l'image de la République des lettres à l'ère du web sémantique pour souligner l'importance de l'étude de la norme de l'écriture. Comme ce fut le cas avec l'imprimerie l'établissement de normes et de standards porte sur l'information structurée, l'audiovisuel, le télécoms, les réseaux, mais aussi sur le texte multilingue et multiscruptural et la bibliothèque virtuelle. La norme ISO/IEC10464 assure le passage de l'ASCII à Unicode. Dans le domaine techno-documentaire les échanges de données ont vu se succéder les normes SGML, HTML puis XML pour le web sémantique. La conception et la fabrication d'un traitement de texte universel de pluri écriture “moteur rendu d'écritures” doit prendre en compte les pratiques

⁷³ Le titre de la contribution est: Hypertextes et morphogénèses: quelques remarques.

⁷⁴ *Limited and Co*, Gaalilée, 1990.

⁷⁵ La République des lettres à l'âge du “Web sémantique”: Unicode et la TEI, deux standards emblématiques des exigences de normalisation dans l'art d'écrire en ligne.

dactylographiques, culturelles et typographiques des utilisateurs. La TEI⁷⁶, dès 1984, mise au point par un groupe de chercheurs en sciences humaines proposait des normes de balisage de textes, mais aussi des formats d'échanges au sein d'une communauté scientifique. XML a repris certaines de ses spécificités. La TEI préfigurait l'ère du web sémantique.

Pratiques d'écriture et de lecture dans des dispositifs d'apprentissage en ligne.

Laura Borràs Castanyer⁷⁷ esquisse les changements introduits par les techniques de communication dans l'enseignement de la littérature dans le contexte d'une université virtuelle⁷⁸, enrichissant ainsi d'un point de vue théorique le passage de l'esthétique de la réception à l'esthétique de l'interactivité. L'auteur s'appuie en particulier sur les idées de Landow concernant l'hypertexte, et celles de Gadamer sur la lecture conçue comme l'art de comprendre l'opinion de l'autre.

L'étudiant se trouve devant un environnement intertextuel multiple à deux versants analogique et génétique. Les choix d'inscription de ces liens faits par les enseignants vont permettre de développer une pratique « ergodique »⁷⁹ de la littérature chez les étudiants afin qu'ils puissent en acquérir « une textualité transitable ». Ce type d'enseignement en littérature comparée semble plutôt réussir même si l'apprenant ressent une sensation d'égarement dans les premières étapes de cet enseignement.

Franck Cormerais nous rend compte de son expérience d'enseignant et co-auteur d'une formation à distance le DICIT⁸⁰ dans le texte intitulé "De l'hyperdocument à l'hyper narration: récit d'une expérimentation pédagogique à distance." Dans une première période l'enjeu est d'abandonner le cours classique pour un hyperdocument: "Polymédia" est ainsi créé. Dans la mise en place de cet enseignement les questionnements de l'auteur se sont portés sur la jonction du sémiotique et du technologique, mais surtout sur la pratique collective d'une ingénierie pédagogique. La deuxième étape va consister à partir de Polymédia de créer une version nouvelle basée sur l'hyper narration. Polymédia est rebaptisé "Odyssée de l'écrit et des supports" et ce programme d'apprentissage articule

⁷⁶ Text encoding initiative

⁷⁷ Le titre de la contribution est : *Apprendre la littérature en ligne: transformer les techniques communicatives du discours savant.*

⁷⁸ UOC: Université ouverte de Catalogne

⁷⁹

⁸⁰ Université de Compiègne. le DICIT veut dire « Diplôme en communication industrielle et technologique ». Il s'agit ici plus précisément d'un cours sur l'histoire de l'écriture.

encyclopédie et fiction en développant les dimensions du voyage, de l'initiation, et de l'épreuve. Le but est bien de solliciter de la connaissance chez le lecteur-apprenant par l'intermédiaire de la fiction. Dans cette expérience de production d'hyper narration l'auteur s'est appuyé sur plusieurs concepts qui l'ont aidé à expliciter sa démarche pédagogique, en particulier: « la scénation » qui est le traitement scénique des éléments de l'écran ; « l'arrière-fable » repris à M.Foucault comme configuration provenant des formes de la fable, des modes de la fiction et des thèmes traités ; et celui de « roman de formation » que l'auteur avance pour désigner le parcours de l'apprenant, si celui-ci en accepte le contrat fictionnel.

Marc Silberstein⁸¹ présente le site Colisciences né de la volonté de proposer un corpus de littérature scientifique de langue française en biologie (Colis). Il s'agit de contribuer à la mise en perspective et en accès « *de documents censés rendre compte de certains états des savoirs à une époque donnée* » dans le domaine des sciences du vivant. Outre la constitution d'un corpus avec dimension historique et épistémologique, une réflexion sur la pertinence de l'hypertextualité comme outil d'écriture documentaire et dispositif d'acquisition de connaissances est menée. Des textes sources et des textes commentaires, des liens lexicaux et d'autres conceptuels offrent une masse documentaire inédite, induisant une mise en perspective historique originale des états du savoir et évitant au lecteur ou à l'apprenant de consulter à l'extérieur du site.

Alexandre Peraud⁸² présente le projet d'hypertexte critique « HyperBourse »⁸³ qui doit permettre de lire une nouvelle de Balzac « La Bourse », « à la lumière des annotations et des interprétations proposées par d'autres lecteurs », en y rajoutant son propre commentaire. Cet hypertexte modifie la traditionnelle posture du critique et remet en cause l'acte critique. Ce projet doit rassembler une communauté de lecteurs et de scripteurs dont l'intérêt et l'activité ne doivent pas faiblir. À ce stade de la réalisation, seules des hypothèses peuvent être émises sur la nature et les pratiques de cette communauté. » Hyper Bourse » n'est pas un colloque en ligne, ni une édition hypertextuelle de littérature classique, pas plus qu'un ouvrage critique ou une base de données: il s'agit plutôt d'un savoir construit par différentes contributions individuelles dans un processus toujours en marche et qui appartient à la communauté qui le partage. La

⁸¹ Le titre de cette contribution est: *Colisciences: Hypertextualité et "histoire des "idées"*.

⁸² Pour une critique hypertextuelle: éléments de réflexion sur l'émergence d'une pratique critique collective dans le champ universitaire.

⁸³ Ce projet est piloté par un groupe de jeunes chercheurs balzaciens et il est placé sous l'égide du GIRB et les universités de Paris 7 et Paris 8.

critique hypertextuelle serait alors un hypertexte conçu à partir d'un texte permettant des lectures plurielles et jamais épuisées. C'est en ce sens qu'elle est elle-même une communauté.

Écriture et dispositifs d'écriture.

Evelyne Boudroux dans sa contribution « Outils informatiques de lecture et d'écriture » s'interroge sur le « devenir auteur » dans la pratique des outils informatiques. L'auteur souligne que si l'auto-diffusion et l'auto-édition fonctionnent sur Internet, le scripteur est aussi l'auteur dans la mesure où il utilise des outils informatiques et passe par des communautés qui s'en sont appropriées.

Créés par un architecte les wikis sont des sites web formatés où des pratiques collectives se développent: échanges, archivage et mémoire. La Nupédia wiki de projet est une encyclopédie collective.

Le weblog est une rubrique de brèves dont le tri est automatisé et qui empile la plus récente sur les plus anciennes. Il apparaît dès le début comme un genre de format court proche de la brève journalistique. Les weblogs se déclinent sous des formes différentes. Le genre rédactionnel peut être journalistique ou littéraire. On y trouve des journaux intimes dont la pratique est facilitée par des services de blogs qui assurent la partie technique. Niutopia est un exemple de communauté en ligne.

Dans le cas des wikis ou des blogs, l'écriture est formatée par le dispositif technique.

Le laboratoire Paragraphe de Paris 8 a mis au point un outil d'écriture hypertextuelle "HyWebMap" dont la suite K-WebOrganizer basée sur le système P2P permet à des ordinateurs de communiquer entre eux sans passer par des serveurs centraux. Les outils permettant et facilitant l'accès aux systèmes hypermédias, ainsi qu'à l'utilisation communautaire du web, sont dans une phase d'évolution favorisant ainsi de nouvelles pratiques de création et d'applications de l'écriture en ligne.

Annie Gentes et J.C.Moissinac⁸⁴ traitent également de l'influence des outils sur les processus d'écriture. Les auteurs s'appuient sur la notion d' « architexte » d' Y. Jeanneret et d'E.Souchier selon laquelle les outils logiciels « ne modèlent pas seulement les conditions de l'écriture, mais anticipent les conditions de lecture et de communication des documents ». Il s'agit donc d'analyser à partir d'un spectacle multi-média interactif en triplex, appelé Méphisto Circus, l'usage de différents outils multimédias et d'en évaluer

⁸⁴ Le titre de cette contribution est: Outils d'écriture: pratiques autour de la création d'un spectacle.

les changements dans les phases pré-rédactionnelles et rédactionnelles. Ces outils sont des traitements de texte, des tableurs, des organigrammes, des représentations graphiques animées et des champs dans une base de données. L'observation de cette pratique montre qu'à la série de contraintes sur l'écriture imaginée au départ, répondent des stratégies des contournements de ce matériel. L'idée n'étant pas de trouver la technique idéale, mais de chercher des réponses aux difficultés rencontrées.

Dans "L'oeuvre entre art et science: l'écriture des dispositifs numériques", **Jean Paul Fourmentraux** s'appuie sur un exemple de Net Art, le dispositif artistique "Des_Frags", pour interroger le partage des activités et la notion d'auteur et d'oeuvre dans ce contexte. La programmation informatique, le développement ergonomique, la cohérence esthétique et le design plastique mobilisent les artistes et les informaticiens. L'oeuvre devient un tout aux frontières incertaines qui va être travaillée par deux logiques en présence qui vont s'interpénétrer. Le projet Des_Frags se constitue de trois couches: l'infrastructure informatique invisible, l'oeuvre affichée sur le web et l'oeuvre agie ou perçue qui nécessite des opérations de traduction entre l'artiste et l'informaticien. L'hybridation des rôles dans cette activité partagée se décline sur trois dimensions: la dimension cognitive, la dimension médiologique, et la dimension sociologique. Désormais la figure de l'auteur classique se conjugue avec celle de l'auteur informatique.

Florimond Rakotonoelina interroge l'influence de l'écriture en ligne sur les genres. Il pose comme hypothèse que si celle-ci a déstabilisé les genres, mais qu'il n'y a pas de rupture dans les classifications génériques traditionnelles. Prenant le cas des forums de discussion sur Usenet, il parle d'anamorphose du genre débat public. L'auteur présente son cadre théorique relevant majoritairement des sciences du langage: il reprend pour le texte électronique la notion de texte de Bakhtine; il associe le concept de "prototypicalité" qu'il emprunte à Kress à celui de genre comme une configuration particulière de marques génériques. Quant aux communautés discursives, elles sont comprises comme des échanges entre groupes d'acteurs organisés autour des pratiques socio-discursives régulières. Les marques formelles de la subjectivité et l'explication ont été retenues pour l'analyse du corpus d'un débat non modéré sur le tabagisme. Les résultats laissent à penser que le genre débat public en ligne implique plus de débat que d'explication: la recherche de la discussion l'emporte sur celle du savoir. Les recherches devraient être poursuivies en s'appuyant sur d'autres catégories linguistiques et discursives.

Spécificité des écritures en ligne.

Sylvie Catellin dans “L'écran collectif Romanesque ou la réactualisation d'une ancienne pratique” part du constat de l'existence sur le web de projets et de réalisations d'écriture collective, ou de créateurs en attente de co-productions. L'auteur s'interroge sur le statut de l'auteur collectif et la nature de sa légitimité culturelle.

Le 19^{ième} siècle révèle des pratiques longtemps cachées qui bousculent le statut de l'oeuvre et de l'auteur et qui se caractérisent par des procédés et des modalités d'écriture spécifiques. Parmi ces écrivains on trouve Dumas et Maquet, Duchamp et Flaubert...

Internet apporte aux expériences d'écriture collective des conditions très confortables de communication et de production littéraires souvent empruntées d'esprit ludique. Sylvie Catellin distingue cinq dimensions spécifiques que ce dispositif technique développe dans ces pratiques d'écriture et qui en font leur spécificité: la mise en relation, l'interactivité, les outils péritextuels de lecture et d'écriture, la genèse de l'oeuvre et des données sur le lectorat.

Ces activités collectives en émergence et les textes qui en résultent témoignent bien que la médiation technique n'est pas le garant d'innovation dans la production littéraire.

Annabelle Klein⁸⁵ montre que les pages personnelles (home pages, pages perso ou sites perso) qui se multiplient sur Internet développe trois nouvelles formes narratives: « la multimédiativité », « l'iconicité narrative » et « l'hypernarrativité ». Constitutives de l'identité contemporaine, ces pages permettent au sujet moderne de rassembler un vécu souvent fragmenté. L'auteur s'appuie sur deux sites. Les créateurs y utilisent des langages différents véhiculés par des technologies multiples: il s'agit bien de « multimédiativité ». Les images jouent un rôle important et inscrivent des sortes de méta récits qui témoignent d'une « iconicité narrative ». L'utilisation de l'hypertextualité permet de mieux rendre compte du cheminement de la pensée et d'un dialogue intérieur ; la dimension hypernarrative permet de faire exploser les contraintes auxquelles en général l'écriture autobiographique est astreinte.

⁸⁵ Nouvelles écritures de soi: les pages personnelles.

Philippe Quinton dans son texte intitulé “ Écrit.url.Spécificités morphologiques des écrits électroniques” choisit de s’interroger sur l’acception matérielle et iconique de l’écriture en ligne sans pour autant en ignorer les dimensions sémiotiques et techniques. Les écritures se présentent comme des objets graphiques, des constituants d’artefacts graphiques et de dispositifs numériques. L’auteur rappelle l’importance de l’analyse des designs de ces écritures . Comment comme dans toute opération de lecture le design effectif du texte peut-il relever du lecteur ?

3.2. La dimension organisationnelle: les communautés et les pratiques communautaires de l’écriture en ligne.

L’écriture crée t –elle de la communauté? Telle est la question essentielle qui est posée par les auteurs de la seconde partie de ces actes . Comment définir au mieux ce terme de communauté ? À quels dispositifs et à quelles pratiques ces phénomènes communautaires se rattachent-ils? Quelles nouvelles formes organisationnelles émergent?

Pratiques communautaires de l’écriture en ligne.

Dans l’article « Écrits électroniques, arrangements sociétaires et communautaires: la notion de communauté est-elle pertinente? », **les quatre auteurs⁸⁶ (F.Bailly, M.Blanc, Th Dezelay, C.Peyrard)** s’interrogent sur la modification des liens professionnels par l’usage des écrits électroniques et posent comme hypothèse « des arrangements sociétaires », plutôt que communautaires, selon la distinction de Weber entre action communautaire et action sociétaire. Convaincus de l’idée que l’écriture a eu historiquement comme incidence une structuration forte de la société, ils s’appuient également sur les analyses de Giddens pour lequel les combinaisons de l’espace et du temps modifient la co-présence, et développent des processus de dé-localisation. Les terrains sur lesquels les recherches de l’équipe s’appuient relèvent de deux types d’organisation: deux laboratoires d’informatique et de physique chimie, et des services de radio pédiatrie et de neurologie d’un centre hospitalier universitaire (CHU) de la région parisienne.

Pour les consultants comme pour les chercheurs, les écrits électroniques entraînent de nouveaux agencements de travail entre co-présence et travail à distance; les écrits électroniques renforceraient alors dans le travail des liens rationnels de type sociétaire et déplaceraient les modalités de l’interconnaissance.

⁸⁶ F.Bailly, M.Blanc,Th Dezelay,C.Peyrard.

Fabienne Martin–Juchat⁸⁷ rend compte d'une recherche menée sur le suivi d'un réseau de santé RVHCM⁸⁸ dans la mise en place d'un dossier médical unique par patient et dont la composition se caractérise par la mixité des formes organisationnelles. Ce travail pose l'hypothèse de l'apparition de principes communautaires qui seraient des signes d'une mutation organisationnelle en cours et des facteurs d'équilibre par la mise en place d'un lieu de confiance. Comme l'ensemble des réseaux santé, le RVHCM présente de nouvelles formes organisationnelles avec des bouleversements du public/privé, du politique et du domestique, des frontières floues et mouvantes des coopérations institutionnelles, de la redistribution des pouvoirs, de la désorientation cognitive et des compétences relationnelles de certains acteurs du réseau. En reprenant la définition de Maffesoli de l'organisation communautaire comme une "nouvelle structure socio-anthropologique de l'ordre passionnel", l'auteur affirme que l'apparition de conduites communautaires ne sont autres que celles qui instaurent du lien social entre les acteurs pour éviter la violence technologique et les perturbations organisationnelles de ces changements d'organisation.

Valérie Lépine s'inscrit elle-aussi dans le champ de la communication organisationnelle et rend compte⁸⁹ à partir de deux études de cas des dimensions pragmatiques, symboliques et informationnelles du processus communicationnel de dispositifs de groupware: d'une part la nouvelle gestion électronique d'un standard au niveau local et d'autre part la capitalisation d'une banque de données au niveau de collaborations mondiales. Deux hypothèses sont posées sur les effets d'un logiciel de groupware outil de médiation comme « Lotus Notes »: celle positive de l'interface, et celle plus négative de l'interposition qui provoque une irruption artificielle « qui dénature la relation subjective ». Plusieurs observations ont été faites. Les secrétaires standardistes résistent à la messagerie et conservent un rôle de médiation orale car la saisie informatique des appels est peu probante. Ces réactions rejoignent l'hypothèse interactionniste de Goffmann sur la distinction entre la transmission d'information et la relation. Pour Valérie Lépine, ce dispositif technique ne peut être interrogé que dans le processus permanent de la définition des identités professionnelles et des compétences communicationnelles qui lui sont associées. Les bases de données sont alimentées par un nombre restreint de personnes, à l'exception des collaborateurs américains. Les savoirs qui sont associés à leur utilisation sont perçus comme des rappels du poids de la structure hiérarchique et de l'importance de la légitimité symbolique. On ne peut que

⁸⁷ *Communautés dans le secteur santé : les réseaux ville-santé.*

⁸⁸ Réseau Ville Hôpital Clinique du Maconnais qui fait partie de la réforme de 1996.

⁸⁹ *Groupware : interface ou interposition .*

constater une incompréhension du dispositif coopératif mis en place. Le sens de ces résultats spécifiques devrait être recherché « dans l'identification du projet social global au sein duquel les NTIC prennent place à un moment de notre histoire ».

Véronique Mattio⁹⁰ s'attache à définir l'éthos communicationnel du web chat français Caramail qui s'autodésigne comme une communauté. S'appuyant sur les théories interactionnistes et les modèles conversationnels, elle met en avant « un ordre de l'interaction cyberconversationnelle ». Dans une première partie l'auteur examine les codes sémiotiques utilisés par les participants pour pallier le face à face; elle souligne ainsi la quasi oralité de l'écriture. Dans une deuxième partie la relation interpersonnelle est examinée selon trois axes: la distance, le pouvoir, le consensus opposé au conflit. L'usage d'hypocoristiques et de procédés graphiques de substitution à la parole affectueuse ou tendre dénotent un ethos de proximité. On sent une tension constante entre intimité et anonymat. Un idéal interactionnel est présent dans ces échanges qui ne sont pas dénués d'affrontements et la norme devient le dernier rempart contre les offenses. La communauté Caramail dessine un profil « fondé sur un idéal de proximité et d'égalité malgré une forte propension à la confrontation ». Des études à la fois diachroniques et synchroniques permettraient de mieux comprendre cette cyberculture conversationnelle.

Patrick Rebollard⁹¹ voit dans le patrimoine littéraire, la création littéraire et la littérature grise les trois domaines d'échanges littéraires sur Internet et il émet une réserve à l'égard de la notion de communautés pour les désigner. Il compare des sites littéraires de renommée et avance deux concepts pour « *aider à l'observation et à l'analyse permanente des réticulaires littéraires francophones dans l'Internet* »: [anonym@t](#) et [bénévol@t](#). L'[anonym@t](#) recouvre toutes les formes qui peuvent cacher l'identité sur Internet. Le [bénévol@t](#) évoque l'implication et la participation gratuite au fonctionnement et au suivi des sites qui abritent ces échanges. Il interroge le statut social et financier du modérateur ainsi que la question de son identité.

Dispositifs communautaires d'apprentissage en ligne.

⁹⁰ Pour une analyse descriptive de l'éthos communicationnel des communautés en ligne: l'exemple de dialogue en direct de Caramail.

⁹¹ [anonym@t](#) et [bénévol@t](#) dans les échanges littéraires en ligne

Dans son texte intitulé « Ecrire en ligne : un long fleuve tranquille », **Gisèle Tessier** analyse les pratiques de travail d'étudiants en sciences de l'éducation de Rennes 2, en situation d'auto direction, ayant à leur disposition la plate forme « Webcourse Tools », avec messagerie et forum de discussion. L'auteur postule l'existence d'une capacité personnelle d'auto direction variable chez les sujets observés qui leur permettrait de s'inscrire ,pour reprendre les terminologies de Piaget, dans un processus « d'équilibration majorante » plutôt que dans un processus « d'équilibration homéostatique ». Sous réserve d'un échantillon plus vaste, et en accord avec d'autres travaux étrangers, les résultats des observations sur deux ans montrent des résistances aux forums de discussion, car le conflit socio-cognitif de la cinquantaine d'étudiants observés s'avère trop aigu en regard des processus d'apprentissage encore dominants à l'Université et à l'école.

Christian Derrien⁹² a mené une recherche dans le cadre de l'INRP⁹³ sur les regroupements d'enseignants en ligne autour de listes de diffusion, ou de forums de discussion, d'un réseau rural de 25 écoles dans le cadre d'un projet de pays de la région centre Bretagne. Il rappelle la dynamique militante de la période du minitel. L'hypothèse forte qui étaye ce travail est que la mise à disposition d'une messagerie communautaire et d'un site Internet inciterait les enseignants à s'inscrire dans des démarches collaboratives et à intégrer ces nouveaux outils dans leur pédagogie. Les résultats de l'analyse de l'expérience montrent que les pratiques communautaires en ligne attendues ne se sont pas développées, mais que les dynamiques participatives à la façon « des tactiques » , « des détournements » et « des braconnages » selon de Certeau⁹⁴ témoignent chez les enseignants d'une activité diversifiée en marge du projet de territoire.

Jean Marc Turban⁹⁵ s'interroge sur la minorité active (6 à 8%) des enseignants qui appartiennent à des listes ouvertes de diffusion comme « Liste COLFR », « Liste Freinet », « Liste PMEV ». Quels types de liens se tissent dans l'utilisation de ces dispositifs sociotechniques? Ces listes sont-elles des communautés? Ces enseignants à forte majorité scientifique, qualifiés d'explorateurs des TICE trouvent dans cette pratique, des relations sociales, des lieux d'information, d'expression et d'échange, et des vecteurs de formation. Leur représentation de la communauté varie selon l'importance du rôle qu'il donne au lien social .Ce lien social d'un nouveau genre qui réunit ces abonnés ne peut se comparer à celui

⁹² Enseignants zone rurale : à la recherche de la communauté en ligne.

⁹³ Institut National de recherche pédagogique

⁹⁴ L'invention du quotidien, Ed Gallimard, 1990.

⁹⁵ Listes de diffusion pour enseignants : réseau de co-formation pour minorités actives.

de listes fermées, comme la liste ICEM, qui réunit une communauté de praticiens militants rassemblés par des codes communs d'écriture.

Isabelle Rieusset-Lemarié part de l'hypothèse que la mimesis est un fondement efficace pour l'émergence d'une communauté virtuelle. Sa contribution⁹⁶ donne l'exemple des "Simulations globales", méthode pédagogique qui choisit la mimesis comme démarche d'apprentissage, en fournissant un scénario cadre et en entraînant des élèves à jouer un personnage. L'auteur indique que "le gestus" de Deleuze est une notion essentielle à la culture interactive. Dans cette expérience des "Simulations globales" l'oeuvre est moins le roman écrit par les élèves que l'expérience de cette communauté d'écriture. En regard d'un travail antérieur sur les avatars Isabelle Rieusset -Lemarié en déduit que c'est bien la communauté mimétique qui apparaît « comme la forme spécifique de communauté la plus adéquate à la formation d'une communauté virtuelle ». En ce sens la culture des réseaux pourrait repousser des pratiques créatives fondées souvent sur l'individualisme, et susciter l'envie de construire des fictions comme des rites dramaturgiques « vecteurs de communauté ».

Joan-Elies Adell⁹⁷ analyse l'enseignement de la littérature comparée, créé à l'université Ouverte de Catalogne, où l'hypertexte a été utilisé comme « un instrument de communauté d'apprentissage ». En effet l'hypertexte et le travail en réseaux sont considérés comme une nouvelle forme de discours, et ils peuvent transformer la conception de l'enseignement et les modalités d'apprentissage de la littérature. Se référant à Bakhtine et à Landov l'auteur constate que la pratique hypertextuelle dialogique change la critique littéraire comme l'enseignement. L'hypertexte permet de mettre en évidence des lectures différentes et plurielles sous forme de discours ouverts en expansion perpétuelle. C'est donc bien une façon de lire qui s'enseigne en proposant des itinéraires de lecture libres ou guidés. Joan-Elies Adell nous propose une façon innovante de concevoir et de pratiquer l'étude de la littérature en s'attachant « au sujet interprétant et aux questions qui le constituent » davantage qu'au « texte interprété et à sa réalité historique ».

Spécificités organisationnelles et culturelles des communautés en ligne.

⁹⁶« La médiation de la mimesis dans l'expérience éducative d'une communauté virtuelle ».

⁹⁷ *L'apprentissage de la littérature en ligne: la communauté comme jeu de voix*

Olivier Galibert⁹⁸ entreprend de mieux cerner le concept de communauté sans l'associer dans un premier temps à la virtualité. La communauté est bien autre chose que la communion et le partage. Etymologiquement la communauté (cum munus) est basée sur un échange et un contre échange. Mauss introduit dans la notion de don un point de vue agonistique. L'agôn est une reconnaissance de l'adversaire en même temps qu'il demeure un rival. Une des caractéristiques des structures communautaires qu'il faudrait retenir serait l'agôn. En effet le don agonistique dans les peuples archaïques est un fait social total. En s'appuyant sur Caillé qui donne aux situations langagières dans les communautés une dimension agonistique, Olivier Galibert propose de reprendre celle-ci dans une approche communicationnelle des dispositifs socio-techniques de communication partagée sur Internet. « Etudier les manifestations du don ainsi que l'effcience dans les interactions intra-groupeales d'une certaine éthique de la discussion » pourrait permettre selon l'auteur de mieux déterminer ce qu'est une communauté .

Alexandre Serres⁹⁹ rappelle que la notion de communauté en ligne remonte au début des années 60. Deux questions essentielles occupent son propos: comment a émergé la notion de communauté en ligne? L'imaginaire technique peut-il expliquer l'essor d'internet? L'auteur avance que le discours sur les communautés virtuelles au départ ne représentait qu'une partie de celui qui était tenu sur l'informatique interactive, et que la notion « d'hybride socio-technique » de Latour exprime mieux leur émergence que celle « d'imaginaire technique » de P.Flichy. Licklider écrit en 1963 un « Memorandum pour les membres et affiliés du réseau d'ordinateurs intergalactique » dans lequel il exprime l'idée de futures orientations de la recherche, comme la mise en réseau et le temps partagé des ordinateurs, mais aussi la vision des « on lines communautés ». Le projet Mac développe alors le time sharing, nouvelle représentation de l'ordinateur, qui s'est heurté pendant de longues années aux grandes firmes informatiques. En 1968 paraît un autre texte de Licklider « L'ordinateur comme dispositif de communication » qui insiste largement sur la notion de communauté en ligne. L'apparition d'Arpanet en 1969 marque le début de la matérialisation de ces idées. Il serait trop simpliste, selon A.Serres, d'expliquer cette innovation technique par l'imaginaire technique. La notion d'hybride socio-technique de Callon et Latour rend mieux compte de la complexité et de la difficulté du processus du cheminement de la mise en place des communautés virtuelles. L'application de ce modèle aux communautés actuelles garantit une analyse assez complète de tous les facteurs qui constituent ce type d'innovation. L'auteur évoque les trois

⁹⁸ « *Quelques réflexions sur la nature agonistique du lien communautaire* »

⁹⁹ « *Regard sur les origines des communautés virtuelles: les communautés en ligne et le temps partagé. Un exemple d'hybride socio-technique.* »

grandes grilles d'interprétation des phénomènes hybrides : la nature, la société et les jeux de pouvoir, les discours et les effets de langage.

Fabula.org, site fondé par **Alexandre Gefen et René Audet** en 1999, est une association de chercheurs (loi de 1901) qui fonctionne comme une équipe de recherche universitaire. Les membres sont des bénévoles. Fabula est devenu en quelques mois le site de référence dans le domaine des sciences de la littérature. Dans son texte intitulé « Endogénèse et exogénèse d'une communauté », François Lermigeaux retrace le développement du site fabula.org. Par « endogénèse » terme venant de la critique génétique, il désigne le potentiel que le site porte en lui, et par « exogénèse » les éléments de l'extérieur qui vont permettre au site de s'enrichir. Fabula a été pensé comme un centre de recherches en ligne avec la volonté intellectuelle d'exploiter les technologies généralement réservées aux sites professionnels, mais dont les rédacteurs et les utilisateurs ne seraient pas des informaticiens. La communauté des visiteurs ne brille pas par les commentaires et les débats, ils sont principalement demandeurs d'actualité littéraire. François Lermigeaux définit Fabula comme un portail ouvert qui incite à la « cyberdécouverte », plus qu'à « l'enfermement protecteur dans un collectif ». Les utilisateurs appartiennent à une communauté déjà existante qui s'actualise dans l'utilisation des outils du virtuel dont ils connaissent la pertinence dans leurs activités scientifiques.

Béatrice Drot-Delange¹⁰⁰ reprend à son compte la problématique des communautés d'enseignants en soulignant l'enjeu managérial. Dans une première partie l'auteur recherche les contextes d'émergence et les intentions dans la constitution des forums d'enseignants: des initiatives institutionnelles à des initiatives personnelle ou encore mixtes sont à l'origine de ces forums dont l'objectif commun et principal est bien la mutualisation des ressources. Dans une deuxième partie Béatrice Drot-Delange reprend les conceptions de Wengler, de B.Pudelko et de F.Henri, et les applique à la liste Ecogest dont l'analyse présente de nombreuses caractéristiques des communautés de pratique, mais aussi des communautés d'intérêt. Les apports et les retombées de cette communauté, les savoirs échangés ainsi que les outils techniques utilisés mériteraient d'être approfondis dans des recherches ultérieures.

Dans leur texte sur « L'appropriation communautaire des règles d'écriture en ligne: le cas des internautes français et marocains », **H.Attifi et M.Marcoccia** font une synthèse des

¹⁰⁰ Le titre de ce texte est: "Forums d'enseignants: peut-on parler de communautés?"

règles de la netiquette, reflet de l'éthos communicationnel nord américain, et montrent comment des internautes français et marocains s'en approprient les règles à partir de l'analyse des corpus de messages de forums de discussions sociétaux. À l'analyse les français ne prennent en compte que certaines règles de l'éthos communicationnel et ne respectent pas les normes de concision et de pertinence. Les internautes marocains échappent à la logique anthropologique et culturelle nord américaine, et introduisent la dimension religieuse, écrivent des messages longs, souvent polémiques dans lesquels l'émotion est présente. Les auteurs en concluent que la communication médiatisée par Internet semble marquée par l'hybridation entre des pratiques universelles et des pratiques identitaires.

Emilie Moreau¹⁰¹ à partir des portails spécialisés réfléchit sur les enjeux identitaires de la communauté homosexuelle. Ces portails montrent à la fois une réelle spécificité homosexuelle, mais ils se déclinent aussi comme des portails classiques. Une certaine culture gay émerge, plutôt qu'une culture homosexuelle, à dominante masculine finalement assez proche de celle que véhicule la presse.

Michel Moati analyse le phénomène du site des secrets dans sa contribution "Ecrire l'intime à la face du monde". Il part du constat qu'Internet induit une subtile dialectique entre le montrer et le cacher. L'ambivalence du réseau réside dans le potentiel de secret et d'intimité qu'il révèle en même temps que celui d'un fort exhibitionnisme. Que penser de ce site des secrets initié par Nicolas Frespech, autrefois sur le site de la DRAC Languedoc Roussillon? Il s'agit pour l'internaute de déposer un secret. Outre les vrais secrets et les secrets de circonstance, Michel Moati distingue les secrets douteux qui investissent les individus d'une autre personnalité, ou d'un nouveau poids. Internet développe chez ces dépositaires de secrets « une plus value fantasmatique » de notoriété comme chez certains internautes qui assurent des rôles de médiateurs (chats, forums, sites personnels...) qu'ils ne tiennent pas dans la vraie vie.

Pour l'auteur, l'écriture d'un secret permet de créer une reliance aux autres et de réinventer du lien social. La rumeur donne une valeur à celui qui l'énonce. Le site des secrets fait figure pour l'auteur de « communauté de convergence » redéfinition de la communauté d'intérêt au sens de Simmel, mais basée sur les affects, les désirs et les obsessions cachées.

¹⁰¹ Le titre est: Enjeux identitaires : le cas des portails spécialisés de la communauté homosexuelle.

Lionel Dax dans un texte intitulé « Ironie:la communication par fragments et/ou la communauté impossible », rappelle la position de Kierkegaard sur l'ironie qui lie le sujet à la communauté sans pour autant se plier à aucune communauté. « Ironie », à la fois cybervue et revue papier, essentiellement libre et singulière, largement inspirée de Potlach une revue pré-situationniste, est basée sur le don et la gratuité . Mais surtout comme l'exprime son fondateur et rédacteur « Ironie a fait du fragment sa véritable identité. L'aphorisme, la pensée éclair, le work in progress, la citation, le trait d'esprit, le morceau sont les genres et les formats qui nourrissent l'écriture d'Ironie selon des agencements et des confrontations inédits ».Pour Lionel Dax les lecteurs de sa revue sont invisibles, insaisissables et fugitifs. Les auteurs ne se connaissent pas. Les techniques utilisées pour repérer et définir les lecteurs s'avèrent insuffisantes. Pour tout dire il s'agit d'une communauté impossible.

Brigitte CHAPELAIN
Université de Paris 13
CRIS/SERIES
brichap@club-internet.fr

PREMIÈRE PARTIE

LA DIMENSION PROCESSUELLE DE L'ÉCRITURE.

CHAPITRE 1

GENÈSE ET PROCÉDÉS DE L'ÉCRITURE EN LIGNE.

QUELQUES FANTASMES DE L'ÉCRITURE COMBINATOIRE

Jean CLÉMENT
Laboratoire Paragraphe
Université de Paris 8

Introduction

La publication des textes en ligne a changé nos habitudes de lecture et d'écriture, il est devenu banal de le constater. Cependant toutes les conséquences de ce bouleversement n'ont pas encore été tirées. Jusqu'à présent l'attention des chercheurs s'est surtout portée sur les nouvelles conditions de production, de diffusion et de réception du texte. De ce point de vue, l'informatique a surtout été considérée comme nouveau support, venant après le livre et remplaçant le papier, ouvrant une nouvelle ère après celle de l'imprimerie, offrant un nouveau vecteur de communication à l'œuvre écrite et instaurant de nouvelles relations entre les auteurs et les lecteurs.

Or avant d'être perçu comme un nouveau support de l'écrit, rapidement banalisé grâce au succès du traitement de textes, l'ordinateur a d'abord été utilisé par une poignée d'écrivains et de créateurs pour ce qu'il était à ses débuts - il n'était alors que cela - : une machine à calculer d'une puissance jusqu'alors inconcevable, capable de combiner non seulement des nombres, mais aussi, très tôt, des lettres, des mots et des phrases. Cette puissance de la machine a d'autant mieux exercé sa fascination qu'elle semblait offrir un outil capable de renforcer quelques fantasmes qui ont travaillé l'histoire de l'écriture depuis ses commencements et de leur ouvrir de nouvelles potentialités. Ce sont quelques-uns de ces fantasmes que je me propose d'examiner ici

1-Permanence de la combinatoire

La combinatoire est, avec l'aléatoire et l'algorithmique au cœur de tout dispositif informatique générateur de texte. Le fantasme d'une machine capable d'engendrer par combinaison une infinité de textes et de lectures voire même de produire de la pensée logique ne relève pas seulement de la science-fiction, fertile en inventions dans ce domaine. Il s'agit d'un rêve très ancien que l'on peut faire remonter aux arts de mémoire (*ars memorativa*), ces technologies mnémoniques dont Cicéron nous a livré un des tout premiers témoignages et qui se sont ensuite développées et répandues dans toute l'Europe du moyen âge à la Renaissance avant de disparaître progressivement avec la diffusion de l'imprimerie. Ces arts de mémoire procédaient par représentations mentales de lieux (des architectures le plus souvent) et par classifications d'objets ou de notions. Leur finalité a d'abord été de faciliter la mémorisation de textes. Mais par la suite, sous l'impulsion de quelques grands penseurs comme Raymond Lulle, théologien et poète catalan (1235-1315), auteur d'un *Ars magna*, ils ont servi une ambition nouvelle, celle de ramener la totalité de la connaissance encyclopédique et logique à une gigantesque combinatoire. Cette vision du monde se traduit du 16^e au 18^e siècle par la recherche d'une langue universelle et symbolique ("l'alphabet des pensées humaines") qui trouve son apogée avec la *Dissertatio de arte combinatoria* de Leibniz et sa fameuse *caractéristique*¹⁰².

L'ordinateur, par sa puissance de calcul, a ravivé aujourd'hui ce fantasme de la combinatoire. Certes il ne s'agit plus de nourrir les mêmes vaines ambitions qu'autrefois (encore que des chercheurs comme Pierre Lévy soient tentés de reprendre le flambeau¹⁰³), mais au contraire d'y renoncer et de quitter la philosophie pour la littérature en se livrant aux délices du jeu et au vertige des mots. Borges en a donné une belle illustration dans *La Bibliothèque de Babel*:

« Ce penseur observa que tous les livres, quelques divers qu'ils soient, comportent des éléments égaux: l'espace, le point, la virgule, les vingt-deux lettres de l'alphabet. Il fit également état d'un fait que tous les voyageurs ont confirmé: il n'y a pas, dans la vaste bibliothèque, deux livres identiques. De ces prémisses incontestables, il déduisit que la Bibliothèque est totale, et que ses étagères consignent toutes les combinaisons possibles des vingt et quelques symboles orthographiques (nombre, quoique très vaste, non infini), c'est à dire tout ce qu'il est possible d'exprimer dans toutes les langues. »¹⁰⁴

¹⁰² Pour une histoire de ce fantasme, on lira avec intérêt *Clavis Universalis*, de Paolo Rossi, Editions Jérôme Millon, Grenoble, 1993.

¹⁰³ Pierre Lévy, "Le "design culturel", une nouvelle forme d'art conceptuel : le projet de l'intelligence collective", communication au colloque Artmedia VIII - Paris: De "l'Esthétique de la communication" au Net art", décembre 2002

¹⁰⁴ Jorge Luis Borges, *Le livre de sable*, Gallimard, 1983.

Claude Berge, membre de l'OULIPO, en a fait un premier recensement dans un article intitulé "Pour une analyse potentielle de la littérature combinatoire" et l'a théorisée sous le concept de *configuration*¹⁰⁵. Les premiers travaux de l'ALAMO¹⁰⁶ se sont attachés à donner un prolongement à ces jeux dans des applications informatiques de plus en plus complexes.

2-Le fantôme du nombre

L'une des caractéristiques du groupe de l'OULIPO est la fascination de la plupart de ses membres pour le nombre. De la numérogie à l'ordinateur, le nombre a toujours été un objet de fantôme par ce qu'il suggère de mystérieux et d'inimaginable. L'attrait pour la littérature combinatoire repose sur le potentiel numérique qu'elle recèle. En ne considérant l'ordinateur que comme une simple machine à combiner des mots, des phrases ou des vers sans autre règle de calcul, le nombre d'énoncés potentiels dépasse très rapidement les capacités d'écriture et de lecture humaines. Tout le monde connaît le passage du *Bourgeois gentilhomme* dans lequel Monsieur Jourdain demande conseil à son maître de philosophie pour écrire un billet à la marquise dont il est amoureux: "Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour". En suggérant à son professeur quelques-unes des combinaisons de mots susceptibles de "poétiser" son énoncé, l'amoureux ne soupçonnait pas la puissance de la combinatoire qui autorise 480 énoncés possibles à partir de ces seuls mots.

Ce type de combinatoire, dite "factorielle" parce que chaque élément de l'énoncé peut occuper n'importe quelle place, est extrêmement puissante. Mais quand les éléments combinables sont les mots de la langue, les énoncés recevables ne peuvent être produits que dans la limite d'une phrase. Par contre si l'on combine des éléments de plus grande dimension (paragraphes, épisodes, etc.), il devient possible de produire des textes beaucoup plus longs. Marc Saporta a montré dans son roman *Composition n°1* qu'un dispositif de 148 fragments narratifs pouvait engendrer 148x147x146, etc. combinaisons possibles, un nombre qui dépasse les capacités d'affichage de nos calembres de poche.

Pour mieux maîtriser la cohérence des énoncés générés par la combinatoire, on peut préférer une combinatoire restreinte, dite exponentielle, inspirée de la grammaire générative de Chomsky ou des analyses structurales de textes. Dans ce cas les éléments combinables appartiennent à des classes dont la place est assignée dans le texte. On en trouvera un exemple

¹⁰⁵ Claude Berge, "Pour une analyse potentielle de la littérature combinatoire", in *Oulipo, La littérature potentielle*, Gallimard, 1973.

¹⁰⁶ Atelier de Littérature Assistée par la Mathématique et l'Ordinateur, fondé en 1982 à l'initiative de Jacques Roubaud et de Paul Braffort.

récent dans *Pause*¹⁰⁷, de François Coulon. En cliquant sur les textes affichés à l'écran, le lecteur peut produire des variantes d'un même texte qui viennent enrichir ou modifier l'énoncé de départ. Même ainsi réduite, la combinatoire est encore très puissante comme en témoignent les *Cent mille milliards de poèmes* de Raymond Queneau engendrés à partir de dix sonnets combinables seulement:

*« En comptant 45 s pour lire un sonnet et 15 s pour changer les volets, à 8 heures par jour, 200 jours par an, on a pour plus d'un million de siècles de lecture, et en lisant toute la journée 365 jours par an, pour 190 258 751 années plus quelques plombs et broquilles (sans tenir compte des années bissextiles et autres détails).»*¹⁰⁸

Le décompte des heures de lecture effectué ici par l'auteur dans sa préface trahirait-il un enthousiasme quasiment prométhéen pour un procédé capable de générer un texte inaccessible à un lecteur humain dans sa totalité? Cette fascination pour le nombre apparaît à bien des égards comme une version moderne d'un mysticisme plus ancien, tel celui qu'exprimait au XVII^{ème} siècle le poète allemand Quirinus Khulman:

*«Amant du Ciel! Ce Baiser d'amour, dans ses 12 premiers vers contient l'ensemble des combinaisons. Laisse à leur place, de chaque vers, le premier et le dernier mot: en permutant les 13 autres et sans altérer rime ni sens, 6227020800 combinaisons sont possibles. Le vain peuple s'étonnera d'apprendre que le scribe le plus zélé, s'il couchait sur le papier mille de ces vers par jour, en aurait pour plus d'un siècle.[...] Méditez l'essence intérieure de la permutation merveilleuse! Croyez que vous découvrirez le centre de toutes les langues. [...] Considérez seulement, ô sages, les paroles de Platon qui déclare dans le Timée: SI TU COMPRENDS LES NOMBRES, TU COMPRENDS TOUT.»*¹⁰⁹

La génération automatique de textes, illustrée en France par Jean-Pierre Balpe, est le dernier aboutissement de la combinatoire informatique. Dans sa production, le nombre est partout. "Poème N°25.211, poème n°453.510... Le multiple, écrit-il, introduit dans la lecture comme un recul, une dérision". Il est tentation de l'infini, non pas comme tension vers le livre total, mais comme fantasme de continuité:

¹⁰⁷ François Coulon, *Pause*, Éditions Kaona, 2002.

¹⁰⁸ Raymond Queneau, *Cent mille milliards de poèmes*, Gallimard, 1961.

¹⁰⁹ Marc Petit (traduits et présentés par) *Poètes baroques allemands*, François Maspero, 1977.

«Il ne s'agit nullement d'un fantasme de complétude, mais d'un fantasme de continuité. Le but visé n'est pas d'écrire dans un seul texte tout ce qui pourrait être un jour écrit, mais de faire en sorte que la production littéraire ne cesse jamais, que le texte, à l'infini, éternellement, engendre du texte. Il ne s'agit pas de "tout dire en un seul texte" (Marc Petit à propos du texte de Kuhlmann), mais de pouvoir ne pas cesser de dire.»¹¹⁰

3-Le fantasme du hasard et de la destinée.

Un des plus anciens exemples de littérature combinatoire est sans nul doute le *Yi King* ou *Le livre des mutations*, ouvrage chinois remontant probablement au dixième siècle avant notre ère, commenté et enrichi par la suite, notamment par Confucius. Constitué de 64 hexagrammes accompagnés chacun d'un texte d'explications et d'un texte de commentaires, il est censé prévoir les phénomènes et possède par conséquent un caractère divinatoire. Mais le plus étonnant est son fonctionnement non linéaire. Sa lecture, en effet, est gouvernée par le jet de trois pièces ou de baguettes dont le résultat indique l'hexagramme qui répondra aux interrogations du lecteur. Ce dispositif met ainsi en scène l'aléatoire comme mode de lecture et la combinatoire comme mode de connaissance de la destinée. Cette idée d'une lecture divinatoire se retrouve sous une autre forme chez Marc Saporta, dans le préface de *Composition n°1*:

«Le lecteur est prié de battre ces pages comme un jeu de cartes. De couper, s'il le désire, de la main gauche, comme chez une cartomancienne. L'ordre dans lequel les feuillets sortiront du jeu orientera le destin de X. Car le temps et l'ordre des événements règlent la vie plus que la nature de ces événements. [...] De l'enchaînement des circonstances, dépend que l'histoire finisse bien ou mal. Une vie se compose d'éléments multiples. Mais le nombre des compositions possibles est infini.»¹¹¹

Faut-il interpréter cette invitation à la lecture aléatoire comme un pur jeu sans enjeux ou bien considérer sérieusement avec l'auteur que la littérature a bien quelque chose à voir avec la destinée? Quoi qu'il en soit, le dispositif de lecture offre ici au lecteur la certitude que sa

¹¹⁰ Jean Pierre Balpe, "Pour une littérature informatique", in A. Vuillemin et Michel Lenoble (eds.), *Littérature et informatique: littérature générée par ordinateur*, Artois Presse Université, 1995.

¹¹¹ Marc Saporta, *Composition n°1*, Seuil, 1962.

lecture sera unique et que nul avant lui n'a parcouru le chemin qu'il s'apprête à suivre, pas même l'auteur. C'est sur ce sentiment que l'histoire n'est pas écrite et qu'elle dépendra des choix du lecteur et des hasards d'un lancer de dés que se fonde la collection des livres-dont-vous-êtes-le-héros. Ici, comme pour le *Yi King*, le lecteur doit jeter les dés à chaque rencontre avec un ennemi. L'assaut se déroule selon un algorithme précis dont le résultat sera chanceux ou malchanceux. Le lecteur est devenu le personnage principal de l'histoire qu'il est en train de lire, la fin de sa lecture (qui est pour lui seulement celle du livre) dira s'il est vainqueur ou vaincu. Les fictions interactives sur ordinateur et les jeux vidéos sont eux aussi fondés sur cette incertitude de la fin, sur l'attente inquiète du "Game over". Dans *Sale Temps*, de Franck Dufour, dès l'introduction, le lecteur est invité à s'identifier au personnage et ses interrogations forment comme le mode d'emploi paratextuel de sa lecture:

«Vendredi 13 Septembre 1996, 21 heures, Jan a été tué au pied de l'immeuble de Blocksberg...Rendu à la vie par une voix mystérieuse, il dispose de 12 heures pour tenter d'éviter la mort.

Comment utiliser ce temps? Vers qui se tourner? Comment échapper à un destin qui semble inscrit depuis si longtemps? Que faire des traces d'un passé qui le condamne? Comment assembler les éléments de sa mémoire sans reconstituer le drame que fut sa vie?»¹¹²

Dans toute fiction, un processus de représentation mentale est à l'œuvre. La lecture projette le lecteur dans un univers imaginaire, lui fait rencontrer des personnages auxquels il s'identifie plus ou moins et lui fait vivre des péripéties par procuration. Mais cette immersion dans la fiction est passive. Dans la fiction interactive, au contraire le lecteur a l'illusion d'être plus actif. Il mène l'enquête, dirige le récit, choisit les lieux qu'il visite. Quand le téléphone sonne, au début de *20% d'amour en plus*¹¹³, le lecteur peut choisir de décrocher le combiné ou non. De ce premier choix découlera la suite de l'histoire qui à chaque moment du récit peut encore bifurquer et entraîner le personnage vers de multiples destinées qui aboutiront à l'une des quatre-vingts fins possibles.

4-Le fantasme de la cybernétique

¹¹² Franck Dufour, Jacky Chiffot, Gilles Armanetti, *Sale temps*, Microfolie's, 1996.

¹¹³ François Coulon, *20% d'amour en plus*, Éditions Kaona, 1996.

Dans un passage souvent cité des *Voyages de Gulliver*, Jonathan Swift entraîne le lecteur dans une île imaginaire où se trouve installée une université d'un genre particulier. Les élèves y manipulent un dispositif générateur de texte constitué de rangées de cubes actionnés par des manivelles et sur les faces desquels sont inscrits des mots dans une proportion identique à leur fréquence dans la langue. En actionnant les manivelles, les élèves obtiennent des énoncés produits par le hasard et qu'il n'y a plus ensuite qu'à recopier dans des cahiers. Derrière la satire des "sciences spéculatives" de son temps, se manifeste ici la fascination du dix-huitième siècle pour la mécanique et les automates que ravive dans la seconde moitié du vingtième siècle l'invention de l'ordinateur. Dans un texte d'Italo Calvino intitulé "Cybernétique et fantasme", l'auteur reprend l'idée d'un automate capable de produire du texte:

«Quel serait le style d'un automate littéraire ? Je pense que sa vraie vocation serait le classicisme : le banc d'essai d'une machine poético-électronique sera la production d'œuvres traditionnelles, de poésies à formes métriques closes, de romans armés de toutes leurs règles»¹¹⁴

D'un certain point de vue, ce programme a été réalisé par les travaux de Jean-Pierre Balpe. Ses générateurs de textes sont capables de produire n'importe quel genre de texte, de rivaliser avec n'importe quel auteur, de Zola à Jean Tardieu¹¹⁵. Il y a là un fantasme d'autant plus puissant qu'il introduit dans le champ de la littérature une dimension machinique que l'on croyait réservée au seul domaine de la robotique. Mais la grammaire générative ne nous a-t-elle pas appris que tous les énoncés d'une langue pouvait être produits à partir d'un petit nombre de règles et les structuralistes russes n'ont-ils pas réussi à ramener la plus grande partie des contes russes à la combinaison d'un nombre réduit de fonctions? Il était naturel que la formalisation de règles de fonctionnement de la langue et des récits débouche sur leur programmation par un ordinateur. La littérature ainsi produite est une littérature matricielle dont les produits importent moins que la matrice qui les engendre. C'est dans sa mise au point que réside le véritable travail de création. Le poète Paul Valéry l'avait compris avant l'ordinateur. Fasciné par la science de son temps, il a livré dans ses carnets des réflexions restées longtemps méconnues sur les créations de l'esprit:

¹¹⁴ Italo Calvino, *La machine littérature*, Seuil, 1984.

¹¹⁵ Pour autant, il serait erroné d'apprécier les constructions de Jean-Pierre Balpe sous le seul angle du pastiche. Elles relèvent d'une toute autre démarche dont il s'est expliqué à de nombreuses reprises, par exemple dans "Pour une littérature informatique", op.cit..

«En général - on considère un poème comme expression de la sensibilité ou des valeurs d'un individu. Erreur des critiques de remonter à l'auteur au lieu de remonter à la machine ¹¹⁶qui a fait la chose même.

C'est une révolution, un changement immense, qui était au fond de mon histoire: c'est de reporter l'art que l'on met dans l'œuvre, à la fabrication de l'œuvre. Considérer la composition même comme le principal, ou la traiter comme œuvre, comme danse, comme escrime, comme construction d'actes et d'attentes. Faire un poème est un poème.»¹¹⁷

5-Le fantasme du désordre de la langue

Mais paradoxalement, la réussite des machines littéraires, leur capacité à imiter les auteurs classiques, les renvoient à leur statut de machines dépourvues de qualités humaines, et singulièrement de créativité. Or comme le notait Calvino dans l'article cité plus haut, «La vraie machine littéraire sera celle qui sentira elle-même le besoin de produire du désordre, mais comme réaction à une précédente production d'ordre; celle qui produira de l'avant-garde pour débloquer ses propres circuits, engorgés par une trop longue production de classicisme.» En attendant que ces machines existent, les écrivains n'ont pas attendu que la combinatoire sorte de ses limbes pour l'utiliser comme une machine de guerre contre l'académisme, comme un instrument du hasard et de la contestation des discours établis, comme un refus du "fascisme de la langue", selon l'expression de Roland Barthes. Dès le début du siècle, Tristan Tzara en avait fait un outil de dérision qui sera repris plus tard par Williams Burroughs et ses *cut-ups*:

«Prenez un journal.

Prenez des ciseaux.

Choisissez dans ce journal un article ayant la longueur que vous comptez donner à votre poème.

Découpez l'article.

Découpez ensuite avec soin chacun des mots qui forment cet article et mettez-les dans un sac.

Agitez doucement. Sortez ensuite chaque coupure l'une après l'autre.

Copiez consciencieusement dans l'ordre où elles ont quitté le sac.

¹¹⁶ C'est moi qui souligne.

¹¹⁷ Paul Valéry, *Ego scriptor*, Gallimard, 1973.

Le poème vous ressemblera.

*Et vous voilà un écrivain infiniment original et d'une sensibilité charmante, encore qu'incomprise du vulgaire.»*¹¹⁸

Parmi les surréalistes, Robert Desnos s'est fait remarquer par ses jeux verbaux et son "langage cuit". Les premières productions poétiques combinatoires générées par ordinateur procèdent du même état d'esprit. Dès 1959, Théo Lutz publie dans la revue *Augenblick* à Stuttgart des poèmes générés par un programme qui utilise les cents premiers mots du *Château* de Kafka et un peu plus tard, Jean Baudot publie *La Machine à écrire*, aux éditions du Jour, à Montréal, recueil de textes produits par ordinateur. En 1964, Robert Escarpit écrit *Le littératron*, un livre satirique qui met en scène un ordinateur censé produire un discours électoral, une profession de foi et le texte d'une affiche à partir de données recueillies auprès des électeurs de la France profonde. Plus récent, le site www.charabia.net recense les nombreux générateurs de texte disponibles sur le web, générateurs de pensées philosophiques, d'injures, de lettres d'amour, etc..

Les productions générées par la machine, on le voit, sont souvent avant tout destinées à tourner en dérision le langage. Elles peuvent se ranger sous deux catégories: la déconstruction du langage et le pastiche. Dans les deux cas, la combinatoire nous renvoie une image critique des usages de la langue.

6-Le fantasme du livre impossible

La combinatoire n'est pas seulement un jeu littéraire destiné à nous étonner ou à nous distraire, elle n'est pas non plus le stade le plus élémentaire de la génération de texte. Elle est au cœur de toute production langagière. Le caractère linéaire du langage nous oblige à faire des choix parmi les mots ou les expressions, ou les unités énonciatives possibles. Pour le dire en termes linguistiques, sur l'axe syntagmatique il nous faut sélectionner un seul élément parmi les candidats possibles de l'axe paradigmatique qui pourraient lui être substitués. La combinatoire consiste justement à maintenir cette possibilité de substitution dans le dispositif de lecture lui-même, soit en s'en remettant au hasard et dans ce cas il s'agit de génération automatique de textes, soit au choix du lecteur et dans ce cas on a affaire à des hypertextes. Dans les périodes de classicisme, l'idée prévaut qu'il peut et doit y avoir parfaite adéquation entre la pensée et les mots. «Ce que l'on conçoit bien, disait Boileau, s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément». Mais dans les périodes plus troublées, moins

¹¹⁸ Tristan Tzara, *Lampisteries, sept manifestes dada*, Jean-Jacques Pauvert, 1963.

certaines d'elles-mêmes, et en particulier dans notre période moderne, cette simplicité n'est plus accessible et la complexité du monde vient troubler l'ordonnance de la pensée. C'est pourquoi il devient difficile de s'astreindre à la linéarité du discours et à l'organisation hiérarchisée de la pensée. Depuis les romantiques allemands, depuis les aphorismes de Nietzsche, nous découvrons les vertus du fragment¹¹⁹ et de la pensée modeste et nous avons renoncé aux traités de philosophie. Il en va ainsi, par exemple, pour Wittgenstein qui ne s'y résigne qu'à contrecœur:

«Après maintes tentatives avortées pour condenser les résultats de mes recherches en pareil ensemble, je compris que ceci ne devait jamais me réussir. Que les meilleures choses que je pusse écrire ne resteraient toujours que des remarques philosophiques; que mes pensées se paralysaient dès que j'essayais de leur imprimer de force une direction déterminée, à l'encontre de leur pente naturelle. - Ce qui tenait sans doute étroitement à la nature de l'investigation même. Elle nous oblige, en effet, à explorer en tous sens un vaste domaine de pensées. Les remarques philosophiques de ce livre sont pour ainsi dire autant d'esquisses de paysages nées au cours de ces longs voyages faits de mille détours. Les mêmes points, ou presque les mêmes, n'ont cessé d'être approchés par des voies venant de différentes directions, donnant lieu à des images toujours nouvelles.»¹²⁰

Dans le domaine de la fiction, la difficulté est d'un autre ordre. A chaque moment de la narration l'auteur peut être tenté de bifurquer dans plusieurs directions qui représentent autant de suites possibles du récit. C'est ce qu'exprimait déjà Diderot dans *Jacques le fataliste*:

«Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, les récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu? D'embarquer Jacques pour le îles? D'y conduire son maître? De les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau? Qu'il est facile de faire des contes!»

¹¹⁹ Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire, définitions et enjeux*, PUF, 1997.

¹²⁰ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 1961.

Le livre, de par sa structure matérielle, n'autorise qu'un unique chemin de prose. La linéarité des pages et la fixité des caractères imprimés ne permettent pas de proposer au lecteur de bifurquer à chaque carrefour du récit. Le livre rejette dans le néant les unités narratives absentes et sans doute est-ce cela la responsabilité de l'écrivain: choisir le parcours et conduire le lecteur. Cependant les dispositifs combinatoires rendus possibles par l'ordinateur offrent une alternative. L'hypertexte répond précisément au désir de s'affranchir des contraintes de la linéarité pour proposer d'autres modes de lecture. Comme le fait observer Anne-Cécile Brandenburger, auteur d'une hyperfiction intitulée *Apparitions inquiétantes*, «le lien hypertexte peut rendre la littérature et la fiction plus intuitives, mieux en phase avec les processus de rêverie, avec l'imagination qui nous fait vagabonder d'une idée à l'autre ou d'un mot à une image [...] elle correspond en tous cas à nos comportements de zappeurs.»¹²¹

7-Le fantasme du lecteur maître

Dans la longue histoire de l'écrit, l'hypertexte apparaît ainsi comme l'aboutissement d'un lent mouvement d'émancipation du lecteur par rapport au texte. D'abord assujettie à l'oral et au déroulement du volumen, la lecture s'est ensuite faite visuelle, parcourant la page du codex plus librement grâce aux repères typo-dispositionnels. Elle a enfin pu abandonner la linéarité de la succession des pages grâce à la pagination, à l'organisation en chapitres, aux index et aux tables des matières, jusqu'à l'organisation pré-hypertextuelle de l'encyclopédie dont le parcours est guidé par les références croisées. La liberté du lecteur, pour autant n'est pas le seul fait d'une lecture informative. Elle peut s'exercer sur des genres parfaitement linéaires comme le roman. Roland Barthes l'a théorisée sous le concept de *tmèse*: «C'est le rythme même de ce qu'on lit et de ce qu'on ne lit pas qui fait le plaisir des grands récits: a-t-on jamais lu Proust, Balzac, *Guerre et Paix*, mot à mot? (Bonheur de Proust: d'une lecture à l'autre, on ne saute jamais les mêmes passages).»¹²² Avec l'hypertexte, un pas supplémentaire est franchi puisque le dispositif lui-même autorise le lecteur à choisir les textes qui s'affichent à l'écran et l'ordre dans lequel ils apparaissent en circulant dans un réseau complexe non-linéaire de fragments. Cette nouvelle forme d'écriture est parfois appelée interactive car elle s'en remet au lecteur pour produire un énoncé à travers un parcours unique qui peut donner l'impression qu'il est co-auteur du texte. Dans certaines formes d'hyperfiction, cette impression est renforcée par le fait que les fonctions de narrataire et de personnage sont dévolues au lecteur. C'est le cas des livres-dont-vous-êtes-le-héros, par exemple. Mais il est clair que plus le

¹²¹ Interview réalisé par e-mail pour "Inside Internet" n° 29 (février 2000).

¹²² Roland Barthes, *Le bruissement de la langue*, Seuil, 1984.

déroulement de l'histoire est entre les mains du lecteur, plus on s'éloigne de la narration pour aller vers une forme de jeu dramatique dont certains jeux vidéo offrent l'exemple. Dans l'hypertexte combinatoire, le lecteur n'est pas plus maître de l'histoire que dans la fiction classique. D'un certain point de vue il est même moins libre de choisir sa lecture puisque le dispositif de lecture à l'écran l'enferme dans un labyrinthe. Croire que la narration «interactive» laisse la main au lecteur est une illusion. Car comme l'a bien montré Habermas à propos du roman d'Italo Calvino *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, «les actes de paroles littéraires sont *privés de leur force* illocutoire. La relation interne entre la signification et la validité de ce qui est dit ne reste intacte que pour les personnages du roman -pour les troisièmes personnes ou pour la deuxième personne transformée en troisième personne: le lecteur mis en scène-, non pour le lecteur réel.»¹²³

8-Le fantasme du livre infini

Dans *Poésie etcetera: ménage*¹²⁴ Jacques Roubaud écrit: «L'achèvement de tout roman, l'inscription du mot FIN n'est pas seulement une mort métaphorique. Il s'agit, proprement, d'une mort de ce roman; elle marque son effacement». Cette «consumation» du livre dans le temps de sa consommation est surtout le fait du roman classique dont l'écriture est orientée téléologiquement vers sa clôture. Elle n'est pas une fatalité dans les autres genres, comme la poésie par exemple, qui se prêtent à des relectures. «Un livre ne commence ni ne finit, écrivait Mallarmé, tout au plus fait-il semblant». Sans doute faut-il lire dans cette affirmation de l'écrivain l'idée que le support matériel du livre l'enferme artificiellement pour les seules nécessités de l'édition dans un espace délimité par sa reliure ou que, comme le suggérait Roland Barthes, tout texte excède les limites du livre qui le contient ou que ce dernier n'est qu'un découpage arbitraire dans le tissu de tous les textes auxquels il est relié. Borges a su mettre en scène ce fantasme du livre infini dans sa nouvelle *le Livre de sable*:

«Il me demanda de chercher la première page.

Je posais ma main gauche sur la couverture et ouvris le volume de mon pouce serré contre l'index. Je m'efforçai en vain: il restait toujours des feuilles entre la couverture et mon pouce. Elles semblaient sourdre du livre.

— Maintenant cherchez la dernière.

¹²³ Jürgen Habermas, *La pensée postmétaphysique*, Armand Colin, 1993.

¹²⁴ Jacques Roubaud, *Poésie etcetera: ménage*, Stock, 1995.

Mes tentatives échouèrent de même; à peine pus-je balbutier d'une voix qui n'était plus ma voix:

— *Cela n'est pas possible.*

Toujours à voix basse le vendeur de bibles me dit:

— *Cela n'est pas possible et pourtant cela est. Le nombre de pages de ce livre est exactement infini. Aucune n'est la première, aucune n'est la dernière. Je ne sais pourquoi elles sont numérotées de cette façon arbitraire. Peut-être pour laisser entendre que les composants d'une série infinie peuvent être numérotés de façon absolument quelconque.»*¹²⁵

Cette fable pourrait servir à illustrer la notion d'hypertexte telle que la concevaient ses pionniers: un texte sans commencement ni fin, un texte dans lequel on entre et dont on sort comme on visite un espace de promenade, une exposition, un musée, une ville. Les possibilités d'écriture collaborative sur Internet permettent aujourd'hui d'aller encore plus loin et d'imaginer des dispositifs proliférants, ouverts, partagés. Une des tentatives les plus intéressantes dans cette direction, est celle de Bernardo Sciavetta et de son «hyperpoème babélique illimité»: *Raphèl*. Partant d'un passage de *l'Enfer* dans lequel Dante met dans la bouche Nemrod qui fit construire la tour de Babel une phrase en langue imaginaire, il déploie un dispositif formel d'engendrement et de prolifération de vers fondé sur le principe du centon et de la couronne de sonnets. *Raphèl* est structurellement un texte à développement infini. Sa présentation détaillée excéderait les limites de cet article¹²⁶. Commencé en 1983, il a fait l'objet de publication à chacune de ses étapes et sera bientôt disponible en version électronique.

¹²⁵ Jorge Luis Borges, *Le livre de sable*, Gallimard, 1978.

¹²⁶ Pour une présentation complète on pourra lire, par exemple, l'article de Bernardo Sciavetta: "Raphèl: hyperpoème babélique illimité", in Sylvie Leleu-Merviel (ed.) *Document numérique* Volume 5- n° 1-2/2001.

Conclusion

Poésie, roman, fiction interactive, tous les genres littéraires et toutes les formes d'écritures, des plus anciennes aux plus contemporaines sont susceptibles de mettre en œuvre des procédures combinatoires. A chacune des époques de l'histoire de l'écrit, la combinatoire est apparue sinon comme une réponse, au moins comme une question posée à la production littéraire. Rejetée ou recherchée, elle est toujours un bon indicateur du rapport que chaque époque entretient avec le langage. Elle apparaît surtout dans les périodes troublées et incertaines d'elles-mêmes, quand le rapport entre la langue et le monde ne semble plus aller de soi. Elle s'épanouit dans le baroque et fuit le classicisme, elle oppose à l'ordre du monde les fantasmes de l'imaginaire. Fantasme du nombre et vertige de l'illimité, retour du même et du différent, fantasme du destin et du hasard qui nous gouverne, fantasme anarchiste d'une déconstruction de la langue ou fantasme utopiste de la cybernétique, fantasme du renversement des rapports auteur-lecteur, fantasme du livre impossible ou du livre infini, la combinatoire n'a jamais cessé d'accompagner nos rêves de lecteur. Avec l'informatique elle est entrée dans une nouvelle phase de son histoire, elle a trouvé un nouvel espace où se déployer.

Jean CLÉMENT
Laboratoire Paragraphe
Université de Paris 8

QUELQUES PROBLÉMATIQUES DU RÉCIT HYPERTEXTE MULTIMÉDIA

Xavier MALBREIL

Auteur, Théoricien du multi média

“Peut-être faut-il, malgré tout, faire confiance à la demande de concordance qui structure aujourd’hui encore l’attente des lecteurs et croire que de nouvelles formes narratives, que nous ne savons pas encore nommer, sont déjà en train de naître, qui attesteront que la fonction narrative peut se métamorphoser, mais non pas mourir”.

Paul Ricoeur. Temps et récit.

Depuis bientôt trois ans que j’expérimente l’écriture sur écran, soit sur mon site www.0m1.com

soit sur le site www.e-critures.org, je m’étais situé dans une perspective avant tout “ poétique ”.

A travers des œuvres suivies, comme “ 10 poèmes en 4 dimensions ”, “ Le livre des morts ”, ou des œuvres fragmentaires dans “ Formes libres flottant sur les Ondes ”, je m’étais posé bien des questions concernant les rapports entre mot et image, concernant l’utilisation du support, le rapport au lecteur, etc.

L’envie ne manquait pas, certainement, d’aborder le récit. Il y fallait un certain nombre de circonstances, et de compétences qui peu à peu se sont accumulées et additionnées.

Je parlerai des unes et des autres au cours de ce développement. Je montrerai comment il a fallu qu’elles soient réunies à un moment donné pour que l’écriture de Serial Letters puisse avoir lieu.

Je formulerai également certaines observations, qui se placeront d’un point de vue de praticien, et non de théoricien, ou encore moins d’universitaire.

M'appuyant enfin sur une expérience du récit traditionnel, je ferai quelques comparaisons entre les deux modes de narration.

1 - Est-ce une facilité et de quoi parle-t-on?

De façon provocatrice, posons tout d'abord la question de la " facilité " du récit hypertexte multimédia.

Est-ce que le récit multimédia serait une commodité permettant de résoudre à bon compte un état d'épuisement de la littérature traditionnelle ?

Est-ce que l'utilisation d'une quincaillerie technologique parviendrait à masquer un manque d'inspiration ?

Ou bien même, le recours à l'image - comme le pose avec malice Théophile Gautier, dans le Capitaine Fracasse, qui après une longue description inaugurale des comédiens, s'excuse de la longueur de son récit, qu'une image aurait pallié avantageusement, et avance que "*L'artifice de l'écrivain a cette infériorité sur celui du peintre qu'il ne peut montrer les objets que successivement.*" - serait-il la solution miraculeuse qui permettrait d'éviter l'ennui au lecteur, voir de résoudre une crise de la narration ?

Bien sûr que non !

Et Théophile Gautier sait bien que la longueur de son récit descriptif nous aura fait entrer dans l'intimité de ses personnages de façon toute différente qu'une image aurait pu le faire, laissant au narrateur tout pouvoir par les mots, donnant à l'imagination du lecteur toute latitude pour qu'elle s'empare du Pédant, d'Isabelle, du Léandre, de Dame Léonarde.

Il a beau jeu ensuite de reconnaître que "*il fallait (n)ous faire lier connaissance avec cette troupe comique tombée si inopinément dans la solitude du manoir de Sigognac.*" pour sembler se donner des excuses.

Le récit hypertexte multimédia ne cherche certes pas les commodités qu'accorderaient les progrès techniques à un mode plus ancien de narration, de même qu'aucun tableau n'aurait pu rendre la description magistrale du début du Capitaine Fracasse.

Ce n'est pas parce que l'on dispose d'une palette plus large d'expression que la création en est d'aucune manière facilitée.

C'est même tout le contraire : alors qu'un récit littéraire peut tirer sa force de la minceur du mode d'expression (l'écrit), le récit hypertexte multimédia doit au contraire jongler avec plusieurs médias (écrit, image, son) et plusieurs paramètres (gestion du temps à l'intérieur du récit, mode de réception de l'œuvre, agencement des liens hypertextes, etc.) qui en compliquent considérablement la réalisation.

2 – Quelques attendus

Les rapports entre l'image et le texte sont la première difficulté à résoudre.

On a vu avec Théophile Gautier que l'image ne peut pas agir en qualité d'auxiliaire du récit, d'illustration ou de raccourci, sous peine de quoi on ferait une sorte de bande dessinée, ou de dessin animé, ce qui n'est pas la volonté affirmée ici.

Si au contraire l'image est en décalage complet avec le texte, on court le risque de perdre le fil de son récit, ou de se confronter sans arrêt à la question de la validité de ses choix, et de proposer au lecteur une sorte de rébus, ce qui serait vite déstabilisant.

Je tiendrai donc pour acquis, dans le cadre de ce travail particulier, qu'un degré minimum de corrélation entre le texte et les images est nécessaire, et que le narrateur recherchera un minimum d'adhésion de son lecteur à l'histoire qu'il entend lui raconter.

Avant d'aller plus loin, répondons également à l'objection selon laquelle l'oeuvre multimédia sur ordinateur serait tellement innovante, tellement hors norme, qu'elle n'aurait pas besoin de se référer à des catégories anciennes : poésie, récit, fiction, documentaire, etc, toute serait remis en question !

Cette objection pourrait bien s'être retenue.

A l'inverse, on pourrait soutenir que des œuvres possédant à la fois unité graphique, thématique, procédurale et narrative pourraient être appelées "récit". Prenons pour exemple l'œuvre de Gregory Chatonsky et Eric Sadin, "7(2) puissance 27" qui présente une unité esthétique manifeste, ainsi qu'un chaînage continu et logique d'événements graphiques et sonores. Prenons aussi l'exemple de "Being Human" d'Annie Abrahams, ou de "Mazecorps" de Xavier Léton, qui présentent elles aussi unité graphique, sonore et procédurale. Ces œuvres pourraient être appelées "des récits". Pourtant, ce n'est pas le premier mot qui viendrait à l'esprit à qui voudrait en parler.

Tenons donc que le récit s'appuie sur des personnages, une intrigue.

Tenons pour acquis que le récit multimédia a certes sa spécificité, mais que la notion de récit telle qu'elle est admise le plus couramment peut lui être appliquée.

Des œuvres telles que le "Non-roman", de Lucie de Boutiny, "Apparitions Inquiétantes", de Anne-Cécile Brandenbourger, "Pause", de François Coulon, "Trajectoires" de Jean Pierre Balpe et son équipe, BpmOdyssée, de Marc Petska, sont évidemment des récits hypertextes multimédias.

3 - Pourquoi le récit ?

Tout d'abord, est-il pertinent d'écrire un récit hypertexte multimédia ?

On peut se poser la question. Alors que la poésie trouve tout de suite ses marques sur l'écran, et que les réussites dans ce domaine sont déjà nombreuses, il en va tout différemment du récit hypertexte multimédia.

Si l'on suit Paul Ricoeur (*Temps et Récit*), le récit serait le vecteur dans la construction du Sujet. Il serait “ *récit de soi* ”, et par-là même nécessaire à toute aventure humaine.

Mais s'agissant du mode d'expression qui nous intéresse, la notion de récit clos sur lui-même, tel que le définit Paul Ricoeur, apparaît tout à fait antinomique avec les modes d'expression et de diffusion qui nous intéressent.

Le récit hypertexte multimédia va même à l'encontre de toute idée de clôture, puisque le lien hypertexte permet au lecteur-internaute de s'échapper à tout moment d'un fil narratif immuable, soit à l'intérieur de l'œuvre, soit dans l'espace ouvert du Net.

Partons quand même sur l'hypothèse que le récit est une nécessité, et qu'il lui faut son attirail d'intrigues, de personnages, de thèmes, etc.

Partons sur l'hypothèse que le récit hypertexte multimédia – parce que la nature aurait horreur du vide – remplirait une case qui sans cela resterait outrageusement béante. Partons également sur une hypothèse qui m'est chère, à savoir que le support invente aussi le contenu.

Une fois tout cela posé, on peut dire que les vrais problèmes commencent !

S'il y a récit hypertexte multimédia, un certain nombre de règles doit être défini.

Le genre ne faisant que naître, nulle tradition pour guider nos pas, nul aîné à contester. Chacun se trouve devant une effrayante liberté. Chacun doit inventer son propre mode de narration.

Le choix des langages informatiques adoptés – va-t-on écrire en Flash, en Director, en HTML et javascripts, etc. – des systèmes d'exploitation – windows, ou Apple, ou Linux – même s'il nous aura semblé aller de soi au moment où nous l'aurons fait, ce choix sera le premier pas vers la naissance de règles que chacun, jusqu'à ce jour (1), se doit de créer.

Ce chemin que le récit imprimé a suivi au cours des siècles, pour parvenir jusqu'à nous sous la forme que nous connaissons – de la feuille volante du feuilleton des rues, de l'Almanach diffusé par des colporteurs, jusqu'au livre diffusé sous le nom de “ roman ” – tout ce travail de la forme, nous devons, nous, l'accomplir en quelques mois, quelques années, pour hisser un récit multimédia hypertexte jusqu'à un début de cohérence formelle.

4 - La règle et sa transgression

Quelles que soient les œuvres citées précédemment sous le nom de récits hypertextes multimédia, on remarquera très vite qu'elles offrent une unité de construction.

Dans la façon d'agencer les images, de placer les liens, etc, chacune d'entre elles a défini, que ce soit consciemment ou inconsciemment un certain nombre de règles, qui les rendent aussitôt reconnaissables.

Pour Serial Letters, il en va de même.

Le format des images, par exemple, 700 X 525 pixels, qui est hérité du site www.adamproject.net

sur lequel elles ont d'abord été publiées.

Le format du texte défilant, ensuite, qui s'allonge sur une bande de 100 pixels, à gauche, et qui tourne en boucle.

Le choix de la navigation, enfin, qui fait appel à un javascript ouvrant une nouvelle fenêtre dans le navigateur.

Voilà les trois règles que j'ai installées de façon volontaire, mais non préméditée.

Ce sont d'une part le matériau disponible (les photos, prises au cours d'un précédent colloque, (5, 6, 7) à Paris 8, et en Roumanie (20, 23, 30, 15), lors d'une présentation de mes œuvres à l'Institut de France de Bucarest) et d'autre part l'état au moment T de ma maîtrise des outils de création multimédia qui m'ont amené vers ces choix, bien davantage qu'une prise de position esthétique.

Les images, mais il ne s'agit pas ici d'une règle, plutôt d'une exigence visuelle, ont été traitées avec Photoshop.

Sans ces trois règles, sans ce traitement particulier du visuel, Serial Letters n'existerait pas.

Comme le dit si bien Lucie de Boutiny à propos d'une partie du dispositif, *"La machine à écrire en direct donne du rythme à la lecture, et nous oblige à la concentration... C'est peut-être ça l'interactivité : accomplir une série de procédures strictes!"*

Cela fixé, comment imaginer une règle sans transgression ?

Les écrans suivants (9, 10, 13, 14, 31) pour une raison ou une autre, opèrent une transgression des règles énoncées précédemment : sans transgression il n'y pas de littérature.

C'est dans le jeu entre la règle et la transgression que se tient aussi une partie du " moteur dramatique " de Serial Letters.

Parfois au contraire, j'ai respecté la règle de façon absurde, ce qui est une autre façon de la transgresser.

Ainsi, sur l'écran 28, l'image qui était verticale, aux dimensions 700 de haut par 525 de large, je l'ai couchée pour revenir aux dimensions 700 de large par 525 de haut.

Logiquement, cela n'a aucun sens. Graphiquement, oui.

5 – Niveau dix sur l'échelle de Richter

Ces règles que je viens d'énoncer, et leur transgression, concernent les procédures de mise en scène du récit. Elles sont nécessaires, indispensables, mais pas suffisantes.

Tous ceux qui ont un jour ou l'autre approché le récit écrit savent qu'il lui faut un début, une fin, et un moyen pour parvenir de l'un à l'autre.

Le langage écrit résout très bien cette équation. Nos langues occidentales, qui ont défini de façon très précise les façons de marquer le temps, de définir un avant, un pendant et un après, sont expertes à la conduite d'un récit.

Le livre imprimé, par sa succession de pages reliées dont les unes sont forcément avant les autres, se prête parfaitement à cet exercice.

Dès lors que l'on perd cette facilité que nous avons forgée par la langue, et exploitée grâce à un objet, le livre, il en va tout autrement.

Le lien hypertexte, qui nous permet de nous diriger à n'importe quel endroit de notre œuvre, mais aussi dans n'importe quelle section du Net, est comme toute libération, un cadeau bien encombrant.

En effet, et pour peu que l'on soit de la race des indécis comme moi, à quel endroit placera-t-on ce lien ?

En bas de l'écran ou en haut, masqué ou visible ?

Le fera-t-on pointer vers l'écran précédent, l'écran suivant ? Mais qu'est-ce qui est précédent, et qu'est-ce qui est suivant ?

Dans cet univers malléable à l'infini que le numérique nous permet de créer, plus rien d'automatique, plus aucune loi de la physique newtonienne qui nous dicte notre conduite. Et c'est cela qui est peut-être le plus difficile.

Comme la flèche temporelle est sinon abolie, du moins perturbée, et que la représentation spatiale est bien peu commode, nous nous trouvons dans un espace-temps qui certes sera toujours celui du récit, et comme tel affranchi des règles communes, mais néanmoins désorienté.

Tout point du net étant équidistant, tout hier étant aussi un demain, tout proche étant en même temps inatteignable, la seule ligne de vie qui nous reste, c'est ce pointeur qui se ballade sur l'écran, guidé par notre seul désir, poussé par notre main, comme un têtard propulsé par son flagelle.

6 - Le piège de la parodie

Cette jouissance qui nous est proposée, sans entrave, sans repère, nous ne pouvons pas l'accepter si facilement. Alors que nous pourrions inventer un récit qui s'affranchirait d'emblée de toute loi, qui inventerait au premier geste de nouvelles architectures textuelles, nous cherchons très vite à nous raccrocher à quelque chose de connu.

Ainsi, dans *Serial Letters*, que j'ai commencé de manière tout à fait spontanée, et avec l'enthousiasme du débutant, tout au plaisir de renouveler mon expression, que je trouvais figée depuis les "10 poèmes en 4 dimensions" et les "Formes libres flottant sur les ondes", j'ai très vite constaté que face à la désorientation créée par le lien hypertexte, je réagissais par ce "chant à côté", la parodie.

Les photos que j'avais prises au colloque de Paris 8, sur lesquelles figuraient des universitaires et des artistes, je les ai maquillées comme des voitures volées, pour en faire des portraits de mafieux, de tortionnaires. D'ailleurs, je remarquerai au passage qu'il est très difficile de faire passer un universitaire pour un mafieux !

Cette option a influencé le cours de mon récit, qui dès lors s'est développé comme une parodie cauchemardesque de comédie criminelle.

Peut-être devrais-je en revendiquer l'humour. Oui, peut-être.

Pourtant, la parodie ne fait pas partie de mes genres favoris. Elle ne peut être qu'une étape. Croire que le rapport entre l'œuvre "parodiant" et l'œuvre antérieure de référence suffira, par effet de friction, à créer cette poussée initiale qui mettra la première en mouvement, c'est pour moi une erreur.

Quand je me suis rendu compte que, passé le premier sourire, il me fallait sortir de ce cul-de-sac, j'ai décidé de faire machine arrière, afin de pouvoir mieux avancer.

7 - Reprendre un fil d'Ariane.

Partant de ce constat que je n'arrivais plus à progresser dans mon récit, parce que chaque écran me plongeait dans le choix impossible de l'installation du lien hypertexte, et que ce déséquilibre me conduisait à chercher une issue dans la parodie, j'ai pris la décision de ne plus me poser la question du lien hypertexte.

Chaque écran serait la suite du précédent, et précéderait le suivant.

Ce retour à la forme la plus traditionnelle de la narration m'a permis de trouver un début de cohérence, je dis bien un début, et de me libérer du point de vue de la construction de chaque écran.

Laissant les situations se développer toutes seules, laissant les personnages divaguer d'une identité à l'autre, je commence à trouver la voie de ce qui pourrait être, pour moi, un récit hypertexte multimédia.

Les écrans 18, ou 30, ou 32, ou 33 sur lesquels j'arrive à faire progresser mon récit, tout en donnant à l'expression graphique une autonomie, me semblent correspondre à ce qui, sans savoir non plus très bien ce que je cherche, pourrait s'en rapprocher.

Le futur de ce récit, s'il en a un, se trouvera dans une création de nouveaux écrans sans a priori, sans réflexion préalable sur l'établissement des liens hypertextes.

Le montage se fera au final, comme pour un film, et rien n'interdit de penser qu'il ne reste plus grand chose de l'histoire racontée jusqu'à maintenant.

Une autre voie que je serais assez tenté d'explorer serait de réutiliser les visuels déjà réalisés, tout en modifiant texte et contexte. Pourtant cela heurterait un des moteurs essentiels de la création dans ce domaine : le désir, l'envie de jouer, l'enthousiasme qui s'empare de moi au moment où je travaille les images et où j'écris le texte, tout en même temps. Sans cette simultanéité dans l'écriture, une bonne part de l'intérêt de l'écriture multimédia hypertexte se perdrait.

8 -La clôture.

Comment trouver une clôture? Elle pourrait bien être la conclusion de cette intervention.

Si, comme on l'a vu, l'idée de clôture est contraire à l'utilisation du lien hypertexte, et au type de récit évoqué, on pourrait pourtant envisager un récit hypertexte multimédia conduit à la manière des jeux vidéo, en définissant des systèmes de paliers et de sens uniques, qui interdirait tout retour en arrière, et amènerait inexorablement vers la conclusion du récit.

Poser la question de la conclusion du récit revient donc à poser la question de son architecture. Poser la question de l'architecture revient à poser des questions sur la place du lecteur dans l'œuvre, et sur l'idée que l'on s'en fait : le lecteur est-il comme un rat en cage que l'on veut conduire à tout prix vers un point bien précis, que l'on aura défini arbitrairement comme étant le point de conclusion de l'œuvre, ou bien est-il un individu ayant son libre arbitre, et assez grand pour faire la lecture qui lui conviendra le mieux? Veut-on d'une lecture s'appuyant sur des stimuli que l'on sait efficaces, ou veut-on proposer au lecteur de vivre une expérience, en accomplissant une performance de lecture ?

La spécificité de cette écriture, ce n'est pas le multimédia, mais l'interactivité.

Dans le type de récit qui nous intéresse, le lecteur prend une nouvelle place.

Il agit sur le récit, il fait usage de toutes les dimensions de son corps en cliquant à tel ou tel endroit, en se penchant vers l'écran, en tournant autour, en entamant une relation de séduction-répulsion.

Si nous ne profitons pas de cette spécificité pour tenter de nouvelles architectures, pour proposer au lecteur une expérimentation, une co-écriture – même s'il s'agit d'un leurre - ce serait faire un usage bien limité d'une telle technologie.

Si nous ne l'utilisons que pour ce genre de manipulations un peu grossières connues sous le nom de "livre dont vous êtes le héros", qui nous ramène vers les temps les plus anciens de l'identification, on pourrait considérer que le saut technologique du multimédia n'aurait servi qu'à redonner vie aux plus antiques lunes.

Dans tous les sens du terme, et ce sera ma conclusion, le récit hypertexte multimédia cherche sa voie.

C'est une chance pour nous tous, une chance comme peu auront pu en connaître, de devoir la chercher.

Xavier Malbreil
Auteur, Théoricien du multimédia
xavier58@club-internet.fr

HYPERTEXTES ET MORPHOGENÈSES : QUELQUES REMARQUES

Jean-Max Noyer
Université de Paris 7 Denis Diderot

L'objet de cette communication est d'examiner, à l'occasion du développement des hypertextes numériques, les variations qui affectent les contraintes combinatoires et les agencements de contraintes, de médiations qui sont au cœur de la productivité de sens. On esquissera ici une plaidoirie en faveur d'une approche morphogénétique de ces processus.

1. Le processus d'hypertextualisation : rappels

Les deux notions centrales de l'hypertextualité à savoir celle de nœud et celle de lien sont ici, au cœur des dimensions processuelles et collectives du document numérique.

Cette dimension processuelle, à dire vrai, est depuis toujours, présente, dès l'origine de l'Écriture

Il n'y a pas de texte qui ne soit par et au milieu d'un collectif de pratiques d'écritures-lectures, de duplication-circulation-dissémination de textes ou fragment de textes, de leur reprise, itération, citation, altération... dans des agencements divers et ouverts. « *N'oublions pas qu'itérabilité ne signifie pas simplement, (...) répétabilité du même, mais altérité de ce même idéalisé dans la singularité de l'événement* »¹²⁷

Procès sans fin...

Dès les années 60, en France par exemple, plusieurs travaux prennent en compte ce procès.

Chacun à leur manière, Roland Barthes, M. Foucault, J. Kristeva, J. Derrida définissent et pensent le texte comme productivité. Pour reprendre les termes d'O. Ducrot et T. Todorov « *une écriture textuelle suppose qu'ait été tactiquement déjouée la fonction descriptive du langage et mise en place une procédure qui, au contraire, fasse jouer à plein son pouvoir génératif* ». ¹²⁸ Dans le même cadre théorique, la notion d'auteur est questionnée et contestée pour ouvrir aux processus textuels et aux incessants travaux de ré-écriture, d'altération-crédation en amont, qui vont finir par se stabiliser dans une autre forme qui à son tour va être reprise et se diffracter en direction d'autres écritures. Tout texte se construit contre mais tout contre un ensemble d'autres textes. Il est un feuilletage complexe (contexte interne) constitué d'un tissu de

¹²⁷ J. Derrida, *Limited and co*, Paris, Édition Galilée, 1990.

¹²⁸ J. Kristeva, *Semeiotiké*, Paris, 1969

Voir aussi : R. Barthes, *Critique et Vérité*, Paris, M. Foucault, *Les mots et les Choses*, Paris, 1966

citations, de références explicites ou incorporées, assimilées (boîtes noires) qui renvoie vers d'autres textes (contexte externe) qui eux-mêmes sont l'expression et l'exprimé d'autres textualités, d'autres réseaux d'actants. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Cette conception de l'intertextualité, comme fondement du travail socio-cognitif ouvre la voie d'une certaine manière au vaste mouvement de la pensée déconstructiviste et rencontre à partir d'un point de vue critique des philosophies du sujet, à partir de la contestation des ontologies monovalentes et des logiques bivalentes, ce qui de l'autre côté de l'Atlantique se met en place sous la forme de nouveaux systèmes d'écriture permettant d'accéder à des modes plus processuels et ouverts, à des modes démultipliant les capacités d'écriture lecture associative de type non-linéaire. Toujours en suivant J. Kristeva : *« nous appelons réseau paragrammatique, le modèle tabulaire (non linéaire) de l'élaboration du langage textuel. Le terme réseau remplace l'univocité (la linéarité) en l'englobant, et suggère que chaque ensemble (séquence) est aboutissement et commencement d'un rapport plurivalent »*.

J. Derrida dans « De la Grammatologie », publié en 1967,¹²⁹ en proposant de renverser le primat de la parole sur l'écriture, ce qu'il nomme le logocentrisme, va radicaliser la réflexion sur la textualité et engager une critique de la communication comme communication des consciences.

Dans le même temps, il étend la notion de texte, jusqu'à la porter à son point d'incandescence.

Précisons donc ce que nous entendons par texte. Deux sens. Le premier renvoie au texte écrit et à son opposition non seulement à l'image, au son mais encore à tous les autres référents possibles, à toutes les sémiotiques, à tous les agencements collectifs d'énonciation existants. Lorsque nous parlons habituellement d'hypertexte nous prenons le texte dans ce sens. Le second sens est radicalement extensif, suivant en cela J. Derrida. « Une fois de plus (pour la millième fois peut-être, mais quand acceptera t-on de l'entendre et pourquoi cette résistance), le texte n'est pas le livre, il n'est pas enfermé dans un volume, lui-même enfermé dans la bibliothèque. Il ne suspend pas la référence à l'histoire, au monde à la réalité, à l'être surtout pas à l'autre puisque dire de l'histoire du monde, de la réalité qu'ils apparaissent toujours dans une expérience, dans un mouvement d'interprétation qui les contextualise selon un réseau de différences et donc renvoie à de l'autre, c'est bien rappeler que l'altérité, la différence est irréductible ».¹³⁰ *« Je voudrais rappeler que le concept de texte que je propose ne se limite ni à la graphie, ni au livre, ni même au discours, encore moins à la sphère sémantique, représentative, symbolique, idéale ou idéologique. Ce que j'appelle « texte » implique toutes les structures dites réelles, économiques, historiques, socio-institutionnelles, bref tous les référents possibles. Autre manière de rappeler une fois encore qu'il n'y a pas de hors-texte. Cela ne veut pas dire que tous les référents sont*

¹²⁹ J. Derrida, *De la grammatologie*, Éditions de Minuit, Paris 1967

¹³⁰ J. Derrida (1990), *Limited and co*, Paris, Édition Galilée.

*suspendus, niés ou enfermés dans un livre, comme on feint ou comme on a la naïveté de le croire et de m'en accuser. Mais cela veut dire que tout référent, toute réalité à la structure d'une trace différentielle et qu'on ne peut se rapporter à ce réel, que dans une expérience interprétative ».*¹³¹

Ce qui est véritablement nouveau aujourd'hui, c'est la mise en visibilité, toujours plus riche, de ce procès, entre autres grâce aux capacités à écrire et à inscrire une partie importante des processus associationnistes et collectifs de la cognition en acte, à des niveaux d'échelle potentiellement indéfiniment ouverts.¹³²

La nature profonde du livre est à nouveau dévoilée : *« il n'est pas image du monde, suivant une croyance enracinée. Il fait rhizome avec le monde, il y a une évolution a parallèle du livre et du monde, le livre assure la déterritorialisation du monde, mais le monde opère une reterritorialisation du livre qui se déterritorialise à son tour en lui-même dans le monde (s'il en est capable et s'il le peut). »*¹³³

Le procès de numérisation rend possible une nouvelle traversée, un nouveau travail des textes (au premier sens évoqué précédemment) en tant qu'ils sont des textes non-clos sur eux-mêmes.

Ce procès, qui est porteur d'une extension considérable des modes associatifs, de leur inscription met en évidence, plus profondément, que les textes sont *« sans intérieur, ni extérieur, ramifiées, feuilletés, opérant sans cesse des branchements et des mises en relation... réseaux qui se connectent sur d'autres textes-réseaux »*.

C'est parce que *« la linguistique, elle-même, n'est pas séparable d'une pragmatique interne qui se concerne ses propres facteurs (que) la pragmatique externe des facteurs non linguistiques doit (et peut) être prise en considération »*.¹³⁴

C'est la raison pour laquelle la scientométrie, l'infométrie, telles qu'elles s'expriment par exemple, dans le cadre de la sociologie de la traduction de Michel Callon et Bruno Latour est fondée à traiter les inscriptions littéraires de toutes sortes comme système de traces pertinent, permettant de repérer l'activité des "actants" opérant, s'expérimentant et s'exprimant, par et à travers des agencements sémiotiques qui peuvent être très hétérogènes.

¹³¹ Idem

¹³² **Geoffrey Bennington** note que ce n'est nullement par hasard que Jacques Derrida « parle des livres de Joyce... ni qu'ici même nous concevons ce livre (Derrida par **Geoffrey Bennington** et Jacques Derrida) un peu sur le modèle d'un logiciel "hypertexte" qui permettrait, du moins en principe, un accès presque instantané à n'importe quel autre et qui serait branché sur une mémoire contenant tous les textes de Derrida, eux-mêmes accessibles simultanément par thèmes, mots-clés, références, tournures de "styles" etc... et ensuite à une mémoire plus vaste rendant accessibles, selon les mêmes entrées multiples, les textes cités ou évoqués par Derrida, avec tout ce qui forme leur "contexte" donc à peu près la totalité (ouverte) de la bibliothèque universelle, pour ne rien dire d'archives musicales ou visuelles ou autres (olfactives, tactiles, gustatives) à inventer. Une telle machine textuelle ne serait pas en dernière instance un outil pédagogique, ou une façon efficace et technologiste "d'apprendre Derrida", (...) Une telle machine suspendrait la lecture dans un système ouvert, ni fini ni infini, labyrinthe-âbime, (Cf Écriture et Différence) et garderait aussi la mémoire des parcours tentés, un peu en suivant leur nez, leur flair par tous ses lecteurs, qui seraient autant de textes à rebrancher sur le réseau général. Joyiciel (Ulysse Gramophone) Mais cette machine est déjà en place, elle est le "déjà même"... »

¹³³ G. Deleuze, F. Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

¹³⁴ idem

Si nous disposons d'un nombre croissant de traces numériques produites par les acteurs, alors il devient possible d'accéder « à partir de ce qui circule, à ce qui est décrit par ce qui circule. Le verbe décrire est à prendre dans son double sens : description littéraire du réseau inscrit dans l'intermédiaire considéré, qu'il s'agisse de textes, de dispositifs, de compétences incorporées... ; description-circulation de l'intermédiaire (dans le sens où l'on dit qu'un missile décrit une trajectoire) qui n'est possible (...) que si le réseau coïncide avec le rencontré, éprouvé... ». ¹³⁵

Visée à partir des "inscriptions littéraires numériques", (texte au premier sens), la mise à jour des "agencements collectifs d'énonciation" (texte au second sens) se trouve par la production même de ces mémoires, renforcée.

Le déploiement et le creusement de l'hypertextualité numérique on l'a vu se fait du côté technologique. Toutefois, ce déploiement et ce creusement sont aussi théoriques, épistémologiques du côté d'une réflexion sur la textualité, sur l'affirmation du primat de l'écriture et contre, mais parfois tout contre, la domination du logocentrisme. Ils ont encore une dimension socio-cognitive du côté d'une réflexion sur les dimensions collectives et distribuées du procès de travail intellectuel. Ce creusement se fait enfin du côté des nouvelles pratiques de lectures-écritures.

Les textes, les pratiques d'écritures et de lectures dont ils sont l'expression et l'exprimé, sont toujours des machines labyrinthiques, à n dimensions, qui ne cessent de créer les conditions de leur propre démantèlement, c'est-à-dire de ré-écriture, re-lecture, de travail interprétatif, qui ne cessent d'ouvrir vers un nombre toujours plus grand de trouées, percées, chemins virtuels dont seul pourtant, certains s'actualiseront.

Ils ne sont jamais blocs denses et pleins, ils sont comme le cube de Serpienski ou l'éponge de Menger, territoires à la superficie potentiellement infinie, ouverts et connectables vers le hors champ de chacun de nos mondes, des textes qui constituent notre milieu associé, notre niche éco-cognitive. Ils sont des architectures "différentielles" hypercomplexes créant les conditions matérielles et idéelles d'une tension permanente au milieu des coupures, des limites, des zones frontalières, des trous et des vides. Pleines et entières positivités de ces machines à vides, à fractures, brisures, par qui le mouvement de la pensée s'engendre, contre, tout contre les combinatoires et leurs contraintes, des signes, des traces. Pleine et entière positivité des processus de chaotisation d'où émergent (auto-organisations souveraines), sous les conditions de production de ces machines textuelles, les ordres locaux, les formes métastables de la pensée.

¹³⁵ Michel Callon, *La dynamique des réseaux techno-économiques*, CSI, Paris

De la lecture-écriture donc comme art(s) complexe(s) des cartographies réelles et imaginaires pour un territoire étrange qui ne lui préexiste pas, sinon comme milieu virtuel associé des textualités non encore connectées, entre l'éclatante et noire positivité de l'écriture, des inscriptions répétées et l'obscur, tantôt glaciale et volcanique positivité des vides, des espaces deux fois troués qui leur sont couplés.

*« Tel est donc le travail de la lecture : à partir d'une linéarité ou d'une platitude initiale, cet acte de déchiffrer, de froisser, de tordre, de recoudre le texte pour ouvrir un milieu vivant où puisse se déployer le sens ? C'est en le parcourant, en le cartographiant que nous l'actualisons. Mais pendant que nous le replions sur lui-même, produisant ainsi son rapport à soi, sa vie autonome, son aura sémantique, nous rapportons aussi le texte à d'autres textes, à d'autres discours, à des images, à des affects, à toute l'immense réserve fluctuante de désirs et de signes qui nous constitue. Ici, ce n'est plus l'unité du texte qui est en jeu, mais la construction de soi, construction toujours à refaire, inachevée (...) Cette fois-ci, le texte n'est plus froissé, replié en boule sur lui-même, mais découpé, pulvérisé, distribué, évalué selon les critères d'une subjectivité accouchant d'elle-même ».*¹³⁶

C'est la raison pour laquelle, face à ces processus, on risquerait de manquer l'enchevêtrement des logiques, types de causalités, et couplages, des jeux combinatoires et associatifs, des rapports différentiels entre pleins et vides si l'on ne prenait la mesure des niveaux d'échelle des pratiques d'écriture-lecture indéfiniment ouverts, de la granularité complexe et mouvante des ensembles de documents et d'acteurs-auteurs associés, des cartographies et aides à l'orientation en devenir, de la métastabilité et processualité des hyperdocuments, ainsi que des communautés d'œuvres...

Dans ce contexte, on ne peut penser l'auteur, que comme "multiplicité". Les nouvelles écritures rendent de plus en plus visible le fait qu'il est (seul ou à plusieurs) agencement collectif d'énonciation, milieu au milieu d'autres agencements collectifs, à leur traversée et les traversant. Inscription partielle donc de « cela », c'est-à-dire de cet agencement collectif, de cette mémoire collective en acte, distribuée selon des diagrammes spécifiques, des réseaux hétérogènes, hybrides, mais aussi de cet attracteur complexe des traces, trajectoires conceptuelles ou autres, entrelacées, qu'est le texte (dans ces deux sens), attracteur négociant vis-à-vis d'autres, sa puissance de capture et de traduction des sémiotiques en mouvement.

La pensée se déploie alors dans et à partir de cette zone incertaine formée à la jointure des mouvements de subduction et de convection engendrés par les couplages entre la productivité des contraintes combinatoires neuronales et la productivité des contraintes combinatoires liées aux modes d'écritures, aux modes linguistiques, sémiotiques... et aux modes sociaux de transmission de ces contraintes.

Mouvements de subduction par lesquels vont se déployer en une alchimie noire les combinaisons chaotiques des pensées les plus frêles, des trajectoires les plus incertaines, des rapports de vitesse et de

¹³⁶ P. Lévy, *Qu'est ce que le Virtuel ?*, Éditions la découverte, Paris, 1995

lenteur les plus subtils. Mouvements de convection par lesquels, contre et tout contre la matérialité des traces, de leur répétition, de leur combinatoire, vont se déployer coupures, failles, fractures, anfractuosités, lignes de fuites et entre elles des liens, des connexions, des ponts... Contre la pâte étouffante de l'homogène, contre l'éther anesthésiant du chaos, toute détermination est négation.

2. Modes éditoriaux et Hypertextualité

Les dimensions du document numérique, dans les espaces-temps des mémoires numériques ne cessent donc de se creuser de manière intensive, suivant les niveaux d'échelle considérés. Aussi doit-on introduire pour penser ces nouvelles textures la notion de granularité. En effet, la *processualité* des documents numériques se définit entre autres, par les divers types, les diverses formes et tailles des documents eux-mêmes, ainsi que par les caractéristiques des nœuds et des liens, autrement dit par les modes d'association et par cela même qui est associé. Ces modes d'associations sont très ouverts, potentiellement infiniment ouverts, dans l'espace du réseau.

Toutefois, les liens entre des nœuds très variables, ouvrent un espace de jeux d'écriture asymétriques et complexes, un espace interprétatif très ouvert. De plus les états successifs (états métastables) des documents, parties de documents, fragments de documents mis en jeu au cours du processus d'écriture deviennent plus visibles.

Les modes éditoriaux s'en trouvent donc affectés, transformés, étendus. Ils ne consistent plus seulement à mettre en forme stable, finie, les résultats d'un travail, quels que soient les dispositifs de validation, légitimation qui disent la limite et la norme, qui annoncent l'arrêt suspensif du procès de recherche, figent le mode d'exposition et enfin disent : *“ ceci est achevé et donc peut être mis en jeu, exposé comme texte de référence ”*.

À présent, en étant en mesure, d'exhiber de manière relativement stable, les éthologies “amont”, conceptuelles ou autres, qui convergent, enveloppent le travail des textes et auxquelles les formes traditionnelles d'édition avaient renoncé, en étant en mesure de montrer les éthologies « aval » qui se développent à travers l'incessant travail de re-prise, de commentaire, de citation, de nouveaux modes éditoriaux voient le jour.

Ces nouveaux modes éditoriaux expriment de plus en plus précisément les dynamiques de construction des textes, le caractère de toute façon toujours transitoire des formes stables, leur fonction d'attracteur-transformateur, à la durée variable. En rendant donc plus visibles les socio-logies qui sont à l'œuvre au cours des processus d'écriture vers et à partir des formes textuelles métastables, ils engagent un mouvement de contestation des dispositifs éditoriaux hérités et donc aussi des modes de fonctionnement des communautés, des liens qui les font être. Ils opèrent au cœur même de l'Économie Politique des Savoirs. Ils élargissent le mouvement déconstructif en ce qu'ils déplacent de manière concrète, le concept

d'écriture, le généralise et l'arrache d'un certain point de vue à la catégorie de communication « si du moins on l'entend (cette dernière) au sens restreint de communication de sens ».

Nouveaux acteurs, rapports avec les maisons d'édition héritées, les bibliothèques et les archives, évaluation, légitimation et leur évolution, statut des pairs, nouveaux outils de travail et nouvelles pratiques cognitives, nouvelles temporalités, constitution de communautés savantes en réseau, nouvelles pratiques associatives, nouveaux statuts et vie des divers types de publication, nouveaux types de documents, nouveaux types d'intertextualité... Les questions sont donc nombreuses et parfois complexes. D'un certain point de vue, elles mettent en évidence la transformation profonde des dimensions socio-cognitives de la recherche et de l'économie politique de l'édition.

Avant d'aller plus loin il convient de rappeler dans quelles conditions s'est actualisé le débat concernant l'édition électronique. Au début des années 90, sous l'impulsion de Paul Ginsparg, se crée une base de pre-print dédiée aux physiciens des hautes énergies. La création de cette base de pre-print est le signe d'une contestation et d'une remise en cause des modèles éditoriaux dominants. En dévoilant certaines des potentialités techniques et économiques offertes par la matière numérique, Ginsparg amène les chercheurs à s'interroger sur leur lien de dépendance vis-à-vis des éditeurs traditionnels, sur les possibilités de contester dans un premier temps puis de négocier de nouveaux modes d'évaluation. Il propose, dans le même temps de mettre à la disposition des chercheurs de nouvelles visibilité concernant la structure socio-cognitive des communautés, d'accéder à certaines des composantes des collèges invisibles. D'autres communautés commencent, à la même époque, l'exploration des modes proposés, suggérés par les mémoires numériques en réseaux. Plusieurs idées fortes organisent le mouvement d'expérimentation et de contestation. La première, conformément au projet des membres fondateurs du WEB, consiste à exploiter les potentialités associatives dans la mise en commun des ressources. La seconde consiste à exploiter le faible coût de fabrication eu égard à la capacité de dissémination des œuvres. La troisième consiste à rendre visible, aux yeux d'un plus grand nombre, les différents états, à différentes étapes, de la production d'un document, et de permettre ainsi un plus large éventail de la critique. Ce point est important car il intervient en amont de la stabilisation et légitimation finale et traditionnelle par les pairs dont le système de filtrage est largement dominé par les éditeurs et un nombre relativement réduit et stable d'évaluateurs. En accroissant la mise en visibilité du procès amont du travail de production et d'écriture, est ouvert à un plus grand nombre, le travail d'interprétation et d'évaluation. La quatrième est que l'accroissement des documents disponibles, des réseaux de liens amont et aval appelle le développement de nouvelles fonctions éditoriales permettant de travailler sur le processus d'écriture lui-même, ses conditions de production et ses conditions de re-prise, citation etc... Filtrage, navigation, gestion des mondes associés,

des points de vue, recherche avancée, devant rendre possible une meilleure appréhension de la vie du document ou bien de la communauté des œuvres comme incomplétude en procès de production.

Il est à noter que le mouvement à l'œuvre dans l'édition électronique s'est organisé autour de deux lignes de force. D'un côté un processus de basculement des revues papiers vers le Web, de l'autre création et exploration des capacités offertes par la plasticité numérique. Dans le premier cas, il s'agit d'une réplification des modes classiques avec une exploitation élémentaire de la possibilité de créer des liens vers des ressources numériques disponibles sur le Web ainsi que la mise à disposition d'archives, en profitant de l'effet de visibilité très important offert par le réseau. Dans le second cas, il s'agit, de favoriser la mise en scène des documents par une meilleure exploitation des ressources hypermédias, de favoriser le travail à partir d'un ou d'un ensemble de documents. Comme on l'a déjà dit, travail sur les gros corpus, dévoilement à des niveaux d'échelle variés et variables des réseaux d'actants constitutifs des documents : graphes conceptuels et thématiques, graphes d'auteurs, réseaux de citations et co-citations, graphes de liens, analyses linguistiques, sémiotiques, capacités de simulation et de modélisation multiples...

3.Un des apports possible des sciences de l'information

Les sciences de l'information, communication, prenant appui entre autres sur les sciences non-linéaires et la théorie du chaos, peuvent apporter, à côté des sciences de la cognition de l'éducation..., leur contribution à la définition des problèmes portés par cette complexité. Comment décrire et se représenter de telles pratiques cognitives distribuées ? Comment décrire et penser le statut des nouvelles médiations ?

Les sciences de l'information, communication (et plus encore ce qui se regroupe sous l'expression "information science") se sont en effet appliquées depuis une dizaine d'années au moins, à exploiter, souvent dans une perspective morphogénétique, les modèles et algorithmes issus de la cybernétique du second ordre, de la géométrie fractale et de la théorie du chaos. Les travaux produits, par exemple, par la scientométrie et l'infométrie,⁽¹³⁷⁾ ont ainsi commencé à tirer parti des possibilités d'améliorer les analyses quantitatives, qualitatives concernant les relations dynamiques qui unissent des collectifs d'objets et - ou d'actants au sein des diverses communautés de recherche, et leurs modes de représentations graphiques.

¹³⁷ Principales revues de référence : Scientometrics JASIS

Voir aussi le site Cybermetrics :

<http://www.cindoc.csic.es/cybermetrics/>

Solaris N°2 :

<http://www.info.unicaen.fr/bnum/jelec/Solaris>

Adest :

<http://www.upmf-grenoble.fr/adept/>

(Analyse des communautés, des fronts de recherche etc...) Des évolutions proches sont perceptibles aussi du côté de l'ingénierie documentaire, renforcées par l'apparition des gigantesques mémoires numériques portées par Internet. L'importance croissante en effet, des méthodes d'analyse statistiques et la nécessité de décrire et de discriminer les phénomènes d'émergence de formes stables, métastables, de formes fluides et instables au cœur de corpus hétérogènes ont renforcé l'usage de ces modèles. (Graphes conceptuels, mises en évidence des phénomènes de convergence, divergence participant de la création des réseaux d'acteurs réseaux complexes et dynamiques, mais aussi d'attracteurs).¹³⁸

L'espace des mémoires numériques portées par Internet a déjà suscité des approches montrant que l'on pouvait considérer ce dernier comme un puissant système auto-organisateur.

Les hypertextes numériques en réseau sont en effets caractérisés par de multiples niveaux d'organisation systémique, reliés par des boucles récursives de rétroaction. Par l'intermédiaire des multiples interfaces, logiciels, mémoires, mécanismes de répétition et de redondance dont ils sont porteurs, ils sont marqués par une utilisation de structures hautement récursives. Ils se caractérisent aussi par un nombre important de règles et de pratiques locales, qui, par leur application répétée, favorisent l'émergence de structures plus vastes, plus complexes. Et les boucles de rétroaction agissent à l'intérieur et entre les niveaux de codes, de sémiotiques, de mémoires, de textes et ce, parce qu'ils sont habités par une grande variété de "commandes" et de modes d'écriture..., largement distribuées sur un niveau d'échelle important, voir à tous les niveaux d'échelles. Ces dispositifs donnent aux méthodes, pratiques ascendantes, un e place prépondérante.

Dans le même ordre d'idées, les pratiques, les comportements, les usages se développent en interaction directe avec l'environnement plutôt que par l'intermédiaire de modèles abstraits. Enfin les dispositifs de type hypertextuel inclus les utilisateurs dans leurs diverses boucles et les processus d'altération / création, d'associations, peuvent se produire en des lieux multiples et ouverts. Pour aller à l'essentiel : à l'intérieur / extérieur des textes, des mémoires, à l'intérieur / extérieur des programmes, des logiciels, des interfaces enfin à l'intérieur / extérieur des pratiques collectives singulières et spécifiques ou de ce que l'on pourrait appeler « les cheminements synaptiques » liés aux multiples pratiques d'écriture- lecture, pratiques singulières et / ou collectives. Pour finir entre les multiples niveaux de production de sens et de représentation et les niveaux des codes, algorithmes utilisés pour produire ce sens, ces représentations.

Notons encore une fois, que ces caractéristiques montrent que l'on touche à un point critique lorsqu'on se concentre sur les phénomènes collectifs et sur ce fait que des savoirs, des connaissances peuvent être

¹³⁸ Voir par exemple : Mutschke P., Quan Haase A., « Collaboration and cognitive structures in social science research fields » , in *Scientometrics*, Vol. 52, N°3, 2001

présents à un niveau d'échelle tout en étant absents au niveau inférieur. Cela est pour nous d'une importance majeure. Dans le cadre de la cognition distribuée cela signifie que l'on ne peut faire l'impasse sur la multiplicité des logiques, des usages impliqués et que le statut des médiations, des technologies intellectuelles, les possibilités de connexion, de filtrage, de représentation qu'elles permettent, l'étendue de leur dissémination, jouent un rôle essentiel. Et ce d'autant que ces phénomènes collectifs mettent en jeu des hybrides comme agencements complexes de couplages d'éléments humains et non-humains. Certains travaux qui sont à l'œuvre dans le domaine des formes organisationnelles et s'interrogent sur les dispositifs informationnels communicationnels, leur statut au cœur des pratiques socio-cognitives, socio-techniques, sont de ce point de vue, radicalement concernés et impliqués.

Autre secteur important des sciences de l'information communication, la théorie « mémétique », ⁽¹³⁹⁾ principalement développée aux États-Unis propose, d'un point de vue néo-darwinien, une approche prometteuse quant à la compréhension des phénomènes de transmission duplication, propagation, répétition altération des unités de sens (au sens large « memes »). Cette posture pose un certain nombre de problèmes, en raison principalement de deux facteurs. Premièrement la question des échelles n'est pas clairement posée et deuxièmement, les concepts utilisés viennent en droite ligne se loger sous l'autorité non questionnée du programme fort de la génétique.

Programme dont le dogme central s'inscrit dans le fil du discours des essences et s'appuie sur l'affirmation que la transmission d'information est unidirectionnelle selon le schéma classique émetteur-récepteur ; point de processus ouverts, reprise classique du débat entre déterminisme biologique et environnementalisme, renoncement au modèle hasard-sélection dans le contexte général d'une émergence statistique du sens, des formes. ⁽¹⁴⁰⁾

Au-delà de ces remarques, les théoriciens de la mémétique offrent une ouverture vers les approches auto-organisationnelles et participent au développement des nouvelles technologies intellectuelles permettant d'explorer les problèmes complexes de la morphogenèse du sens.

Enfin ils participent au développement d'une activité de simulation particulièrement intéressante sur le plan cognitif où la notion d'attracteur vient approfondir par exemple la notion d'intentionnalité.

Ces modèles et ces algorithmes de simulation qui font appel pour une large part aux ressources des sciences non-linéaires permettent de mieux comprendre les divers types de mécanismes, de couplages

¹³⁹ Journal of Memetics : <http://jom-emit.cfpm.org/>

¹⁴⁰ J..J. Kupiec, P. Sonigo, *Ni Dieu, ni Gène*, Paris, Ed. Seuil, 2001

D. Hofstadter, *Mathemagical Themas*, Basic Books, New-York, 1985

D. Hofstadter, *Cognition, subcognition*, *Le Débat*, N° 47

G. Sabah, *Le problème fondamental de l'émergence du sens lors de raisonnements collectifs distribués*, Limsi-CNRS, Working Paper, 2000

Clark, *Microcognition, Philosophy, Cognitive Science and Parallel Distributed Processing*, MIT Press, 1990

W. Bechtel, A. Abrahamsen, *Le connexionnisme et l'esprit*, Éditions La Découverte, Paris, 1993

Voir aussi les théoriciens de la seconde cybernétique.

impliqués dans les phénomènes interactionnels participant à l'émergence de formes organisationnelles plus ou moins stables et se révèlent de plus, être des outils d'écriture porteurs de nouvelles formes et pratiques cognitives.

Dans ce contexte, les questions et problèmes de la morphogenèse du sens, des processus d'inscription, de répétition, de transmission, de traduction, les modèles non-essentialistes de la communication, la critique des schèmes traditionnels de la théorie de l'information (menée par la cybernétique de seconde génération (autopoïésis)¹⁴¹, et les nouvelles conceptions de la biologie) se font "à cheval" sur les frontières disciplinaires et la migration-traduction- percolation des concepts et outils théoriques, qui n'est en aucune manière une transgression (c'est-à-dire une installation dans un au-delà radicalement nouveau, ou le dépassement illégitime de norme(s)), s'opère de manière plus forte et créatrice dans des espaces et régimes de discours, d'écritures très variés).

Ce qui semble le plus manifeste c'est tout d'abord, la prise de conscience d'avoir à penser autrement la question du collectif, de lui faire une place prépondérante, centrale et ce quelque que soit le niveau d'échelle où l'on considère les phénomènes.

Deuxièmement c'est l'introduction au cœur des multiplicités hétérogènes, comme conditions de leur émergence plus ou moins stables, d'une grande variété de type de « couplages » permettant la prise en compte de la participation permanente de phénomènes collectifs, hybrides au cours desquels de nombreux micro-événements, micro-actants, médiations sans rapport les uns avec les autres, ne cessent de se produire de manière plus ou moins désordonnée, de converger diverger au cours de processus d'actualisation et différenciation complexes.

Troisièmement, c'est la tentative de penser l'emboîtement de ces couplages, des modes ascendants et descendants et les divers modes de processus qui en découlent, avec des régimes de redondances et d'altération création spécifiques. Quatrièmement ce sont les efforts menés pour étendre ces réquisits et axiomes dans un nombre toujours vaste de phénomènes et processus conçus comme « incomplétudes en procès de production ».

Il s'agit d'appréhender le domaine des dynamiques et dispositifs informationnels communicationnel, comme champ processuel, toujours ouvert, où les notions, de stabilité, métastabilité morphogénétique prennent la place des essences.

De ce point de vue tous les modèles interactionnistes hérités et encore dominants fondées sur le grand partage et les ontologies monovalentes et la logique bivalente, sont de plus en plus fortement contestés. Nombreux sont donc les associationnismes impliqués dans cette vaste hyper-pragmatique au sein de

¹⁴¹ De Von Foerster à Maturana et Varela.
F. Varela, *Autonomie et Connaissance*, Éditions du Seuil, Paris, 1989

laquelle la multiplicité des pratiques et dispositifs communicationnels sont des instanciations singulières selon les actants, médiations et niveaux d'échelles.

Ce à quoi nous croyons assistés, comme si nous pouvions être « extérieurs » à ce procès (mais il n'en est rien), ce que nous expérimentons donc de ce procès de différenciation des écritures des lectures et des mémoires, ce sont des nouvelles manières d'être au cœur de la création continuée du monde et de nous-mêmes. Quelles que soient, les forces, les formes qui sont actualisées en nous sous les nouveaux modes combinatoires entre les traces que nous écrivons-lisons, que nous plions et déplions, nous sentons chaque jour davantage que nous pouvons accéder à la compréhension des dynamiques, des conditions qui font que ce qui arrive ou « vient à la suite de » est une création. Si nous pouvons habiter, séjourner un peu plus dans le flux des processus d'actualisation divergente porté par les nouvelles textualités et les nouvelles inscriptions, alors peut-être, arriverons-nous à chevaucher de manière plus audacieuse, les couplages qui assurent la conversion topologique cerveau-monde, sa possibilité autant que sa différenciation .

Écrire,-Lire les processus, plus ou moins loin de l'équilibre, plus ou moins stables, *Lire-Écrire* les zones d'indétermination de la vie, *Écrire-Lire* les divergences par implication mutuelle, asymétriques et inégales des points de vue... *Écrire-Lire* les fluidités, les viscosités, les minéralités des rapports de vitesses et de lenteurs, *Écrire-Lire* la différenciation-complication des impulsions entre la surface cérébrale et les autres et le monde, les mondes... L'hypertextualité numérique naissante, d'un certain point de vue, non seulement amplifie ce "déjà-là", mais ouvre vers des configurations anthropologiques inédites.

Pour terminer provisoirement sur le désir d'être ici dans la richesse et le chatolement des points de vue, du procès d'actualisation en cours, entendons A. N. Whitehead : « *Chaque tâche de création est un effort social qui met à contribution la totalité de l'univers. Chaque nouvelle actualisation est un nouveau partenaire qui ajoute une condition nouvelle. Chaque condition nouvelle peut venir se fondre dans une plénitude supplémentaire de réalisation. D'un autre côté, chaque condition est exclusive et proscriit tout ce qui diffère d'elle, sauf dans la mesure où elle s'insère dans un tissu de conditions qui convertit ses exclusions en contrastes. Une actualisation nouvelle peut apparaître dans une société qui n'est pas la bonne et au sein de laquelle ses prétentions à l'efficacité auront pour effet essentiel d'y être autant d'inhibitions. Alors une tâche fastidieuse échoit à la fonction créatrice : c'est le temps des nouvelles créations destinées à lever l'inhibition. La ruse du mal consiste à provoquer la naissance au mauvais moment. En d'autres termes, le fait nouveau est susceptible de refouler, d'inhiber et de différer. Mais l'avantage, lorsqu'elle se produit, est plus riche de contenu, plus complètement déterminée et plus stable.*

Car dans son efficacité objective, une entité actuelle n'est porteuse d'inhibition que parce qu'elle offre une contribution positive autre »¹⁴²

Puissions nous, donc mettre en œuvre un aristocratique principe de charité épistémologique.

Jean-Max Noyer
CRICS.Université Paris7 Denis Diderot
jean-max.noyer@ext.jussieu.fr

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES À L'ÂGE DU « WEB SÉMANTIQUE » :
UNICODE ET LA TEI, DEUX STANDARDS EMBLÉMATIQUES DES EXIGENCES
DE NORMALISATION DANS L'ART D'ÉCRIRE EN LIGNE.

Henri Hudrisier
Université de Paris 8

« Une dizaine d'administrateurs de tout poil complétaient l'ensemble qui s'intitulait Consortium National de l'Unification, ou, par abréviation, le CNU. L'immeuble abritait encore quelques Inspecteurs généraux, anciens soudards retraités, qui passaient le plus clair de leur temps à ronfler aux réunions techniques, et ce qui leur en restait à parcourir la contrée sous le couvert de missions leur donnant un prétexte pour rançonner les adhérents dont les cotisations permettaient au CNU de subsister tant bien que mal. Afin d'éviter les abus, le gouvernement, ne pouvant freiner d'un coup l'acharnement des Ingénieurs principaux Miqueut et Touchebœuf à élaborer des Nothons, avait délégué, pour le représenter et superviser le CNU un brillant polytechnicien, le Délégué Central du Gouvernement Requin, dont la tâche consistait à retarder le plus possible l'aboutissement des Nothons...[...]...que penser d'un pays où l'on donne cent centilitres pour un litre et où un boulon garanti pour résister à quinze tonnes tient le coup sous une charge de 15000 kilos ? Heureusement, les professions intéressées, prenaient, avec l'appui du Gouvernement, une part prépondérante à

¹⁴² A. N. Whitehead, Procès et réalité, *Essai de cosmologie*, 219, section IV, Éditions Gallimard, Paris 1995

la création des Nothons, et les établissaient de telle façon que des années devenaient nécessaires à leur déchiffrement : au bout de ce temps on en préparait une révision. »

« *Vercoquin et le plancton* », Boris Vian

Étudier la norme de l'écriture ou de la langue (et l'arbitraire du code qui lui est consubstantiel) éclaire évidemment l'histoire des textes et du fait littéraire, mais aussi leur altérité multilingue et bien sûr leur devenir prospectif dans un monde de communication numérique qui repose intégralement sur une industrie du code : l'informatique.

De mon point de vue seule une approche de ce type peut nous permettre d'étayer des scénarios prospectifs pour le devenir d'une nouvelle République des Lettres à l'ère du Web Sémantique.

L'expression n'est pas excessive, le concept de République des Lettres a été employé pour rendre compte de l'extraordinaire essor de la communauté littéraire (et aussi savante) à partir de l'invention de l'imprimerie.

Ce que provoque ce nouveau contexte du Web sémantique et de tout le récent système technique de l'écriture informatique en réseaux, c'est bien un redéploiement très large de la capacité à créer, à éditer, à constituer des ressources, mais aussi à lire en multipliant les mises en contexte comparé, les mises en parallèles multilingues, les analyses de contenus... C'est aussi ce qui n'est pas négligeable toute une nouvelle capacité à faire fonctionner en temps réel ou en différé une collégialité virtuelle des acteurs : écrire, critiquer en commun depuis les quatre coins du monde, de fait, la nouvelle République des lettres à l'âge du Web Sémantique. Cependant, la transformation du système technique textuel ouvert aux réseaux et multilingue est en passe de sortir de sa phase de croissance foisonnante encore largement empreinte de créativité informatique permanente. Il est probable que ce sera le résultat de sa normalisation systématique.

C'est sans doute à ce prix que pourra s'amorcer une phase d'appropriation véritablement culturelle, littéraire et humaniste (sans doute plus complexe et multi dimensionnelle) mais équivalente à celle qui s'était produite pour l'imprimerie.

C'est parce qu'il m'apparaît indispensable d'établir des ponts entre cette nécessité technique de normaliser et cette aspiration légitime à pouvoir se déployer sans entraves techniques avec de plus en plus de liberté créatrice et heuristique, de capacité à comprendre de façon interlinguistique, interdisciplinaire et planétaire que je m'attacherai à décrire en termes d'appropriation les deux axes importants du néo-humanisme techno-culturel qui pourrait se déployer.

D'abord Unicode et le système technique omni-scriptural, puis la TEI comme cadre de standardisation du stockage, du traitement et de l'échange de gros corpus littéraires. Préalablement je rappellerai les concepts indispensables du cadre de la normalisation des systèmes d'information et de communication. Je conclurai en soulignant le rôle indispensable des automatismes dans un système d'information normalisé et cohérent

1.Normalisation des systèmes d'information et de communication.

1.1 .La normalisation : un des fondements de l'édition en ligne.

L'appropriation humaniste de l'imprimerie eut en son temps deux versants principaux : ouvrir la chose imprimée sur le monde : éditer et redécouvrir les grands classiques de l'antiquité, susciter la création et l'édition de grands textes poétiques et littéraires, philosophiques, scientifiques en latin mais aussi en langues vulgaires

Symétriquement à cette ouverture, normaliser ce qui a pour effet de rendre moins obscur, plus accessible¹⁴³ et plus lisible le nouveau corpus des textes édités qui explose en volume. Ainsi cette normalisation humaniste par l'imprimerie eut plusieurs facettes

- Normaliser la typographie en créant des polices issues de l'antique¹⁴⁴ encore utilisées
- Normaliser les variantes d'écriture (par exemple pour le Grec¹⁴⁵),
- Normaliser les langues vulgaires d'Europe en leur donnant droit de cité dans l'édition donc en créant pour chacune d'elles une norme de syntaxe, d'orthographe et de ponctuation propre à les fixer et à faciliter leur usage par les auteurs et les éditeurs.

-Normaliser au plus près de l'original la version autorisée des textes de référence¹⁴⁶

L'hypothèse pour le futur textuel en ligne devrait similairement (sinon symétriquement) connaître des normalisations du même ordre.

¹⁴³ L'accessibilité peut s'entendre à plusieurs niveaux : celui de l'accessibilité par la baisse des coûts qu'entraîne la normalisation du processus d'imprimerie et d'édition la plus grande accessibilité induite par l'augmentation considérable des tirages rendu possible par l'imprimé l'accessibilité par la normalisation de la forme écrite du texte : orthographe, forme des lettres disparition des abréviations.

¹⁴⁴ Dont les lettres dotées d'empâtement terminant proprement le trait du burin sont aussi faciles à graver dans le marbre des monuments anciens que dans le métal des poinçons servant à fabriquer des moules permettant de « fondre » des caractères d'imprimerie.

¹⁴⁵ On peut citer le *grec du roi* jeu de caractères encore conservé au Cabinet des poinçons de l'Imprimerie Nationale.

¹⁴⁶ « Le pouvoir que nous donne l'imprimerie d'améliorer, de corriger continuellement nos œuvres dans des éditions successives, écrivait David Hume à son éditeur, me paraît le principal avantage de cet art. » : Eisenstein (Elizabeth), *La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La découverte, 1991, p 100

Une mise en ordre universelle de la typographie informatique : c'est ce qui s'amorce avec Unicode et l'environnement informatique omniscriptural

Organiser une convivialité interlinguistique (visée des grands projets de traduction assistée par ordinateur). C'est une dynamique de même nature que celle qui avait consisté à normaliser les langues vulgaires d'Europe.

Parallèlement constituer un grand ensemble de références textuelles (mais aussi métatextuel, intertextuel et multimédia) s'organisant en différents corpus, par exemple dans le seul champ des textes écrits : corpus bibliographiques, bibliothèques virtuelles ; vocabulaires, dictionnaires et ontologies électroniques.

Sur ce front c'est certainement la TEI qui, à une échelle beaucoup plus modeste et au début essentiellement anglophone, a pu préfigurer ce que pourrait être ce grand ensemble de références textuelles mais aussi la République des lettres qui lui est associée. À un niveau beaucoup plus général, c'est le savoir-faire techno-documentaire, celui des réseaux (W3C notamment) ,et celui de l'ingénierie documentaire qui s'est dorénavant associé pour développer en commun les très nombreuses familles de normes et standards qui fonctionnent en synergie pour construire le futur Web sémantique : ISO-TC 46, ISO-TC37 et RDF entre autres.

1.2.La nécessaire cohérence du nouveau système technique de l'écriture.

Cette notion de cohérence est fondamentale : un nouveau système technique s'inaugure par la cohérence des différents paradigmes techniques qui le composent. Un système technique finissant présente au contraire de très nombreuses incohérences entre les différents paradigmes techniques le constituant.

Établissons un parallèle avec la machine à vapeur. On perçoit bien la machine à vapeur comme paradigme central d'un nouveau système technique global : autour d'elle il a fallu adapter très vite tout ce qui concernait son nécessaire approvisionnement en énergie. Cela a demandé une adéquation du nouveau système aux infrastructures de transport, d'extraction du charbon. Il a fallu aussi développer de toutes autres méthodes de fabrication métallurgiques indispensables pour construire les machines à vapeur, mais aussi tout l'environnement des machines les plus diverses mises en place grâce à cette nouvelle source d'énergie¹⁴⁷.

À l'évidence, une machine à vapeur que l'on aurait installée sans discernement pour faire tourner un ancien "moulin foulon" aurait posé une multitude de problèmes. D'abord, celui de l'adéquation des mécanismes de l'ancienne fabrique souvent en bois ou de toute manière mal

¹⁴⁷ Mais aussi nécessaire à cette nouvelle forme d'énergie.

adaptés aux nouvelles cadences de la machine. En quelques heures, ces anciens mécanismes auraient été brisés.

L'analogie est criante, un environnement informatique non-structuré (sans langages à balises fondées sur XML), non normalisé donc non inter opérable et non omni lingue (non conforme à Unicode), provoquera inmanquablement d'innombrables dysfonctionnements, en particulier tout le système technique de la communication et de l'information et plus particulièrement celui de son système technique de l'écriture.

Mais à cette conformité informatique au nouveau système technique, il faut encore donner du sens, le maîtriser et le faire circuler dans des communautés d'utilisateurs. La Nouvelle République des lettres du Web sémantique doit être impliquée directement dans la normalisation ouverte de ses modes de fonctionnement.

1.3. Origine des termes et organisation moderne de la normalisation et de la standardisation.

En français *norme* et *standard* sont des mots qui restent longtemps des quasi-synonymes. Ils sont d'ailleurs souvent confondus par le grand public. Cependant une distinction s'établit entre standard et norme dès lors que notre monde technique a été contraint de systématiser une réglementation législative de la conformité des produits et services. Pour ce qui est des francophones c'est le terme d'origine latine *norme*¹⁴⁸ qui s'est ainsi spécialisé par opposition au *standard*¹⁴⁹ qui reste lui réservé à la dénomination de types, de processus de fabrication ou de services rationnellement produits à l'identique, mais sans qu'il y ait un processus institutionnellement identifié d'enregistrement de ces standards. Les États ou leurs regroupements sous forme de traités ou d'ententes se sont ainsi organisés en déléguant à des institutions nationales ou internationales de normalisation (AFNOR, ISO...) le soin d'animer l'élaboration et de rassembler des corpus de règles fixant les conditions de réalisation d'une opération, de l'exécution d'un objet ou d'un produit dont on veut unifier ou sécuriser l'emploi¹⁵⁰ ou assurer l'interchangeabilité et l'interopérabilité¹⁵¹.

De ce fait, la norme tire sa force de son caractère juridique, ce qui ne signifie aucunement que toute norme s'impose par la force de la loi. Une norme peut-être très longtemps négligée au profit d'un standard mieux adapté à un usage.

¹⁴⁸ *Norma(ae)* l'équerre, mot que l'on trouve chez Vitruve, ou au sens figuré la loi acception que l'on trouve chez Cicéron.

¹⁴⁹ Standard vient du même mot en anglais, mais le mot est d'origine anglo-normande (*estandard* : étendard)

¹⁵⁰ ... on aura alors plutôt affaire à des *normes fermées*

¹⁵¹ on aura alors plutôt affaire à des *normes ouvertes*.

Le standard devient ainsi le domaine de ce qui répond à une unification pour offrir des meilleures conditions de fabrication, d'élaboration ou même des facilités d'appréhension intellectuelle à travers des *types* bien définis : prix standard, lait standard, accent standard...

« Au sens industriel, le standard est une méthode qui préconise l'utilisation d'un type déterminé, donné comme modèle, comme étalon, pour être sûr que les méthodes de fabrication et la qualité ne dégénéreront pas. Un standard est valable jusqu'à son remplacement par un autre mieux adapté. Ainsi le standard ne peut être un frein aux progrès, mais il permet d'avoir la certitude de ne pas revenir en arrière¹⁵² ».

1.4. La convergence des médias et l'enjeu de la normalisation.

Les différents médias et les différents modes ont amorcé une convergence inédite et inexorable. Cette convergence remet fortement en question l'identité de tous les acteurs de la communication de l'information tant producteurs qu'utilisateurs. Dès lors se met en branle une dynamique double de standardisation et de normalisation.

Quelques grandes multinationales pensent avoir la capacité de proposer seules (et commercialisent déjà), un environnement d'information et de communication universel qui répondrait à toutes les exigences possibles de la convergence. Mais, dans ce cas, le prix à payer de ce standard universel détenu par une marque serait terrifiant pour les utilisateurs. Cet environnement universel de la communication médiatisée serait fermé, breveté, distribué sous licence alors qu'il correspondrait à une des dimensions fondamentales de notre capacité cognitive et communicationnelle. Cela reviendrait à accepter de laisser sous séquestre un des piliers primordiaux de notre culture contemporaine et à venir.

Contradictoirement, mais quelquefois de façon synergique à cette première dynamique monopolistique, un certain nombre d'utilisateurs, d'industriels ou de chercheurs n'ayant pas cette prétention monopolistique universelle, par exemple certains responsables du réseau Internet, notamment le W3C, prennent conscience que nous sommes confrontés à un enjeu sociétal et stratégique majeur. Ils s'allient aux puissances publiques à travers les grandes organisations nationales et internationales de normalisation et ils ont ainsi entrepris collectivement depuis plus d'une vingtaine d'années un très vaste et très ambitieux chantier de normalisation prospective, transversale et verticale de l'ensemble du domaine de la communication et de l'information.

¹⁵² Grand Larousse encyclopédique, (déjà cité), entrée « standard ».

Les grandes lignes du grand chantier de la convergence communicationnelle sont celles de la normalisation de l'information structurée (SGML, HTML, XML), de l'audiovisuel (MPEG1, 2, 4, 7, 21...), des télécoms et des réseaux (notamment Internet), du texte, du multilingue et du multiscriptural (ISO/IEC10646), de la bibliothèque virtuelle, de l'échange industriel, commercial et institutionnel (l'EDI, les normes monétiques et de commerce sur réseaux, les normes d'identification des produits, les normes de communication avec des mobiles...).

C'est ce chantier qui pourrait donner corps à la *construction d'une réalité sociale*¹⁵³ adaptée à la société numérique et virtuelle et préserver une place pour les individus et le débat démocratique.

1.5. La normalisation et la standardisation au cœur de la technologie du document.

L'ingénierie du document est par définition une industrie du code. Il est logique de constater que les industriels du domaine, comme d'ailleurs les utilisateurs professionnels, considèrent ces normes et standards et les travaux d'optimisation symbolique et de partage des codes en consensus dont ils sont issus, comme la ressource primordiale de leur savoir-faire professionnel.

Aujourd'hui, les usagers, mais aussi les professionnels de l'information sont confrontés à un nombre de plus en plus grand de codes, normes, standards et formats qui se suradditionnent et s'articulent entre eux et sont devenus indispensables aux nouvelles exigences de fonctionnement des systèmes d'information et de communication : mise en réseaux, convergence des médias, multilinguisme.

Cette évolution a pour avantage de permettre l'inter compatibilité des langages et systèmes qui se généralise, mais cela nous confronte par contre à la nécessité absolue d'adopter les normes et standards en vigueur alors même qu'il est extrêmement difficile de s'orienter dans le foisonnement de leur émergence.

L'évolution de l'ASCII (American Standard Code for Information Interchange) vers une norme de représentation des caractères sur 4 octets compatible avec toutes les écritures du monde (ISO/IEC10646), les normes de balisage des textes et documents SGML, XML, les normes d'échanges industriels, institutionnels et commerciaux (EDI), les normes d'échanges bibliothéconomiques, les normes et standards de réseaux et de protocoles de télécommunication (Ethernet, ATM , TCP-IP ...) les normes définissant les supports et formats logiques et matériels de l'information (disquettes, cédérom, Zip...), les standards de traitement de texte ou de codage industriel des textes... Il ne s'agit là que d'un faible échantillon du

¹⁵³ On emprunte ici le titre du livre de SEARLE (John R.), La construction de la réalité sociale, (déjà cité).

foisonnement des normes et standards qui caractérisent aujourd'hui l'information et la communication informatique.

S'ajoutent bien sûr à cela les anciennes normes et standards du texte imprimé selon différents corps et dans des styles d'écritures (italiques, souligné, caractères gras) appartenant à des catalogues spécifiques de types de lettres, les polices typographiques normalisées « dans leur hauteur en papier » par le Régent en 1723¹⁵⁴, sans parler de la standardisation du livre selon sa taille (in-folio, in quarto, in octavo, in 12, in 32...), correspondant à un mode de pliage de la feuille de papier elle-même définie par les producteurs de papier et les presses à imprimer.

Ce raccourci rapide entre des normes et standards appartenant à des techniques nées au siècle dernier ou à la Renaissance, et celles des technologies les plus avancées nous pousse à nous interroger sur la fracture culturelle qui tend à s'aggraver entre technique et culture. L'honnête homme s'est trop souvent forgé des idées toutes faites et les normes et les standards sont perçus comme un ensemble de contraintes techniques auxquelles il faut bien se soumettre pour faire fonctionner les machines à communiquer.

Bien au contraire, les normes doivent pouvoir être comprises et utilisées, comme ce qui "percole" certainement le plus au cœur de la communication. Bien sûr, l'arbitraire du signe dans les langues naturelles n'est pas tout à fait de même nature que l'arbitraire issu par consensus d'un collectif de chercheurs industriels et universitaires rassemblés dans une commission de normalisation d'un format de langage multimédia. Cependant dans un cas comme dans l'autre, cet arbitraire du signe ouvre un potentiel créatif qui produit du sens.

À partir de SGML, norme ISO déjà ancienne mais qui n'a été utilisée que par une élite techno-documentaire à cause de sa difficulté d'appropriation, sont nés des formats beaucoup plus adaptés. Ce fut le cas de HTML qui fut relativement facile à assimiler par un large public, précisément parce qu'il ne retient de la norme SGML que des fonctionnalités touchant essentiellement à la mise en page (sur les réseaux) des documents auxquels s'ajoute la spécification commode de la logique des liens hypertextes. Ainsi conçu, le Web qui repose sur ce sous-ensemble de SGML eut le succès qu'on lui connaît ; mais ce premier « Web HTML », cette information qui n'est véritablement structurée que par ses aspects formels, touche

¹⁵⁴ « Veut Sa Majesté que six mois après la publication du présent règlement, tous les Caractères, Vignettes, Réglets et autres ornements de fontes servant à l'imprimerie, depuis le Gros-Canon jusqu'à la Nonpareille, soient fondus d'une même hauteur en papier fixée à dix lignes géométriques ». En effet la hauteur du « type » (le paralépipède de plomb qui constitue le caractère) pouvait varier d'une fonderie à l'autre. Un caractère plus grand risquant de crever le papier, un plus petit risquant de ne pas être imprimé. Extrait de A. Frei, Nouveau manuel complet de typographie, Manuel Roret, Paris 1857 ; Cité par Jacques André, De Chappe à Unicode. Caractères, textes, codage et normalisation, in Document numérique, sous la direction de Jacques André et Henri Hudrisier N°3-4/2002 Vol 6 Unicode, écriture pour les langues du monde, Hermès-Lavoisier, Paris.

maintenant ses limites. Pour que les utilisateurs du Web puissent traiter sémantiquement des données, ils doivent utiliser XML, mais surtout s'inscrire dans une nouvelle démarche normative générale de toute la réalité sociale potentiellement partageable en réseaux : le Web sémantique.

Très schématiquement, il s'agit de systématiser le référencement cohérent de toutes les ressources associées par des liens, c'est-à-dire sortir de la logique actuelle du lien hypertexte non défini pour un nouveau Web dans lequel chaque lien est qualifié, mais aussi lié à des vocabulaires, des ontologies, des typologies de procédures et des catalogues de tous ordres qui donnent du sens et de l'intelligence. Le Web sémantique permet ainsi que se définissent le contexte et le cercle des acteurs d'information concernés par un lien ce qui donne sens au « com-prendre » de deux pages Web que l'on choisit d'associer. C'est en cela que le Web sémantique procède d'une démarche « pré-humaniste » qui doit être absolument complétée par une démarche « néo-humaniste ».

Il ajoute de l'intelligence¹⁵⁵ au simple jeu technique de la mise en relation non qualifiée qui nous a tant fascinés dans l'hypertexte du Web HTML.

Le Web sémantique rend aussi potentiellement possible la constitution structurée, référencée, à tout moment perfectible, mais normalisée de tous les univers de données (entre autres, l'art et la littérature).

C'est à ce niveau que doivent s'associer les démarches culturelles et l'ingénierie du Web sémantique. Le Web HTML de 1^{ère} génération ne pouvait en aucun cas être perçu comme donnant une plus grande intelligence, une plus grande compréhension de la culture. Il élargissait à l'échelle mondiale nos potentiels d'accès heuristiques (ce qui est beaucoup), mais il rendait opaque par ailleurs ce qui n'était qu'une vue cavalière des univers consultables.

2.La normalisation universelle des écritures du monde.

« Un système d'écriture composée de vingt à quarante lettres peut à la rigueur être remplacé par un autre. Il en serait de même pour la langue si elle renfermait un nombre limité d'éléments ; mais les signes linguistiques sont innombrables. »
Saussure¹⁵⁶

¹⁵⁵ Étymologiquement c'est à la fois « lier ensemble les idées » et « lire ensemble » (puisque lire, c'est savoir lier les lettres entre elles pour donner sens au texte).

¹⁵⁶ SAUSSURE (Ferdinand), Cours de linguistique générale, Ed Payot, Paris 1967, p. 107.

L'échange planétaire de texte numérique est devenu une réalité incontournable. Cependant l'informatique qui avait démarré il y a plus d'un demi-siècle en territoire anglophone ne s'était préoccupé au début que de codifier l'alphabet latin non accentué (norme ACII à 7 bits). L'industrie informatique s'était ensuite adaptée progressivement pour traiter au cas par cas les principales écritures alphabétiques du monde: écritures latine, arabe, hébraïque, grecque, thaï, etc. (normes à 8 bits ISO-8859 dont la plus connue est le « latin1 »). Vinrent ensuite les normes à 16 bits pour traiter les écritures idéographiques. Cette situation complexe devenait très difficile à gérer à l'ère d'Internet : d'une part cette multiplicité de normes de codification des caractères dédiés chacune à une écriture interdisait un co-fonctionnement de plusieurs écritures entre elles (sauf le cas particulier du latin non accentué -ASCII- présent dans toutes les normes de la famille ISO-8859) ; d'autre part les risques d'erreur dans l'interprétation des fichiers de texte transmis à distance depuis un autre territoire d'écriture que le sien devenaient critiques, sachant que la déclaration informatique des langues n'est pas faite systématiquement mais est trop souvent implicite. Par ailleurs, les normes chinoises ou japonaises qui avaient été nécessairement conçues sur 16 bits pouvaient en sus de ces écritures contenir toutes les écritures alphabétiques du monde. Devant une telle situation un chantier mondial de codification des caractères sur 32 bits (4 octets) a été entrepris. Il s'agit du standard Unicode et de la norme ISO/CEI 10 646. Ces travaux sont maintenant arrivés à maturité et une centaine de milliers de caractères, tant des écritures modernes du monde que des écritures anciennes, ou même d'autres codes scripturaux (musique, mathématiques) ont été définis et codifiés. Mais si cette technologie est maintenant complètement au point, il reste à développer industriellement le nouvel environnement informatique qui à partir de ce noyau essentiel fondera le nouveau système technique scriptural indispensable au XXIe siècle.

S'agissant du futur système omni-scriptural on devrait dans les années qui viennent voir se développer un choix conséquent de polices typographiques universelles, des traitements texte véritablement omni-lingues, des outils de mise en parallèle ou d'accès hypertextuels à des ressources multilingues, mais aussi des systèmes de bases de données adaptées à ces nouveaux enjeux ainsi que des moteurs de rendus d'écriture, des interfaces de saisie (claviers virtuels), etc. Au-delà de ce développement industriel, c'est aussi toute une nouvelle techno culture qui devrait se faire jour pour que les utilisateurs informaticiens (localisation des logiciels par exemple), mais aussi les utilisateurs finaux du monde commercial, institutionnel ou culturel puissent réellement tirer parti de cette nouvelle offre sachant que nous ne deviendrons pas pour autant tous polyglottes.

Si on évalue entre 5 et 10 000 le nombre des langues dans le monde, on s'accorde par contre sur quelques 25 familles principales d'écritures. C'est bien moindre et c'est sans doute un préalable au développement d'un environnement plurilingue planétaire.

2.1. Passer de l'ASCII à une norme universelle de codification des caractères.

L'informatique a longtemps été exclusivement développée pour l'alphabet latin (au début l'alphabet latin non accentué propre à l'anglais), et l'informatisation de l'écriture des langues utilisant des alphabets non-latins ne s'est développée que tardivement en référence primordiale à l'alphabet latin et à son code informatique : l'ASCII. C'est plus tardivement que sous la pression de la nécessité, les informaticiens des langues idéographiques ont déclenché la remise en cause de ce code fondamental en imposant un code informatique de base à 16 bits.

Comme nous l'avons déjà évoqué, les informaticiens extrême-orientaux avaient par nécessité inauguré un nouveau savoir-faire de la casse virtuelle à 16 bits (65000 cases). Ils disposaient ainsi de solutions informatiques permettant de coder le chinois, le japonais, le coréen, tout en même temps que la totalité des écritures alphabétiques.

Les industriels mondiaux de l'informatique se sont entendus sur un standard de représentation des caractères sur 16 bits UNICODE, encore appelé BMP (Basic Multilingual Plane) dans le cadre plus vaste (32 bits) de la norme ISO/IEC10646 (représentation universelle des caractères sur quatre octets soit 32 bits).

Ainsi une nouvelle ingénierie universelle de l'écriture est non seulement possible, mais elle va être rendue obligatoire par l'émergence d'une norme universelle de codification des caractères sur quatre octets ISO-IEC10646 qui va à terme remplacer l'ASCII. D'ores et déjà tous les documents structurés sur XML sont considérés *implicitement*¹⁵⁷ comme devant en principe être codés en Unicode

Il apparaît d'évidence que la mise en place d'un tel savoir-faire est indispensable parce que l'informatique touche maintenant non seulement la plupart des langues officielles du monde, mais aussi les langues anciennes ou régionales, au total plusieurs milliers de langues répertoriées et identifiées sous un code ISO normalisé¹⁵⁸.

¹⁵⁷ Pour fonctionner autrement, par exemple en ASCII il faut le spécifier explicitement dans le « prologue XML » du document.

¹⁵⁸ Ce code se présente sous deux versus : un versus abrégé restreint à 2 lettres, destiné aux langues les plus importantes (ISO-639) et une extension CD 639-2 à 3 lettres. Le code répertorie près de 450 langues de l'afar (aa ou aar) au zoulou (zu ou zul) et au zuni (zun). Certains codes couvrent une famille de langues (afa = afro-

Il y a une vingtaine d'années, les grandes langues appartenant à d'autres alphabets sont devenues informatiquement disponibles sur des variantes du code ASCII (cyrillique, grec, arabe, hébreu, etc.) et les langues partiellement et entièrement idéographiques (chinois, coréen, japonais) ont amorcé un processus obligatoirement plus lourd de codification des caractères sur 2 octets au lieu d'un (16 bits au lieu de 8). C'est cette évolution qui a déclenché la mise en œuvre d'une codification universelle sur 4 octets (32 bits).

Ce phénomène est très important en terme d'évolution informatique de l'écriture. Toute typographie suppose l'usage d'une casse (le casier en bois du typographe) permettant de ranger tous les glyphes (lettres majuscules, minuscules, accentuées ou associées à un signe diacritique, chiffres, ponctuation...) d'une police de caractères. Ainsi la casse parisienne comprend 104 cases. Le premier système de codification informatique des caractères permet de gérer les caractères sur 7 bits (128 positions théoriques, mais en réalité 64 codes réels) : c'est le code ASCII qui ne dispose pas de lettre accentuée. Puis apparaissent des codifications sur 8 bits (1 octet) qui disposent de 256 positions théoriques, en réalité 96 cases réelles : ce sont les normes ISO/CEI8859-n dont la plus connue est l'ISO/IEC8859-1 plus familièrement nommée ISOlatin1. Ces normes permettent de gérer alternativement mais jamais simultanément¹⁵⁹ les autres grandes écritures alphabétiques (écriture cyrillique, grecque, arabe, hébraïque, indiennes...).

Ce jeu alterné des codes d'écriture présente de nombreux inconvénients : cela interdit la réalisation de fichiers de bibliothèque multi-écriture et surtout cela entrave la circulation d'informations multilingues sur Internet. Par exemple un document en langue française transitant par certains serveurs anglophones perdra ses accents et cédilles et verra apparaître en lieu et place des séquences de lettres cabalistiques. Même la circulation à l'intérieur de la zone d'écriture latine ne peut pas répondre à la même logique de codification par manque de place, et le vietnamien en est l'exemple le plus dramatique parce qu'il ne tient pas sur 8 bits.

asiatiques, autres langues ; bat = baltiques, autres langues ; cpe = créoles et pidgins anglais, autres ; cpf = créoles et pidgins français, autres...), certains codes à 3 lettres peuvent connaître deux versus selon la langue dans laquelle est nommée la langue considérée (fr ou fre ou fra = français ; zh ou chi ou zho = chinois...). On y trouve : fro = français vieux (842-ca 1400) ; frm = français moyen (ca 1400-1600) ; art = artificielles, autres langues ; inc = indo-aryennes, autres langues ; ine = indo-européennes, autres langues ; ira = iraniennes, autres langues ; iro = iroquoises, langues ; it ou ita = italien.... Cf. ANDRÉ (Jacques) et GOOSSENS (Michel), Codage des caractères et multilinguisme : de l'ASCII à Unicode et ISO/IEC-10646, in numéro 20 des Cahiers Gutenberg, IRISA/INRIA, Rennes, pp. 1 à 53 (46 à 52 pour les codes de langues).

¹⁵⁹ Cette impossibilité de gérer simultanément des écritures impose le recours aux procédures d'échappement. Comme le typographe d'une édition savante est amené à changer de casse pour composer des citations grecques ou hébraïques dans un livre écrit en caractères latins, de la même façon, le typographe informatique qui utilise les normes ISO/IEC8859 (l'ASCII étendu) est contraint de changer de casse virtuelle par une procédure dite d'*échappement*. Cependant pour des raisons historiques et de commodité, l'ensemble de ces normes ISO/IEC8859 contiennent l'alphabet latin non accentué. On comprend que cette première génération de typographie multilingue normalisée favorise à l'évidence l'association de l'anglais (du souahili et du latin), avec la dizaine d'autres écritures normalisés en ASCII étendu.

Quant aux documents en écriture non latine, ils perdent toute visibilité dès qu'ils quittent leur aire linguistique.

La première phase de cette norme universelle a été le BMP (Plan Multilingue de Base, Basic Multilingual Plane) codée sur 2 octets (16 bits)¹⁶⁰. Il est aujourd'hui totalement opérationnel. Au-delà de ce codage qui offre 65536 codes théoriques, rassemblant les caractères nécessaires à la majorité des langues modernes se remplissent d'autres plans de codage associés à ce BMP. En effet ce premier codage à 16 bits devient insuffisant pour coder de façon univoque les caractères de toutes les écritures du monde notamment les écritures anciennes ou les codes non linguistiques (musique, chorégraphie, langue des signes, glyphes mathématiques, codes ésotériques, pictogrammes...). Par ailleurs, la mise en place d'une informatique et de réseaux à 16 bits suppose des aménagements fondamentaux par rapport aux 8 bits (réécriture de logiciels systèmes, de protocole de télécommunication, évolution technologique des machines) qui ont pesé pour que la norme qui succède à l'ASCII ait été directement prévue sur 32 bits (4 octets soit 4294967296 - 4 milliards - codes théoriques dans la norme ISO/IEC10646) même s'il paraît évident que le stade intermédiaire à 2 octets (BMP) sera une étape importante de développement.

Il faut noter que la totalité des systèmes de glyphes déjà développés par des civilisations humaines ne doit pas dépasser quelques millions. Le grand nombre de cases supplémentaires pourrait servir à coder directement des toponymes, des patronymes, des taxons scientifiques, des copyrights, des codes multimédias...

Cependant passer d'une centaine de cases de caractères à plusieurs dizaines de mille, puis à plusieurs centaines de mille, pour ne parler que des glyphes d'écritures, suppose des savoir-faire qui ne sont pas exclusivement techniques.

Confronté à ce devenir vraisemblable d'une circulation plurielle des écritures et disposant de technologies à 32 bits définissant une nouvelle norme de base pour l'informatique le trans-scripturalisme, nous apparaît comme un champ de savoir qu'il est primordial de développer et de disséminer largement¹⁶¹.

2.2.La normalisation : une « mise en ressources » globalement appréhendable de la diversité des écritures du monde.

¹⁶⁰ Ce BMP est identique à la fois dans le standard Unicode et dans la norme ISO/IEC-10646-1.

¹⁶¹ J'avais fondé avec Nadine Lucas un séminaire mensuel sur ce sujet : « Unicode et après ? ». Celui-ci a fonctionné à l'AUPELF (actuellement AUF, Agence Universitaire Francophone) sous la coordination de Sylvie Baste (courrier électronique : baste@cnam.fr). S'y sont réunies en synergie des compétences linguistiques culturelles et techniques très diverses : langues orientales, occidentales, africaines, mais aussi écritures anciennes, langues des signes, codification multimédia, problèmes technologiques. Un certain nombre de ces intervenants ont contribué au n°3-4 de Document numérique, 2002, (déjà cité).

Les usagers des différentes langues ont inventé ou adapté des systèmes d'écriture par définition toujours complexes et qui présentent des caractéristiques dont la typographie alphabétique occidentale donne une bien faible idée de la diversité réelle.

Elles peuvent être alphabétiques, syllabiques, idéographiques, idéographiques et syllabiques (japonais) ou idéographiques et alpha syllabiques par composition (coréen). Elles peuvent s'inscrire dans toutes les directions du plan d'écriture : haut en bas, gauche à droite, droite à gauche¹⁶², être en mots croisés et surtout elles peuvent présenter tous les hybrides de déroulements possibles ; s'inscrire de gauche à droite, puis de droite à gauche alternativement (boustrophédon), ou simultanément dans la même ligne (en arabe par exemple pour la notation des nombres). Les écritures peuvent présenter de nombreuses ligatures, ou au contraire des scissions de lettre en deux parties venant encadrer une ou plusieurs lettres. Certaines lettres peuvent s'empiler (digrammes ou trigrammes des écritures indiennes) ce qui nécessite de gérer simultanément un déroulement horizontal et vertical ; mieux, les lettres peuvent s'agencer en matrices syllabiques (coréen).

Les alphabets occidentaux sont traditionnellement ordonnés selon un ordre dit alphabétique qui est en référence universelle avec un ordre issu des premiers alphabets en Mésopotamie. Il est d'ailleurs passionnant et extrêmement utile (pour ce qui est de l'équivalence écriture à écriture, et langue à langue) de chercher à mettre en correspondance les glyphes homothétiques de différents alphabets. Cela permet de comparer des valeurs phonétiques d'un alphabet à d'autres, ou de suivre l'adaptation ou l'évolution historique des différentes lettres.

Le suivi comparé de l'évolution graphique de chaque lettre est tout aussi passionnant et chargé d'enseignement. Il répond à des règles bien connues des historiens de l'écriture : natures des supports, directions conventionnelles des tracés de lignes, économie graphique, ergonomie du tracé, lisibilité, etc.

Les alphabets d'origine indienne sont ordonnés selon des conventions qui répondent à une logique phonétique partant des sons émis avec la gorge pour finir avec les dentales. Cette logique alphabétique phonétique se retrouve sur tout le continent indien, au Japon pour ordonner les katakana et les hiragana, et en Corée pour les caractères sino-coréens¹⁶³. Enfin pour terminer ce tour d'horizon de ce qu'une culture linguistique considère comme ordre de base, il faut souligner, que les cultures idéographiques (Chine, Japon, Corée) ordonnent leurs

¹⁶² L'alphabet *tifinagh*, l'écriture touareg et berbère, présente la particularité de s'être écrit, à des époques historiques, dans toutes ces directions. Cf : FEVRIER (James), Histoire de l'écriture, Paris, éd. Payot & Rivages, 1948, rééd. 1995.

¹⁶³ C'est un des ordres possibles de l'alphabet arabe.

idéogrammes selon l'ordre conventionnel des clefs subdivisées ensuite par le nombre de traits associés à la clef de base.

L'utilité de l'ordre alphabétique ou de ce qui en tient lieu est un paradigme important de l'activité informationnelle. Les fichiers informatiques, les encyclopédies, les dictionnaires, de nombreux catalogues suivent l'ordre alphabétique et là encore la diversité est de règle. L'écriture latine connaît plusieurs ordres alphabétiques dans différentes langues disposant de lettres ou de signes diacritiques spécifiques, les scandinaves, par exemple, renvoient le E dans l'A (Æ) à la fin de l'alphabet, les Espagnols regroupaient à la fin de la lettre N toutes les occurrences du N avec *tilde* (Ñ), mais ils ont changé de convention et banalisent maintenant tout les N avec ou sans tilde.

En bref, il existe plusieurs conventions alphabétiques, plus ou moins applicables au niveau international, selon différents points de vue : bibliothéconomique, lexicographique, de celui de la gestion d'un fichier de patronymes (annuaire), des bases de données ou de celui des fabricants de dictionnaires. Certaines conventions permettent de modifier localement la forme d'une écriture, son style, pour rendre possible la lecture d'un texte à plusieurs niveaux. Ainsi en écriture latine, grecque ou cyrillique, il nous apparaît naturel de distinguer l'italique, du souligné ou du caractère gras ; ces conventions perdent toute signification dans d'autres cultures et d'autres systèmes d'écritures, mais les équivalents inter-scripturaux de cette utile diversité, s'ils sont bien connus au niveau calligraphique¹⁶⁴ ou philologique, sont peu ou pas étudiés dans une optique communicationnelle transculturelle.

Pour la première fois nous disposons d'une méthode univoque de description et de catalogage des éléments atomiques de l'écriture (les caractères). C'est le cadre général d'un espace transscriptural universel conforme à la norme ISO/IEC10646.

À partir de cet ordre nous avons la possibilité de construire un savoir qui sera la base théorique primordiale d'une grammaire du multilinguisme du XXIe siècle. Comme tout savoir il ne peut être le seul catalogue des éléments, il doit être nourri conceptuellement d'une masse importante de règles et de faits qui constituent tout savoir et toute expertise. Il s'agit d'un travail de longue haleine qui est cependant à notre portée technique et intellectuelle. Ce

¹⁶⁴ En arabe par exemple on distingue traditionnellement un certain nombre de styles d'écriture : *Kufi* : style utilisé pour la décoration architecturale ; *nashi* : le style le plus employé aujourd'hui dans l'édition ; *tuluti* : le mot signifie "un tiers" ; les courbes représentent le tiers de la ligne écrite ; c'est un style utilisé pour les titres, les têtes de chapitre, les inscriptions calligraphiées ; *ruqai* : le style de l'administration ottomane pour écrire des missives (actuellement employé pour la correspondance, les gros titres de journaux et la publicité) ; *magribi* : un style autrefois utilisé dans les pays du Maghreb, en Espagne musulmane et au Soudan ; c'est à partir du style magribi que les arabes occidentaux ont créé les chiffres *gubar* (mot signifiant *poussière* en référence aux abaques à poussière). Ce sont ces chiffres qui ont été transmis en Europe pour donner nos chiffres arabes. Cf. : ZGHIBI (Rachid), L'écriture arabe et sa codification : de l'ASMO-449 à l'ISO/IEC-10646 et Unicode, Mémoire de DEA de l'Université de Paris 8, 1999. Et pour les chiffres cf. : IFRAH (Georges), Histoire universelle des chiffres, l'intelligence des hommes racontée par les nombres et le calcul, Paris, ed. Robert Laffont, 1994, tome II pp. 199 à 340.

chantier a déjà été entrepris par les gros industriels de l'informatique confrontés à la nécessité de concevoir des traitements de texte, non seulement dans la diversité des caractères des écritures du monde entier, mais aussi dans la diversité de leurs grammaires d'écriture qui ne peuvent fonctionner que si a déjà été développé un environnement informatique *ad hoc*.

2.3.Faire écrire un ordinateur selon les règles pour partie non écrites de la grammaire d'écriture.

L'imminence de l'usage généralisé d'un système de codification des caractères qui ouvre la possibilité¹⁶⁵ de faire fonctionner la totalité des écritures du monde dans un même environnement technique (PAO ou traitement de textes) nous oblige à nous interroger sur des questions que nous avons jusqu'ici négligées. En effet, nous considérons comme allant de soi que les traitements de textes, *traitent* les textes selon des règles d'écriture que nous pouvons classer en deux grandes catégories :

- des règles locales qui gèrent l'organisation des lettres, accents, signes diacritiques, espaces et signes de ponctuation dans le mot puis la phrase ;
- des règles structurelles et de mise en pages qui se rapportent à une esthétique et-ou une sémantique du texte (disposition des paragraphes, systèmes de mise en emphase de mots ou parties du texte, titrage et sous titrage, etc...).

Les difficultés auxquelles nous sommes aujourd'hui confrontés tiennent à ce que nos traitements de texte et systèmes de PAO ont été conçus et se sont perfectionnés empiriquement, à partir de savoirs pour grande partie implicites¹⁶⁶ des écritures européennes.

En effet, l'informatique est née dans un environnement de l'alphabet latin sans accent, ses composants et ses logiques de base ont été aussi créés pour afficher successivement des caractères de gauche à droite et de haut en bas, en suivant des lignes composées avec des chaînes de caractères.

Les systèmes de traitement de texte des autres cultures d'écritures se sont par la suite eux aussi construits empiriquement par rajouts et soustractions des différences qu'il a fallu apporter aux systèmes informatiques d'écritures latines qui avaient été les premiers conçus. C'est cette non -prise en compte globale, systématique et universelle du problème, mais aussi

¹⁶⁵ Nous soulignons ouverture d'une possibilité. Nous entendons par là que le problème est loin d'être résolu par le seul fait de l'existence ou même de la disponibilité industrielle d'Unicode : ce n'est là que le début d'une série de questions à résoudre pour parvenir à une réalité de la circulation harmonieuse et conjointe de toutes les écritures du monde.

¹⁶⁶ Les règles d'écriture, mais aussi le savoir-faire traditionnel des typographes.

sa résolution partielle et progressive au fil des possibilités du marché informatique des différentes écritures qui a généré la difficulté du problème industriel qui se pose aujourd'hui. Pour les spécialistes des traitements de texte pluri-écritures, cette question achoppe sur la possibilité de pouvoir concevoir un traitement de texte universel, et plus précisément un « moteur de rendu universel d'écritures ».

2.4. Un moteur de rendu d'écritures .

C'est lui qui gère la composition lettres à lettres d'un texte en fonction d'une spécificité culturelle de ladite écriture et quelquefois eu égard à des caractéristiques propres à une langue donnée. Par exemple, en hébreu ou en arabe, les lettres seront disposées en lignes horizontales se composant ensuite parallèlement du haut vers le bas. Elles seront dans l'un et l'autre cas regroupées par blocs de mots (avec la particularité arabe de la ligature à l'intérieur du mot), mais en arabe et en hébreu le sens de l'écriture sera droite gauche¹⁶⁷. Ce simple fait qui vient s'inscrire en contradiction avec trente ans de culture industrielle informatique et un siècle d'industrie mécanographique pose de très nombreux problèmes informatiques ou techniques. Par exemple, cette altérité droite-gauche complique notablement le fonctionnement des balises HTML. Lorsque l'on dispose des balises dans l'information d'un site Web arabe ou hébreu, l'initiale d'une balise rencontrée est son *chevron* fermant « > » (plus grand que) alors que le système s'attendrait à trouver le premier caractère d'une balise « < » (plus petit que). Au-delà de la page, le moteur de rendu devra aussi intégrer la composition générale d'un cahier ou codex qui commencera pour un livre sémite sur la page qui est pour nous la dernière de couverture. Les choses se compliquent ensuite considérablement pour l'arabe contrairement à l'hébreu. L'arabe se compose de mots dont les lettres sont obligatoirement liées entre elles. Ce particularisme de l'écriture arabe est crucial, et il fut certainement cause de retard important de l'édition arabe à partir de la Renaissance. La calligraphie arabe n'a pas su (ou plutôt n'a pas pu pour des raisons religieuses), différencier de façon pragmatique le mode d'écriture manuscrit du mode d'écriture typographique. Plus difficile encore, la lettre arabe peut prendre quatre formes distinctes, selon qu'elle est *isolée*, *initiale*, *médiane* ou *finale*. L'automatisme qui constitue l'une des sous-parties du moteur de rendu d'écritures devra interroger dynamiquement le contexte de ce qui est en cours d'écriture. Cela nous

¹⁶⁷ En arabe les nombres posent des problèmes particuliers. D'abord de diversité de graphie puisque le Moyen-Orient utilise une graphie orientale distincte de la graphie occidentale des chiffres arabes qui est utilisée dans le Maghreb. Ensuite il faut savoir que pour un œil de lecteur occidental les nombres d'un texte arabe se lisent de gauche à droite, contrairement au reste du texte. Ceci n'est en fait qu'une illusion puisque leur énoncé arabe est inversé car on énonce d'abord les unités, puis les dizaines, ensuite les centaines... selon la logique d'énonciation arabe, les nombres sont donc écrits de droite à gauche selon la même logique directionnelle que celle du texte.

permet d'imaginer l'extrême diversité des dispositifs logiciels qui auront été mis en œuvre dans les divers moteurs de rendu adaptés aux écritures indiennes, chinoises, coréennes, japonaises, etc.

D'autres questions viennent se surajouter à ce premier niveau. Le moteur d'écriture doit pouvoir gérer en conformité avec les habitudes culturelles typographiques, ou dactylographiques, spécifiques à telle ou telle écriture qui constituent les modes de mise en pages dont on sait qu'ils ont un caractère toujours signifiant : souligner, mettre en gras, en italique, composer des paragraphes avec des retours lignes, des sauts de ligne, des alinéas. L'ensemble de ces règles et habitudes que l'on pourrait globalement regrouper sous les deux notions plus génériques de mise en pages et mise en emphase ne sont pas des codes universellement partagés par toutes les écritures du monde¹⁶⁸. Par contre il peut être important de savoir trouver, si c'est possible, des équivalences culturelles de ces mêmes notions dans les autres écritures du monde.

3.La TEI : “Text Encoding Initiative”.

La TEI (Texte Encoding Initiative)¹⁶⁹ que l'on pourrait traduire par groupe d'initiative pour le balisage normalisé des textes est effectivement une norme de balisage, de notation et d'échange de corpus des documents électroniques fondée sur SGML. Elle s'est élaborée pragmatiquement à partir des besoins de structuration, de conceptualisation et de mise en réseau de textes. En fonction des premières hypothèses avancées dans la réunion du Vassar Collège (Poughkeepsie, New York 1987), un long travail de recherche de consensus entre scientifiques intéressés par l'étude des textes (spécialistes de littérature, historiens, sociologues, linguistes, ethnologues, philosophes...) a permis de définir un ensemble de

¹⁶⁸

Bonaparte expert en typographies “orientales” :L'acquisition de ce type de savoir-faire typographique universel, limité au scriptural n'est pas une utopie. Depuis deux cents ans il existe à l'Imprimerie Nationale un corps de typographes spécialisés dans la composition des textes en langues orientales. Le besoin s'en est fait sentir lors du retour d'Égypte et Bonaparte lui-même créa ce “corps de typographes des textes orientaux”. Ce ne sont pas de savants lettrés, connaissant une multitude de langues, cependant ils ont été formés à l'École des Langues'O. Ils y ont acquis quelques notions de chinois, d'arabe, de sanskrit, de sumérien, d'égyptien, de copte..., mais surtout ils connaissent dans la totalité de ces écritures des règles de composition et de disposition des textes. Il est dommage qu'il ne reste plus à ce jour qu'un ou deux représentants de cette élite d'ouvriers typographes parce que c'est certainement à leur école qu'on devrait former les graphistes, mais aussi les typographes, les informaticiens des réseaux internationaux, et les utilisateurs de données transcriptionnelles et trans-linguistiques des décennies futures.

¹⁶⁹ Cette partie du texte reprend certain élément de : Hudrisier (Garance) et (Henri), la lecture assistée par ordinateur et ses applications savantes ou pédagogiques : évolution et typologie des écrits et des supports , des auteurs, des lectures. Enjeux culturels, sociétaux et didactiques, in Le Français aujourd'hui

recommandations de codage : le Guideline TEI¹⁷⁰. C'est la première expérience de ce type sur une aussi grande échelle : plusieurs milliers de chercheurs impliqués dans le monde appartenant à des disciplines diverses essentiellement en sciences humaines décident de fonctionner collégalement sur les mêmes conventions normalisées.

« Les chercheurs présents à Vassar sont tombés d'accord sur la nécessité de travailler à la définition d'un nouveau format de codage des textes électroniques et en ont posé les principes de base. Le nouveau format devait : être aussi complet que possible ; être simple, clair et concret ; être facile à utiliser sans logiciel particulier ; être rigoureusement défini ; permettre un traitement efficace ; être ouvert à des extensions définies par les utilisateurs ; être compatible avec les standards existants ou en développement¹⁷¹. »

L'hypothèse majeure posée dès le début par ces chercheurs tenait pour acquis qu'il était possible d'utiliser la démarche SGML pour baliser des textes et noter de façon normalisée les éléments décrits par ce balisage. Ce balisage s'organise selon deux types d'éléments :

le noyau : ce sont des balises et des éléments communs à toutes disciplines. Par exemple, le balisage des notes, des apparats critiques, des dates, des personnes...

les balises et éléments propres à des disciplines : ils permettent de travailler sur le théâtre, la poésie, les dictionnaires, l'histoire, la philosophie...

La communauté TEI (parce que la TEI n'est pas seulement un format, mais un groupe de chercheurs réunis en *groupe d'initiative* définissant en consensus ses formats de documents et ses modes communs de balisages conceptuels) a commencé très tôt (1984)¹⁷² à organiser des documents en bibliothèque virtuelle et corpus d'information structurée. Le format TEI fondé sur SGML est resté longtemps l'affaire de ce même groupe de passionnés. Le format XML qui a hérité et récupéré une bonne partie du savoir-faire de la TEI dissémine sur une beaucoup plus grande population d'utilisateurs nombre de concepts de la structuration du document mis au point pour la TEI.

La TEI, on l'a vu, a été mise au point pour que des chercheurs, au début surtout des chercheurs en sciences humaines, puissent échanger non seulement les corpus de textes, mais aussi pour qu'ils puissent disposer en commun d'un système de balisage et d'annotations normalisées.

¹⁷⁰ BURNARD (LOU) et SPERBERG-Mc QUEEN (C.M.), La TEI simplifiée : une introduction au codage des textes électroniques en vue de leur échange, traduction RÔLE (François), in Cahiers Gutenberg n° 24 Spécial TEI, juin 1996 éd. Irisa Rennes pp23 à 152.

¹⁷¹ IDE (Nancy) et VÉRONIS (Jean), Présentation de la TEI : Text Encoding Initiative, in Cahiers Gutenberg n° 24 Spécial TEI juin 1996, Rennes, éd. Irisa, pp. 4 et 5.

¹⁷² Très tôt par rapport à leur profession et à leurs champs disciplinaires majoritairement littéraires. Bien sûr les ingénieurs de la documentation militaro-industrielle avaient défini avant eux le format SGML et des usages afférents.

SGML comme on le sait est à l'origine un balisage issu de l'organisation des textes nécessaires aux éditeurs. Le noyau de la TEI reprend les éléments d'analyse nécessaires pour décrire la structuration fonctionnelle d'un texte : titre, avertissement, préface, corps du texte décomposé en chapitre et sous chapitre, index, table des matières etc.

Selon la discipline à laquelle appartient un chercheur utilisant la TEI, il lui sera ensuite commode d'utiliser au-delà de ce noyau les éléments de niveau disciplinaire qu'il jugera utile à sa recherche. L'aménagement de textes par des chercheurs selon la norme TEI permet dès lors que des chercheurs en littérature, en histoire, en ethnologie, en philosophie, etc. puissent ainsi dans leur discipline propre, voire hors de leur discipline, procéder à des échanges de corpus comprenant aussi bien les textes, que leurs annotations conceptuelles.

La nouvelle lecture savante qu'autorise la TEI doit être une ouverture sur la pluralité des fragments d'œuvre, en même temps qu'une conscience intelligente de la structure et du référentiel.

On comprend ainsi que la TEI, contrairement à ce que certains pensent parfois, est beaucoup plus qu'un simple format d'échange de gros corpus de textes. C'est aussi un potentiel d'échange et d'accumulation des apports d'autres chercheurs en sciences humaines. Avant la TEI, cette transmission ne pouvait se faire que par la lecture et la digestion des articles et ouvrages, suivis d'une reprise des éléments du corpus selon les résultats transmis par ces articles et ouvrages. La TEI ne dispense pas de lire nos collègues, bien au contraire, mais elle nous permet comme en sciences exactes de disposer directement et de façon normalisée des textes travaillés selon les hypothèses d'autrui.

Ainsi lire les travaux d'une dizaine de chercheurs ayant travaillé sur la dramaturgie de Claudel ne permet nullement de disposer pour autant d'un corpus claudélien annoté. Ce qui est vrai pour la lecture d'autrui est aussi vrai pour améliorer la méthode propre du chercheur. Le texte balisé offre des commodités de parcours en tous sens, de recherches d'éléments susceptibles d'être décomptés, comparés et rapidement parcourus pour « com-prendre » les éléments dispersés d'un corpus.

Avec le Web sémantique les différentes disciplines (dont la littérature) doivent définir exhaustivement leurs références, leurs démarches, leurs modes de fonctionnement, leurs

ressources humaines et de contenu. Ils doivent ainsi construire à l'échelle planétaire la bibliothèque virtuelle universelle et les ontologies électroniques universelles mises en commun dans un espace normalisé collaboratif accessible en tout lieu en temps réel. Cette démarche élargie à la normalisation universelle du multiscripturalisme, correspond bien dès lors à une démarche néo-humaniste susceptible d'ouvrir dans une très large mesure les possibilités actuelles de la littérature : nous assistons bien à l'émergence d'une nouvelle République des lettres accompagnement culturel indispensable du développement du Web sémantique.

Henri HUDRISIER
Université Paris 8
Laboratoire Paragraphe
MSH Paris Nord
h.hudrisier@free.fr

CHAPITRE 2

ÉCRITURE

ET LECTURE DANS DES DISPOSITIFS D'APPRENTISSAGE EN LIGNE.

APPRENDRE LA LITTÉRATURE EN LIGNE: TRANSFORMER LES TECHNIQUES COMMUNICATIVES DU DISCOURS SAVANT.

Dra. Laura BORRÀS CASTANYER
Universitat Oberta de Catalunya

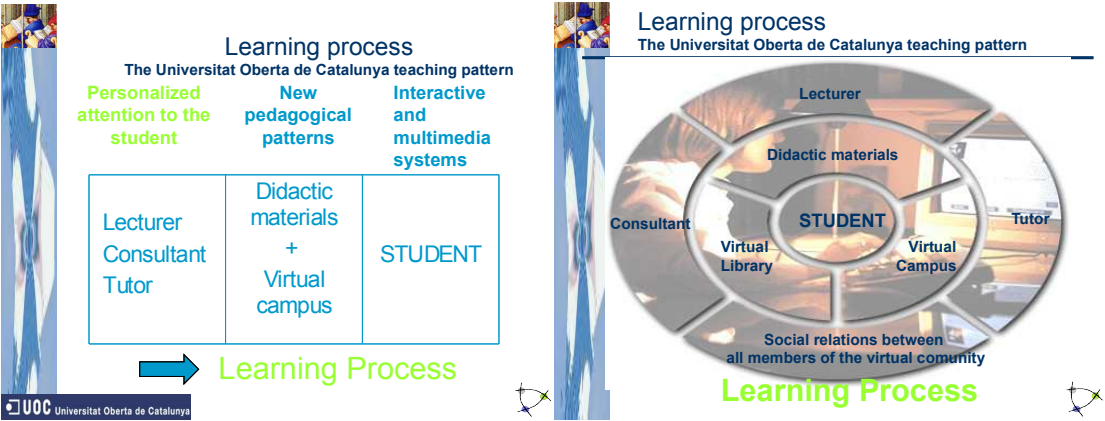
Toute réflexion sur l'étude de la littérature et des technologies digitales ouvre un éventail de questions et exige auprès de la définition de lignes méthodologiques. De plus en tant que professeur dans une université virtuelle, notre tâche consiste à enseigner des matières comme "Théorie de la Littérature" et "Littérature Comparée", la réflexion doit être particulièrement axée sur l'enseignement et les étudiants, sur le binôme enseignement/apprentissage. À l'*Universitat Oberta de Catalunya* (UOC), ce processus a lieu dans un espace concret de la Toile: un campus virtuel¹⁷³ qui fonctionne exclusivement avec Internet, de manière asynchrone.


1.Un environnement éducatif concret: l'UOC

Revenons maintenant à l'année 1995, qui marque le début de cette aventure universitaire catalane. La transposition du modèle de la salle de cours au modèle virtuel devenait alors incontournable. En plus du manuel de classe – dans le sens classique – que les étudiants recevaient par courrier chez eux, les classes virtuelles mettaient à leur disposition un forum, un espace pour le débat public et un ensemble d'outils sous format web: bibliothèque,

¹⁷³ L'expression "campus virtuel" désigne un format particulier de l'enseignement à distance où les étudiants, le corps enseignant et le personnel administratif et technique se rencontrent ou communiquent au moyen de liens (technical links), <http://www.benvic.odl.org>. Il s'agit d'un espace électronique qui interconnecte le territoire, qui est un moyen non synchronique et qui rend possible un contact fluide entre les étudiants, les professeurs et les tuteurs. Pour le cas concret du campus virtuel de l'UOC, voir : Adela Ros, "Risks and opportunities of virtual learning: the experience of UOC", *Digithum*, 3: <http://www.uoc.edu/humfil/articles/eng/ros/ros.html>.

paratextes, exercices, etc. Les professeurs (“consultants” dans notre terminologie), disposaient à leur tour d’un “tableau du professeur”, un remplaçant virtuel du tableau noir ou du tableau d’affichage conçu sous format de courrier électronique et à partir duquel avait lieu la connexion avec les étudiants. Un peu plus tard, alors que les premières promotions obtenaient leurs maîtrises –Lettres et Philologie– la reconfiguration méthodologique résultant des expériences d’apprentissage dans nos classes virtuelles nous a obligés à poursuivre nos recherches afin d’améliorer progressivement notre travail. Ainsi, tout en préservant la structure communicative de base (tableau, forum et débat), qui s’est d’ailleurs avérée adéquate, les supports de cours en papier ont été progressivement remplacés par des supports-toile qui permettent un fonctionnement beaucoup plus souple et adapté aux possibilités hypermédias de notre environnement. À l’intérieur de la classe, ceux-ci sont souvent accompagnés d’un espace qui permet la circulation de “données” d’une plus grande complexité hypertextuelle (des fichiers de texte, audio, vidéo, etc.) et qui, le cas échéant, peut être actualisé chaque jour par le consultant, qui est libre d’y ajouter des articles de presse, des nouveautés éditoriales, de nouveaux fonds documentaires, etc.







Educational environment

The Universitat Oberta de Catalunya teaching pattern

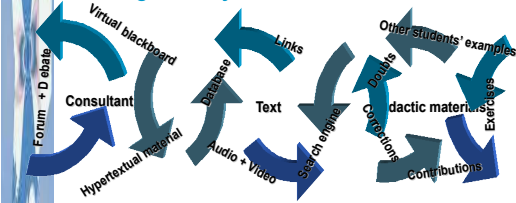

The virtual lecture room and its areas:

Forum	Virtual space of non formal communication between all participants of a learning action
Debate	Virtual space of formal communication for planned actions or for the subject we are working with in the lecture room
Board	Virtual space where the lecturer-consultant announces the different activities related to the subject

Teaching: resources and process

Educative potentialities of a didactic system based on student self-determination of the reading itinerary.

Diapositives tirées du poster présenté à “Web X: A Decade of the World Wide Web” les 29 mai, 2 juin 2003 à l’*University of Georgia Center for Continuing Education*, sous les auspices de *The Joint International Conference of the Association for Computers and the Humanities* et la *Association for Literary and Linguistic Computing*.¹⁷⁴

Cependant, pour réussir à mettre tout ce dispositif technologique au service de l’éducation, il faut d’abord résoudre une question préliminaire : un changement dans la façon d’envisager la perception du discours. Notre nouvel environnement implique une certaine substitution de toute une série de codes propres du format papier par d’autres codes associés au contexte digital. Ici, notre objectif est beaucoup plus modeste. À partir de l’exemple concret d’un de nos cours, nous allons essayer d’esquisser les changements concernant l’enseignement de la littérature, afin de les considérer comme des possibilités réelles qui nous

¹⁷⁴ Pour plus d’information: <http://www.gactr.uga.edu/press/2003/May/15/030515webx.html>.

permettraient d'avancer –d'un point de vue théorique– de l'esthétique de la réception à l'esthétique de l'interactivité,¹⁷⁵ grâce à la création d'un jeu de voix dans la classe virtuelle, non seulement entre l'enseignant et ses étudiants, mais entre les étudiants eux-mêmes.¹⁷⁶

2.Redessiner l'enseignement

Le contexte digital change la configuration des méthodes d'enseignement et d'apprentissage. George Landow a mis en valeur le fait que le monde digital redessine l'enseignement : ainsi, il donne suite au processus d'abord entamé par l'invention de l'écriture, puis par celle de l'imprimerie, et libère l'étudiant du besoin de se trouver physiquement en présence du professeur.¹⁷⁷ Quand l'enseignement passe de la salle de classe traditionnelle à l'insaisissable virtualité d'un écran d'ordinateur, l'approche méthodologique devient cruciale, car la qualité du produit final –un apprentissage réussi– dépend dangereusement de deux facteurs fondamentaux : d'une part, la nouveauté qu'implique le fait d'avoir à donner un enseignement universitaire homologué et qualifié à travers la Toile et, de l'autre, l'absence de précédents et d'expériences similaires où pouvoir se retrouver et dont, bien sûr, on pourrait apprendre. Croyez-moi: si votre principe existentiel consiste à *vivere pericolosamente* et le double saut périlleux dans le vide ne vous effraie pas, la *Universitat Oberta de Catalunya* est faite pour vous.

En effet, Internet est pratiquement notre moyen d'existence exclusif, et si la fin justifie encore les moyens, nous pouvons affirmer que notre travail en tant qu'enseignants est pleinement justifié, même dans ce *médium* hétérogène et troublant. Après tout, l'objectif est toujours d'"enseigner". Dans ce sens, et pour reprendre les mots du Prince de Salina, on pourrait croire que notre objectif professionnel est de "*tout changer afin que rien ne change*" ; cependant, la réalité épistémologique dans laquelle nous sommes plongés ne nous permet pas cette imposture "*gattopardesque*". Il y a une question profonde absolument incontournable : au début du XXI^e siècle, faut-il proposer le même type d'enseignement standard, aussi bien

¹⁷⁵ On peut consulter à cet égard: Laura Borràs Castanyer, "De la estética de la recepción a la estética de la interactividad. Notas para una hermenéutica de la lectura hipertextual" , http://www.uoc.edu/in3/hermeneia/sala_de_lectura/estetica_interactividad.htm.

¹⁷⁶ Voir: "Enseñar literatura en la red. Un ejemplo de crítica hipertextual", *Educational Technology. Actas de la Conferencia Internacional de TIC's en la Educación*, Badajoz, Publicaciones de la Junta de Extremadura (Serie Sociedad de la Información), 2002, p. 591-595.

¹⁷⁷ Landow, George P. "What's A Critic to Do?: Critical Theory in the Age of Hypertext." dans *Hyper/Text/Theory*. Ed. George P. Landow. Baltimore: Johns Hopkins UP, 1994, p. 1-50. Trad. Esp. *Teoría del hipertexto*, George P. Landow (comp.), Barcelone, Paidós, 1997, p. 17-68; 1997: 29-30.

dans une université traditionnelle que dans une université pionnière comme l'UOC? Les changements socioculturels provoqués par Internet et la société de l'information dans laquelle nous vivons nous forcent à revoir quelques principes et à considérer la création de nouveaux espaces et de nouvelles possibilités en consonance avec notre époque. Désormais, tout étudiant est aussi et potentiellement un individu "*infoxiqué*" (pour utiliser le néologisme créé par Cornella,¹⁷⁸ qui combine *information* avec *intoxication* dans la gestion et la digestion de l'avalanche d'informations que nous recevons tous les jours). Individu infoxiqué, donc, qui peut accéder d'un simple clic et de partout où la connexion est possible, à des quantités énormes d'information. Cet étudiant peut se sentir dupé si l'information que le professeur lui transmet dans un cours consiste en une simple liste de références qu'il peut trouver de façon plus ou moins organisée dans n'importe quelle banque de données sur Internet.

Les changements sociaux soulèvent toujours des résistances et, face à des nouveautés qui mettent en échec la seule méthode de fonctionnement connue, on réagit souvent par la résistance ou par le conflit. Tout comme l'enseignement *on line* ne peut se borner au téléchargement d'information, les capacités professionnelles de l'enseignant qui exerce son métier dans un campus virtuel sont aussi différentes. Le rôle du professeur change et l'apprentissage d'une méthodologie pour l'enseignement dans un contexte virtuel est un élément essentiel de son bagage, étant donné qu'il est impossible de reproduire sur l'écran les procédés propres de l'enseignement présentiel. Dans ce contexte, l'étudiant devrait attendre de son professeur qu'il joue le rôle d'un "guide", qu'il lui fournisse des instruments intellectuels lui permettant de penser et de se forger un critère.

3.Repenser la lecture

Ce nouveau paradigme nous invite à réfléchir sur les modalités nouvelles de construction des discours du savoir et celles spécifiques à leur transmission et à leur lecture. Ainsi, quand un professeur essaie de transposer aux nouvelles technologies les contenus qu'il est habitué à transmettre dans les salles de cours, il est d'abord obligé de déployer un grand effort de planification et d'organisation, puis d'acquérir quelques outils didactiques et pédagogiques, une étape souvent délaissée dans le domaine de l'enseignement universitaire traditionnel. Si, en quelque sorte, la forme provoque un effet sur le sens, la façon de montrer

¹⁷⁸ Les articles d'Alfons Cornella sont disponibles *on line* à <http://www.infonomia.com/equipo/alfons.asp>. Voir notamment: "Cómo sobrevivir a la infoxicación", <http://www.uoc.edu/web/esp/articles/cornella/acornella.htm>.

et d'organiser les informations disponibles devient essentielle, surtout quand on attend une réponse active de la part de l'étudiant. C'est pour cela qu'il faut repenser et organiser différemment la relation entre les sources et les modalités de l'argumentation, etc. Le *New Criticism* avait fait de l'analyse de textes le domaine du critique/expert, doué d'une sensibilité et d'une perception extraordinaires, lui permettant de déceler les secrets des trésors littéraires.¹⁷⁹ Parmi une multiplicité d'autres possibilités, nous avons préféré développer un critère personnel philologique-herméneutique.

Dans notre domaine littéraire, notre devoir est d'enseigner à *lire*, dans toute la profondeur que cette formule peut impliquer. Nous avons choisi la méthode herméneutique préconisée par Gadamer, qui conçoit cette discipline comme l'art de comprendre l'opinion de l'autre : une réflexion formidable pour aborder cette activité que l'on appelle lecture et qui vise à participer du "*sens partagé*". Car, pour Gadamer, la lecture des auteurs du passé est, en quelque sorte, une façon de les prendre pour interlocuteurs, de les interpeller et de se laisser interpeller par eux. En fait, lire équivaut à rétablir des rapports, lire équivaut à dialoguer, une opération trop oubliée par les derniers courants de pensée et qui, cependant, est d'une importance capitale.

Malheureusement, l'université en tant qu'institution s'intéresse davantage à la création de politiques d'auto-perpétuation qu'au renouvellement didactique, structurel et idéologique. Face à cette attitude, l'UOC offre à tout professeur d'université avide de remettre en question ses compétences d'enseignant, la possibilité de se confronter à de nouvelles ressources, de découvrir une nouvelle réalité grâce à des outils comme la Toile, ce qui constitue sans aucun doute un bon exercice d'hygiène mentale.

D'emblée, le changement fondamental s'opère autour de l'hypertexte, dont la complexité et l'altérité radicales sont les vrais responsables de l'angoisse suscitée par la textualité électronique. Malgré la dispersion terminologique actuelle dans le domaine de la théorie de l'hypertexte,¹⁸⁰ comme il en fut autrefois dans le domaine de la narratologie, etc., nous conviendrons avec Landow de la désignation suivante de l'"hypertexte" : c'est, *grosso modo*, le moyen informatique mettant en rapport information verbale et non verbale, et qui permet aux lecteurs de choisir leurs propres parcours parmi un ensemble de possibilités. C'est justement en raison de cette « *possibilité de choix* » que l'on a attribué à l'hypertexte des qualités telles que promesse de pouvoir, de liberté et d'indépendance, mais ces promesses ne

¹⁷⁹ Navajas, Gonzalo, "El futuro como estética. ¿Es posible la literatura en el siglo XXI?" (<http://www.lehman.cuny.edu/ciberletras/v03/Navajas.html> last consulted 25/07/03).

¹⁸⁰ Je rédige actuellement un article sur les problèmes onthologiques résultant des possibles imperfections, défauts ou carences en terminologie de la théorie narrative, à paraître dans <http://www.uoc.edu/in3/hermeneia>

se réalisent pas toutes seules, comme par magie, comme le souligne Jonathan Smith dans son article “Teaching Victorian Literature in the Electronic Age” ;¹⁸¹ il faut les apprendre. Il s’impose alors un recyclage général des procédés qu’implique tout enseignement. Face au transfert de “savoir” du professeur (remplacé par les “matériels” dans un environnement virtuel), on doit mener à bien la tâche d’accompagnement dans le processus de maturation intellectuelle des étudiants, en intervenant au “tableau virtuel” ou au forum afin d’animer le débat, en corrigeant des exercices, en répondant à des doutes, en posant de nouvelles questions... Tout compte fait, on se trouve face à une tâche holistique, plus complète, sinon globale, sans aucun doute plus enrichissante pour l’étudiant, puisqu’il est obligé de lire, de comparer, d’écouter ses camarades ainsi que le professeur, d’intervenir, d’organiser ses idées de façon logique et de les présenter de manière cohérente. Autrement dit, en comptant sur sa propre initiative et ses capacités, il doit organiser et construire, d’une façon radicalement subjective, ses propres modalités personnelles d’apprentissage.

4. Un exemple de littérature comparée: *Thèmes de Littérature Universelle*.

Dans le cours *Thèmes de Littérature Universelle*, nous avons abordé un ensemble de textes à partir d’une série de relectures selon le fil conducteur de quelques sujets transversaux et communs à une bonne partie d’ouvrages de la littérature universelle (concrètement le désir, le voyage, l’identité et l’altérité). Dans ce matériel hypertextuel qui combine lecture linéaire et lecture séquentielle ou fragmentaire inhérente à l’hypertexte, ainsi que d’autres ressources en vidéo et audio, on offre aux étudiants des lectures et des interprétations d’ouvrages essentiels de la littérature universelle à partir d’un parcours intertextuel à deux versants, génétique et analogique, qui établit des rapports entre une panoplie de textes littéraires, picturaux ou cinématographiques. Ce cours se propose de contribuer à une lecture transversale de la littérature universelle dans un environnement virtuel d’apprentissage, tout en fournissant des clés pour un exercice pratique de littérature comparée en suivant des itinéraires de lecture qui nous guident à travers des époques et des traditions littéraires éloignées dans l’espace et dans le temps.¹⁸² Nous avons choisi trois textes littéraires, à la manière d’un écheveau textuel –le

¹⁸¹ Smith, Jonathan “Is there a Hypertext in this Class? Teaching Victorian Literature in the Electronic Age” (<http://www-personal.umd.umich.edu/~jonsmith/tlwcart.html>, last consulted 25/01/02).

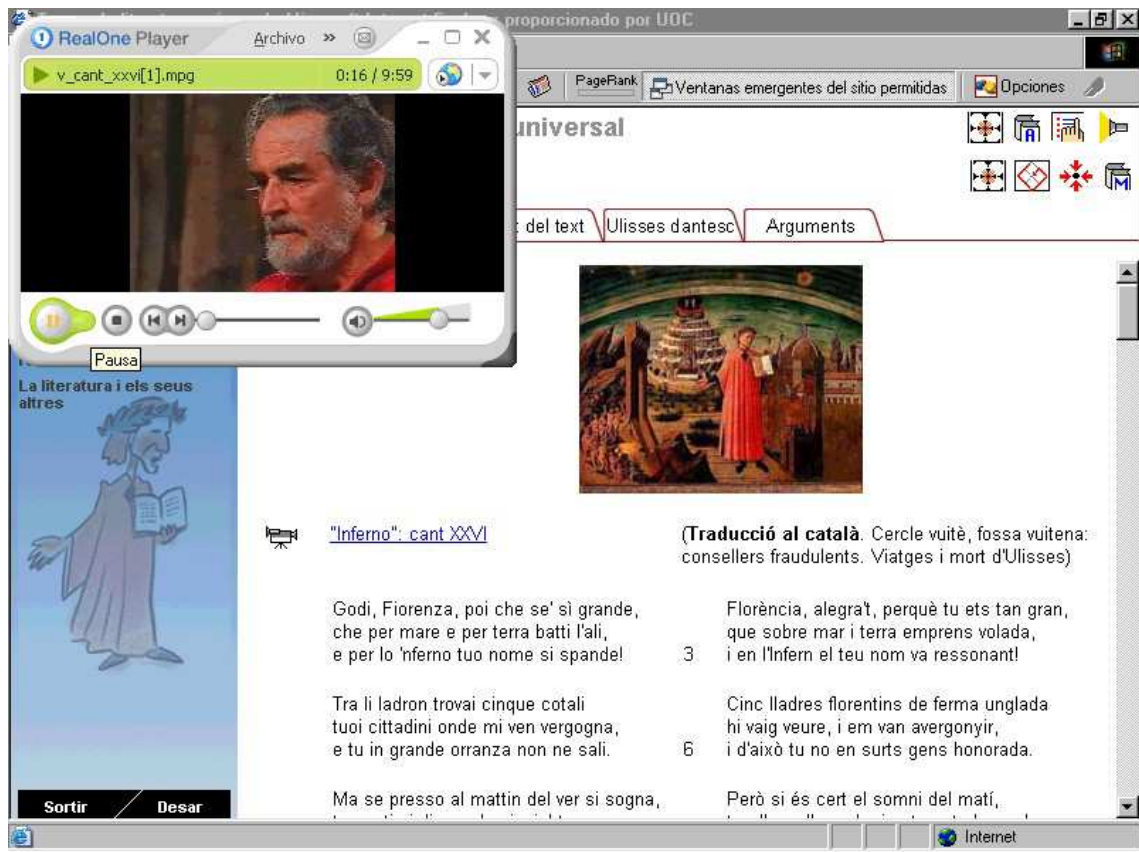
¹⁸² “En suivant les connexions intertextuelles (génétiques ou analogiques), qui déterminent le parcours au sein du *corpus* hypertextuel, se dessinent des routes de lecture aléatoires et absolument subjectives qui montrent la diffusion et l’articulation d’un tel sujet dans la tradition littéraire. Après s’être familiarisés avec les textes présentés dans les matériels et avec les outils de navigation offerts par ces mêmes matériels, les étudiants doivent choisir certains sujets subjectivement importants afin de construire leur propre corpus (hyper)textuel. La première partie du cours, plus réceptive, et la deuxième, plus active, se déroulent dans un climat de dialogue constant entre le professeur et les étudiants” (Pinto, 2001).

chant XXVI de l'*Inferno* de Dante, la préface du *Decamerone* et *Heart of Darkness*, de Conrad– et, en tant que professeurs, nous avons présenté nos lectures en guise d'introduction aux sujets abordés dans le cours. Ces textes de critique littéraire sont toujours annotés, interrompus, élargis avec des indices, des suggestions, qui proposent d'autres itinéraires de lecture ou bien de nouvelles perspectives interprétatives, qui présentent des connexions diverses, voire des associations et des réflexions d'ordre littéraire, philosophique ou pictural. "Un bon lecteur est un relecteur", affirme clairement Nabokov. La puissance de cette affirmation ne pose aucun doute: dans l'espace hypertextuel, où la lecture est fragmentée et non séquentielle, la relecture se manifeste comme la stratégie méthodologique inévitable dans la construction du sens¹⁸³. Nos étudiants sont des lecteurs qui lisent au moyen de nos matériaux didactiques générés sous un format hypertextuel. Si nous nous attardons à analyser les raisons qui nous poussent à relire, nous nous rendrons tout de suite compte qu'il n'existe pas une norme claire justifiant ce choix particulier. La première rencontre avec un texte se produit souvent par induction ou par hasard, de sorte qu'il s'agit rarement d'un acte libre; l'option de la relecture, par contre, est un acte marqué par la liberté.¹⁸⁴ L'hypertexte rend possible une relecture exponentielle des contenus que nous avons préparés, mais ce n'est pas tout. Contrairement à ce qui arrive probablement dans la salle de cours, l'acte d'enseigner ne se termine pas sur la rédaction et la confection de ces structures, ou parcours hypertextuels.

Il faut en outre considérer sérieusement que pour enseigner en ligne, à partir de ces matériels digitaux, on doit d'abord se libérer des habitudes acquises et modifier les techniques communicatives du discours savant. Les manières de prouver la «validité» d'une analyse littéraire se trouvent, maintenant, profondément mises en cause dès lors qu'on peut développer le discours selon une logique qui n'est plus nécessairement linéaire et déductive mais ouverte et relationnelle, et que l'étudiant-lecteur peut consulter lui-même les documents (fichiers, images, paroles, musique), objets ou instruments de la recherche.

¹⁸³ A ce propos, je renvoie à mon article "Leed, leed, malditos. Notas para una hermenéutica de la lectura hipertextual" dans María José Vega (éd.) *Literatura hipertextual y teoría literaria*, Madrid, Mare Nostrum, 2003, p. 189-201.

¹⁸⁴ Laura Borràs Castanyer, "La relectura como acto de libertad", *Temas de literatura universal*, Barcelone, EDIUOC, 2001.



Par exemple, voir et écouter Vittorio Gassman réciter le chant XXVI de l'*Inferno* de Dante tout en ayant sous les yeux le chant original et sa traduction en catalan, pour les lire et les comparer. Voici l'une des pages des supports de cours de la matière "Thèmes de Littérature Universelle" consacrée au voyage. Il s'agit exactement du Chant XXVI de l'"Inferno", de la *Divine Comédie* de Dante (en version originale, et sa traduction au catalan), associé à l'éloquente lecture qu'en fait l'acteur italien Vittorio Gassman. Ainsi, les étudiants ne se limitent pas à comparer le texte original avec sa traduction, ils peuvent aussi en suivre la lecture qu'en fait cet acteur génial, et contempler le tableau qui représente Dante devant l'Enfer.

Dans cet environnement textuel multiple, sans frontières, ou avec les seules frontières de la curiosité et le désir, le *lien* devient la notion essentielle. Nous participons d'une conception de l'enlacement comme l'opération qui met en rapport les unités textuelles découpées pour et par la lecture, mais qui devrait provoquer aussi une réponse de la part de l'étudiant.

Nous voulons apprendre à lire, sans établir un canon de lectures obligatoires, et pour atteindre ce but nous repensons la relation entre le professeur, l'étudiant, le texte et le contexte. Du point de vue méthodologique, le choix de l'hypertexte détermine notre comportement critique et didactique : devons-nous fixer des points de repère au cours de la navigation, ou bien devons-nous favoriser l'égarement dans la lecture et la lecture critique ? Dans l'exercice de

critique hypertextuelle que nous avons mis à jour au cours *Thèmes de Littérature Universelle*, nous avons retrouvé l'équilibre entre un certain « passage contrôlé » et « l'égaré » inévitable, afin de pouvoir dessiner une carte littéraire comprenant un certain nombre de parcours et un haut degré de dialogue entre ces parcours.

Je voudrais maintenant décrire brièvement le profil du lecteur et la pratique de la lecture impliqués par l'hypertexte, un texte qui naît de la fragmentation, de la dispersion ou du rhizome, et qui méritent une attention particulière. Espen Aarseth a même forgé le terme *ergodic literature* (à partir des vocables grecs *ergon* et *hodos*, “ouvrage” et “chemin”) pour désigner les créations littéraires qui exigent de la part du lecteur l'effort non négligeable de traverser le texte, d'en pénétrer le sens. De manière analogue, au moment d'élaborer les matériels nous avons voulu créer un produit hypertextuel ergodique pour l'étude des réseaux qui nouent des liens thématiques dans la littérature universelle.

La critique a souvent traité l'hypertexte comme la mise en pratique des idéaux théoriques post-modernes. Négation des hiérarchies par nature, l'hypertexte outrepassé les notions conventionnelles de “cloison”, de “finitude” textuelle, de même que les frontières du texte, et dissipe radicalement l'autorité en l'élargissant vers le lecteur dans l'acte même de la lecture.¹⁸⁵ On peut aussi rajouter le fait que l'extrême fluidité de l'hypertexte nous oblige à repenser une des préoccupations centrales pour ceux qui rédigent des textes: la possibilité de contrôler la façon dont chaque lecteur “passe” à travers un texte. Il me semble que l'hypertexte représente une nouvelle forme de “textualité transitable”, si je puis me permettre l'expression, fondée sur la capacité de “pénétration” d'un texte contenant des liens qui ouvrent des portes vers de nouveaux horizons de signifié. Tous ces aspects, transposés au contexte éducatif, soulèvent des défis dont il faut bien tenir compte. Le professeur qui enseigne moyennant la technologie de la voix doit simplement séduire ses étudiants à travers chaque mot, dans chaque intervention. S'il écrit un livre, un manuel, il est encore d'une certaine manière en état d'espérer de la part de ses étudiants –quelle naïve perception du contrôle– qu'ils suivront un ordre plus ou moins linéaire. Dans le cas de l'hypertexte, néanmoins, ce contrôle s'évanouit complètement, même si le professeur utilise toujours la séduction comme une arme qui pousse vers l'errance hypertextuelle. Dans ce contexte, on perd la notion de contrôle car elle est rejetée par l'hypertexte lui-même. Si le savoir se transmet et se répand en produisant une virtualité infinie de connexions intertextuelles qui représentent à leur tour les formes infinies de configuration discursive du sujet, tout devient significatif, susceptible d'être interconnecté.¹⁸⁶ Une pareille prétention de contrôle est encore

¹⁸⁵ Gilbert, Pamela K. “Meditations upon Hypertext: A Rethorethics for Cyborgs” JAC 17.1 (1997).

plus illusoire si l'on considère que le lecteur hypertextuel peut devenir écrivain –dans certaines circonstances–, tout en prolongeant et en élargissant cet hypertexte originel.

Nous faisons toutefois allusion à un hypertexte indépendant, de lecture seule, dans lequel les contributions du lecteur-étudiant se bornent à la sélection du parcours de lecture, et non pas à un système connecté en réseau, où les lecteurs peuvent aussi ajouter des textes, des liens ou les deux à la fois. Quoi qu'il en soit, l'étudiant-lecteur a la possibilité d'imposer une structure narrative déterminée à l'hypertexte: la sienne, personnelle et inaliénable. Cette structure, dominée par le désir, constitue le vrai moteur qui joue le rôle de guide subliminal au cours de la navigation à travers les contenus organisés "en réseau", à cause des liens, ce qui a d'importantes répercussions sur la rhétorique et la stylistique de la composition hypertextuelle. Stuart Moulthrop a signalé que la rhétorique hypertextuelle ne devrait pas être fondée sur la cohérence et l'ordre, mais sur l'instabilité et le chaos.¹⁸⁷ Au long de deux semestres, nos étudiants ont passé l'épreuve avec succès. On attendait d'eux qu'ils sussent parcourir les possibles itinéraires que nos lectures structurées en format hypertextuel peuvent générer, et qu'ils fussent capables en même temps (c'était leur travail de cours) de créer leur propre parcours intellectuel d'analogies thématiques et affinités de lecture et de le soumettre au jugement de la communauté des autres étudiants, et non seulement au professeur, procédé qui s'est avéré une vraie construction chorale de la pensée.¹⁸⁸ Toutefois, je ne crois pas que les milieux universitaires soient prêts à accepter la fermeté d'une déclaration de principes comme celle de Moulthrop, aussi simple dans son énoncé que complexe dans son assimilation et sa mise en fonctionnement.

Notre objectif dans l'enseignement de cette matière –peut-être trop ambitieuse pour être valable pour "tous les publics"¹⁸⁹– était de promouvoir de façon naturelle avec un outil comme l'hypertexte, un nouveau cadre de travail digital afin de mettre en évidence l'ouvrage d'un point de vue plus physique, complètement textuel, et qui permette l'établissement de

¹⁸⁶ Raffaele Pinto, "El deseo en el Proemio del *Decamerone* de Boccaccio", en Laura Borràs (ed.) *Temas de literatura universal*, Barcelone, EDIUOC, 2001.

¹⁸⁷ Moulthrop, Stuart. "Polymers, Paranoia, and the Rhetoric of Hypertext." *Writing on the Edge* 2.2 (1991): p. 150-59.

¹⁸⁸ Des exemples des travaux de nos étudiants sont disponibles en ligne: <http://www.uoc.edu/in3/hermeneia/exemples/pornotemes/index.htm>.

¹⁸⁹ Pendant le premier semestre académique le nombre réduit d'étudiants inscrits (6) et leur origine (ils possédaient tous un DEUG et avaient des notes et des profils très brillants), a grandement facilité la mise en pratique de l'enseignement. Pendant le deuxième semestre le succès de ce cours a déclenché une augmentation du nombre d'inscriptions vraiment spectaculaire pour une matière en option de deuxième cycle (plus de 30 étudiants se sont inscrits!), ce qui confirme le fait que, pour les étudiants, cette manière d'accéder à la lecture et à l'interprétation littéraire s'avère très attirante.

liens, l'interaction et l'interrelation.¹⁹⁰ Cet usage particulier de la philologie, que Raffaele Pinto perçoit comme beaucoup plus attentif au sujet interprétant et aux questions qui le constituent en tant que tel qu'au texte interprété et à sa réalité historique objective, peut être considéré comme une révolution copernicienne de la critique littéraire, promue par les nouvelles technologies.

Conclusion.

L'enseignement de la littérature comparée dans une université virtuelle comme l'UOC nous a permis de constater que l'emploi de matériaux hypertextuels pour l'enseignement comporte, à son tour, une nouvelle modalité de communication et de réception des connaissances, qui ne serait plus seulement l'enregistrement de vérités déjà établies, mais une construction collective de la connaissance fondée sur l'échange. Nous espérons bien que ce processus constituera une étape de plus vers l'interactivité de l'apprentissage en ligne. A cet égard, et après toute l'expérience cumulée, nous pouvons affirmer que la critique littéraire et l'enseignement de la littérature qui se dégage de notre pratique impliquent une certaine reconfiguration de l'enseignement en littérature comparée, à tel point que ce travail d'interconnexion, qui est le propre de l'hypertexte, s'est avéré une forme discursive très convenable à ce genre d'enseignement. D'une logique linéaire et déductive, nous passons à une logique ouverte et relationnelle et, comme il s'agit d'un environnement textuel multiple, les seules frontières sont la curiosité et le désir. Il est vrai que le risque et la sensation d'égarement de l'étudiant sont importants –surtout au début–, mais l'apprentissage collectif où chaque étudiant apprend à partir des expériences des autres, l'établissement de plusieurs parcours de lecture qui traversent le texte presque à l'infini, l'établissement de liens entre textes et thèmes et, finalement, l'appel à la littérature généré par la littérature elle-même sont des acquis très positifs que nos étudiants ont énormément apprécié. Voilà pourquoi la conclusion que nous pouvons en tirer est qu'une certaine distorsion des modalités de production, transmission et interrogation des textes peut être comprise dans l'hypertextualité comme une certaine mutation épistémologique semblable à celle qui a mené John Donne à écrire le vers qui suit, tout à fait pertinent pour le moment que nous vivons, d'autant plus qu'il constitue une analyse du rôle du critique dans ce nouvel environnement troublant. Je termine donc sur ce vers promis comme la meilleure des élucidations possibles: “*Tis all in pieces, all coherence gone*”, et je reprends ce propos sous forme de question « *Vole en éclats, toute*

¹⁹⁰ Borràs Castanyer, Laura, “Internet i literatura avui: el fil d’Ariadna” dans http://www.uoc.edu/in3/hermeneia/sala_de_lectura/internet_i_lit.htm (last consulted 25/07/03).

cohérence abolie? » car j'espère dans un futur immédiat pouvoir apporter des arguments pour défendre l'existence d'une "*cohérence de la fragmentation*". Soient ces mots une promesse d'avenir pour les études littéraires et pour l'enseignement de la littérature dans un environnement virtuel et dans un futur imminent.

Dra. Laura BORRÀS CASTANYER
Universitat Oberta de Catalunya
Hermeneia
lborras@uoc.edu

BIBLIOGRAPHIE

Adell, J.E. "ENSEÑAR LITERATURA EN LA RED. UN EJEMPLO DE CRÍTICA HIPERTEXTUAL" dans *EDUCATIONAL TECHNOLOGY ACTAS DE LA CONFERENCIA INTERNACIONAL DE TIC'S EN LA EDUCACIÓN*, badajoz, publicaciones de la junta de Extremadura (serie sociedad de la información), 2002, p. 591-595.

Borràs Castanyer, Laura (éd.) *Temes de literature universal*, barcelone, ediuoc, 2001.

Borràs Castanyer, Laura, "internet i literatura avui: el fil d'ariadna" dans <http://www.uoc.edu/in3/hermeneia>.

Borràs Castanyer, Laura, "Leed, leed, malditos". notas para una hermenéutica de la lectura hipertextual" dans María José Vega (éd.) *literatura hipertextual y teoría literaria*, madrid, mare nostrum, 2003, p. 189-201.

Cornella ,A. "Cómo sobrevivir a la infoxicación" dans [HTTP://WWW.UOC.EDU/WEB/ESP/ARTICLES/CORNELLA/ACORNELLA.HTM](http://www.uoc.edu/web/esp/articles/cornella/acornella.htm) (last consulted 25/07/03).

Gilbert, Pamela K. "meditations upon hypertext: a rhetorethics for cyborgs » jac 17.1 (1997).

Goodheart, Eugene *Does literary studies have a future?* the university of Wisconsin press, 1999.

landow, George P "what's a critic to do?: critical theory in the age of hypertext." dans *hyper/text/theory*. ed. George P. Landow. Baltimore: Johns Hopkins up, 1994. 1-50. trad. esp. *teoría del hipertexto*, george p. landow (comp.), barcelone, paidós, 1997, p. 17-68.

Moulthrop, Stuart. "Polymers, paranoia, and the rhetoric of hypertext." *Writing on the edge* 2.2 (1991): p. 150-59.

Navajas, Gonzalo, "El futuro como estética. ¿es posible la literatura en el siglo xxi?" (<http://www.lehman.cuny.edu/ciberletras/v03/navajas.html> dernière consultation 19/09/02)

Pinto, Raffaele, "Crítica literaria y construcción del sujeto. dos modelos de autoanálisis: sigmund freud (*psicopatología de la vida cotidiana*) e Italo Calvino (*seis propuestas para el próximo milenio*) dans Laura Borràs (éd.), *deseo, construcción y personaje*, madrid, sgae, 2002, pp. 173-190.

Ros, A, "risks and opportunities of virtual learning: the experience of uoc", *digithum*, 3: <http://www.uoc.edu/humfil/articles/eng/ros/ros.html> (last consulted 25/07/03)

Smith, Jonathan "is there a hypertext in this class? teaching victorian literature in the electronic age" (<http://www-personal.umd.umich.edu/jonsmith/tlwcart.html>, dernière consultation 25/01/02).

DE L'HYPERDOCUMENT À L'HYPERNARRATION : RÉCIT D'UNE EXPÉRIMENTATION PÉDAGOGIQUE À DISTANCE.

Franck Cormerais
Université de Nantes

En ouverture, précisons le statut de ce texte. Disons qu'il est conçu comme un retour d'expérience raisonnée d'un enseignant pris dans le "montage" d'une formation à distance, la première, proposée dans le cadre de l'Université de Technologie de Compiègne. Nous n'avons pas choisi le parti pris d'une énonciation théorique surplombante¹⁹¹, mais plutôt le ton ethnographique d'une enquête que nous nous sommes imposée à nous-mêmes à propos de la mutation de notre métier.

Le récit de notre parcours dans le dispositif en ligne d'enseignement va s'organiser en deux séquences qui tracent les variantes de notre pratique pédagogique. Ainsi, le processus mis en œuvre dans son milieu de concrétisation apparaît comme le déroulement du circuit suivant : entre 1996 et 2000, nous avons été sur le chemin qui mène du cours classique à l'hyperdocument ; depuis 2001, nous tentons de passer de l'hyperdocument au récit interactif par la conception et le développement d'une hypernarration. Ces séquences correspondent à une extériorisation des modes de transmission du savoir. En effet, en déplaçant la relation avec l'apprenant, ce n'est pas seulement à un changement de style cognitif que nous sommes conduits mais à une interrogation sur les possibles ouverts par les supports numériques d'inscription et d'enregistrement. Nous retrouvons dans un contexte technologique totalement différent la problématique des méthodes "actives" de l'Éducation Nouvelle.

1 - Innovation en ligne et écriture du changement .

Au commencement, il y a une sorte d'embrayeur général, une innovation organisationnelle : le DICIT¹⁹². Sous cet acronyme se délivre une formation à laquelle je participe en tant qu'acteur depuis sa création. Abrisée dans les locaux de la Formation Continue de l'Université, le DICIT

¹⁹¹ Pour une approche plus théorique : F. Ghitalla et F. Cormerais « Les nouvelles technologies de la formation et la question des formats », *Revue de l'Association EPI, Enseignement Public et Informatique*, n°93, mars 1999, pp.70-81.

¹⁹² Diplôme en Communication Industrielle et Technologique. Ce diplôme est un DESS et va devenir un Master : www.utc.fr/dicit/

doit être envisagé à la fois comme un lieu d'expérimentation et comme un nouvel emplacement dans un établissement de recherche et d'enseignement¹⁹³.

Le DICIT repose sur un découpage entre "présentiel" et "distance" qui distribue le partage du synchrone et de l'asynchrone : temps et rythme deviennent ainsi des notions clés de l'organisation. Le rassemblement des apprenants permet à chacun de découvrir le matériel, les programmes et les enseignants. Ce "rassemblé/assemblé" qui a lieu en début, milieu et fin, des modules autorise la construction d'une identité de groupe qui pourra se développer ensuite en véritable communauté virtuelle dans les travaux coopératifs ou individuels.

Le contenu de la formation, centré sur la communication industrielle et technologique, fait également connaître les exigences de l'écriture en ligne aux apprenants. Considéré autrefois comme lié principalement à la rédaction des modes d'emploi des objets industriels, le rédacteur technique doit maîtriser aujourd'hui les procédures liés à tous les supports : principalement la page et l'écran.

Futur rédacteur et donc "scribe de l'âge électronique", notre apprenant doit être capable de situer sa pratique dans l'évolution générale de l'écrit. A cet effet, le programme comprend un module consacré à l'histoire de l'écriture, dont j'assume la responsabilité. C'est donc dans le cadre de l'évolution des métiers de la rédaction que notre travail d'enseignant, à son tour, prend son sens.

Pour comprendre le sens de cette boucle disons que, parallèlement à la transformation de la rédaction technique, nous avons le sentiment de participer à la mutation des formats pédagogiques. Formats qui dépendent d'une inscription matérielle produite pour un enseignement dans lequel se superposent une plate forme technique, une couche applicative d'un logiciel coopératif et, enfin, une couche pédagogique¹⁹⁴. Dans cette stratification, le dispositif doit être compris comme un « inducteur de représentations », il appelle et annonce à la fois une métamorphose de l'accès au savoir¹⁹⁵. C'est dans cette disposition en couches que s'opère un décentrement d'identité que nous allons maintenant relater.

2 - Du polycopié au polymédia : la plate-forme et le scénario pédagogique

Le récit de notre action décrit la conception et la réalisation d'un document électronique, un hyperdocument, consultable à l'écran par l'apprenant. Nous nommons

¹⁹³ Franck Cormerais, « Une formation à distance en action », Actes du Colloque Industries Educatives : Situation, Approches, Perspectives (Nov.98), Presse Universitaire de Lille, Collection UL3, 1999.

¹⁹⁴ Dominique Boullier, "Les choix techniques sont des choix pédagogiques : les dimensions multiples d'une formation à distance", *Sciences et techniques éducatives*, vol. 8 (3-4), 2001, Hermès.

¹⁹⁵ Jacques Perriault, *L'accès au savoir en ligne*, éditions Odile Jacob, 2002.

"Polymédia" ce document qui succède au traditionnel photocopié. Pour caractériser le statut central de ce document, précisons les principes qui engagent sa finalisation. Nous pourrions voir ensuite comment l'environnement du polymédia impose la nécessité d'un "scénario pédagogique".

Le premier principe à évoquer est une méthode de structuration qui permet une organisation des données. Une initiation à la démarche *Information Mapping*¹⁹⁶, suivie par l'ensemble de l'équipe projet, s'avéra un élément de départ considérable pour cadrer les problèmes liés au traitement de l'information. Il faut en retenir le principe de "granularité" pour organiser la rédaction des cours. Si la typification générale de l'information proposée initialement par la méthode n'a pas été retenue, il apparaît que celle-ci a sensibilisé collectivement les enseignants aux questions d'harmonisation, de structuration et de présentation des contenus disciplinaires. Finalement, un ensemble de préconisations fut adopté pour porter les contenus à l'écran. Un grain de savoir, par exemple, ne devait pas excéder une taille permettant son affichage à l'écran sans recours à l'ascenseur. Chaque grain devrait également comporter un titre et une entrée canonique pour permettre une indexation détaillée et une meilleure appropriation du sommaire.

La mise au point d'une chaîne éditoriale¹⁹⁷ pour élaborer les "Polymédias" est le deuxième principe majeur de l'initialisation du projet. Cette chaîne, en reprenant les outils logiciels *Polytec* permet aux enseignants de maîtriser l'ensemble des opérations de fabrication des documents électroniques.

La distinction entre document logique et document physique contribua à la prise en considération des différentes lectures possibles du document. S'orienter dans le document devenait une clé pour faciliter l'appropriation du contenu. S'il apparaît plus clairement aujourd'hui que l'orientation de l'apprenant dans le support d'inscription trouve son prolongement dans les questions liées à la navigation hypertextuelle¹⁹⁸, nous pouvons dire que le principe de notre démarche consistait à mettre au point un système qui "soulage" l'activité de lecture. Contrairement au livre, l'apprenant n'écoute pas le texte mais regarde la page-écran à la recherche de repères qui la balisent. Ainsi la hiérarchisation de l'information et sa présentation tendent-elles à produire un processus visuel délinéarisé. Au concept d'asservissement du lecteur succède la mise en œuvre, difficile, car aujourd'hui en cours d'élaboration, d'un appareillage autorisant une liberté de lecture¹⁹⁹.

¹⁹⁶ www.information-mapping.fr

¹⁹⁷ Bruno Bachimont, "Polytex, un environnement pour l'édition structurée de photocopiés électroniques multsupports", *Cahiers Gutenberg*, n°28-29, Congrès Eurotex, mars 1998.

¹⁹⁸ "La navigation", *Les Cahiers du numérique*, sous la direction de F. Ghitalla, vol.3, n°3, 2002.

¹⁹⁹ Christian Vandendorpe, *Du papyrus à l'hypertexte, Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, La Découverte, 1999.

Si le "Polymédia" amenait des éléments de réponse à la question délicate sur la définition d'un cours électronique, nous nous sommes trouvés ensuite confrontés à un autre problème - celui de l'assemblage des cours - posé cette fois par l'environnement distribué qui demeure l'indispensable complément à la chaîne éditoriale. L'assemblage des cours forme donc le troisième principe de la méthode. Avant de l'aborder, présentons le dispositif technique.

La plate-forme éducative retenue pour la formation, *Learning Space*, est une couche applicative de *Lotus Notes*, un progiciel de type *groupware*²⁰⁰. Ce dernier a été racheté par IBM en 1995. *Learning Space* se compose d'une plate-forme de diffusion de cours et d'un ensemble d'outils pour contrôler l'accès aux cours et tutorat.

Quatre rubriques forment la noyau de *Learning Space* (cf. fig.1). Le *Programme* est la première de ces rubriques. A côté de la *Médiathèque* où sont déposés les contenus, de la *Salle de cours* où sont déposés les travaux et des *Profils* où sont mises des informations sur les membres de la communauté, le *Programme* propose un agenda. Avec cette rubrique qui expose le déroulement de chaque cours est apparue la nécessité d'un assemblage pédagogique. Partant d'une réflexion sur l'idée de la mise en séquence des contenus, c'est à l'aide du concept de "scénario pédagogique" que nous avons pensé collectivement l'utilisation de la plate-forme.

A l'aide du "scénario pédagogique", nous devons anticiper les contraintes imposées par la formalisation des séquences éducatives et proposer des solutions pour articuler les *curricula* (objectifs de la formation, référentiel des contenus) à la didactique.

Le concept de scénario, dans un premier temps, a mis en relief notre ignorance des actes pédagogiques relatifs à l'art d'enseigner. Nous entendions par "actes pédagogiques" l'inventaire des ressources pouvant être mobilisées dans une séquence éducative par le dispositif. Le scénario pédagogique traduisait donc concrètement une pratique théorique liée au développement du dispositif, alors même que nous cherchions à nous éloigner du modèle de l'enseignement programmé de Skinner.

Pour cela, nous nous sommes d'abord centrés sur la charge de travail de l'apprenant : organisation et durée des exercices, nature de l'évaluation, rendus individuels ou coopératifs. Une fois passée la transposition des formes classiques d'enseignement, une démarche heuristique a émergé pour apporter des améliorations par ajustements successifs. Ce n'est

²⁰⁰ Ce terme est traduit par collecticiel. Un collecticiel permet d'échanger des données à l'intérieur d'un groupe et de la traiter en commun. Il comporte souvent aussi une messagerie et un système de gestion des documents et un calendrier des tâches qui s'appliquent pour tous.

donc pas sur le mode d'une transformation immédiate et complète de la relation pédagogique que nous avons vécu le changement.

Rapporté à son environnement global, ce n'est pas seulement le cours électronique et ses problèmes d'orientation dans le support qui nous préoccupaient mais également, et de façon plus intense, les relations entre le sujet connaissant et le groupe, le fonctionnement d'une communauté virtuelle, la coordination pédagogique entre les cours.

Rétrospectivement, il apparaît que la création d'une relation pédagogique dans cette première phase a débouché sur la concrétisation d'une didactique qui devait être couplée aux actes pédagogiques mis en situation par l'environnement du dispositif. Ainsi l'imprécision du "scénario pédagogique", au départ, était dû à un tâtonnement dans l'usage des fonctionnalités de l'environnement²⁰¹. Ce n'est pas à la seule jonction du sémiotique et du technologique, pour la réalisation du "polymédia" que se situait notre questionnement sur l'enseignement à distance mais aussi, et surtout, dans la pratique collective d'une ingénierie pédagogique qui a débouché sur l'institutionnalisation de parcours de formation pour nous inédits.

3 - De l'hyperdocument à l'hypernarration

Un tournant va s'opérer dans notre récit avec l'opportunité qui nous a été offerte, en 2001, de poursuivre notre travail sur le "scénario pédagogique". Le Conseil Régional de Picardie, en décidant de subventionner la réalisation de produits interactifs pour la formation, nous a permis de poursuivre notre expérimentation pour la conduire dans une nouvelle direction.

Dans cette nouvelle phase, l'enseignant se transforme en auteur et chef de projet multimédia. Deux motifs expliquent cette métamorphose. Premièrement, nous tenions dans cette opportunité une possibilité de croiser, à propos du récit interactif, approche théorique et réalisation pratique dans la continuité d'un enseignement consacré à l'écriture multimédia²⁰². Deuxièmement, après la phase de constitution du "polymédia", il nous était apparu que le cours déposé dans la plate-forme d'enseignement faisait l'objet d'un détournement. Les apprenants avaient rapidement, en effet, demandé que le "Polymédia", initialement prévu pour être lu à l'écran, soit imprimé, relié et diffusé pendant les présentiels. Ce retour, non prévu, de la forme livre faisait question. Que le papier offre de meilleures conditions de lisibilité que l'écran, soit, que le polycopié reste un objet maniable et portable demeure évident, mais ces raisons invoquées sont-elles suffisantes pour justifier la disparition de l'écran et avec lui de

²⁰¹ La version 2 du cours possède les compléments suivants : illustrations, QCM.

²⁰²

l'hyperdocument ? Autrement dit, en optant pour un retour du photocopié, les apprenants ne faisaient-ils pas un choix régressif ?

Afin de répondre à ces questions, nous avons choisi pour hypothèse de départ d'aller du "Polymédia" à une autre version qui comprendrait une hypernarration. De cette confrontation devait naître une innovation²⁰³ qui rapproche notre module "histoire de l'écriture" d'une logique du jeu. Ce choix correspondait, en fait, à une stratégie qui devait faciliter la lecture à l'écran pour enrayer, en quelque sorte, le retour de la version papier.

Aborder ainsi le jeu, c'était considérer avec sérieux la pratique culturelle des jeux vidéos²⁰⁴. Il n'était pas dans notre propos de reconduire les discours sur les mérites du "ludo-éducatif" ou de "l'édivertissement". A l'inverse de ces postulats, nous entendions introduire le jeu comme un supplément au Polymédia. Dans notre hypothèse, un autre problème se posait à nous : comment contourner l'aporie d'une "hypotextualité"²⁰⁵ qui dilue le sens dans un mouvement de renvoi de textes à l'infini. C'est-là que la narration et le jeu proposent un schéma central : où, initialement perdu, le lecteur/joueur doit se frayer un chemin pour trouver ou se retrouver. Voici le paradoxe qui justifie notre hypothèse : un dédale peut conduire au savoir. La situation classique du labyrinthe méritait d'être reliée à celle du pédagogue qui, lui aussi, étymologiquement conduit et mène. Le rapport à la chose enseignée (*didaskhein*) se transforme alors en une relation d'aide. Le fil que tend le guide, quand on fait appel à lui, permet de retrouver son chemin dans le labyrinthe du savoir.

Le labyrinthe raconte toujours quelque chose, l'aventure mouvementée prend la forme d'un récit. Dans notre projet, une fiction stimule la connaissance. Déchiffrant des messages, l'apprenant devient le héros d'une aventure en trouvant des réponses à des énigmes dans une base de connaissances. Cette situation contourne l'opposition de la vérité et du simulacre. Notre attitude de pédagogue et d'auteur consiste à articuler connaissance encyclopédique et univers diégétique²⁰⁶. Aussi le Polymédia fut-il rebaptisé : "Odyssée de l'écrit et de ses supports"²⁰⁷.

Dans cette nouvelle phase, la convergence de la fable et de la raison ouvre quelques pistes qui débouchent sur une question plus générale : l'économie scripturale qui se met sous

²⁰³ 6eme Sens Multimédia, Société de développement informatique, est partenaire du projet. Elle assure le développement informatique (Philippe Davenne) et le graphisme (Stéphane Haute Potier). Adresse électronique : www.6e.sens@6esens-sens.fr

²⁰⁴ Alain et Frédéric Le Biberder, *Qui a peur des jeux vidéo ?*, Paris, La Découverte, 1993

²⁰⁵ L'opposition hypotexte /hypertexte est présentée par Bruno Bachimont, in B. Bachimont, "Du texte à l'hypertexte, parcours de la mémoire documentaire", Revue, *Raison, Idéologie, pratiques*.

²⁰⁶ Le travail de Ricoeur nous a inspiré un tel rapprochement. Cf. Paul Ricoeur, *Temps et récit*, T. 1.2.3., Paris, Seuil.

²⁰⁷ Raymond Queneau dans un texte célèbre classait tous les récits à partir d'une opposition première de l'Iliade et de l'Odyssée.

la dépendance de l'hyper²⁰⁸, ne se pose-t-elle pas comme une nouvelle machinerie de représentation du savoir ? Les psychologues de l'éducation et les spécialistes des sciences cognitives pourront répondre. Pour notre part, la réflexion sur notre pratique nous a amenés à dresser en creux un portrait du lecteur en nouvel « apprenant ». C'est bien le statut du lecteur qui doit évoluer pour éviter le retour du polycopié.

L'expérimentation que nous proposons par le biais de l'hypernarration doit offrir, bien sûr, des alternatives au contrat fictionnel. Personne ne doit être obligé de jouer. Un mode "découverte" et un mode "révision", conçus à partir du contenu du cours, deviennent des fonctionnalités supplémentaires qui rendent la fiction autonome. On peut dire que l'hypernarration présente une couche supplémentaire dans le dispositif. Couche qui permet d'articuler les dimensions du voyage, de l'initiation, de l'épreuve dans un contexte d'apprentissage. Ceci sans revenir sur les exigences de l'acquisition d'un contenu encyclopédique garanti par un niveau académique.

4 - Du poste de travail à la posture narrative, ou la fiction en situation d'apprentissage

Pour décrire plus précisément l'introduction de l'hypernarration dans le "Polymédia", posons la question : la fiction pourquoi faire²⁰⁹? La réponse que nous allons apporter tient dans le statut de l'écran qu'il s'agit de transformer en surface de lecture. En vue de cet objectif, notre démarche a consisté à mobiliser un désir de fiction dans le champ du savoir, désir qui, faut-il le rappeler a été soigneusement gommé du système éducatif. Etrangement, la fable est reléguée à l'âge de l'enfance²¹⁰ alors qu'elle est une nécessité de l'espèce humaine, ce que rappelle Eco²¹¹ après Bergson et Janet.

Notre motif, le "désir de fiction" demeure-t-il suffisant pour justifier une problématique qui, sans les confondre, cherchait à rendre perméable la frontière existante entre la connaissance démonstrative (déictique) et l'approche poétique? Nous faisons le pari que la fiction peut être mise, dans certaines conditions, au service d'un dépassement de l'opposition stricte entre norme propositionnelle²¹² et vraisemblance aristotélicienne. Le statut de la fiction, tel qu'il est mis en œuvre dans notre projet, tente de s'articuler à un modèle

²⁰⁸ Hypertexte, hyperspace, hypermédia, etc...

²⁰⁹ Nous répondons en écho à l'interrogation posée par le beau livre de Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, 1999.

²¹⁰ Michel Fabre, *L'enfant et les fables*, PUF, Paris, 1989.

²¹¹ Umberto Eco, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985.

²¹² Cette norme est-elle même traversée par l'opposition entre l'apodictique (*Apodeiktikos*) ce qui est propre à convaincre par l'évidence nécessaire (de droit), et l'assertorique : la vérité de fait non nécessaire.

encyclopédique²¹³. Dès lors, l'imagination ne serait plus la "folle du logis", l'éternelle trompeuse qui s'oppose au vrai ! Avec elle, au contraire, pourrait bien se créer un espace mental où surgit l'énigme d'un "ce qu'il va falloir résoudre en s'éclairant d'une connaissance". Dans cette situation, l'énigme sert à convoquer l'éros du savoir²¹⁴. Si le récit est souvent compris comme un piège tendu au lecteur, il s'agit cette fois, non de tromper, mais de solliciter par le biais du fictionnel une connaissance. Comment ? Nous détaillerons notre réponse en trois points :

- a) En distinguant, d'abord, la fable de la fiction pour préciser le concept de scénation
- b) En redoublant, ensuite, l'énigme dans l'intrigue par l'épreuve dans la connaissance
- c) En redistribuant, enfin, les enjeux de l'arrière-fable pour arriver à un "roman de formation".

a) Fable, fiction et scénation

Dans toute mise en intrigue, la fable est ce qui est raconté tandis que la fiction se compose des divers régimes selon lesquels le texte est "récité". Dans la fable, on trouve les épisodes, les personnages et les événements. Dans la fiction se concentrent posture du narrateur, la présence ou absence d'un regard neutre, l'engagement de tout le récit dans la perspective d'un personnage ou de plusieurs. Laissons à Michel Foucault le soin de synthétiser cette différence, avant d'en faire usage : "*La Fable est faite d'éléments placés dans un certain ordre. La fiction, c'est la trame des rapports établis, à travers le discours lui-même, entre ce qui parle et ce dont il parle. Fiction, aspect de la fable*".²¹⁵

Dans notre hypernarration, la fable règle des séquences de l'action dans une structure narrative close. Ce mouvement s'avère essentiel car il amène un dénouement compris comme éclaircissement, nous retrouvons là une matrice du "perdre/(se) trouver. Si la fable introduit le caractère fini du récit, la fiction vient surprendre l'action avec les moyens du numérique. Lorsque la fiction devient hypernarrative, c'est la conduite fictionnelle qui se trouve changée dans ses modes car sont alors inscrits de nouveaux possibles compris comme renouvellement de la mise en espace. Nommons ceci la "*scénation*"²¹⁶, c'est-à-dire le traitement scénique²¹⁷ des éléments de l'écran. La scénation devient un aspect de la fable.

²¹³ Umberto Eco, *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 1988.

²¹⁴ Michel de Certeau a fait un usage de la "pulsion de savoir" dans *La fable mystique*, Paris, Gallimard, 1982.

²¹⁵ Michel Foucault, "L'arrière fable", article publié dans la revue *L'ARC* consacrée à Jules Verne, p.5. Réédition, Duponcelle, Paris, 1990.

²¹⁶ Sur le concept de scénation, cf. Alain Durant, Jean-Marc Laubin, Sylvie Leleu-Merviel, "Vers une classification des procédés d'interactivités par niveaux corrélés aux données, *Hypertexte et hypermédia, H2 PTM'97*, Hermès, 1997, p.371.

²¹⁷ *Director* de Macromedia est le logiciel, par excellence, de scénation.

b) Intrigue, épreuve et connaissance

Si la fable apporte un principe de clôture du récit, le circuit que nous entendions mettre en œuvre consistait à faire progresser simultanément intrigue et "résolution" de problème. Pour cela, nous ne mobilisons pas le paradigme du récit sans fin de la littérature combinatoire, fréquemment mis en application sur Internet. Nous oscillions plutôt entre les deux façons de traiter l'intrigue²¹⁸.

Dans le premier cas, la forme de la différenciation entre question et réponse se déroule ainsi : plus le problème est explicite dans le texte, plus la résolution est différée, plus la progression du problème vers la résolution est le fait du texte. Ainsi la signification est littérale puisque le texte annonce de quoi il est question. L'univers du discours est référentiel (mimétique, axé sur le vraisemblable), le lecteur est donc passif car il assiste à la résolution que le texte met en lumière. Cette concordance entre dénouement et résolution est le fait des histoires policières.

Dans le second cas, l'intrigue propose une différenciation où la question ne trouve pas de réponse. L'énigme fait problème, le sens est divers (absurde, incommunicable...). La fiction déconstruit le récit (Joyce, Kafka). La littéralité n'a plus d'autre objet que son impossibilité même : le renforcement de l'énigme.

Notre oscillation entre ces deux façons de conduire l'intrigue se comprend aisément dans l'hyper narration comme le besoin de récupérer une situation référentielle du récit pour lui associer une étrangeté dans son mode fictionnel par la scénation. On peut dire que notre objet consistait à faire dévier l'intrigue de sa trajectoire pour lui adjoindre une dimension encyclopédique. Autrement dit, le modèle actantiel du personnage et le modèle pédagogique de l'apprentissage se superposent. La mise à l'épreuve du premier correspondrait à un exercice pour le second. Nous organisons ainsi la rencontre du héros et de son double: l'apprenant.

Avec les deux foyers du récit (l'énigme et la résolution des problèmes), l'apprenant se trouve interpellé par la demande de la fable qui ne peut se dérouler dans son exposition que par le biais de la scénation qu'organise la fiction. Il doit répondre aux questions qui obligent son personnage à faire un détour par l'encyclopédie. L'hyper narration ne cherche pas à déconstruire la littéralité. En redoublant l'énigme par les épreuves, elle contribue plutôt à définir un sens nouveau du roman de formation .

²¹⁸ Sur le premier traitement de l'intrigue, Siegfried Kracauer, *Le roman policier*, Paris, Payot, trad. française, ed. de poche, 198. Sur le second traitement de l'intrigue, Gilles Deleuze et Félix Guattari *Kafka, Pour une littérature mineur*, Editions de Minuit, 1975.

c) L'arrière-fable et le "roman de formation".

Dans la théorie du récit de Michel Foucault, l'arrière-fable est une configuration originale qui naît de la rencontre des formes de la fable, des modes de la fiction et du contenu des thèmes²¹⁹. Dans notre hypernarration, l'arrière-fable consiste à transformer le contenu (le thème de l'histoire de l'écriture) par le biais d'une fable (récit) dont le mode fictionnel expose des épreuves dans un environnement numérique(scénation). Dès lors, le parcours de l'apprenant, s'il en accepte le contrat fictionnel, pourrait bien s'apparenter à un roman "d'initiation" ou de "formation" d'un genre nouveau²²⁰.

En traversant les différents univers du jeu, l'apprenant/héros se perd et s'éprouve pour se retrouver dans une quête. Dans l'univers 1, il devra utiliser une machine (*Mémorisa*) pour aller dans la base des connaissances afin de découvrir le secret des messages d'un palimpseste électronique. Dans l'univers 2, il devra déjouer le piège d'un interrogatoire pour continuer son périple. Dans le monde 3, les motifs d'un emprisonnement et les raisons d'une révolte lui seront dévoilés à condition qu'il maîtrise le sens caché de nouveaux messages. Dans l'univers 4, confronté à quelques pièges diaboliques, il pourra localiser et libérer une héroïne.

Ce résumé des formes de fable, ce redoublement de l'intrigue par l'épreuve et cette redistribution de l'arrière fable dans la perspective d'un "roman de formation", éclaireissent le statut de la fiction interactive. Fictionner pour apprendre, voici la tentative de réponse que nous pouvons apporter à la question inaugurale : la fiction pourquoi faire ?

Parmi les modes originaux de l'hypernarration dans le projet, soulignons le rôle de la 3D. Cette forme symbolique intègre dynamiquement le point de vue du personnage dans l'espace et complète ainsi la matière d'expression. La superposition des dimensions sémiotiques débouche sur une spatialité comprise comme découverte d'un lieu par un avatar. La mise en scène du savoir dans l'espace de scénation apporte une expérience esthétique nouvelle. Rappelons que le propre de l'art est de produire de l'émotion, de la stupeur, des affects, de l'étonnement et de la curiosité. L'esthétique du numérique, loin de se poser comme une altérité au savoir pourrait y conduire. Alors, l'hypernarration déboucherait sur une expérience originale de la relation d'apprentissage. Nous tenons là l'arrière-fable de notre *Odyssée de l'écriture*.

²¹⁹

²²⁰ Rappelons que le *Bildung*-roman, puissant courant d'inspiration romanesque du 18^e siècle allemand, donne une illustration narrative de la formation comme expérience.

Conclusion :dispositifs d'enseignement et politique des auteurs

Le récit de notre parcours ne présente qu'un cas particulier dans une formation à distance, il doit néanmoins être relié au contexte plus large des biens éducatifs. Sans pouvoir développer ce thème et avec lui celui de l'avènement d'un âge de la majorité sociale des techniques²²¹, disons que l'écriture en ligne opère une reconfiguration des relations entre transmission du savoir et économie des connaissances²²².

Ajoutons à ce constat que le devenir des communautés apprenantes et des institutions scolaires pose le problème de l'invention des outils pédagogiques qui restent en phase avec les possibles ouverts par les technologies de l'information. Cette question n'est pas récente²²³. Seulement, de manière de plus en plus pressante, se formule aujourd'hui la question de la reconnaissance d'un droit à l'expérimentation qui permettrait de défendre "une politique d'auteur" en matière de multimédia pédagogique. Politique qui ne répondrait nullement aux seules injonctions des choix industriels, où l'innovation pédagogique n'est bien souvent qu'un argument secondaire. Travailler à la création d'autres dispositifs, c'est considérer que le devenir industriel des biens éducatifs doit rester l'allié d'un art d'enseigner.

Franck Cormerais
Université de Nantes
IRUTIC
f.cormerais@wanadoo.fr

²²¹ Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 3^e édition, 1989, pp.106-112.

²²² Pierre Moeglin, "L'industrialisation du secteur éducatif", *Dossier de l'audiovisuel n°86*, L'industrie du multimédia éducatif, INA/La documentation Française, Juillet-Août 1999, pp.53-54.

²²³ Geneviève Jacquinot, *L'école devant les écran*, Paris, ESF, 1985.

COLISCIENCES : HYPERTEXTUALITÉ ET “ HISTOIRE DES IDÉES ”

Marc SILBERSTEIN
CNRS, UPR 36
Laboratoire Communication et politique

En 1999, devant le constat d'une quasi absence de ressources en ligne offrant des corpus francophones traitant de sciences – alors que les sites de ressources textuelles en littérature sont fort nombreux –, nous avons conçu un projet visant à proposer un COrpus de LIttérature Scientifique de langue française (Colis) – en l'occurrence, la biologie. Sous l'impulsion de Georges Vignaux (directeur du Laboratoire Communication et Politique, CNRS, UPR 36) un site prototype fut alors élaboré, consacré à un ouvrage de Claude Bernard, l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale (IEME). Cette étape permit (i) de dresser l'inventaire des diverses difficultés pratiques (éditoriales et informatiques) qui accompagnent tout développement d'un projet de ce type ; (ii) de mettre en œuvre les idées théoriques sur l'hypertextualité produites au sein du LCP.

Des logiciels, des interfaces utilisateurs, des modes d'accès aux textes, etc., furent évalués, ce qui nous autorise maintenant à pérenniser des choix technologiques précis (XML pour les textes en ligne, logiciels libres [Apache comme serveur Web, php comme langage de scripts et mySQL comme base de données] pour l'environnement informatique, etc.), grâce auxquels nous développons depuis plusieurs mois le programme Colisciences (extension de Colis).

Colisciences répond à trois objectifs :

- Se donner les moyens de l'édition en ligne de collections d'auteurs biologistes et naturalistes du xix^e siècle, en langue française, et par là valoriser un patrimoine historique et un moment “ remarquable ” de l'histoire des sciences et des idées ;
- Prendre ce corpus inédit comme base de réflexion sur la question scientifique de la nature de l'hypertextualité : processus, parcours, liens, lectures, navigations ;
- Contribuer, ce faisant, aux travaux sur l'“ histoire des idées ” dans ce contexte précis du développement et de la consolidation d'une science moderne du vivant.

De ces trois objectifs résultent plusieurs axes de travail :

- * la constitution d'un corpus raisonné et annoté, permettant la mise en valeur scientifique et patrimoniale de certains états de la pensée au sein d'un domaine – la biologie – constamment traversé par des controverses et des innovations méthodologiques et conceptuelles – d'où la préoccupation historique et épistémologique ;
- ** la prise en compte de la spécificité de l'hypertextualisation quand il s'agit de tester sa pertinence comme outil pour aborder les questions de la “ navigation ” dans une masse documentaire particulièrement profuse et diverse ;
- *** le questionnement sur les processus d'acquisition de connaissances via ce dispositif particulier.

Concrètement, nous allons mettre en ligne près de 5 500 pages empruntées à des éditions originales des textes de Claude Bernard, Étienne et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Armand de Quatrefages, Romanes, Schmidt, Büchner. Par la suite, nous nous donnons notamment pour but de proposer, toujours en accès libre, une édition complète des livres de Claude Bernard (une quinzaine de titres), plus une sélection de ses articles, soit environ 5 000 pages supplémentaires.

Chaque auteur est présenté grâce à : une courte notice biographique, une bibliographie de et sur l'auteur, une présentation ou réflexion sur ses travaux et leur portée.

Ce corpus sera entièrement inter-relié, via les notions clés, en tant qu'elles sont des “ moteurs sémantiques ” permettant de suivre les usages et les transformations du vocabulaire scientifique et philosophique, au sein des différentes représentations du vivant. (Ainsi, 30 notions ont été repérées dans l'IEME, telles que, par exemple : vie, méthode expérimentale, physiologie, raisonnement, etc. La liste de ces notions sera modifiée en fonction des autres ouvrages du corpus.) Ce ne seront donc pas seulement des textes “ bruts ” qui sont ainsi rendus disponibles, mais des parcours d'exploration et de lecture qui seront proposés au travers de dispositifs de navigation permettant idéalement :

- de trouver de la façon la plus économique en termes de temps et de “ charge mentale ” les informations souhaitées ou recherchées ;
- de “ saisir ” les idées contenues dans ces textes par d'autres moyens que les lectures linéaires impliquées par le dispositif “ livre ” habituel.

En donnant ainsi à lire un corpus de ce type, le site Colisciences met à disposition un ensemble structuré de textes-sources et de textes-commentaires. Nous privilégions donc le rapport permanent entre les écrits des biologistes du XIX^e siècle contenus dans la base textuelle et des “ aides ” à la saisie du sens, telles que le “ glossaire ” et les “ notions ”, et aussi les commentaires afférents aux auteurs des textes-sources. Ces commentaires, ces essais, seront dans un premier temps rédigés par l’équipe de Colisciences, mais le but est, à terme, de faire de ce site, sur les questions qui le concernent spécifiquement, un lieu de publication pour les acteurs habituels des disciplines convoquées. Cela pose donc le problème de la constitution d’une communauté de chercheurs désireux de s’emparer de ce nouveau médium, dont les règles d’usages, académiques notamment, devront connaître des changements.

Les textes sont dotés d’une “ aide à la lecture ”, classique dans sa forme et dans son usage, mais impérative quand il s’agit de permettre au lecteur non-expert un accès “ cognitif ” qui ne soit pas rebutant, risque constant en raison de la difficulté même des lexiques engagés par de tels domaines de connaissance. Ainsi, nous réalisons un glossaire des termes scientifiques et techniques qui s’enrichit en fonction de l’ajout de nouveaux textes (229 termes d’ores et déjà définis, extraits de l’IEME), glossaire auquel l’internaute peut recourir en cours de lecture. Le lecteur peut, grâce à de courtes définitions, saisir le sens usuel et/ou circonstanciel de tel ou tel terme exigeant un éclairage spécifique. Ce qui est privilégié ici, c’est la possibilité d’une lecture le plus possible circonscrite à l’intérieur du site, sans la nécessité fastidieuse de recourir à des dictionnaires externes. C’est ici, comme premier palier de l’hypertextualité, le souci d’une manipulation facilitée des textes et de leurs annexes, ou textes-adjacents, qui est privilégié.

Les “ notions ”, quant à elles, sont des termes clés qui condensent la nature problématique des différentes parties d’un texte-source. Outre leur rôle particulier dans l’optique d’une hypertextualisation du corpus qui s’appuierait sur elles pour en appréhender la trame conceptuelle, ces notions font également l’objet d’articles rédigés par l’équipe du LCP (puis par d’autres spécialistes – cf. plus haut au sujet des commentaires). De la sorte, à partir du corpus-source, on déploie un ensemble d’articles dont la vocation est d’explicitier ces notions, en tant qu’elles signalent des moments spécifiques ou permanents de l’institution d’un domaine, d’un questionnement théorique, ou de controverses, etc., à l’intérieur des sciences de la vie.

Dans la perspective d’une lecture de la portée sémantique du corpus en question, on distingue donc : i) au niveau lexical, le glossaire et ii) au niveau des idées, les “ notions ”

constituées en noyaux générateurs de significations plurivoques. Une des premières “ leçons ” que l’on peut tirer de l’examen d’un corpus scientifique portant sur des auteurs et des sous-domaines variés – mais concourant à l’élaboration d’un domaine scientifique de grande ampleur et tout de même unifié – est bien de montrer que l’abord d’une science, surtout dans une perspective historique, passe par l’exploration des champs sémantiques qu’exhibe le corpus. C’est ainsi que nous reprendrons volontiers à notre compte cette citation de Jean-Toussaint Desanti : “ [...] *briser l’apparente stabilité des noyaux sémantiques immobiles, bref détruire les catégories reçues, tel devrait être pour commencer la tâche d’une “épistémologie” scientifique.* [...] Or, “détruire” veut dire ici “déchiffrer”. Isoler les champs d’interprétation reçus ; comprendre, autant qu’on le peut, la genèse de leur pouvoir de décision sémantique ; mesurer par là la portée des enchaînements de sens qu’ils permettent ; et une fois cette mesure prise, produire le discours rigoureux, qui, se déployant au plus près de l’activité scientifique, enchaîne et éclaire les motivations qui lui sont propres ” (La philosophie silencieuse, Seuil, 1975, p. 131).

La dimension “ histoire des idées ”, ou “ histoire intellectuelle ”, prend son sens dans le cadre technologique de l’hypertexte Colisciences, puisqu’il s’agit, grâce à l’articulation des textes-sources et des notions, de tenter de rendre compte des rapports qu’entretiennent forcément, dans tout texte de littérature scientifique – a fortiori au xix^e siècle... –, les aspects scientifiques et les aspects philosophiques, c’est-à-dire, en peu de mots, l’intrication des idées sur le monde, la nature, la pensée, etc. Notre propos n’est évidemment pas de faire une histoire des sciences (hors de notre domaine de compétences) au sens classique et attesté du terme, ou une histoire des idées stricto sensu, mais de contribuer à la mise en perspective de documents censés rendre compte de certains états des savoirs, à une époque donnée, à l’intérieur d’un ensemble de sciences interdépendantes quant à leur visée (les sciences du vivant), et de témoigner ainsi de la vertu de la mise à disposition électronique des documents.

Marc Silberstein
Laboratoire Communication et Politique
lcp@damesme.cnrs.fr www.colisciences.net

POUR UNE CRITIQUE HYPERTEXTUELLE : ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION

SUR L'ÉMERGENCE D'UNE PRATIQUE CRITIQUE COLLECTIVE DANS LE CHAMP UNIVERSITAIRE.

ALEXANDRE PERAUD
DRAC AQUITAINE
ÉQUIPE MODERNITÉ
UNIVERSITÉ MICHEL DE MONTAIGNE BORDEAUX 3

En choisissant un titre en forme de manifeste, nous avons moins cherché à nous poser en pionnier qu'à souligner le caractère encore très balbutiant de l'informatique littéraire. En effet, bien que la plupart des enseignants-chercheurs aient appris à tirer profit des ressources littéraires en ligne ou hors ligne, pour certains à mobiliser les outils lexicographiques vulgarisés depuis une quinzaine d'années, on compte encore peu de tentatives visant à faire de l'ordinateur un véritable outil de recherche, non pas seulement au sens documentaire, mais au sens maïeutique²²⁴. Le projet d'hypertexte critique dont il sera question dans les lignes qui suivent²²⁵ présente donc un caractère réellement expérimental puisqu'il s'agit de permettre au visiteur de lire une nouvelle de Balzac – *La Bourse* – à la lumière des annotations et interprétations proposées par d'autres lecteurs en l'invitant à soumettre à son tour un commentaire du texte. Qu'un tel projet soit né dans la sphère balzacienne ne tient pas au hasard. Nonobstant la grande vitalité actuelle des recherches consacrées au père de *La Comédie humaine*, il convient de souligner les affinités pour ainsi dire « naturelles » qu'entretiennent la poétique balzacienne et l'hypertextualité. Tout se passe en effet comme si l'œuvre globale répondait à une forme de programmation interne qui, d'une part, repose sur l'organisation hiérarchisée en *études, scènes...*²²⁶, et, d'autre part, utilise le mécanisme du retour des personnages pour relier entre elles les différentes pièces de ce vaste ensemble. Il

²²⁴ Il existe cependant quelques remarquables projets, notamment dans le domaine de la génétique textuelle et nous pourrions citer ici l'édition hypertextuelle bilingue de *L'Education sentimentale* visitable à l'adresse <http://www.ac.uk/hitm>.

²²⁵ Baptisé *HyperBourse*, ce projet est piloté par un Groupe de jeunes chercheurs balzaciens et placé sous l'égide du GIRB et des Universités Paris 7 et Paris 8.

²²⁶ Le « catalogue » de 1846 prévoyait ainsi que la centaine de récit — dont un tiers devait rester à l'état de projet ou d'ébauche — se répartirait en trois grandes parties : « études de mœurs », « études analytiques », « études philosophiques ». Les « Etudes de mœurs » s'organisaient selon six chapitres ou « scènes » (vie privée, vie de province, vie parisienne, vie politique, vie militaire et vie de campagne), chacune de ces scènes accueillant elles-mêmes des subdivisions thématiques plus fines...

semble même que l'auteur ait cherché au fil des réécritures à renforcer la cohérence de son système en multipliant *ex post* les réapparitions de tel ou tel personnage, en « programmant » des circulations transversales et non seulement linéaires entre ses romans. Les incessants réaménagements de l'architecture interne de *La Comédie humaine*, cette manière de déplacer les récits comme on « divise ses fichiers et les transfère d'un dossier à l'autre »²²⁷, le souci de multiplier les *liens d'une pièce à une autre*,... tout cela pourrait presque laisser penser que Balzac... inventa l'hypertexte. De ce point de vue, la récente publication du cédérom *Explorer La Comédie humaine* a permis au grand public, aux enseignants et aux universitaires d'expérimenter ces lectures transversales et aléatoires qui, sans avoir été prévues par l'auteur, permettent une redécouverte de l'œuvre dont l'intérêt ludique et cognitif est indéniable²²⁸.

Ce n'est pourtant pas dans cette direction qu'est orienté le dispositif hypertextuel que nous préparons. *HB*²²⁹ — tel est le titre provisoire du futur site — a pour objectif de susciter des lectures plurielles sur un texte précis et relativement bref afin d'organiser un corpus critique collectif et évolutif qui se nourrira des diverses contributions proposées par les visiteurs du site, qu'il s'agisse d'illustrations et de commentaires du texte balzacien ou de réactions, de compléments aux fragments critiques déjà déposés. Si l'intérêt et l'originalité d'*HB* résident dans ce dialogue continu et ininterrompu entre le texte et les fragments critiques primaires ou secondaires, reste qu'un tel dispositif lance de redoutables défis. Pratiquement d'abord, il convient de résoudre les difficultés techniques et ergonomiques afin que la mise en page et les protocoles de navigation incitent le visiteur à apporter sa pierre à l'édifice ; il convient également d'automatiser la gestion du site de sorte que les liens entre le texte de la nouvelle et les différentes contributions s'auto-engendrent pour optimiser les circulations. Toutefois, plutôt que d'évoquer ces questions de conception et de programmation, nous voudrions ici nous attacher aux enjeux théoriques d'un projet qui d'un côté, modifie sensiblement la traditionnelle posture critique au sein du champ universitaire et, de l'autre, met en cause l'acte critique lui-même, voire les fondements épistémologiques du genre.

²²⁷ I. Tournier, « Balzac-hypertexte », *Le Magazine littéraire*, n° spécial Balzac, février 1999, p. 64. L'auteur multiplia même à la fin de sa carrière les renvois internes comme « (voyez *Illusions perdues*) », phénomène d'autocitation et de renforcement de la cohérence interne que Joëlle Gleize a fort bien évoqué dans son article, « *La Comédie humaine*, un livre aux sentiers qui bifurquent », *Poétique*, Paris, n° 119, sept. 1998 (titre qui renvoie à ce penseur de l'intertexte avant la lettre qu'était Borges). Il est d'ailleurs symptomatique que Balzac ait accentué la logique hypertextuelle de son œuvre alors que, dans le même temps, il en effaçait le paratexte analytique. Le didactisme de la logique encyclopédique recule au profit d'une unité organique et résiliente « récompensant » le lecteur qui accepte de s'immerger dans l'œuvre globale.

²²⁸ Pour plus de détail sur cette question, nous nous permettons de renvoyer à notre article « Penser Balzac avec l'hypertexte et/ou penser l'hypertexte avec Balzac ? », *Penser avec Balzac*, Colloque de Cerisy – juin 2000, Paris, Sedes, à paraître courant 2003.

²²⁹ *HB* comme Hyper-Bourse, Honoré de Balzac ou encore Horace Bianchon, le médecin de *La Comédie humaine* et surtout le plus grand sémiologue du personnel balzacien...

Idéalement, *HB* se donne comme œuvre, comme une œuvre qui n'a de sens que par la pluralité et la complémentarité de ses parties et, partant, se distingue assez nettement des autres utilisations de l'ordinateur qui ont cours au sein du champ universitaire littéraire.

- Il se différencie du colloque en ligne dans le cadre duquel les contributions rédigées et proposées sur une période relativement longue tiennent compte les unes des autres, mais sans entretenir de rapports dialectiques avec un texte unique ²³⁰. Il y a d'ailleurs tout lieu de croire qu'un texte de référence unique constitue un objet beaucoup plus fédérateur qu'un sujet théorique ou qu'un thème.
- Il se distingue également des quelques exemples d'éditions — vraiment — hypertextuelles de textes classiques, c'est-à-dire de textes n'ayant pas été écrits en fonction de la technologie du lien hypertexte. Il est pourtant beaucoup de points communs puisque, dans ce cas de figure, le travail porte bien sur un texte unique de référence que le ou les éditeurs éclairent. Ils le font grâce à différentes postures critiques (génétique, socio-critique, thématique, ...), autant de postures que l'on retrouvera dans *HB* et qui feront même l'objet d'une classification propre de sorte que le visiteur du site puisse consulter l'hypertexte critique en demandant à lire toutes les contributions relevant de tel ou tel type de posture. Cet éclairage repose également sur la proposition de variantes permettant de saisir l'évolution du texte avant qu'il se fige dans sa forme publiée. Toutes ces facultés, et bien d'autres encore, sont communes à toute édition électronique et à *HB*. Toutefois, les deux modes d'édition critique diffèrent radicalement par le fait que la dernière repose sur un nombre fini d'auteurs, tandis que la première reste ouverte à de nouveaux contributeurs.
- Enfin, en tant qu'ouvrage critique, *HB* ne saurait pas plus être confondu avec les initiatives qui proposent des bases de données ou des concordances. Pourtant, certaines d'entre elles adoptent une démarche collective qui s'apparente à la nôtre. Ainsi de La première édition du Dictionnaire de l'Académie française (1694) pilotée par Isabelle Leroy-Turcan qui ne se contente pas de mettre à disposition une base dictionnaire doublée d'une base hypertextuelle reliée à la première, mais qui est « conçue dans une perspective évolutive et dynamique [pour être] régulièrement enrichie au gré des recherches menées dans le monde entier par les chercheurs soucieux de participer à la mise en œuvre de la base »²³¹. Toutefois, quelles que soient leurs procédures d'élaboration et d'évolution, de tels dispositifs restent des outils, et sont mis à disposition des

²³⁰ Nous ne saurions cependant négliger l'immense intérêt que présente des entreprises comme le colloque sur le statut de l'écriture électronique et de l'hypertexte organisé en 2002 par la BPI ni les colloques en ligne organisés par Fabula.

²³¹ Isabelle Leroy-Turcan, « La première édition du Dictionnaire de l'Académie française, 1694: informatisation du Dictionnaire et élaboration d'un hypertexte littéraire », Conférence donnée à l'University of Illinois at Urbana-Champaign, le 27/02/1997, voir sur <http://www.chass.utoronto.ca/~wulfriac/acad1694/illinois0297.htm>.

chercheurs pour améliorer ou bâtir de nouvelles études sur tel ou tel texte, alors qu'*HB* se donne comme commentaire d'un texte.

Ce jeu des différences, que l'on ne poussera pas plus loin, met en évidence la relative originalité du projet qui nous occupe et permet peut-être d'anticiper les difficultés de fonctionnement qu'il serait susceptible de rencontrer. Car la réussite de ce projet — et nous mettons ici de côté la question bien évidemment essentielle de la qualité de l'ergonomie — repose entièrement sur sa faculté à créer une communauté à la fois relativement nombreuse et durable, à prévenir les effets de lassitude et à entretenir l'intérêt intellectuel. Ce sont donc les comportements et les parcours de chacun qu'il faudra étudier au sein de cette communauté. Qui lit seulement le texte de Balzac ? Qui lit le texte matrice et ses commentaires ? Dans quel ordre ? Les *scripteurs* lisent-ils le texte des autres et y répondent-ils ou continuent-ils, conformément à certaines habitudes universitaires, de proposer *leur* interprétation du texte de manière relativement autonome ? Sans doute aurait-il été plus intéressant de travailler sur des données réelles de fréquentation et sur une première étude des sociabilités générées par le site, mais, faute de données objectives, nous sommes obligés d'en rester aux hypothèses. Ces questions sont néanmoins essentielles car c'est en imaginant les différents types de pratiques que suscitera le dispositif que l'on peut appréhender la manière dont *HB* met en cause le modèle traditionnel de la recherche et de la critique littéraires. En effet, parce qu'il est subordonné à une forme de compétition entre chercheurs, le geste critique universitaire reste assez largement individuel. Et bien que l'originalité ne soit pas le seul critère d'appréciation, on n'en juge pas moins les membres, notamment les impétrants, sur leur capacité à produire un discours qui les distingue. Dans ce cadre, on comprend que les contributions intellectuelles qui émergent sur le marché étroit de la recherche (colloque, revues spécialisées) se juxtaposent les unes aux autres selon une logique qui correspond beaucoup plus aux nécessités d'un parcours individuel qu'aux impératifs transversaux d'un travail collectif. Ces analyses sont rapides et à certains égards caricaturales puisqu'il existe dans le champ littéraire de nombreux séminaires ayant précisément pour objectif de mettre en commun les savoirs et de favoriser l'exercice de ce qui relève d'une forme d'intelligence collective. Reste que si la critique universitaire ne fabrique du sens que collectivement, grâce aux mécanismes globaux de sélection/exclusion qu'entretient l'institution, cette œuvre collective est avant tout cumulative : revues et colloques réunissent différents spécialistes pour favoriser l'émergence d'un savoir commun, mais ce savoir n'est constitué que d'une série de gestes individuels agrégés, mais indépendants les uns des autres, selon un modèle qui s'apparente à l'individualisme méthodologique de Raymond Boudon. La véritable mise en commun, la confrontation ou la discussion des thèses des uns et des autres, s'opèrent généralement sur le

temps long, au rythme de la lecture solitaire. Ce détour sociologique, et non idéologique, est important pour mesurer le caractère relativement perturbateur d'*HB*. De fait, les contributeurs devront, d'une certaine manière, rompre avec les pratiques habituelles de recherche universitaire et notamment avec cette idée que la critique est un acte isolé et individuel, seulement soumis à la discussion *ex post*. Sur le site en effet, la *publication* n'est plus finale, mais, quel que soit son degré d'élaboration, toujours intermédiaire puisque susceptible d'un prolongement, d'un amendement par soi-même et par autrui... Elle est prise dans un processus herméneutique toujours en marche que le sujet critique ne maîtrise que partiellement, mais qui appartient à la communauté créée autour du site.

Se pose dès lors la question de la valeur des contributions mises en dialogue par *HB*. Question à entendre au pluriel, puisque la valeur c'est à la fois la validation et la validité. Pour commencer, il est évident que ce type d'écrit critique est en l'état actuel des choses difficilement valorisable dans un cursus de chercheur. C'est, il est vrai, le cas de toutes les publications sur internet qui ne bénéficient pas encore de la même légitimité que la publication papier, mais, ici, la difficulté est plus grande encore puisque l'apport individuel, pris dans un tout dont il n'est guère séparable, est très difficile à évaluer. Cette question n'est pas négligeable puisqu'à partir du moment où les chercheurs savent ne pas pouvoir valoriser leurs travaux sous cette forme et *via* ce dispositif, ils ne le choisiront pas prioritairement. Le site de critique hypertextuelle deviendrait un lieu secondaire qui ne serait fréquenté que par des « critiques » n'ayant pas accès aux bastions légitimes de la recherche littéraire. Les difficultés de la validation universitaire nous renvoient donc logiquement à la question de la validité et de la qualité scientifique des propositions soumises sur le site. Bien sûr, il conviendra de mettre en place une sélection en amont (comité...). Qui plus est, Michel Bernard le notait dans son *Introduction aux études littéraires assistées par ordinateur*, quel que soit l'idéal de liberté et de spontanéité qui régit internet, on ne rendra crédible ces supports qu'en « trouv[ant] un équivalent du malthusianisme éditorial qui prévaut aujourd'hui et qu'impose un haut niveau d'exigence »²³². On peut *a priori* se réjouir que l'hypertexte critique se développe dans la pratique, mais l'on doit en même temps se méfier de sa multiplication incontrôlée et anarchique qui ruinerait peut-être le concept. Mais aux mêmes causes, les mêmes effets, le comité de sélection sera tout aussi sinon plus embarrassé que les instances judiciaires de l'université puisque l'évaluation en amont – c'est-à-dire avant publication en ligne — n'a pas seulement à juger la valeur d'une proposition selon les critères

²³² Michel Bernard, *Introduction aux études littéraires assistées par ordinateur*, Paris, PUF, « Écritures électroniques », 1999, p. 148.

classiques de cohérence et de nouveauté de la pensée, mais doit être à même d'apprécier la valeur relative des propositions par rapport à l'ensemble.

On voit bien que derrière ces questions s'en cache une autre, bien plus vaste et délicate, celle de la valeur intrinsèque d'un dispositif critique collectif dont les capacités transcendantales elles-mêmes sont sujettes à caution. En effet, au fondement du genre critique réside le dialogue entre deux subjectivités, celle du texte et celle du critique, Gracq estimant même que l'activité de commentaire littéraire est un acte créateur unique. On peut certes considérer que la théorie de Gracq est excessivement immanente, mais il n'en reste pas moins vrai, comme l'explique Starobinski, que la faiblesse épistémologique de la critique qui « ne peut pas demeurer dans les limites du savoir vérifiables » est en quelque sorte compensée par l'apport de la subjectivité d'une « personne [...] qui aura passé par l'ascèse impersonnelle du savoir objectif et des techniques scientifiques. [l'acte critique] sera un savoir sur la parole repris dans une autre parole »²³³. Dès lors que cette parole unique disparaît, au profit d'une réunion de subjectivités différentes, il est possible que le lecteur soit profondément déstabilisé par un énoncé ou une série d'énoncés où il ne retrouvera plus une mais plusieurs paroles, concurrentielles ou complémentaires, mais qui ne s'avèrent plus à même de délivrer *une* parole sur le texte. Et ce n'est pas la pluralité des approches critiques qui est ici en cause, car on sait que le lecteur peut tout à fait s'accommoder de la cohabitation de différentes méthodes critiques, qui, fussent-elles contradictoires, concourent toujours à faire émerger le ou les sens du texte²³⁴. Écrit par plusieurs auteurs qui ne sauraient tous partager la même vision du texte, l'hypertexte critique, faute de logique herméneutique unitaire, cohérente et sensible, perdrait son unité. Dans cette hypothèse extrême, la raison d'être de l'ouvrage critique est dissoute puisque l'on ne donne plus « le résultat de sa lecture afin que d'autres, plus pressés ou moins disponibles pendant leur parcours du texte, trouvent occasion de lire autrement, sous-entendu : un peu mieux, vers plus de richesse »²³⁵. Perdre son lecteur faute de cohérence interne, tel est le danger que court l'hypertexte critique, danger qui, en un sens, pèse sur toutes les formes de cyberlittérature et d'écriture collective. Mais, dans le cas qui nous intéresse, il est un autre risque, tout aussi grave. Réduit à une sorte de base de données difficilement *lisible*, l'hypertexte critique pourrait disséminer le texte littéraire de référence, qui, environné

²³³ Jean Starobinski, *La Relation critique, L'œil vivant II*, Paris, Gallimard, 1970, p. 33.

²³⁴ On sait que Todorov condamne dans *Critique de la critique* cette tendance, inhérente à la critique contemporaine selon lui, à vouloir croiser différentes approches critiques sur un même texte. Il s'oppose ainsi aux thèses défendues par R.E. Jones qui estime qu'advient l'ère du *critique total* qui doit « combiner le meilleur de la critique historique, de la critique esthétique, de la critique scientifique réunissant tous ces éléments en une synthèse qui réduise l'écart entre critique et lecteur, d'une part, et l'œuvre, de l'autre — tout en accroissant notre connaissance et de l'œuvre et des processus créateurs qui conduisent à l'œuvre », in *Panorama de la critique* cité par Fabrice Thumerel, *La Critique littéraire*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 98.

²³⁵ Jean Bellemin-Noël, « Entre lanterne sourde et lumière noire. Du style en critique. », *Littérature*, n°100, déc 95, p.19.

d'une masse de renseignements, deviendrait en quelque sorte anecdotique. En l'absence d'une lecture unique et subjectivement déterminée, il abolirait non seulement sa propre lisibilité, mais également et surtout toute possibilité de lecture de l'œuvre.

Alors que notre interrogation portait initialement sur la difficulté à faire entrer au sein du champ universitaire une nouvelle pratique de commentaire, nous sommes maintenant conduits à envisager la manière dont la technologie hypertextuelle met en cause les fondements de ce que Starobinski appelle la relation critique puisque c'est la *lisibilité* du texte critique qui est menacée. Il faut entendre *lisibilité* dans sa double acception, transitive et intransitive : sont en cause d'un côté l'aptitude d'un énoncé à communiquer efficacement, sans perte d'information et sans ambiguïté, le contenu d'un message ; de l'autre, la faculté herméneutique du texte critique censé révéler le sens d'une œuvre littéraire. Toutefois, une vision aussi pessimiste, totalement justifiée à l'aune des postures traditionnellement définies par la pratique universitaire ou journalistique, peut être reconsidérée si l'on prend en compte la spécificité, voire l'originalité radicale du dispositif proposé. Dans *HB*, la coupure entre lecteur et critique n'est plus aussi tranchée puisque, nous l'avons dit au départ, l'objectif du projet est que le plus grand nombre de lecteurs se « transforment » en critiques et *vice-versa*. Et cette confusion des rôles, évidemment très perturbatrice, n'est pas sans rappeler ce qu'Albert Thibaudet considérait dans les années 1930 comme un véritable livre de critique, un livre qui n'est « vivant que s'il excite la critique, s'il fait part dans un dialogue, s'il communique son ébranlement à un mouvement qui le dépasse, — c'est-à-dire, en somme, s'il est incomplet, s'il amène le lecteur à le rectifier »²³⁶. La critique, dans cette conception à la fois humble et exigeante, n'est plus seulement une invitation à lire autrement le texte d'un auteur (c'est-à-dire à le lire mieux), mais une manière de susciter un nouvel acte d'écriture qui naît de la dialectique qu'entretiennent le texte premier et son commentaire. Et si le programme dressé par Thibaudet restait, à la fin des années 1930, assez largement idéal ou ne pouvait connaître que des développements limités, n'y a-t-il pas tout lieu de penser que l'hypertexte critique en fournit les conditions de possibilité puisqu'il implique cette posture dialectique du lecteur scripteur ?

Il faut toutefois admettre qu'en relativisant la frontière qui sépare l'écriture de la lecture, cette nouvelle posture modifie les statut et fonction respectifs du texte littéraire et du texte critique. Et cette modification s'apparente à la conception que Barthes se faisait du travail littéraire, travail dont l'enjeu consiste à faire « du lecteur, non plus un consommateur, mais un

²³⁶ Albert Thibaudet, *Physiologie de la critique*, NRF, 1922, réédité chez Nizet, Paris, 1971, p. 66

producteur de texte »²³⁷. Barthes poussera à son extrême cette proposition qui préfigure à maints égards le concept si problématique de *mort de l'auteur*, mais sans aller aussi loin, il faut admettre qu'elle renvoie à cette « transformation de la parole discursive [...] celle-là même qui rapproche le critique de l'écrivain »²³⁸. Ce serait un curieux contresens que de voir dans cette position quelque jubilation iconoclaste. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Barthes cherche moins à abolir la figure exorbitante de l'auteur qu'à prendre acte des faiblesses du critique. Car cette *crise générale du Commentaire* naît de la prise de conscience que la critique ne peut accéder à aucune vérité, à aucun sens caché. Deux conséquences en découlent : il apparaît d'abord que la seule façon de répondre à un acte créateur est d'en produire un autre, le critique devant assumer sa propre vision de l'œuvre en créant lui-même une œuvre²³⁹. D'autre part, et ceci constitue en quelque sorte le garde fou du précédent point, la critique qui ne croit plus à l'immanence du texte et donc à la possibilité d'en révéler le sens caché doit se garder de toute errance et ne pas oublier qu'elle ne saurait proposer autre chose que des « validités »²⁴⁰. Avec ce concept, Barthes n'entend pas seulement désigner la cohérence interne du texte critique, pas seulement sa capacité à prendre en compte les spécificités stylistiques, poétiques de l'œuvre, le contexte dans lequel elle apparaît, mais également et surtout sa capacité à « *ajuster*, comme un bon menuisier qui rapproche en tâtonnant "intelligemment" deux pièces d'un meuble compliqué, le langage que lui fournit son époque [...] au langage, c'est-à-dire au système formel de contraintes logiques élaboré par l'auteur selon sa propre époque. [...] La preuve critique, si elle existe, dépend d'une aptitude, non à *découvrir* l'œuvre interrogée, mais au contraire à la *couvrir* le plus complètement possible par son propre langage »²⁴¹. La validité critique résiderait ainsi dans la faculté à faire parler une œuvre donnée dans le langage de notre époque, ce qui explique que les grandes œuvres aient pu donner naissance, à chaque époque, à des commentaires différents qui seraient autant de visions engendrées par un siècle, une idéologie, des mœurs... C'est pourquoi nous devons entendre le terme *langage* dans une acception large qui recouvre à la fois la langue, l'idéologie et de manière plus générale, toutes les formations discursives. Et peut-être est-ce là que nous retrouvons l'hypertexte... à condition de ne pas le considérer,

²³⁷ Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, "Points", 1970, p. 10.

²³⁸ *Critique et vérité, Œuvres complètes*, tome 2, Paris, Seuil, 1993-1995, p.36.

²³⁹ « On pourrait assez bien définir la critique moderne comme une critique de créateurs sans création, ou dont la création serait en quelque sorte ce vide central, ce désœuvrement profond dont leur œuvre critique dessinerait comme la forme en creux. Et à ce titre, l'œuvre critique pourrait très bien apparaître comme un type de création très caractéristique de notre temps. », Gérard Genette, *Figures II*, Paris, Seuil, "Points", 1976, p. 22.

²⁴⁰ « En soi, un langage [critique] n'est pas vrai ou faux, il est valide ou ne l'est pas : valide c'est-à-dire constituant un système cohérent de signes » « Qu'est-ce que la critique », in R. Barthes, *Essais critiques, O. C.*, *op. cit.*, p. 1359.

²⁴¹ *Ibid.* p. 1360.

seulement, comme un moyen technique, un instrument, mais de lui prêter des propriétés formelles et structurantes à même d'organiser notre rapport au monde et aux objets de savoir. Certes, Barthes ne pouvait guère songer à l'hypertexte quand il évoquait les formations discursives contemporaines — marxisme, psychanalyse, existentialisme... — qui lui permettaient de recouvrir le texte, mais on peut estimer, fût-ce à titre d'hypothèse, que la logique hypertextuelle est elle aussi porteuse de mutations épistémologiques susceptibles de modifier nos représentations et, pour l'objet qui nous intéresse, de modifier le rapport que le critique entretient au texte littéraire. Car si l'on définit, toujours avec Barthes, le critique comme un « lecteur qui écrit, cela veut dire que le lecteur rencontre sur son chemin un médiateur redoutable : le langage »²⁴². Or l'hypertexte, s'il n'est pas un langage, c'est-à-dire un système de signes, constitue un mode particulier de génération du sens et induit un système de référence spécifique. Dans la logique hypertextuelle, le texte ne s'appréhende plus seulement selon une logique cursive et synthétique, mais se présente comme une série de nœuds dont la signification se détermine certes par rapport aux éléments contigus, mais auxquels l'interprétation essentiellement paradigmatique confère une forme d'autonomie sémantique.

Ce fonctionnement particulier, l'utilisateur d'*HB* y est très directement confronté. Face aux deux fenêtres juxtaposées de l'écran — à gauche le texte de Balzac, à droite les commentaires critiques — il aura le choix d'activer la fenêtre texte ou la fenêtre critique sachant que les deux blocs étant indexés, le défilement de l'un conditionne celui de l'autre de sorte que soient toujours mis en regard les contributions critiques et les fragments de la nouvelle de Balzac correspondants. Sans attenter à la présentation linéaire de la nouvelle, le texte sera découpé en fragments dont la longueur et la nature auront été définis par les contributeurs successifs. Sans doute serait-il plus juste d'employer le terme de *lexies* que Barthes utilise dans *S/Z*, pour désigner ce qui apparaît au commentateur comme « le meilleur espace possible où l'on puisse observer le sens [...]. Le commentateur trace le long du texte des zones de lecture, afin d'y observer la migration des sens, l'affleurement des codes, le passage des citations. La *lexie* n'est que l'enveloppement d'un volume sémantique, la ligne de crête du texte pluriel, disposé comme une banquette de sens possible »²⁴³. Bien sûr, un visiteur est toujours susceptible de proposer des analyses générales du texte pris dans sa globalité, mais sans qu'il s'agisse d'un détournement, cela constituerait une sous-utilisation du dispositif, voire une sorte de déni car, si l'on invite le visiteur-scripteur à découper le texte, c'est que cette opération est le geste critique premier, geste de dissection qui crée les conditions d'émergence d'un sens que la

²⁴² *Critique et vérité, op. cit.*, p. 50.

²⁴³ *S/Z, op. cit.*, p. 18.

totalité du texte contribue peut-être à enfouir ou pour employer un terme classique, à gazer²⁴⁴. Cette fragmentation, il faut lui accorder un double sens, statique et dynamique. Statique d'abord à la manière des microlectures préconisées par Jean-Pierre Richard, qui sont des « petites lectures ? Lectures du petit ? [...] Elles visent, dans l'œuvre lue et commentée, des unités beaucoup moins vastes [...]. La lecture n'y est plus de l'ordre d'un parcours ou d'un survol : elle relève plutôt d'une insistance, d'une lenteur, d'un vœu de myopie. Elle fait confiance au détail, ce grain du texte. »²⁴⁵ Et que le détail soit génétique ou socio-historique, gageons que l'ordinateur offre des potentialités de présentation tout à supérieures au texte imprimé. Mais la fragmentation, c'est encore, et nous l'envisageons maintenant dans son sens dynamique, cette liberté qui consiste à sélectionner différentes unités textuelles distantes, et non plus contiguës pour les mettre en relation, soit par un lien d'analogie, soit pour mettre en évidence leur rôle dans une structure plus globale (dans le texte qui nous intéresse, par exemple, l'objet « bourse » se charge d'un sémantisme différent au fil de la nouvelle, passant du monétaire à l'affectif, de l'affectif au sexuel, ces différentes variations sémantiques constituant autant de modalisations de l'échange humain). Et il n'est pas sûr qu'une telle démarche détruise le texte, puisque, ainsi que l'explique Claude Duchet dans un article qui constitue l'un des principaux manifestes de la socio-critique, « la lecture critique devrait renvoyer sans cesse du fragment à l'ensemble et de l'ensemble au fragment pour respecter le fonctionnement réel du texte »²⁴⁶. La force de la critique hypertextuelle réside donc dans sa capacité à se distinguer du discours classique en abandonnant la seule circulation linéaire et en privilégiant la mise en correspondance de petites unités textuelles. Cette correspondance peut être sciemment construite par un auteur unique (ce que nous proposons par exemple avec le sème « bourse »), ou peut être le fait du *hasard*. Ce dernier cas n'est pas dénué d'intérêt puisque, bien qu'aucun critique n'ait volontairement souhaité mettre en évidence de tels rapports, le dispositif hypertextuel global, parce qu'il a été conçu pour cela, crée les rapports aléatoires, incongrus mais sans doute fructueux, qu'aucune subjectivité individuelle n'aurait pu imaginer. On touche là à cette notion fort délicate d'intelligence collective explorée par des penseurs comme Pierre Lévy. Sans aborder ce concept délicat, soulignons toutefois qu'il nous renvoie aux conceptions les plus modernes de la critique littéraire. La critique hypertextuelle peut ainsi être rapprochée de la science de la littérature telle que

²⁴⁴ « Il n'est pas nécessaire d'ajouter de soi à un texte pour le « déformer » : il suffit de le citer, c'est-à-dire de le découper : un nouvel intelligible naît immédiatement. [...] [le critique] es un opérateur, il redistribue les éléments de l'œuvre de façon à lui donner une certaine intelligence, c'est-à-dire une certaine distance », *Critique et vérité, op. cit.*, p. 50. Voir également Jean Bellemin-Noël, qui estime que « la réécriture du texte commence avec son démembrement et remembrement au gré de mon écoute[...] ». », article cité, p. 14.

²⁴⁵ Jean-Pierre Richard, *Microlectures*, Paris, Seuil, 1979, p. 7.

²⁴⁶ Claude Duchet, « pour une sociocritique, variations sur un *incipit* », *Littérature*, Paris, Larousse, n°1, février 1971.

Barthes l'opposait à la critique littéraire. Celle-ci « assume ouvertement, à ses risques, l'intention de donner un sens particulier à l'œuvre » ; tandis que la première se présente comme un « discours général dont l'objet est, non pas tel sens, mais la pluralité même des sens de l'œuvre »²⁴⁷. Parce qu'elle repose sur des interprétations très différentes et hétérogènes, la critique hypertextuelle propose, elle aussi, « non pas une étude achevée, close sur elle-même, mais un travail dans lequel les sens ne se fixent jamais, une somme de signes qui se totalisent et se détotalisent sans cesse »²⁴⁸. Sans doute faut-il voir en *HB* un nouveau fantasme : non plus le fantasme ancien qui consistait à vouloir épuiser LE sens du texte, à atteindre sa Vérité, mais à entrer dans une sorte de communion avec un texte conçu comme un processus de sens inépuisable. A l'acte créateur unique de l'auteur, acte susceptible de déploiements et de miroitements multiples, répondrait un discours critique, lui-même infini, toujours ouvert.

A une époque où l'interprétation comme interrogation épistémologique est au centre du débat intellectuel, on ne peut se soustraire aux questions que suscite les bouleversements de l'informatique. Il ne s'agit certes pas de succomber à quelque impératif technologique, mais bien de prendre la mesure des mutations épistémologiques qui s'opèrent via l'ordinateur. Alors que toutes théories de l'interprétation depuis Aristote s'interrogeaient sur le rôle respectif ou la dialectique de l'*intentio operis* et de l'*intentio lectoris*, un dispositif comme *HB* fait apparaître un moyen terme qui pourrait être dénommé, avec une pointe de provocation, l'*intentio* hypertextuelle. Celle-ci ne propose, à proprement parler, aucune interprétation puisqu'elle reste dépendante des énoncés que le ou les lecteurs-scripteurs soumettent. Elle possède néanmoins une indéniable capacité à fabriquer des chaînes signifiantes inédites et imprévisibles. En effet, les liens et la dynamique interprétative qu'elle orchestre reposent d'une part sur la réunion aléatoire et paradigmatique d'énoncés venus d'horizons différents, habités par une *intention propre*, et, d'autre part, restent assez largement dépendante de l'activité lectorielle, c'est-à-dire des parcours que le visiteur choisit d'emprunter. Elle ne propose donc pas UN Sens, mais elle induit des circulations qui offrent autant de sens possibles. En ce sens, parce qu'il n'est pas subjectivement orienté ou, tout au moins, pas dirigé par une subjectivité unique, un dispositif comme *HB* pourrait constituer une machine à mettre en évidence les stratégies sémiotiques du texte. Au terme de ce passage par la machine, l'intelligence collective peut engendrer le chaos et l'illisible ou, au contraire, accoucher d'un sens nouveau. Cette ambivalence de la critique hypertextuelle, que l'on

²⁴⁷ Roland Barthes, *Critique et vérité*, op. cit., p. 56

²⁴⁸ Fabrice Thumerel, *La Critique littéraire*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 27.

retrouve dans l'hypertexte de fiction, est source de toutes les craintes évoquées plus haut ou de tous les espoirs. Aussi doit-on se montrer prudent à l'égard de cette fascinante ambivalence en veillant, et là réside la difficulté, à concevoir des hypertextes suffisamment encadrés et adressés à des contributeurs suffisamment avertis pour que la critique hypertextuelle ne soit pas perçue comme un champ de liberté absolue où l'on peut tout dire, sans chercher à confronter ses hypothèses à la structure et au fonctionnement du texte. On céderait alors à d'autres vertiges, ceux d'une critique pragmatique radicale qui refuse la notion d'interprétation au profit de celle d'*usage* du texte²⁴⁹. Là serait peut-être la véritable négation de l'acte critique.

Alexandre PÉRAUD,
DRAC Aquitaine
Equipe *Modernités*,
Université Michel de Montaigne – Bordeaux III
alexandre.peraud@culture.gouv.fr

CHAPITRE 3

OUTILS ET DISPOSITIFS D'ÉCRITURE.

²⁴⁹ On reconnaît là les thèses les plus extrêmes de la pragmatique littéraire américaine telles que, par exemple, Richard Rorty les développe. On peut notamment se reporter à l'article « Le parcours du pragmatiste » publié dans le recueil *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques », 1996.

OUTILS INFORMATIQUES D'ÉCRITURE ET DE LECTURE

Evelyne Broudoux
IUT de Vélizy
Paragraphe. Université de Paris 8

Les principales modifications apportées par l'informatique au texte - notion prise dans son sens le plus large - concernent à la fois les instruments qui le produisent et les pratiques d'auto-édition liées de près ou de loin à ces instruments.

Les conditions faites à la matérialité et au mode de diffusion du texte par les technologies d'écriture, de lecture et de communication informatiques, engendrent des écrits qui échappent à la médiation traditionnelle des éditeurs et à leurs réseaux de diffusion. Le scripteur est alors susceptible de se construire en tant qu'auteur, non plus en tant qu'acteur de la chaîne éditoriale de la production imprimée, mais au travers des outils informatiques qu'il emploie et de la communauté qui est susceptible de les gérer. Celle-ci sert alors parfois de filtre au "devenir auteur".

On a donc une conjonction de deux types de changements : l'un technique intéresse le support d'enregistrement et l'apparition d'outils d'inscriptions spécifiques aux supports numériques, et l'autre concerne les pratiques sociales de ces outils qui se construisent aujourd'hui.

Première remarque : le changement de support d'enregistrement implique des modifications dans les étapes préparatoires à la textualisation. Plusieurs étapes non linéaires et récursives correspondent à des processus cognitifs identifiés:

- 1) Rassemblement de la matière susceptible de servir à l'écrire (matière formelle existante ou stockée dans la mémoire du scripteur)
- 2) Travail intérieur personnel (donnant lieu à des écrits préparatoires)
 - a. mise en relation des éléments
 - b. hiérarchisation des éléments reliés
- 3) Textualisation et mise en forme du document en fonction du mode de communication choisi.

Une étude d'un certain nombre d'outils d'écriture et de lecture montre que les processus cognitifs sont renforcés par certaines fonctionnalités (grille de classification du Tableau 1). Mais il faut observer que d'une manière plus générale, au delà des outils préformateurs de textes, l'écriture numérique peut être travaillée suivant un degré formel qui connaît un taux d'abstraction maximum et une combinatoire quasi-illimitée (comme dans le cas de la génération de textes où elle est totalement programmée).

Le Tableau 2 ci-dessous met en évidence trois familles d'outils en correspondance avec des tâches d'écriture, d'annotation et d'édition.

Outils individuels d'écriture et de lecture	
Traitement de texte	MSWord
Structuration générique	LaTeX, HTML, XML
Gestion des idées et documents	Tinderbox, TheBrain, Literary Machine
Écriture hypertextuelle	Storyspace, Connection
Outils d'annotation personnelle et collective	
Verbalisation de l'intention	Annot-it
Partage de ressources	Nestor, K-Web Organizer
Outils d'édition web personnelle et collective	
Création de sites web	Dreamweaver, Golive
Ecriture collective	Wiki
Édition de sites web	SPIP
Journal rapide	Weblog

Deuxième remarque : le changement de mode de communication de l'Internet [FLICHY, 1999] a des conséquences sur les conduites individuelles et collectives, il rend possible l'auto-diffusion généralisée sur le web dont les sites d'auteurs à vocation littéraire sont un exemple.

La fabrication des œuvres elles-mêmes subit ces influences (œuvres à auteurs multiples, œuvres participatives). Le scripteur s'inscrit dans un environnement qui promeut les agissements individuels observables par un collectif.

D'un autre côté, d'un point de vue technique, le mode de communication numérique réticulaire est pris dans un processus de changement dynamique. Après l'architecture

client/serveur, le peer-to-peer²⁵⁰ (P2P) a commencé à faire des émules (*freenet, napster*) et semble renforcer les pratiques dites “ communautaires ”.

Sont présentés plus particulièrement dans cette intervention, deux outils permettant une écriture collective dont la particularité est d’avoir été porté et mis en valeur par le mouvement “ libre ” et “ opensource ”, un outil de partage de ressources et le futur possible “ hypermédia ouvert ” des applications.

1. Les Wiki ou les sites contributifs et coopératifs d’écriture en ligne

Le créateur de la métaphore wiki et l’auteur du concept est le programmeur Ward Cunningham qui se serait servi d’un mot hawaïen “ wikiwiki ” signifiant “ rapide ” pour construire, en 1995, un supplément automatisé au “ Portland Pattern Repository ”, traduisible littéralement par Référentiel de formes de Portland.²⁵¹

Un wiki est un site web formaté de façon à recevoir les contributions des utilisateurs identifiés ou non, suivant le formatage choisi du wiki. Chacun peut ajouter un texte, une image ou modifier ce qui a déjà été déposé. Il est possible pour le créateur de Wiki de configurer l’archivage des pages modifiées, et donc de garder une mémoire de toutes les actions réalisées sur le serveur hébergeant le Wiki. Quelques sites autorisent ainsi la consultation de tous les changements qu’a subis un document depuis son état initial. La philosophie “ free ” est ici entièrement reproduite : tout scripteur peut modifier ce qui a été écrit, à condition de laisser modifiables ses propres inscriptions.

De plus, aujourd’hui non seulement on peut écrire dans un wiki, mais on peut aussi créer son propre système wiki en téléchargeant les éléments appropriés au serveur sur lequel le système doit tourner. A l’heure où l’utilisation des wikis sort lentement de la sphère informatique professionnelle qui les a conçus, trois étapes sont d’ores et déjà repérables:

Les wikis des techniciens réseaux.

²⁵⁰ Dans un système P2P, chaque ordinateur devient serveur et peut se connecter directement avec un autre. Alors qu’habituellement, l’auteur contrôlait ses contenus en maîtrisant leur localisation, dans un système P2P, le principal défi à relever concerne l’authentification des données. Qui a dit quoi ? Une solution existe qui est celle de la signature électronique (cryptage des données). Il y a déplacement du problème de l’accès au réseau au problème de la disponibilité du système (si l’ordinateur est éteint, on a plus accès aux ressources).

²⁵¹ Le concept de pattern (traduit par forme par la Commission générale de terminologie et de néologie informatique) associé à un langage de programmation recouvre un concept proche de la modularité générique. Il a été développé fin des années 1970 par un architecte, Christopher Alexander, qui le définit comme une description minutieuse d’une solution à utiliser pour un problème revenant régulièrement, dans un contexte de construction de bâtiments. Un langage de formes est un réseau de formes qui s’appelle l’une l’autre. Une maison individuelle peut, par exemple, appeler les formes décrites sous les noms de jardin semi-caché, luminosité émanant de deux côtés dans chaque pièce, variation de la hauteur du plafond, alcôve pour le lit, et. D’une manière générale, un langage de patterns peut être un jeu explicite d’accords sur les façons de résoudre les problèmes dans une communauté.

Comme énoncé plus haut, les wikis sont des systèmes d'écritures façonnés par des informaticiens pour leur propre usage (<http://c2.com/cgi/wiki?WikiHistory>)

Les wikis de “ projets ”.

Exemple de projet coopératif en plein développement, celui de Wikipédia <http://www.wikipedia.com>, une encyclopédie en ligne qui a démarré en janvier 2001 (sous la houlette de Lawrence M. Sanger, docteur en philosophie, et de Jimbo Wales, chef d'entreprise internet), aux côtés de Nupédia : une encyclopédie, entre pairs, sous copyleft GNU, dont l'objectif qualitatif est atteint (selon ses organisateurs) par un encadrement rigoureux des contributions²⁵².

Le but de Wikipédia est de bâtir de façon coopérative une encyclopédie consensuelle copyleftée. Les sujets controversés doivent être couverts par un “ point de vue neutre ”, d'où la passion est exclue. Un espace de discussion “ Talk ” est prévu pour prévenir les polémiques par contribution interposée. En tant que tels, les opinions personnelles, plaisanteries, journaux intimes, littérature et poésie ne sont pas souhaités.

Comme le but déclaré de Wikipédia est de faire des participants des auteurs et des éditeurs, il est recommandé à tous d'être attentifs aux erreurs des autres et d'être actifs en les corrigeant.

Chaque contributeur produit ses articles sous copyleft GNU, si le serveur s'arrête, quelqu'un d'autre peut prendre les données et recommencer. Les liens externes et les images sont autorisées. La recherche “ full text ” est possible. Les messages entre utilisateurs se font sur leurs pages personnelles. Tous les articles sont indexés par Google. La recherche dans un wiki se fait par thème, mot-clé, ou plein texte. D'autres entrées moins classiques portent sur l'actualité, les utilisateurs enregistrés, les articles longs, courts, orphelins ou récents, etc.

Un coup d'œil sur les statistiques rend compte de la progression de la popularité de cette entreprise âgée d'un an et demi s'appuyant sur le bénévolat. Le 23 juillet 2002, les articles postés sur Wikipédia se montaient à 34 504 sur un total de 61 596 pages-écran. 143 361 pages ont été consultées et 4163 pages éditées. Sur les 2911 utilisateurs enregistrés, 31 sont des administrateurs du site.

Wikipédia existe dans plusieurs langues²⁵³, en majorité d'origine européenne, qui ne correspondent pas toujours à un territoire étatisé.

²⁵² L'auteur doit s'identifier en ouvrant un compte-utilisateur. L'article proposé doit être approuvé par un éditeur et au moins trois experts du domaine concerné.

Wikipédia devait être le supplément moins formel de Nupédia mais il semble aujourd'hui que Nupédia grandisse à l'ombre de Wikipédia. URL : <http://www.nupedia.com/about.shtml>.

²⁵³ Afrikaans, Allemand, Anglais, Arabe, Basque, Catalan, Chinois, Espagnol, Espéranto, Français, Hébreu, Hongrois, Italien, Japonais, Latin, Néerlandais, Norvégien, Polonais, Portugais, Russe, Serbo-croate, Slovène, Suédois.

Les wikis d'auteurs.

Des littéraires férus de l'écriture à consignes se sont rapidement emparés de cette nouvelle façon de publier. Ainsi, Jacques Tramu, qui a créé le site *Echolalie* en 1998 et dont l'ambition est de réunir toutes les listes finies de moins de 666 caractères de long et au maximum de 666 lignes. Ainsi, le wiki *EcholaListes*, créé en mai 2002, (<http://echolalie.free.fr/wiki/>) est représentatif d'un certain style de site web à vocation collective qui a fait son apparition sur le web français en 2002 et que l'on retrouve sur les Weblogs.

2. Les Weblogs ou listes de brèves commentées.

Il existe un certain consensus pour reconnaître Jorn Barger²⁵⁴ comme le premier à avoir utilisé le terme “ weblog ”, en décembre 1997, lorsqu'il décrivait des sites personnels sur lesquels on trouve des listes de liens fréquemment mis à jour et commentés.

Dans le domaine de la navigation maritime, un logbook est un journal de bord et dans le jargon de réseau informatique, une liste de “ logs ” est l'enregistrement de l'identification des différents ordinateurs qui se connectent à un serveur pendant un temps donné.

L'expression weblog s'est inspirée de cette technique puisque c'est une rubrique de brèves dont le tri est automatisé et qui empile la plus récente sur les plus anciennes.

L'ancêtre du weblog : la brève journalistique

Le weblog est une hybridation d'écriture informationnelle telle qu'elle nous vient de la presse. Si on se réfère à l'analyse des effets structuraux qu'à mis en évidence Carey²⁵⁵ dans ses études sur le télégraphe, (rappelés par Paul Attalah [2000]), on repère que des effets de décontextualisation de la technologie “ télégraphe ” ont influencé le contenu rédactionnel des journaux. L'utilisation du télégraphe dans l'acheminement des nouvelles, a créé un nouveau concept : l'“ information ” journalistique, qui va détrôner le genre rédactionnel de la “ nouvelle ” composant le journal du village ou de la bourgade. On est ainsi passé d'une nouvelle locale concernant une communauté de lecteurs circonscrite par le lieu, à une information décontextualisée susceptible d'être lue par un public façonné d'habitudes et de références non partagées. Sauf exception comme l'éditorial ou le billet, le rédacteur ne devait plus s'investir personnellement dans l'information qui devait rester la

²⁵⁴ Auteur du site situé à l'URL : <http://www.robotwisdom.com>.

²⁵⁵ CAREY James W. *Communication as culture : essays on media and society.*, Routledge, 1992.

plus “objective” possible. Il y a donc modification du genre et du contenu rédactionnel par une technologie d’inscription et ses réseaux spécifiques de diffusion ou d’acheminement.

Le Weblog ou blog, ou encore joueb lorsque l’expression est francisée, est un genre rédactionnel qui s’apparente à la brève de journaliste et qui fait son apparition dès les premières recherches de publication automatisée sur le web. Le contexte de sa naissance sont les pages-écrans comportant uniquement des listes de liens, caractéristiques des tout débuts de l’édition en ligne. Le premier weblog est de type journalistique et est attribué à Dave Winer qui le publia sur le site *24 hours of democracy* (<http://www.scripting.com/twentyFour/news.html>), en 1997. Il en décrit lui-même l’historique en l’attribuant à Tim Berners Lee qui fit une page de référencement des sites mis en ligne (<http://newhome.weblogs.com/historyOfWeblogs>) dès la connexion des premiers serveurs.

Le terme “ fil d’information ” qui prévaut aujourd’hui sur les sites d’informations journalistiques et professionnels français (exemple : <http://fil.canevet.com>) cache en fait l’appel à une fonction (rss_summaries) qui permet d’afficher les titres et sommaires des informations publiées récemment sur d’autres weblogs ou sites qui fournissent un type de fichier (rss). L’affichage de ces infos est remis à jour toutes les cinq minutes.

Le weblog d’auteur

Le genre rédactionnel du Weblog part de l’information “ objective ” et vérifiée du journaliste pour aboutir au commentaire “ subjectif ” et personnel d’un auteur. Dans ce dernier cas, le contenu et la forme du Weblog sont entièrement sous le contrôle des écrivains. Au jour d’aujourd’hui, les Weblogs varient beaucoup dans leur forme, leur nombre d’auteurs et participants, leurs sujets, leur fréquence de mise à jour et leur degré d’interactivité : le Weblog a en effet pour particularité d’être annotable.

Le plus souvent présentées sous forme chronologique et par catégories, les Weblogs peuvent prendre des formes très diverses : articles, brèves, agendas, programmes, etc. Le weblog devient un genre rédactionnel à part entière au point que la colonne centrale du site principal du mouvement open source (<http://www.slashdot.org>) qui accueille les contributions de ses auteurs enregistrés est nommée “ weblog ” par ses historiens webloguers (<http://www.chymes.org/hyper/weblogs.html>).

Signée par son auteur, son style est plus proche du billet, de la critique et de la chronique littéraire que de la brève laconique du communiqué d’agence de presse. *Le Bloc-notes du désordre* de Philippe De Jonckheere en est un exemple (http://desordre.free.fr/bloc/2002_09_22_archives.html).

Les sites de publication personnelle en ligne qui traduisent bien souvent un penchant à l'autobiographie se sont rapidement saisis de cette technique. Il y a donc bien, dans ce cas, greffage de pratiques sur une technique.

La cible des Weblogs est large : au centre, le réalisateur qui peut avoir pour objectif de réaliser un journal intime, dans ce cas, la cible, c'est lui-même. Ensuite, ce peut être un cercle de proches, puis un cercle plus étendus d'intimes et d'inconnus partageant les mêmes affinités ou le même hobby. Enfin, si des procédures d'autocontrôle sont mises en œuvre, une communauté peut se fédérer autour des pratiques d'écriture et de lecture spécifiques aux Weblogs.

Weblogs communautaires

Des services de blog se sont montés (Blogging service providers) qui offrent la possibilité de tenir des journaux en ligne et soulagent de la partie technique, comme le fait typiquement Blogger <http://www.blogger.com>. Ceci permet aux utilisateurs d'écrire un article ou un commentaire directement en ligne, le service se chargeant ensuite d'insérer les entrées de textes ou d'images selon un gabarit (moule, format, template) dont les paramètres ont été personnalisés par l'utilisateur (mise en pages, nombre d'articles devant figurer sur la page d'accueil du journal en ligne, périodicité de l'archivage, etc.) et de la publier, sous la forme d'un fichier html visualisable par les navigateurs. L'archivage des weblogs est aussi automatisé et tous les articles (posts) sont systématiquement datés (jour et heure). L'automatisation des ces procédures techniques a permis la naissance de regroupements d'utilisateurs.

Niutopia est un exemple de “ communauté en ligne ” francophone dont les pratiques ne pourraient exister sur “ papier ”. Elle se présente comme un système gratuit de publication instantanée de joueb²⁵⁶ interactifs qui permet aux visiteurs de lire et de participer facilement à l'ensemble des joueb fonctionnant dans ce système. Chaque visiteur comme dans tous les weblogs coopératifs, peut écrire un mot dans une tribune, réagir à une information en publiant un commentaire ou proposer la création thématique d'un joueb. A l'intérieur de Niutopia, on peut aussi définir des groupes d'utilisateurs et attribuer des permissions, chaque joueb est donc administrable à plusieurs, en tout ou en partie. (<http://joueb.com/niutopia>).

²⁵⁶ Niutopia utilise l'expression francisée du weblog : le “ joueb ” que l'on peut définir (contraction de journal et de web) comme un site web où des brèves sont publiées et mises à jour fréquemment.

Il existe également des outils d'écriture dont la manipulation requiert des compétences plus ou moins techniques comme le gestionnaire d'idées et de notes *Tinderbox*²⁵⁷ qui permet de publier de façon automatisée des weblogs, directement en XML et HTML.

Dans tous les cas, l'écriture dans un weblog se fait dans un moule qui formate celle-ci suivant une configuration donnée par l'auteur du dispositif.

3.HyWebMap et les réseaux virtuels

Le Laboratoire Paragraphe de Paris8 a développé un outil d'écriture hypertextuelle, *HyWebMap*, basé sur la construction de réseaux personnalisables. A partir d'une adresse URL, l'utilisateur importe de façon paramétrable ce qui l'intéresse d'un site : les adresses URL rapatriées sont stockées dans une base de données générée pour l'occasion ; c'est la structure qui est stockée et non le contenu. L'utilisateur peut ajouter des commentaires, attribuer un mot-clé, ou renommer les pages visitées et les relier d'une autre façon. Ce faisant, il extrait un sous-réseau à partir du réseau global et construit un réseau virtuel qu'il peut choisir de partager avec d'autres en accordant des droits de lecture et/ou d'écriture sur celui-ci. Le système *K-Web Organizer* qui est la poursuite d'*HyWebMap* rend possible la création d'une communauté d'utilisateurs fédérée autour du partage de ressources documentaires thématiques. *K-Web Organizer* s'appuie sur la technologie *P2P* qui permet aux ordinateurs de communiquer entre eux sans passer par des serveurs centraux. Cependant la différence d'avec la mise en réseau *P2P*, est que les structures virtuelles sont stockées sur un serveur de gestion. Les réseaux virtuels personnalisables gérés par *K-Web Organizer* sont basés sur un système gérant trois couches : le stockage des données introduites par les usagers, l'organisation atomique des éléments entre eux et le contrôle de cohérence et les mécanismes dédiés au fonctionnement collaboratif. Un composant logiciel supervise ainsi les différents réseaux constitués et avertit sur demande les utilisateurs connectés de l'évolution et de l'historique des modifications apportées aux réseaux.

4.La recherche : les systèmes hypermédias ouverts.

Fondé en 1996, le Groupe de travail sur les systèmes hypermédia ouverts (OHSWG : Open Hypermedia Systems Working Group) a pour objectif de concevoir des logiciels intermédiaires (middleware) rendant le plus d'applications possibles "hypermédia" sans altérer leur contenu et en utilisant des standards. Le but étant de construire à terme un système "interopérable", c'est-à-dire, transversal et adaptable aux multiples plate-formes

²⁵⁷ Logiciel créé par l'éditeur Eastgate : <http://www.eastgate.com>

informatiques existantes : le résultat pour les utilisateurs serait l'ajout d'une fonctionnalité " navigation hypermédia " qui rejoindrait ainsi l'activité universelle de " copier-coller-couper ".

Un système hypermédia est dit " fermé " lorsqu'il impose un modèle spécifique de format de données à des applications qui doivent être spécialement conçues pour participer à son environnement. Ce modèle de formatage de données concerne à la fois la structure et le contenu.

Un système est dit " ouvert " si les contraintes qu'il impose concernent seulement la structure et non le contenu des données. Ceci autorise les applications à stocker les contenus en dehors du système hypermédia.

Conclusion.

Depuis une demi-douzaine d'années, on observe d'une part l'apparition d'outils favorisant des pratiques d'écriture collective sur le WWW, et d'autre part aux côtés d'une architecture réseau de type client/serveur, l'arrivée de systèmes hypermédiés dits " ouverts " et " peer to peer " (*P2P*).

Le créateur du terme " hypertexte ", Ted Nelson, a toujours critiqué le fait que les liens de l'actuel WWW soient unidirectionnels et ne tiennent pas compte des changements pouvant intervenir à la fois dans les documents eux-mêmes et dans leur emplacement. Le fait est que notre actuel WWW vu du côté de ses utilisateurs, est pris dans un présent sans cesse remis à jour et apparaît comme un système technique sans mémoire privilégiant le " ici et maintenant ".

Le système théorique Xanadu imaginé par Nelson privilégiait l'idée d'une structure combinant en une seule plate-forme des liens bidirectionnels – qui demeurent même lorsque les documents changent de place – avec un historique des versions et des profils d'accès. Le langage XML et les bases de données permettent de réaliser ces fonctions ; c'est grâce à ces langages que la collaboration sur contenu s'actualise, et que les écritures coopératives existent. Les quelques outils présentés ici montrent que les systèmes hypermédiés sont loin d'avoir terminé leur évolution, et que le web présente de nombreuses facettes tant au point de vue des " techniques " que des " pratiques " en constante évolution.

Evelyne BROUDOUX
Laboratoire Paragraphe
Université de Paris 8
IUT de Vélizy
ebroudou@club-internet.fr

Bibliographie

ATTALLAH Paul. *Théories de la communication. Histoire, contexte, pouvoir*. Presses de l'Université du Québec, 2000 (1989).

BOUVIN Niels Olof. Open Hypermedia in a PeertoPeer Context in *Hypertext'02*, Juin 2002. Maryland, États-Unis.

FLICHY Patrick. Internet ou la communauté scientifique idéale in *Internet, un nouveau mode de communication. Réseaux*, vol. 17 ; n°97, 1999.

MANGENOT François. *L'aide logicielle à l'écriture*. CNDP, 1996.

OHSWG. The open hypermedia systems writing group. Introduction.
<http://www.cs.aue.auc.dk/ohswg/introduction.html>

SALEH Imad, BOUHAÏ Nasreddine, PAPY Fabrice. De HyWebMap à K-Web Organizer. D'une application auteur à un système collaboratif in *H2PTM'01*. Hermès Science Publication, 2001.

SHARPLES Mike, PEMBERTON Lyn. External representations and the writing process in *Computers and writing : state of the art*. Kluwer academic publishers, 1992.

OUTILS D'ÉCRITURE : PRATIQUES AUTOUR DE LA CRÉATION D'UN SPECTACLE VIVANT INTERACTIF.

Annie Gentès et Jean-Claude Moissinac.

École Nationale Supérieure des télécommunications.(E.N.S.T. TELECOM Paris)

1. Écrire un spectacle

La question des pratiques d'écritures et des formes d'écrits ne peut se poser sans aborder les outils d'écriture, en particulier logiciels et plus largement dispositifs sémio-techniques qui organisent non seulement l'aspect formel des écrits, mais aussi le processus d'écriture lui-même.

Nous partons ici d'observations effectuées lors des premières phases de conception d'un spectacle vivant, interactif²⁵⁸, devant se dérouler simultanément sur plusieurs sites. Nous avons travaillé avec Michel Jaffrennou et Guilhem Pratz de la compagnie Gaïa sur un projet de spectacle multimédia interactif en triplex (3 lieux simultanés), "Méphisto Circus". Ce spectacle transpose le mythe de Faust à travers l'usage des technologies contemporaines de la communication. Sur un ton festif, à mi-chemin entre Cirque et Théâtre, Méphisto passe de salle en salle et initie des spectateurs à quelques tours de magie "digitale" en mettant à leur disposition des accessoires leur permettant d'interagir entre eux sur les trois sites. Le cours du spectacle évolue alors en fonction du comportement des spectateurs.

Dans le cadre d'un cours, nous avons contribué avec des élèves à la rédaction et la préfiguration de ce spectacle. C'est à l'occasion de ce travail collectif d'écriture que se sont posées un certain nombre de questions sur la façon d'écrire ce spectacle et sur la pertinence des outils informatisés d'écriture pour nous permettre de le concevoir. Nous étions notamment

²⁵⁸ Par spectacle interactif, nous entendons un spectacle qui peut varier en fonction d'un ensemble d'événements, en particulier en fonction d'interventions des spectateurs. Il suppose généralement une part d'improvisation sur une trame prévue et maîtrisée. Ce projet a eu lieu au printemps 2002.

à un moment clé de l'élaboration du spectacle puisque, en dehors d'un certain nombre de spécifications techniques, nous étions libres d'imaginer le scénario. Nous en arrivions donc à la phase des brouillons, la phase de « surgissement des idées ».

Le problème était de trouver un outil qui autorise les esquisses et les évolutions sans figer les différents éléments du spectacle. La question est celle de l'intégration dans le cadre du logiciel de la pratique artistique de création avec ses hésitations, sa recherche, ses divers essais. Dans le cadre de notre exemple, divers outils ont été utilisés pour aider à la matérialisation et à la communication des idées : traitement de texte, tableur, outil d'animation graphique, pages Web... Dans les phases préliminaires, la matérialisation de l'interactivité du spectacle est souvent passée par l'utilisation d'hyperliens dans les documents.

On concevra aisément que cette expérience soit atypique, d'abord parce qu'elle repose sur une écriture collective, qui plus est dans un cadre pédagogique, ensuite parce qu'elle tente de formaliser ce qui, dans la culture du théâtre (en France tout au moins), reste largement de l'ordre de la transmission orale. Elle nous a permis cependant, d'identifier certaines finalités de ces outils à la fois sur l'écriture proprement dite et sur leur fonction d'anticipation des situations de communication ou de spectacle. Notre démarche a ainsi consisté à analyser l'usage des outils informatiques et ce qu'ils changent dans ces premières phases définies par la génétique textuelle, comme les phases pré rédactionnelles et rédactionnelles.

2. Les logiciels d'écriture permettent d'anticiper la situation de communication

Les outils logiciels gèrent tous un ailleurs de l'écran. Ils anticipent d'autres supports voire envisagent la possibilité de donner à lire ces documents dans différentes situations de communication. Les « architextes », pour reprendre le terme d'Yves Jeanneret et d'Emmanuel Souchier, ne modèlent donc pas seulement les conditions d'écriture, ils anticipent les conditions de lecture et de communication des documents. En fait, la séparation nette des deux activités écriture et lecture s'avère difficile lorsqu'on considère les outils logiciels et leurs utilisations. En effet, les outils d'écriture sont aussi ceux qui permettent de lire le document à l'écran. En outre, ils renvoient à la phase de circulation de ce document. Le rappel rapide des fonctionnalités de deux logiciels bureautiques : Word et Powerpoint, permettra de poser le problème.

Dans l'étape du surgissement des idées et d'exploration des possibles, le rapport à la page blanche est un moment fondamental. Or la page sous word n'est plus blanche, elle est déjà couverte d'informations, d'indications pour la mise en forme du document : la taille des caractères, la hiérarchie des textes, le paratexte (titre 1, titre 2, etc.) À la demande de l'utilisateur, un modèle de document peut être produit par le logiciel afin de pré-formater, de baliser le texte à produire. Toute une série de fonctionnalités nous permettent d'anticiper l'aspect de l'objet une fois qu'il sera matérialisé sur papier. Autrement dit, la phase d'écriture est pensée comme la première étape de l'édition d'un texte. Elle cristallise de ce fait un certain nombre de pratiques éditoriales (celles du typographe et du graphiste) qui consistent à créer les conditions favorables de lecture et de diffusion du texte. L'écrivain n'est pas seul face à la page, il est déjà en train de constituer un discours pour autrui.

La logique de mise en communication des documents est encore plus flagrante avec Powerpoint. Avec ce logiciel, il ne s'agit plus seulement d'écrire des documents et de considérer l'objet final dans sa matérialité papier, il s'agit d'inclure dans le document lui-même les conditions de sa diffusion. L'outil d'écriture permet ainsi d'organiser la présentation et propose donc à l'auteur de se projeter dans la situation de communication. Ainsi, le logiciel limite la quantité d'informations sur chaque « transparent », organise le plan rhétorique de l'articulation des arguments, mais prescrit aussi la durée et le rythme que prendra la prestation. Il anticipe donc les conditions doubles de lecture (les transparents seront projetés) et de discours et la concurrence possible des deux médias dans l'écoute et l'attention des spectateurs. Avec Powerpoint, l'écriture est organisée en fonction de présupposés sur la lecture et l'écoute en salle.

Les logiciels d'écriture et les architextes donnent donc à voir à l'écran une représentation de l'objet hors de l'écran. Sherry Turkle rappelle que, dans l'histoire de l'informatique, cette concordance entre ce qui est à l'écran et ce qui est matérialisé sur papier est un moment fondateur de la bureautique généralisée. En revanche, cette représentation de l'objet et de sa circulation même contraignent les formes lues à l'écran et les modalités d'écriture. Les critères de temps, de rythme, de quantité d'information viennent encore limiter ce que la création du document pouvait avoir d'exploratoire. De la sorte, ils contribuent à donner à la première ébauche du document l'allure d'un document terminé, abouti. Ils effacent ce que le brouillon pouvait avoir d'incomplet et qui signifiait précisément cette incomplétude.

3.La « formalisation » du brouillon

Dans l'histoire de l'écriture de tels dispositifs d'organisation de la page étaient également présents. Ainsi que le rappelle Emmanuel Souchier « *la page écrite ne peut se définir en dehors d'une rhétorique de l'encadrement*²⁵⁹ ». « *Outils de construction, les « traçés régulateurs » et le « chemin de fer » de la mise en page sont autant d'échafaudages démontés avant que le texte ne soit donné à lire*²⁶⁰ ». Les outils de « réglure », bien présents sur l'écran word, normalisent l'écrit et le font entrer dans la problématique de sa communication.

Cette étape de formalisation intervient, cependant, à un moment où la communication n'est pas nécessairement à envisager. Alors que « *la phase rédactionnelle, théâtre des métamorphoses les plus imprévisibles*²⁶¹ », selon Pierre-Marc de Biasi, n'est pas achevée, il faut déjà hiérarchiser, organiser, planifier, actualiser ce qui devrait rester virtuel. On peut alors considérer que la « formalisation » du brouillon coïncide avec un glissement vers la phase dite, en génétique textuelle, pré-éditoriale. Autrement dit le caractère privé du brouillon, tel qu'il est apparu progressivement avec l'apparition de l'imprimerie, réintègre d'une certaine façon les contraintes du manuscrit médiéval qui doit être communicable. L'auteur perd ce « *territoire exclusif, espace entièrement privé où l'écrivain dégagé de toute obligation de lisibilité dialogue avec lui-même* », ce « *versant secret de l'écriture entièrement dédiée à l'invention et à la trouvaille* », cette « *page où le lecteur ne pénètre pas, page sauvage, « dérégulée », affranchie de la domestication plus ou moins sage des pages à lire et des tyrannies de leur rigoureux quadrillage*²⁶² ».

La phase de brouillon est donc saisie des contraintes de la phase pré-éditoriale qui inclut des règles liées au support final de diffusion et à la nécessité de transmettre un document lisible et utilisable. Les outils d'écriture intègrent un certain nombre de savoirs faire qui sont de l'ordre des métiers de l'édition et qui participent de ce qu'Emmanuel Souchier a appelé énonciation éditoriale.

Cette mise en forme transforme profondément le travail d'écriture parce qu'il privilégie implicitement une certaine pratique d'écriture. Louis Hay dans son livre *La littérature des*

²⁵⁹ Emmanuel Souchier, *Histoires de pages et pages d'histoire*, in Anne Zali (dir.), *L'aventure des écritures, La page*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1999, p. 23

²⁶⁰ Emmanuel Souchier, *Histoires de pages et pages d'histoire*, in Anne Zali (dir.), *L'aventure des écritures, La page*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1999, p. 24

²⁶¹ Pierre-Marc de Biasi, *Critique génétique*, in *Encyclopaedia Universalis*, 1999

²⁶² Anne Zali (dir.), *L'aventure des écritures, La page*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1999, p. 104

écrivains²⁶³ décrit une « " écriture à programme " (celle de Schiller, de Zola, de Martin du Gard...) qui se fonde sur des projets précis, et une " écriture à processus " (celle de Goethe, de Valéry, de Breton...) qui avance par paliers successifs ». Autrement dit, certains écrivains sont réfractaires « à toute programmation initiale », à toute organisation de l'écriture par un plan ou par un scénario et préfèrent l'écriture et la réécriture d'un premier jet. Or les outils logiciels dans leur proposition de plan et donc de hiérarchisation des textes orientent l'écriture vers une planification des idées. Si cette forme d'écriture peut convenir à certains, elle n'est pas universelle et l'analyse de la genèse des textes montre que les écrivains alternent le plus souvent les deux pratiques d'écriture.

On peut faire des hypothèses quant à la forme actuelle de cet outil d'écriture et penser que les logiciels de traitement texte ont pour modèles des textes où la nécessité d'envisager différents niveaux, différentes strates d'information prime sur la constitution de longs développements d'un seul tenant. Les modèles sous-jacents sont donc bien plus sûrement le rapport ou le mode d'emploi que le roman ou même l'article. Le plan et la lisibilité priment sur l'hétérogénéité de l'écriture créative. Finalement, c'est la notion même de brouillon qui est remise en cause sans doute parce que, comme l'évoque Roger Laufer, les logiciels se développent dans un contexte et dans le cadre de pratiques liées au marché bureautique²⁶⁴ qui ont peu l'usage du brouillon. La phase de brouillon, où l'écrivain est le plus libre de suivre ses idées : lapsus, lacunes, actes manqués, associations, etc., est ainsi sous estimée. Les écrivains doivent se plier à un processus d'écriture et assumer tout de suite une forme de statut public du document²⁶⁵.

Les outils d'écriture logiciels font donc des présupposés sur la genèse des textes dans la première phase de formulation des idées et sur la deuxième phase où l'on fait circuler le texte. Cet ensemble de présupposés ont tendance à fondre ainsi deux étapes en une: celle où le document est pour soi à usage privé, et celle où le document est fait pour d'autres.

²⁶³ Louis Hay, *La littérature des écrivains. Questions de critique génétique*, Paris José Corti, Les essais, 2002

²⁶⁴ Roger Laufer, Le manuscrit électronique, in Louis Hay, *Les manuscrits des écrivains*, CNRS Editions - Hachette, 1993, p. 225

²⁶⁵ Cette organisation de la page a des conséquences sur le brouillon, mais elle a aussi des conséquences sur la circulation. En effet, le document produit n'a pas nécessairement les qualités d'un produit propre à la circulation, même s'il en a l'apparence.

4.L'usage des outils d'écriture : la multiplication des points de vue et la gestion des versions

Diversité des outils, diversité des points de vue

Dans le cadre de la préparation collective d'un spectacle interactif, les brouillons sont aussi des éléments de communication entre les intervenants. Il est donc justifié que ces documents soient, au moins succinctement, mis en forme. Par contre, la mise en forme imposée par chacun des outils utilisés a vite montré les limites des normalisations induites du document. En fait, chaque outil d'écriture impose une organisation, un point de vue sur le texte et le spectacle qu'il préfigure. Or avoir plusieurs points de vue sur le spectacle est apparu comme une nécessité, notamment parce que les outils classiques de bureautique, comme ceux évoqués plus haut, ne permettent pas de prendre en compte les dimensions temporelles et spatiales du spectacle. Tous ces outils d'écriture étaient donc utiles dans la mesure où ils incluaient plus ou moins certaines variables de la représentation (au sens théâtral de la pièce jouée) et attiraient l'attention des rédacteurs sur des dimensions différentes du spectacle, mais tous étaient insuffisants dans la mesure où ils dissimulaient des aspects fondamentaux du spectacle.

Cette normalisation et ce formatage de chacun des logiciels ont été « combattus », non pas par un outil unique miracle (même si la tentation d'en trouver n'était pas étrangère aux différentes démarches), mais par une pratique qui a consisté à multiplier les outils et donc les points de vue. L'équipe artistique a ainsi utilisé :

- des traitements de texte qui donnaient une description narrative et linéaire des situations,
- des tableurs qui donnaient une vision des interventions possibles de chaque acteur – dont les spectateurs - et accessoires au cours du temps,
- des organigrammes organisant les grandes phases du spectacle et les options possibles pour passer d'une phase à une autre,
- des représentations graphiques animées qui constituaient un début de simulation visuelle et interactive du spectacle,
- des champs dans une base de donnée permettant de manipuler des “modules” de spectacle,

et d'autres encore. Chaque point de vue matérialise, représente, le futur spectacle. Voici quelques indications sur ce que chaque outil pouvait apporter, mais aussi sur ce qu'il ne permettait pas de faire.

Concevoir avec un traitement de texte

Notre écriture à l'aide d'un traitement de texte nous a amené à insister sur la dimension narrative du spectacle. Nous étions concernés par les dimensions de sens, de cohérence, du récit et des personnages.

Dans ce cas, le spectacle est perçu comme un récit et limité à la dimension diégétique. On peut avoir des indications scéniques, mais elles précèdent le déroulement de l'acte et ne sont pas visuellement sur le même plan que les dialogues. Dans son livre "Stage Management", Stern conseille d'ailleurs de découper le texte papier de la pièce pour y ajouter des indications scéniques. Elles restent cependant subordonnées au récit et aux relations entre les personnages. En outre, la dimension temporelle propre au récit ne permet pas d'anticiper le rythme, ni la durée des différents événements sur scène.

Or, dans notre approche, les indications scéniques pouvaient être multiples et concerner soit un acteur, soit un autre, soit les spectateurs, soit la lumière, soit les accessoires. Ce que l'écriture avec traitement de texte cache, c'est qu'un spectacle repose sur l'ensemble de ces indications scéniques, a fortiori dans un spectacle inspiré du cirque où la place de la monstration est primordiale. Placer tous ces éléments dans le texte à la fois en rompt toute lecture continue et en même temps relègue au second plan ce qui en est le cœur, autrement dit l'exploit, des acteurs, des spectateurs dans leur relation à la scène et, dans ce cas particulier, dans leur relation à la technique .

Concevoir avec un tableur

L'utilisation d'un tableur nous a permis de construire des tableaux, des grilles où les données temporelles apparaissent comme une variable structurante et croisent l'ensemble des autres « agents » du spectacle. Ainsi, les colonnes étaient représentatives de "tranches" temporelles de durée à peu près constante. La première ligne permettait de nommer certains instants particuliers. Les lignes suivantes étaient représentatives des éléments significatifs du spectacle : une ligne pour chaque acteur, une ligne pour chaque accessoire principal, une ligne pour le son ... Au croisement des lignes et des colonnes, une description de ce qui se passait pour l'élément à l'instant donné était ajoutée chaque fois que cela était nécessaire.

Le récit est alors mis de côté au profit d'une structuration par moments, apparitions et disparitions des différents agents du spectacle. La question des tableaux transforme radicalement la vision de la pièce parce qu'il ne s'agit plus d'un suivi des répliques, mais de l'ensemble des éléments qui constituent un spectacle (encore une fois, Jaffrenou travaillant dans le domaine du cirque où le corps et les objets sont au cœur du dispositif cette proposition d'écriture n'est pas surprenante). Les évolutions du spectacle et son découpage ne reposent pas sur le déroulement diégétique, mais sur des événements qui peuvent être déconnectés du récit et pendant lesquels les objets et les spectateurs ont un rôle au même titre que les acteurs.

Cette représentation a permis d'avoir une vision du déroulement du spectacle. Elle posait, en revanche, un problème de niveau de détail ; en particulier, le choix de l'unité temporelle s'est avéré difficile. On aurait souhaité pouvoir compacter ou développer les tranches temporelles sans événement significatif (celles qui ne sont que le déroulement d'une action initiée précédemment), la lecture compacte permettant d'avoir un aperçu de la succession des événements et actions clés; la lecture développée permettant d'avoir une vision plus fidèle de la durée des actions.

En outre, un tel document est devenu rapidement inconfortable à la fois à modifier et à regarder. L'espace de l'écran était tout à fait insuffisant pour avoir l'ensemble du spectacle sous les yeux. Il n'était accessible que par déroulement des ascenseurs. L'affichage mural et les retouches manuscrites d'un tirage papier de ce document constituèrent une solution, mais d'une part, elle n'a pas pu être vraiment mise en œuvre pour des raisons pratiques (manque de lieu fixe où travailler, et, comme corollaire, travail à distance de divers intervenants), d'autre part, elle posait des problèmes de mise en cohérence entre la version électronique et le tirage papier retouché.

Par ailleurs, avec les tableaux comme avec les traitements de texte, la dimension interactive du spectacle s'est avérée difficile à traduire.

Concevoir avec des pages Web (html)

Les fiches html permettent d'introduire la notion de choix, choix liés, d'une part, aux aspects interactifs du spectacle, d'autre part aux différents lieux de représentation simultanée. Au lieu d'avoir un seul déroulement, on a le choix entre plusieurs suites. Cela permet d'anticiper différents états du spectacle en fonction des réactions ou de l'absence de réaction du public.

Les fiches html découpent les différents moments du spectacle et cachent ce qu'il peut avoir de continu, mais elles mettent l'accent sur ce qu'il a d'évolutif. Ces fiches permettent

notamment le retour en arrière, la notion de boucle est introduite. La question de l'ellipse apparaît alors comme une donnée fondamentale de ce type de narration. En effet, en fonction des réactions ou de l'absence de réaction des spectateurs, des pans entiers du spectacle peuvent ne jamais advenir, ou alors le spectacle peut revenir au point initial. Contrairement à ce que Genette décrit du récit littéraire, le problème n'est donc pas celui du retour en arrière au sens d'un complément, mais vraiment d'un retour à l'identique et de la création de phénomènes répétitifs. Ainsi, l'ellipse a-t-elle également un nouveau statut. Elle ne permet pas seulement d'accélérer le déroulement de l'action, ou de créer un suspens, elle est ici un véritable non lieu, un virtuel non actualisé dont la responsabilité incombe au spectateur.

2. HARMONIE

Description brève de la fiche

<u>Paris</u>	<u>Brest</u>	<u>Nice</u>	
Totems	?		
Ecrans	<i>Actifs.</i>		
Acteur	<i>Absent.</i>		
Lumières	<i>ambiance lumineuse</i>		
Son	<i>ambiance sonore</i>		
Éléments utilisés	<i>liste des éléments déjà utilisés</i>		
Action	<i>Les spectateurs utilisent les technologies de manière harmonieuse. Les différentes salles ont choisi de collaborer pour que le spectacle reste vivable. Mephisto est vaincu, l'élaboration d'un document collectif entre les salles vient sceller cette union qui permet de rejeter Mephisto.</i>		
<i>Description de la suite 1</i>	<i>Description de la suite 2</i>	<i>Description de la suite 3</i>	
<u>Suite 1</u>	<u>Suite 2</u>	<u>Suite 3</u>	

Figure 1 Un exemple de fiche simplifiée

La figure 1 montre comment, de façon synthétique, il est possible de représenter une étape du spectacle qui permette d'accéder aux étapes suivantes (anticipation du spectacle lui-même), ou vers une description spécifique de l'un des sites où a lieu la représentation. Cette technique de (re)présentation du spectacle peut être utilisée pour atteindre différents niveaux de détail, soit en étoffant plus ou moins une fiche, soit en éclatant une fiche en plusieurs.

Le problème de la visualisation de la dimension temporelle demeure dans cette représentation. En outre, une vision globale du spectacle est difficile.

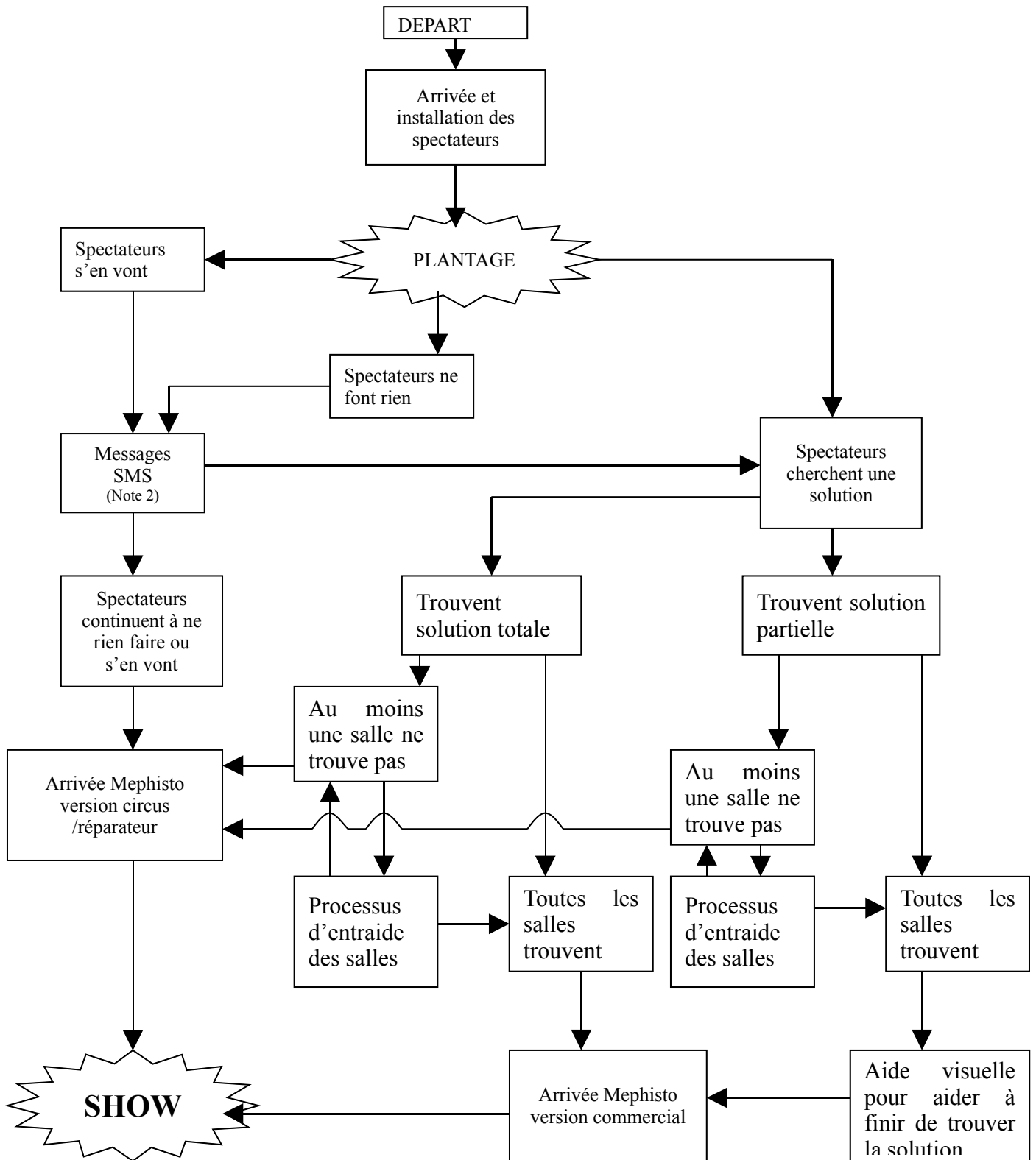


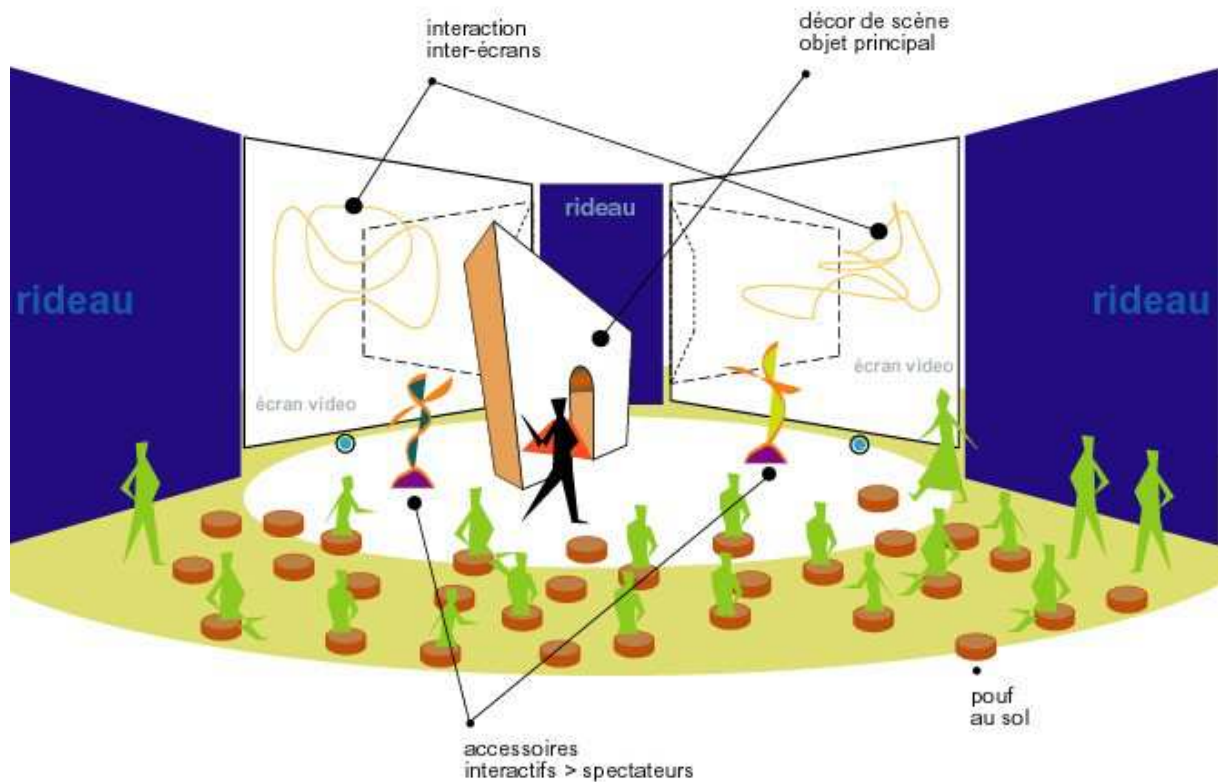
Figure 2 - Le graphique des enchaînements (organigramme)

Les animatiques

Nous avons produit des séquences graphiques animées qui permettaient de rendre compte du temps et de certaines interactions et surtout d'avoir une représentation spatiale des différents moments du spectacle. Récit et temporalité disparaissent au profit d'une spatialisation des événements et des effets difficiles à rendre autrement.

Mini Circus Show - schéma d'implantation / scénographie de base par site

design préliminaire - 07/03/2002
www.mephisto-circus.net



Le passage d'un « espace » d'écriture à un autre : l'enjeu de la synthèse

Chacun des outils d'écriture offre, comme on l'a vu, des points de vue contrastés sur le spectacle à venir. En fait, la diversité des outils d'écriture est une façon de pallier l'unicité de point de vue et d'introduire dans le cadre même de l'écriture la présence d'un public. Chacun

des documents ainsi produit compense, complète ou contredit la vision précédente. La gestion des versions est également une façon de maintenir plusieurs points de vue dans le temps²⁶⁶.

Ce jonglage avec les différents logiciels pour enrichissant qu'il fut ne présentait pas que des avantages. Le passage de l'une à l'autre des représentations peut en effet être très déstabilisant dans la mesure où non seulement il faut accompagner l'évolution, mais il faut aussi revisualiser différemment la séquence. Le besoin d'une représentation synthétique, ou tout au moins articulant ces différents points de vue, et permettant également de façon pragmatique de prendre en compte les différentes modifications et de les importer dans les autres représentations s'est alors fait sentir. Sans outil adapté, le partage d'éléments entre ces points de vue s'est cependant avéré difficile. Il est donc apparu qu'un outil « idéal » permettrait de passer de façon fluide d'un point de vue à un autre, ou même, à la façon dont les logiciels 3D offrent à la fois des vues en projection et des vues en perspective, d'écrire le spectacle en intervenant simultanément sur plusieurs points de vue de sa représentation. Un outil logiciel adapté devrait ainsi à la fois permettre les multiples points de vue, les articuler et aussi permettre des lectures de divers niveaux de détails: de la vision d'ensemble au gros plan sur une séquence.

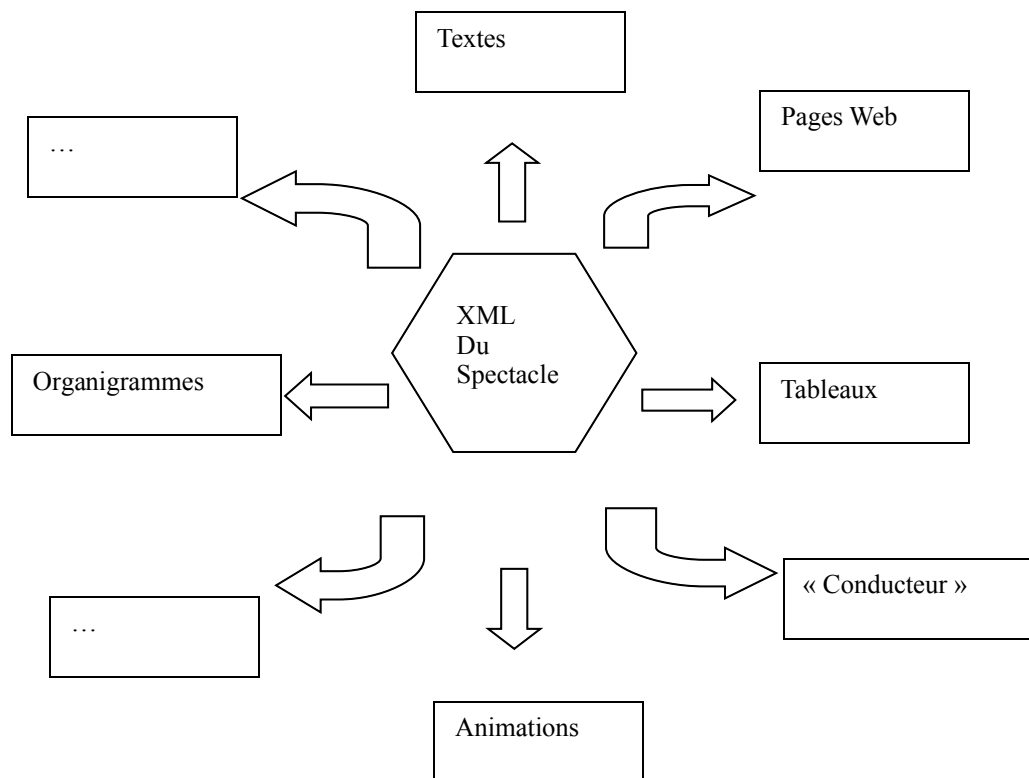
Pour cela, une grammaire XML de description de spectacle pourrait apporter des solutions. L'avantage d'une telle description est qu'elle est évolutive et souple. Tout en structurant l'information, elle le fait d'une façon moins rigide qu'une base de données. En effet, un fichier XML est un fichier texte, éditable dans n'importe quel éditeur de texte, mais qui contient des marqueurs (balises) permettant de préciser le statut du contenu. Par exemple, un titre pourra être précisé de la balise <titre> et terminé par </titre>. Grâce à ces marqueurs, des outils de manipulation de XML peuvent extraire d'un fichier XML des éléments précis ; dans l'exemple précédent, on pourrait aisément extraire tous les titres. Chaque groupe d'utilisateur peut en outre définir son propre ensemble de balises lui permettant de décrire des types et des statuts de contenu qui soit pertinents par rapport à son activité. C'est ce que nous cherchons à faire pour les spectacles.

Chaque élément du fichier XML peut voir son statut précisé par les balises qui l'entourent : titre, séquence, accessoire, ... Les niveaux de balises peuvent être imbriqués. Ainsi une balise

²⁶⁶ Avec Michel Jaffrennou nous revenions constamment sur des versions antérieures et nous devions toujours nous demander ce qui dans le texte perdurait et disparaissait d'une session de travail à une autre. Nous nous interrogeons aussi sur le pourquoi de ces évolutions.

<titre> peut être placée à l'intérieur d'une balise <séquence>, ce qui indiquera que le texte qui suit constitue le titre d'une séquence.

De plus, XML s'adapte bien à la génération de divers documents à partir d'un document XML. De puissantes méthodes de transformation de XML en d'autres formats ont été définies en même temps que le XML (XSL, XSLT et XSL-FO).



La figure précédente illustre comment à partir d'une représentation unique, exprimée dans une grammaire XML, on extrait diverses représentations cohérentes et plus ou moins elliptiques, plus ou moins spécialisées.

Par exemple, le titre d'une séquence apparaîtra probablement dans toutes les représentations proposées sauf dans le tableau, où il pourrait alourdir une lecture déjà difficile. Un « conducteur » – document qui aide à suivre le déroulement du spectacle - pourrait être produit, par exemple adapté à chaque acteur et pour chaque accessoire. L'organigramme donnerait une vision très elliptique, donnant uniquement la vision des enchaînements possibles, où chaque séquence est représentée par un titre court.

C

onclusion

La triple approche, à la fois technique (d'analyse des outils logiciels), sémiologique (qui observe la cristallisation des pratiques sur les écrit d'écran) et ethnologique (de participation et d'observation des pratiques d'écriture) permet de dépasser une vision déterministe des technologies. En effet, l'observation montre que l'utilisation des logiciels et l'intégration des

contraintes dans une stratégie d'écriture dépasse et contourne ce que les logiciels peuvent avoir de contraignants, tout en reposant la question d'une dynamique d'écriture et de ces différents moments. Cette double approche permet donc de placer la question des textes et des outils qui contribuent à les former dans un processus où chaque étape est significative d'enjeux de création, de communication, de diffusion. Elle amène aussi à poser la question de la pertinence des outils face à ces différentes étapes tout en considérant ce qu'ils modifient dans les différentes étapes.

L'observation d'une pratique concrète d'écriture a ainsi permis de dépasser une vision monolithique de l'usage des logiciels. A la série de contraintes qu'offrent les outils d'écriture correspondent de nouvelles stratégies d'écriture qui jouent de ces contraintes et explorent les potentiels des logiciels. On peut notamment remarquer que la phase prérédactionnelle de recherche de documents et de constitution d'un corpus qui alimentera le texte évolue également, notamment avec les possibilités de stockage et de réorganisation rapide des contenus. Il faut également noter que dans la relation à l'outil informatique, l'écran n'est qu'une des matérialisations possibles du texte et qu'en fait les écrivains non seulement utilisent différents logiciels mais produisent aussi des tirages papier qui sont à leur tour annotés, commentés, scotchés, agrafés entre eux, punaisés au mur. Il y a ainsi des cycles de brouillon qui s'appuient aussi bien sur le papier que sur les représentations à l'écran et qui multiplient également les points de vue. Le passage au papier permet aussi de réintroduire une certaine forme de « désordre » : raturage, flèches, entourages, dessins, commentaires, etc. où le statut exploratoire des documents réapparaît pleinement. En revanche, ce qui constitue la richesse d'une telle pratique en constitue aussi la difficulté quand les écrivains veulent partager une représentation du spectacle.

Cette même observation permet de considérer les potentiels des différents outils logiciels en relation avec de véritables pratiques d'écriture s'appuyant sur différentes sortes de représentation et de supports et de considérer les réponses techniques possibles en fonction des limites de ces outils. Il ne s'agit pas alors de rechercher l'outil miracle qui résoudrait l'ensemble des problèmes (panopticon), mais d'apporter des solutions aux difficultés rencontrées dans une pratique. Une des questions que nous avons aussi été amenés à traiter est celle de l'articulation entre représentation d'un objet pensé et sa présentation. Cette question est fortement corrélée aux questions de séparation du fond et de la forme traitées par la recherche sur le Web sémantique, qui ont notamment conduit à la définition du langage XML. En effet, les grammaires XML permettent de faire une séparation dans un document

entre les éléments qui relèvent du contenu sémantique et ceux qui relèvent aussi, ou seulement, de la présentation et de l'organisation de ce contenu, en considérant l'ensemble des données comme significatives dans la constitution du document. Dans notre cas, la nécessité de multiples présentations est rendue nécessaire par l'impossibilité d'avoir une présentation unique satisfaisante. Dans le cadre d'un spectacle, et a fortiori d'un spectacle interactif, une représentation du spectacle n'est qu'une instance particulière incomplète et imparfaite de ce qui a été pensé, voulu.

Annie Gentes, Jean Claude Moissinac
ENST
Gentes@enst.fr
Moissinac@enst.fr

BIBLIOGRAPHIE

Art press, *Le cirque au-delà du cercle*, n° 20 1999

Pierre-Marc de Biasi, Critique génétique, in *Encyclopaedia Universalis*, 1999

Jean-Pierre Berthomé, *Les ateliers du 7^e art, Avant le clap*, Paris, Découvertes Gallimard, Cinéma, 1995

Anne-Marie Christin, *L'image écrite ou la déraison graphique*, Paris, Flammarion, coll. Idées et recherches, 1995

Olivier Cotte, *Il était une fois le dessin animé*, Paris, Dreamland, 2001

Louis Hay, *La littérature des écrivains. Questions de critique génétique*, Paris José Corti, Les essais, 2002

Louis Hay, *Les manuscrits des écrivains*, Paris, CNRS Editions - Hachette, 1993

Yves Jeanneret, Emmanuel Souchier, « Pour une poétique de « l'écrit d'écran » », in *Xoana*, n°6, 1999

Craig J. Saper, *Networked art*, Minneapolis, University Of Minnessota press, 2001.

Lawrence Stern, *Stage management*, Allyn and Bacon 2001

Sherry Turkle, *Life on the screen. Identity in the age of the internet*, New York, Touchstone, 1997

Anne Zali (dir.), *L'aventure des écritures, La page*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1999

L'ŒUVRE ENTRE ART ET SCIENCE : L'ÉCRITURE DES DISPOSITIFS NUMÉRIQUES

Jean-Paul FOURMENTRAUX
EHESS
Centre de sociologie du travail et des arts.(CESTA)

Introduction

Si les arts ont toujours eu des relations étroites avec la technique, avec le métier, cette constante n'a pas bénéficié au cours du temps de la même valorisation. Le désir de convergence des sciences et des technologies vers la pratique artistique - souvent associé aux seules innovations récentes de l'informatique - n'en a pas moins connu de nombreuses tentatives d'applications au fil de « l'histoire de l'art » et des « découvertes » d'outils techniques de conception²⁶⁷. Dans ce contexte, nombreuses sont les situations de collaboration entre des artistes et un important « personnel de renfort » composé de tous ceux qui, à des titres divers, concourent à la réalisation de l'œuvre (Becker, 1988). A l'inverse, bien plus rares sont les réelles tentatives d'échange de savoirs et de savoir-faire, engagés par des artistes et des scientifiques dans un acte de création pleinement distribué et partagé (Fourmentraux, 2002²⁶⁸). Nous examinons ici le cas du Net Art qui pour satisfaire à l'impératif d'interactivité engage des compétences que l'artiste ne détient pas toujours, en faisant appel à des informaticiens pour la programmation algorithmique des projets artistiques. Or il semble que ce contexte de production numérique renouvelle, pour une bonne part, la forme et les modalités de ce partenariat, de même que les caractéristiques et configurations de la

²⁶⁷ On assiste en effet, au cours des 19 et 20^{ème} siècles, à une sorte de mouvement pendulaire fait de retours et de rejets de la technique : le courant « dadaïste » promeut en effet une satire de l'environnement technique visant à en souligner les effets pervers sur la condition humaine, à la suite de quoi les notions d'art et de métier deviendront quasiment antinomiques autour du débat entre le beau et l'utile, l'art et l'industrie; mais plus tard, des mouvements artistiques tel que le Bauhaus ou le futurisme, préconiseront au contraire une « esthétique de la machine », l'apologie de l'électricité et du monde industriel, la fusion de l'art et de la science.

²⁶⁸ Le présent texte reprend et prolonge les réflexions développées dans les articles suivants : Fourmentraux, J. P. (2002). "L'œuvre, l'artiste et l'informaticien : compétence et personnalité distribuées dans le processus de conception en art numérique". *Sociologie de l'art*, Éd. L'Harmattan, Opus 2, 2002. Fourmentraux, J. P. (2001). L'œuvre Net Art, l'Artiste et l'Informaticien : le partage du processus créatif. *Archée*. Internet : <http://archee.qc.ca>.

production susceptible d'en résulter. Le régime du numérique met tout d'abord les différents acteurs aux prises avec un même outil : l'ordinateur. Et c'est au cœur même du processus de conception que se joue bien souvent, entre l'artiste et l'informaticien, le difficile partage de l'écriture des dispositifs: difficile sans doute parce qu'il suppose l'échange de compétences et de points de vue différents, problématique également parce qu'il conduit à une reconstruction des rôles dont peut avoir à se « défendre » l'artiste. Or, cette nouvelle nécessité de coopération avec des informaticiens pour l'élaboration d'un programme informatique entraîne, semble-t-il, un glissement des notions d'*œuvre* et d'*auteur* :

- D'une part, comment s'opère concrètement le partage des activités de conception entre ces différents partenaires ? Quelles tâches sont attribuées à chacun au départ du projet ? Quelles sont celles que chacun prend en charge en pratique ? Qui est responsable de quoi ? Qui est l'auteur ?

- D'autre part, qu'est ce qui fait œuvre dans ce contexte ? Autrement dit, où est l'œuvre au regard de l'artiste et du point de vue de l'informaticien ?

1. L'écriture des dispositifs : hybridation des savoirs et savoir-faire

1.1. La conception partagée

L'analyse présentée ici porte sur un des projets retenus dans le cadre d'une étude plus large²⁶⁹, qui a pour objet l'examen de ces processus de conception distribuée dans des contextes institutionnels différents (Centres d'art, Laboratoires informatique, Écoles d'architecture etc). Il s'agira ici de la conception du dispositif artistique "Des_Frags" dont le déroulement, par l'intermédiaire du CICV²⁷⁰ associe l'artiste Reynald Drouhin et les informaticiens de cette institution. J'ai choisi ici de circonscrire l'étude à l'activité partagée de conception de l'interface utilisateur du dispositif Des_frags. Sa conception complexe mobilise en effet l'ensemble des compétences des différents partenaires impliqués. Programmation informatique, développement ergonomique, cohérence esthétique et design plastique sont concurremment convoqués au cours de ce travail de production technique aussi bien qu'esthétique. Les observations ethnographiques de ce travail de conception ont principalement été réalisées lors de trois résidences de recherche au CICV. Le matériau d'enquête se compose : d'un journal de terrain ; des différentes maquettes informatiques,

²⁶⁹ *Entre l'artiste et l'informaticien : un espace de médiation, traduction et négociation*. Recherche commanditée par la Délégation aux Arts Plastiques du Ministère de la Culture et de la Communication, dans le cadre du programme « Art contemporain et culture scientifique » (2001). En collaboration avec Anne Sauvageot (Cers, Université de Toulouse II) et Michel Léglise (Li2a, École d'Architecture de Toulouse).

²⁷⁰ Centre international de la création vidéo.

schémas, interfaces, cahier de spécifications mobilisés par les différents acteurs du projet ; d'une série d'entretiens réalisés successivement avec l'artiste et l'informaticien, et enfin, de l'ensemble des échanges par e-mail (n=90) qui ont pu guider l'activité de conception.

1.2. "Des_fragS" : le contexte

Des frags est un projet d'œuvre on line hébergé par le CICV. Le principe en est le suivant : chaque internaute est invité à sélectionner sur Internet ou dans ses propres archives une image fixe quel qu'en soit le thème. Cette image va alors lui servir de trame pour constituer une image mosaïque. En effet, à l'aide d'un moteur de recherche mis à sa disposition, il lui reviendra, à partir de deux ou trois mots clés, de collecter sur le Net un grand nombre d'autres images, qui, une fois réduites, viendront se coller - telles des vignettes - sur l'image matrice. Des Frags est ainsi, selon son auteur, une œuvre plastique traitant d'une caractéristique informatique fondamentale : la fragmentation et la défragmentation. Cette manipulation informatique aborde les thèmes de l'appropriation et du détournement de données existantes sur le Web pour leur faire dire autre chose que leur contenu initial - la profusion, l'éphémère, etc. Le projet de collaboration avec le CICV porte à la fois sur le développement d'un programme informatique réalisant l'interfaçage de différents fragments d'applications préexistants récupérés sur le réseau, et sur la conception d'une interface utilisateur. L'interface permettrait ainsi de configurer conjointement la recherche de ces images et de soumettre l'image de référence qui va servir de trame globale.

On peut, en schématisant, considérer trois étapes principales : l'expertise du projet (sa problématisation), le développement du projet (la résolution des problèmes informatiques, techniques et esthétiques), et enfin sa valorisation/exposition (l'objectif final). Chacune de ces étapes passe par des médiations multiples – techniques, humaines, institutionnelles – et marque une progression du processus interactionnel. L'enjeu sociologique est ici de considérer ensemble les problèmes techniques et les contextes sociaux, et donc de produire simultanément une analyse des débats esthétiques, et/ou techniques, et une analyse sociologique des acteurs impliqués.

1.3. L'inscription institutionnelle de la coopération : délimitation et stabilité à priori des positions.

Le CICV ancre les coopérations dans un cadre institutionnel qui contribue à la structuration des activités et tend ainsi, en plaçant les différents acteurs dans des rôles clairement distincts,

à limiter l'éventuelle ambiguïté ou ambivalence des positions. Les partenaires techniques y sont "au service" du projet de l'artiste, seul concepteur et initiateur légitime. Les différents savoirs et savoir-faire s'inscrivent ainsi en amont dans une histoire des spécialités : l'histoire de l'art d'un côté et plus précisément de la "pensée plastique" ; l'histoire des découvertes et de l'innovation technique de l'autre. Mais ces savoirs et savoir-faire qui apparaissent à priori stables et délimités seront susceptibles de contagions et d'hybridations au cours de leur actualisation dans l'apparente "im-médiateté" des collaborations concrètes. C'est donc à l'intérieur du triangle artiste/objets/personnel technique que doivent se réaliser ensuite la définition plus aboutie et l'actualisation du projet. Dès lors, le cours d'action s'ouvre sur les multiples transactions qu'entraîneront les contraintes diverses – temps, budget, savoir-faire, etc...- qui donneront au projet son véritable visage. On peut donc s'attendre à ce que ces transactions soient autant de déplacements qui feront du projet artistique le fruit d'actions collaboratives soumises au jeu des médiations, traductions et négociations.

1.4. L'espace intermédiaire de la collaboration : brouillage et hybridation des rôles et fonctions.

L'ensemble de ces transactions s'inscrit dans un espace de travail commun distribué sur un axe Art/Technique où vont se jouer les transferts de compétences, les déplacements de savoirs et savoir-faire à l'intersection de ces deux domaines d'appartenance. Il est de fait souvent difficile de circonscrire ce qui relève strictement des compétences de l'informaticien et de celles de l'artiste. Et cela même si de façon plus ou moins consciente ces deux partenaires s'efforcent de délimiter un espace intermédiaire de l'échange, un territoire "entre-deux" où pourra s'opérer la confrontation des intérêts et des méthodes de travail. Si en amont le cadre institutionnel de l'échange met en scène des acteurs prédéfinis, dotés d'intérêts, de savoirs, de besoins, en partie stabilisés, l'activité partagée lors de la conception met ceux-ci aux prises avec des objets et des dispositifs techniques qui "performent" à la fois les relations et les termes mis en relation: acteurs connaissant et monde connu, demandeurs et objets d'une demande, acteurs agissant et éléments agis, usagers et usages... L'interface va constituer le support et le média à partir duquel sera conduite la conception partagée. Cet objet technique est ici envisagé autant comme un des "actants" concourant au projet artistique, que comme "analyseur" - support et médiateur - de l'action de concevoir. En ce sens, il constitue un objet frontière ouvert reliant les acteurs en présence et présentant une aide à leur coopération.

Conception de l'interface: négociations des choix techniques et esthétiques.

Si le design de l'interface constitue, à priori, l'étape finale de la conception, sa nécessaire anticipation conduira successivement l'artiste et l'informaticien à en esquisser des profils intermédiaires. En effet, à mesure que sont collectivement évalués, retenus ou écartés les choix techniques, l'anticipation des usages de l'interface demande que soient listés et mis en forme ses paramètres formels et ses options techniques. Tout au long de l'activité de conception va ainsi s'opérer la négociation simultanée de l'ergonomie de l'interface d'une part (adéquation entre ses fonctionnalités ou options techniques et les conditions de leur activation), et de son apparence d'autre part (sa mise en forme proprement esthétique et plastique).

Forme plastique, logique pratique Options techniques, incidences esthétiques

A cet égard deux tentatives de mise en forme précéderont la conception définitive de l'interface. La première, à l'initiative de l'artiste, sera strictement fonctionnelle et très largement imparfaite quant à son apparence formelle.

Entrer les mots clés qui vont servir pour la recherche sur internet des mosaïques :

Soumettre ici l'image qui va servir de trame à l'ensemble (image globale) :

taille de l'image globale en pixel :

Configuration des mosaïques :

Répéter plusieurs les mêmes les mosaïques
 Ne pas répéter les mosaïques
 Ne pas trop répéter

mosaïques :
 carré
 rectangulaire
 random

superposition : un peu / beaucoup /passionnément / pas du tout
grille : un peu / beaucoup /passionnément / pas du tout

translucidité des mosaïques :
un peu / beaucoup /passionnément/ pas du tout

utiliser une base de donnée existante
oui / non

choisir

Construire le montage

La seconde tentative sera le fruit du seul travail de l'informaticien. Ce dernier sera confronté à la nécessité de redessiner l'interface dans le double objectif de l'expérimenter techniquement et de la soumettre à l'usage. La mise en forme initiale va s'avérer à bien des égards beaucoup trop technique et abstraite au regard de l'utilisateur profane. Les différents paramètres et fonctions que le dispositif propose à l'expérimentation supposent des choix et manipulations laissés au libre-arbitre de l'utilisateur sans que celui-ci ne puisse en saisir immédiatement les implications et la cohérence. La maquette n°2 que l'informaticien réalisera "en cachette" tendra à corriger ces imperfections. Pour ce faire, elle proposera d'accompagner chacun des paramètres interactifs d'une illustration visuelle offrant à l'utilisateur une exemplification anticipée des résultats possibles et attendus pour chacune des fonctions de l'interface. Cette initiative déborde de fait très largement les responsabilités strictement techniques sensées être celles de l'informaticien. Ce dernier sera conduit à renouveler l'agencement des différents éléments de l'interface, contribuant ainsi à donner une orientation et un sens technique à l'ensemble du processus interactif, mais également à donner une forme plastique et visuelle qui elle-même influencera pour beaucoup le design de l'interface finale. Cependant, si l'artiste paraît sensible à la lisibilité offerte par l'ajout de ces vignettes démonstratives, il n'en sera pas moins réservé quant au caractère jugé trop descriptif de chacune des fonctions.



Nombre maximum de mosaïques à récupérer (1-400) =

Taille des mosaïques (en pixel) : largeur (1-64) = hauteur (1-64) =

Chevauchement des mosaïques : oui non

Répétition des mêmes mosaïques : un peu beaucoup pas du tout

Transparence des mosaïques : un peu beaucoup pas du tout

Votre e-mail : @

Il s'attachera ainsi à se réapproprié ce qui apparaît comme lui appartenant en propre, comme relevant de ses seules compétences. La troisième version de l'interface (sa forme définitive) sera de fait complètement assumée par R.Drouhin. Sa mise en forme plastique sera minimale, filaire et sobre (caractères noirs sur fond blanc). Chacun des sous-menus seront repensés par l'artiste. Les différentes options seront désignées par des termes simples, sans surenchère descriptive ou explicative. Néanmoins, le chemin parcouru entre la première maquette et la version définitive de l'interface est la résultante d'un long processus d'emprunts et de suggestions partagées, lisibles au travers de cette mise en forme finale, hybride et collective.

des frags

reynald drouhin

defragmentation of the internet

follow steps # 1 to # 9 to defragment the internet with images... or just # 9 to generate an image which is randomly fragmented.

▼

key word(s) ⁰¹ pictures search engine



image source ⁰² 440 pixels (jpg, gif, png, bmp)



size of mosaics ⁰³ in pixel

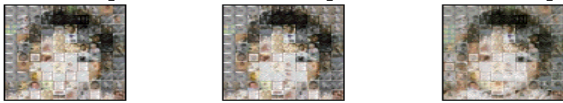
width (20-200) = height (20-200) =

size of mosaics ⁰³ in pixel

width (20-200) = height (20-200) =


repetition of the same mosaics ⁰⁴

a little *a lot* *not at all*



transparency of mosaics ⁰⁵

a little *a lot* *not at all*



title ⁰⁶ **signature** ⁰⁷

e-mail ⁰⁸

CC

▲ **end** ⁰⁹ * ⁰⁰

[des frags](#) [reactions](#) [contractions](#) [information](#) [credits](#) [contacts](#)

Ainsi, la réalisation collaborative du dispositif artistique et technique, à la fois œuvre et outil, donne lieu à des prises plurielles, collectives et individuelles, des différentes dimensions du projet. Au cours de la conception dans cet "entre-deux" de l'échange, l'œuvre est bien ce "tout" non délimité investi autant par l'artiste que par l'informaticien. Aux frontières de la coopération les intérêts et motivations s'entrecroisent. L'artiste se fait initiateur et découvreur de solutions informatiques, l'informaticien revendique son sens créatif et intervient dans les choix esthétiques et dans l'appréciation plastique du projet et de son interface. Entre l'artiste et l'informaticien, des compromis sont ainsi négociés, régis par les deux logiques en présence: celle de cohérence avec le projet artistique (son concept esthétique et sa forme plastique), celle de l'adaptation aux contraintes informatiques (sa faisabilité et ses implications techniques).

1.5. Reconstruction a posteriori des registres et niveaux de compétences, statuts et rôles.

Si ces registres d'action ont pu être traversés, déplacés et bousculés durant l'activité partagée de conception, ils réapparaissent ensuite renforcés dans les discours réflexifs de l'artiste et de l'informaticien sur leurs propres pratiques et valeurs. Ainsi, dans la rubrique "Information" du site Des_Frags, les positions ressurgissent délimitées et renforcées par une séparation et confrontation des points de vues.

information artistic

Defragmentation of the Internet by Images: With the aid of one or several "key words": to determine the images that will be researched (mosaic modules) to recompose the image that you have submitted (the matrix). "Des frags" is a project using the resources available on the Net and to put them to a different purpose than that for which they were originally designed. For this, the project is, in appearance, very simple: using existing tools available on the web to create the final work (from/by and with the Net). "Des frags" is the defragmentation of the Internet... A multitude of information is available on the web, and this project allows all this information to coexist together in the one final image: a matrix that will serve as a global reference point of the different elements of which it is composed.

"Des frags" is also a "blow" (a murder for players of video games)... meaning a "hold-up" of existing images on the Net: the appropriation of a raw material present on the web and reactivation of this "dead", archived memory into a live, ephemeral memory.

information technical

Defragmentation of the Internet: creating the positive association of autonomous, specific and dispersed resources: diverting contingent functions to channel them towards an open finality: going beyond the discordant multiplicity of languages and types of information to make a "melting pot" with a new coherence.

It all comes down to the creation of an ensemble of mutualist applications (in PHP and MySQL) allowing for the transparent circulation of the information from one pre-existing tool to another: the web based text translation engine of SystranSoft (for the automatic translation of key words from French to English), the "Yahoo" web-engine for the research of images (for the recuperation of mosaics), the "Metapixel" photomosaic composition programme (for the final rendition), a collection of image processing programmes from ImageMagick (for the degradation of the "contradictions")... all this through a simple HTML interface.

"Des frags" also uses system processing (Linux) which is brutally dissociated from its parent, with the information extracted by breaking certain "web windows" – a continuous breakage whose splinters, far-away and indeterminate, are recomposed into a familiar image.

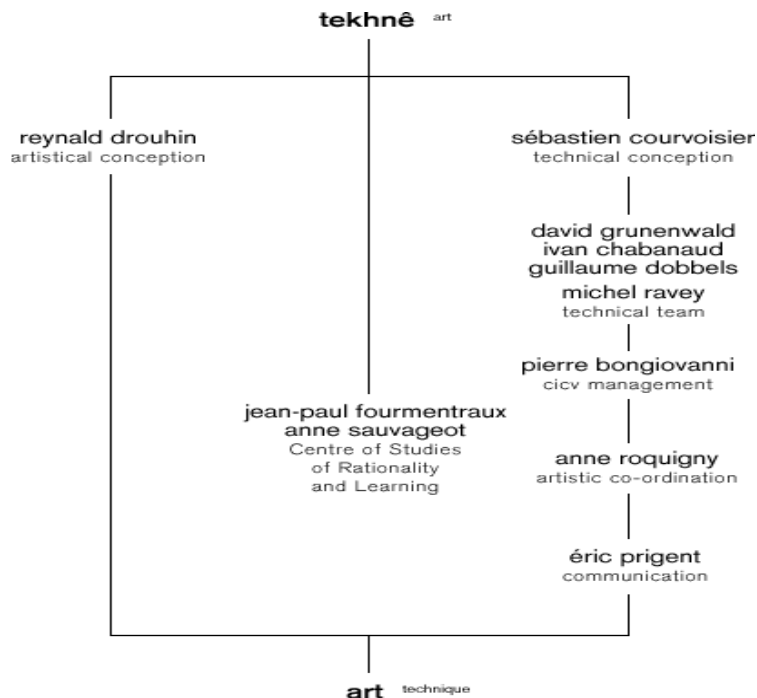
information sociological

Sociological study by Jean-Paul Fourmentraux & Anne Sauvageot.

L'information artistique ancre l'œuvre dans une histoire de l'art et de la pratique artistique. L'information technique inscrit le développement du dispositif dans l'innovation technique et l'histoire de la programmation informatique. De fait, les diverses contributions apparaissent bien plus sous l'angle de leur complémentarité que sous celui de leur possible hybridation.

Ce décalage des points de vue trouve son équivalent dans des modes différenciés de désignation de l'œuvre par l'artiste et l'informaticien. Des_frags, à l'instar des créations numériques sur le Net, ne constitue pas une, mais plusieurs œuvres enchâssées qui se superposent et interagissent étroitement: - un premier niveau : le concept initial, où s'opèrent la traduction et l'inscription de l'intention créatrice dans l'infrastructure technologique, au travers du programme informatique enfoui et invisible ; un deuxième niveau : l'œuvre perceptible telle qu'elle se donne à voir, au travers de l'interface, mais plus encore à vivre ou à performer, dans sa forme affichée sur le web ; un troisième niveau enfin : l'œuvre agie ou perçue, le résultat de la mise en œuvre du dispositif via l'interface. Ce caractère multiple et dispersé de l'œuvre promet ensuite différents niveaux de ré-appropriation pour l'artiste et l'informaticien, diverses "prises" pour chacune des multiples dimensions du dispositif. Du point de vue de l'artiste, l'œuvre est dans ce "tout" qui la rend possible : l'idée, le concept, l'interface, le moteur, mais aussi ce que le visiteur envoie et ce que ça donne, font partie intégrante de ce qu'il nomme le "projet plastique" dans son ensemble. L'informaticien

s'accordera avec l'artiste sur l'idée d'une existence plurielle de l'oeuvre. Mais peut-être aura-t-il néanmoins davantage le souci d'isoler sa propre contribution. Par ailleurs, s'il reconnaît en Reynald Drouhin l'initiateur de l'oeuvre et s'il éprouve le sentiment d'avoir produit un programme au service d'une oeuvre d'art, il n'en a pas moins conçu celui-ci dans une perspective d'autonomie et d'ouverture. L'exigence, pour l'informaticien, de modularité et d'autonomie du programme est susceptible d'engendrer une indépendance de l'outil vis-à-vis de l'oeuvre d'art. La réalisation du projet Des_Frags promeut ainsi simultanément la production d'une création plastique et d'une application informatique, d'un outil logiciel susceptible d'être réutilisé. Si le problème de l'appropriation est resté dans l'implicite tout au long du développement du projet, il devient incontournable quand intervient, à l'issue du projet, la signature de l'oeuvre. Que peut revendiquer l'artiste comme étant sa propriété ? Si l'oeuvre est ce tout qui constitue l'ensemble du dispositif l'artiste peut-il pour autant rester maître de cet ensemble ?



La solution adoptée par Reynald Drouhin a consisté à distribuer sur l'axe Tekhné/Art les différentes contributions et acteurs de la conception collective du dispositif Des_Frags. Ainsi, à l'image du "générique" cinématographique, il est fait mention de l'ensemble du "personnel de renfort" qui a concouru à la réalisation de l'oeuvre : des acteurs directs de la conception artistique et technique (détenteurs des savoirs faire correspondants), aux partenaires institutionnels, agents de la communication, jusqu'aux acteurs de l'étude sociologique portant sur les relations entre artistes et informaticiens. Contrairement au générique cinématographique, la "distribution" se veut non hiérarchique mais partagée sur l'axe vertical

qui va de la Tekhné^{art} (qui fait référence à la pratique, aux savoir faire) où conception artistique et technique sont mises au même niveau, jusqu'à l'Art^{technique} (qui renvoie davantage aux "règles de l'art") où s'opèrent l'inscription et la reconnaissance artistique.

2. L'œuvre entre art et science

Les principaux résultats de l'étude montrent que la conception des œuvres d'art pour ordinateur engage désormais diverses contributions, artistiques et informatiques, qui instaurent un morcellement de l'activité créatrice et des modes pluriels de désignation de ce qui fait « œuvre ».

En amont, l'activité créatrice met en scène une polyphonie énonciative et un travail de négociation permanent confrontant des régimes et logiques d'actions antagonistes. La dynamique des interactions se joue dans le cours de l'action, elle est simultanément le produit du contexte, des acteurs en présence et de l'environnement technique. Ces interactions donnent à voir le déplacement des frontières des rôles et des compétences : ce sont les actions elles-mêmes qui en redéfinissent les contours. L'activité partagée a ainsi superposé une multiplicité de descriptions, d'inscriptions et d'interprétations symétriques, et a nécessité des opérations constantes de traduction entre l'artiste et l'informaticien. De la traduction technique à la traduction artistique se sont opérés des déplacements de buts ou d'intérêts, ou encore des déplacements de dispositifs, d'êtres humains. En effet, l'observation montre le flou des définitions identitaires et leur instabilité au cours de la coopération en actes. On assiste ainsi à une certaine perméabilité des responsabilités et à une pénétration réciproque des compétences. Une certaine transgression des rôles se joue donc au cœur même de la pratique de coopération. Par la suite, cette hybridation des rôles que rend propice et nécessaire la collaboration doit promouvoir également différents niveaux de ré-appropriation pour l'artiste et l'informaticien.

En aval, le dispositif numérique est tour à tour désigné comme « produit » dissocié de l'œuvre comme fragment d'application logicielle, ou algorithme informatique, et comme « œuvre » intégrant la part informatique du programme. On assiste alors à une approche réciproque, -l'artiste vers le domaine de l'informatique, l'informaticien vers l'art contemporain- qui, si elle n'opère pas une superposition ou un réel mixage des compétences, renouvelle la question de la définition de l'œuvre et de son appropriation tant symbolique que juridique. « Polyphonie énonciative » et « pluralité de l'œuvre » composent dès lors les deux régimes d'actions et d'existence qu'introduit et met en scène la conception, partagée entre l'artiste et

l'informaticien, d'une œuvre d'art numérique. Si l'aboutissement de la coopération réside dans cette possibilité de dissociation de l'œuvre, l'étape suivante de l'étude sociologique devrait s'attacher au parcours (post-production) de cette œuvre, via les inscriptions et valorisations de ses différents fragments dans des mondes de légitimation différenciés.

L'étude ethnographique des « coopérations entre artistes et informaticiens », engagés dans la réalisation d'une œuvre numérique, permettent ainsi de spécifier ce qu'introduisent dans ce processus les technologies de l'information. Le fait d'utiliser l'outil numérique et informatique change en effet assez le problème de l'aide technique aux artistes. En effet, bien qu'une forme de service artisanal à façon puisse exister encore pour des tâches bien identifiées, d'autres types de coopération émergent, qui ne s'apparentent plus à une aide. Le travail à effectuer par l'informaticien est bien en effet un travail intellectuel, ce qui change son statut par rapport à celui d'un artisan, même si ce dernier pouvait mettre à disposition de l'artiste des connaissances ou des recommandations parfois assez conceptuelles. Trois dimensions - cognitive, médiologique et sociologique – doivent de ce fait être mises en relief pour pointer les changements introduits (et les problèmes qu'ils soulèvent) dans les nouvelles coopérations, au regard de partenariats plus traditionnels entre artistes et artisans que l'histoire de l'art a bien identifiés.

2.1. La dimension cognitive

Les artistes accueillent le numérique comme une nouvelle donne qui les oblige à concevoir différemment leur démarche. Les contraintes langagières et la nécessité de programmation assignent d'emblée la conceptualisation de l'œuvre aux rigueurs de l'analytique, et l'assimilent très tôt à un travail d'écriture. Ce qui fait remonter la coopération bien en amont par rapport à ce que l'on observe dans d'autres pratiques plus conventionnelles. À l'inverse des partenariats plus traditionnels mobilisant un artiste maître d'œuvre et un technicien ou artisan exécutant, les coopérations à l'œuvre numérique enrôlent l'artiste et l'informaticien, à part égale, dans un travail intellectuel d'écriture et de conception. Puisqu'en effet, la mise en scène de l'activité de conception associe dans ce contexte deux formes d'écriture : l'écriture de l'algorithme de programmation d'une part, et l'écriture de l'idée ou du concept (au sens d'intention) artistique d'autre part. L'outil informatique fait se côtoyer ces deux acceptions du terme « écriture » et place conjointement les deux scripteurs incarnés par l'informaticien et par l'artiste dans une position d'auctorialité équidistante. En conséquence, l'activité créatrice met en scène une polyphonie énonciative et un travail de négociation permanent confrontant des régimes et logiques d'actions antagonistes. Le langage, sous toutes ses formes, est au

fondement même de cette coopération. Le langage de l'échange d'idées, certainement, mais aussi les langages et techniques informatiques, au moins dans la compréhension de leur logique. Une certaine transgression des rôles se joue donc au cœur même de la pratique de coopération. On assiste à une perméabilité des responsabilités et à une pénétration réciproque des compétences. Il s'agit donc bien d'un échange d'idées, d'une définition de l'œuvre qui se remodèle sans cesse avec la coopération d'un autre qui ne se cantonne pas dans des tâches d'exécution, au point que bien souvent il est sans doute légitime de parler de co-création.

2.2. La dimension médiologique

Alors même qu'artistes et informaticiens coopèrent très en amont à la définition du projet – à sa traduction en termes informatiques –, l'œuvre issue de ce travail relève à la fois d'une création plastique et d'une application informatique ou d'un outil logiciel qui, quant à lui, pourra être réutilisé dans d'autres circonstances. Le dispositif numérique est en effet tour à tour désigné par l'informaticien comme « produit » dissocié de l'œuvre en tant que fragment d'application logicielle ou algorithme informatique, et par l'artiste comme « œuvre globale » intégrant la part informatique du programme. Autrement dit, une dissymétrie lourde d'implications est introduite. L'œuvre ne saurait exister sans le programme qui la génère – elle en est dépendante – alors même que celui-ci pourra, de façon totalement indépendante, animer d'autres projets, qu'ils soient à vocation artistique ou non. L'œuvre est inséparable du média qui la fonde et la structure tandis que le programme, conformément à sa nature de médium, est un intermédiaire infiniment transposable et réajustable. C'est là le point de confrontation de deux manières de faire supportées par deux savoirs et deux cultures antagonistes. Par formation, un informaticien est tout sauf attaché à l'œuvre unique que pourrait souhaiter un artiste. Il se résigne mal à un programme qui ne sert qu'une fois et préfère faire un effort supplémentaire pour régler une classe de problèmes plutôt qu'un problème. C'est la base même de la notion d'algorithme et des paradigmes de programmation qui forcent à réfléchir de manière modulaire et évolutive. C'est-à-dire, que quand l'informaticien conçoit un programme, il essaie de le construire de la manière la plus ouverte possible, de la manière la plus évolutive de telle sorte qu'il puisse réutiliser tout ou partie de ce programme pour d'autres applications. Or, cet état de fait contraint à renouveler la question de la définition de l'œuvre et de son appropriation tant symbolique que juridique.

2.3. La dimension sociologique

Les rôles tels qu'ils étaient impartis dans les partenariats plus traditionnels, en associant le plus souvent un artiste à un artisan – ou à un technicien – impliquaient les acteurs dans une relation de subordination de l'un vis à vis de l'autre. Le schéma conventionnel faisait de l'artiste le créateur et de l'artisan l'exécutant. Les statuts, loin d'être socialement égalitaires, s'inscrivaient donc malgré tout dans un rapport de domination. La situation nouvelle tient ici à ce que le partenaire de l'artiste – l'informaticien – peut lui-même être considéré comme créateur dans la mesure où l'objet de son travail non seulement nécessite des qualités intellectuelles élevées (relève de l'écriture), mais aussi et surtout est en lui-même un objet de recherche. Bien sûr, les coopérations observées renvoient selon les contextes à des situations fort différentes quant à la délimitation des statuts. Le rôle de l'informaticien se cantonne parfois encore à une prestation de service qui n'est pas sans soulever des ambiguïtés. Plus rares sont les véritables collaborations et méritent qu'on s'y arrête. Les coopérations les plus satisfaisantes montrent un artiste et un informaticien engagés à part égale dans un processus de création dont les finalités – l'œuvre artistique pour l'un, la recherche pour l'autre – bénéficient d'une forte valorisation. Et où chacun peut tirer profit de l'apport de son partenaire : la caution symbolique du scientifique pour l'artiste assortie de sérieux, de rigueur et d'utilité sociale ; la visibilité, la médiatisation et la reconnaissance sociale pour le scientifique. Si on regarde de prêt les « génériques » de productions, de CV (Curriculum Vitae) et CA (Curriculum Arte) de différents acteurs de la conception, on voit apparaître différents régimes de valorisation des co-productions en art numérique. C'est ce qui fait le gage de la synergie créative à laquelle participent conjointement l'artiste et l'informaticien. La validation des productions doit reposer, en aval, sur cette redistribution des fruits du travail collaboratif. Ceux-ci sont « publiables » avec l'aura de qualité conférée par et dans les deux univers de la valorisation artistique et scientifique. À cet égard, l'exposition matérialise pour l'art ce que le colloque (ou la publication scientifique) est à la science : la manifestation empirique et institutionnelle de la communauté. Ce travail collaboratif, cette conception partagée pour la production d'un dispositif numérique entraîne donc un double glissement, et une remise en cause des notions d'œuvres d'art et d'auteur, au sens où on les entend et où on les emploie traditionnellement. La conception des œuvres d'art pour ordinateur engage des collaborations inédites, artistiques et informatiques, qui instaurent un morcellement de l'activité créatrice et des modes pluriels de désignation de ce qui fait « œuvre ». La distribution de la propriété de ces dispositifs numériques conjugue également deux figures de

l'auteur : la figure classique de l'auteur littéraire (l'artiste) et celle plus récente - accompagnant l'apparition du droit sur les logiciels - de l'auteur informaticien.

Jean-Paul FOURMENTRAUX
EHESS
Centre de sociologie du travail et des arts.(CESTA)
Jean-paul.fourmentraux@ehess.fr

Liens

CICV : Centre International de Création Vidéo : <http://www.cicv.fr/>

"des_fraqs" : l'œuvre/dispositif :

http://www.cicv.fr/creation_artistique/online/des_fraqs

Reynald Drouhin : l'artiste : reynald@ensba.fr

Sebastien Courvoisier : l'informaticien: phasme@cicv.fr

Jean-Paul Fourmentraux : le sociologue : fourment@univ-tlse2.fr

Bibliographie

Akrich M., 1993, "Les objets techniques et leurs utilisateurs. De la conception à l'action", in *Raisons pratiques* n°4.

Becker H.S., 1988 "*Les mondes de l'art*", Paris, Flammarion.

Bessy C., Chateauraynaud F., 1992, "Le savoir-prendre. Enquête sur l'estimation des objets", *Techniques et culture*, n°20, pp.105-134.

Callon M., 1986, "Éléments pour une sociologie de la traduction". *L'Année Sociologique*, vol.36, pp.171-208.

Conein B., Dodier N., et Thévenot L., coord., 1993, *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire*, Paris, Ed. de l'EHESS, coll. "*Raisons pratiques*", n°4.

Dodier N., 1993, "Les appuis conventionnels de l'action. Éléments pour une pragmatique sociologique", CNET, *Réseaux* n°62.

Duguet, A.-M. (1980). *Vidéo, la mémoire au poing*. Paris.

- Duguet, A.-M. (1988,). Dispositifs. *Communications*, pp.221-242. Seuil. Paris.
- Fourmentraux, J. P., 2001. "Habiter l'Internet : Les inscriptions artistiques du Cyberart". In : *Solaris*, mars 2001, <http://www.info.unicaen.fr/bnum/jelec/Solaris/d07/7fourmentraux.html>.
- Fourmentraux, J. P. 2001. L'œuvre Net Art, l'Artiste et l'Informaticien : le partage du processus créatif. *Archée*. Internet : <http://archee.qc.ca>
- Fourmentraux, J. P. (2001). L'Artiste et l'Informaticien : Expérience sensible et esthétique de la cause. *Chair et Métal*. Internet : <http://www.chairetmetal.com/vpar/index.php>
- Fourmentraux, J. P. (2002). "L'œuvre, l'artiste et l'informaticien : compétence et personnalité distribuées dans le processus de conception en art numérique". *Sociologie de l'art*, Éd. L'Harmattan.
- Genette, G. 1994, « *L'œuvre de l'art* », Seuil, Paris.
- Hennion A., 1993, *La passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Paris, Ed. Métailié.
- Jeanet A., 1998, "Les objets intermédiaires dans la conception. Éléments pour une sociologie des processus de conception", *Sociologie du travail*, N°3/98.
- Kisseleva O., 1998, "*Cyberart, un essai sur l'art du dialogue*", Paris, L'Harmattan.
- Latour B., 1994, "Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité", In. *Sociologie du travail*, 4/94, pp. 587-608.
- Leclerc, G. 1998, « *Le sceau de l'œuvre* », Seuil, Paris.
- Pontille D., 2000, *La signature scientifique : espaces d'inscription et mises en ordre*, Thèse nouveau régime, Département de Sociologie, Université de Toulouse II.
- Sauvageot, A., Fourmentraux, J. P., 1998, "Culture visuelle et Cyberart". In *Champs Visuels*, n°10, L'Harmattan.
- Strauss A , 1992, "*La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*", Paris, L'Harmattan, Coll. Logiques Sociales.

ÉCRITURE NUMÉRIQUE ET RÉVOLUTION DES
GENRES ? ANAMORPHOSE
DU GENRE « DÉBAT PUBLIC »

Florimond RAKOTONOELINA
SYLED-CEDISCOR, Paris 3
CERSIC (CERCOR), Rennes 2

Introduction

Ce travail s'ancre dans le courant des analyses du discours telles qu'on les pratique aujourd'hui en France et qui sont exposées dans le numéro de *Langages* 117 dirigé par Maingueneau (1995). En répondant à l'appel à communication, mon intention était d'abord descriptive ; mais une lecture approfondie du descriptif du colloque – il y est question, je cite, de *communautés*, de *genres littéraires*, de *nouveaux genres*, de *contexte d'énonciation*, etc. –, m'a ramené à des considérations plus théoriques pour mieux cerner ces notions, parfois floues ou définies de façon très différente selon les disciplines et les écoles. Cette communication se propose de présenter l'ébauche d'un modèle pour penser la question des genres dans sa relation aux communautés discursives en posant l'hypothèse que l'écriture en ligne a peut-être *déstabilisé* les genres, c'est-à-dire a permis aux genres en général d'*évoluer* et à certains genres en particulier de « *se démocratiser* », mais n'a en aucun cas rompu avec des genres représentés ailleurs sur d'autres supports. Cette hypothèse sera jaugée à partir d'un genre déterminé : le « débat public » autour des questions environnementales ²⁷¹.

²⁷¹. En parlant d'un genre « débat public », c'est le résultat des échanges sur les forums Internet qui est pointé. On se réfère ici aux sens premier et actuel de *forum* : naguère, un forum était une « place où se tenaient les assemblées du peuple et où se discutaient les affaires publiques » (*Petit Robert*) ; aujourd'hui, c'est un « lieu où se discutent les affaires publiques » (*id.*). UseNet est l'agora des temps modernes : on s'y retrouve dans des forums de discussions pour échanger et débattre autour des sujets les plus divers, dont les sujets qui touchent aux questions de société, à l'instar du forum sur l'environnement retenu ici (*fr.soc.environnement*, *soc* indiquant qu'il s'agit d'un forum sur des questions de société). Un débat public, sur UseNet, n'a aucune implication politique, au sens où il n'a aucune incidence sur les prises de décisions par le pouvoir ; il n'en demeure pas moins que les règles et les normes discursives qui régissent les débats sur UseNet permettent de supposer l'existence d'un genre appelé *débat public* (pour une approche « politique » du débat public, cf. CEDP 2000 ; Jericost 2000).

Ainsi, le titre de cette communication vise à interroger le rapport entre les écritures en ligne et les genres existants : ce rapport relève-t-il de la scission (*révolution* compris comme un changement brusque) ?, ou relève-t-il de l'identité ou, à tout le moins, de la ressemblance (*révolution* entendu comme un mouvement en courbe fermée) ? Dans le cas spécifique du genre « débat public » sur UseNet, on aurait affaire à un cas d'*anamorphose* : si l'on ne tient compte que du dispositif technique (le support représenté par l'écran d'une part, et par les interfaces des logiciels de lecture des *news* d'autre part), alors le « débat public » se montre sous un jour radicalement différent ; en revanche, si l'on s'attarde sur les formes linguistiques et discursives, alors la figure générale du genre « débat public », telle qu'elle peut être donnée à voir ailleurs qu'en ligne, semble être restituée dans ces forums. Dans ce qui suit, je présenterai mon cadre théorique dans lequel les textes et les genres seront traités de manière indissociable des communautés discursives, puis je montrerai, à partir de la description d'une catégorie linguistique (les marques de la personne) et d'une catégorie discursive (l'explication), que le genre « débat public » opère une « révolution tranquille » sur UseNet.

1. Quelques considérations théoriques

1.1. La notion de *texte*.

Avant d'aborder la notion de *genre*, il convient de partir de la notion de *texte* dans la mesure où la seconde promeut la première au rang de la phénoménalité. À la suite de J.-P. Bronckart, on peut appeler *texte* « toute unité de production verbale véhiculant un message linguistiquement organisé et tendant à produire sur son destinataire un effet de cohérence. Et cette unité de production verbale peut dès lors être considérée comme l'unité communicative de rang supérieur » (1996, p. 74)²⁷². À ce titre, un texte n'est jamais dépareillé de son contexte social ou des conditions dans lesquelles il est produit ; on est loin ici de la position adoptée par J.-M. Adam qui consistait, dans ses premiers travaux de linguistique textuelle, à faire du texte un objet abstrait en posant la formule, très souvent reprise :

Texte = discours – [signe moins] conditions de production

Le discours, quant à lui, était formulé de la manière suivante :

Discours = texte + [signe plus] conditions de production (Adam 1990, p. 23)²⁷³

²⁷². J.-P. Bronckart s'inscrit dans un cadre qui relève de l'interactionisme sociodiscursif ; l'interactionisme sociodiscursif pose que « l'action constitue le résultat de l'appropriation, par l'organisme humain, des propriétés de l'activité sociale médiatisée par le langage » (1996, p. 42-43)

²⁷³. Ces formules « mathématiques » font du *texte* et du *discours* une matérialité identique, dont la seule différence serait la prise en compte ou non des conditions de production. Or le texte et le discours relèvent de deux ordres différents. En effet, un texte, comme le souligne J.-P. Bronckart, est une *unité* de production verbale ; en cela, un texte relève d'une matérialité sensible que l'on peut, d'une manière ou d'une autre, délimiter. Il en est tout autrement pour le discours ; plus précisément, ce dernier relève, selon nous, d'une

Bien que les textes se caractérisent par une très grande diversité, tout texte présente une certaine stabilité, relativement à d'autres textes, c'est-à-dire une certaine ressemblance avec d'autres textes, ce que M. Bakhtine souligne pour l'énoncé mais qui s'avère tout aussi pertinent pour les textes :

« Le locuteur lui-même, en tant que tel, est, à un certain degré, un répondant, car il n'est pas le premier locuteur, rompant pour la première fois le silence d'un monde muet de toute éternité, et il présuppose non seulement l'existence du système de la langue dont il use mais aussi l'existence des énoncés antérieurs – émanant de lui-même ou d'autrui –, auxquels son propre énoncé se rattache sous un quelconque rapport (il se fonde sur eux, polémise avec eux), purement et simplement il les suppose déjà connus de l'auditeur. Chaque énoncé est un maillon de la chaîne fort complexe d'autres énoncés » (Bakhtine 1979, 1984, p. 275 1984).

En d'autres termes, un texte, qu'il s'agisse d'un texte produit pour et/ou sur des supports en ligne (Internet), traditionnels (imprimerie), télévisuels ou radiophoniques, entretient des relations avec d'autres textes, si bien qu'il n'est jamais dans un pur rapport à soi. À ce titre, même un texte en ligne, et il faut entendre un texte *produit* directement en ligne, c'est-à-dire qui n'aurait pas été produit, en tant que tel, antérieurement, dans une version imprimée ou orale, à l'instar des textes des forums de discussions, ne « naît » pas directement du néant ; il s'inscrit, ainsi que le montre S. Moirand, à la suite de F. Rastier (2001), « dans une constellation de séries textuelles ». Le texte électronique ne déroge pas à cette loi : il entre en relation avec d'autres textes qui ont pu être produits sur Internet, mais aussi sur d'autres supports et dans d'autres circonstances.

1.2. La notion de *genre*

Les textes en tant que productions verbales organisées, parce qu'ils « appellent » d'autres textes, se rattachent nécessairement à un ensemble ou à un *genre* ; dès lors « tout exemplaire de texte peut donc être considéré comme relevant d'un genre déterminé » (Bronckart 1996, p. 75) ²⁷⁴. Dans le cas des forums de discussions, les textes réfèrent non seulement les uns aux autres, mais sont en outre régis par des règles qui renforcent leur charpente ²⁷⁵. Le premier

construction théorique, c'est-à-dire que l'existence d'un discours ne peut être qu'inférée à partir des régularités observées sur un ensemble de textes émanant d'un même lieu d'énonciation ou produits dans des conditions similaires (cf. Rakotonolina 2000). Partant, si un discours *est* une unité, cette unité est une reconstruction de la recherche et si un discours *possède* une matérialité, cette matérialité ne peut être que théorique. Dans son dernier ouvrage (1999), J.-M. Adam revient sur ces formules équivoques.

²⁷⁴. Je n'entrerai pas ici dans les distinctions faites entre genres premiers/genres seconds ou genres littéraires/genres non littéraires ; les données empiriques que j'observe se situent d'emblée dans la catégorie des genres non littéraires.

²⁷⁵. Dans le forum de discussions sur l'environnement, un message, intitulé « [Conseils d'utilisation] fr.soc.environnement » et posté à intervalles réguliers dans le forum, rappelle les règles du forum : l'objet du

niveau de référence, d'ordre inférieur puisqu'il est constitué par le forum lui-même, s'accompagne d'autres niveaux de référence, d'ordre supérieur constitués par le « hors forum » et par les dispositifs qui gouvernent le genre « débat public » (à l'instar de la télévision). C'est dans cet ordre supérieur qu'il faut situer la question des genres, question d'autant plus ardue que le genre est « une notion biface qui fait correspondre une face interne (les marques formelles) avec une face externe (les pratiques socialement signifiantes) » (Branca-Rosoff 1999, p. 116).

En résumé, la saisie des genres, dans ses formes, ne s'opère *in fine* que par le truchement des textes – non des genres eux-mêmes – et par des catégorisations²⁷⁶ qui relèvent souvent du sens commun (par exemple, le genre « débat public », le genre « interview », le genre « reportage », etc.). En outre, si l'on admet que « l'instabilité de la relation entre formes et comportements sociaux institutionnalisés est une difficulté centrale pour toute définition *a priori* des genres » (*id.*) et qu'à cela se greffent les différentes terminologies qui complexifient encore davantage la donne – a-t-on affaire à des *genres de textes*, des *genres de discours*, des *typologies des textes*, etc. ? –, on est en droit de s'interroger sur la pertinence de cette notion aux contours flous. En dépit de ces difficultés, l'intérêt de la notion réside dans le fait que celle-ci aide à penser le rapport entre les textes et les pratiques sociales, qu'elle ne peut être pensée qu'avec d'autres notions et, enfin, qu'elle convoque des champs disciplinaires complémentaires (sciences du langage, sciences de l'information et de la communication, sciences cognitives, sociologie...). Pour ma part, il me semble essentiel d'articuler la notion de *genre* avec celle de *communauté discursive*, d'une part, et d'appréhender le genre comme une *représentation* d'autre part, c'est-à-dire que la relation entre des textes et un genre donné n'est jamais univoque – les textes représentent des genres. C'est du moins ce que fait ressortir l'analyse du genre « débat public », tel qu'il apparaît dans le forum de discussions étudié.

En effet, parler d'un *genre* plutôt que de la *représentation d'un genre* suppose d'abord qu'un genre est stable – i. e. il entre dans une classification (cf. note 6) –, ensuite qu'un genre réfère à des dispositifs, des pratiques et des textes déterminés. Le cas d'Internet est exemplaire pour illustrer cette problématique : UseNet existe depuis près de trente ans mais ne s'est véritablement démocratisé que depuis une dizaine d'années ; ce protocole est un « nouveau »

groupe, la charte originale, quelques règles de bon usage et des conseils d'utilisation. Ces règles, bien qu'elles ne portent pas explicitement sur les formes du dire, n'en conditionnent pas moins indirectement la production des textes.

²⁷⁶. La catégorisation est ici considérée comme un processus dynamique qui fait appel, dans le cas des genres, à des catégorisations *expérientielles*. En ce sens, la catégorisation est un processus qui met en jeu deux forces opposées en un temps donné : une force centripète, qui conduit à reproduire des schémas existants, c'est-à-dire des modèles mentaux à l'intérieur desquels des expériences partagées au quotidien font sens (Chandler 1997), et une force centrifuge, qui vise non à rompre mais à remodeler ces schémas. À l'inverse, la classification peut être considérée comme un processus statique dans la mesure où le mode d'être d'une classification est le figement.

dispositif qui a permis de faire émerger de nouvelles pratiques sociales, lesquelles se réalisent au travers de textes ²⁷⁷. Ainsi, poser que l'on a affaire à *la représentation d'un genre*, par exemple la représentation d'un genre dit *débat public*, et non à *un genre stricto sensu*, permet d'avancer deux hypothèses : tout genre posséderait une part de stabilité, qui en permettrait la reconnaissance, et une part de déformabilité, qui serait due à la présence de nouveaux dispositifs, de nouvelles pratiques et à l'évolution des configurations discursives des textes qui caractérisent le genre ²⁷⁸.

La *stabilité* d'un genre découlerait de l'existence présumée d'un prototype du genre ; l'idée de *prototypicalité* ²⁷⁹ implique de se situer à un niveau abstrait. En d'autres termes, si l'empirisme du sens commun, du moins pour les textes les plus courants, parvient précisément à catégoriser les textes aussi bien en production qu'en réception (par exemple un « reportage », un « éditorial », une « lettre », etc.), c'est que tout texte se rattache au prototype d'un genre. Cette perspective cognitive suppose que la multitude des textes qu'un individu rencontre au cours de son existence contribue grandement à lui fournir les repères suffisants pour appréhender les textes les plus divers. Néanmoins, la combinaison de la notion de *prototypicalité* à celle de *genre* ne signifie pas nécessairement qu'il existerait un nombre fini de genres ²⁸⁰, ce que souligne J.-P. Bronckart en disant que « de par leur relation d'interdépendance avec les activités humaines, les genres sont multiples, voire en nombre infini » (Bronckart 1996, p. 78).

La *déformabilité* du genre renvoie, selon moi, à la réalité des objets empiriques, les textes. Ces derniers oscillent dans les fluctuations auxquelles se mêlent, entre autres, les conditions dans lesquelles ils sont produits (Rakotonaelina 2000, p. 42), la pluralité des dispositifs qui les diffusent ²⁸¹ ainsi que la diversité des contextes qui les caractérisent – le *contexte* est ici

²⁷⁷. Il ne s'agit là que d'une des nombreuses réalisations du genre « débat public ». Les « rencontres délibératives » ou les « Citizens Jury® », qui renvoient à de nouveaux protocoles de consultation propres aux démocraties, constituent également de nouveaux dispositifs qui n'existaient pas il y a quelques années (CEDP 2000 ; Jericost 2000). Récemment en 2000, le débat public qui s'est tenu autour du « Troisième aéroport » en France se manifestait, entre autres, par la présence de séquences vidéo sur le site de la commission chargée de mener ce débat ; ces séquences, d'environ une minute, montraient des personnes de catégories socioprofessionnelles différentes et chacune de ces personnes livrait son avis sur la construction d'un « éventuel » troisième aéroport. Si, historiquement, le genre « débat public » repose sur des interactions (verbales), l'absence d'interactions dans ces séquences ne signifie pas que les textes produits ne relèvent pas du genre « débat public » ; au contraire, ces derniers ressortissent au débat public, mais d'une manière inédite et « politiquement correcte » : donner la parole à un panel de citoyens appartenant à des couches socioprofessionnelles les plus représentatives de la société.

²⁷⁸. Les concepts de *stabilité* et de *déformabilité* sont empruntés à A. Culioli, qui les utilise pour définir les domaines notionnels (1986, 1990), mais je les adapte à la question des genres.

²⁷⁹. Ce concept, emprunté à E. Rosh, exposé par D. Dubois (1991), repris par G. Kleiber, dans le cadre d'une sémantique du prototype (1990) et par J.-M. Adam, comme préalable à l'existence de cinq prototypes de textes (1992), est un autre concept que j'adapte à la question des genres.

²⁸⁰. Ce qui serait le cas, en revanche, des *types des textes* (cf. Adam 1992).

²⁸¹. Dans le cas du débat public autour du « Troisième aéroport », la commission a mis en place sur son site un forum de discussions sur lesquels les citoyens pouvaient débattre : le genre « débat public » y était donc

entendu à partir de la définition qu'en donne la pragmatique cognitive (Sperber et Wilson 1986, 1989, p. 201 *et sq.*). En outre, les variables intralinguales et interlinguales, intraculturelles et interculturelles (Moirand 1990), de même que temporelles, contribuent à cette déformabilité, pour peu que l'on s'accorde à traiter la question des genres au-delà d'un cadre spatio-temporel déterminé ²⁸². Dans ces circonstances, dire d'un texte qu'il représente un genre, c'est reconnaître qu'aucun texte, en tant que tel, ne pourra jamais être considéré comme le prototype d'un genre, bien que tout texte tende néanmoins vers la forme (abstraite) générique du prototype, mais sans jamais l'atteindre. En définitive, la déformabilité du genre est due au fait que les formes de langue et les formes du genre appartiennent à des ordres différents :

« Les formes du genre dans lesquelles nous moulons notre parole se distinguent substantiellement des formes de la langue, du point de vue de leur stabilité et de leur prescriptivité pour le locuteur. Elles sont, dans l'ensemble, plus souples, plus plastiques et plus libres que les formes de la langue » (Bakhtine 1979, 1984, p. 285 1984)

Parmi les définitions possibles du *genre*, celle que nous avons retenue, à la fois sociale, cognitive et linguistique, est empruntée à G. Kress et T. Threadgold et cadre *in extenso* avec les propositions précédentes :

« Tout texte apparaît dans une forme générique ; il en découle que les énoncés (c'est-à-dire tout fragment de texte produit) font toujours nécessairement partie de l'aspect générique du texte et comporte des traces de la forme générique dont ils font partie... Par conséquent, ce que nous appelons genre est généralement et normalement une configuration particulière de ces marques génériques, une configuration qui, en fonction de facteurs socioculturels, possède un degré plus ou moins grand de stabilité structurelle et temporelle » (Kress et Threadgold 1988, p. 240-241, je traduis)

Cette définition présente l'avantage de relier la question des textes et des genres en avançant l'idée de « stabilité structurelle et temporelle », en développant l'idée de *stabilité* telle que nous l'avons exposée ²⁸³.

En bref, les genres sont des représentations (analytiques), dans la mesure où la relation qui unit genres et textes, produits de ces représentations, se fonde sur des catégorisations

représenté au travers d'un dispositif « classique » générant des interactions. Mais qu'en est-il des séquences vidéo relevées plus haut qui s'écartent des dispositifs traditionnellement observés et où les textes produits participent cependant, en l'absence de toute interaction, au genre « débat public » (cf. note 7) ?

²⁸². Si l'on envisage le niveau interne des textes, force est également de constater que le travail énonciatif sous-jacent à la production du texte prend part à cette déformabilité.

²⁸³. Les recherches tendent souvent à privilégier l'analyse des traits récurrents des genres, à des fins didactiques ou typologiques ; néanmoins, il convient d'observer la manière dont les genres évoluent, à partir d'une étude comparative sur de nouveaux corpus, pour montrer, précisément, qu'un genre est également soumis à des forces centripète et centrifuge et relève d'une dynamique (sociale).

socioculturelles (arbitraires). Un texte, de ce point de vue, ne consiste pas simplement à *reproduire* un genre, ce qui explique à la fois sa stabilité et sa déformabilité. Par ailleurs, un genre présente une particularité, celle d'être perçu par une communauté discursive comme la représentation d'un genre *spécifique* : il fournit, pour une communauté discursive donnée, un ensemble de ressources partagées sur lesquels les textes à venir vont se fonder ; en retour, comme le soulignent Yates et Sumner, ces ressources partagées « conduisent à définir la communauté discursive elle-même » (Yates et Sumner 1997, p. 6).

1.2. La notion de *communauté discursive*.

1.3.

Une communauté discursive peut se définir comme un groupe d'acteurs qui partagent des pratiques sociales, une compréhension des genres de textes, des contextes sociaux et des événements de communication. Les échanges se produisent entre les membres de la communauté au travers de textes produits et reçus (Swales 1990). Les pratiques sociales, qui recourent à l'ordinateur (par exemple échanger dans des forums), supposent une connaissance partagée des interfaces de communication, lesquelles pèsent sur la production des textes. Le contexte social a également une influence sur la production et la réception des textes car il suppose à la fois une compréhension partagée de la finalité des échanges et une connaissance partagée des pratiques sociodiscursives en vigueur (Yates et Sumner 1997).

C'est donc à l'intérieur d'une communauté discursive que se déploient des genres donnés, ce que relevait déjà M. Bakhtine, d'une manière plus spontanée :

« Nombreux sont ceux qui, maîtrisant magnifiquement la langue, se sentent vite démunis dans certaines sphères de l'échange du fait que, précisément, ils ne maîtrisent pas, dans la pratique, les formes du genre d'une sphère donnée. » (Bakhtine 1979, 1984, p. 286 1984)²⁸⁴

Ainsi, avant toute intervention sur un forum de discussions, il est souvent recommandé aux « néophytes » de passer par une « phase d'observation » de quelques jours du forum pour en connaître les règles et le fonctionnement et, surtout, de prendre connaissance de la charte du forum (cf. note 5).

Le tableau suivant schématise l'ensemble des propositions qui ont été présentées au cours de cette première partie :

²⁸⁴. Et de donner pour exemple, le cas du scientifique qui excelle dans les échanges culturels, mais qui peut intervenir avec une très grande maladresse dans une conversation mondaine.

Genre(s)	Communauté(s) discursive(s)
Textes [texte 1 + texte 2 + texte 3 + texte (n + 1)] Règles et ressources propres	Échanges (reproductibles) entre des acteurs ou un groupe d'acteurs organisés autour de pratiques sociodiscursives régulières
aux communautés discursives	
STABILITÉ/DÉFORMABILITÉ Conditions qui régissent l'identité et l'évolution des genres, ainsi que la pérennité des communautés discursives	

2. La révolution tranquille du genre « débat public »

Afin d'illustrer la problématique du *genre* « débat public » et de montrer en quoi celle-ci est indissolublement liée à celle de(s) *communauté(s) discursive(s)*, deux entrées d'analyse ont été retenues :

- les marques formelles de la subjectivité : d'une part et à un niveau global, on pose ici l'hypothèse que les marques formelles participent à la caractérisation des genres, bien qu'un genre ne s'y réduise pas ; d'autre part et à un niveau local, on part du principe que le genre « débat public » est un genre à *énonciation subjectivée* et que les marques de la subjectivité sont un des moyens d'approcher en partie ce genre, dans la mesure où l'objet de tout débat est de discuter une question entre personnes d'avis différents – ces marques sont à rapporter à la *situation d'énonciation* et au *contexte* dans lesquelles elles s'actualisent (Benveniste 1970, 1974 ; Sperber et Wilson 1986, 1989) ;
- l'explication, en tant que catégorie discursive : ce sont moins les marques formelles rattachées à cette catégorie qui importent ici, mais la manière dont l'explication est évaluée par les participants dans le cours des interactions, permettant de dégager son rôle dans le genre « débat public ».

Pour observer la manière dont se constitue un débat non modéré sur Usenet et rendre compte des marques de subjectivité, je me réfère ici essentiellement à un débat qui porte sur le « tabagisme passif et le droit des non fumeurs »²⁸⁵ ; ce choix tient au fait que, durant la période du recueil du corpus, cette question a été parmi celles qui ont le plus suscité d'interventions – 51 messages postés – dans un temps relativement bref – une semaine. Les marques relevées dans les messages de ce fil de discussions seront croisées avec des marques du même type extraites de messages appartenant à d'autres fils de discussions. Les réactions en réponse aux apports d'explications seront, quant à elles, exemplifiées à partir de messages

²⁸⁵. Cf. note 1. Le corpus recueilli s'étend sur une période de six mois, de janvier à juin 2001, et est donc consacré aux questions environnementales, au sens large.

relatifs, d'une part, à la « détention de José Bové » et, d'autre part, à « l'énergie utilisée pour le fonctionnement des clarks ».

Dans l'exemple 1, qui constitue un message initiateur d'un fil de discussions, l'objet du débat est spécifié par un titre (*subject*), en l'occurrence « Tabagisme passif et droit des non fumeurs », objet ensuite développé par un texte, dont l'auteur est « A » et qui introduit le thème du débat ²⁸⁶ :

EXEMPLE 1.

From: "A" <A@hotmail.com>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Date: Thu, 7 Jun 2001 11:56:14 +0200

On reconnaît enfin que le tabagisme est une violation du droit des non fumeurs à ne pas être enfumé de fait de l'inhalation involontaire de fumée. On sait en outre que c'est mauvais pour la santé des non fumeurs. L'objectif serait de PROTÉGER LES NON FUMEURS par des dispositions légales, avant de lutter contre le tabagisme par l'information et la prévention. Car ceux qui ont fait le choix de ne pas fumer ont très difficile à maintenir ce choix de par la présence de fumeurs au travail, au restaurant...

La solution est d'interdire tout usage du tabac en dehors de la sphère privée.

Ce qui ne serait pas respecté évidemment ! Mais les non fumeurs auraient des armes juridiques pour vraiment se faire respecter : contre un patron, un restaurant... qui ne font pas d'effort !

--

A

À la différence d'un débat « traditionnel » où l'identité socio-professionnelle des participants est le plus souvent posée avant la discussion par une ou plusieurs personnes dont le rôle est de modérer le débat – rappel des faits, arbitrage, orientation thématique du débat, distribution de la parole, etc. –, nul n'est ici au centre du débat et le statut de l'initiateur du fil de discussions est identique à celui de n'importe quel participant de la communauté discursive. De sorte qu'il revient à l'ensemble des participants eux-mêmes d'introduire les débats et d'en assurer la

²⁸⁶. Dans l'ensemble des exemples, l'orthographe et la typographie correspondent à celles du message initial. Les expéditeurs ont été « gommés » et « remplacés » par des lettres pour des raisons d'anonymat ; une même lettre correspond toujours à un même locuteur. Les marques que l'on pointe sont notées en gras.

gestion, à travers le poids de leurs discours et non à partir de leur(s) position(s) institutionnelle(s) – revendiquées ou non, ces positions seraient d’ailleurs aussitôt rejetées, étant donné que la parité des participants prévaut au sein de ces communautés ²⁸⁷.

Ainsi, dans ce message initial, ce qui tient lieu de dénominateur commun entre « débat traditionnel » et « débat en ligne », c’est la manière dont la thématique du débat est introduite :

– on relève des marques telles que le pronom indéfini *on*, qui réfère ici à l’instance du tiers-parlant (Peytard et Moirand 1992, p. 119) et qui introduit des énoncés doxiques (*on reconnaît que, on sait que*), dans lesquels se manifestent « des lieux communs, des idées reçues comme évidentes et “allant de soi”, dans une idéologie du consensus » (*id.*, p. 69) ;

– on relève également des cas de conditionnel « sans condition » (*l’objectif serait de, les non fumeurs auraient des armes juridiques*), c’est-à-dire que le conditionnel n’entre pas en relation avec l’expression d’une condition ou d’une hypothèse, ce qui confère aux énoncés un statut d’incertitude.

Ces énoncés, consciemment ou inconsciemment incertains et vagues, appellent de toute évidence discussion, ne serait-ce que pour dégager une « vérité ». En revanche, l’une des différences notables tient au fait que, dès la première intervention, la position du locuteur, c’est-à-dire les valeurs qu’il défend, se manifeste alors que, dans un débat « traditionnel », l’initiateur du débat adopte généralement une position plus neutre, plus modérée ; cette position se caractérise par des marques de subjectivité, qui s’actualisent sous diverses formes :

– linguistiques : l’adverbe *enfin* (*on reconnaît enfin que*) qui traduit, dans cet emploi, le sentiment du locuteur à l’égard d’une conclusion visiblement tant attendue ou encore l’adverbe *évidemment*, jetant l’opprobre sur les fumeurs ; conjointement, certaines modalités, à l’instar de l’exclamatif (*ce qui ne serait pas respecté évidemment !, ...qui ne font pas d’effort !*), expriment une attitude du locuteur à l’égard de l’état des choses qu’il vient d’exposer ; et cette expression de la subjectivité est d’autant plus manifeste qu’elle est mise en relief par deux ruptures (nouvel alinéa, dans le premier cas, et points de suspension, dans le second) ;

– typographiques : les capitales (*PROTEGER LES NON FUMEURS*) dans les messages sur Usenet sont généralement « ressenties » comme des cris et, en l’occurrence, ce cri permet au locuteur de revendiquer sa position.

²⁸⁷. Cette parité est, selon nous, d’ordre historique et idéologique : historique, Usenet a toujours été un espace de discussions où tout un chacun, *sans ségrégation au sens large*, peut s’exprimer ; idéologique, Internet, et par conséquent Usenet, est apparu dans le contexte de la « politique du secret » américaine et était un moyen d’être *tous égaux* face à l’information. Toutefois, cette idée de *parité* n’implique pas nécessairement celle d’*anonymat* ; en effet, le recueil des messages sur la période de six mois permet de voir que ce sont souvent les mêmes participants qui interviennent.

Si la présentation de la thématique du débat possède des points communs avec le genre « débat public », tel qu'il se profile ailleurs (radio, télévision), l'incursion subjective du locuteur, et cela dès la première intervention, est, quant à elle, typique des forums de discussions non modérés sur les questions de société, car la place du locuteur A est identique à celle de n'importe quel locuteur de cette communauté discursive.

Une autre différence entre « débat public » traditionnel et « débat public » en ligne repose sur le fait que, dans un « débat public » traditionnel, certaines conditions sont réunies pour qu'il y ait débat, quelle que soit la forme finale du débat ²⁸⁸ : la durée est prédéfinie ; le nombre de participants « autour de la table » est également prédéterminé ; quant aux points de vue et aux arguments que les participants défendent, ils sont souvent le résultat de leur identité sociale et idéologique qui, elle, transparaît lors de la présentation préliminaire des participants par l'animateur. Or, dans un débat en ligne, non seulement l'ensemble de ces paramètres n'est jamais connu à l'avance mais, qui plus est, l'ouverture d'un nouveau sujet de discussions ne garantit pas qu'un débat s'ensuive, alors que, dans un « débat public » traditionnel, les participants réunis doivent « jouer le jeu » sur la durée.

Ainsi, dans ce forum de discussions, tout ne donne pas lieu à débat, même si potentiellement le débat en est la raison d'être. Pour des raisons qui tiennent à l'organisation du débat, il est intéressant d'observer l'enchaînement des textes du débat. La présence d'un deuxième texte, suite au premier, est déjà un premier indice d'acceptation du débat – dans un « débat public » traditionnel, les participants conviés, dans la mesure où ils ont accepté d'être *là*, n'ont plus le choix de refuser le débat. Bien que, dans ce deuxième texte, le locuteur B montre un parti-pris plus modéré que l'on peut gloser par « faire respecter la loi sans pour autant interdire le tabac », les marques de subjectivité n'en sont pas moins présentes :

EXEMPLE 2.

From: "B" <B@wanadoo.fr>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Bonjour Denis,

Je pense que depuis les années 70 Simone WEIL et d'autres ministres qui ont suivi ont fait des lois anti-tabac et une protection des non-fumeurs, avec des compartiments "fumeurs" et "non"-fumeurs".

La loi est-elle respectée ? pas toujours.

²⁸⁸. Il ne s'agit pas ici d'avoir une conception normative de ce qu'est un débat ; dire d'un débat que ce n'est pas un débat, parce qu'il ne correspond pas à certaines attentes, n'est ni une condition nécessaire ni une condition suffisante pour dire qu'il n'y a pas débat.

Il faut faire respecter la loi car elle existe. Ce n'est pas la peine de la réinventer.

Pour faire un parallèle aux petits joints, qui sont totalement interdits cela n'empêche pas les militants du cannabis d'en faire la publicité permanente, même des députés le font. C'est difficile de condamner cela, alors s'il faut interdire totalement le tabac, "bonjour le travail"...(/:o)

Je te signale que depuis 30 ans le tabagisme depuis ces lois a sérieusement baissé dans les lieux publics, de travail.

Le dommage c'est que les jeunes et les femmes s'y sont mis.

B

Dans ce texte, la subjectivité du locuteur s'actualise, en partie, par d'autres modalités qui permettent de rappeler des faits (*je pense que ; je te signale que*), mais également d'orienter des conduites ou d'en réduire la portée (*il faut faire respecter la loi ; alors s'il faut interdire totalement le tabac, « bonjour le travail »*). On notera que cette dernière expression (*bonjour le travail*) permet au locuteur de résumer des démarches et des conséquences incommensurables ; celle-ci est ici à la fois guillemetée (réactivant le sens plein de l'expression *bonjour X*), suivie de points de suspension (marquant l'incommensurabilité de la tâche) et d'un « visage informatique », propre aux écritures en ligne, marquant des émotions (Mourlhon-Dallies et Colin 1995), en l'occurrence que la tâche serait résolument « clownesque » (/ :o). Sans entrer dans le détail, on relèvera encore :

- le jeu question/réponse (*La loi est-elle respectée ?*), question dont la valeur argumentative sous-jacente suggère, dans tous les cas, une réponse négative qui se trouve être ici, en outre, actualisée par *pas toujours* ;
- le terme appréciatif *dommage*.

La distinction faite par Bally (1932, 1944) entre le *dictum* et le *modus* permet de mieux appréhender la subjectivité dans le genre « débat public » : le *dictum* (ou le dit) renvoie au procès qui constitue la représentation ; le *modus* renvoie, pour sa part à l'expression de la modalité. Ainsi, *je pense que*, dans ce texte renvoie au *modus*, tandis que la suite de l'énoncé (*i. e.* les lois anti-tabacs) renvoie au *dictum*. En effet, dans le genre « débat public », ce n'est jamais le *modus* qui est remis en question par les participants mais toujours le *dictum* ; cela amène à reconnaître que les « comportements subjectifs », dans ce genre, ne sont pas seulement autorisés, ils fondent le genre lui-même et font parti des pratiques discursives de ces communautés. De ce point de vue, l'écriture en ligne ne modifie guère les lois du genre.

Ainsi, dans d'autres textes, rencontrera-t-on de nombreuses marques de subjectivité qui ne seront jamais remises en question, à l'instar de celles soulignées dans la série d'exemples 3 :

EXEMPLES 3.

From: "C" <C@ifrance.com>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Au bout de deux threads, c'est trop !!

Merci d'aller sur un autre forum car je ne vois pas bien le rapport avec l'environnement !!

Zenpol en grand maître faluchard pourrait t'indiquer un endroit plus approprié et en dernier recours tu as fr.misc.droit !!

Yapadkoi !!

C - Nucléaire, éoliennes, zones humides, py noire ;o))

Dans ce message, troisième texte du débat, ce n'est pas le dit, en tant que tel, des deux locuteurs précédents qui est contesté, mais le thème du débat (*subject*) tout entier ; ce type d'interventions est fréquent dans le genre « débat public », que ce dernier soit traditionnel ou en ligne : en effet, dans les débats « animés », il y a souvent, au sein des participants, un locuteur X qui prétendra que Y ou Z ne traite pas du sujet.

Deux autres exemples d'un locuteur D montrent que chaque intervention, quelle que soit son étendue, contient toujours des modalités, dont le recensement et la diversité des formes restent à étudier de façon plus précise :

From: D <D@univ-rennes1.fr>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Date: Thu, 07 Jun 2001 16:31:50 +0100

[...]

> Même si ça continue à être très tendance d'interdire d'interdire.

Ben moi, je ne trouve pas ça si tendance, précisément. Tiens, à Rennes, on vient de décréter le couvre-feu dans les bars à 23 heures (heure précise à vérifier, de toutes façons à cette heure-là, je suis à la campagne). [...]

From: D <D@univ-rennes1.fr>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Date: Thu, 07 Jun 2001 15:17:32 +0100

Denis wrote:

> La norme devrait être l'interdiction !

(Haut-le-coeur réprimé)

Je crois que je vais me mettre à fumer...

D.

Ici, la modalisation participe à l'humour de l'énoncé. À l'inverse de ce que l'on a noté précédemment, ce n'est plus la nature de l'intervention (cf. premier exemple de la série 3), dans son entier, qui est typique du genre, mais la fonction de ce type d'énoncés dans un débat "animé" : de tels énoncés visent à détendre l'atmosphère par une pointe d'humour lorsque les propos sont démesurés.

D'autres types de marques, propres à l'oral mais insérées dans l'écrit, ressortissent également à la subjectivité :

From: "C" <C@ifrance.com>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

> Ah, le tabagisme n'est pas une source de pollution de l'air ?

Mouarfff !! Les gens fument depuis des siècles et des siècles et ça n'a jamais mis la Terre en danger. Ça n'a toujours mis en danger que la santé des fumeurs, actifs ou passifs d'ailleurs. ²⁸⁹

Ou encore

From: "E" <E@noos.fr>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Date: Thu, 7 Jun 2001 21:36:13 +0200

> et mis à part quelques cas rares (insuffisance

> respiratoire, etc, donc plus liés à la fumée en soi qu'au tabac en

> particulier),

Hum...Effectivement, le tabac, s'il n'est pas fumé, est beaucoup moins dangereux . :-)

Surtout qu'on ne le chique plus tellement.

L'insertion de marques d'oralité tient probablement ici au fait que le genre « débat public » est un genre à tradition orale; de ce point de vue, le genre « débat public » en ligne vise

²⁸⁹. Il faut souligner ici que le locuteur C est le même que précédemment, celui-là même qui contestait la présence de ce thème dans le forum de discussions et qui, maintenant, se prête au jeu du débat.

davantage à calquer les « lois » du genre, avec des moyens propres à l'écrit, plutôt qu'à les déstructurer.

Dans les analyses qui précèdent, j'ai essayé de montrer que les marques de subjectivité étaient caractéristiques du genre « débat public », traditionnel ou en ligne ; ainsi, débattre, c'est non seulement exprimer sa subjectivité, mais c'est également accepter que d'autres expriment la leur sans la remettre en cause, puisque la subjectivité est une des pratiques socio-discursives reconnue et acceptée par la communauté. Ce qui distingue le genre traditionnel du genre en ligne relève de l'épiphénomène, à l'instar des protocoles préliminaires au débat, du passage de l'oral à l'écrit et de l'adaptation de la subjectivité au support en ligne.

Pour poursuivre ces analyses, il est intéressant d'observer les marques qui renvoient à la relation interpersonnelle ; c'est, me semble-t-il, sur ce point que l'on constate une des différences notables, dans les pratiques socio-discursives, entre le genre traditionnel et le genre en ligne : en effet, le tutoiement est la marque d'adressage typique dans les débats en ligne, comme l'attestent les exemples 4 :

Exemples 4.

From: D <D@univ-rennes1.fr>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Date: Thu, 07 Jun 2001 16:31:50 +0100

Jean-Paul wrote:

- > Faut peut-être rappeler que les cultures humaines, et d'ailleurs la culture
- > humaine tout court, c'est-à-dire ce qui est censé avoir fait passer l'homme
- > de l'état animal à l'état humain, est fondée sur des interdictions, et
- > continue à l'être.

Ah ouais ? Tu as lu ça dans les oeuvres complètes de Hays ? [...]

From: "B" <B@wanadoo.fr>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Date: Thu, 7 Jun 2001 20:18:40 +0200

Bonjour,

T'as fait un véritable tabac avec ton sujet "Tabagisme passif et droit des non fumeurs"...(/:o)

Il ne faut pas mettre un écran de fumée sur toutes les lois qui existent et qu'il faut déjà appliquer et faire respecter. [...]

Cette pratique, caractéristique des débats des communautés discursives en ligne²⁹⁰, apparaît mieux encore lorsqu'un des participants emploie le *vous* et se voit répondre par un *tu*, montrant visiblement que ce participant ne connaît pas encore les normes du genre « débat public » en ligne :

From: F@alussin.org (pH)

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Le Thu, 7 Jun 2001 11:56:14 +0200, "A" écrivait:

- >On reconnaît enfin que le tabagisme est une violation du droit des non
- >fumeurs à ne pas être enfumé de fait de l'inhalation involontaire de
- >fumée.
- >On sait en outre que c'est mauvais pour la santé des non fumeurs.

Vous pourriez nous citer vos sources ?²⁹¹

A ma connaissance, et mis à part quelques cas rares (insuffisance respiratoire, etc, donc plus liés à la fumée en soi qu'au tabac en particulier), aucune étude scientifique sérieuse n' pu établir une effet quelconque du "tabagisme passif".

--

H.P. Cantonnier des autoroutes de l'information

"Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, c'est ce qui nous distingue des autres bêtes"

From: "E" <E@noos.fr>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Tabagisme passif et droit des non fumeurs

Date: Thu, 7 Jun 2001 21:36:13 +0200

[...]

- > Vous pourriez nous citer vos sources ?
- > A ma connaissance,

²⁹⁰. Il s'agit d'une spécificité française, dans la mesure où l'on distingue, en français, le tutoiement du vouvoiement ; dans les forums anglophones et de ce point de vue, l'usage du pronom unique *you* n'est pas déterminant des normes de ces communautés discursives.

²⁹¹. On renvoie à l'analyse faite plus haut sur l'inclusion dans le discours du *tiers-parlant*, qui est ici interrogé.

Utile précaution oratoire.

[...]

Oh, et puis tiens, il y en a trop, consulte plutôt des belles synthèses toutes faites. En vrac :

http://www.oehha.org/air/environmental_tobacco/finalets.html

http://rex.nci.nih.gov/NCI_MONOGRAPHS/MONO10/MONO10.HTM

<http://www.ash.org.uk/html/passive/html/who-ets.html>

<http://www.epa.gov/iaq/pubs/strsfs.html>

<http://www.official-documents.co.uk/document/doh/tobacco/contents.htm>

<http://www.health.gov.au/nhmrc/advice/nhmrc/index.htm>

<http://www.cps.ca/francais/enonces/AL/al86-01.htm>

etc...

--

E -- N'hésite pas à me rappeler s'il manque quelque chose.

Ces deux derniers exemples permettent de revenir sur la notion de *communauté discursive* : cette notion n'implique pas que les membres de la communauté « se connaissent » dans le réel, ce qui permettrait à l'ensemble de ses membres de se tutoyer ; elle signifie juste que des membres partagent en commun des normes discursives, dont le tutoiement. Ce qui prévaut généralement sur Internet, c'est l'anonymat et ce qui relie les membres d'une communauté discursive, ce sont avant tout des discours ; or, si dans le genre « débat public » tel qu'il se présente à la télévision par exemple, les participants se vouvoient en général, on note qu'avec le passage en ligne le genre « débat public » fait évoluer la relation interpersonnelle linguistique du *je/vous* au *je/tu*, sans considération quant à la relation interpersonnelle sociale des participants dans le réel.

On terminera ces illustrations par le cas de l'explication ; on quitte donc la catégorie linguistique de la personne pour observer le genre « débat public » sous l'angle d'une catégorie discursive, l'*explication*, et plus précisément sous l'angle des sanctions apportées aux explications ; derrière ces sanctions transparaît souvent la « tonalité » des relations interpersonnelles dans les débats en ligne – l'hypothèse serait que l'absence de face à face permettrait certaines conduites discursives absentes, ou du moins plus modérées, dans les débats traditionnels. Dans la série des exemples 5, le premier texte réfère à un débat relatif à la « détention de Bové », le second à un débat relatif aux « clarks » qui oppose les mêmes locuteurs que précédemment (A et B) :

Exemples 5.

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Trois mois au gnouf pour Bové ! selon que vous serez....

From: G@free.fr (G)

> Il est par ailleurs scandaleux que des laboratoires publics , comme celui
> saccagé à Montpellier fassent aux frais de la communauté des tests sur >les
> OGM que devaient faire les firmes elles-mêmes. Ces tests ne visaient
> d'ailleurs même pas la dangerosité du riz en alimentation humaine mais
> seulement la dissémination des caractères acquis à d'autres plantes, ce
> qui
> est un autre risque de ces cultures nouvelles et même maintenant une
> certitude.

Alors, mon petit, avant de venir parler de science, on révise un peu.

From: "B" <B@wanadoo.fr>

Newsgroups: fr.soc.environnement

Subject: Re: Quelle Énergie pour les clarks ?

Date: Fri, 11 May 2001 08:03:08 +0200

Bonjour,

Merci, monsieur le professeur qui prend les autres pour de c...

Néanmoins bien que l'on parle d'explosion, les dégâts ne sont pas du tout les mêmes quand il s'agit d'une batterie et ou d'une réserve de gaz.

J'ai eu un collègue qui a eu à subir ce désagrément avec une batterie fraîchement chargée. A part un morceau de plastique qui lui a tailladé la figure, il est encore là.

Je ne pense pas que ce soit le cas, s'il s'était agit d'une explosion de gaz.

A force de vouloir défendre coût que coûte le gaz, on arrive parfois à dire des conneries....

(/:o)!><ooo

B

B@wanadoo.fr

"A" a écrit dans le message news:

3afb2fcf\$0\$43050\$456d72a3@news.skynet.be...

> Tu ne penses pas si bien dire !

> Une batterie qui se charge dégage de l' hydrogène surtout en fin de

> charge !

> Tu l'ignorais ????

http://www.oerlikonbatterien.com/accuauto/f/wis_pfle.htm

A

Tandis que les analyses menées autour de la subjectivité portaient sur des entrées formelles précises, l'explication relève, quant à elle, d'un mouvement de pensée qui permet de relier des causes à des effets²⁹² ; ainsi, l'explication renseigne moins sur les formes constitutives du genre et davantage sur la définition possible du genre « débat public » en ligne ; en d'autres termes, cette catégorie conduit à cerner la visée des débats. Ainsi, le genre « débat public » en ligne impliquerait de *débattre* (soumettre un thème à un examen contradictoire) et non d'*expliquer* (faire comprendre en procédant par étapes), comme le montrent les deux exemples de la série 5 ; d'ailleurs, ce qu'implique l'explication, dans la communication, est incompatible avec la charte des forums de discussions qui préconise la *discussion* (échanger des propos, des idées, des arguments). Dans la série 5, les participants n'apprécient pas que quelqu'un, qui croit en savoir plus qu'eux, leur explique le monde. De sorte que sur les forums non modérés, on ne participe pas *pour savoir*, mais *pour discuter* et l'on comprend ici que les participants se défendent contre toute tentative de prise de pouvoir par l'explication.

Conclusion

Le genre « débat public » en ligne rompt-il les préceptes du genre oral traditionnel ? À partir de mon cadre théorique et d'exemplifications ciblées, j'ai voulu montrer, du moins pour le genre « débat public » en ligne non modéré, que l'on n'avait pas affaire à un genre nouveau sans passé. Certes, cette recherche sur les forums de discussions n'en est qu'à ses débuts, mais l'on voit, ne serait-ce qu'à travers les marques énonciatives que l'on est, du côté de la subjectivité, dans le stable, et du côté de la relation interpersonnelle, dans le déformable. La représentation du genre « débat public » traditionnel se retrouve en ligne et les communautés discursives qui animent ces débats prennent souvent comme référentiel le genre « débat public » oral, moyennant l'usage d'artifices pour transposer ce genre à l'écrit. Pour poursuivre l'étude de la représentation du genre « débat public » en ligne et jauger ces hypothèses, il faudra s'appuyer sur d'autres catégories linguistiques (par exemple, la modalité appréciative

²⁹². Selon J.-B. Grize (1990, p. 107-108), l'explication se décompose en trois sous-schématisations : la première Si présente un objet complexe Oi ; la seconde Sq qui fait problème est une transformation de l'objet Oi en un objet Oq, par l'intermédiaire qu'un opérateur POURQUOI qui fait passer Si à Sq ; la troisième Se est une schématisation explicative qui intègre un nouvel élément au faisceau de Oq, par l'intermédiaire d'un opérateur PARCE QUE qui fait passer Sq à Se.

ou la thématisation), et sur d'autres catégories discursives (par exemple, certaines catégories du discours rapporté) ou pragmatiques (par exemple, la réfutation, la mise en garde, etc.).

Florimond RAKOTONOELINA
SYLED-CEDISCOR, Paris 3
CERSIC (CERCOR), Rennes 2
**florimond.rakotonoelina@univ-
paris3.fr**

Bibliographie

- ADAM, J.-M. (1990). *Éléments de linguistique textuelle. Théorie et pratique de l'analyse textuelle*. Liège, Mardaga : 265 p.
- ADAM, J.-M. (1992). *Les textes : types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*. Paris, Nathan : 223 p.
- ADAM, J.-M. (1999). *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris, Nathan : 208 p.
- BAKHTINE, M. (1979, 1984). *Esthétique de la création verbale*. Paris, Gallimard : 402 p.
- BALLY, C. (1932, 1944). *Linguistique générale et linguistique française*. Berne, Francke.
- BENVENISTE, É. (1970, 1974). L'appareil formel de l'énonciation. *Problèmes de linguistique générale 2*. Paris, Gallimard : 79-88.
- BRANCA-ROSOFF, S. (1999). Des innovations et des fonctionnements de langue rapportés à des genres. *Langage et société*, 86 : 115-129.
- BRONCKART, J.-P. (1996). *Activité langagière, textes et discours*. Lausanne, Delachaux et Niestlé : 351 p.
- CEDP (éd., 2000). *Les Cahiers de Jericost, 3. À propos des rencontres délibératives*. Tours, IUT de Tours Université François-Rabelais : 120 p.
- CHANDLER, D. (1997). An Introduction to Genre Theory. Media and Communication Studies: <http://www.aber.ac.uk/media/Documents/intgenre/intgenre1.html>.
- CULIOLI, A. (1986, 1990). Stabilité et déformabilité en linguistique. *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*. Paris, Ophrys : 127-134.
- DUBOIS, D. (1991). Catégorisation et cognition : "10 ans après", une évaluation des concepts de Rosh. Dubois, D. (éd.), *Sémantique et cognition. Catégories, prototypes, typicalité*. Paris, CNRS Éditions : 31-54.
- GRIZE, J.-B. (1990). *Logique et langage*. Paris, Ophrys : 153 p.

- JERICOST (éd., 2000). *Les Cahiers de Jericost*, 2. À propos de Citizens Jury®. Tours, IUT de Tours Université François-Rabelais : 106 p.
- KLEIBER, G. (1990). *La sémantique du prototype. Catégorie et sens lexical*. Paris, Presses universitaires de France : 199 p.
- KRESS, G. et THREADGOLD, T. (1988). Towards a Social Theory of Genre. *Southern Review*, 21, 3 : 215-243.
- MAINGUENEAU, D. (éd., 1995). *Langages*, 117. Les analyses du discours en France. Paris, Larousse : 127 p.
- MOIRAND, S. (1990). Pour une linguistique du discours adaptée à des objectifs didactiques. *Journal of Applied Linguistics*, 6 : 59-74.
- MOIRAND, S. (). Le texte de presse et ses contextes. *Colloque "Catégories descriptives pour le texte"*. Dijon, Université de Dijon : juin 2002.
- MOURLHON-DALLIES, F. et COLIN, J.-Y. (1995). Les rituels énonciatifs des réseaux informatiques entre scientifiques. *Les carnets du Cediscor*, 3 : 161-172.
- PEYTARD, J. et MOIRAND, S. (1992). *Discours et enseignement du français. Les lieux d'une rencontre*. Paris, Hachette : 224 p.
- RAKOTONOELINA, F. (2000). *Un modèle d'analyse linguistique des représentations des cultures à partir des textes de la culture informatique (presse et manuels)*. Thèse de doctorat nouveau régime, UFR des Sciences du langage. Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris 3 : 700 p.
- RASTIER, F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris, Presses universitaires de France.
- SPERBER, D. et WILSON, D. (1986, 1989). *La pertinence. Communication et cognition*. Paris, Minuit : 400 p.
- SWALES, T. (1990). *Genre Analysis: English in academic and research settings*. Cambridge, Cambridge University Press.
- YATES, S. et SUMNER, T. (1997). Digital Genres and the New Burden of Fixity. *Proceedings of the Hawaiian International Conference on System Sciences*, IV, 30 : 3-12.

CHAPITRE 4
SPÉCIFICITÉS DES ÉCRITURES EN LIGNE

L'ECRAN COLLECTIF ROMANESQUE OU LA RÉACTUALISATION D'UNE ANCIENNE PRATIQUE D'ÉCRITURE

Sylvie Catellin,
CNRS, Laboratoire Communication et Politique

Il existe actuellement de nombreux sites internet consacrés à l'écriture collective romanesque, que l'on peut regrouper en trois catégories : les sites pédagogiques institutionnels, les sites promotionnels d'éditeurs (dont la démarche consiste à faire appel à un écrivain reconnu pour écrire le début d'un roman, en proposant aux internautes d'écrire la suite, lequel roman sera ensuite publié en livre) et enfin les sites personnels d'auteurs. C'est à ces derniers que nous nous intéresserons ici, parmi lesquels on peut citer notamment *Alcofibras*, *L'Escroc à Tokyo*, *Babelweb*, *Space Genesis*, *Clara, le cyber-roman*, *Thalia Les Fleurs*, ou encore *Elonia*²⁹³. Ces sites font appel à la communauté des internautes pour participer à l'écriture d'une œuvre romanesque. Les genres romanesques les plus représentés vont du fantastique au polar en passant par l'aventure et la science-fiction. On observe le plus souvent des métissages, métissage entre journal de voyage, roman-feuilleton et enquête, notamment dans *L'Escroc à Tokyo*, ce qui crée par là-même un nouveau genre. Certains sites ont fait le choix d'imposer une charte d'écriture, ou des contraintes narratives et stylistiques, d'autres préconisent au contraire l'absence de contrainte. Généralement, les contributions écrites des internautes sont envoyées par mél au webmaster avant d'être mises en ligne sur le site.

Le média internet sert ainsi de support à la lecture *et* à l'écriture individuelles, tout en constituant un espace ludique d'écriture collective où s'inscrivent des communautés d'affinités, d'échange et de collaboration, pour œuvrer vers un but commun : créer du sens. Cette volonté de communiquer autrement et de mettre en commun des affinités et des compétences suppose une certaine maîtrise de la communication écrite, c'est-à-dire des

²⁹³ : V. <http://membres.lycos.fr/alcofibras/index3.htm>, <http://membres.lycos.fr/kamakura>,
<http://www.babelweb.be>, <http://spacegenesis.ifrance.com/spacegenesis>, <http://home.allaban.fr/clara/fr>,
<http://membres.lycos.fr/thalialesfleurs>, <http://elonia.free.fr>

talents de lecteur *et* de scripteur. Il faut en effet, avant d'écrire sa contribution, tenir compte des épisodes qui précèdent, et ceci implique la mise en œuvre de compétences : lecture et analyse de textes fragmentaires, mise au jour d'une logique narrative, recherche d'indices textuels et de pistes suggérant des suites virtuelles... Lors de l'écriture, il faut inverser la perspective, pour suggérer à son tour des liens possibles à ceux qui prendront le relais de l'écriture. Ce type de pratique est rendu possible à travers un dispositif médiatisé de lecture-écriture et fait appel à des procédures de collaboration entre des auteurs qui, la plupart du temps, ne se connaissent pas et ne se rencontrent pas physiquement.

La question qui se pose alors est celle de la qualité et de la réception des productions textuelles collectives ainsi engendrées. L'étude des sites précédemment cités et l'entretien que nous avons pu avoir avec l'auteur du site *L'Escroc à Tokyo* – l'un des rares ayant pu mener une œuvre à terme - montrent d'une part les motivations très fortes qui animent les porteurs de ces projets (richesse des dispositifs, tant sur le plan fonctionnel que sur le plan graphique), et d'autre part les difficultés rencontrées à faire vivre et aboutir une telle démarche, car beaucoup de ces œuvres romanesques sont " en quête d'auteurs ", en panne d'écriture. Certaines présentent des styles très uniformisés, d'autres au contraire chaotiques. D'un côté, si l'on considère la puissance des outils de création et de communication du web, force est de constater qu'Internet est devenu un média d'accueil privilégié pour l'écriture collective, son fonctionnement s'accordant même peut-être mieux à la fabrication collective d'une œuvre romanesque que la technologie du livre. Alors s'agit-il d'un problème de double compétence auteur/lecteur, compétence communicationnelle aussi, dont la complexité serait mal perçue ou mal maîtrisée ? D'un autre côté, les conceptions individualistes de l'écriture romanesque et la distinction canonique auteur/lecteur ne sont-elles pas des freins idéologiques et culturels puissants qui s'opposent à ce type de pratique ? Quel est le statut de l'auteur collectif ? De quelle légitimité culturelle peut-il se réclamer ?

Contrairement à ce que l'on peut lire ici ou là sur le web, la littérature collective est née bien avant Internet. Les pratiques d'écriture collective ont une longue histoire, mais elles n'ont été revendiquées en tant que telles dans le domaine de la fiction qu'à partir du XIX^e siècle. En France notamment, sous la Monarchie de Juillet, entre 1830 et 1848, les œuvres écrites en collaboration se multiplient d'une manière impressionnante. S'agissant du roman, genre d'expression individualiste par excellence, le phénomène a surpris Émile Canu, qui a recensé dans sa thèse vingt six romans publiés au cours de cette période, répondant à la définition du roman écrit en collaboration, c'est-à-dire par deux ou plusieurs auteurs et sous

des signatures conjointes ²⁹⁴. Praticué par des écrivains débutants ou reconnus (George Sand à ses débuts, Honoré de Balzac, Henri Monnier, Arsène Houssaye, Alexandre Dumas, Jules Sandeau, Théophile Gautier... ²⁹⁵), le roman collectif des années 1830 offre des points de comparaison très éclairants par rapport aux pratiques actuelles. Il est d'ailleurs toujours intéressant d'appréhender les nouvelles technologies sous un angle historique, car bon nombre des potentialités qui leur sont attribuées, souvent considérées comme d'absolues nouveautés, s'inscrivent en fait dans la longue durée historique.

Nourrie des thèmes et des formes romanesques traditionnels, cette littérature collective a tout d'abord innové "à travers une pratique différente de la création romanesque", (Canu, p. 80). Certes le regroupement a pu constituer en partie une réponse au *sentiment de précarité* de l'écrivain, écrivain qui, en cette période d'autonomisation de la littérature et d'industrialisation du livre et de la presse grand public, est *seul* face à un nouveau public élargi, aux contours mal définis. C'est l'époque où l'on voit apparaître un lectorat avide de romans de divertissement et où la littérature entre dans une logique de rentabilité financière – le roman-feuilleton est considéré alors comme une "littérature industrielle" (*Revue des Deux Mondes*, 24 novembre 1839) – et la notion d'auteur, tout comme celle d'œuvre, tend à se dissoudre.

Corrélativement, de nouvelles formes de relation entre l'auteur et le lecteur se développent. Alors que Stendhal faisait insérer dans certains exemplaires de ses œuvres des pages vierges intercalées pour permettre à ses lecteurs d'écrire leurs remarques et commentaires, Eugène Sue, feuilletonniste à succès, innove avec l'instauration d'un procédé de dialogue avec ses lecteurs : quand ceux-ci lui écrivent pour proposer des suites à son récit ou des modifications concernant tel ou tel personnage, Sue en tient compte tout en assurant par là-même les ventes de ses ouvrages.

Au XIX^e siècle, de nombreux écrivains se sont essayés à l'écriture en collaboration, que ce soit par amitié littéraire (comme Flaubert et Maxime du Camp, en Angleterre Dickens et Collins), par association contractuelle (comme Dumas et Maquet), par jeu ou défi littéraire (Gautier, Sandeau, Méry et Mme de Girardin écrivent un roman épistolaire, intitulé *La Croix de Berny*, dans lequel ils endossent chacun un personnage unique, à la manière d'un jeu de rôles), ou encore pour s'entraider pendant la phase d'apprentissage (comme George Sand et Jules Sandeau). Ces deux derniers types de motivations – l'attrait pour la fonction ludique de

²⁹⁴ V. Émile Canu, *La Création collective de l'œuvre romanesque sous la Monarchie de Juillet*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1995.

²⁹⁵ V. les *Contes Bruns* (1832), de Balzac-Chasles-Rabou ; *Les Revenants* (1840), d'Arsène Houssaye et Jules Sandeau ; *Le Chevalier de Clermont* (1841), d'Élie Berthet et Henri Monnier ; *La Croix de Berny*, de Théophile Gautier, Jules Sandeau, Joseph Méry et Delphine de Girardin (sous le pseudonyme du Vicomte Charles de Launay), roman épistolaire publié au jour le jour dans *Le Siècle* avant d'être regroupé en volume en 1846.

l'écriture, notamment à travers le jeu de rôles, et l'apprentissage via le collectif – sont encore les plus fréquentes aujourd'hui sur Internet.

L'écriture collective émane en premier lieu d'un besoin de communication et d'intégration, car “ écrire à plusieurs revient à se protéger individuellement en ménageant des écrans ”, remarque Émile Canu (p. 175). Le collaborateur est avant toute chose le premier lecteur, il s'inscrit dans une relation triangulaire auteur/lecteur/co-auteur. Tout comme aujourd'hui, il est tenu de prendre appui sur la création immédiatement antérieure, après avoir tenté d'en percevoir les intentions, explicites ou implicites. L'un des moteurs de l'écriture est le jeu : “ chacun des partenaires lance une mise à l'épreuve et agit comme révélateur pour le suivant ” (Canu, p. 214). L'œuvre collective en train de se faire fonctionne ainsi comme une interface, elle modifie la relation auteur/œuvre mais aussi la relation entre les auteurs.

Cette volonté de changer les rapports habituels entre l'auteur et l'œuvre et d'instaurer un nouveau mode de communication entre auteurs et lecteurs se manifeste de plusieurs manières :

- jeu entre les co-auteurs (qui sont aussi les lecteurs premiers)
- métissage des styles
- multiplicité des points de vue
- jeux relationnels entre les protagonistes de l'intrigue
- jeux de miroir, jeux de masques
- procédés d'attente et de suspense (que l'on retrouve dans le roman-feuilleton et dans le roman policier)
- procédés de mise en abyme (mise en abyme du processus d'écriture dans le roman épistolaire *La Croix de Berny*, mise en abyme de la quête d'auteurs dans *L'Escroc à Tokyo*).

Ces évolutions marquent un profond bouleversement par rapport à l'écriture romanesque traditionnelle, celle-ci étant caractérisée par le besoin de se confier, d'épancher ses sentiments, d'exprimer une vision personnelle, l'intimité de l'auteur unique. L'écriture prend alors sa signification dans l'acte même de fabrication du roman, sa technique, qui résulte d'échanges et d'apports collectifs. Ce type d'écriture est par essence non-individuel, car chacun des auteurs doit être en mesure d'accepter les modifications, les remises en cause d'une intervention extérieure. L'œuvre est le résultat d'échanges interactifs, ce qui en soi constitue une révolution de la pratique de l'écriture. Celle-ci privilégie non pas la qualité littéraire des textes, mais les modalités collectives d'élaboration de l'œuvre, le dispositif d'écriture, qui est avant tout un dispositif de communication faisant appel à des procédures de collaboration.

Souvent, les collaborateurs travaillaient à distance. Dumas et Maquet, par exemple, travaillaient chacun de leur côté. Maquet apportait les idées et écrivait la première version. Dumas “ dumassait ” le texte. Bien que resté dans l’ombre du point de vue de la postérité, Maquet n’en a pas moins été un collaborateur de génie pour Dumas. Ils ont produit ensemble une dizaine de romans, notamment *Les Trois Mousquetaires* (1844). Ce type de collaboration fonctionne par versions successives d’un même texte (ajouts, modifications...). Parfois, les auteurs de l’œuvre sont tous des écrivains reconnus, comme les auteurs de *La Croix de Berny* (1846), roman collectif épistolaire faisant figure de tournoi littéraire (appelé aussi roman *steeple chase*), et dans lequel chacun des écrivains endosse le rôle unique d’un personnage. C’est ce type de collaboration, où chacun des auteurs écrit à tour de rôle et fait ainsi évoluer l’intrigue – le modèle séquentiel ou fragmentaire – qui est proposé le plus souvent aujourd’hui sur Internet. Ce qui n’empêche nullement les co-auteurs de se soumettre d’abord leur texte par mél et de se corriger mutuellement. Car la plupart du temps, les romans écrits en collaboration sont une étape d’apprentissage. Ce fut le cas par exemple au XIX^e siècle pour *Rose et Blanche ou la comédienne et la religieuse* (1831), roman signé Jules Sand, mais écrit par Aurore Dupin (future George Sand) et Jules Sandeau. La collaboration fonctionne alors suivant le mode pas-à-pas : les collaborateurs écrivent, corrigent, valident ensemble progressivement le texte du roman. Quand ce type de collaboration perdure et devient quasiment permanent, les auteurs finissent par se confondre, c’est le “ deux en un ” des frères Goncourt, d’Erckmann et Chatrian ou des frères Rosny, dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Pourtant, malgré le succès énorme qu’ils ont rencontré auprès du public, ces romans collectifs n’ont pas été retenus par la postérité. À notre grande surprise, ils ne figurent même pas aujourd’hui dans *Le Nouveau Dictionnaire des Œuvres* de Laffont-Bompiani (1994), et un roman comme *La Croix de Berny*, par exemple, ne figure dans aucun des répertoires bibliographiques individuels de ses auteurs. De surcroît, il faut souligner que seuls les écrivains ayant un répertoire d’œuvres personnelles sont entrés au Panthéon des Lettres, alors même que des écrivains comme Houssaye ou Monnier étaient fort appréciés de leur vivant par un public éclairé²⁹⁶. Émile Canu propose une double explication à ce refus manifeste de prise en compte du roman collectif. En premier lieu, la législation du droit d’auteur ne reconnaît que très tardivement la collaboration en littérature, à la différence du théâtre, alors même que l’augmentation du nombre de romans écrits en collaboration au XIX^e siècle est en relation

²⁹⁶ Pour illustrer encore, s’il en est besoin, le refus manifeste de considérer l’œuvre collective comme une œuvre à part entière, citons *Par les champs et par les grèves* - récit de voyage romancé écrit en collaboration entre Flaubert et Maxime du Camp, en 1847, et qui repose sur un dispositif d’alternance : du Camp écrivait les chapitres pairs, Flaubert les chapitres impairs - : une édition récente de ce titre (Pocket, 2002) ne publie que le texte de Flaubert !

directe avec l'évolution de cette législation (nombreux procès, notamment entre Dumas et Maquet). Les notions de droit de paternité et d'indivision (appartenance commune d'un bien à plusieurs personnes) ne sont pas encore en effet clairement définies. En second lieu, du fait même de la difficulté à établir leur genèse et leur paternité exacte, la critique littéraire classique a purement et simplement écarté ces œuvres. Le principe fondamental de cette critique, dont le chef de file était Sainte-Beuve au XIX^e siècle, est bien connu : l'œuvre explique l'homme. On s'attache à la personne de l'auteur plutôt qu'à l'œuvre, et on se sert des œuvres pour constituer des biographies et juger les auteurs. Dans son *Contre Sainte-Beuve* (publié en 1954 !), Proust s'insurge contre cette méthode qui " méconnaît ce qu'une fréquentation un peu profonde avec nous-mêmes nous apprend : qu'un livre est le produit d'un autre *moi* que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. " Ce moi-là est inaccessible à l'étude biographique, et on ne peut le comprendre qu'en " essayant de le recréer en nous " ²⁹⁷. Et c'est dans la même perspective que Roland Barthes, en 1968, dans son essai sur " La mort de l'auteur ", insiste avant tout sur la nécessité de renverser le mythe de la " personne " de l'auteur véhiculé par la critique classique, car " le texte est un tissu de citations, issues des mille foyers de la culture. [...] Donner un Auteur à un texte, c'est imposer à ce texte un cran d'arrêt, c'est le pourvoir d'un signifié dernier, c'est fermer l'écriture. " ²⁹⁸.

À bien des égards, le roman collectif du XIX^e siècle constitue donc une tentative avant-gardiste remettant plus ou moins consciemment en cause le statut de l'auteur et le statut de l'œuvre. Il ne se développera pleinement qu'au siècle suivant, avec les surréalistes, qui pratiquent l'expérience d'une écriture à plusieurs, ou bien encore avec les collectifs d'auteurs de romans policiers, qui édictent des chartes d'écriture et créent des dispositifs d'interaction avec le lecteur ²⁹⁹.

Aujourd'hui avec le web, on dispose de nouveaux outils qui permettent d'envisager autrement le dispositif collectif d'écriture *et* de lecture, de le faire fonctionner peut-être dans des conditions optimales, remplaçant la médiation de l'éditeur et du diffuseur par la médiation technique. Un dispositif peut en effet être défini comme un agencement complexe d'éléments réalisé en fonction d'un but à atteindre, en présence ou à distance. C'est un environnement

²⁹⁷ *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, coll " idées ", 1954, p. 157.

²⁹⁸ Roland Barthes, *Essais critiques IV, Le bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 65.

²⁹⁹ J'ai développé ce point dans ma thèse de doctorat intitulée " L'enquête et le labyrinthe dans la littérature et la fiction multimédia. Une approche socio-cognitive et communicationnelle des dispositifs interactifs " (Université Paris X-Nanterre, 2000).

aménagé de manière à offrir à certaines pratiques des conditions de réalisation optimales, ou encore un espace de potentialités au sein duquel on peut laisser libre cours à sa créativité ³⁰⁰.

Les sites que nous avons étudiés présentent différents types de dispositifs, plus ou moins riches et variés sur le plan des registres sémiotiques (certains utilisent l'image, d'autres préfèrent jouer sur le registre de la calligraphie du texte-image, d'autres en revanche préfèrent la mise en page classique du texte). Nous les avons classés en trois catégories fonctionnelles. Les premiers proposent purement et simplement aux internautes de poursuivre l'écriture d'un texte dont les premiers fragments ou chapitres sont présentés à l'écran. Les seconds offrent en plus la possibilité de dialoguer par l'intermédiaire d'un forum (formant ainsi une sorte de communauté critique autour du texte en cours d'écriture), privilégiant la dimension ludique et les jeux relationnels entre les auteurs, c'est le cas par exemple d'*Alcofibras*. Enfin, un site comme *L'Escroc à Tokyo* offre des outils péritextuels permettant d'appréhender ou d'explorer les œuvres en cours d'écriture selon différents registres et pratiques de lecture.

Sur le plan des enjeux, les pratiques collectives sur Internet sont proches de celles d'hier. Débutants ou inexpérimentés pour la plupart, les internautes-écrivains font de l'écriture en collaboration une activité de loisir dont la dimension ludique peut parfois céder le pas à la dimension d'apprentissage. L'association est sécurisante, car elle répond d'une part au besoin de s'exprimer, de se confier dans l'anonymat et d'autre part elle permet d'articuler les niveaux de responsabilité sur les plans individuel et collectif. La personne de l'auteur s'efface derrière le groupe, non sans produire parfois des tensions contradictoires qui se traduisent au niveau du texte par des logiques incohérentes, tant sur le plan générique que diégétique. Mais il arrive aussi que des écrivains reconnus se lancent dans l'aventure collective, par défi littéraire (Yann Queffelec, Irène Frain...) et en vue de publier un livre. Dans ce cas, le dispositif est verrouillé, car les contributions des internautes passent par le filtre sélectif éditorial traditionnel.

Les principaux apports d'Internet et des outils du web tiennent à cinq dimensions essentielles :

- la mise en relation

À la grande différence du collectif d'écriture traditionnel, le collectif d'écriture en ligne n'est pas formé au départ, il est ouvert et se constitue progressivement, il peut même se défaire et se recomposer au fur et à mesure de l'avancée de l'œuvre. Internet facilite la mise en relation constante des auteurs entre eux, mais aussi des auteurs avec les lecteurs, eux-mêmes

³⁰⁰ V. " Le dispositif entre usage et concept ", *Hermès*, n°25, 1999.

potentiellement auteurs. C'est ce qui permet les associations et les collaborations à distance, les échanges verbaux et une forme de connaissance intime de l'autre sans la rencontre physique, sans les liens de connaissance préalable. Ainsi, les deux principaux auteurs de *L'Escroc à Tokyo* ont travaillé ensemble la cohérence du récit et les aspects linguistiques (grammaire et orthographe) par *mail* et par *chat*, se suggérant l'un l'autre, de même qu'aux autres auteurs, des modifications quand le texte manquait de cohérence. Par principe, aucune contribution ne devait être refusée. La fin du roman a été déterminée collectivement, mais décidée à un moment précis par les deux auteurs principaux.

- l'interactivité

Le dispositif collectif d'écriture et de lecture permet l'objectivation d'une forme d'interactivité qui consiste à donner au lecteur la possibilité d'intervenir sur le déroulement du récit en devenant co-auteur, c'est-à-dire en prenant la " plume électronique " et en participant à l'écriture. À l'opposé, les dispositifs pré-programmés ou à parcours multiples dont on dit qu'ils confèrent une " autorisation " au lecteur, ne produisent parfois qu'une forme exacerbée de la lecture individuelle. Bien sûr, le lecteur détermine par ses choix l'histoire qu'il va lire, mais si cette histoire est unique et devient la sienne – bien que sur le strict plan des probabilités, ce ne soit pas garanti -, il n'en reste pas moins dans la position de lecteur et seul destinataire de sa lecture. D'où il ressort que dans ce cas-là, le concept de lecteur-auteur est invalide (le lecteur ne devient auteur que lorsqu'il prend la plume, et dès lors il n'est plus lecteur) et d'autre part, si chaque lecture produit un texte différent, il ne peut y avoir confrontation collective sur le sens du texte lu, et donc aucun critère d'évaluation de l'œuvre.

- les outils péritextuels de lecture et d'écriture

Le site *L'Escroc à Tokyo* est exemplaire à cet égard d'un dispositif conçu et organisé pour la lecture et l'écriture. Le premier roman (qui porte ce titre), a été mené à terme en six ans et rassemble les contributions (inégaux) de six auteurs. À la différence des autres sites, il offre plusieurs types d'entrée à la lecture : résumés des trente chapitres, présentation des trois personnages-narrateurs et des autres personnages avec l'index des chapitres correspondants, documents visuels (cartes, photos des lieux traversés, éléments du récit tels que lettres codées...), notes complémentaires sur les lieux et les personnages rencontrés, et même un lexique de termes et d'expressions japonaises. On peut lire le roman en ligne ou bien télécharger les chapitres au format PDF et ainsi bénéficier d'un plus grand confort de lecture. Des informations présentées sous forme de tableau indiquent pour chacune des œuvres la liste des auteurs, le rythme de publication année par année et le nombre de pages éditées. Les

internautes intéressés peuvent s'abonner à une lettre d'information qu'ils recevront par courrier électronique ou encore consulter les archives de cette lettre sur le site.

Le dispositif permet ainsi à la fois de faire varier les modes de lecture et de se repérer plus aisément dans la progression de l'intrigue pour éventuellement proposer une contribution écrite.

- la genèse de l'œuvre

Le dispositif permet également de garder la trace de la genèse des œuvres. Le site *Alcofibras*, par exemple, a mis en ligne les messages que s'échangent les co-auteurs et les lecteurs, sorte de correspondance collective qui contient des informations intéressantes sur les modalités de la collaboration, les critiques, et les relations qui se forment au sein du groupe. On apprend incidemment en lisant ces messages, que tel auteur s'est livré à une supercherie et que sous couvert d'autres identités, il a cherché à brouiller les pistes pour prendre le contrôle temporaire du récit. De telles initiatives pourraient être de nature à détruire les liens de confiance réciproques au sein d'un groupe, mais il n'en a rien été. Les membres d'*Alcofibras* semblent avoir considéré que cette feinte était partie prenante des règles du jeu fictionnel.

Sur le site *L'Escroc à Tokyo*, un tableau de correspondance intitulé "matrice" permet de visualiser globalement la progression et la distribution des chapitres du roman, par auteur et par personnage-narrateur. La part prise par chaque auteur dans la genèse de l'œuvre peut ainsi être repérée plus facilement et servir également de point d'entrée à une lecture comparative.

- les données sur le lectorat

Les statistiques de consultation des sites, les messages adressés par les lecteurs et les liens en provenance d'autres sites sont à peu près les seuls indicateurs de la réception et de l'intérêt qu'ils suscitent. Les médias généralistes et spécialisés s'intéressent peu à ce type d'expérience marginale et non lucrative, et rares sont les sites qui font état de données d'évaluation. Si tant est que l'on puisse se fier aux statistiques de consultation, celles de *L'Escroc à Tokyo* fournissent cependant des données significatives : le lectorat (simples visiteurs y compris) se compose en majorité d'hommes (70%), 45% de personnes âgées de plus de 50 ans (23,5% ont entre 20 et 35 ans, 18,5% entre 35 et 50 ans) et 60% de francophones (25% d'anglophones, 3% de japonais) : environ 4 500 visiteurs par an et 12 500 pages visitées, en moyenne 12 visiteurs par jour et 35 pages consultées. Il est dommage que nous ne disposions pas du nombre de pages téléchargées. Actuellement, si l'auteur du site envisage une publication papier de *L'escroc à Tokyo*, c'est que le lectorat d'Internet est loin d'atteindre une masse critique suffisante, pour des raisons qui tiennent peut-être aux pratiques de lecture. Peut-on

lire un roman en ligne, surtout s'il se compose de longs chapitres, mieux adaptés au livre qu'à l'écran ? Internet ne se prête-t-il pas mieux à une lecture fragmentaire ? D'où il ressort que le découpage et la structure du roman sont peut-être à envisager autrement. D'autres sites d'écriture collective romanesque ont d'ailleurs intégré cette spécificité en proposant des contributions sous forme de courts fragments.

Conclusion

Pour conclure, s'il est encore trop tôt pour se prononcer sur l'évolution des pratiques collectives d'écriture romanesque sur Internet, nous pouvons cependant tirer de cette étude un certain nombre de conclusions éclairantes concernant leurs modalités et leurs enjeux.

Nous avons montré la pertinence d'une approche historique de pratiques soi-disant propres aux nouvelles technologies, car cela nous a permis de mettre en évidence, sur deux siècles, certaines caractéristiques culturelles permanentes jouant un rôle déterminant dans la configuration des dispositifs d'écriture. Tout d'abord, cette approche nous a amené à décrire les caractéristiques communicationnelles de l'écriture en collaboration : la double compétence complexe de lecteur et de scripteur, le rôle d'interface de l'œuvre collective en train de se faire, celle-ci modifiant à la fois la relation entre l'auteur et l'œuvre, la relation entre les co-auteurs, mais aussi le mode de communication entre auteurs et lecteurs. Le fait que l'œuvre soit le résultat d'échanges interactifs transforme la pratique de l'écriture et implique des procédures de collaboration qui, aujourd'hui, sont facilitées par le dispositif médiatique en ligne (modèle séquentiel ou fragmentaire, mode pas-à-pas, mode par versions successives) et contribuent à développer la fonction ludique de l'écriture tout en l'inscrivant dans un processus d'apprentissage collectif. Quant à l'interactivité, aucune interactivité fonctionnelle ou intentionnelle ne saurait égaler ou se substituer à l'interactivité qui fonde le processus de création et de réception de l'œuvre collective et qui justifie alors le concept de lecteur-auteur, désignant habituellement un lecteur actif. En second lieu, l'approche historique nous a permis d'apporter un éclairage sur la problématique du statut de l'auteur et la reconnaissance de l'œuvre collective romanesque. Les processus de légitimation culturelle des œuvres sont aujourd'hui encore déterminés par une conception individualiste de l'écriture qui constitue un obstacle à la reconnaissance de l'œuvre collective romanesque comme une œuvre à part entière.

Enfin, nous avons décrit quelques-uns des apports majeurs des dispositifs médiatiques d'écriture collective romanesque en ligne, qui permettent de mettre en évidence ce qui les

différencie et ce qui les rassemble : accent mis ou non sur la communauté d'écriture et la genèse des œuvres, avec restitution des messages et commentaires critiques échangés, présence ou non d'outils péritextuels de lecture et d'écriture.

Sur le plan de la qualité des œuvres, peu de sites sont parvenus jusqu'à présent à un projet abouti et les styles d'écriture uniformisés manquent d'originalité, la médiation technique ne suffisant pas à enclencher un processus de création. Les données dont nous disposons sur le lectorat ne permettent pas d'évaluer la réception des œuvres, mais les statistiques de consultation tendent à montrer que les pratiques de lecture sont de type discontinu ou fragmentaire. Situés entre liberté et contrainte, les dispositifs médiatiques d'écriture collective romanesque sont représentatifs de tendances en émergence, en quête de leurs auteurs et de leur public.

Sylvie Catellin,
CNRS, Laboratoire Communication et Politique
catellin@damesme.cnrs. fr

NOUVELLES ÉCRITURES DE SOI EN LIGNE : LES PAGES PERSONNELLES.

Annabelle KLEIN
FUNDP .Belgique.

Nous présentons ici une réflexion sur les principales spécificités communicationnelles des pages personnelles et sur le contrat de lecture qui s'établit entre lecteur et créateur de ces récits de soi sur Internet. L'écriture en ligne emprunte en effet de nouvelles formes narratives. Nous en développerons trois: la *multimédiativité*, l'*iconicité narrative* et l'*hypernarrativité*. Ces nouveaux concepts³⁰¹ permettent de faire avancer les recherches sur l'écriture en ligne en montrant comment ces processus participent à un élargissement des possibilités narratives.

Par ailleurs, l'une des caractéristiques de ce dispositif communicationnel qu'est la page personnelle réside dans la démultiplication de ses contextes d'énonciation. Nous souhaitons développer ce point, pour ensuite en souligner l'impact sur les nouvelles pratiques d'écriture qui en résultent. En effet, ce changement radical des contextes d'énonciation nous oblige à adopter une modélisation théorique plus pertinente, à savoir la mise en évidence d'un modèle de co-construction entre lecture et écriture.

³⁰¹ Pour un approfondissement de ces notions, voir Klein Annabelle, *Les pages personnelles comme nouvelles figures de l'identité contemporaine. Analyse narrato-pragmatique des récits de soi sur Internet*, Louvain-la-Neuve, 2002.

En outre, nous pourrions croire que l'éclatement énonciatif repéré au sein des pages personnelles, et plus généralement sur Internet, reflète et maintient la fragmentation sociale plutôt qu'il ne la combat. Or nous verrons que la mise en récit constitue au contraire un processus de mise en liaison de la fragmentation contemporaine vécue socialement. Selon nous, les nouvelles narrativités développées au sein des pages personnelles font écho à la fragmentation sociale d'aujourd'hui. Mieux encore, elles répondent à l'éclatement de soi que l'on retrouve également sur la scène internautique. Comment ? En rapatriant en leur sein — de manière significative et configurée — de nombreux constituants identitaires et différentes sphères tant sociales qu'intimes. Fragmenté socialement et médiatiquement, l'individu moderne tente ainsi de se construire une consistance par la voie technologique et mondiale, entre autres à travers sa page personnelle. Aussi est-il possible de voir au creux des pages personnelles des essais humains pour faire face à la fragmentation, à la pluralité des identités actuelles, mais également à l'inscription médiatique éclatée du sujet contemporain. Internet ouvre indéniablement à de nouvelles manières de se raconter publiquement.

1. Qu'est-ce qu'une page personnelle ?

Parmi les diverses productions que l'on peut découvrir sur Internet, on trouve aujourd'hui des milliers de sites dédiés à soi-même, de présentations de soi sur la Toile. Chacun de nous a la possibilité de se présenter au monde, individuellement, en créant son propre site web. Ces dispositifs de présentation de soi, ce sont des pages personnelles, également appelés *homepages*³⁰², *pages perso* ou encore *sites perso*. Quelle que soit l'appellation choisie, on l'aura compris, il s'agit avant tout de productions individuelles et personnelles, par opposition à tous les sites représentant collectivités, associations, entreprises et organisations diverses. En voyageant dans l'univers des pages personnelles, on peut trouver des pages personnelles d'enfants – qui sont, la plupart du temps, des productions de parents – ou bien à l'inverse, la page d'une vieille dame de 82 ans, en réalité créée par son petit-fils, qui y raconte sa vie, dans ses différents aspects : la page personnelle prend alors la forme d'une biographie, c'est-à-dire de l'histoire de vie de quelqu'un racontée par quelqu'un d'autre. À côté de cela, on rencontre des pages personnelles plus “ classiques ”, comme celle d'une jeune fille qui nous présente son canari, une photo du garçon qu'elle aime, l'histoire de leur rencontre, l'endroit où elle pratique son sport favori, etc.

Pourquoi créer sa page personnelle ? Plusieurs situations peuvent se présenter. Sollicité par le lieu professionnel ou poussé par la recherche d'emploi, interpellé par son “ réseau

³⁰² Cette appellation ne fait dès lors plus exclusivement référence à la page d'accueil d'un site. En effet, la page personnelle utilise la métaphore du chez soi, de la “ maison-page ”.

internautique” ou tenté par la maîtrise technologique, la démarche s’avère en effet fort différente. Toutes ont ce point commun de vouloir exister sur le net. Et c’est peut-être en cela que les pages personnelles nous aident à repenser la notion d’identité contemporaine.

Que se passe-t-il, à l’heure actuelle, au niveau des constructions identitaires ? Nous vivons dans une société qui exige toujours davantage de mobilité et de flexibilité dans la pluralité des mondes qui nous entourent et qui nous constituent. Nous sommes fortement sollicités à nous adapter, à passer d’un monde à l’autre, d’une sphère d’appartenance identitaire à l’autre et c’est ce qui amène certains scientifiques à parler de *fragmentation*. Une façon d’y faire face et de gérer cette fragmentation consiste à tenter d’articuler ces multiples sphères d’appartenance identitaire (professionnelle, culturelle, sociale, familiale, etc.). Comment ? En liant subjectivement ces fragments identitaires à travers de nouvelles formes de communication qui mobilisent et offrent un espace de cohabitation, de configuration, d’intrication et de composition de soi. Et l’on peut se demander dans quelle mesure certains *dispositifs médiatiques* jouent un rôle dans ces processus d’articulation et de défragmentation.

On assiste en effet à un élargissement médiatique de l’activité autobiographique où histoires personnelles, témoignages et vies privées sont régulièrement sollicités, voire exposés. Les pages personnelles, elles aussi, lèvent un voile sur les nouvelles formes que peut prendre la subjectivité pour se révéler socialement et médiatiquement. Elles constitueraient dès lors des tentatives, *des essais humains pour faire face à la fragmentation, à la pluralité des identités actuelles et aux inscriptions éclatées du sujet contemporain*. Les appartenances multiples sont en effet importées au sein la page personnelle qui s’organise alors autour d’un axe privé/public, présentant la personne, sa famille, ses amis internautiques, ses centres d’intérêt et les webrings auxquels la personne participe.

Chacun doit se débrouiller avec les multiples facettes de son existence, et lui donner du sens. Et ce travail ne se réalise pas forcément sur des scènes portées et partagées socialement. Plutôt que d’envisager l’usage des nouvelles technologies comme s’inscrivant dans le prolongement de ce contexte social pluriel et fragmenté, nous défendons l’idée que certains de ces usages, et en particulier les pages personnelles, tentent au contraire de renouer ce vécu fragmenté, de faire lien tant socialement que médiatiquement. Comment plus précisément ? D’abord, par l’articulation de différents mondes identitaires habituellement cloisonnés ou dispersés. Ensuite par l’articulation de différents genres existants : on peut trouver au sein d’une même page perso un curriculum vitae, un journal intime, des récits plus fictionnels, une autobiographie, un album-photo, etc. Enfin, et c’est ce point que nous allons développer

maintenant, par la diversification des possibilités narratives que les nouvelles technologies permettent aujourd'hui, par exemple à travers certains processus tels que ceux que j'ai nommés *multimédiativité*, *iconicité narrative* et *hypernarrativité*.

Explicitons-les à travers la présentation des pages personnelles de Tarkus et MõngõlO, qui ont fait l'objet d'une étude de cas et qui montrent particulièrement bien ces trois spécificités narratives permettant de parler de *nouvelles écritures de soi sur Internet*.

Multimédiativité et iconicité narrative

La page personnelle de Frédéric Jugé, jeune homme de 39 ans, est construite autour d'un personnage appelé Tarkus, (une espèce de monstre malheureux fabriqué à partir de la photo de Frankenstein) :



Tarkus reconstruit, sur un mode humoristique, le récit d'une rupture amoureuse que l'auteur vient de vivre et raconte la longue attente d'un retour espéré de sa promise. Cette mise en scène fictionnelle remplit manifestement une fonction particulière (autothérapeutique ?) car comme il nous le confiera dans un courrier échangé par mail, cette démarche aura en tout cas permis à Frédéric Jugé de maintenir un lien avec le social tout en restant branché sur ce qu'il est en train de vivre au niveau personnel et sentimental. Il nous dit que dans son milieu de vie, il est hors de question d'évoquer cette rupture sentimentale et donc, progressivement, l'idée a germé en lui de créer un site humoristique, avec le secret

espoir que sa belle serait émue par cette preuve d'amour... Ce qui pose bien évidemment la question de savoir à qui l'on s'adresse lorsque l'on décide de créer sa page personnelle.

Et là, précisément, on assiste à un véritable bouleversement communicationnel : une page personnelle est offerte à la vue de tous et de n'importe qui, et différents niveaux de destination se confondent et s'entremêlent. En d'autres termes, il n'y a plus de destinataire unique. On a affaire à ce nous appelons une *adresse démultipliée*. Par exemple, nous nous souvenons de la page personnelle d'un père québécois dont la fille vivait en Allemagne pour y poursuivre ses études. Cette page reprenait pêle-mêle l'histoire de la décision et du départ de l'adolescente, un journal tenu au jour le jour par le père s'adressant à son enfant éloigné, une série d'adresses de sites intéressants pour elle (livres à consulter, visites à effectuer sur place, etc.). On y trouvait aussi toute une série de questions qu'il SE posait mais aussi qu'il posait à ses amis internautes (" ai-je bien fait de la laisser partir si loin ? ", etc.). Cette page ne s'adressait donc pas exclusivement à sa fille. N'importe qui pouvait y accéder et entrer dans cet univers privé et n'importe qui pouvait réagir, apporter sa contribution, mettre son grain de sel, et ces réactions étaient replacées par le père dans le contexte de la page elle-même.

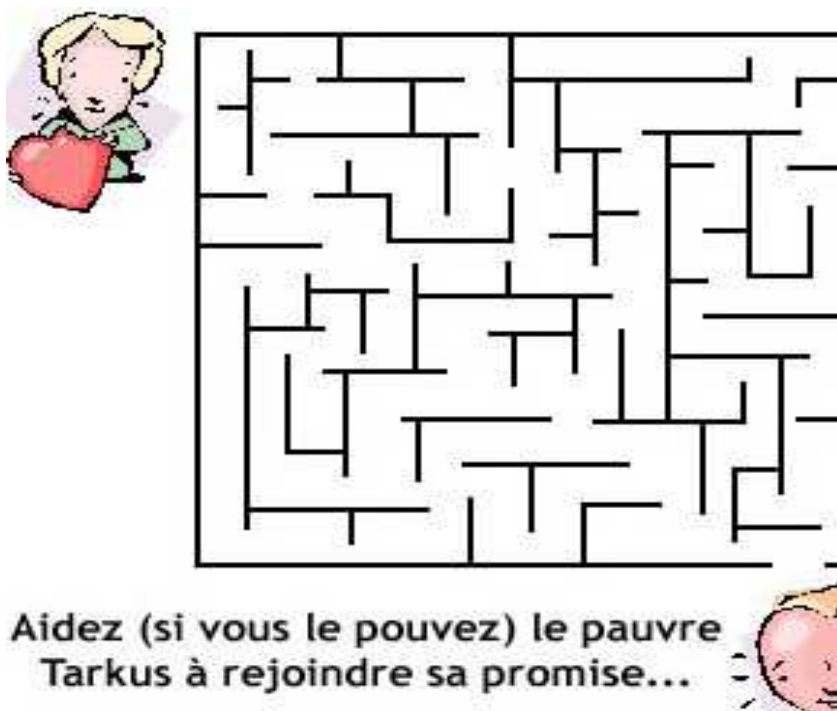
Le contexte d'énonciation démultiplié détermine ainsi l'émergence d'une écriture à plusieurs voix et redéfinit le contrat de communication entre les acteurs. L'hétérogénéité et la multiplicité du contexte communicationnel sont bien une spécificité de la page personnelle. Cet éclatement énonciatif a des effets de configuration narrative tout à fait singuliers, qui pourraient faire l'objet d'études spécifiques ; mais revenons à Tarkus et à la présentation du processus de multinarrativité et au degré d'iconicité narrative qui peut en découler.

On le sait, les pages personnelles constituent de nouveaux dispositifs de présentation de soi qui ont pour particularité d'offrir maintes possibilités expressives véhiculées par la technique (images, sons, musique, textes, hypertextualité, etc.). Cette *multimédiativité* et la multiplication des images, ainsi que leur animation ou leur juxtaposition peuvent amener à un certain degré de ce que Philippe Marion appelle l'*iconicité narrative*³⁰³ : un récit peut assez aisément prendre corps lorsque plusieurs images se côtoient et s'offrent au parcours du regard du spectateur. Pour cela, il est essentiel que l'articulation discours/images soit investie par un projet narratif déterminant, une mise en intrigue. Dans le cas de Tarkus, y a-t-il un tel projet narratif ? On peut en tout cas avancer que la page personnelle porte et permet une véritable configuration de l'intime : ainsi cet homme, à partir d'une déception amoureuse — réellement vécue —, crée un personnage fictionnel (Tarkus) qui lui permet de rejouer autrement, les

³⁰³ . MARION Philippe, Les images racontent-elles ? Variations conclusives sur la narrativité iconique, in *Recherches en Communication n°8, Image et narration*, Louvain-la-Neuve, 1997, p.146.

différents sentiments liés à cette déception, sur une autre scène, quasi ludique : Internet. Nous défendons ainsi l'idée que les pages personnelles offrent la possibilité d'une configuration et d'un récit de soi. Mais lorsqu'on voit le caractère fractionné d'une page personnelle, peut-on véritablement parler de récit au sens où celui-ci implique une mise en intrigue autour d'un thème ? Si l'on revient à la page de Tarkus, on peut affirmer que l'auteur de cette page tente, sous différentes formes, de répondre à cette lancinante question : quel sens donner au désir de séparation de sa compagne ? Où cela le mène-t-il : vers une réconciliation ou une rupture définitive ? C'est la question du sens de sa vie et de sa trajectoire amoureuse qui est ici posée. L'ensemble de la page personnelle dans ses différentes rubriques converge vers ce même thème : celui de l'amour, des femmes et des déceptions amoureuses.

Voici par exemple dans la rubrique " Jouez un peu avec Tarkus ", l'ensemble des jeux proposés tourne autour du chemin à prendre pour retrouver l'amour :



Toutes les rubriques sont ainsi construites autour d'un même noyau narratif, d'une mise en intrigue autour d'une rupture amoureuse — l'on sait que les ruptures font le terreau des meilleurs récits —, et d'un basculement entre un avant et un après. Tout en humour, le narrateur fait montre d'un haut degré d'iconicité narrative. Qu'il s'agisse d'une séquence narrative comme celle que nous venons de montrer, ou d'éléments narratifs iconiques plus

disparates situés dans le corps de la page personnelle, tout concourt au méta-récit sous-tendu par le projet narratif de l'auteur : Tarkus souffre des femmes et de sa rupture amoureuse...

Hypernarrativité

Passons à une autre spécificité narrative des pages personnelles : l'hypernarrativité. En effet, l'introduction de l'hypertextualité élargit considérablement les possibilités narratives en activant de nouvelles formes de mises en liens et en sens. On ne raconte pas de la même manière dans une page personnelle, dans un livre ou à la télévision. Dans le cadre d'Internet, écriture, lecture et narration se trouvent radicalement modifiées par l'hypertextualité.

La page personnelle de MõngôIO, qui est évidemment un pseudonyme, permet aussi d'aller plus loin dans cette idée *d'élargissement des potentialités narratives* à travers ce que nous avons appelé l'hypernarrativité. Il s'agit d'un véritable journal électronique qui aujourd'hui n'existe plus. Il est né le 20 mai 1997 et a été mis en ligne en juillet 1997. Après quatre ans jour pour jour, le 20 mai 2001, MõngôIO a décidé d'arrêter son journal. Celui-ci est construit autour de quelques rubriques englobant un "journal intime" construit par définition à partir d'un calendrier. La page d'accueil présente d'abord un ensemble de rubriques différenciées :

Pourquoi Background Biographie Sondage

Les gens Recherche WatchUrl Manuel

Les journaux des autres Références Les mails

Roulette

Pourquoi : explique les raisons d'être de la page personnelle.

Les gens qui font partie du journal de l'auteur et qui constituent les différents personnages du récit.

Les journaux des autres : reprend des extraits de journaux intimes en ligne appréciés par l'auteur. Nous entrons ici dans l'un des processus d'auto et d'hétéro-reconnaissance propre au web : exister à travers la mise en lien par d'autres.

Roulette : extrait du journal qui ressemble plutôt à un “ coup de gueule ”, une espèce de regard critique sur la société, nous n'avons pas bien cerné le statut de cette rubrique.

Background : Cette rubrique tient à aider le lecteur à se situer dans cette page personnelle ainsi qu'à permettre à l'auteur de justifier certains de ses choix. Il s'agit d'une rubrique explicative.

Biographie : constitue un essai autobiographique sommaire qui situe notre auteur de manière humoristique.

Références : consiste à répertorier les entrées du journal de MõngõlO dans la “ vraie vie ”, comme l'auteur le dit lui-même, c'est-à-dire la façon dont différents médias en parlent. Le contenu de ses interviews, etc.

Sondage : il s'agit d'un dispositif de recherche qui permet à l'auteur de connaître mieux (qualitativement) ses visiteurs (savoir pourquoi ils viennent le visiter, s'ils tiennent eux-mêmes un journal ou non, etc.). Permet d'établir tant une prise de contact qu'un état des lieux qualitatif quasi sociologique.

Manuel : espèce de mode d'emploi de la page personnelle à l'attention des visiteurs. On peut dire qu'il s'agit là d'un véritable contrat de communication établi par le créateur de la page personnelle. Il permet, d'après l'auteur, d'éviter certains malentendus.

Mails : cette rubrique reprend certaines réactions de son public, savamment choisies car, comme l'auteur le dit lui-même, “ si mon journal est public, ma correspondance reste encore privée. ”. Il s'agit d'une reprise des mails “ agressifs ”, uniquement.

Le calendrier, quant à lui, permet au visiteur de sélectionner l'année, le mois et le jour où il souhaite pénétrer.



Lorsque MōngôIO a écrit une page, le jour correspondant est souligné et signalé en bleu. Les jours “ noirs ” sont ceux pour lesquels il n’a rien écrit. Contrairement à de nombreuses pages personnelles, on ne trouve ici ni son, ni musique, peu d’images, pas d’animation, quelques photographies ponctuant généralement un voyage ou une visite et permettant ainsi aux visiteurs de s’imprégner de l’écriture et de passer ainsi aléatoirement d’un jour à l’autre, au gré de sa fantaisie, même si MōngôIO estime que le journal est un tout et que cela n’a pas beaucoup de sens de papillonner ainsi.

“ Lire seulement certains passages revient à choisir une vue faussée de ce qu’il (le journal) est et de ce que suis. Chaque page s’inscrit dans la succession des précédentes et la précédente des suivantes. Les pages en elles-mêmes veulent pas dire grand-chose parce qu’elles sont généralement pas situées les unes par rapport aux autres. Par exemple, quand je parle régulièrement du sens de la vie, il faut replacer chacune des pages dans le contexte des autres où les idées sont un peu plus primitives ou un peu différentes. L’âme de ce journal est son évolution, la valeur de ses idées temporelles. ”³⁰⁴

Faisant de sa page personnelle un projet totalisant, MōngôIO l’envisage comme un puzzle de morceaux de vie dont il espère que de l’ensemble émergera du sens, tant pour lui-même que pour ses lecteurs. Il fait l’apologie de la transformation, de l’évolution et de la temporalité. Il faut dire que ce qui l’intéresse, c’est de pouvoir mettre à plat sa propre évolution car il envisage son journal comme une sorte d’archive de lui-même.

En visitant la rubrique “ *Les gens* ”, on accède aux personnages qui font partie du récit de son journal. Tous ces personnages, dont MōngôIO a pris soin de modifier ou de raccourcir les noms, sont brièvement présentés et l’on peut constater ici aussi, la structure hypertextuelle

³⁰⁴ . Dans la rubrique “ manuel ” de la page personnelle de MōngôIO.

qui permet d'accéder de différentes manières au récit. Par exemple, si l'on clique sur le lien "...amoureux de Mme BB...", on accède à l'épisode où il découvre son amour pour cette dame. Ou encore Yolaine, qui l'a un jour invité à "Montréal"; et si l'on clique sur ce lien, on accède au récit de son voyage, agrémenté de quelques photographies prises par MõngõlO.

En outre, les faits racontés sont parfois mis en lien les uns avec les autres. Lorsque par exemple il nous parle de sa manie de ne pas défaire ses valises en rentrant de voyage, MõngõlO renvoie à un autre passage qui a eu lieu quelques mois auparavant. C'est une sorte d'analyse par associations d'idées...

Si on lit le journal de MõngõlO à la date du 24 août 1997, on découvre ses débuts dans cette nouvelle forme de narrativité liée aux possibilités techniques offertes par l'hypertextualité:

"Je commence à penser en deux dimensions en ajoutant des liens hypertextes dans mes pages. C'est dur."

Ainsi la structure hypertextuelle permise par la technologie élargit les potentialités narratives en favorisant les parcours de soi différenciés. Et cette hypernarrativité crée une multitude de narrations qui dépassent la seule chronologie offerte par le calendrier.

Les créateurs de pages personnelles peuvent alors laisser trace d'un cheminement d'une pensée, d'une idée, d'un sentiment, etc.

*"(...) grâce à cette page, j'organise mes petites pensées. Sinon, ça se baladerait comme ça en vrac dans ma tête."*³⁰⁵

*"(...) j'ai de plus en plus envie que cela devienne, effectivement, un carnet de bord, carnet de route, envie de ne pas laisser filer ces idées qui sont dans l'air."*³⁰⁶

Telle semble être l'une des fonctions des pages personnelles : inscrire ce dialogue intérieur et l'extérioriser sur la Toile. MõngõlO nous apporte encore un témoignage éloquent à ce sujet :

"Il (mon journal) est devenu une sorte de précipité concentré de tout ce qui me tracasse et tout ce qui m'échappe (...). En écrivant, je pose des points

³⁰⁵ . Entretien du 01/12/99 avec Jean-Pascal.

³⁰⁶ . Entretien du 05/03/2001 avec Lucille.

de repère et je donne une forme à ce qui en général va pas plus loin qu'une sensation. Plus tard, je peux revenir sur ces points de repère, les comparer aux suivants, retracer l'historique d'une certitude, ou améliorer un concept. (Quelque part, ce journal est une sorte de download de moi-même sur un support externe. Je downloade pas ce que je fais, je downloade qui je suis. ”³⁰⁷)

Plus qu'une simple exposition publique de soi, la page personnelle offre ainsi à son créateur la possibilité d'inscrire ce qui lui échappe, de laisser trace d'un cheminement. Elle devient carnet de bord, espèce d'accompagnateur externe de ce qui reste habituellement sans support de pensée.

Conclusion

Nous avons vu avec Tarkus que les pages personnelles augmentent les possibilités narratives en incorporant et en associant l'écrit, la photographie, les images fixes et animées, le son, les jeux, etc., à travers les processus de multinarrativité et d'iconicité narrative. Avec MōngôIO, c'est la notion d'hypernarrativité qui a pu être développée. Contrairement à ce que nous venons de voir avec Tarkus, MōngôIO introduit fort peu d'éléments autres que textuels et la dynamique narrative trouve un nouveau ressort dans l'hypertextualité et le système de renvois de fragments d'expériences, d'événements, d'idées, de sentiments et d'avis racontés en vue de créer un ensemble non essentiellement chronologique. En effet, MōngôIO offre au visiteur une lecture hypertextuelle : le lecteur est renvoyé à un index des différents personnages qui peuplent son journal quotidien, comme nous l'avons vu, les faits racontés sont parfois mis en lien les uns avec les autres : en haut de chaque page, MōngôIO a organisé à la fois une “ *lecture anniversaire* ” ainsi qu'un début d'indexation thématique, etc. Pourtant, le tout est léger, jamais surchargé, et cela renforce la présence de l'auteur dans un nouveau type de narrativité. Alors que la plupart des journaux intimes sur Internet se présentent sous la forme de calendriers et selon une logique essentiellement chronologique, celui de MōngôIO offre en outre un autre type de lecture qui organise et structure diversement le récit de soi.

L'hypertextualité permet ainsi une plus grande structuration interne grâce à la division, à la hiérarchisation et aux renvois des données. L'établissement d'index est également

³⁰⁷ . Dans la rubrique “ manuel ” de la page personnelle de MōngôIO.

grandement facilité. De manière plus générale, elle engendre une écriture de soi en mosaïque, en fourche, en bifurcations, en arbre.

Si nous avons préféré parler *d'hypernarrativité*, c'est parce que le système de liens et de renvois n'opère pas uniquement d'un texte à l'autre. Ainsi, les trois caractéristiques narratives s'interpénètrent : les différents supports liés à la multimédiativité se renvoient les uns les autres dans une perspective associative et narrative. Pensons par exemple aux jeux de Tarkus ou encore à cette jeune fille qui, dans sa page personnelle, propose un lien vers une notice autobiographique quasi vide, à l'exception d'un fichier où on l'entend fredonner une chansonnette de son enfance. Cette entrée singulière par la voix donne accès à une autre forme de narration de soi.

Cette nouvelle dimension narrative fait ainsi exploser certaines limites imposées par l'écriture de soi — tant temporelles que structurelles — et semble répondre à un vieux rêve des spécialistes de l'autobiographie ou du journal intime.

On peut se poser la question de ce qui est en jeu pour ces auteurs et de ce que l'hypernarrativité apporte aux récits de demain. Un sens nouveau ne peut-il émerger de ce type de construction ? Ne peut-on envisager que cet apport permette à celui qui s'y adonne d'ouvrir un dialogue avec soi-même et de se découvrir sous une forme et sous un jour différents ?

Annabelle KLEIN
Université de Namur
Annabelle.klein@fundp.ac.be

Bibliographie

BOULLIER Dominique & CHARLIER Philippe, “ A chacun son internet. Enquêtes sur des usages ordinaires ”, *Réseaux*, CNET, n°86, 1997.

DUBAR Claude, “ Usages sociaux et sociologiques de la notion d'identité ”, *Education permanente*, n° 128, 1996, pp. 37-44. , *Réseaux*, n° 77, 1996.

GIUST-DESPRAIRIES Florence, “ L'identité comme processus, entre liaison et déliaison ”, *Education Permanente*, n°128 (Formation & dynamiques identitaires), 1996.

GOFFMAN Erwing, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

JOUËT Josiane, “ Pratiques de communication et figures de la médiation ”, *Réseaux*, CNET, Paris, n°60, 1993, pp. 99-119.

KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Ed. A. Colin, 1980.

KLEIN Annabelle et BRACKELAIRE Jean-Luc, “ Le dispositif : une aide pour les identités en crise ? ”, *Hermès*, 25, 1999, pp. 67-81.

KLEIN Annabelle et MARION Philippe, “Reconnaissance et identité face à l'espace médiatique”, *Recherches en communication* 6, 1996, p. 39-64.

LEGRAND Michel, *L'approche biographique. Théorie, clinique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993.

LEJEUNE Philippe, *Cher écran... Journal personnel, ordinateur, Internet*, Paris, Seuil, 2000.

LITS Marc, “ Vers un récit multimédiatique ? ”, *Médiatiques. Récit et société*, 20, ORM, Printemps 2000, pp. 48-50.

MARION Philippe, Les images racontent-elles ? Variations conclusives sur la narrativité iconique, in *Recherches en Communication n°8, Image et narration*, Louvain-la-Neuve, 1997.

SENNETT Richard, *Les tyrannies de l'intimité. Le déclin de l'homme public*, Paris, Seuil, 1979.

TAYLOR Charles, *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil, 1998.

TURKLE Sherry, *Life on the Screen. Identity in the Age of the Internet*, New York, 1997.

**ÉCRIT.URL SPÉCIFICITÉS
ÉLECTRONIQUES.**

MORPHOLOGIQUES DES ÉCRITS

Philippe Quinton

-

La présente proposition consiste à mettre en valeur certains aspects techniques et sémiotiques des écritures électroniques par rapport à la notion générique d'écriture, parfois aussi confuse que restreinte dans ses différentes utilisations. Les recherches actuelles sur les médias informatisés parlent beaucoup d'*écritures* au pluriel ; elles sont dites *numériques, interactives, en ligne, de réseau, etc.*, mais on peut constater que les particularités de leurs designs n'y sont que très peu prises en considération, c'est-à-dire ce qui en constitue le dessein (le projet) et le dessin (la mise en forme).

Les communications livrées dans ce colloque ont montré qu'en évoquant les *écritures en ligne* chaque intervenant parle, à partir de son champ, d'objets ou de pratiques très différents. Chaque point de vue nécessairement situé construit un certain objet visuel — sémiotiquement constitué de textes et d'images et techniquement supporté par l'informatique — tout en faisant référence à des pratiques sociales très hétérogènes et souvent ancrées dans les acceptions littéraires.

Les écritures sont ainsi analysées diversement en tant qu'ensembles de “ signes graphiques ” au service de productions littéraires, poétiques, narratives ; et plus rarement dans leurs dimensions visuelles prises pour elles-mêmes, en tant qu'images, dessins, compositions typographiques, etc., pourtant dotées de fonctionnements et de significations autonomes. Elles sont placées selon les cas dans les domaines de l'art, de la littérature, de l'information ou de la communication, voire même de la “technologie”, ce qui ne facilite pas non plus les comparaisons d'objets et les confrontations de postures.

Les *écritures en ligne* peuvent donc être vues comme des objets, des pratiques ou des relations, et en tout cas considérées selon une acception matérielle et iconique qui ne sépare pas les dimensions sémiotiques et techniques de l'écriture dans une démarche d'analyse. Il semble notamment utile de souligner trois dimensions qui paraissent essentielles dans la compréhension des écritures, dans le sens où elles caractérisent leurs spécificités morphologiques.

Il est ainsi fondamental de rappeler que ce sont toujours (et nécessairement) des inscriptions graphiques sur des supports ; qu'écrire engage plus que jamais une action physique d'inscription et de lecture, même si ces processus (et en conséquence les statuts des scripteurs et des lecteurs) sont profondément transformés. Une écriture est quelque chose qui se voit (on ne peut écrire sans voir). Écrire exige une *pensée de l'écran*³⁰⁸, la conception d'un espace graphique d'inscription approprié à un projet de communication. Ces écritures ont ainsi des images graphiques bien particulières qui doivent être caractérisées dans une analyse. Enfin, et surtout, ces écritures ont désormais une adresse, ce qui leur confère un statut sémiotique très particulier.

Les écritures visuelles peuvent alors s'observer à la fois comme objets graphiques constitutifs d'ensembles texte-images (les "formes") ; parties prenantes d'artefacts graphiques (les objets et leurs supports matériels : un site, un cd-rom, un Dvd, etc.) issus d'une production scripturale ; et enfin constitutifs de dispositifs numériques (qui engagent des usages), compris comme configurations matérielles et sociales qui permettent aux écritures d'exister et de circuler (machine, réseau...). Toute écriture peut ainsi être observée dans ses matérialités et ses fonctionnalités, selon ses esthétiques et ses plastiques, en fonction de ce qu'en donnent à voir ses images visuelles dans leurs lectures singulières.

1 - L'écriture a des supports.

Écrire, c'est d'abord inscrire quelque chose sur un support matériel : toute écriture exige un *support* physique dont il est impossible de se passer, même pour les écrits électroniques. L'écrit est ainsi un fait matériel, ce qui rend irrecevable l'acception commune prompte à consacrer l'*immatérialité* de l'écriture ou des technologies numériques et permet de s'affranchir des excès discursifs que cela génère.

Mais il y a désormais une pluralité de *supports* (mémoire vive/disque dur, supports amovibles...), ainsi que des statuts et des régimes technosémiotiques d'inscription très différents. Ce que l'on inscrit sur le disque dur ou dans la *matière mémoire* n'est pas du tout ce que l'on voit sur l'écran (de ce point de vue, le numérique reste *invisible* car ce qui s'affiche n'est qu'une actualisation analogique de données numériques, certes virtuelles, mais néanmoins très matérielles au point de vue physique)³⁰⁹. Dans un écrit électronique, en ligne ou non, il y a ainsi une forte disjonction entre les fonctions d'inscription, de visualisation, de

³⁰⁸CHRISTIN Anne-Marie *L'image écrite ou la déraison graphique* - Flammarion – Paris (1995) - et *Histoire de l'écriture* - Flammarion – Paris (2002)

³⁰⁹ Ainsi, et contrairement à ce que tout le monde semble penser, on n'écrit pas sur l'écran...

mémorisation et, *a contrario*, une forte intégration des potentiels de diffusion dans la matière du texte.

Il convient à ce propos de différencier *interface* et support, termes qui ne caractérisent pas la même chose et n'agissent pas aux mêmes niveaux techniques et sémiotiques. Les écritures ne sont pas limitées à la surface de l'écran (là où le texte se donne à voir) et elles engagent fortement la mobilité des différentes "couches" techniques et sémiotiques de leurs supports (plus ou moins visibles et manipulables selon les postures et compétences des acteurs), couches qui rendent possible une différenciation de plusieurs niveaux dans ce que l'on pourrait appeler la *profondeur interactive*. L'écriture électronique a donc deux faces technique et sémiotique principales : *virtuelle* (les données numériques mémorisées) ; *actuelle* (l'écrit d'écran affiché dans une lecture), avec leurs multiples états.

Mais cette écriture circule, elle s'inscrit (se copie) sur d'autres supports, en d'autres lieux (sur d'autres machines) ce qui est l'occasion de mutations et manipulations, de réécritures, de transformations. Avec l'indicialité du *copier-coller*, tout texte finit par contenir plus ou moins des morceaux d'un autre. Cet intertexte indiciel, assez volage d'ailleurs envers ses supports, hybride, contamine, brasse les sources, les écrits et leurs usages. Ce nouveau régime conjugal entre écriture et support produit un couple instable et dynamique, sensible aux systèmes qui l'accueillent (Mac, PC, Unix) et aux passages d'un format à un autre (.doc., rtf).

Analyser les écritures c'est de la sorte analyser les technologies ; les matériaux (même numériques) ; les stratégies et procédures d'inscription ; tout ce qui constitue les supports, ce qui détermine les formes linguistiques et visuelles de l'écrit. Autrement dit, il s'agit d'analyser leurs designs. Les potentiels des inscriptions peuvent aussi s'observer en fonction de ce que l'on pense que les usagers en feront, ce qui pose la question des pratiques sociales réputées "déposées" dans l'objet texte et son support ou des intentions qu'on leur prête. Mis en communication, le support devient un *média*³¹⁰, un ensemble *texte-image-support-pratique* essentiel aux communications électroniques.

En principe, l'écriture traditionnelle résulte d'une tension entre trois forces principales (avec leurs contextes respectifs et ce qui les motive) : le support, l'inscription et le scripteur. Mais dans le cas du numérique et des réseaux, le statut de cette triade classique est bousculé par le rôle essentiel du lecteur sans lequel le texte ne s'actualise pas, lecteur-scripteur qui reste maître du déroulement et des conditions de cette actualisation. C'est donc l'étude précise de

³¹⁰ VÉRON Éliséo - *De l'image sémiologique aux discursivités* - Hermès 13/14 - Espaces publics en images - CNRS Éditions-Paris (1994)

cette interaction particulière entre support, inscription, scripteur et lecteur qui permettrait de qualifier *une écriture* donnée (techniquement, socialement et sémiotiquement) en particulier pour les écritures en ligne.

2 - L'écriture a une image.

L'écrit est un fait visuel, diversement travaillé graphiquement selon les ressources utilisées pour constituer les objets et artefacts ; il dépend des acteurs en présence et des objectifs affectés au processus de communication. Autant les valeurs graphiques et typographiques semblent devenues superflues dans le courrier électronique (l'écrit y apparaît rudimentaire dans ses expressions graphiques) ; autant ces valeurs sont appuyées dans des "mises en pages" de sites web très préoccupés par des *chartes graphiques* qui ne sont parfois que des collages superficiels de gadgets graphiques. Avec des *graphies* banalisées et rudimentaires qui se contentent du code ASCII, ou des limitations scripturales à l'usage des réglages par défaut proposés par les logiciels de messagerie, la forme graphique peut-elle être encore séduisante, sensible ? Peut-elle encore avoir prétention à plaire à l'œil et souhaite-t on qu'elle le fasse ? La question des écritures est donc aussi celle des designs des écrits et des images que chacun produit pour informer, séduire, communiquer. On peut remarquer que cette dimension est très absente dans les travaux des chercheurs, le texte reste dans la plupart des recherches un fait linguistique, l'écriture ne semblant pas y avoir d'image...

3 - L'écriture a une adresse.

La véritable nouveauté sémiotique des écritures numériques réside dans le fait que le texte visuel a une *adresse* (une "URL"), aussi bien dans la logique de l'adressage informatique que de l'adresse postale, et contient une partie physiquement reliée à un autre texte, une autre page. Dans les échanges épistolaires de l'électronique, un courrier est toujours *situé* quelque part, mémorisé ailleurs que là où il s'affiche ; il se distribue dans l'ubiquité des connexions et est assujéti aux grosses différences de potentiels des différentes modalités scripturales liées aux supports et aux compétences des scripteurs. Chaque unité de texte ("un mail", "un document attaché"...) peut conserver un *lien* avec le support (le lieu) d'où il vient, lien fragile que l'on peut utiliser ou rompre à sa guise. Par exemple : *Répondre* est une fonction indicielle qui favorise une certaine paresse numérique : on renvoie l'écrit tel quel à son auteur avec son historique de voyage et les coordonnées de ses multiples destinataires. Ferions-nous cela avec une lettre papier ? Tout courrier semble appeler ainsi sa réponse, grâce au lien indiciel avec son scripteur prédisposé dans la matière même du message.

Conclusion

L'écriture électronique a donc plusieurs états. En passant de l'un à l'autre il y a réécriture, transformation, requalification de l'objet texte par le lecteur qui se l'approprie dans un affichage singulier. Dans ce passage scripteur/lecteur qui brasse les interventions sur le texte, la manière d'écrire, de communiquer et donc de lire, se transforme et nous transforme dans nos pratiques. Mais si l'écrit comme l'écriture dépendent ainsi beaucoup plus de leur lecteur (qui agit sur le texte et sa visualisation) que de leur auteur ou scripteur, comment penser désormais un design éditorial en amont ? Le design effectif du texte (celui qui est actualisé) pourrait-il se déporter en aval, relever intégralement du lecteur ? Cette problématique communicationnelle est tendue par les enjeux éditoriaux des différents espaces graphiques investis par les écritures en ligne. Beaucoup de recherches s'intéressent à ces questions, mais sans doute pas assez à travers ce que les designs de ces écritures nous disent, au plus près de leur trivialité visuelle et des synergies *écriture-support-pratiques* dont ils témoignent.

Philippe Quinton .
Centre d'étude de l'écriture et de l'image - Paris 7 – CNRS
Université Pierre Mendès France - Grenoble 2
quintonp@wanadoo.fr

DEUXIÈME PARTIE
LA DIMENSION ORGANISATIONNELLE:LES COMMUNAUTÉS ET LES PRATIQUES
COMMUNAUTAIRES DE L'ÉCRITURE EN LIGNE.

CHAPITRE 5
PRATIQUES COMMUNAUTAIRES DE L'ÉCRITURE EN LIGNE.

ECRITS ELECTRONIQUES, ARRANGEMENTS SOCIETAIRES ET COMMUNAUTAIRES: LA NOTION DE COMMUNAUTE EST-ELLE PERTINENTE?

**F. Bailly, GRIS, Université de Rouen,
M. Blanc, GRIS, Université de Rouen,
Th. Dezalay, GRIS, Université du Havre,
C. Peyrard, GRIS, Université de Rouen,**

Comment les usages des écrits électroniques modifient-ils les liens professionnels ? La référence à la notion de communauté, voire de communauté virtuelle pour caractériser les liens construits par les usagers d'internet répond-elle à la question posée ? Nos travaux³¹¹ nous conduisent à considérer que ce sont des liens de type sociétaires qui s'amplifient. Pour avancer dans cette perspective nous proposons dans une première partie d'interroger la thématique écriture en ligne, pratiques et communauté d'un triple point de vue disciplinaire : sociologie générale, anthropologie et sociologie du travail. Nous reprenons en premier lieu la distinction introduite par Weber entre lien communautaire et lien sociétaire, pour analyser le type de lien social qui se noue au travers de la disponibilité des écrits électroniques. En second lieu, nous mobilisons certains travaux de B. Latour sur la place des objets dans la construction des liens sociaux, ainsi que les travaux de Goody et Eisenstein sur l'écriture et ses supports. Nous pouvons ainsi d'une part installer les écrits électroniques dans une longue tradition, celle de l'écriture, sans négliger pour autant les caractéristiques propres aux écrits électroniques. Enfin nous interrogeons la place prépondérante

³¹¹ Nous nous appuyons sur une recherche de trois ans, financée par le Cnet. Elle a donné lieu à la rédaction d'un rapport final en 1999 et à la publication d'un ouvrage en 2002, *Pratiques professionnelles et usages des écrits électroniques*, chez L'Harmattan. Les terrains travaillés ont été principalement un laboratoire d'université, une banque mutualiste, deux sociétés de services et un chu. Les méthodes utilisées ont été l'entretien, l'observation *in situ* et l'analyse de corpus.

accordée aux situations de proximité physique dans les analyses des situations de travail en sociologie du travail quand les situations de construction des relations professionnelles à distance se multiplient. Ces investigations sont dans une seconde partie formulées sous la forme de trois hypothèses travaillées lors d'enquêtes menées dans des milieux professionnels divers.

1. Écriture électronique : quelles analyses du lien social?

1.1. Entre communauté et société : typologie des liens

Dans le champ de la sociologie générale, communauté revêt un sens précis et s'oppose à société. À la suite de Max Weber [*Economie et société*, 1971], la sociologie renvoie l'action communautaire à une action orientée vers le sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) qu'ont les acteurs d'appartenir à la même communauté, et l'action sociétaire à celle orientée vers un compromis ou une coordination d'intérêts rationnellement motivés. Max Weber prend soin de souligner que la grande majorité des relations sociales entremêlent les deux types de relations. Dès lors, en tant que sociologues, nous devons nous interroger sur la pertinence du lien qui est fait entre écritures en ligne et communautés. Pour nous aider à penser les transformations qui affectent les liens sociaux dans cette rupture vers la modernité, nous pouvons mobiliser divers auteurs qui de façon différente insistent sur l'éducation des émois comme Mauss, analysent la civilisation des mœurs comme Elias, ou bien encore font du citoyen blasé et discret une des figures-types de la modernité comme Simmel. Chacun à sa façon avec ses notions porte l'accent sur l'éducation des sentiments, des émotions qui accompagnent le passage aux liens sociétaires. Aussi sans sous-estimer la dimension communautaire à l'œuvre au sein de ces relations sociales, engendrées par les différentes formes de l'écriture en ligne, nous poserons comme hypothèse de travail que les différentes formes des écrits en ligne favorisent d'abord une amplification des actions sociétaires. Nous aurions donc affaire à des arrangements sociétaires plus qu'à des arrangements communautaires.

1.2. Tradition écrite et construction des liens sociaux dans la distance

Ces notions ont été construites alors que les groupes sociaux n'étaient qu'à l'aube de la transformation des moyens de communication qui les a abstraits de la dépendance à la mobilité humaine. Or nous partageons l'idée selon laquelle les relations humaines, les liens

sociaux prennent appui sur des artefacts [B. Latour, 1994]. Cependant, nous nous éloignons de B. Latour, car avec J. Lafitte [1932] ou G. Simondon [1958], nous considérons que les objets techniques ont une consistance forte, qui s'exprime dans ce que ce dernier nomme le mouvement de concrétisation de l'objet technique. Dès lors, ces artefacts ainsi que leur transformation ouvrent des possibilités nouvelles à la construction de ces liens. En ce qui concerne l'écrit, deux auteurs, J. Goody et E. Eisenstein, ont particulièrement contribué à montrer en quoi l'écrit modifie en profondeur les liens qui unissent les groupes entre eux. Ses différentes dimensions entrent en jeu : sa présence ou son absence, sa forme, la monopolisation de sa maîtrise ou sa diffusion, ses changements de supports. L'écrit en ligne de ce point de vue s'inscrit dans une histoire longue.

Nous pourrions dire que l'écrit a depuis longtemps, sinon de façon concomitante, partie liée avec l'action sociétaire. Jack Goody (1986) et Lewis Mumford (1973/1974) observent une concomitance entre présence de l'écriture et formation des États bureaucratiques. La première favorise le développement des seconds. Alors que la communication orale impose des limites à l'administration politique, en particulier lorsque l'État change d'échelle, l'écriture contribue à son unification et à sa gestion.

Selon Goody (1986), bien que l'on puisse retrouver certains aspects du concept weberien de bureaucratie dans les sociétés orales, l'absence d'écriture limite l'efficacité de l'administration, en particulier dans le stockage et la transmission dans le temps de l'information. Pour Max Weber l'une des caractéristiques de la bureaucratie est de dissocier la personne de sa fonction et d'établir ainsi des relations " universalistes " par opposition à des relations " particularistes ". En retraçant dans des documents écrits les affaires de l'État, le fonctionnaire les sépare clairement de ses affaires privées. C'est ce qui assure la pérennité de l'organisation sociale au-delà de la présence physique des fonctionnaires et même de la vie du souverain. En effet, lorsque l'administration d'un État dépend du " messenger ", le risque que l'État se scinde est plus fort, parce que les conditions d'une faible communication et identification avec le pouvoir central sont réunies. D'ailleurs, les actes de rébellion ne cherchent pas le plus souvent à s'emparer du pouvoir central, mais à s'en séparer. À l'inverse une bureaucratie appuyée sur l'écriture représente un facteur de consolidation dans la construction de l'État, par une communication fiable rendue possible à travers une hiérarchie de fonctionnaires et un langage commun écrit, qui aide à surmonter la diversité des langues parlées (Goody, 1986).

Au sein des États, l'écriture sert à l'installation des pratiques économiques, il sert à l'établissement de la comptabilité étatique. Un lien étroit unit écriture, recensement et taxation. L'enregistrement des contribuables permet à la fois de lever les taxes et de prévoir un budget. “ Les systèmes complexes de taxation – écrit Goody – la prévision plus précise des besoins, des ressources et du revenu, ainsi que la peur qui en résultait dans la population, peur d'être touché par le recensement qui représente l'immixtion de l'État dans la sphère privée de ses sujets, les moyens de lever les impôts aujourd'hui comme à l'avenir, tous dépendent de façon critique de l'emploi de l'écriture ” (Goody, 1986, p. 87). Par l'exercice de telles notations, l'État s'autorise à une planification dans la gestion des affaires, en même temps qu'il institue un contrôle sur la population, y compris sur une population trop nombreuse pour être administrée par des relations directes d'individu à individu. Dès lors que l'on change d'échelle, que les distances et le nombre de sujets croissent, une communication écrite relayée par une hiérarchie de fonctionnaires s'avère indispensable au fonctionnement de l'État.

D'autres usages de l'écriture dans l'organisation politique concernent les liens entre États. Il s'agit de correspondances de chancellerie, d'arrangements en vue d'un mariage, de traités, par exemple mettant fin à un conflit. Un réseau de relations internationales formelles se noue de la sorte, reposant sur une communication écrite – d'autant que dans un certain nombre de cas, le souverain n'aurait pu s'adresser par sa personne physique à un autre, sans perdre son honneur. L'écriture rend possible l'envoi d'une parole, dont la fiabilité et l'autorité sont très supérieures à celles d'un messager.

Pour sa part Elisabeth Eisenstein [*La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, 1991] a mis en lumière le rôle du changement du support de l'écrit dans les reconfigurations de ce qu'elle nomme la “ République des Lettrés ”. Les qualités de la technique d'imprimerie permettent une grande production de livres, tous identiques, et donc une diffusion de ceux-ci un peu partout en Europe. Et les imprimeurs, soucieux de leur profit et motivés par une forte concurrence, encouragent les lettrés à faire des corrections des anciens manuscrits, par exemple en faisant des observations nouvelles. Ainsi, l'atelier de l'imprimeur est lieu de collecte d'informations, de diffusion de messages et lieu de rencontres. Cette réorganisation de la “ République des Lettrés ” joue un rôle dans les transformations profondes qui traversent les systèmes de savoir (ex : la révolution copernicienne). Par ailleurs, Eisenstein a montré le poids de la constitution de larges publics de lecteurs, face aux publics d'auditeurs, dans le relâchement des relations sociales locales.

1.3. Pratiques professionnelles et écrits électroniques : sortir de l'ici et du maintenant

Bien que les activités économiques soient, de longue date, enserrées dans divers types d'écrits (des textes réglementaires, légaux, règlements intérieurs, plans et comptabilité), traditionnellement les sociologues du travail ont privilégié des analyses portant sur les collectifs de travail situés dans l'ici et le maintenant. Du fait de son attention initiale au travail industriel, la sociologie du travail, lorsqu'elle analyse comment des groupes professionnels participent à ces productions, a donné une place prépondérante à deux dimensions des conditions d'exercice de la situation du travail salarié. D'une part, elle a mis l'accent sur la situation des corps dans l'atelier, sur l'analyse de la construction/déconstruction des gestes professionnels. D'autre part, elle a privilégié les situations de proximité, de co-présence pour s'exprimer comme Giddens. L'atelier a été l'espace premier de l'analyse du comment on travaille ensemble. Depuis quelques années, des sociologues mais aussi plus largement des chercheurs en sciences sociales remettent en cause par leurs travaux cette double limitation. Les pratiques langagières sont explorées ainsi que les relations de travail à distance. On renoue ainsi avec les enseignements d'André Leroi-Gourhan qui ont montré la nécessité d'analyser ensemble le geste et la parole. On devient peut-être ainsi plus sensible aux analyses d'Anthony Giddens concernant la construction des liens sociaux dans un processus de distanciation spatio-temporelle.

2. Trois hypothèses de travail.

Dans cette deuxième partie, nous allons présenter les résultats de nos enquêtes de terrain, adossés à trois hypothèses de travail. La première a trait aux modalités d'enchâssement entre co-présence et présence à distance. La seconde explore le fait que le recours aux écrits électroniques favorise les relations professionnelles construites dans la distance. La troisième a trait à une redéfinition des modalités des rencontres. En mobilisant les notions de co-présence et de présence à distance, il s'agit pour nous de ne pas traduire immédiatement les relations de proximités physiques, ou de connaissances inter-personnelles dans la catégorie de la communauté.

2.1. Co-présence et distance : un processus de ré-agencement.

L'étude des écrits électroniques dans les milieux professionnels, et en particulier du tertiaire, conduit à interroger les combinaisons singulières dans lesquelles se construisent les liens professionnels, notamment entre co-présence et présence à distance. Ainsi, les consultantes en recrutement et gestion de carrière travaillent dans les mêmes lieux et aux mêmes horaires que les responsables d'équipe (les managers) qui sollicitent leur expertise (examen des *curricula vitae*, entretien etc.) en vue de recruter des informaticiens, commerciaux et technico-commerciaux. Consultantes et managers peuvent *a priori* se rencontrer facilement. Pourtant dans un certain nombre de cas, ils préfèrent l'utilisation des écrits électroniques, dans leur fonction de messagerie, afin de coordonner l'activité réalisée ensemble. Le courrier électronique permet de communiquer un profil de poste, une demande d'embauche, des renseignements au sujet d'un candidat... mais également de confirmer un rendez-vous, de transmettre l'ordre du jour et le planning d'une réunion. Le procès de travail est réalisé pour partie dans la distance pour partie dans la co-présence.

Les écrits électroniques sont particulièrement saisis par les consultantes et les managers pour avancer le travail. Contrairement à la rencontre ou à l'appel téléphonique, la messagerie n'exige pas une disponibilité immédiate des interlocuteurs. Rédigé au moment qui convient le mieux à l'expéditeur au regard de l'organisation de son travail, et lu de même au moment le plus opportun par le destinataire, le courrier électronique facilite la poursuite du travail commun dans des situations de travail où les tâches sont souvent enchevêtrées et les individus surchargés. Les écrits électroniques introduisent un peu de souplesse dans la continuation du travail, permettant de ne pas accentuer, voire de soulager quelque peu, un entassement des tâches déjà considérable.

Dans le même temps la co-présence reste indispensable aux relations consultantes / managers, notamment pour construire et réassurer l'accord sur lequel repose toute coopération. Discuter de la sélection des candidats, des attentes des managers et des manières de voir le recrutement (de la part des managers et des consultantes) nécessite, pour ce collectif, de se rencontrer. La co-présence permet de reprendre, ré-expliquer, nuancer un propos, d'interroger, d'interrompre etc. – interventions qui deviennent extrêmement lourdes si elles doivent prendre la forme de l'écrit ; la co-présence est également riche de significations par la présence des corps, la gestuelle et les jeux de regard qu'elle autorise (Goffman, 1973) et que le téléphone élimine aussitôt. Ainsi présence et absence s'entremêlent sans cesse dans les relations de travail.

Ceci étant, les enchâssements varient selon les activités et les collectifs de travail. Ainsi les chercheurs de l'université et du CHU travaillent-ils davantage dans la distance que d'autres, par exemple les consultants et les managers. L'activité de recherche, notamment en sciences dites dures et en médecine, s'exerce le plus souvent en équipe. Les échanges d'informations, de résultats, de textes etc. sont indispensables, entre des chercheurs parfois dispersés géographiquement et en tout cas souvent peu disponibles simultanément. Ce sont les activités d'enseignement et/ou de soin qui structurent le temps de travail ; les moments consacrés à la recherche sont logés dans les interstices laissés par les autres facettes de l'activité, et ne correspondent pas toujours, rendant coûteux la rencontre ou même l'appel téléphonique. Les écrits électroniques facilitent alors les circulations de données, de projet, de texte, de résultats et d'article co-rédigé dans la distance. Ce n'est pas la qualité de rapidité qui prime, dans la mesure où les chercheurs, dans leurs activités de recherches, travaillent dans la durée longue, mais bien plutôt les qualités de travail qui sont mises en avant : envoi et réception depuis son poste de travail. Chacun peut reprendre le texte là où l'autre l'a laissé, insère ses remarques, poursuit l'écriture. De la sorte, des textes sont co-rédigés : le texte fait des va-et-vient et est modifié, en même temps que les versions antérieures peuvent être conservées.

Certaines des collaborations de recherche dans la distance s'enracinent bien sûr dans la co-présence, lors de discussions à un congrès par exemple, et sont régulièrement réassurées par des réunions de travail. Construire l'accord sur l'objet et les modalités du travail en commun, contrôler à des moments précis sa pérennité tout au long de la recherche se font en co-présence. Mais à ces rencontres s'ajoutent des débats distants. “ Au lieu de se faire quatre réunions le samedi... – dit un chercheur du CHU. Quand on fait une réunion, tout le monde parle, et ensuite on envoie le compte rendu en disant “tu corrigeras”. Là, on a fait une première réunion, et on a fait une trame ; après cette trame-là, on l'a envoyée à tous les gens qui ont participé au programme, qui avaient leur mot à dire et chacun a complété sa partie, et dit ce qui n'allait pas [par courrier électronique]. C'est hyper efficace ! ” Chacun des participants est invité à amender, corriger, discuter la “ trame ” et argumenter son point de vue *via* le réseau. “ Bon, quand il y a un réel problème d'accord – précise le chercheur – il faut prendre le téléphone ou faire une réunion. ” Ainsi la discussion prend forme à la fois dans la présence et dans la distance.

Les écrits électroniques offrent donc aux collectifs de travail un instrument supplémentaire permettant de jongler avec l'absence et la présence, la disponibilité et l'indisponibilité, de soi et d'autrui. Etre présent dans le même espace ne suffit pas à actualiser la rencontre, encore

faut-il être disponible l'un à l'autre (Giddens, 1987). Les dispositifs techniques permettent de moduler la disponibilité de présence. Répondeur téléphonique, messagerie vocale, post-it déposé sur un bureau, fax etc. enregistrent une sollicitation en l'absence de disponibilité d'autrui. Désormais les écrits électroniques s'ajoutent à cet ensemble, favorisant une présence à distance auprès de certains et dans le même temps une disponibilité pour d'autres ou pour soi. Evidemment tous les salariés n'ont pas la même capacité à se rendre indisponibles. Les secrétaires peuvent difficilement se retirer du flux des sollicitations, contrairement aux responsables qu'elles assistent. Et ce sont souvent elles qui organisent d'ailleurs l'indisponibilité des autres en filtrant les appels téléphoniques et/ou les visites.

2.2. L'intensification du travail asynchrone.

Ce recours aux écrits électroniques accentue l'enchâssement des relations de travail construites dans la présence et dans l'absence ou une présence indisponible. Travailler dans la distance est envisagé positivement par les professionnels. S'installent alors des habitudes, des routines autour de relations de travail distancées.

Certaines des raisons pour lesquelles les professionnels s'engagent dans l'usage du courrier électronique apparaissent dans la comparaison avec l'usage du téléphone qui mobilise les interlocuteurs au même moment

En effet, dans un certain nombre de situations, notamment lorsque les informations qui doivent être transmises n'exigent pas un dialogue immédiat ou ne présentent pas un caractère urgent, les salariés qui ont inséré le courrier électronique dans leur routine (Giddens, 1987) de travail le privilégient face au téléphone. Contrairement à l'appel téléphonique, le message électronique n'interrompt pas l'interlocuteur dans son travail. “ Le téléphone est désagréable – dit un informaticien de la SSII – c'est un instrument horrible. Vous agressez quelqu'un qui est en train de faire son dur labeur. (...) Ça apporte des facilités qui font qu'on l'accepte, mais c'est désagréable. (...) Le mail n'a que des avantages : ça ne salit pas de papier, ça laisse des traces, on dérange pas. ” Les écrits électroniques remplacent alors des échanges directs, introduisant davantage de distance dans les relations de travail, notamment une distance temporelle. Nombre de salariés vivent le téléphone comme intrusif et développent des pratiques que l'on pourrait qualifier d'empathiques, par le truchement des écrits électroniques qui les permettent : parce qu'eux-mêmes n'aiment pas être dérangés par le téléphone, ils évitent dans la mesure du possible de déranger leurs interlocuteurs par des appels

téléphoniques. Cependant, tous ne font pas l'objet d'une telle empathie, telles les secrétaires dont l'une des tâches est de répondre au téléphone. Néanmoins même ces dernières quand elles le peuvent essaient de mettre en place des procédures qui les éloignent des collaborateurs, dont elles sont censées organiser le travail, en poussant à l'utilisation de l'agenda électronique par exemple.

Ainsi le fait que chacun ne puisse également construire son indisponibilité, que les routines ne sont pas systématiquement déjà installées, que le téléphone continue d'être privilégié pour résoudre certaines difficultés, tous ces faits conduisent au maintien de l'usage du téléphone. Ainsi les usages du téléphone sont ré-agencés par les usages du courrier électronique, signifiant par-là même un desserrement de la co-présence, de la télé-présence dans les relations professionnelles.

2.3. La rationalisation des rencontres.

En conséquence on peut souligner que les relations de proximité, de co-présence font l'objet d'un réexamen : on peut parler de rationalisation des rencontres. Les rencontres, les moments de co-présence sont donc préparés et encadrés par des échanges distants *via* les réseaux informatiques. Les manières dont se met en place et se déroule différemment le travail collectif sont bien explicitées dans l'activité de recherche. “ Pour des projets dans des groupes de travail nationaux et internationaux, dit un directeur de laboratoire universitaire, on s'est vu une première fois, parce qu'il y avait une conférence, donc tout le monde était là, c'était l'occasion. Ensuite, il y en a eu une deuxième pour lancer vraiment le projet et on se revoit demain pour faire le point ; sachant qu'entre temps tout s'est arrangé par courrier électronique. Les décisions prises vont être entérinées demain, et sur les points de désaccord on fait une réunion classique. Mais tout ce qui peut être fait par courrier électronique, on le fait, pour gagner du temps ; ce sont des personnes très prises. ”

Sur tous les terrains, les ordres du jour et les comptes rendus des réunions circulent par écrits électroniques, y compris au sein de la même organisation. A l'université, une administratrice de laboratoire fait également circuler les listes des tâches que chacun doit exécuter avant la prochaine réunion. Ces façons de faire tendent à rationaliser les rencontres. “ Maintenant – dit un chercheur du CHU – on se voit, mais on a déjà corrigé le document avant. Avant [les écrits électroniques] on les corrigeait ensemble ; maintenant on les corrige sur notre machine et on l'envoie, “qu'est-ce que tu en penses ?” (...) Plutôt que de dire “tu as dit ça, je suis pas

d'accord", ça permet de dire plus vite "est-ce que tu es d'accord avec la solution que je te propose ?". On arrive à un gain de temps intellectuel. On ne discute pas la forme, puisqu'on a déjà transformé la forme, on peut passer tout de suite au fond." Autrement dit, les rencontres sont davantage réfléchies et l'objet directement abordé et traité.

En outre, les usages des écrits électroniques conduisent à opérer une partition entre ce qui est professionnel et ce qui ne l'est pas ; ils incitent à un resserrement sur l'activité et les liens professionnels. " Les gens avec qui j'avais des relations professionnelles strictes, je ne parle que du problème ponctuel du mail [et par messagerie] – dit un médecin – (...) et tout ce qu'on avait comme reste de contact, c'est éliminé. (...) Et il y a des collègues, j'envoie un mail une fois par semaine, mais on va quand même se téléphoner, parce que les relations extra-professionnelles existaient, et on éprouve le besoin de se parler par téléphone. "

Ainsi, toutes les relations de proximité ne s'inscrivent pas ou plus dans la chaleur de liens communautaires. Nombre de nos interlocuteurs s'interrogeaient d'ailleurs sur les effets de cette réorientation des relations professionnelles vers plus de distance.

Néanmoins, s'il y a capacité (différenciée d'ailleurs) à s'installer et à s'engager durablement dans des relations de travail tendues essentiellement vers des actions rationnelles, les apprentissages des écrits électroniques tendent à se faire dans la proximité dans des liens d'inter-connaissance. Ainsi, le processus d'apprentissage est empirique et il se met en place dans la proximité professionnelle, par l'entraide entre collègues, aussi bien pour les premières découvertes d'Internet ou les premiers apprentissages effectifs de logiciel. " J'ai d'abord vu [Internet] – dit la responsable de la communication au CHU – sur le poste [du bibliothécaire] ; je suis pas très loin et il m'a dit "allez il faut venir voir comment ça se passe". Et un jour il m'a montré comment naviguer". De la même façon, la formatrice anglais (Constructeur informatique) initie une consultante à un logiciel en réseau d'enregistrement des formations et des personnes formées. Dès lors, nous pouvons en conclure que les relations de proximité et d'inter-connaissance occupent toujours une place incontournable dans les processus d'apprentissage.

Conclusion.

La construction de l'inter-connaissance s'inscrit dans un processus d'amplification des liens sociétaux. Pour autant pouvons-nous construire un trait d'équivalence entre les liens d'inter-connaissance construits dans le cadre de l'activité de travail et les liens communautaires tels que les concevait Weber ? Peut-on encore aujourd'hui mobiliser la notion " communautaire " pour caractériser des liens sociaux, ne prend-t-on pas le risque alors de ne pas interroger ce que recouvrent les liens de co-présence ? L'entremêlement des liens de type sociétaire et communautaire mis en perspective par Weber prenait sens dans un moment historique où les communautés existaient encore, même si elles étaient déjà travaillées par des liens sociétaux. Aujourd'hui, les milieux professionnels se caractérisent par leur labilité et leur mobilité : les groupes se font et se défont. Chacun va travailler avec d'autres sans les connaître, la mise en lien s'opère via la confiance fondatrice des liens sociétaux. Cependant si la rencontre se fait dans la discrétion et la retenue où est absente l'inter-connaissance, celle-ci peut se construire progressivement par débordement, par indiscrétion. Dans cette perspective, dessinée par Simmel, on pourrait comprendre les contours, la consistance des liens de co-présence (et plus justement les liens inter-personnels) comme des débordements limités et circonscrits de liens de type fondamentalement sociétaire. Les écrits électroniques, comme précédemment les écrits, étayeraient des liens rationnels tout en déplaçant les modalités de l'inter-connaissance.

Cette amplification des liens rationnels étayés par les écrits électroniques requérant dans une moindre mesure la présence corporelle pour être et faire ensemble suppose que se construise un accord entre les participants de l'échange. La net-étiquette ne suffira pas. Eisenstein montre qu'au travers de l'imprimé et de la structuration du livre est mis en place un guide de lecture éduquant le lecteur à se tenir à cette activité, à brider son impatience. Dans son analyse de la pratique épistolaire, Simmel indique la distanciation nécessaire à l'exercice : écrire c'est mettre à distance ses humeurs. Education des corps et des émotions sont nécessaires pour lire et écrire, c'est-à-dire pour être et faire avec d'autres dans une relation où prennent place les écrits. La place croissante des écrits électroniques ne suppose-t-elle des apprentissages particuliers dans l'éducation du lecteur et du scripteur ?

F. Bailly, GRIS, Université de Rouen, florence.bailly@wanadoo.fr

M. Blanc, GRIS, Université de Rouen, martine.blancmerigot@laposte.net
Th. Dezalay, GRIS, Université du Havre, thierry.dezalay@fst.univ-lehavre.fr
C. Peyrard, GRIS, Université de Rouen, peyrardc@aol.com

Bibliographie

Bailly F., Blanc M., Dezalay Th., Peyrard C., *Pratiques professionnelles et usages des écrits électroniques*, Paris, L'Harmattan, 2002, 235p.

Eisenstein, E. L., *La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La découverte, 1991, 355 p.

Elias, N., *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris, De l'Aube, 1991, 220 p.

Engagement et distanciation, Paris, Fayard, 1993, 258 p.

La société des individus, Paris, Pocket, coll. " agora ", 1997, 301 p.

Giddens, A., *La constitution de la société* (1984), Paris, P.U.F., 1987, 474 p.

Les conséquences de la modernité (1990), Paris, Harmattan, 1994, 192 p.

Goffman, E., *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, éd. de Minuit, 1973.

Goody, J., *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les éditions de minuit, 1979, 274 p.

" Lecture et écriture dans les sociétés ", *Encyclopaedia Universalis*, 1985, pp. 98-104.

La Logique de l'écriture : aux origines des sociétés humaines, Paris, Armand Colin, 1986, 196 p.

Entre l'Oralité et l'écriture, Paris, P.U.F., 1994, 323 p.

Leroi-Gourhan, A., *Le Geste et la parole*, 2 tomes (1964, 1965), Albin Michel, 1991, 323 p et 285 p.

Mauss, M., “ Les techniques du corps ” (1936), *Sociologie et anthropologie*, P.U.F., coll. “ quadriges ”, 1991, pp. 363-386.

Simmel, G., “ Essai sur la sociologie des sens ”, *Sociologie et épistémologie*, Paris, P.U.F., 1981, pp. 223-238.

Weber M., *Économie et société*, Plon, 1971.

COMMUNAUTÉS DANS LE SECTEUR SANTÉ:LES RÉSEAUX VILLE–SANTÉ.

Fabienne Martin-Juchat

Université de Bourgogne

LIMSIC (Laboratoire sur l'Image les Médiations et le Sensible en Information et Communication).

Introduction

Depuis 1996, le Ministère de la Santé a engagé un vaste projet de réforme du système de santé français³¹². Il s'agit de le décloisonner et de réduire les coûts d'hospitalisation tout en augmentant la qualité des soins effectués. Différents types de dispositifs ont alors été proposés aux personnes morales et physiques du secteur santé dont les réseaux de soins et les communautés d'établissement³¹³.

Le Réseau Ville-Hôpital Clinique du Mâconnais (RVHCM), créé en 1997, s'inscrit dans la logique de développement des réseaux de soins, renommés récemment réseaux de santé³¹⁴. Ce projet est piloté par l'hôpital de Mâcon, établissement reconnu comme étant depuis fort longtemps animé par une politique d'innovation. Le RVHCM est une association financée par l'ARH³¹⁵, par les caisses d'assurance maladie (ERCAM, CPAM et CRAM) et par l'hôpital de Mâcon. Il est constitué de professionnels de la santé appartenant à l'hôpital de Mâcon, aux cliniques de la région, aux pharmaciens, aux services de soins à domicile, aux libéraux (médecins, kinésithérapeutes, infirmières), etc. Les polyopathologies et les pathologies lourdes (cancer, SIDA, etc.) sont privilégiées par le réseau. L'hospitalisé est pris en charge, dès que possible, par le réseau de santé. Les patients peuvent ainsi être soignés à domicile, entourés

³¹² Ordonnance n°96-346 du 24 avril 1996 portant sur la réforme de l'hospitalisation publique et privée (art. L. 712-3-2, L. 712-3-3 et L. 712-3-4 du code de la santé publique) et ordonnance n°96-345 du 24 avril 1996 relative à la maîtrise médicalisée des dépenses de soins (article L. 162.31.1 du code de la sécurité sociale).

³¹³ Suite aux articles 29 et 30 de l'ordonnance n°96-346 et à l'article 6 de l'ordonnance n°96-345 (citées ci-dessus).

³¹⁴ Article 57 du code de la santé publique : <http://www.senat.fr/rap/101-174/101-17412.html>.

³¹⁵ L'Agence Régionale d'Hospitalisation.

par leurs familles. Deux infirmières dites coordinatrices, localisées à l'hôpital, animent le réseau. Elles gèrent les divers actes de soins réalisés au bénéfice du patient.

Afin de coordonner leurs actions de soins, en complément des outils de communication traditionnels, les acteurs du réseau disposent d'un portail : le *Portail Premium Patient* (PPP) relié à l'intranet de l'hôpital de Mâcon. L'objectif de ce portail est de parvenir à la création d'un dossier médical unique par patient³¹⁶. Ce dossier médical devra au final contenir l'historique des interventions réalisées pour le compte d'un patient soit en milieu hospitalier soit au sein du réseau de santé.

Les réseaux ville-hôpital sont aujourd'hui en cours d'accréditation³¹⁷ comme d'ailleurs l'ensemble des dispositifs expérimentaux. L'ANAES (Agence Nationale d'Accréditation et d'Evaluation en Santé) est un établissement public administratif, créé suite aux ordonnances de 1996 et 1997, qui conduit les études d'évaluation des réseaux de soins³¹⁸.

La DARES, dans la continuité des objectifs de l'ANAES, a lancé en 1999 un vaste appel à projet de recherche intitulé " Services, emploi, territoires ". Sous la direction conjointe du GATE (UMR CNRS 5824) et du GRIC (UMR CNRS 5612) nous avons répondu à cet appel d'offre, portés par une réflexion collective sur la mutation de la notion de *service*. Dans le cadre de notre projet intitulé " *Connaissance et communication : Conditions d'une efficacité de la production de service* ", nous³¹⁹ avons suivi durant deux ans le développement du RVHCM³²⁰.

La condition de réussite des Réseaux Ville-hôpital est résumée par l'ANAES de la façon suivante. " *La pérennité et la pertinence des réseaux se fondent ensuite sur leur capacité à transformer les relations interindividuelles développées entre leurs membres à l'origine de leur projet en une action collective stable. Au-delà du temps nécessaire d'apprentissage commun, la mise en place de moyens et de nouvelles compétences facilite la mise en œuvre de ce processus* " ³²¹. Or, le RVCM est constitué d'acteurs des secteurs public et privé, ce qui rend plus complexe la condition de réussite énoncée par l'ANAES. Les intérêts et les modes de

³¹⁶ La création d'un dossier médical unique participe aux mesures incitatives du Ministère du travail et des affaires sociales.

³¹⁷ La durée des expérimentations avait été fixée à cinq ans à compter de la publication de l'ordonnance n°96-345 du 24 avril 1996.

³¹⁸ L'ANAES a produit en 2001 un rapport complet sur l'évaluation des réseaux de soins, consultable sur son site Internet.

³¹⁹ Les chercheurs impliqués dans le projet sont André Barcet (Sciences Economiques, Université Lyon2), Joël Bonamy (Sciences Economiques, CNRS), Michèle Grosjean (Psychologie du travail, Université Lyon2) et Fabienne Martin-Juchât (Sciences de l'Information et de la Communication, Université de Bourgogne).

³²⁰ Barcet, Bonamy, Grosjean, Martin-Juchât, 2002.

³²¹ Rapport ANAES, 2001, p.10.

fonctionnement sont variés, les contraintes juridiques, techniques et psycho-sociologiques enchevêtrées, pourtant la réussite du réseau passe par la création d'un collectif dont l'intérêt semble simple : maintenir la qualité des soins rendus au patient, soutenu par un réseau informatique dédié à l'activité du réseau.

Le développement des réseaux de santé soutenus par les technologies du net (intranet, extranet et Internet) conjugue à la fois la problématique de la mise en place d'un outil de travail coopératif dans les organisations et de la mutation des formes organisationnelles. En effet, les réseaux de santé s'articulent sur des structures publiques, privées et domestiques qui étaient jusqu'alors stables dans leurs modes de fonctionnement. Or, la mixité des formes organisationnelles est une des caractéristiques saillantes de la composition des réseaux de santé. L'absence de frontière organisationnelle précise, de tutelle clairement définie, de culture organisationnelle homogène, l'interpénétration des sphères du public, du privé et du domestique, sont autant de caractéristiques qui perturbent l'équilibre organisationnel, surtout lorsque s'adjoignent et s'entremêlent les perturbations liées à la mise en place des nets dans un contexte législatif strict, celui de la santé.

Il nous appartiendra dans cet article de présenter la complexité des contraintes liées au développement de nouvelles formes organisationnelles : les réseaux de santé. Or, nous observerons que les animateurs du RVHCM maintiennent une cohérence et un équilibre organisationnels entre des acteurs aux enjeux divers et variés par le développement de tendances communautaires que nous spécifierons. Les hypothèses de l'apparition de principes communautaires, à la fois comme symptôme d'une mutation organisationnelle en cours, du secteur santé et comme éléments assurant l'équilibre organisationnel par l'instauration d'un lien de confiance, seront progressivement argumentées et discutées. Si ces hypothèses sont validées, la vocation des réseaux de soins, telle qu'elle est définie par l'article 29 de l'ordonnance n°96-346 précitée, c'est-à-dire " susciter de nouveaux modes d'organisation et de coopération " se sera manifestée dans le RVHCM.

1.Le Réseau Ville-hôpital Clinique du Mâconnais (RVHCM)

Le RVHCM est un réseau humain dont l'objectif est d'être soutenu à long terme par un réseau informatique reposant sur le *Réseau Santé Social*³²². Cette ambition reste figée pour l'instant

³²² Créé en 1998, le RSS est une infrastructure moderne de communication entre les professionnels du système de santé et des services sociaux. La première application du réseau est la transmission de la Feuille de Soins

au stade de l'expérimentation. En particulier, la volonté politique de créer un dossier médical, unique et informatisé, rencontre dans la pratique de nombreuses difficultés non résolues à ce jour³²³. Les problèmes rencontrés par la mise en place du RVHCM ne constituent donc pas des cas à part, ils rendent compte dans une large mesure de la tendance nationale³²⁴. Les difficultés d'ordre juridique, technique et psychosociologique, liées à l'informatisation des processus de capitalisation et de circulation des données sur les patients, vont maintenant être abordées après une présentation succincte de l'architecture du RVHCM.

1.1. L'architecture informatique du RVHCM

Le RVHCM s'articule autour du système d'information de l'hôpital de Mâcon. En effet, les dossiers médicaux informatisés en secteurs hospitaliers existent depuis longtemps³²⁵ ce qui justifie le fait qu'ils soient au cœur des processus d'information et de communication entre les acteurs des réseaux de santé tout en conditionnant tant du point de la forme que du contenu ces derniers.

L'hôpital de Mâcon est doté de deux progiciels de gestion. Le premier *C-Page* prend en charge le volet administratif de la gestion des patients (gestion du personnel et gestion financière). Le second, *Crossway*, est un outil de workflow intra et inter-services qui se charge de la gestion médicale du patient (gestion des consultations internes et externes et des cotations des actes médicaux). *Crossway* est sécurisé par l'intermédiaire d'un système d'identification individualisée du personnel soignant. Le lien informationnel et communicationnel entre les médecins hospitaliers et les libéraux se fait par l'intermédiaire d'un *Portail* nommé *Premium Patient* (PPP). Par l'intermédiaire de ce portail connecté au *Réseau Santé Social*³²⁶ transitent, entre autres³²⁷, des informations sur les patients, extraites du dossier médical tenu *Crossway*. Les acteurs du réseau peuvent se connecter au portail par un système d'identification (dont la Carte de Professionnel de Santé (CPS) recommandée par la Electronique nommée FSE (De Pourvoirville, Andral, Lombraïl, 1999).

³²³ Le dossier médical totalement informatisé reste pour l'instant qu'au stade des expérimentations universitaires (Ducrot, Martin et Scherrer, 1991 ; Degoulet, Stephan, Venot, Yvon, 1989).

³²⁴ " *On peut cependant penser que cette proportion modeste devrait augmenter assez rapidement, peut-être sous l'influence de pressions gouvernementales visant à mieux connaître l'activité des médecins pour mieux contrôler l'impact économique*". (Ducrot, 1996, p. 88).

³²⁵ Ducrot, 1996.

³²⁶ Le premier rôle de RSS depuis sa création en 1998 est de faire transiter les Feuilles de Soins Electroniques (FSE), mais cette prestation ne suffit pas à couvrir les frais de déploiement et de fonctionnement du RSS. D'où la volonté de l'utiliser entre autres comme outil de communication entre professionnels (De Pourvoirville, Andral, Lombraïl, 1999).

³²⁷ Sur le portail, sont également disponibles des protocoles, des procédures hospitalières, des banques d'informations extérieures et internes, des forums de discussion, des structures de formation continue et des liens vers des sites internet médicaux ou para-médicaux.

CNIL³²⁸). L'objectif à long terme est de réussir à mettre en place un dossier patient informatisé et unique pour tous les acteurs du réseau.

1.2. Contraintes d'ordre juridique, technique et psychosociologique.

Dans les diverses ordonnances de 1996, le ministère incite les acteurs du système santé à exploiter au mieux les technologies de l'information et de la communication pour le suivi des patients pris en charge par les réseaux³²⁹. En particulier, est évoquée à long terme la création d'un dossier médical unique par patient et informatisé. La réalisation concrète de cette mesure rencontre sur le terrain de nombreuses difficultés qui co-articulées rendent pour l'instant complexe et peu réalisable l'objectif d'un dossier médical tout informatisé.

Contraintes juridiques

La loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978 interdit l'utilisation du "numéro d'inscription au répertoire des personnes physiques" (NIRPP nommé à tort numéro de sécurité sociale) comme système d'authentification informatique des individus même si la CNIL souligne aujourd'hui qu'un assouplissement risque de s'avérer nécessaire³³⁰. Parallèlement, l'article 29 de la loi exige que le responsable d'un fichier s'engage à prendre "*toute précaution utile afin de permettre la sécurité des informations et notamment d'empêcher qu'elles soient déformées, endommagées ou communiquées à des tiers non autorisés*"³³¹. De plus, "*les informations à caractère médical ne peuvent être communiquées à l'intéressé que par l'intermédiaire d'un médecin qu'il désigne à cet effet*"³³².

Ces deux mesures législatives conditionnent fortement le taux d'informatisation des données sur les patients. En effet, la première critique faite par les médecins libéraux du réseau concerne la faiblesse en contenu informationnel du dossier patient accessible par l'intermédiaire du portail. Cette critique se justifie en partie pour les raisons juridiques précédemment évoquées. En effet, l'auteur de toute information saisie sur informatique doit être identifié (soit lors de la connexion à *Crossway* soit par signature électronique lorsqu'il

³²⁸ Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés.

³²⁹ Cette volonté est clairement explicitée dans la circulaire DH/EO n°97-277 du 9 avril 1997 relative aux réseaux de soins et communautés d'établissements (faisant référence aux articles de la réforme de 1996).

³³⁰ Ducrot, 1996.

³³¹ Cité par Ducrot, 1996, p. 89.

³³² Loi du 6 janvier 1978 et de 1994 sur la protection du patient.

s'agit d'une secrétaire qui a tapé le compte rendu). Aussi, toutes les informations qui basculent sur le portail ont été validées par les médecins hospitaliers. Cette mesure conforme aux textes de loi est très contraignante et justifie en grande partie la faiblesse en contenu des dossiers médicaux accessibles sur le réseau.

En d'autres termes, le constat d'un manque de richesse du dossier informatique transitant par l'extranet trouve ses origines explicatives dans le fonctionnement humain et organisationnel des services hospitaliers induit par un contexte législatif très strict.

Contraintes techniques

Les outils de *workflow*, tel que *Crossway* sont des outils de coordination de l'activité et non de soutien qualitatif de cette dernière. Or le *workflow* a été défini dès ces origines comme un outil d'aide aux processus de travail collectifs (théories managériales des années 90 relatives à l'impact de l'utilisation des outils dits supports du travail de groupe : *Computer Supported Cooperative Work* : CSCW et *Workflow*). Aujourd'hui force est de constater que l'informatique de groupe reste un outil de gestion et de contrôle quantitatif des flux de travail³³³. Aussi, sont saisies sur *Crossway* des données relatives à la gestion des flux de patients (dates d'entrée et de sortie des services, examens réalisés, résultats et ordonnances) mais peu d'éléments relevant du diagnostic, des choix stratégiques en terme de traitements, c'est-à-dire des informations qui engagent fortement la responsabilité du soignant en cas de litige.

Contraintes psychosociologiques

Ce type de constat n'incrimine que partiellement les soignants car il est intrinsèquement difficile de rendre compte par écrit de la complexité d'un diagnostic médical. Le compte rendu d'action ne peut pas rendre compte de la complexité de l'action passée (Dodier, 1990). Parallèlement, obtenir qu'un médecin hospitalier signe régulièrement les données envoyées sur le réseau est un objectif qui rencontre différents obstacles. Premièrement, répondre à cette mesure incitative signifie pour le médecin de contredire l'organisation traditionnelle de son activité et de se confronter à une réticence inconsciente face au fantasme de perte de contrôle des informations envoyées sur l'extranet mais aussi au risque juridique. Deuxièmement,

³³³ Cardon, 1997, Collectif, 1996, Martin, 2002.

respecter cette mesure incitative c'est aussi accepter que deux processus organisationnels se chevauchent³³⁴.

Inversement, les acteurs du réseau devraient pouvoir nourrir par l'intermédiaire du portail et de leur CPS, les dossiers médicaux des patients. Or, lorsque se conjuguent, le faible taux d'informatisation des cabinets de soins en ville, les difficultés techniques, le manque d'accompagnement humain, associé à la phase d'informatisation du secteur santé et enfin le problème de l'authentification juridique du patient, la résultante est encore une fois un retour extrêmement faible d'informations de la ville vers l'hôpital.

Nous sommes donc très loin d'un réseau ville-hôpital soutenu par un workflow inter-organisationnel. Peu d'informations utiles à l'activité de soins des professionnels de santé sont donc présentes sur l'extranet, ce qui signifie en d'autres termes que la circulation des informations et la communication entre les acteurs du réseau se fait par l'intermédiaire de supports traditionnels (téléphone, télécopie et courrier).

2. Réseaux de santé et reconfiguration organisationnelle

Les difficultés liées à l'informatisation des réseaux ont incité les animateurs du RVHCM à instaurer un autre mode de coordination des actes de soins réalisés par les divers professionnels de la santé. Les infirmières libérales, les kinésithérapeutes, les médecins libéraux, les aides au service de soins à domicile, etc., doivent donc remplir un dossier de liaison, papier à charge du patient conformément à la loi de 1994 (loi n°91-748) et au décret de 1995 (décret n°95-1000) portant sur le droit au malade d'accès à l'information médicale et sur l'incitation à tenir un dossier de suivi médical.

Le dossier de liaison qui doit contenir des compte-rendus d'examen, des ordonnances et des renseignements administratifs sur le réseau est peu rempli et les informations notées peu compréhensibles entre les professionnels et par la famille. Ces résultats ne sont pas surprenants. L'écriture collective en milieu professionnel diversifié se heurte à des problèmes qui ont été bien appréhendés par les chercheurs en psychologie et sociologie cognitive³³⁵. Le manque de langage commun, la difficulté à évaluer pour le rédacteur de "ce qu'il est important de dire ou ne pas dire", la complexité à rendre compte de son activité hyper-spécialisé à un public varié, la difficulté et la surcharge de travail qu'implique cet acte de

³³⁴ La transition vers un nouveau mode d'organisation ne s'est pas encore totalement réalisée et se chevauche au nouveau, l'ancien processus qui consiste à envoyer systématiquement un compte rendu courrier au médecin traitant.

³³⁵ Tels que Suchman (1987), Cicourel (1994).

rédaction, le manque de temps à consacrer par visite, constituent autant de facteurs accumulés qui compromettent l'efficacité du dossier de liaison.

Le système d'information et de communication du réseau Ville-Hôpital Clinique du Mâconnais se manifeste donc comme un système fragmenté, composite et non intégré pour les raisons précédemment évoquées. Cependant, les caractéristiques de ce système d'information, observé à un niveau micro de son organisation, sont à resituer dans une réflexion plus globale sur le développement des réseaux de santé, en tant que nouvelles formes organisationnelles qui perturbent les frontières et le fonctionnement des sphères du privé, du public, du politique et du domestique jusqu'ici stables de la société.

Nous allons donc dans la seconde partie de cette communication présenter les caractéristiques des réseaux de santé en tant que nouvelles formes organisationnelles perturbant les structures de la société. Des frontières organisationnelles floues et mouvantes, des processus peu routiniers, une composition humaine changeante, une redistribution des pouvoirs des acteurs du réseau, une interpénétration des sphères du privé, du public et du domestique sont autant de spécificités du RVHCM qui nous permettent de l'identifier comme une nouvelle forme organisationnelle émergente en recherche d'équilibre.

2.1.Frontières organisationnelles floues et mouvantes.

Le RVHCM est une organisation transversale et flexible qui sollicite des structures libérales (les pharmaciens, les associations d'aide à domicile, les cabinets d'infirmières libérales et de kinésithérapeutes, etc.), privés (cliniques), publiques (l'hôpital, l'ANAES, l'ARH) et domestiques (la famille). Le parcours de chaque patient dans le réseau, génère un processus singulier de coopération et de coordination institutionnelles. Aussi, les sollicitations sont aléatoires, ponctuelles ou pérennes en fonction des besoins d'un patient donné. Même s'il existe un noyau dur de structures rattachées au réseau, les besoins spécifiques d'un patient peuvent amener les infirmières coordinatrices à en solliciter de nouvelles. Parallèlement, le réseau n'a pas de tutelle unique car les financements proviennent à la fois de l'ARH, des caisses primaires d'assurances maladie, du conseil régional et de l'hôpital. L'ensemble de ces parties prenantes ont donc un droit de regard sur le réseau tout en ne possédant pas la totalité du pouvoir de contrôle. Les compositions, humaine et organisationnelle, du réseau sont donc mouvantes et il est difficile d'en définir clairement les frontières.

Les réseaux ne sont donc pas des *systèmes* (Dodier, 1995) car il est impossible d'en définir les limites et la composition. Les modes de fonctionnement ne reposent plus sur des règles et des processus prédéfinis et clairement modélisables mais, tel que nous allons l'appréhender, sur des modes de coopération reposant sur de l'engagement moral, des liens de confiance et de respect mutuel.

2.2. Processus peu routiniers .

Chaque nouveau patient est unique et doit être pris en charge rapidement par le réseau. Les infirmières coordinatrices ont essentiellement un rôle dans l'urgence de coordination des actes de soins, ce qui consiste concrètement à gérer les parcours à la fois aléatoires et singuliers des patients au sein du réseau. Aussi, dépendent-elles beaucoup de temps à essayer de trouver puis d'enrôler les professionnels de santé adaptés à chaque nouveau patient puis à générer, à instaurer et à maintenir de la coopération entre ces derniers. Or, l'engagement dans le réseau repose sur le libre choix individuel car pour l'instant rien n'oblige les professionnels du secteur privé à participer au fonctionnement du réseau³³⁶. Aussi, si les professionnels ont le sentiment de participer à un ensemble de valeurs, à une cause commune, à mieux être social, à l'amélioration du service fourni au patient, c'est grâce aux infirmières coordinatrices qui ont une relation très affective et un engagement de type associatif, par rapport au réseau. Elles ont souvent recours à de l'émotionnel voir du passionnel dans leur activité quotidienne de motivation et d'enrôlement des acteurs du réseau. En ce sens, leurs compétences *relationnelles* (Dodier, 1995) sont fortement sollicitées. L'essentiel de leur activité se passe donc au téléphone et parfois en face-à-face (mise en place de réunions mensuelles à l'attention de tous les acteurs du réseau). À cet égard, leurs outils de communication sont assez traditionnels puisque l'utilisation informatique du réseau est soumise à de nombreuses contraintes.

2.3.Redistribution des pouvoirs

Le développement de modes de coopération transversale que sont les réseaux perturbe les pouvoirs acquis par les fonctions des professionnels de la santé au sein de leurs institutions de rattachement. Leurs *rôles* dans la *structure organique et complexe* qu'est le réseau s'articulent à leurs *fonctions* liées à leurs statuts institutionnels tout en redéfinissant ces dernières (Maffesoli, 1988). Concernant les réseaux de santé, les difficultés dans la mise en place d'un

³³⁶ “ Par ailleurs, la notion même d'obligation juridique est beaucoup moins facile à articuler avec les organisations distribuées qu'avec les organisations planifiées ” (Dodier, 1995, p. 137).

système informatique de communication et de transfert d'informations entre les médecins libéraux et hospitaliers s'expliquent par la présence de peurs affectives liées aux risques de pertes potentielles de pouvoir et de contrôle sur les dossiers médicaux des patients. En effet, la communication médiatisée par ordinateur génère une désorientation cognitive nommée "cognitive overload syndrom" (Schwarz, Nardi et Whittaker³³⁷) car elle renforce à la fois le sentiment de proximité et de présence des autres dans la relation tout en manifestant aussi leur absence et leur distance. Cette désorientation cognitive renforce un mal-être, des sentiments d'incertitude, de perte de contrôle, sentiments atténués si les membres du réseau se sentent appartenir à une communauté caractérisée " moins par un projet (pro-jectum) tourné vers l'avenir que par l'affectation in actu de la pulsion d'être ensemble " (Maffesoli, 1988, p. 30). La communauté est reconnue ici dans sa capacité à instaurer du lien social, à rassurer, à compenser les sentiments d'inquiétude et d'incertitude, liés à une appartenance organisationnelle instable, floue et mouvante.

2.4. Reconfiguration des sphères du public, du privé et du domestique.

Le développement des réseaux de santé perturbe et reconfigure les structures pérennes, privées et publiques, du système de santé. Ce phénomène ne constitue pas en soi une surprise puisqu'il est observé dans de nombreux cas de mise en place d'organisations trans-structurelles soutenues par les TIC (Boltanski, Chiapello, 1999, Castells, 2001). Par contre, que le développement des réseaux de soins ait aussi des effets considérables sur les sphères du sociétale et du domestique, a été beaucoup moins étudié. Pourtant, ces impacts seront à prendre en considération dans les années à venir par les politiques locales qui se révèlent être pour l'instant peu préparées à ces retombées sociétales liées au développement des réseaux. Selon Dodier, la forme de solidarité qui se manifeste sur les réseaux diffère fondamentalement des formes de solidarité de la société tout en questionnant ces dernières (1995). " Cette *solidarité technique*³³⁸ possède deux propriétés importantes. En premier lieu, son rapport à l'espace prend l'allure topographique d'une structure en réseau, tout au long des liens fonctionnels tissés de proche en proche par les éléments associés les uns aux autres du fait du fonctionnement. Elle implique par ailleurs une catégorisation des êtres indépendante des

³³⁷ Cité par Tarozzi et Licoppe, 2002.

³³⁸ " *On peut parler de solidarité technique dès lors où plusieurs humains participent ensemble à un horizon commun d'activité : faire fonctionner un ensemble technique c'est à dire être dans une attitude fonctionnelle vis-à-vis de celui-ci* "... " *Une telle activité n'est pas réductible contrairement à une position souvent avancée, à un agir instrumental : les buts des opérateurs fluctuent eux même en fonction du jeu des instances éclatées qui s'expriment dans le cours de l'activité, et qui engagent tous les participants dans des négociations progressives* " (Dodier, 1995, pp. 343-344).

exigences fonctionnelles du moment, et donc ouverte à tous les regroupements susceptibles, au gré des circonstances, de mobiliser au mieux les êtres concernés ” (Dodier, 1995, p. 344).

“*Reste à examiner comment les solidarités de réseau et de société s’articulent les unes autres, ou co-existent... Cet examen a deux objectifs simultanés : 1. identifier quelle peut être, dans certaines conditions, la “ violence sociologique ” de la solidarité technique, c’est-à-dire les menaces que celle-ci fait peser sur la notion de société, c’est la part tendue des rapports entre ces deux formes de solidarité ; 2. identifier les nouvelles médiations par lesquelles la vie en société se crée ou se recrée sous l’effet des objets techniques*” (Dodier, 1995, p. 345).

Concernant le premier point, Mafesoli souligne à juste titre que les communautés de proximité ont pour fonction première de prendre en charge la violence sociologique induite par le développement, dans les termes de Dodier, de la solidarité technique (Maffesoli, 1998).

Enfin, sur le registre du domestique, le développement des réseaux réduit les coûts d’hospitalisation mais en les répartissant sur l’ensemble des sphères de la vie sociale et en particulier au détriment du domestique. Le RVHCM est très coûteux pour l’environnement immédiat du malade, car il s’avère dans la pratique que l’interlocuteur privilégié et sollicité en priorité dans les activités de coordination des interventions auprès du patient est un membre de la famille.

2.5. Tendances Communautaires et réseaux de santé .

Depuis une dizaine d’années, les réseaux ou structures dites *réticulaires* ou encore *matricielles* sont des modèles organisationnels théoriquement présentés comme des alternatives économiques face au manque de performance des structures planifiées, jugées peu réactives face à un environnement sans cesse changeant et fortement concurrentiel. La transversalité d’une organisation gérée en mode projet, soutenue par les technologies de l’information et de la communication, doit insuffler de la réactivité, de l’adaptabilité et de la flexibilité, caractéristiques nécessaires aux entreprises modernes.

Dans le secteur de la santé, le système d’information et de communication informatique ne peut pas pour l’instant soutenir le réseau en tant que mode d’organisation transversal dont les processus de travail de types *organiques* (Maffesoli, 1988) sont peu formalisables.

La flexibilité et la réactivité humaines et organisationnelles nécessaires au fonctionnement du réseau amènent les animateurs (les infirmières coordinatrices) à développer une *solidarité*

technique et une *violence sociologique* (Dodier, 1995) dans un contexte organisationnel trop instable et peu formalisable.

Plus en avant, l'apparition de tendances communautaires, catalyseur de la violence induite par la solidarité technique, nous semble essentielle quant au maintien de l'équilibre organisationnel du réseau tout en étant le symptôme d'une mutation sociétale. L'esprit communautaire très présent dans le RVHCM instaure un lien social entre les acteurs qui comble les faiblesses technologiques et les perturbations organisationnelles induites par les réseaux de santé.

En d'autres termes, " La tendance communautaire peut aller de pair avec la performativité technologique et économique " ³³⁹. Plus précisément, l'organisation communautaire, en tant que " nouvelle structure socio-anthropologique de l'ordre passionnel " ³⁴⁰ nous semble conditionner la performativité servicielle d'un type de structures matricielles : les réseaux de santé.

Fabienne Martin-Juchat
Université de Bourgogne
LIMSIC (Laboratoire sur l'Image les Médiations et le Sensible en Information et Communication).
Fabienne.martin@u-bourgogne.fr

Bibliographie

Barcet, A., Bonamy, J., Grosjean, M., Martin-Juchat, F., 2002, *Connaissance et communication : Conditions d'une efficacité de la production de service*, rapport final de la recherche " services, emploi et territoires " pour la DARES.

Boltanski, L., Chiapello, E., 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.

Cardon, D., (coord.), 1997, *La coopération dans les situations de travail*, revue *Réseaux*, n°85, CNET.

Castells, M., 2001, *La société en réseaux : l'ère de l'information (tome1)*, Paris, Fayard, Nouvelle édition.

Cicourel, A. V., 1994, " La connaissance distribuée dans le diagnostic médical ", *Sociologie du travail* n°XXXVI 4 : pp. 427-449.

³³⁹ Maffesoli, 1988, p. 29.

³⁴⁰ Maffesoli, 1988, p. 245.

- Collectif, 1996, *Le travail de groupe*, rapport du Cigref, septembre 1996.
- Collectif, 2001, *Bilan d'activité du Réseau Ville / Hôpital / Clinique du Mâconnais*, Hôpital de Mâcon.
- Degoulet, P., Stephan J.C., Venot A., Yvon J.P. (eds), 1989, *Informatique et gestion des unités de soins*, Paris, Springer-Verlag.
- Dodier, N., 1990, " Représenter ses actions : le cas des inspecteurs et des médecins au travail " , *Raisons Pratiques* 1 : 115-148.
- Dodier, N., 1995, *Les hommes et les machines : la conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié.
- Ducrot, H., 1996, " Le dossier médical informatisé face à la loi française " , in *Informatique et Santé vol.8*, Paris, Springer-Verlag : pp.87-96.
- Ducrot, H., Martin, E., Scherrer J. R. (eds), 1991, *Nouvelles technologies et traitement de l'information en médecine*, Paris, Springer-Verlag.
- Labbé, P., 1999, " De l'incidence des NTIC sur l'écriture professionnelle à l'hôpital : Dossier l'écriture professionnelle une expérience collective " in *Soins Encadrement Formation n°31* : pp. 25-30.
- De Pourville, G., Andral, J., Lombrail, P., 1999, " Quelles applications pour le Réseau Santé Social " , in *Informatique et Santé vol. 11*, Paris, Springer-Verlag.
- Maffesoli, M., 1988, *Le temps des tribus : Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*, Paris, Méridiens Klincksiek.
- Martin, F., 2002, " Le groupware : portée et limites d'une dynamique organisationnelle " , in Le Boeuf (dir.), *La fin du groupware : Résurgence d'une dynamique organisationnelle assistée par ordinateur*, Paris, L'Harmattan, pp. 17-41.
- Martin, F., 2002, " Les forums électroniques : activités de communication ou de production ? " , in *Communications en situation de travail à distance*, S. Engrand, S. Lambolez, A. Trognon (dir.), Nancy, PUN, pp. 183-194.
- Suchman, L., 1987, *Plans and situated actions. The problem of human-machine communication*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Tarozzi, S., Licoppe, C., 2002, *Les communautés électroniques chez les professionnels et dans l'entreprise : Memento n°18 Communautés d'intérêt* :
<http://www.rd.francetelecom.fr/fr/conseil/mento18/>
- Rapport de l'ANAES, 2001, *Evaluation des réseaux de soins, bilan de l'existant & cadre méthodologique : Mission évaluation des réseaux de soins*, octobre 2001 (consultable sur le site Internet de l'ANAES).

GROUPWARE:INTERFACE OU INTERPOSITION?

Valérie LEPINE
Institut de la communication, Lyon2
Équipe d'accueil Média et Identités

Introduction

Depuis le milieu des années 90 en France, le développement croissant des réseaux d'entreprises, des dispositifs de messagerie électronique et de travail de groupe a suscité un certain nombre de recherches visant à analyser les pratiques professionnelles en évolution, les interactions médiatisées, les enjeux sociaux et organisationnels liés à l'irruption et à la diffusion des outils informatiques d'information et de communication. L'accumulation et la confrontation d'études de cas permettent d'alimenter la réflexion théorique et de confronter des hypothèses aux discours des différents acteurs sociaux, aux situations rencontrées et à la façon dont elles sont vécues sur le terrain.

L'étude proposée s'inscrit dans une épistémologie des sciences sociales et emprunte des éléments de méthode à la sociologie. Il s'agit de penser la technique comme un fait social, c'est à dire dans son rapport avec les agents sociaux qui la promeuvent, la façonnent ou l'utilisent. Nous situons le point de vue au niveau méso-de l'entreprise comme l'un des lieux possibles d'observation empirique de ces dispositifs techniques, socio-organisationnels et symboliques que sont les *groupware*. Un tel positionnement n'exclut ni la prise en compte des micro-interactions qui se nouent entre les individus au travail, ni la mise en perspective des résultats observés dans une analyse des logiques macro-sociales à l'œuvre dans les NTIC. Il constitue un point de départ du travail de recherche ancré dans le champ, encore en définition, des communications organisationnelles.

Le système d'information dans lequel les dispositifs de *groupware* s'insèrent est pris comme un ensemble complexe inscrit dans un processus communicationnel dont nous rendrons compte en nous intéressant à ses dimensions pragmatiques, symboliques et informationnelles.

Il n'est donc pas abordé du strict point de vue de sa valeur instrumentale dans la stratégie d'efficience déployée par les entreprises, mais comme une pratique sociale insérée dans des enjeux communicationnels humains.

1.Présentation de l'étude de cas.

Le domaine dans lequel se situe l'enquête est celui des grands groupes d'audit et de certification des comptes : cette activité – qui fait aujourd'hui l'actualité à travers l'affaire Enron et la faillite du cabinet Andersen qui s'en est suivie – est concentrée dans les mains de quelques acteurs mondiaux qui se livrent à une concurrence sans merci. Ces organisations qui regroupent plusieurs milliers de personnes se sont constitués au plan mondial dans la seconde moitié du vingtième siècle grâce à d'importants mouvements de fusion-acquisitions. Titulaires du monopole de la certification des comptes des plus grandes sociétés internationales aux plus petites entreprises, les cabinets du cercle très fermé des « *big six* » bénéficient d'un pouvoir économique et d'un prestige social considérables.

L'étude a été menée en 1998 dans l'un des ces cabinets, sous la forme d'une douzaine d'entretiens qualitatifs approfondis, au sein de deux bureaux de province en région Rhône-Alpes et au siège parisien pour ce qui concerne le *Chief Information Officer*. Le cabinet poursuit une stratégie de revalorisation de son cœur de métier (l'audit des comptes) et de diversification de son offre dans le secteur financièrement plus rentable du conseil informatique en complément des activités de conseil juridique, fiscal, financier déjà anciennes. Dans cette perspective et à la suite de son principal concurrent, le cabinet a, entre 1996 et 1998, équipé chacun de ses 80 000 collaborateurs dans le monde d'un PC fixe ou portable, accédant au système d'information global. Le SI entièrement refondu et déployé à grande échelle porte l'enjeu de modernisation de l'entreprise et doit être un des facteurs majeurs de sa meilleure compétitivité grâce à une plus forte réactivité face aux demandes toujours plus pressantes des clients, grâce à une politique d'économie *paperless* (zéro papier) et à un véritable partage des connaissances entre les collaborateurs. Il repose principalement sur le développement d'applications *Lotus Notes*, produit logiciel leader du marché du *groupware* à ce moment-là. Le choix de cette orientation technologique est lié au positionnement original de ce produit de *groupware*. Technologie américaine développée par Lotus avant d'être rachetée et commercialisée par IBM en 1995, *Lotus Notes* s'empare du terme de *groupware* pour promouvoir un « concept »³⁴¹, celui du travail de groupe ou travail

³⁴¹ Levan S.K & Liebmann A. *Le groupware, informatique, management et organisation*, Hermès, Paris, 1996 et Saadoun M. *Le projet groupware*, Editions Eyrolles, Paris, 1996

du collaboratif, plutôt qu'une simple solution technique. Il s'agit d'un outil de développement d'applications qui intègre des fonctionnalités qui ont été schématiquement (et pédagogiquement³⁴²) regroupées en 3 cercles représentant les « 3C » – coordonner (*Workflow* : formaliser un processus de circulation et de validation d'informations), collaborer (bases de discussion, agendas partagés) communiquer (messagerie électronique) – exprimant les besoins d'information et de communication des entreprises modernes. Chaque application est développée à partir d'une ou plusieurs fonctionnalités en fonction des besoins ou de la tâche : il existe donc en réalité autant de *groupware* que de dispositifs mis en place.

Dans le cadre de cette communication nous nous intéresserons à deux applications particulières : l'une concerne la nouvelle gestion électronique des appels reçus au standard, elle concerne donc le fonctionnement propre à chaque établissement au niveau local ; l'autre a été développée au niveau international pour constituer une vaste banque de données capitalisant l'expérience de l'ensemble des collaborateurs dans le monde. Les deux cas étudiés nous permettront d'alimenter le débat critique autour des NTIC promues comme des outils de médiation, de facilitation des échanges et du travail de groupe dans les organisations d'un côté ; et dénoncées de l'autre côté pour faire écran à ce qui serait la véritable communication, celle qui se noue dans l'interaction verbale, de face à face. Le *groupware* propose-t-il une jonction positive entre des systèmes ou entre des communautés éloignées : c'est la notion positive d'interface ; ou bien fait-il une irruption artificielle qui dénature la relation intersubjective : c'est ce que laisse entendre la notion d'interposition ? Posée dans ces termes la question peut paraître caricaturale ou inopérante : nous essaierons de montrer que si le débat se porte sur le terrain affectif (de l'adhésion ou du rejet) c'est pour partie lié aux subtils déséquilibres que la mise en œuvre de ces dispositifs provoque, déséquilibres intimement vécus et qui touchent la question de la qualification, et des identités professionnelles.

2.La résistance des messagères face à la messagerie.

La messagerie électronique a été la première des applications mises en place tant au niveau international qu'au niveau local : sa consultation a d'emblée été imposée par le sommet hiérarchique qui a choisi d'utiliser ce seul moyen pour la convocation des réunions. En deux ans, elle est devenue un outil de communication et de transfert de documents largement utilisé en particulier pour les échanges internationaux et inter-sites. Classiquement les utilisateurs

³⁴² Notamment dans la presse informatique spécialisée et dans les manuels proposés par quelques consultants

mettent en avant les avantages des communications asynchrones qui permettent de gérer le décalage horaire avec les pays éloignés, et le problème de disponibilité des collaborateurs en très fréquents déplacements auprès de leurs clients. Dans de nombreux cas la messagerie s'est substituée à une pratique antérieure courante d'échanges de fax, de courriers ou de disquettes pour la circulation des documents de travail. Les apports de l'outil au plan du confort et de la rapidité des échanges fonctionnels du travail quotidien sont, semble-t-il, incontestables :

« C'est la facilité de se dire qu'on a envoyé un message et que la personne répondra en son temps, c'est le côté pratique ».

« C'est la facilité d'accès, garder une trace écrite, perdre moins de temps au lieu de rappeler et d'avoir encore la secrétaire ».

Dans les métiers de l'audit comme dans les métiers juridiques, où la trace écrite, l'empreinte, sont des pièces justificatives souvent indispensables tant vis à vis de la réglementation que vis à vis du client, la traçabilité des échanges grâce à la généralisation de la messagerie électronique est jugée comme une possibilité positive, car elle permet de renforcer l'organisation personnelle et la fiabilité d'un dossier devant tous les interlocuteurs.

« Cela laisse une trace, ça formalise les choses et c'est important. Dans l'audit on est très sensible à tout ce qui est justificatif (...) c'est mieux que de griffonner les choses sur un bout de papier qu'on va perdre ».

Certains consultants commencent néanmoins à ressentir les effets plus négatifs d'un outil parfois utilisé à mauvais escient : c'est le cas des listes de diffusion mal contrôlées qui saturent les boîtes aux lettres de messages. D'autres craignent que le réseau soit insuffisamment sécurisé et que des problèmes de confidentialité de l'information ne se posent, en particulier concernant les échanges avec les entreprises extérieures. Enfin, une contrainte technique de signalement de l'arrivée des messages rend parfois l'outil intrusif lorsque la messagerie est ouverte en permanence sur le poste de travail. En effet, à chaque nouveau message parvenant dans la boîte aux lettres, un faible signal sonore est émis pour prévenir le destinataire, et une icône d'avertissement apparaît sur l'écran. Il est nécessaire de faire acte de réception (par un clic sur l'icône), sans forcément devoir lire le contenu du message, pour pouvoir continuer à travailler sur une autre application en cours. Quelques-uns préfèrent donc ne pas avoir la messagerie active en permanence afin ne pas être « bombardé de messages », mais s'astreignent en contrepartie à consulter leur boîte régulièrement pour ne pas risquer de laisser passer un message urgent.

« C'est une discipline à avoir, il faut se fixer des heures pour consulter ».

Ces aspects sont jugés comme des inconvénients relativement mineurs dans le cadre de l'utilisation fonctionnelle de la messagerie.

A Grenoble, petit bureau d'expertise comptable et de conseil aux PME, récemment repris par le groupe, l'implantation rapide et volontariste de la messagerie a bouleversé les habitudes de travail :

« Il y a eu cinq à six mois entre notre rachat et l'arrivée des portables. Il a fallu s'y mettre concrètement ! Il n'y a pas eu d'incitation mais c'est devenu obligatoire et vous étiez fautif si vous disiez : je n'ai pas lu ton message. Vous êtes obligés de le faire ! »

L'expression d'un certain nombre de réticences exprimées a orienté un approfondissement de l'étude vers un usage spécifique de la messagerie : une application de gestion et de transmission des appels téléphoniques reçus au standard et retransmis par mails aux consultants.

« Au standard où on est six à se relayer, on a ordre, chaque fois qu'il y a un message de le transmettre par mail. Avant, on avait des petits calepins de messages téléphoniques. Quand on a eu Lotus Notes on a eu ordre de ne plus faire de petits bouts de papier ».

« Il y a eu des obligations, il y a des choses pour lesquelles on ne peut plus se passer du portable comme les messages arrivant au standard. »

Dans la réalité quotidienne de ce bureau de province qui traite des affaires comptables et juridiques d'une clientèle locale, majoritairement composée d'artisans indépendants et de PME-PMI, les avocats et auditeurs sont *« la moitié de leur temps auprès de leurs clients ou bien au palais pour plaider leurs affaires »*. Le hall d'entrée où se trouve la standardiste est un point de passage obligé des allers et retours des collaborateurs ; c'est aussi le lieu où se trouve le distributeur de boissons, dans une petite salle d'accueil et de détente ouverte sur le hall d'entrée. L'observation des mouvements au standard a permis de constater qu'une bonne partie des transmissions d'informations et des messages reçus dans les heures précédentes se faisait de manière orale et informelle, au moment de l'entrée ou de la sortie des destinataires. Il y avait là un décalage important entre les nouvelles consignes données et la réalité des pratiques restées inchangées par rapport à la période avant rachat.

2.1. Pourquoi la messagère résiste-t-elle à la messagerie ?

Le premier argument avancé est celui de l'efficacité informationnelle du mode de transmission orale : la saisie informatique des appels des clients selon les consignes données s'avère peu probante car elle réduit la capacité de traitement des appels arrivant simultanément au standard.

« Le problème c'est qu'on a 8 ou 10 lignes qui sonnent en même temps, donc on prend d'abord sur un bout de papier (en sténo quand il y a de l'attente) puis ensuite on saisit ».

La double saisie des messages est finalement la solution la plus fréquemment retenue, car les secrétaires préfèrent privilégier leur mission d'accueil téléphonique qui exige de la rapidité dans la saisie des messages. Elles justifient donc leur pratique de contournement du dispositif technique par la priorité donnée aux clients, nombreux à appeler au même moment.

L'argument de l'efficacité concerne aussi la transmission des informations à des consultants qui savent pouvoir compter sur les standardistes.

« Je fais encore un blocage là dessus, je ne fais pas de mail systématiquement. Je retiens le message dans ma tête ou sur un papier. Les gens du cabinet E ont un peu de mal à s'y faire et n'ouvrent pas leur portable parfois pendant 2 ou 3 jours... pour les irréductibles on sait que ce n'est pas la peine ! (...) Ils me disent : je ne vais pas ouvrir ma boîte toutes les 10 minutes, du coup il y a eu des informations importantes pas lues, comme le décès d'une cliente... »

Privilégiant l'efficacité plutôt que l'efficacité contestable d'un processus de médiatisation technique, les secrétaires standardistes adoptent un comportement qui révèle un autre enjeu de nature communicationnelle : celui de la conservation du rôle de médiation qui repose sur la double relation de la secrétaire avec le client d'une part et le consultant d'autre part. Le contact avec le client n'est pas seulement celui - passif - de l'enregistrement d'un message à transmettre à un destinataire. Il est vécu et valorisé comme un moment où il est nécessaire de mobiliser une véritable compétence relationnelle pour répondre à une attente pressante du client. Ne pas disposer des informations qui permettent d'exercer cette compétence est réellement problématique.

« Cela fait barrage, la personne peut appeler tous les jours, et nous interroge ! Si on sait le motif pour lequel le collaborateur ne rappelle pas, on est fixé et on peut inventer quelque chose. Là, tout ce que je peux dire, c'est : j'ai transmis ! Parfois on se fait incendier et on ne sait pas bien pourquoi si on ne sait pas le motif... »

Ces informations ne sont obtenues que dans la relation de proximité quotidienne avec les différents collaborateurs, précisément lors du passage obligé par l'accueil où se trouve le standard. Par ailleurs dans leur relation avec les consultants, les secrétaires jouent un rôle de temporisation des décisions abruptes de la firme ; en s'adaptant aux attentes de ceux « qui n'aiment pas du tout [le mail] et qui préfèrent qu'on leur parle » et en perpétuant la traditionnelle transmission orale des messages elles préservent à la fois une certaine identité

du cabinet racheté (celle d'une équipe à taille humaine, où les relations de proximité et la convivialité sont importantes pour la qualité de vie au travail) et une certaine vision de la valeur communicationnelle accordée à l'échange verbal.

« Pour transmettre un message, je mets juste : allô de Mr X/ affaire X + N° Tel ou les explications données, je vais droit au but. Si je le dis de vive voix, je dis : Monsieur Untel voudrait bien t'entendre...c'est plus joli ! Le relationnel c'est important quand on est là huit heures par jour ».

2.2.Le primat de la relation.

Du point de vue des agents, de leurs représentations et de leur vécu des échanges professionnels, il y a une claire dissociation entre information et communication. Mais la distinction opérée ne porte pas tant sur la nature de l'information ou de la communication ou sur leurs fonctions instrumentales distinctes, mais plutôt sur leur finalité sociale, sur le rôle que l'une ou l'autre permette de jouer. L'hypothèse interactionniste développée par des chercheurs comme Goffmann [1988 ; pp95-103]³⁴³ trouve dans le cadre des échanges professionnels une certaine forme de vérification. En particulier dans les discours portés sur la distinction faite entre *transmission d'informations* - associée à la messagerie électronique - et *relations* - associées aux modes de communication interpersonnelle directe (conversation téléphonique ou face-à-face) - il est possible de repérer une claire illustration de ce que Goffmann [1988 ; pp100-101] désigne comme « *une caractéristique cruciale de l'interaction conversationnelle, à savoir le maintien indulgent d'un compromis de travail* ». Spécifiquement dans les situations de désaccords professionnels, l'interaction conversationnelle permet entre *offense* et *indulgence* d'opérer un certain nombre de régulations aboutissant à « *un modus vivendi permettant de poursuivre des négociations et des affaires essentielles* ». Ce modus vivendi qui instaure les conditions du vivre et du travailler ensemble ne paraît pas être facilement accessible via le dispositif technique compte tenu du statut purement instrumental accordé à l'outil de messagerie électronique.

« *C'est un outil de transmission d'information brute* » ... « *Notes va à l'essentiel, c'est moins convivial mais plus rapide* ».

³⁴³ Goffmann E. *Les moments et leurs hommes*, (textes recueillis et présentés par Winkin Y.), Seuil, Minuit, Paris, 1988

« On ne dit pas bonjour et au revoir, comment ça va. On ne blague pas (...) c'est plus mécanique une question et une réponse par mail. On s'adresse à une boîte et pas à une personne. Cela fait gagner du temps, c'est un outil professionnel ».

Cette série de verbatims montre l'importance qui est accordée à certaines des caractéristiques de la communication humaine étudiées par Goffmann et ses successeurs de l'Ecole de Palo Alto [Winkin ; 1984]³⁴⁴ : la ritualisation, l'identification dans et par la situation interactionnelle et le contexte de l'ordre social qui se rejoue, la « texture » conversationnelle au-delà des mots et des phrases échangées, etc.

Il ne s'agit pas cependant de souscrire à l'hypothèse médiologique ou à l'analyse des médias plus ou moins « froids ou chauds », « pauvres ou riches »³⁴⁵. D'autres cas étudiés [Lépine ; 2000]³⁴⁶ montrent un usage tout différent de la messagerie électronique et indiquent que l'outil peut aussi être un lieu de convivialité et de fort investissement relationnel. Ce n'est donc pas nécessairement le dispositif technique qu'il faut interroger, mais le sens qui lui est accordé au sein du processus permanent de définition des identités professionnelles et des compétences communicationnelles qui y sont associées.

« On a un métier de service, et le contact est et doit rester important. Le mail c'est bien pour l'information, mais cela ne favorise pas la communication avec les gens ».

« Il y a des choses que je ne ferais pas par e-mail, c'est trop impersonnel, froid, c'est fait et on n'y touche plus. Tandis que dans le devenir du verbe on écoute, on rebondit, on reprend, il y a plus de richesse ».

3.Le paradoxe du partage et du pouvoir.

Le cabinet regroupe différents métiers que les consultants eux-mêmes définissent en distinguant les gens des « lettres » (conseillers juridiques, fiscaux, conseil en Gestion des Ressources Humaines) ou des « chiffres » (expertise comptable et certification). Tous ont en commun de produire des services informationnels. Il peut être utile ici de faire référence aux

³⁴⁴ Bateson, Birdwhistell, Goffman, Hall, Jackson, Schefflen, Sigman, Watzlawick. (Textes recueillis et présentés par Winkin Y.) *La nouvelle communication*, Collection Points Seuil, N°136, Paris, 1984

³⁴⁵ Sur la théorie la richesse des médias voir : Daft. R.L. & Lengel R.H. «Information richness : a new approach to managerial behavior and organizational design», in Cummings L.L. & Staw B.M. (Eds.) *Research in organizational behavior*, Vol 6.191.233, Greenwich, CT:AI Press, 1984

Trevino L.K., Lengel R.H. & Daft R.L. «Media symbolism, media richness, and media choice in organizations : a symbolic interactionist perspective», *Communication Research*, Vol.14:553.574, 1987

³⁴⁶ Lépine V. *Les enjeux communicationnels et socio-organisationnels du déploiement de dispositifs de groupware en entreprise*, Thèse en Sciences de la Communication, sous la direction de Miège B., Grenoble 3, 2000

différents types d'informations repris par A. Mayère [1990 ; pp93-102]³⁴⁷ dans une perspective d'analyse de l'économie de l'information. *L'information-ressource* constitue en quelque sorte la matière première disponible, les données nécessaires à l'élaboration du service ou du produit informationnel. Dans le groupe étudié il s'agira des bases de documentations techniques (Code Général des Impôts, Lamy, Codes du Commerce, etc.) mises à la disposition de l'ensemble des collaborateurs sous la forme de bases « on-line » ou sur CD-ROM. Ces bases de données, facilement interrogeables depuis le poste de travail, sont incontestablement perçues comme des éléments de facilitation de l'accès aux informations indispensables à l'activité (en dépit d'inévitables problèmes d'accès au réseau, surtout lorsque les consultants sont en déplacement). *L'information-méthode* qui regroupe l'ensemble des modes opératoires mis en œuvre pour résoudre une question et atteindre les objectifs de l'organisation est propre à cette dernière. Elle est le fruit de l'expérience cumulée des individus qui ont contribué à l'élaboration des dossiers traités (*l'information-produit*) et à la formalisation d'outils méthodologiques qui les rendent reproductibles ou réutilisables. Les métiers du chiffre, sous la pression de la concurrence et parce que la crédibilité de l'activité elle-même l'exigeait (l'authentification et la certification de la sincérité des comptes ou l'audit comptable), ont produit des outils de travail communs et fortement standardisés. Il n'en est pas de même pour les métiers du conseil qui répondent à des demandes très diversifiées en fonction de la taille de l'entreprise cliente, de sa localisation, de ses contraintes sectorielles ou de son activité d'une part ; en perpétuelle évolution compte tenu des constantes modifications des textes de lois et des réglementations, d'autre part.

3.1.Des bases sans partage.

Le déploiement du nouveau système d'information inscrit dans une stratégie d'augmentation de la production de valeur informationnelle à un moindre coût et dans des délais réduits a été l'occasion de mettre en place des bases *Notes* qui ont pour objectif d'être des lieux d'élaboration et de mémorisation des connaissances de la firme dans le domaine du conseil, sous la forme de forums libres Questions / Réponses ou bases thématiques plus structurées présentant des « cas », des montages juridiques ou fiscaux particuliers, des « best practices », etc. Ces bases *Notes* internes sont accessibles de manière très ouverte à tous les collaborateurs, l'objectif qui leur est explicitement assigné étant de favoriser la mise en commun, le partage et les synergies entre les consultants des bureaux dispersés dans le monde entier, chacun disposant d'une expertise précieuse pour la firme.

³⁴⁷ Mayère A. *Pour une économie de l'information*, Presses du CNRS, Lyon, 1990

Les propos recueillis relatifs aux pratiques de contribution et de consultation révèlent de profondes disparités d'usage à l'égard de la collaboration au savoir collectif de l'entreprise.

« On demande à tout le monde d'être de grands communicateurs, de transférer, d'échanger, de partager (...) il y a une tendance au partage universel. Les gens qui ont envie de communiquer le font, et les autres non. Ceux qui n'ont pas envie d'être des stars ne le seront pas ! ».

« Je ne me sers pas des bases Notes, sauf pour les tickets restaurants et les formations, mais pas au sens où l'entreprise voudrait qu'on les utilise, c'est-à-dire les bases de discussion. C'est l'idée de la firme et il y a quinze bases ; aujourd'hui cela prend de l'ampleur, ils veulent vraiment qu'on s'en serve ! ».

Pour encourager les contributions de l'ensemble des collaborateurs, la firme a demandé à chaque bureau de désigner des « correspondants » dont la mission est de « faire passer le message » au niveau local. Mais malgré les appels fréquemment renouvelés, les bases de discussion restent essentiellement alimentées par un nombre restreint de personnes, et plus particulièrement, semble-t-il, par les collaborateurs américains.

« Il y a des bases d'informations sectorielles, alimentées par tous les gens qui travaillent et qui ont des clients dans ce secteur ... en théorie. C'est souvent en anglais, les bases sont alimentées par les US et concernent plutôt les très grosses structures. Je ne les regarde pas, nous c'est plutôt les PME ».

Selon le D.I. France interviewé, cette inégale contribution des pays aurait une explication culturelle et tiendrait à la légendaire indiscipline latine, contrastant avec l'esprit coopératif américain. Elle serait aussi imputable à la pression des rythmes de travail imposés aux consultants, qui n'auraient pas le temps de faire les légères modifications (maquillage des noms de clients et des chiffres confidentiels par exemple) nécessaires à la mise à disposition de documents contractuels. En réponse, des solutions ont été imaginées pour que les consultants envoient leurs documents de travail tels quels à un centre de traitement spécialisé où de nouveaux professionnels pourraient effectuer le « toilettage » des textes. L'argument du manque de temps serait ainsi balayé et selon ce responsable, le problème ainsi résolu.

Cette approche ignore au moins deux choses. Tout d'abord le fait qu'une partie cruciale de l'information est issue d'une co-construction du sens émergeant dans la confrontation directe d'hommes et de femmes qui mobilisent expérience, intuition et prise de risque dans son interprétation ou son utilisation.

« Le capital d'expérience ne peut pas se mettre par écrit. Par exemple, il y a des montages en droit qu'on ne peut pas écrire parce qu'ils ne sont pas toujours complètement « réguliers » et c'est très compliqué. Et puis il faut recouper l'information, voir quel est son intérêt en fonction de la personne qui la donne .»

La seconde concerne la dimension proprement économique de l'information qui fait l'objet de re-facturations internes entre les différents bureaux. Les textes législatifs, par exemple, n'ont de sens qu'en fonction des modalités singulières de leur application au niveau local : seul le recours (payant) à un interlocuteur bien informé sur place sera efficace pour l'exploitation de ces textes.

3.2. Le savoir comme structure hiérarchique et comme modalité d'évaluation.

L'analyse dans une perspective communicationnelle montre aussi que les enjeux de la contribution aux bases, ou – dit autrement – de la subordination des consultants à l'injonction collaborative qui leur est faite, se situent ailleurs. La notion de collaboration suppose qu'une certaine valeur soit reconnue à la participation de chacun, valeur qui doit être d'une certaine manière inconditionnelle, accordée mutuellement sur un principe de confiance préalable. Il ne s'agit pas de nier la nécessité d'une évaluation ex-post du résultat produit et de sa qualité, mais de le faire au titre du collectif de travail solidairement impliqué. La collaboration telle que nous l'avons définie [Lépine ; 2000, vol.1] s'appuie sur un engagement personnel et volontaire mis au service d'un groupe de travail ou d'un objectif, plus que sur la nécessité organisationnelle ou fonctionnelle à travailler ensemble, qui relèverait de la coopération ou dans son acceptation plus étroite de la co-ordination. Cet engagement dans la collaboration n'est pas vérifié dans le cas étudié.

Dans cette situation très fortement individualisée et hiérarchisée, pour expliquer la contribution des consultants à leurs dossiers dans les bases *Notes*, il faut tenir compte de l'inégalité des « valeurs » (au sens de ce qui vaut et qui constitue un capital) liée à la place occupée dans l'échelle hiérarchique. Ce n'est pas la hiérarchisation où la hiérarchie est étroitement liée à l'impétence professionnelle qui engage une légitimité symbolique (celle de l'expertise interne et vis à vis du client), mais aussi pratique (les associés sont des individus dont la signature personnelle peut être engagée devant la loi).

« Dans l'utilisation (des bases), on n'est pas tous égaux. Il y a un problème de compétence personnelle et de niveaux hiérarchiques. »

Ce cabinet, comme l'ensemble des acteurs majeurs de ce secteur, repose en effet sur un système de hiérarchie individuelle la compétence. Compétence qui recoupe partiellement le savoir-faire et les outils nécessaires à l'exercice d'un métier, mais qui est aussi très largement légitimée par la capacité gestionnaire et les habiletés commerciales. Le capital-connaissances mis en avant comme le plus légitime dans une société où l'expertise professionnelle est institutionnalisée au sein d'ordres professionnels est donc un atout nécessaire mais pas forcément suffisant. Le pouvoir n'est réellement accessible qu'à ceux qui disposent d'atouts spécifiques au domaine marchand. En retour l'accès au capital financier attaché au rang d'associé confère une autorité d'expertise qui a peu à voir avec la compétence professionnelle stricto sensu, mais qui est dû aux évaluations des missions d'expertise sont entre les mains de ces acteurs dominants, puisque la progression de carrière est explicitement liée à l'acquisition progressive de la compétence de plus en plus élevées mobilisées sur chaque mission.

Autrement dit, un individu est doté d'un capital-compétence qui correspond à un grade très précis et à un individu de décision et de responsabilité étroitement défini, en principe aligné sur un niveau de connaissance (ou encore de qualification), et en réalité « pondéré » par des atouts qui sont d'ordre plus « relationnels » que professionnels. La connaissance ne vaut réellement que si l'on a aussi la capacité à la vendre et à la faire reconnaître de telle sorte qu'elle devienne transformable en valeur ajoutée économique directement mesurable. Il s'ensuit qu'exposer sa connaissance par le biais de la contribution à une base de données ouverte à tous, et en particulier aux associés, revient à s'exposer à une évaluation doublant les traditionnelles évaluations par mission. Clairement il s'agit de prendre un risque qui est bien supérieur à celui d'un aveu ou un désaveu formulé par des pairs sur un point de discussion strictement professionnel. D'une certaine manière écrire dans une base et faire réaliser ou d'un point de vue personnel, peut être comprise comme une démonstration symbolique de la volonté d'exhiber sa compétence et l'espérance qu'elle soit identifiée par ceux qui - in fine - décident de votre sort. Compte tenu des enjeux de carrière associés, l'usage de cette ressource suppose d'y consacrer une énergie et un temps qui sont déjà mobilisés par l'accomplissement de l'activité principale de travail qui fait l'évaluation sur des critères plus repérables et plus sûrs. Le phénomène observé est traduit par les personnes rencontrées dans les termes de la timidité ou de l'autocensure.

« J'y vais plus pour apprendre que pour transmettre. C'est un peu de la timidité électronique (...) j'aime bien savoir à qui je parle, là c'est comme parler dans un micro avec personne en face, ça me gêne ».

« Pour contribuer aux bases, il faut deux choses, la volonté (et il y a des conceptions diverses de ceux qui ont des choses à cacher et d'autres non) et la capacité : est-ce que j'ai quelque chose d'intéressant à dire, à apporter, à demander ?... c'est de l'autocensure, de la timidité. Partager c'est comme prendre la parole en public... mais il n'y a pas le rapport à l'audience ».

« Je n'ai pas encore le niveau pour apprendre quelque chose à quelqu'un ».

« Il y a peu de questions sur lesquelles nous avons buté et qui justifieraient une contribution. Et puis il y a des raisons matérielles : nous on n'est pas nombreux et on se voit facilement, alors qu'ils sont 130 fiscalistes à Paris, cela justifie plus le forum ».

Outre la crainte de s'exposer au jugement d'autrui, les collaborateurs éprouvent la gêne éprouvée par la situation de communication telle qu'elle se présente sur une base de discussion. La perte des repères habituels de réception et l'absence d'interaction immédiate permettant de valider le registre ou le contenu de communication, sont des facteurs inhibants qui ont été identifiés et analysés. Mais cela n'explique pas complètement la « désertion » des bases forums, car on sait aussi que certaines communautés peuvent fonctionner à distance, partager des documents, des savoirs préexistants à l'utilisation de l'outil (cf. la communauté scientifique qui a donné naissance à l'usage initial d'Internet et développé le Web), mais aussi lorsqu'elles sont fédérées par lui (cf. la communauté virtuelle des développeurs LINUX).

Dans la firme étudiée, l'obstacle ne semble ni technique ni lié à l'inexistence de communautés de travail préalable à l'outil - car dans la pratique quotidienne les consultants du même domaine ou de métiers complémentaires se réunissent ou des échanges informels nombreux - mais plutôt la méconnaissance et au sens accordé au dispositif coopératif mis en place.

« Est-ce que cela renforce le travail de groupe ? ... Non je ne vois pas cela comme ça. C'est surtout au niveau de la productivité (...) Ce que j'ai constaté c'est que pendant une mission on reçoit quelque chose concernant une autre mission (à finir ou à venir), cela permet de mieux coordonner ».

« Le travail d'équipe je l'ai en live sur le terrain ».

« Nous, on se voit sur des missions, des dossiers communs... Non, Notes ne renforce pas la dynamique d'équipe ».

La collaboration ? ...Non je ne sais pas. L'avantage c'est la diffusion rapide d'une information ».

Dans la perception des collaborateurs, mais aussi dans la réalité observable par un analyste extérieur, les systèmes d'*groupware* tels qu'ils sont conçus, apparaissent comme des dispositifs organisationnels qui visent principalement la meilleure coordination des activités, la facilitation des recherches et des transmissions d'informations, et l'accélération des échanges. Ils ne s'inscrivent pas dans une dynamique de changement des relations de collaboration, et ne sont pas soutenus par une politique de ressources humaines qui encouragerait réellement l'attitude collaborative, puisque au contraire le système d'évaluation reste individuellement et individuellement individuels.

Conclusion.

Les deux cas présentés ici ne prétendent pas épuiser les problématiques très diverses des dispositifs de *groupware*, ni celles d'ailleurs de l'entreprise étudiée. D'autres applications analysées sur ce terrain et dans d'autres entreprises très différentes mettent à jour des enjeux importants qui n'ont pas été abordés. Il nous semble toutefois que ces cas ont le mérite d'éclairer l'importance des phénomènes sociaux et communicationnels à l'œuvre à travers les comportements de réserve vis à vis de la mise en ligne des informations et des communications de travail. L'outil technique n'est pas réductible à ses fonctionnalités et son usage n'est pas non plus réductible à des questions de formation, de culture ou d'adaptation des individus à un nouveau mode d'expression ou d'échange. Il doit être replacé dans une perspective large qui rend compte à la fois des logiques organisationnelles, des intérêts des acteurs et des significations attachées à la mise en œuvre de ces dispositifs. Ces significations partiellement lisibles dans les représentations émanant du discours empiriquement recueilli devraient aussi, nous semble-t-il, être recherchées dans l'identification du projet social global au sein duquel les NTIC prennent place à un moment de notre histoire.

Valérie LEPINE
Institut de la communication, Lyon2
Équipe d'accueil Média et Identités
valerie.lepine@univ-lyon2.fr

BIBLIOGRAPHIE RÉFÉRENCÉE

- Bateson, Birdwhistell, Goffman, Hall, Jackson, Schefflen, Sigman, Watzlawick (Textes recueillis et présentés par Winkin Y.) *La nouvelle communication*, Collection Points Seuil, N°136, Paris, 1984
- Daft. R.L. & Lengel R.H. «Information richness : a new approach to managerial behavior and organizational design», in Cummings L.L. & Staw B.M. (Eds.) *Research in organizational behavior*, Vol 6.191.233, Greenwich, CT:AI Press, 1984
- Goffmann E. *Les moments et leurs hommes*, (textes recueillis et présentés par Winkin Y.), Seuil, Minuit, Paris, 1988
- Lépine V. *Les enjeux communicationnels et socio-organisationnels du déploiement de dispositifs de groupware en entreprise*, Thèse en Sciences de la Communication, sous la direction de Miège B., Grenoble 3, 2000
- Levan S.K & Liebmann A. *Le groupware, informatique, management et organisation*, Hermès, Paris, 1996
- Mayère A. *Pour une économie de l'information*, Presses du CNRS, Lyon, 1990
- Saadoun M. *Le projet groupware*, Editions Eyrolles, Paris, 1996
- Trevino L.K., Lengel R.H. & Daft R.L. «Media symbolism, media richness, and media choice in organizations : a symbolic interactionist perspective», *Communication Research*, Vol.14:553.574, 1987

**POUR UNE ANALYSE DESCRIPTIVE DE L'ETHOS COMMUNICATIONNEL DES
"COMMUNAUTÉS" EN LIGNE :
L'EXEMPLE DU DIALOGUE EN DIRECT DE CARAMAIL.**

**Véronique MATTIO
UMR 8143-CNRS
Université de La Réunion**

Introduction

Le recours fréquent à la notion théorique de *communauté* dans les travaux relatifs aux interactions sociales sur internet³⁴⁸, renforce l'intérêt des analyses descriptives des comportements communicationnels sur les *chats*, où l'emploi du terme communauté est fréquemment autoréférentiel.

Fondant notre réflexion sur le travail de Catherine Kerbrat-Orecchioni proposant quelques grands axes graduels susceptibles de fonder les bases d'une typologie des éthnolectes conversationnels, nous avons entrepris de dégager l'"éthos"³⁴⁹ d'une "communauté" virtuelle, " c'est-à-dire sa manière de se présenter et de se comporter dans l'interaction (...), en relation avec les systèmes de valeurs en vigueur dans la communauté". Le terme "communauté" est employé ici de façon essentiellement pragmatique puisqu'il fait l'objet d'une auto-désignation sur le webchat francophone observé. Mais nous observerons

³⁴⁸ Si l'on adopte une perspective interactionniste, toutes les rencontres appartiennent à une classe naturelle unique, l'interaction sociale : " ce qui apparaît uniquement dans des situations sociales, c'est-à-dire des environnements dans lesquels deux individus ou plus sont physiquement en présence de la réponse de l'un et de l'autre " (Goffman, 1974, p. 89). De ce point de vue, les webchats, qui sont des dispositifs de téléconférence textuelle et synchrone sur le web, peuvent être considérés comme une " version réduite de la chose réelle primordiale " selon l'expression d'Erving Goffman, comme le téléphone ou le courrier...

³⁴⁹ "Partie de la rhétorique traitant du caractère de l'orateur et de ceux auxquels il s'adresse, de leur affectivité" in *dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, 1994, coll. Trésors du français, Edition Larousse. Il s'agit d'un ethos "collectif", mais comme le souligne C.Kerbrat-Orecchioni,(1998), l'extension du terme n'est pas nouvelle, on la retrouve chez Bateson(1958,1977).

que certains traits caractéristiques des organisations communautaires sont effectivement repérables dans l'organisation du dialogue en direct sur le web : notamment la recherche de la convivialité, l'entraide ou l'édiction de règles de comportement.

Les conversations en temps réel et en mode texte échangées sur internet peuvent être envisagées comme une forme de variation des conversations³⁵⁰ de face à face³⁵¹ ce qui nous laisse à penser qu'un " ordre de l'interaction cyberconversationnelle " peut-être mis à jour par comparaison avec ce modèle référent. Sur le plan théorique, nous nous fondons sur les acquis de l'interactionnisme, tout en nous appuyant sur la terminologie des conversationnalistes³⁵². L'analyse conversationnelle a pour objectif de " dégager les règles et principes qui sous-tendent le fonctionnement des conversations³⁵³. " La variation de ces règles est généralement examinée entre différentes cultures (contrastivité externe)³⁵⁴, mais nous procéderons ici, dans un but pragmatique, à une adaptation extensive du modèle d'analyse, englobant la " cyberculture ". Internet invente un nouvel " espace-temps " qui " se ramasse en un point où les dimensions géographiques locales et mondiales sont voisines"³⁵⁵, ainsi, même s'il faut admettre qu'individuellement les locuteurs peuvent être plus ou moins influencés par leurs conceptions géo-culturelles de l'interaction, nous proposons de nous attacher au produit de l'ensemble des interactions, afin de dégager les tendances significatives du profil communicatif de la "communauté" dans son ensemble.

Nous soumettrons ici les principaux résultats de nos travaux ayant porté sur la question de l'éthos communicationnel de la communauté caramail³⁵⁶, après avoir au préalable

³⁵⁰ Avec Vion, constatons une finalité " interne " de la conversation, " ... centrée sur le contact et la réaffirmation des liens sociaux. Cette centration entraîne une implication mesurée des sujets quant aux contenus échangés " (Vion, 1992 : 135-136). La finalité de la discussion est toute autre : " La discussion ne produit rien... Si ce n'est l'essentiel : l'expression de la divergence (...) Dans la discussion on cherche moins à s'entendre qu'à justifier le bien fondé de sa thèse par rapport à l'autre " (Bellenger, cité par Vion, Idem : 137) Nous dénommons donc cyberconversations les échanges interactionnels synchrones sur internet, dont on sait, par leur examen, qu'ils ont un caractère informel, relativement spontané et peuvent être qualifiés de familiers. (Le terme cyberdiscussion, pourrait être plus adapté aux forums de discussion bien que ces derniers soient asynchrones)

³⁵¹ La conversation est tenue pour l'exemple canonique de l'interaction : " the basic form of speech exchange system. " (Sachs, Schegloff, Jefferson, 1978 : 47) ; " le prototype de toute interaction verbale " (Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 115). " (Traverso, 1996 : 5).

³⁵²

Pour une approche des webchats centrée sur la question de la structuration de l'intersubjectivité, on se reportera au travail de Julia Velkowska dans le champ de la sociologie phénoménologique et de l'ethnométhodologie. Velkowska, J. 2002 : " Converser par écrit. Ecriture électronique et formes de relation dans les webchats ", (sous réserve de modification) Article à paraître dans *Sociologie du travail* N°2

³⁵³ Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 7

³⁵⁴ Ou entre différentes sous-cultures au sein d'une même société (contrastivité interne)

³⁵⁵ Fdida, S. 1997 : *Des autoroutes de l'information au cyberspace*, Coll. Dominos, Flammarion : 94

³⁵⁶ Cet article s'appuie sur l'analyse des données recueillies dans le cadre d'un mémoire de DEA Langage et Parole (s/d J. Simonin) (Mattio, 2001). La méthodologie a reposé sur l'observation des faits de langage dans leur contexte naturel, et, en particulier, dans un souci de recherche de la plus grande variation, sur les salons 10-14 ans et plus de 40 ans. Observation non-participante le plus souvent (internet permet de résoudre le paradoxe de l'observateur (Labov), bien que se posent des questions éthiques). Toutefois, quelques situations de rupture ont parfois été initiées afin de mettre à jour certaines normes particulières. Une trentaine d'heures

procédé à l'examen des différences de matériel sémiotique disponible pour les interactants selon qu'ils sont en face à face ou reliés, par connexion informatique, au dialogue en direct.

La nature textuelle des échanges impliquant l'utilisation exclusive de procédés linguistiques, l'on évoquera les moyens graphiques alternatifs utilisés par les participants pour pallier le manque de relais intra-interactionnel, l'absence de données paraverbales et non-verbales, cruciales pour l'ajustement des interactions en face à face : comme le signale Reid,

“ Much of our understandings of linguistic meaning and social context are derived from non-verbal cues. With these unavailable, it remains for users of computer-mediated communication to create methods of compensating for the lack. ” (Reid, 1991)

En face à face, l'on dispose de cinq signes paraverbaux pouvant influencer sur le discours : le débit ou vitesse d'élocution, l'intensité vocale, la hauteur de voix, le schéma prosodique et les productions vocales particulières.

Le débit, ou vitesse d'élocution : sur le dialogue en direct, la rapidité de frappe des énoncés dépend essentiellement des aptitudes dactylographiques de chaque émetteur. La rapidité de réponse, nécessaire au sentiment de “ temps partagé ”³⁵⁷, est une qualité appréciée, et fonde un aspect central de la compétence de communication sur le chat.

```
feline.feline1> a.laddy> j'ai du mal a suivre la
(...)
a.laddy> feline.feline1> moi aussi un pv en meme temps hihhi
(...)
a.laddy> ouffff dur à suivre ici
16/04/01
salon 40 ans et plus#562
```

d'enregistrement ont ainsi été analysées.

³⁵⁷ La quasi-synchronicité des échanges est un élément majeur du dispositif de communication sur les chats, ce qui fonde également l'intérêt d'une comparaison avec le face à face.

Cette quête de la promptitude motive pour une large part l'usage d'abréviations³⁵⁸ l'insertion de chiffres et d'opérateurs mathématiques (“ 7 à dire ”) ou encore le remplacement de certains graphèmes (“ Koi ? ”) dans la rédaction des énoncés.

L'intensité vocale : elle peut-être représentée graphiquement par la taille des caractères typographiques. L'administrateur du site propose, dans un menu déroulant, trois formats optionnels désignés par les termes “ murmurer ”, “ parler ”, (qui correspond à l'usage le plus fréquent) et “ HURLER ”. Par défaut, le système présélectionne “ parler ”. Notons que, comme en face à face, HURLER équivaut rapidement à une pollution non plus sonore mais visuelle, à l'écran... Une quatrième possibilité, l'écriture dite par “ vague ”, est offerte au connecté.

```
taz_99991> 123_45> HEHOHE JE PARLE PAS AU SOUR
yeux-bruns> taz_99991> ne crie pas ca sert à rien
taz_99991> yeux-bruns> POUR KOI
(...)
yeux-bruns> taz_99991> pcq nous sommes pas sourds ici
taz_99991> yeux-bruns> SES PAS DE FATE SI IL ME PARLE PAS
(...)
taz_99991> yeux-bruns> OU I ME REPOND PAS
yeux-bruns> taz_99991> ne crie pas il va le faire
06/04/01 01h48
40+#420
```

Que les participants recourent aux verbes “ parler ” et “ crier ”, pour désigner, non une activité vocale, mais un échange scripté est significatif, bien que cette référence à une situation de face à face, soit également induite dans le dispositif (menu déroulant). L'on peut y voir une illustration du constat de Jack Goody, en préface à son ouvrage *Entre l'oralité et l'écriture* : “ ... alors que l'écriture peut remplacer l'interaction orale dans certains contextes, elle ne réduit en rien le lien locuteur-auditeur qui constitue la nature même des actes linguistiques. ”.

La hauteur de voix : difficile de trouver une équivalence graphique, hors du cadre sonore.

³⁵⁸ Ces abréviations sont plutôt jargoneuses et constitutives d'une “cyberculture”: c'est le cas de “lol”acronyme de “Loud of laughing”, dont l'équivalent français sur le marché est “mdr”pour souligner “Mort de rire”.

Les intonations, ou schéma prosodique : l'usage de certains procédés linguistiques (comme l'étirement de certaines syllabes) permettent de créer artificiellement un contour intonatif. Les participants peuvent également recourir aux signes de ponctuation, aux majuscules ou encore à différentes couleurs de police de caractère.

Malgré le caractère textuel des échanges, notons que certaines activités purement vocales peuvent être signifiées à l'écran, le chant par exemple. Évidemment, dans ce cas, la signifiante de l'activité ne peut-être perçue qu'à la faveur d'un bagage culturel commun.

Enfin, signalons les productions vocales particulières (raclements de gorge, grognements...) ainsi que les interjections, très fréquentes, qui nécessitent d'être retranscrites en toutes lettres sur le chat (emprunt des expressions, notamment onomatopéïques de la bande dessinée) malgré leur caractère spontané en face à face.

lapate.fraiche> felinnoir> probleme moi grrrrrrrr

(...)

btitous> felinnoir> wouaaaaaa et ou cela ?

08/05/01 22h

40+ #915

ou encore :

le_pseudo_ki_fait_parler> oi c tres beau

21/03/01 14h08

10 - 14 ans#218

Il ne s'agit évidemment pas ici d'envisager tous les aspects d'une comparaison entre les deux modes d'échanges que constituent le face à face et le chat³⁵⁹. Nous nous limitons à interroger leur différence de nature : verbale pour la conversation, graphique pour la cyberconversation. Ce qui nous amène à modifier nos conceptions traditionnelles de l'oral et de l'écrit :

“ Communication and language theorists make a sharp distinction between the spoken and the written word. That distinction is based on a perception of temporal and spatial proximity in

³⁵⁹ Il est deux aspects fondamentalement distinctifs de ces deux formes d'échanges : le mode oral (sur lequel repose généralement les conversations de face à face) VS le mode écrit (imposé par le cadre graphique de l'interface) et le rapport à l'espace. Sur internet, il n'est pas de co-présence physique, mais situationnelle. Les conséquences sont d'importance : le *chatter* est ubiquiste (il peut fréquenter plusieurs salons de discussion simultanément), son degré d'observation et son degré d'exposition ne sont pas indissociablement déterminés (il peut voir sans être vu), il est tout à la fois acteur et spectateur de sa propre conduite, son rapport à l'altérité repose sur l'anonymat, etc.

the case of spoken communication, and distance in the case of written communication (...) Chat programs deal in a form of synchronous communication that defies conventional understandings of the differences between spoken and written language.” (Reid, 1991)

Selon la terminologie d’Hazaël-Massieux³⁶⁰, les participants aux chats auraient recours à une langue orale graphiée, fondée sur une transcription de l’oral et conservant le rôle essentiel de l’intonation sur le plan grammatical et expressif. Pourtant, la cyberconversation, écrite, répond à des caractéristiques considérées jusqu’alors comme spécifiques des situations de l’oralité³⁶¹: elle n’est pas différée, le message demeure susceptible d’adaptation, et l’usage des déictiques est attesté (même s’il semble rare) :

smg.justine1> loverman56> a qui tu parles
loverman56> smg.justine1> quan
smg.justine1> la
21/03/01
Salon 10-14#113

L’on citera, pour conclure provisoirement, deux propositions terminologiques pour désigner cette forme d’écrit oralisé qui a cours sur les chats : l’une est formulée par le

³⁶⁰ Marie-Christine Hazaël-Massieux qualifie la langue orale comme la langue écrite de parlée ou de graphiée (dans l’histoire des sociétés comme celle des individus, l’oralité précède l’écriture), la langue écrite pouvant être vocalisé. Et de résumer en un tableau les quatre étapes successives du passage d’une langue d’une situation d’oralité à une situation d’écriture :

- Stade 1 : la langue orale parlée : spontanée et susceptible d’élaboration quant à sa composition et son rythme. Constitue le ferment d’une littérature orale. La prosodie revêt un caractère fondamental.
- Stade 2 : la langue orale graphiée : transcription de l’oral. Conserve le rôle essentiel de l’intonation sur le plan grammatical et expressif.
- Stade 3 : la langue écrite graphiée : adaptée à une communication *in absentia*. Atteint un seuil de standardisation par établissement de règles. La place dévolue à l’intonation s’affaiblit au profit notamment de procédés lexicaux.
- Stade 4 : la langue écrite parlée : autonome de la langue orale. Conserve à l’intonation une unique valeur de redondance.
-

³⁶¹ Sur le dialogue en direct, le salon “ blagues ” est particulièrement propice à l’observation de cet écrit oralisé : les plaisanteries fondées sur ce que l’on appelle communément des jeux de mots, impliquent en effet dans le cadre textuel, une transcription (ortho-)graphique de l’équivoque phonétique.

cerealkiller23> tonton_du-web> pourquoi les anges ne dorment pas?
tonton_du-web> cerealkiller23> vasy
cerealkiller23> parceque jesus cris

(19/03/01 15h30, Salon blagues)

linguiste Jacques Anis³⁶², qui préconise l'emploi du mot-valise " parlécrit "; l'autre, par Philippe Hert³⁶³ introduisant l'idée d'une " quasi-oralité de l'écriture ".

Après ce rapide inventaire des différences de matériel sémiotique disponibles dans les deux cadres de l'interaction, le face à face et le face à face médiatisé par ordinateur, tentons d'aborder plus avant la question du " profil communicatif " de la communauté Caramail.

La conception et l'expression de la relation interpersonnelle au sein d'une communauté peuvent être évaluées selon trois axes graduels : Celui de la relation " horizontale ", de la relation " verticale ", référant respectivement à la distance et au pouvoir, et l'axe du consensus opposé au conflit³⁶⁴ⁱⁱ.

La distance (relation " horizontale ") :

Au risque de frôler la tautologie, il faut signaler que dans un cadre interactionnel fondé sur la lecture, l'émission et la réception de messages écrits, l'on se trouve de fait en l'absence de données liées à la proxémique (gestion de la distance entre les participants). C'est une co-présence situationnelle et non physique qui unit les interactants. La distance n'est donc pas " négociable " physiquement entre individus, puisque structurellement imposée par le cadre de l'interaction³⁶⁵

En revanche, l'observation du marqueur des modalités de l'adresse est significatif.

Ainsi, sur le dialogue en direct, le tutoiement est de rigueur, comme l'utilisation d'appellatifs familiers. La communauté caramail semble se rattacher, sur ce point à des sociétés à *éthos de proximité* :

eurydice_la_douce> sylvette2001> désolée ma puce! je peux pas t'aider!

21/03/01 16h

Salon 30 - 40 ans#151

antony_xrs> lepoint01> slut mon canard

19/03/01 16h30

³⁶² Internet, communication et langue française, s/d Jacques Anis, Paris, Hermès Science, 1999. cité par laurence.mundschau dans LA LIBRE BELGIQUE, 4 juin 2000.

³⁶³ Internet, communication et langue française, s/d Jacques Anis, Paris, Hermès Science, 1999. cité par laurence.mundschau dans LA LIBRE BELGIQUE, 4 juin 2000.

³⁶⁴ Kerbrat-Orecchioni, Idem. : 72

³⁶⁵ Précisons que dans les cas des " Palaces ", ces logiciels client/serveur textuels et graphiques, la gestion des avatars (personnages graphiques symbolisant les différents usagers) s'apparente à de l'organisation proxémique. Voir sur ce point, l'étude de Verville et Lafrance

L'usage des hypocoristiques, des termes de tendresse est particulièrement notable.

Il ne faudrait pourtant pas conclure du cadre expressif des interactions scriptées qu'il ne permet que l'expression verbale : l'on notera quelques procédés de substitution à ces gestes, regards et autres mimiques d'expression, qui, en face-à-face, sont autant d'indices directionnels dont on ne peut se passer " sans mettre en danger l'interaction³⁶⁶" (les smileys³⁶⁷ ou les imasettes par exemple). En matière kinésique, l'utilisation de caractères typographiques pour simuler le contact physique est significative. Prenons l'exemple du baiser ou de l'étreinte.

Comme l'ont souligné Verville et Lafrance pour le Palace de Génération Net³⁶⁸, certains usagers du dialogue en direct, ont coutume de " se donner la bise, à l'image des peuples latins ". La formalisation de ce contact intervient par l'émission de plusieurs lettres X majuscules : XXXXXXXX. L'usage très fréquemment observé du baiser :-@ lors d'une étude précédente³⁶⁹ n'apparaît pas dans le corpus 2001³⁷⁰. Quant au recours aux parenthèses, apparemment fréquent sur le Palace The Mansion, (((good bye))) " histoire de simuler l'étreinte des adieux ", il n'a pas été observé sur le webchat de Caramail.

Enfin il faut souligner un aspect fondamental des interactions en ligne : elle repose sur l'anonymat et il n'y a pas de condition prérequis, d'interconnaissance préalable ou de relation de services nécessaire à la mise en contact des interactants (à la différence du courrier ou du téléphone). D'où une tension constante dans les relations interpersonnelles, entre intimité et anonymat.³⁷¹

Le pouvoir (relation " verticale ") :

La valorisation des notions d'égalité et de convivialité prônée notamment dans la charte d'adhésion au serveur tend à caractériser la communauté caramail, comme " ethos égalitaire ". Plusieurs indicateurs viennent le confirmer : l'absence de préséance imposée lors de l'ouverture des cyberconversations, la symétrie des formes de l'adresse et plus

³⁶⁶ Goffman, 1991 : 214

³⁶⁷ Les smileys sont aussi dénommés emoticons, ou encore icônes des émotions : il s'agit d'une suite de caractères ASCII qui symbolise une expression du visage. Reid définit les smileys comme " a system of presenting textual characters as representations of physical action. Commonly known as 'smileys', CMC users employ alphanumeric characters and punctuation symbols to create strings of highly emotively charged keyboard art " (Reid, 1991)

³⁶⁸ Verville et Lafrance, 1999 : 193

³⁶⁹ Mattio, 1999:193

³⁷⁰ Ce qui peut laisser supposer l'idée d'une appropriation progressive et variable du dispositif technique par les utilisateurs mais pose également la question de la variation des pratiques suivant les salons

³⁷¹ Cf. Velkovska 2002, en particulier sur la figure de l'étranger (d'après Simmel).

généralement des comportements : “ plus le comportement adopté par les partenaires de l’interaction (...) est symétrique plus il connotera l’égalité interactionnelle³⁷²”.

La symétrie des comportements peut apparaître dans le réemploi d’expressions idiomatiques à fonction d’ajustement : l’exemple suivant est extrait d’une séquence d’observation participante, où une situation de rupture est instaurée.

poischiche00> retho7> hé bah alors ma poule... on trouve plus son clavier???!!!!

(...)

retho7> poischiche00> tu t endormi sur le clavier ma poule

05/04/01 01 h51

salon 10-14 ans #579

Mais cette forte idéologie égalitaire³⁷³ est souvent battue en brèche :

Techniquement, les participants ne disposent pas des mêmes compétences informatiques et de réelles relations hiérarchiques, bien que peu contraignantes, existent entre les membres “ ordinaires ”, les membres créateurs de salons, les modérateurs, capables d’éjecter un membre à la conduite déviante et les administrateurs³⁷⁴. L’égalité (accentuée par le caractère anonyme des relations) constitue toutefois une sorte d’idéal interactionnel. Mais cette égalité n’a rien de pacifique : la propension à l’affrontement au sein de la communauté est un autre trait caractéristique du profil communicatif des membres.

Le conflit versus le consensus :

Kerbrat-Orecchioni oppose “ les cultures qui se caractérisent par la recherche permanente du consensus, et l’évitement systématique des conflits (...) et les cultures à éthos plus “ confrontationnel ”, qui se montrent beaucoup plus tolérantes, voire bienveillantes, envers la communication conflictuelle³⁷⁵... ”.

L’ensemble des interactions sur le dialogue en direct de Caramail, n’est pas homogène : premier constat, la recherche de consensus et les comportements d’accommodement sont nécessairement appliqués en l’absence de strictes mesures correctrices. Mais, second constat,

³⁷² Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 74h

³⁷³ Idéologie par ailleurs en cours dans les sociétés occidentales modernes. Idem : 79

³⁷⁴ Latzko-Toth G., 2000 : “ L’Internet Relay Chat : un cas exemplaire de dispositif sociotechnique ” [en ligne] : <http://commposite.uqam.ca/2000.1/articles/latzko3.htm> (page consultée en février 2001)

³⁷⁵ Kerbrat-Orecchioni, Idem : 83

la communication conflictuelle tient également une grande place, comme le montre l'examen des échanges réparateurs³⁷⁶, et des processus de schismogénèse³⁷⁷.

L'on constate que pour une durée quasi-équivalente d'observation sur les salons 10-14 ans et plus de 40 ans (environ 10 heures chacun) un nombre de situations réparatrices relativement similaire (35 pour les salons 10-14 ans, 30 pour les salons plus de 40 ans) est recensé³⁷⁸. Reste qu'à l'intérieur de ces mêmes situations, se cachent de fortes variations. Proportionnellement, l'on constate une plus forte domination des offenses de contenu chez les plus jeunes, même s'il faut souligner plus de "cumul" dans les atteintes forme-contenu, sur les salons plus de 40 ans³⁷⁹.

Si l'on s'en tient purement aux excuses, on note d'abord qu'elles sont très peu nombreuses ce qui, en soi, était prévisible puisqu' "un certain nombre d'études confirment que les excuses sont à la fois plus fréquentes et plus insistantes en relation distante qu'en relation familière³⁸⁰". Les réparations interviennent typiquement après des offenses de formes : l'on peut ainsi en conclure que la première règle du savoir converser sur le chat est celle du codage³⁸¹. En revanche, les offenses de contenu, comme les insultes, bien que fréquentes sont rarement réparées (mais elles sont par nature irréparables). Il faut sans doute y voir un signe de la tolérance des membres à l'égard de la communication conflictuelle, mais aussi leur

³⁷⁶ Les infractions au comportement correct nous fournissent en effet "l'occasion d'étudier les genres de présupposés qui sous-tendent le comportement interactionnel adéquat" Cf. Goffman, E. 1988 : *Les moments et leurs hommes*, textes recueillis et présentés par Y. Winkin, Seuil-Minuit: 97. Par l'examen systématique des activités réparatrices, nous pouvons établir l'inventaire des délits conversationnels au sein de la communauté virtuelle caramail, et dégager ainsi, "à contrario les règles du savoir-converser" (Kerbrat-Orecchioni, Idem. : 156).

³⁷⁷ Cf. Winkin Y., 1984 : *La nouvelle communication*, pour la notion de schismogénèse symbolique : " (...) dans Naven, Bateson avait décrit sous le terme de "schismogénèse" (complémentaire et symétrique) les conditions de possibilités d'éclatement d'un système social." (1984 : 34-35) "Il distingue une schismogénèse "symétrique", où les interactants répondent au don par le don (potlatch), à la violence par la violence, etc., d'une schismogénèse "complémentaire", où les partenaires s'enfoncent de plus en plus dans des rôles du type domination/soumission ou exhibitionnisme/voyeurisme." (1984 : 29-30).

³⁷⁸ Pour une définition précise des différents types d'échanges réparateurs et des modalités de recueil de ce type de données, cf. Mattio, 2001

³⁷⁹ Pour une définition précise des différents types d'échanges réparateurs et des modalités de recueil de ce type de données, cf. Mattio, 2001

L'on peut caractériser les offenses selon différents critères, mais nous limiterons la distinction ici aux offenses "de forme" et aux offenses "de contenu" :

Les premières concernent les ratés, étudiés par Goffman dans *Façons de parler* (1981), les violations volontaires ou involontaires du tour de parole et de tout autre composante du système conversationnel (l'absence de désignation du destinataire par exemple). Mais aussi, et plus typiquement sur le chat, les smileys (il nous faut envisager cette possibilité) et l'émission de messages multiples. Les secondes portent sur la transgression des lois du discours (pertinence, exhaustivité, informativité) ou, plus généralement, sur tous les "Face Threatnings Acts" (F.T.A.s).

³⁸⁰ Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 176

³⁸¹ On note que le décodage fait souvent appel à la capacité d'interprétation des locuteurs, fondée sur l'empirisme, car le mauvais codage est souvent lié à l'inversion de graphèmes, voire, la substitution récurrente de certains graphèmes par d'autres, en raison de leur proximité sur le clavier.

relative incapacité à recourir à une autorité coercitive pour mettre un terme à l'offense³⁸² Par ailleurs, même prises au pied de la lettre, les offenses ne portent pas matériellement et physiquement à conséquences.

Reid signale que l'expression de la colère, des insultes et de la haine est un phénomène commun à toutes les formes de Communications Médiatisée par Ordinateur, et que IRC³⁸³ ne fait pas exception. Le chat de Caramail sur le web, en est également le reflet.

D'une façon générale, la durée des processus de schismogénèse, en particulier symétrique, engagé entre deux participants est variable, mais ne se mesure pas à l'échelle des usages en face à face. En raison de l'anonymat et ses corollaires (l'impossibilité de recourir à des représailles brutales notamment³⁸⁴, la durée de ce type d'échange peut être très longue et ce dernier focaliser toute l'attention du salon.

L'application des règles orthographiques et syntaxiques normées de l'écrit font par ailleurs l'objet d'une très vaste tolérance sur le chat, au regard de l'importance des transgressions. Il s'agit là d'un trait saillant des cyberconversations : l'absence d'usage normé du " parlécrit " (même si par ailleurs des pratiques récurrentes et spécifiques sont observées, qui pourraient être constitutives d'un nouveau mode communicatif).

Plus qu'une tolérance, cet écart avec la norme semble légitimé par les acteurs qui revendiquent fortement cet état de fait, lors d'observations en situation de rupture.

retho7> poischiche00> tu comprend pas le fr

(...)

poischiche00> retho7> si justement... tu veux que l'on corrige tes fautes d'orthographe à ce sujet??!!!

(...)

retho7> poischiche00> tu voi pas conard qe l on et sur un chat et on parle comme cela tete de bite sur un chat alors ferme ta gueule avant de parler et va niker les ppiles

poischiche00> retho7> vexé????!!!!!!

(...)

³⁸² Des modérateurs existent mais leurs services ne peuvent être garantis.

³⁸³ Il existe différentes applications internet permettant la communication interpersonnelle synchrone, parmi lesquelles il nous faut distinguer I. R. C., *Internet Relay Chat*, des dispositifs de chat par le Web. Ils ont en commun leur caractère textuel et synchrone, mais utilisent techniquement des protocoles différents. IRC est un protocole internet, comme FTP, conçu pour le téléchargement de fichiers, ou HTTP, pour l'accès au Web. IRC peut être qualifié de protocole ouvert, c'est-à-dire non-marchand, à la différence d'un webchat hébergé par le site d'une société à but lucratif. (La publicité servant à financer le fonctionnement des sites du web, l'accès au webchat est généralement gratuit.) Bien que la distinction de protocole entre IRC et les Webchats s'impose, elle ne doit pas masquer la grande similarité des deux cadres de l'interaction.

³⁸⁴ Ce qui n'empêche pas les participants de proférer des menaces physiques...

retho7> poischiche00> non pas du tou c toi qui devrai l etre quand on ne se pas se que l on di
petit con

05/04/01 01 h51

salon 10-14 ans #579

Reste que la norme est parfois le dernier rempart contre les offenses. C'est là une stratégie de défense typique : les locuteurs feignent de prendre pour une offense de forme ce qui est par essence, une offense de contenu (injures, insultes).

girl_love_boys1> daria_930> fair me la conas

daria_930> girl_love_boys1> quoi répètes en francais

05/04/01 23h37

Salon : 10-14 #563

A l'instar de Reid, on relèvera que c'est par la transgression des normes conventionnelles en cours dans les sociétés occidentales actuelles, que se forment aussi les normes cyberconversationnelles : " It is this freedom from convention that allows IRC users to create their own conventions, and to become a cohesive community " (Reid, 1991)

Conclusion

Sur le site de Caramail, il nous faut semble-t-il considérer comme réel le sentiment communautaire, ou, tout au moins, même si la différence est majeure, la volonté de sa création. Par l'examen de certains indicateurs, le profil communicatif de la communauté Caramail peut être décrit à grands traits comme fondé sur un idéal de proximité et d'égalité malgré une forte propension à la confrontation³⁸⁵. Reste à savoir dans quelle mesure cette tentative de description de l'éthos d'une communauté en ligne, nous renseigne effectivement sur les caractéristiques spécifiques de la communauté étudiée³⁸⁶, ou plus généralement sur une

³⁸⁵ Si l'on se réfère au corpus observé, il faut préciser qu'il s'agit non pas de confrontation d'arguments (ni même d'opinions) mais de confrontations de personnes. En terme d'espace public, le dialogue en direct de Caramail se révèle moins une sphère de discussion (Habermas) qu'une scène d'apparition (Harendt).

³⁸⁶ Rappelons que le corpus n'a porté que sur les salons de type " générationnel ", en particulier " 10-14 ans " et " + 40 ans ". L'on peut penser que les rites interactionnels, relatifs à l'ouverture des cyberconversations par exemple, varient également en fonction de la thématique des salons, qui oriente les échanges et rassemble les participants autour d'un centre d'intérêt : le " salon informatique " ou le " salon blagues " ne regroupent pas le même profil de chatteurs, qui ne disposent pas nécessairement des mêmes attentes ni de la même façon d'être

“ cyberculture conversationnelle ”, commune à toutes les formes de communications textuelles et synchrones par ordinateur. Car de nombreuses similitudes apparaissent entre les comportements communicatifs observés sur Internet Relay Chat et sur les Webchats, et seule une approche comparative pourrait permettre d’interroger plus en profondeur les spécificités intrinsèques de chaque communauté de chatteurs. D’autant que ces pratiques sont en permanente construction. Moins de 15 ans après l’implantation par l’informaticien finlandais Jarkko Oikarinen du protocole de communication synchrone et multipolaire que constitue l’“ Internet Relay Chat ” (IRC), son usage est toujours en cours d’appropriation, d’où l’intérêt également des approches diachroniques.

Véronique MATTIO
UMR 8143-CNRS
Université de La Réunion
Veronique.mattio@univ-reunion.fr

Bibliographie

Anis J. 1998 : *Texte et ordinateur : L’écriture réinventée ?* De Boeck Université, Coll. Méthodes en sciences humaines

Goffman E.

1973a : *La mise en scène de la vie quotidienne*, T1 La présentation de soi, Minuit

1973b : *La mise en scène de la vie quotidienne*, T2 Les relations en public, Minuit

1974 : *Les rites d’interaction*, Minuit

1988 : *Les moments et leurs hommes*, textes recueillis et présentés par Y. Winkin
Seuil/Minuit

Goody J. 1994 : *Entre l’oralité et l’écriture*, Coll. Ethnologies, P.U.F.

Hazaël-Massieux M. C. 1989 : “ La littérature créole : entre l’oral et l’écrit ? ” in R. Ludwig (Ed). : *Les créoles français entre l’oral et l’écrit*, Tübingen, Gunter Narr Verlag
ScriptOralia 16, pp : 276-305.

ensemble à distance.

Hert P. 1999 : “ Quasi-oralité de l’écriture électronique et sentiment de communauté dans les débats scientifiques en ligne ”, *Réseaux*, n°97, Hermès, pp : 213-259

Kerbrat-Orecchioni, C.

(1994) 1998 : *Les interactions verbales*. Tome 3 : *Variations culturelles et échanges rituels*, chap. 2, Coll. U “ Linguistique ” Colin_

(1994) 1998 : *Les interactions verbales*, T3 Variations culturelles et échanges rituels, Coll. U “ Linguistique ” Colin

Latzko-Toth G. 2000 : “ L'Internet Relay Chat : un cas exemplaire de dispositif sociotechnique ” [en ligne] : <http://commposite.uqam.ca/2000.1/articles/latzko3.htm>

(page consultée en février 2001)

Mattio V. 2001 : *Les cyberconversations, analyse interactionnelle*, Mémoire de DEA Langage et Parole (s/d J. Simonin), Université de La Réunion, [en ligne] : <http://cyberconversations.free.fr>

Mattio V.2000 : *Converser sur Internet : un “ nouveau face à face ”*, Mémoire de Maîtrise (s/d J. Simonin), Département des Sciences de l’Information et de la Communication, Université de La Réunion

Reid E. 1991 : *Electropolis : Communication and Community on Internet Relay Chat*, mémoire déposé à l'University of Melbourne, Dept. d'histoire, Australie, [en ligne] : <http://www.crosswinds.net/~aluluei/electropolis.htm> (page consultée en février 2001)

Verville D. et Lafrance J-P 1999 : “ L’art de bavarder sur Internet ”, *Réseaux*, n°97, pp : 180-209

Patrick Rebollar
Université Nanzan (Nagoya, Japon)

Supposons qu'il existe des échanges littéraires en ligne.

Supposons que quelque chose de littéraire puisse s'échanger – qu'une chose soit donnée et qu'une autre, ou la même, soit rendue – et que ce soit littéraire... ou au sujet de la littérature.

Je dis « supposons », car il ne faut pas considérer cela comme acquis. À considérer cela comme acquis, évident, voire automatique, on risquerait justement d'éviter de le penser ou d'empêcher que cela n'arrive jamais.

Or, beaucoup de choses, dans l'internet, sont automatiques, automatisées – et rejettent peut-être d'emblée la possibilité d'une aventure littéraire... À cause de l'automatisation. L'automate n'est ni aventurier, ni littéraire...

Alors quels pourraient être ces échanges ?

Et qu'est-ce qu'ils pourraient ne pas être ?

Dans le domaine des textes et du patrimoine, on peut essayer de différencier – je ne dis pas opposer – différencier deux modèles : Gallica³⁸⁷ et l'ABU³⁸⁸, qui tout deux diffusent des œuvres du domaine public, libres de droits.

Gallica, c'est-à-dire la banque de textes en ligne de la BNF, donne... et ne reçoit rien.

Gallica met à la disposition des usagers une quantité extraordinaire et merveilleuse de textes de notre patrimoine littéraire, dans un geste particulièrement désintéressé – mais ne reçoit rien des usagers. Sauf des messages de félicitation, de protestation ou de questionnement, mais qui ne sont pas publics, qui sont tenus à part, gommés de la communication.

³⁸⁷ Cf. <http://gallica.bnf.fr/>.

³⁸⁸ Cf. catalogue des auteurs de l'ABU : <http://abu.cnam.fr/BIB/auteurs/> ainsi que la page d'informations et protocoles : <http://abu.cnam.fr/INFO/>.

De son côté l'ABU (souvent appelée A.-B.-U. alors qu'il faudrait dire « abou »), Association des bibliophiles universels, toute critiquable qu'elle soit parfois quant à la fiabilité des textes, fonctionne d'une autre façon puisqu'elle accueille des textes préparés par des contributeurs et que ce fonctionnement est affiché en ligne et donné comme modèle pour susciter de nouvelles contributions.

Ces deux cas illustrent deux types concurrents – je ne dis pas ennemis – concurrents de fonctionnement du réseau, peut-être pas seulement dans le domaine littéraire d'ailleurs.

D'un côté, une autorité très bien organisée mais plutôt opaque qui diffuse sans rendre compte de l'utilisateur, comme une centrifugeuse de données. Bien sûr, sa qualité n'est pas ici mise en cause, il ne s'agit que de montrer le modèle de communication.

De l'autre côté, une structure semble-t-il ouverte accueillant des contributions contrôlées sous protocole (pas n'importe quoi, non plus) en vue de leur mise à disposition, donc un organisme à la fois centripète et centrifuge.

Le site Athena³⁸⁹, serveur de textes de l'université de Genève, semble être un hybride de ces deux modèles, muni d'un index volumineux renvoyant aux autres sites de textes en ligne quand le texte n'est pas chez Athena.

Tous trois ont en tout cas en commun d'être parmi les premiers, dans les années 90, à avoir mis en ligne des textes du domaine public. Ce qui veut dire aussi qu'ils ont été conçus selon un plan et dans un langage informatique qui sont déjà d'une autre génération. Leur évolution est particulièrement intéressante à observer car elle permet d'historiciser le fonctionnement d'internet. J'espère que des études exploreront cette piste que je ne fais ici que signaler.

Outre l'accès aux textes du domaine public, les échanges littéraires en ligne, s'ils existent, doivent aussi se faire dans l'information sur l'édition nouvelle (la « rentrée littéraire », notamment), l'information sur la recherche et les publications de travaux, l'information sur les manifestations publiques (conférences, colloques, lectures, etc.), mais aussi par l'échange d'opinions, la prescription d'ouvrages et le débat d'analyse.

Évidemment, il y aura aussi échange littéraire dans le domaine de la création, soit par diffusion d'œuvres récentes ou inédites, soit par projet, qu'il s'agisse de projets sur le modèle concurrentiel (envoyer des nouvelles ou des poèmes pour gagner quelque chose, ne serait-ce que de la notoriété et de l'estime), ou de projets de type collaboratif (construire une œuvre à plusieurs).

³⁸⁹ Cf. liste des œuvres par auteur : http://un2sg4.unige.ch/athena/html/fran_fr.html.

En simplifiant à l'extrême, ce qui n'est pas nécessairement utile, mais on pourra toujours en discuter par ailleurs, je dirai qu'il y a tentative d'échange en ligne dans trois domaines « littéraires », qui sont peut-être les trois dimensions sociales de la littérature : le patrimoine littéraire, la création littéraire et la littérature grise (la presse, les opinions, les productions universitaires).

Je soulignerai tout d'abord que toutes ces activités, lorsqu'elles ont lieu dans l'internet, empiètent sur le terrain des médias et institutions classiques, d'avant l'internet : maisons d'édition, bibliothèques, écoles et universités, librairies, journaux, revues, etc. D'où leur réticence, pour ne pas dire plus !

Or il en va très différemment selon qu'il s'agit d'activités rémunérées par des entreprises ou d'activités bénévoles au sein d'un site à but non lucratif. On retrouve ici en partie la différence entre Gallica et l'ABU.

Voyons cette différence dans le domaine des échanges d'information, par exemple en évoquant deux sites entre lesquels mes étudiants japonais ne voyaient pas beaucoup de différences avant que je ne leur en signale : auteurs.net et Zazieweb.

Le premier, Auteurs.net³⁹⁰, qui prétend être ou détenir, je cite, « le meilleur du web littéraire », est une émanation de la revue *Lire*, ce qui est facile à déceler car les pages d'Auteurs.net renvoient très souvent au site de la revue. Au point que l'on se demande s'il ne s'agit pas uniquement d'une entreprise de rabattage ! Quoi qu'il en soit, Auteurs.net consiste surtout en une banque de liens et de critiques sur des sites littéraires du monde entier. Là encore, je ne parle pas de la qualité mais de types de sites internet, de structure et de stratégie communicationnelles.

Le second, Zazieweb³⁹¹, sous-titré « la communauté des e-lecteurs », est un site qui fut d'abord individuel avant de devenir associatif et contributif. Pour ma part, je ne dirai pas « communautaire » car ce terme a un sens assez flou et sa définition pose plus de problèmes qu'elle ne rend de service.

L'observation de ces deux sites est très intéressante car en évoluant, ils s'hybrident tout en se différenciant. Auteurs.net accueille des avis de lecteurs et devient, au moins en apparence, contributif, tandis que Zazieweb, en devenant un site de référence doit sans doute en passer par des processus de normalisation de l'information, d'automatisation de la mise en ligne, etc., choses qui peuvent, je dis bien *peuvent*, éventuellement, nuire à l'expression directe, à la diversité des points de vue.

³⁹⁰ Cf. <http://www.auteurs.net/>.

³⁹¹ Cf. <http://www.zazieweb.fr/>.

Car, dans un site comme dans l'autre, s'il est souhaitable que les opinions soient mises en valeur, il faut aussi que l'information soit garantie...

Par exemple, quelle peut être la valeur de l'avis d'une personne, trouvé l'an dernier sur Auteurs.net, qui contestait l'utilité de la concordance balzacienne mise en ligne par le professeur Etienne Brunet à l'université de Nice ? On peut en contester la présentation, contester la facilité d'exploitation sans guide pédagogique, mais on ne peut remettre en cause *l'utilité*... Or ce seul avis, mis en marge de la présentation « officielle » par Auteurs.net, est extrêmement dissuasif. En fait, il désactive le lien vers le site et contredit la mission de réticulation d'Auteurs.net. On peut parler de démagogie involontaire, de démagogie passive... voire de démagogie tout court.³⁹²

En donnant la parole à tout un chacun, Zazieweb court aussi ce risque de la démagogie. J'espère qu'Isabelle Aveline, fondatrice et animatrice de Zazieweb, en est consciente et qu'elle trouvera le moyen de l'éviter.

Le site qui est à mes yeux la meilleure réussite universitaire dans ce domaine de l'information littéraire et qui, par hybridation, a trouvé un bon équilibre entre l'institutionnel et le contributif, entre l'image d'une autorité qui engendre la confiance et la réalité technique des contributions en ligne, c'est le site Fabula³⁹³. Sa notoriété a été fulgurante – Fabula est devenu en quelques mois un site de référence pour un bon nombre d'enseignants, de chercheurs, d'étudiants, d'amateurs. Malgré une bourde de communication au lancement de sa liste de discussion sur le théâtre, Dramatica, qui a grossièrement marché sur les pieds de l'historique liste Quéâtre.³⁹⁴

D'une exceptionnelle qualité littéraire, le site Remue.net, d'abord créé par François Bon puis lui aussi transformé en association, a trouvé un autre équilibre, intime et chaleureux, entre information et création en ligne. Là encore, le fondateur en reste l'animateur de référence et maintient avec ses collaborateurs une sélectivité salutaire : celle du goût personnel. On y défend Pierre Bergounioux, Lydie Salvayre et Pascal Quignard, entre autres, mais on fait

³⁹² Entre la préparation et l'édition de cette communication (et comme pour nous donner raison), le site Auteurs.net a fermé, euphémiquement il « déménage », en renvoyant au site de *Lire* (www.lire.fr), section « Web littéraire ». Mais cela ne s'arrange pas : la recherche est intitulée « recherche avancée des sites » et une recherche de Balzac ne permet plus de trouver le site de concordance des œuvres complètes de Balzac ! (Cf. <http://lolita.unice.fr/~brunet/BALZAC/balzac.htm>). Le pire : une page de critique d'un site contient en moyenne 8 liens de publicité mais n'indique pas l'adresse du site critiqué !!

³⁹³ Cf. <http://www.fabula.org/>.

³⁹⁴ Lire par exemple le message à l'adresse suivante dans les archives de la liste Quéâtre en avril 2001 : <http://www.er.uqam.ca/listes/arc/queatre/2001-04/msg00018.html>.

l'impasse totale sur Michel Houellebecq ou Christine Angot. Sans toujours bien s'en expliquer, car tel est le (manque de) jeu du parti pris.

En fait, chaque nouveau site dans le domaine littéraire semble maintenant bénéficier de ces quelques années d'expériences (bientôt dix) et s'efforce de trouver une harmonie inédite entre structure informatique profonde et interface web, entre besoin de sérieux, autorité, légitimité d'un côté et ouverture au dialogue, accueil des opinions, création en ligne de l'autre côté. Le site de poésie journalière Pleut-il³⁹⁵ représente précisément cette nouvelle génération de sites web.

On notera que j'ai traité ici de sites ouverts, destinés à l'accueil d'informations ou de textes littéraires. En revanche, il n'a pas été question – et ce serait l'objet d'une autre recherche – des sites littéraires personnels, généralement destinés à la promotion d'un auteur et de ses œuvres ; c'est le cas pour Muriel Cerf qui n'anime pas elle-même le site qui lui est consacré, comme pour Renaud Camus qui défend lui-même ses œuvres, attaquées notamment pour antisémitisme, et qui souhaite maintenant utiliser son site web pour fonder un parti politique.

Ce qui me paraît être en question pour chacun de ces sites, dans chacune de ces expériences, c'est l'équilibre trouvé (ou non) : le dosage d'*anonym@t* et de *bénévol@t*. Ces termes affublés d'un arobase ne sont pas uniquement décoratifs. Dans *Les salons littéraires sont dans l'internet*³⁹⁶, j'ai proposé deux concepts à élaborer en vue d'aider à l'observation et à l'analyse permanente des réticulations littéraires francophones dans l'internet. Le premier, l'*anonym@t*, désigne l'ensemble des formes que prennent l'anonymat et les jeux sur le nom propre dans l'internet, soit par courrier électronique, soit sur les pages web, les forums, les téléphones portables, etc. Le second, le *bénévol@t*, concerne toutes les formes de participation à des sites web qui sont bénévoles, non-rémunérées, non-contractuelles, etc., sans s'inscrire pour autant dans une entreprise explicitement caritative.

Bien sûr, l'anonymat de l'*anonym@t* n'est pas un véritable anonymat. Par exemple, pour ce qui concerne la liste LITOR³⁹⁷ dont je suis le modérateur, il existe une possibilité de demander la liste des membres ; ce que personne ne fait. Cela signifie que les membres se satisfont de cette non-connaissance des autres membres de la liste (quand ils n'écrivent pas, ce qui est la majorité des cas). Soit on se croit caché, alors qu'on (sait qu'on) ne l'est pas ; soit on sait que

³⁹⁵ Cf. <http://pleutil.net>. Inauguré en mai 2002.

³⁹⁶ Patrick Rebollar, *Les salons littéraires sont dans l'internet*, Paris : P. U. F., avril 2002 (collection *Écritures électroniques*).

³⁹⁷ Cf. historique et protocole : <http://www.cavi.univ-paris3.fr/phalese/litor1.htm>.

l'on peut savoir qui est dans le groupe, tout en se refusant à le demander. Cette situation ambiguë et aporétique, c'est l'anonym@t.

À son tour, le bénévolat du bénévol@t n'est pas un véritable bénévolat. Le site bénévole, celui que « je veux bien faire » est un geste proche de celui de l'artiste qui donne, qui se donne dans son œuvre, sans se soucier de savoir si quelqu'un est là pour recevoir. On est assez loin du bénévolat au sens catholique du don de soi et du dévouement. On serait même plutôt du côté de l'orgueil. Cette situation ambiguë et aporétique, c'est le bénévol@t.

Si personne n'est réellement anonyme dans l'internet (en cas de nécessité, la police veille), qui se soucie *vraiment* de qui parle lorsqu'il ne s'agit pas de personnes *connues* ? Parmi les utilisateurs de Zazieweb, de Fabula, de Remue.net, etc., combien cherchent à savoir qui est réellement derrière chaque message ou derrière chaque page ? Et le cas échéant, que cherchent-ils ?

Cet anonymat très relatif est encore plus intéressant à observer dans les listes de discussion et les forums. La frilosité dans les listes de discussion *officielles* s'accroît, semble-t-il, à mesure que le ton se libère dans les forums. Pourquoi ? Sans doute par l'usage du *pseudo*. La signature véritable requise dans des listes comme Balzac-L, Dix-Neuf, LITOR, etc., inhibe de plus en plus le débat théorique, idéologique ou politique (relire les archives des premiers temps de ces listes) et limite les échanges à des questions de détail. Le modérateur souhaiterait autre chose...

Le modérateur (que je suis) souhaiterait autre chose... Mais a-t-il à souhaiter, celui-là ? Quel est son rôle ? Quel pourrait-il être ou quel devrait-il être ? Et pourquoi fait-il cela, d'ailleurs ? Son bénévol@t de modérateur vise à quoi ? Ce nouveau venu dans la liste des intermédiaires est-il connu ? Et qu'en pensent les abonnés ? À moins qu'ils ne soient membres, ou adhérents... Interrogeons-nous sur ce que devraient être ces co-listiers et sur ce qu'ils pourraient *faire ensemble*.

Enfin, le bénévol@t a ses limites. Cyber-revues littéraires, sites d'édition, listes de discussion et autres activités, dans le cadre du bénévol@t, et souvent de l'anonym@t... tout cela ne nourrit pas son homme ! Faut-il rémunérer ces activités en leur donnant une existence légale et un statut social (ce qui ferait disparaître bénévol@t et anonym@t) ? Ou faut-il admettre que ces activités sont dans une vie parallèle (virtuelle ? avataresque ?), et que les personnes qui les mènent ont d'autres sources de revenus ? Questions, par exemple, pour les excellentes entreprises que sont Zazieweb, Pleut-il, Bon-à-tirer³⁹⁸, etc.

³⁹⁸ Cf. <http://www.bon-a-tirer.com/>, excellente revue littéraire mie en ligne en Belgique.

On sent bien qu'il n'a pas été pleinement répondu à la question de ce que sont les échanges littéraires en ligne mais on aura glané³⁹⁹ quelques références et quelques concepts qui serviront peut-être. D'où conclure, comme il est écrit dans de nombreux sites web, que la conclusion est en permanence « en travaux ».

Patrick Rebollar
Université Nanzan (Nagoya, Japon)
Modérateur de LITOR
Équipe Hubert de Phalèse Paris 3
berlol@beehive.twics.com

³⁹⁹ « Glané » est par ailleurs le (beau) titre d'une cyber-revue annuelle. Cf. <http://glane.cicv.fr/>.

CHAPITRE 6
DISPOSITIFS COMMUNAUTAIRES D'APPRENTISSAGE

ECRIRE EN LIGNE: UN LONG FLEUVE TRANQUILLE?

ANALYSE DES PRATIQUES ÉTUDIANTES À L'UNIVERSITÉ

Gisèle TESSIER
Université de Rennes 2
CREAD

Introduction

Comment les étudiants à l'Université de Rennes 2 utilisent-ils les outils numériques mis à leur disposition pour leur formation en Sciences de l'Éducation ? Que font-ils devant leurs écrans ? Quelles sont leurs pratiques préférentielles, à l'Université, dans les salles dont ils disposent, lorsqu'ils ne possèdent pas d'ordinateurs, ou, dans le cas contraire, chez eux, ou sur leur lieu de travail ?

Telles sont les questions que nous nous sommes posées, dans un champ de recherches encore bien mal connu et peu défriché à l'heure actuelle.

1.Problématique

Cette problématique est travaillée dans de nombreuses recherches actuelles dans la mesure où elle concerne les capacités d'auto direction des personnes en formation, ici des étudiants à l'Université.

1.1.Le cadre de la recherche

Les étudiants de licence de Sciences de l'Éducation ont expérimenté une plate-forme destinée à former à distance : Web Course Tools (WebCT) qui venait d'être achetée par l'Université de Rennes 2.

Cette plate-forme permet de se connecter par Internet au site de l'Université et d'accéder d'où que l'on soit, aux cours, à la messagerie électronique, au forum de discussion, à l'agenda du groupe de travail, et chaque étudiant disposait ainsi que chacun des enseignants du groupe, d'une adresse e-mail.

Les étudiants du groupe devaient réaliser une recherche personnelle (de type dossier), appuyée sur des observations de terrain, recherche sur les usages des technologies de l'information et de la communication en éducation (TICE). Les étudiants devaient nourrir leur recherche grâce aux supports traditionnels et grâce aux nombreux documents électroniques qu'ils devaient trouver sur Internet, et ils avaient reçu à cet effet une petite formation portant sur la navigation sur le Web.

Systématiquement, ils ont été encouragés à travailler en groupe ou à travailler sur des questions communes ou proches ; ce qui ne fut réalisé que dans quelques cas isolés (groupe sur le handicap, certains traitant du handicap sensoriel, d'autres du handicap physique immobilisant, par exemple). On notera déjà ici leur grand individualisme.

Par ailleurs, les étudiants étaient invités à réagir sur des textes mis en ligne par leurs professeurs, ce qui constituait le cadre du forum de discussion ; des textes polémiques ou portant à contradiction sur les TICE, le virtuel, Internet, étaient l'objet de prises de position en ligne, pendant une durée de trois semaines environ (textes de Pierre Lévy, de Michel Serres, d'Alain Finkelkraut, de Philippe Breton...)

1.2. Le modèle théorique

Deux outils privilégiés, la communication par e-mails et la communication par forum de discussion retiennent ici notre attention.

Si l'on se pose la question des objectifs de ces dispositifs, on notera que l'on a cherché à travers ces deux outils à infléchir ou à modifier des manières de travailler, et de réfléchir, de façon très différente de fait.

La communication en ligne devait permettre aux étudiants de réduire la distance due à l'absence de l'enseignant, et de travailler de façon autonome sur leur projet ; l'aide en ligne se

substituant au face à face régulier, elle permettait à l'étudiant de ne pas rester bloqué ou sans ressources, à distance; cet outil contribuait donc à lutter contre le sentiment d'isolement de l'étudiant mais ne remettait pas véritablement en cause la relation enseignant/enseigné ; la communication électronique donc s'insérait facilement dans des manières de travailler très traditionnelles, très « scolaires » chez les étudiants. On infléchissait les pratiques sans aucune révolution.

On a donc utilisé ici le modèle d'apprentissage développé par Jean Piaget, (1975) modèle constructiviste, en l'appliquant à la formation des adultes. On utilise ici le modèle d'apprentissage de l'enfant, développé par Jean Piaget, à travers les concepts d'*assimilation*, d'*accommodation* et d'*équibration*, mais on l'élargit à la formation des adultes apprenants (Bourgeois E., Nizet J., 1997).

On dira que l'équibration qui consiste à ne pas modifier en profondeur des connaissances, des structures d'actions ou des représentations est de type « *homéostatique* » mais ne peut conduire à une complexification des apprentissages. Elle évite le conflit cognitif, sans l'assumer. Elle conduit à une simple rénovation, un aménagement des processus d'apprentissage.

Les travaux de Jean Piaget appliqués aux processus cognitifs des adultes apprenants, reposent sur l'idée selon laquelle, lorsqu'on apprend, on cherche à adapter l'environnement à nos propres structures.

Ainsi, on peut noter que la communication électronique se substitue relativement bien à la classique lettre de demande de type « courrier » à l'enseignant, elle devait être plus aisée et plus fréquente que la participation au forum de discussion ; On postule que dans notre cas, le dispositif technique de l'e-mail pouvait être relativement aisément « assimilé » aux pratiques de communication déjà existantes avec les enseignants du type « courrier à l'enseignant » ; au prix d'une légère « accommodation » au sens piagétien du terme, les messages e-mail constituaient un ré aménagement peu coûteux, en terme de déséquilibre, des représentations et des habitudes de travail de l'étudiant.

Le forum de discussion, par contre, tendait à modifier des schémas d'action, des pratiques de travail individualistes et très anciennes des étudiants ; le forum devait permettre aux étudiants de réfléchir aux problèmes posés par la révolution informatique dans le domaine de l'éducation, donc de se constituer une culture dans le domaine des TIC, et de s'approprier cette culture, non par une réflexion solitaire, mais par le biais de débats, d'argumentations, les objets polémiques permettant des échanges de points de vue.

On a donc tenté par ce support d'amorcer un travail de réflexion collective, ce qui est un dispositif bouleversant, par rapport aux représentations des tâches, des pratiques et des habitudes de travail des étudiants, et par rapport aux exigences de l'évaluation en milieu universitaire. Dans ce cas, un saut épistémique dans la construction du savoir était impliqué par l'outil lui-même, ce qui invitait l'apprenant à une transformation de son univers cognitif, ou pour utiliser les concepts piagétiens, ce qui l'invitait à « accommoder » ses structures d'accueil de façon à instaurer une « *équibration majorante* ».

Ainsi, les pratiques induites par le forum s'opposaient fortement aux « structures d'accueil » de l'apprenant, à ses représentations et habitudes de travail ; elles ne pouvaient que très difficilement « s'assimiler », ou s'intégrer aux structures cognitives pré existantes.

Nous devons donc nous attendre à une moindre utilisation du forum de discussion que de la messagerie, en raison du coût élevé du conflit cognitif suscité par ce dispositif.

1.3.Hypothèse de recherche : la variable personnelle d'auto organisation

Nous faisons, en ce qui concerne l'investissement des étudiants sur ces nouveaux outils de formation, l'hypothèse d'une variable personnelle tenant aux capacités d'auto direction dans le travail à distance, car nous pensions trouver, entre eux, de grandes différences d'utilisation des outils en ligne.

Nous avons postulé que cette variable était celle qui permettait au sujet apprenant de s'inscrire dans un processus d'« équibration majorante » plutôt que dans un processus d'« équibration homéostatique ».

En effet, bien qu'ils aient été encadrés dans une formation « mixte », c'est à dire en partie en présentiel et en partie en distanciel, nous savons que des clivages sont remarquables dans les pratiques des étudiants ; de nombreux travaux ont été réalisés, par B. Lahire (1997), ou A. Coulon (1997), par J. Dumazedier (1993) ou encore par A. Pain (1990) ; mais les travaux de Séraphin Alava sont particulièrement intéressants (2000) car il distingue parmi les apprenants trois profils types d'auto direction : les autonomes, les décrocheurs et les socio-apprenants (qui s'appuient sur le groupe).

S. Alava souligne également (V. Glikman, 1999) trois directions d'apprentissage de l'utilisateur à l'auto formation qui doivent être intégrées dans une formation à distance :

- l'utilisateur doit être capable de défendre et gérer une partie du temps libre, (ce que nous appelons le « tempo » personnel de l'apprenant) ; dans les formations à distance, ce « tempo » en tant que gestion du temps dévolu à l'étude est lié à des situations personnelles et professionnelles de chacun. Des entretiens avec nos étudiants quant à leurs méthodes, nous ont appris que certains professionnels par exemple ont des congés formation et se consacrent avec passion à leurs études, s'auto disciplinent énormément dans leur travail devant l'écran, alors que certains étudiants sont surveillants et disposent d'un temps d'étude réduit, gèrent leur temps d'étude de façon brouillonne et aléatoire ; mais le contraire peut se trouver aussi...
- il doit aussi apprendre à communiquer tout autrement avec son enseignant lointain,
- enfin il a besoin d'apprendre à travailler par intermittence avec ses pairs dans un nouveau type de solidarité.

Nous nous sommes demandé si ces profils, relevant d'une variable « personnelle » d'auto organisation, étaient les mêmes, dans la population de notre recherche, que ceux dont parle S. Alava, et nous pensions repérer dans cette population des étudiants improvisateurs, d'autres organisés et enfin une partie très motivée, très impliquée, les acharnés.

Par ailleurs, nous avons des attentes de pratiques diversifiées en fonction d'autres variables associées , que nous intégrons dans la « variable personnelle d'auto organisation, », et tenant essentiellement à :

- l'équipement possédé personnellement, qui semblait être une variable importante,
- les habiletés techniques dont disposent les étudiants, qui sont inégales mais en partie liées à la possession personnelle d'une machine.

1.4.Méthodologies utilisées et échantillon de la recherche.

42 étudiants ont été impliqués dans cette formation expérimentale (résultats cumulés sur deux ans) et ont été soumis à :

- des entretiens oraux en petits groupes
- un questionnaire (échelle d'attitudes)

enfin l'analyse de contenu des messages électroniques et des messages échangés sur le forum de discussion a été réalisée, catégorisée et quantifiée.

2. Les résultats de la recherche concernant la correspondance par e-mail.

La participation a été bonne puisque sur 42 étudiants concernés, onze étudiants ne se sont jamais manifestés ; 31 ont au moins une fois contacté l'un de leurs enseignants par e-mail. Nous avons fait une typologie de leurs messages et nous avons quantifié les types de messages repérés.

5 types d'échanges ont été relevés, sur 77 messages:

-On écrit à l'enseignant pour présenter son projet de recherche et les questions portent sur le bien-fondé de la problématique, et des brouillons portant sur l'outil de recherche sont confiés à l'enseignant (6 messages) ; les messages sont ciblés sur des questions complexes.

-Les étudiants demandent une information précise sur un mot du cours, un détail ou un approfondissement du cours en ligne (14 messages) ; les messages concernent la compréhension du cours.

-Les étudiants demandent un renseignement bibliographique ou un renseignement sur un site qui pourrait les intéresser (17 messages) ; les messages concernent le travail personnel de l'étudiant, le contenu de sa recherche documentaire.

-Des demandes fréquentes sont faites pour des renseignements administratifs ou des excuses pour absence, ou ayant trait à l'évaluation (27 messages)

-Des problèmes de connexion sont évoqués (13 messages) L'étudiant signale qu'il n'a pas pu télécharger ses cours, par exemple ; ou encore, l'étudiant vérifie la connexion et en profite pour envoyer un message amical du type : « Après de nombreuses péripéties, voici enfin un petit message de la part de la petite blonde cachée dans le fond de la salle ! »

Un entretien collectif avec de petits groupes d'étudiants a permis de noter que ce qu'ils apprécient dans le travail à distance, la flexibilité et la possibilité de joindre l'enseignant.

Ils aiment avoir rapidement un renseignement, un conseil ponctuel, si leur sujet de recherche est déjà choisi.

Par contre, ils considèrent que le regroupement présentiel est indispensable quand il faut déterminer un sujet de recherche, parce que le présentiel entretient leur motivation aux études, parce que on comprend mieux de vive voix, pour la chaleur humaine du présentiel, et pour l'un d'entre eux parce que l'expression orale est plus spontanée que l'expression écrite. Nous avons obtenu des étudiants sourds des résultats voisins, avec de la difficulté à communiquer par forum de discussion, pour diverses raisons où le rapport à l'écrit a de l'importance (D. Ohana, G. Tessier, 2001)

Toutefois, dans notre dispositif expérimental, la part de présentiel restait forte (environ une fois par quinzaine) de sorte que la plupart des étudiants, étant assidus, n'avaient pas besoin de nous contacter par e-mail ; il leur suffisait de se rendre dans la salle de cours, dans la quinzaine qui suivait, pour aborder le problème avec l'un des professeurs présents . Ceci peut expliquer le nombre réduit des échanges.

Malgré tout, nous avons noté que les situations urgentes ont poussé les étudiants à nous contacter, lorsqu'ils ne pouvaient pas du tout être présents pendant un mois par exemple, afin de trouver une réponse rapide à leurs interrogations.

Mais il faut noter que cette communication en ligne traite d'objets dont la complexité n'est pas très grande, comme une demande de renseignement bibliographique par exemple, ou un avis du professeur quant à tel ou tel sujet de recherche, mais n'a jamais porté massivement sur des questions complexes comme l'angle d'attaque épistémologique d'un problème, d'une question de recherche ; pour leur travail d'apprentis chercheurs, nouveau pour la plupart d'entre eux, ils ont tous préféré venir et en discuter en présentiel avec l'enseignant.

Le rôle de la personne enseignante, référente et tuteur pour les questions difficiles à résoudre est ici bien mis en lumière, ainsi que les limites de la communication en ligne comme outil de facilitation de la recherche sous ses aspects les plus complexes . Ainsi ce n'est qu'en face à face qu'on a traité des questions comme :

Quelle problématique choisir ?

Quels outils de recherche privilégier ?

Comment structurer son questionnaire ou son guide d'entretien ?

Toutefois, il est difficile de démêler quel a été le facteur qui a poussé les étudiants à ne pas s'investir en ligne dans le type de « problème complexe à résoudre », car l'influence de deux variables qui se sont trouvées impliquées par le dispositif de formation, ne peut être distinguée:

- La difficulté d'exposition et de résolution d'un problème de recherche
- La facilité de résolution de ce problème en présentiel, dans la mesure où le contact en face à face avec les enseignants était très facile et fréquent.

3. Les résultats de la recherche concernant le forum de discussion.

3.1. Les interventions sur le forum.

Sur ce point, les différences inter-individuelles apparaissent très fortement : la fréquentation du forum est en effet très inégale. Pourtant, les enseignants ont suscité des discussions (à propos d'un livre nouveau ou d'un article polémique, par exemple), mais on constate nettement alors deux groupes parmi les étudiants :

- les « acharnés », très participants, qui se caractérisent par :
un équipement personnel à la maison ou au travail ; une expertise en manipulation technique (ils sont en phase d'appropriation, comme le dit J. Sanholtz (1997), enfin ils sont professionnellement interpellés par leur statut : conseiller pédagogique, enseignant chevronné, aide-documentaliste ; aide-éducateur dans les TICE. Ils appartiennent tous à la minorité active qui est intervenue au moins trois fois dans l'année dans le forum de discussion. Ce sont eux qui ont le mieux « joué le jeu » proposé par les enseignants.
- les « silencieux » très peu participants, non équipés personnellement, débutants ou de niveau moyen en manipulation technique, qui sont « en phase d'entrée » dans ce domaine, et dont le projet professionnel est encore incertain et en préparation.

Beaucoup d'entre eux ne sont jamais intervenus dans le forum de discussion. Ce sont plus souvent des étudiants en formation initiale. Dans certains travaux anglo-saxons, on les retrouve sous le nom de « lurkers », les passagers clandestins, qui ne se font pas remarquer.

Ainsi notre hypothèse tenant à la variable personnelle d'auto organisation, et liée à l'équipement personnel et aux habiletés techniques semble confirmée ; par ailleurs la dimension tenant au temps dévolu à l'étude, qui est fortement constitutive de la capacité d'auto organisation, et de ce que l'on nomme le « tempo » organisationnel-personnel, sera mieux mise en lumière par le questionnaire d'attitudes.

3.2. La participation des étudiants dans le forum de discussion.

Globalement, cette participation a été faible, 13 étudiants ne sont jamais intervenus; 17 étudiants sont intervenus une fois ou deux fois; les 67 échanges qui ont été relevés dans le forum sont donc le fait d'une minorité active, 12 étudiants intervenant trois fois et plus .

Dans cette minorité active, certains étudiants sont intervenus plusieurs fois (jusqu'à 6 fois pour l'un d'eux, 4 fois pour une autre); de plus ceux-ci, qui tranchent véritablement avec les autres étudiants, une documentaliste et un conseiller pédagogique, ont envoyé des messages longs d'une page environ, pour exprimer leur pensée sur le texte proposé, alors que les autres (très généralement), ont écrit une dizaine de lignes pour présenter leur opinion ou exprimer leur argumentation contradictoire. (B. Drot-Delange, 2001)

Les personnes intervenant le plus souvent sont toutes équipées personnellement ou professionnellement ; donc cette variable est importante ; de plus les deux personnes qui sont le plus intervenues étaient équipées personnellement , mais aussi constituaient un public de type formation continue et étaient particulièrement bien auto organisées quant à leur « tempo » c'est à dire à leur auto organisation temporelle : elles nous ont dit s'imposer de se connecter sur la WebCT tel jour à telle heure, ou du moins en début de semaine, s'imposer de travailler avec ces outils (formulation de réponses dans le forum) à l'aide de leur « agenda invisible » et donc s'appuyer sur un tempo de formation auto normé, bien plus strict que pour la majorité des autres étudiants.

Il est très difficile de tirer d'autres conclusions de ces disparités, mais on a pu constater que les personnes qui écrivaient les messages les plus longs étaient aussi en face à face les personnes qui s'exprimaient le plus facilement et donc qui s'autorisaient, du fait de leur âge, et de leur compétence professionnelle, une prise de parole sans embarras.

Cette hypothèse émergente de la congruence entre la place auto attribuée à l'oral et dans la messagerie électronique sera à confirmer par des observations plus nombreuses.

4. Discussion : Pourquoi la faible implication dans le forum de discussion ?

4.1. Analyse du questionnaire.

Un questionnaire d'attitudes a été distribué aux étudiants et porte sur leur implication dans le forum de discussion. Ce questionnaire a été constitué à partir d'entretiens avec des étudiants volontaires et repose sur une échelle de préférences (échelle de Likert) à 5 points. Mais il n'a été rempli que par 26 étudiants. Notre analyse est donc d'ordre indicatif et qualitatif.

5 catégories ont été ainsi constituées, chacune proposant plusieurs items, qui ont été diversement choisis par les étudiants.

Les 5 catégories retenues ont été les suivantes :

- Facteurs techniques (tenant à l'accès à la WebCT)
- Facteurs tenant à l'étudiant (à sa façon personnelle d'apprendre)
- Facteurs impliquant la participation d'autrui
- Facteurs impliquant le temps et le tempo d'apprentissage
- Facteurs impliquant la pratique de la langue écrite

Pour le facteur 1, trois items ont été proposés :

- J'ai eu du mal à accéder à la WebCT (problèmes techniques)
- J'ai eu du mal à travailler sur un ordinateur à cause de la
- Bureautique
- J'ai eu du mal à travailler avec un ordinateur car je n'en possède pas personnellement

Pour le facteur 2, 7 items ont été retenus :

- Je n'aime pas discuter avec les autres, en ligne
- Je n'aime pas discuter avec les autres, même en face à face
- Je ne pense pas que la discussion en ligne fasse progresser la réflexion

- Je ne trouve pas facile de poser des questions, en ligne
- Je préfère passer plus de temps à lire qu'à discuter en ligne
- J'ai peur que mes idées soient mal appréciées
- Le forum était peu utile pour la rédaction de mon dossier

Pour le facteur 3, liant Soi et Autrui, 4 items ont été retenus :

- Je ne sais pas bien ce qu'on attend de moi dans le forum de discussion
- Je n'ai pas trouvé de question à poser ou d'arguments à débattre dans le forum de discussion
- J'avais le sentiment que les autres ont développé avant moi des arguments ou posé les bonnes questions
- Les autres étudiants n'ont pas participé activement au forum de discussion

Pour le facteur 4, temps/tempo, trois items :

- Je n'ai pas trouvé de temps pour m'investir dans le forum de discussion
- J'ai réservé mon temps à la lecture des cours en ligne
- J'ai réservé mon temps à la préparation de mon dossier, en utilisant Internet

Pour le facteur 5, concernant l'écriture, deux items :

- Je n'aime pas écrire en ligne
- J'ai peur de faire des fautes de langue ou d'orthographe

4.2. Exploitation du questionnaire d'attitudes .

Ce questionnaire, distribué à la fin de l'année, devait mettre en lumière les raisons pour lesquelles les étudiants n'avaient pas ou peu participé au forum de discussion.

Les items qui ont obtenu les moyennes les plus fortes, donc qui sont les plus importants, sont dans la première catégorie, la difficulté technique à accéder à la WebCT (moyenne de 3 pour l'item1). Les problèmes de connexion, bien plus que ceux d'habileté technique ou de disponibilité des outils, ont été un frein à la communication. Ils ne doivent pas être sous estimés, du moins dans l'état actuel des choses.

Parmi les items tenant à la deuxième catégorie, portant sur les manières d'apprendre, l'item 1 sur la difficulté à discuter en ligne et l'item 5 sur le goût de lire sur des supports traditionnels plutôt qu'en ligne ont été les plus cotés avec des moyennes respectives de 2.9 et de 3.4; beaucoup de recherches actuelles portent effectivement sur les problèmes de lecture générés par les écrans et sur les pratiques habituelles des étudiants de télécharger systématiquement un cours et de la lire sur support imprimé. (Gisèle Tessier, J. Fontaine, D. Ohana, 2001)

Ce résultat confirmerait (sous réserve d'un échantillon plus vaste) l'hypothèse centrale de notre travail, à savoir l'intégration assez facile, dans les pratiques, de la rénovation, et de manières nouvelles de fonctionner, qui ne nécessitent qu'un processus d'assimilation (du nouveau à l'ancien), assorti d'une accommodation minime en terme de bouleversement structurel; alors que des pratiques « révolutionnaires » comme le forum de discussion, sont évitées, contournées ou rejetées, car elles entrent en conflit fortement avec le milieu d'accueil de l'apprenant ; donc les pratiques relevant d'une simple « rénovation » des habitudes sont préférées (comme l'e-mail pour correspondre, ou encore le téléchargement systématique des cours en ligne, suivi de leur impression sur papier, soit le retour à la lecture de documents photocopiés... Pratiques relevées également par C. Poupa, 1999).

En ce qui concerne la troisième catégorie, liant Soi et Autrui, portant sur aucun item n'est remarquable.

En ce qui concerne la dernière catégorie (liée au temps disponible), l'item 1 (« je n'ai pas trouvé de temps... ») obtenant une moyenne de 3.4, confirme l'hypothèse de recherche selon laquelle les nouveaux dispositifs d'apprentissage nécessitent des formes d'auto organisation dans l'espace et le temps ; il est nécessaire de s'imposer une auto discipline, en ce qui concerne les espaces et les temps réservés à l'étude personnelle ; au vu de nos observations, un professionnel de l'éducation ou de la formation est bien organisé par rapport à cet agenda très personnel ; y a t il transfert de compétences dans ce domaine (transfert de la profession à la formation universitaire) ? Autrement dit, le professionnel de l'éducation intègre-t-il plus facilement les contraintes du métier d'étudiant que l'étudiant en formation initiale ?

Des enquêtes plus approfondies sur ce thème de l'auto organisation face aux écrans sont à poursuivre.

Enfin, en ce qui concerne la dernière l'écriture, les items n'ont pas dépassé une moyenne de deux points. Mais on ne s'étonnera pas de trouver que parmi une population d'étudiants sourds (en Licence, 2000/2001), cet item a été survalorisé (D. Ohana, G. Tessier, 2001).

En résumé 4 items se sont situés dans une moyenne comprise entre 2,5 et 3, ce qui nous les fait retenir comme importants : il s'agit de ceux qui soulignent

des difficultés de connexion, (Catégorie 1, item 1)

des difficultés à rentrer dans un nouveau paradigme d'apprentissage (Catégorie 2, items 1 et 5)

des difficultés à auto gérer son temps (Catégorie 4, item 1)

Conclusion

Deux remarques pour conclure provisoirement sur ces questions.

-Une comparaison avec les pratiques des pays étrangers est ici utile.

Les résistances à l'utilisation du forum de discussion ont été constatées et analysées par de nombreux chercheurs ; on peut citer en particulier les travaux d'Yvonne Fung (2000) auprès d'étudiants à l'université de Hong Kong. Elle aussi conclut à une relative frilosité des étudiants devant le forum de discussion, et des raisons globalement proches des nôtres sont données par les étudiants chinois.

-Une métaphore : celle de l'huître perlière

Notre analyse a été ici avant tout d'ordre psychologique. Mais d'autres analyses pourraient de façon complémentaire, renforcer le point de vue psychologique ; par exemple les travaux socio-historiques d'Anne-Marie Chartier, selon laquelle une innovation ne peut prendre racine durablement que si elle est rapportée à la globalité du projet éducatif dans lequel elle prend place ; d'où par exemple le succès de l'introduction de l'ardoise ou de la plume métallique dans les classes entre 1840 et 1870 ; cette innovation technique, en effet, permettait une autonomie des groupes d'élèves dans la classe, et autorisait de longues activités de copie silencieuse, sans que le maître, occupé à faire lire un autre groupe d'élèves, n'ait à intervenir, individuellement ou même pour retailler une plume d'oie entre des doigts malhabiles. En ce sens, la plume Sargent-Major participe du changement de paradigme qui fait qu'au 19^e siècle, on pense en même temps l'enseignement de la lecture et de l'écriture, dans une mise en œuvre pédagogique qui

envoi aux orties l'enseignement mutuel pour lui substituer durablement l'enseignement simultané...

Ainsi, on peut se demander dans quelle mesure d'usage du forum de discussion dans les pratiques en usage, entre en harmonie ou au contraire en contradiction avec celles-ci : car il introduit l'idée d'un collectif au travail, d'un partage des ressources entre apprenants, d'une co-évaluation autour d'un projet commun ou d'un intérêt commun...Autant de points qui sont contradictoires avec les processus d'apprentissage encore dominants dans l'Ecole et l'Université, et qui font pour le moment du forum de discussion, une perle dans une huître : une pièce rapportée dans le système cognitif et social de l'apprenant ; d'où ses faibles chances, pour le moment, d'adoption pleine et entière.

Gisèle TESSIER
Université de Rennes 2
CREAD
Gisele.tessier@wanadoo.fr

Références bibliographiques

Alava S., (2000) Les profils d'auto direction et les pratiques d'étude des étudiants en 1^o année d'Université, in *Les Sciences de l'Education pour l'Ere nouvelle*, Caen, 33, 1, p. 43-71

Bourgeois E, Nizet J. (1997) *Apprentissage et formation des adultes*, Paris, PUF

Carré P., (1995) L'auto direction en formation, in *Education permanente* N° 122, p. 221-238

Chartier A.M.(2000) *Réussite, échec, et ambivalence de l'innovation pédagogique ; le cas de l'expérience de la lecture*, Recherche et formation, N°34, Paris, INRP,p.41-56

Drot-Delange B. (2001) *Communication électronique et disciplines scolaires : quelle(s) rationalité(s) d'usage?* Thèse de Doctorat, E.N.S. Cachan

- Dumazedier J. (et alii), (1993) Emergence d'un nouveau secteur des Sciences de l'Education : la sociologie de l'auto formation, in *Revue française de Pédagogie*, N° 102, p. 5-45
- Faerber R., (1999) Enseignement et apprentissage collaboratif sur un campus virtuel : les leçons d'une expérience, Conférence au CNED, *Futuroscope de Poitiers, II entretiens internationaux sur l'enseignement à distance*
- Fontaine J., (1996) L'informatique à l'Ecole, une question d'adaptation ? in *Savoir, Education, Formation*, p. 183-200
- Fontaine J., (Dir.) (1999) Numéro Spécial « Filles et Femmes à L'Ecole », *Les Cahiers pédagogiques*
- Fung Y. , Carr R. (2000) *Face-to-face tutorials in a distance learning System : meeting student needs*, Open Learning, Vol.15, p.35-47
- Knowles M.S., (1975) *Self directed learning, a guide for learners and teachers*, Chicago, Associated Press-Folett
- Lahire B., (1997) *Les manières d'étudier*, Paris, La Documentation Française
- Glikman V., (dir.) (1999) *Formations ouvertes et à distance : le point de vue des usagers*, Paris, INRP
- Ohana D., (2001) De l'exclusion. Une réponse institutionnelle et pédagogique : approche ethnographique d'une école primaire à travers le cas Jean, Tours, 4-5 Mai, *Colloque International de l'AFIRSE*.
- Ohana D., G. Tessier G., (2001) Analyse d'un échec dans une formation à distance, le forum de discussion, *EPI* N° 101, p. 4-10
- Pain A., (1990) *L'éducation informelle*, Paris, L'Harmattan
- Poupa C., (1999) Les pratiques de lecture des étudiants dans une formation à distance, Communication au *Colloque ICEM-CIME, International Conference Educational Media*, Genève
- Piaget J. (1975) *L'équilibration des structures cognitives*, Paris, P.U.F.
- Tessier G. (1999) La visioconférence au service de l'intégration des sourds, *EPI*, N° 95, p. 155-160

Tessier G., (1999) Internet ou le droit à l'éducation, in Marquet et A. Jaillet (eds), *Internet Based Teaching and Learning*, Berne, Peter Lang, p. 155-160

Tessier G.,(2000) Les pratiques des enseignants du secondaire intégrant les TIC. Pour une lecture interactionniste, in D. Legros et J. Crinon, (eds) *Les effets des systèmes et des outils multimedia sur la cognition, l'apprentissage et l'enseignement*, Rapport final au CNCRE, IUFM de Créteil, p.157-171

Tessier G. (2001) Dynamics of Networks in Distance Education, Communication à l'*EERA Conference*, European Educational Research Association, Septembre 2001, Lille III

Tessier G., Fontaine J, Ohana D., (2002) Distance learning at the

University : stopgap or winning streak? Communication à l' *EERA Conference*, European Educational Research Association, 11-14 Septembre 2002, Lisbonne

ENSEIGNANTS EN ZONE RURALE : À LA RECHERCHE DE LA « COMMUNAUTE EN LIGNE »

Christian DERRIEN
Université de Rennes 2
CREAD

Depuis une vingtaine d'années, avec le développement des NTIC, les chercheurs du champ de l'éducation s'intéressent au phénomène des regroupements d'enseignants « en ligne » se constituant autour de listes ou de forums de discussion.

Le sujet est d'autant plus prisé que le métier d'enseignant est plutôt perçu comme fonctionnant sur un mode autonome et individuel, rarement en coopération ou collaboration avec les pairs.

Le milieu rural expérimente depuis ces premiers temps des dispositifs originaux permettant à ses écoles de « rompre leur isolement ». Le phénomène s'est considérablement accéléré avec l'avènement d'Internet, et les discours qui accompagnent l'innovation technique annoncent de nouvelles sociabilités scolaires donnant naissance à des « communautés de travail collaboratif » s'échangeant des documents numériques de toutes sortes. Les collectivités territoriales seront généralement séduites par ces nouveaux schémas qui représentent une aubaine pour réactualiser une image passéiste symbolisant souvent les terroirs.

Qu'en est-il vraiment de ces « communautés en ligne », nées de ces dynamiques territoriales ? Le présent article présente quelques éléments d'analyse issus d'une recherche menée en Centre-Bretagne sur un de ces territoires confrontés à ce type d'innovation sociotechnique.

1. Innovation et prédiction.

1.1 .Du minitel à la vague Internet.

Le monde de l'éducation se trouve donc engagé depuis quelques années dans la dynamique des réseaux numériques. Une activité significative s'y est développée depuis les premières expérimentations du début des années 1980 qui avaient accompagné l'arrivée du minitel en France. La naissance de ce que l'on allait désormais appeler la « télématique » facilitera

considérablement les processus d'échange d'écrits à distance dans les situations éducatives. Depuis les années 1920, le jeune instituteur Freinet et ses camarades exploraient déjà l'intérêt pédagogique de la correspondance scolaire par voie postale. Ses héritiers poursuivront la réflexion en réactualisant les pratiques à travers les nouveaux dispositifs électroniques.

De cette première période télématique symbolisée par le minitel, l'implication réelle dans l'utilisation de ces réseaux émergents se limitera essentiellement à des mouvements militants dont l'engagement permettra de dépasser les limites d'une technique encore rudimentaire. La naissance d'une importante dynamique liée à la défense des écoles rurales sera exemplaire de ce point de vue ⁴⁰⁰.

Les années 1990 marqueront l'arrivée de l'Internet dans une grande partie des activités sociales. Cette nouvelle technologie, s'appuyant sur les dispositifs informatiques existants, permettra une nette avancée qualitative des processus d'échange.

Dans le domaine de l'éducation, le « plan Internet » de la France initié par le ministre Claude Allègre en novembre 1997 structurera institutionnellement les multiples initiatives des pionniers qui participent à son développement. Cette technologie, au regard de l'évolution du minitel, connaîtra un contexte nettement plus favorable pour des raisons techniques mais aussi de standardisation des réseaux. On assistera à un effet « boule de neige » qui atteindra les mouvements éducatifs, provoquant une mise en réseau généralisée de l'ensemble de ces pionniers et de leurs expérimentations, créant une sorte d'immense vitrine des expériences éducatives utilisant les dispositifs numériques.

Les acteurs du système éducatif ainsi que les chercheurs verront apparaître au grand jour une multitude d'expérimentations dans des domaines variés : sites d'écoles, listes de diffusion, soutien scolaire, échanges européens, formation à distance, écriture collective, etc.

1.2. L'époque des pionniers

L'époque des pionniers est toujours extrêmement intéressante par la richesse des pistes explorées et sa créativité. C'est aussi une période tentante pour émettre des prédictions sur les éventuels usages appelés à se développer, en référence à ces premières expériences.

Cependant l'histoire du développement des techniques et la sociologie de l'innovation nous incitent à la prudence sur ce terrain. Elles nous apprennent en effet que l'avenir des objets techniques est toujours incertain, malgré les annonces enthousiastes de ses inventeurs ou des futurologues du moment. Le monde de l'éducation nécessite également cette réserve.

⁴⁰⁰ Une association nationale prendra son essor dans cette dynamique portée par les premiers réseaux télématiques : la Fédération nationale de défense et de promotion de l'école rurale (FNDPER) créée en 1989.

Rappelons-nous le point de vue de Thomas Edison en 1922 sur l'évidente révolution qu'allait provoquer l'invention de la technique de « l'image animée » dans le domaine de l'éducation :

*“I believe that the motion picture is destined to revolutionize our educational system and that in a few years it will supplant largely, if not entirely, the use of textbooks.”*⁴⁰¹

80 années plus tard, on est très loin de ce changement radical plusieurs fois annoncé depuis...

1.3.Un terrain ordinaire

Après les nombreux travaux qui ont porté sur les pratiques des pionniers de ces nouveaux réseaux, nous avons voulu cette fois observer ce que l'on pourrait appeler un terrain ordinaire. C'est-à-dire qu'au lieu de s'intéresser à des communautés dont les enseignants passionnés, grâce à ces nouveaux outils, se regroupent à distance par affinités et centres d'intérêt, nous avons fait le choix cette fois d'observer les pratiques développées par une population enseignante « *lamda* » incitée à adopter et intégrer les nouveaux outils de communication par le biais d'un projet de territoire. Des enseignants, que l'on peut se risquer à qualifier d'*ordinaires*, se retrouvant engagés, par hasard pour nombre d'entre eux, dans une démarche collective d'utilisation des NTIC.

Nous analyserons dans un premier temps les aspects structurels de l'expérience, puis nous présenterons quelques pistes relevant des pratiques pédagogiques qui y seront développées.

1.4.Une nouvelle structure scolaire en réseaux

L'étude que nous avons conduite s'est intéressée à un Réseau rural de 25 écoles situé sur une Communauté de communes du Centre-Bretagne, le Pays du roi Morvan. Elle nous a révélé une organisation tout à fait originale qui entame sa dixième année d'existence. Sa particularité tient à une structuration à deux étages : à un premier niveau les écoles sont groupées en mini-réseaux (appelés RER – réseau d'écoles rurales) de quelques unités (2, 3 ou 4), puis à un second niveau ces mini-réseaux sont coordonnés dans un « Réseau de Pays » par un Centre d'animation pédagogique local.

Une convention lie à la fois l'Inspection académique et la Communauté de communes de ce territoire dans la conduite de l'expérience dont les objectifs et les activités s'organisent autour de deux pôles : le développement culturel et l'intégration des NTIC. Il est vrai que les termes mêmes de cette convention étaient très explicites de ce point de vue : « Chaque année un

⁴⁰¹ Larry Cuban, *Teachers and machines, the classroom use since 1920*, Teachers College Press, Columbia, 1986.

programme d'actions sera élaboré et réalisé, en priorité dans le domaine de la communication et les domaines culturels (dont celui de la culture locale.) »

1.5.L'espace culturel rural

C'est donc dans ce contexte que se mettra en place une politique culturelle en milieu scolaire sur le Pays du roi Morvan en liaison avec la DRAC(Direction régionale de l'action culturelle).Un comité de pilotage sera constitué afin de conduire les différentes phases de réflexion, de préparation et de suivi du plan d'actions qui sera élaboré par les différents partenaires.Les domaines retenus comme terrains d'intervention, outre le patrimoine et l'environnement d'une grande richesse locale seront variés :musique et danse, arts plastiques, cinéma audiovisuel et lecture-écriture.

L'ensemble de ces actions seront menées à partir du centre d'animation pédagogique et coordonnées par un enseignant-animateur rural en partenariat avec les acteurs culturels locaux (associations,bibliothèques municipales,musée....),mais aussi des instances de ressources extérieures (Ecole des Beaux-arts, Bibliothèque départementale,CDDP,Orchestre symphonique de Bretagne, associations d'artistes professionnels etc...)De nombreuses écoles adhéreront avec intérêt à cette dynamique culturelle diversifiée. Un travail de fond réalisé par les enfants avec de nombreux artistes professionnels et de nombreuses disciplines se développera sur tout le territoire.

C'est dans ce cadre particulier de développement de ce que la DRAC appellera un Espace culturel rural que prendront place les NTIC. Il s'agira dès lors de « créer du lien » autour de ce projet.

1.6.Les NTIC au service d'un projet de territoire.

À cette époque le climat est redevenu propice au développement de ces NTIC. A l'image du célèbre plan Informatique pour tous, lancé en 1985 dans l'euphorie ambiante de l'arrivée massive de la microinformatique, l'avènement du multimédia et surtout d'Internet au milieu des années 1990 va relancer de manière volontariste l'informatique en milieu scolaire et plus précisément celui de l'informatique communicante. La décentralisation ayant fait son chemin parallèlement, nous verrons de nombreux pays ruraux s'engager dans cette voie.

Au Pays du roi Morvan la mise en place des réseaux d'écoles rurales (RER) conduira rapidement à l'établissement de liens entre les écoles, et la plupart des projets de réseau intégreront le principe de l'utilisation de ces nouveaux outils de communication.L'expérience connaîtra deux périodes technologiques liées à l'évolution très rapide de ce secteur : tout d'abord une phase « minitel-fax » (1993-1997), suivie de la période « Internet » (1997-2003).

Durant la première période tous les établissements seront interconnectés grâce à différents outils de communication (serveur télématique, minitels, télécopieurs, journaux scolaires, magazine vidéo) facilitant le fonctionnement des réseaux d'écoles rurales (1^{er} niveau), et permettant la coordination générale d'actions pédagogiques et culturelles sur l'ensemble du pays (2nd niveau) à partir du centre de ressources et d'animation pédagogique situé sur le territoire.

La seconde phase fédérera, à travers un nouveau projet, les dispositifs communicationnels précédents autour de la nouvelle technologie internet par la mise en place d'un « site web de pays », ainsi qu'une messagerie reliant l'ensemble des écoles par une liste de diffusion.

2. À la recherche de la « communauté en ligne »

L'étude, réalisée dans le cadre d'une recherche de l'INRP ⁴⁰², a été menée auprès des 65 enseignants des écoles concernées par le biais de questionnaires, d'entretiens et d'observations dans les classes. Elle a plus particulièrement porté sur les modalités d'intégration des NTIC par la communauté scolaire de ce territoire, ainsi que sur l'analyse du contexte spécifique créé par cette vaste mise en réseaux des écoles.

Il est utile de rappeler que la conduite de cette enquête s'est construite autour de l'hypothèse que la conception d'un tel dispositif de communication constitué d'une messagerie communautaire et d'un site Internet pouvait inciter les membres d'une communauté scolaire à s'inscrire dans une démarche participative, pour progressivement aboutir à différents degrés et formes d'appropriation et d'intégration de ces outils dans le cadre pédagogique.

Cette hypothèse sous-entendait implicitement que ces nouveaux outils pouvaient provoquer l'émergence d'une « communauté en ligne » à l'image de celles existant autour de champs disciplinaires ou de thématiques particulières. Cependant une différence de taille ne pouvait que distinguer la première : celle d'une inscription dans un territoire, contrairement aux secondes dispersées virtuellement dans un non-espace, qualifiées récemment d'ailleurs de « CDE » par Serge Pouts-Lajus, les communautés délocalisées d'enseignants ⁴⁰³.

Que nous montre l'enquête de ce point de vue et qu'en est-il après quelques années de fonctionnement ?

⁴⁰² Recherche INRP n° 40 208, « Conditions d'intégration d'Internet par les communautés scolaires. Le cas des écoles rurales du Pays du Roi Morvan », 2002.

⁴⁰³ Pouts-Lajus S., *Présent et avenir des communautés délocalisées d'enseignants*, Actes du colloque Cyber-Langues, Nevers, août 2001.

2.1. L'espace « enseignants » et l'espace « classes ».

De manière succincte, on peut résumer la situation en distinguant deux espaces : celui des enseignants et celui des classes.

Du côté des enseignants, une dynamique communautaire « hors ligne » s'est progressivement constituée au fil du temps grâce à la mobilisation des différents acteurs autour du projet culturel. Cette dynamique s'est renforcée avec l'utilisation des différents dispositifs de communication qui amélioreraient la diffusion des informations concernant les activités proposées dans le cadre du projet. Cet effet communautaire a essentiellement concerné les enseignants qui progressivement se sont « connectés » au dispositif.

Cependant, le travail d'analyse nous indique davantage une démarche de collecte de l'information que d'échanges. En effet, l'observation du contenu de la messagerie révèle une activité nettement plus forte du Centre d'animation pédagogique sur la liste de diffusion que celle des enseignants qui restera très modeste dans les interventions en direction du « grand groupe ».

Du côté des classes, qui correspond à l'espace pédagogique, malgré une forte adhésion au projet global de pays et au principe d'une intégration de ces nouveaux outils dans les pratiques, on pourra être étonné du peu d'activité sur la messagerie et sur le site web dès lors que l'on considère le « niveau pays ». La communauté « en ligne » ne verra pas le jour dans cet espace-classes, le développement d'une dynamique d'échanges étant particulièrement complexe en situation pédagogique.

2.2. Pragmatisme et adaptations locales : l'activité de l'utilisateur.

Par contre l'enquête révélera un intéressant développement de stratégies d'utilisation et d'adaptation des NTIC beaucoup plus « localisées » (classe, école, RER). Les entretiens nous ont en effet permis d'affiner le recensement de l'activité pédagogique réelle vis-à-vis du dispositif, et de fouiller en quelque sorte « dans les coulisses » des écoles.

Nous découvrirons de nombreux enseignants, que nous avons longtemps considérés comme des consommateurs du dispositif ⁴⁰⁴, produisant leurs usages à leur rythme et à leur façon, dans l'esprit de ce qu'a décrit et théorisé Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien* ⁴⁰⁵ :

⁴⁰⁴ C'était une expression fréquemment utilisée au début de l'enquête en regard des pratiques observées durant la période « minitel ».

⁴⁰⁵ de Certeau M., *L'invention du quotidien*, Ed. Gallimard, 1990.

« La Raison technicienne croit savoir comment organiser au mieux les choses et les gens, assignant à chacun une place, un rôle, des produits à consommer. Mais l'homme ordinaire se soustrait en silence à cette conformation. Il invente le quotidien grâce aux arts de faire, ruses subtiles, tactiques de résistance par lesquelles il détourne les objets et les codes, se réapproprie l'espace et l'usage à sa façon. »

La « dynamique participative » envisagée dans l'hypothèse initiale, portée par un processus d'émergence communautaire, ne se concrétisera donc pas sous la forme attendue. Autour du site web du Centre d'animation pédagogique, il n'y aura que peu de production communautaire des classes. Par ailleurs, elles n'utiliseront que rarement la liste de diffusion de la messagerie de pays.

Par contre l'enquête de terrain transformera l'image de consommateur passif en usager actif, donnant une toute autre forme à la dynamique participative attendue, beaucoup plus pragmatique, localisée, « braconnée » pour reprendre l'expression de Michel de Certeau.

De nombreux transferts, intégrations et utilisations de ces outils auront lieu, soit par classe isolée, soit au niveau d'une école (plusieurs classes engagées dans un projet – par exemple un site web d'école), soit en interne à un même RER (webcams entre les maternelles du RER). L'intégration pédagogique fonctionnera sur des modalités plus autonomes comparativement aux pratiques de l'espace « enseignants ».

C'est aussi une logique de pragmatisme⁴⁰⁶ qui conduira à ces productions plus autonomes, adaptées à des projets plus localisés, permettant d'avoir une visibilité et une efficacité pédagogique plus immédiate. Nous retrouvons là un processus avancé par la sociologie interactionniste de l'innovation qui nous semble fondamental dans la construction de la dynamique de l'intégration : l'usager, en l'occurrence l'enseignant, joue un rôle actif dans la construction des usages d'une technique. La recherche nous a permis de repérer cette activité fondamentale qui structurera l'espace pédagogique des usages.

Il nous semble intéressant de résumer la complexité des usages produits par la communauté scolaire autour de l'expression « multimédia communicant » qui est apparue avec l'arrivée d'Internet.

⁴⁰⁶ Voir cet entretien dans lequel l'enseignant expérimenté annonce tout simplement qu'il n'a jamais cru à l'efficacité de la correspondance scolaire (après l'avoir pratiquée) et, par conséquent, qu'il ne voit pas un intérêt pédagogique à l'utilisation de la messagerie en classe.

Très schématiquement, à travers l'expérience que nous avons étudiée, nous pouvons avancer l'idée que :

les enseignants s'approprient le « communicant » dans des usages propres à l'espace « enseignants », facilitant la circulation de l'information autour de projets communautaires porteurs d'intérêt, notamment à travers la messagerie de pays et la consultation des informations du site web du CAP.

les classes, de leur côté, intègrent progressivement et pragmatiquement le « multimédia » dans le cadre des activités de l'espace pédagogique. Cet espace est plus difficile à mobiliser dans une dynamique communautaire élargie. Aussi la recherche du sens de la communication sera fera davantage autour de projets plus localisés, soit à la classe ou à l'école, soit au RER, dans une dynamique d'adaptation des usages. La liberté pédagogique de l'enseignant joue un rôle indéniable dans ces stratégies d'adaptation.

Conclusion

Dans le cas présent nous avons été contraints à observer plus attentivement de nombreuses démarches d'enseignants qui sont souvent considérées comme marginales ou banales. Nous avons ainsi complété notre démarche générale par cette posture d'observation plus fine des situations ordinaires, celle de l'analyse de cette « invention du quotidien » dont nous avons fait mention précédemment.

Une des particularités du dispositif pédagogique et technologique mis en place sur ce territoire est qu'il est peu contraignant par rapport aux projets pédagogiques personnels des enseignants. Il s'agit en effet d'un dispositif sociotechnique réticulaire relativement ouvert, orienté par les contenus du projet initial dans une perspective de dynamique territoriale et identitaire.

Du fait de cette possibilité de « marge de manœuvre », les entretiens nous ont dévoilé toute une palette de stratégies et de pratiques pédagogiques extrêmement diverses qui se développeront, parfois en marge du projet du territoire, tout en s'appuyant sur le dispositif général disponible.

Aussi, à l'issue de ce travail d'observation de l'introduction d'Internet dans le cadre d'un « projet de pays », nous pouvons conclure que nous n'avons pas assisté au développement de pratiques actives communautaires « en ligne » à l'échelle du grand territoire telles qu'elles avaient été imaginées initialement par la messagerie et le site web de pays.

En revanche nous avons observé de multiples adaptations, des traductions locales, personnelles mais efficaces de ces outils au service de progressives et réalistes mutations pédagogiques.

De ce point de vue nous rejoignons le courant de la sociologie de l'innovation qui réfute le modèle trop simple de la diffusion, selon lequel les techniques ont des qualités intrinsèques et qu'il y a des résistances à leur diffusion.

Les typologies usuelles, classant les enseignants dans leur rapport aux TICE en un éventail de catégories, allant de l'adhésion à la résistance, nous semblent trop technocentrées, et font abstraction des subtiles négociations et adaptations des techniques qui opèrent en fonction des intérêts des usagers. La présente recherche nous a aidé à percevoir, dans le champ éducatif, cette complexité permanente des interactions entre le social et ses objets techniques.

Christian DERRIEN
CREAD
Université de Rennes 2
christian.derrien@uhb.fr

**LISTES DE DIFFUSION POUR ENSEIGNANTS:
RESEAU DE CO-FORMATION POUR MINORITES ACTIVES.**

**Jean-Marc TURBAN
Université de Rennes 2
CREAD**

Introduction

Les listes de diffusion rencontrent un succès croissant chez les enseignants. Leur côté pratique, le gain de temps qu'elles procurent, les échanges et les débats font l'unanimité.

Elles permettent aux enseignants de mutualiser des ressources, de coopérer, de rompre leur isolement, d'intégrer les technologies de l'information et de la communication, de se former grâce aux interactions de et avec leurs pairs.

Pourtant, l'adoption des listes de diffusion, encore faible de la part des enseignants, relativise le phénomène. Le rapport entre le nombre d'abonnés et le nombre d'abonnés potentiels reste minime. De surcroît, le taux de participation des abonnés, rapport du nombre d'abonnés et du nombre de participants, s'avère marginal et la concentration de parole importante : 50% des interventions proviennent de 6 à 8% des participants (Drot-Delange, 2001). Nous constatons donc que seule une minorité d'abonnés participe activement. Les autres colistiers, « invisibles », se contentent de recevoir les messages. Ces « lurkers » retirent le bénéfice des échanges sans en supporter le coût, arguant le manque de temps, d'expérience, de compétence, de rapidité, et la crainte de s'exposer.

Les membres contributifs, minoritaires, pourraient reprendre à leur compte ces prétextes allégués par leurs pairs. Pourtant, par contraste avec la majorité silencieuse, ils n'hésitent pas à payer de leur personne, à investir et construire les listes sur leur temps libre.

Nous avons mené nos investigations sur trois listes de diffusion généralistes⁴⁰⁷, pour enseignants du premier degré : Listecolfr, liste Freinet et liste P.M.E.V.⁴⁰⁸. Nous nous

⁴⁰⁷ Non disciplinaires ou relatives à la fonction spécifique d'enseignants

⁴⁰⁸ - Listecolfr est une liste entre enseignants d'écoles primaires francophones.

intéressons plus particulièrement à la minorité active qui contribue aux échanges, qui écrivent abondamment sur les listes.

Pourquoi certains enseignants interviennent-ils activement sur des listes de diffusion alors que nombre des abonnés sont des « passagers clandestins » ?

Leur dynamisme sur les listes est-il lié à leur rapport à la formation ?

Qui est cette minorité active sur les listes de diffusion ?

Quels types de liens se tissent-ils dans ces réseaux ? Ces listes sont-elles des communautés ?

Ce questionnement doit nous permettre une meilleure compréhension du phénomène « liste de diffusion ».

La caractérisation des membres de la minorité active peut se révéler riche d'enseignements et nous permettre de dresser quelques perspectives envers ce dispositif, dans le cadre de la mutation des pratiques de formation initiée par l'émergence du cyberspace de communication.

1. Le rapport à la formation de la minorité active.

1.1 Autodirection et ouverture.

Nos informateurs les plus jeunes, qui n'ont pas intégré précocement l'École Normale dès la seconde, affirment des dispositions à l'autodirection dans leur parcours post-baccalauréat personnalisé ainsi que dans leur orientation professionnelle. Ils dérogent à la logique de l'orientation disciplinaire habituelle et après un parcours universitaire, ils optent délibérément pour la carrière de maître d'école.

Les enseignants interrogés manifestent une curiosité multidirectionnelle, une ouverture générale. Leur appétence intrinsèque de savoir les pousse à saisir toutes les opportunités de formation qui s'offrent à eux, institutionnelles ou non, qu'elles aboutissent ou pas à une qualification certifiée.

Ils font preuve d'un dynamisme peu commun au niveau de leur engagement associatif, politique, syndical, passé ou présent. Le militantisme des enseignants de notre échantillon estampillés « Freinet » dévore leur temps de loisirs, qui se confond fréquemment avec un temps de formation par coformation. Leur vision de l'école dépasse le débat pédagogique.

Leur engagement, par-delà la réflexion sur l'école, repense l'organisation sociale.

- La liste Freinet concerne la recherche et l'approfondissement en pédagogie Freinet.
- La liste P.M.E.V. traite de la Pédagogie de Maîtrise à Effet Vicariant.

Les enquêtés s'adonnent à des loisirs d'un haut degré de technicité (informatique, voile, plongée, photographie, musique, cirque ...). Certains se lancent dans des études universitaires de deuxième ou troisième cycle. Loin de se laisser impressionner par la difficulté des apprentissages de longue haleine, ils se lancent, osent, se montrent conquérants.

Les interviewés affirment leur autonomie dans leurs apprentissages, y compris dans leur formation professionnelle d'enseignant. Ils insistent sur le rôle déterminant du terrain, de la pratique, afin d'assurer une maîtrise professionnelle. L'expertise se construit au fur et à mesure de l'acquisition de l'expérience en situation.

1.2 Autoformation

Les personnes interviewées affirment leur autonomie dans leur apprentissage. Elles qualifient toutes, sans exception, leur pratique formative d'autoformation.

Une autoformation qu'elles traduisent :

En tant que comme une didactique autonome car ils l'envisagent en tant que démarche volontaire, parfois solitaire,
mais également comme une pédagogie individualisée, un parcours personnalisé en fonction de projets singuliers,
et un apprentissage autodirigé par lequel ils exercent leur pouvoir d'apprenant et contrôlent leur processus de formation, grâce au développement de compétences métacognitives.

1.3 Coformation

Leur autoformation se décline également en une coformation, formation réciproque entre pairs. Chacun forme l'autre et apprenant de l'autre. La coformation se met en place automatiquement quand deux enseignants parlent de leur travail. Elle peut être amorcée dans le cadre de situations plus ou moins formelles, un stage de formation, une discussion sur la cour de récréation... La coformation constitue un mode de formation privilégié des pédagogies coopératives. Les colistiers Freinet ont insisté sur ce point.

Si elle requiert de l'autonomie et correspond à une conduite individuelle, l'autoformation n'en demeure pas moins un processus socialisé qui se nourrit des relations interpersonnelles. Les informateurs analysent bien le phénomène. Ils insistent sur l'aspect socio-constructiviste des échanges interindividuels, sur la collaboration parfois conflictuelle. Vygotsky (1985) souligne l'importance des interrelations sociales dans les apprentissages. Par la découverte de

stratégies ou de « conceptions » qui ne lui sont pas familières, l'apprenant prend conscience des siennes et peut s'inspirer de celles d'autrui. La contradiction apportée par l'autre nous permet de construire de nouvelles compétences et nous éclaire sur nos propres modes d'acquisition de connaissances (fonction de miroir cognitif).

Il faut cultiver les contacts, se créer un réseau de ressources, réseau que peut constituer un groupe d'abonnés à une liste de diffusion.

L'autoformation correspond à une posture permanente qui exige de la recherche, de la souplesse, de l'inventivité, dans la perspective de « se donner une forme » pour produire son existence, sa vie.

1.4 **Hétéroformation ciblée .**

Les enquêtés ne rejettent pas pour autant l'hétéroformation sous toutes ses formes : institutionnelle, associative... Toutefois, ils exercent un regard critique à son égard. Elle doit présenter un intérêt. Ils souhaitent des garanties car ils ont été échaudés par des expériences décevantes, en particulier des formations, des stages « Éducation Nationale ».

Leur formation initiale à l'École Normale ou à l'I.U.F.M. ne les a pas convaincus. Ils pensent qu'elle n'a que faiblement contribué à faire d'eux des enseignants. Ils en ont occasionnellement tiré profit, dans la marge, au gré de rencontres marquantes ou du degré de liberté, d'autonomie, qui leur était accordé pour se composer un programme personnel répondant à leur aspiration, leur conception de l'éducation.

Quelques enquêtés se font l'écho de satisfactions ponctuelles mais dans l'ensemble, ils restent mitigés par rapport à la formation continue. Les enseignants se réclamant de mouvements pédagogiques alternatifs sont les moins convaincus. Le contenu des stages s'éloigne du style pédagogique, de l'idéologie qu'ils revendiquent. Cependant, nos informateurs ne rejettent pas catégoriquement ce genre de formation. Ils envisagent d'y participer, pour peu que le thème et le contenu les motivent. Il en est même qui présentent des projets, proposent leur contribution aux responsables de la formation continue.

Le mode d'apprentissage de la minorité active correspondrait donc à la pratique de l'autoformation dans son acception tripolaire (Pineau, 1985), métissage d'auto-, d'hétéro-, et d'éco-formation, une formation de soi par soi-même, une formation exercée sur soi « par d'autres » et une formation expérientielle par le contact direct avec les choses dans l'environnement de travail ou la vie quotidienne.

2. La minorité active et les TICE⁴⁰⁹

2.1 Des « scientifiques » ?

Le cursus initial des personnes interrogées s'avère très majoritairement scientifique ce qui pourrait expliquer leur attrait pour tout ce qui concerne l'informatique. L'école ne les a pas marqués du sceau de l'incapacité en mathématiques et en sciences, étiquette qui peut conduire à s'auto-discriminer, à s'écarter d'un domaine technologique comme l'informatique, et de ses applications, fussent-elles élémentaires.

2.2. Une maîtrise certaine en matière de TIC.

Ce sont des explorateurs en matières de TIC, ils en ont une pratique régulière et une maîtrise assurée que ne peuvent revendiquer nombres d'instituteurs ou de professeurs des écoles. Ils possèdent un micro-ordinateur connecté. Le « déclic de l'achat » a marqué le début de leur formation dans le domaine informatique. Ils soulignent qu'ils ont acquis des compétences en la matière principalement par autoformation, « en tâtonnant », par coformation avec leur conjoint, des collègues à l'école, des amis, mais aussi par l'entremise de listes de diffusion, véritables réseaux de ressources. Les apports des stages de formation s'avèrent non déterminants et parfois non pertinents. L'informatique leur sert « à tout », ils en font un usage extrêmement varié : écrire, communiquer, s'informer, se documenter, traiter de l'image ... Le micro-ordinateur se révèle pour eux un outil professionnel en premier lieu, devenu indispensable.

Trois de nos enquêtés se distinguent par leur appartenance à la catégorie des *explorateurs pionniers*. Ce sont de véritables innovateurs. Très expérimentés, passionnés par l'informatique, ils consacrent un budget conséquent à l'achat de matériel et de magazines spécialisés. Ils ont connu l'époque « héroïque » de l'informatique maison et programmé en BASIC, en LOGO. Ils ont vécu le plan Informatique Pour Tous en 1985 et n'en gardent pas un si mauvais souvenir. Ils ont très vite intégré l'ordinateur chez eux mais également dans leur classe, comme ils l'avaient fait pour le minitel et l'auraient fait pour d'autres innovations technologiques. Ils considèrent leur micro-ordinateur comme un outil mais veulent savoir « ce qu'il y a dans la boîte ».

Nous qualifierons, par comparaison, nos autres informateurs d'*explorateurs utilisateurs*. Plus jeunes, l'innovation technologique ne les passionne pas, pas plus qu'elle ne les effraie. Ils se l'accaparent pourvu qu'elle se rende utile, qu'elle serve leurs projets personnels et

⁴⁰⁹ Technologies de l'Information et de la Communication

pédagogiques. Ils ne prétendent pas inventer, innover, mais ils tirent profit des outils de leur temps.

3. Les listes de diffusion

3.1 Quels usages?

Les enseignants interrogés consacrent quotidiennement plusieurs dizaines de minutes voire plusieurs heures à la lecture mais aussi l'écriture de messages. Quelques-uns avouent y trouver un véritable plaisir, d'autres au contraire n'y décèlent pas un tel contentement et essaient de limiter le temps dédié aux listes. Cependant, tous font état d'une sorte d'accoutumance, de « dépendance » vis-à-vis de ce mode de communication de groupe. Ils expliquent leur assiduité et leur participation régulière sur les listes par trois raisons majeures. Ce media :

leur procure de l'information (pédagogique, technique, savante...)

Par le jeu des questions et réponses, les colistiers obtiennent des renseignements ponctuels, trouvent des solutions à leurs interrogations, leurs soucis du moment. Il s'agit là de la dimension utilitaire de la liste. La partie visible reste minime car dans le cas d'échanges personnalisés, les réponses s'effectuent en privé pour ne pas encombrer la liste. Par leurs réponses, les enquêtés « renvoient l'ascenseur » et font aussi preuve de solidarité, d'altruisme envers leurs pairs.

La liste permet une ouverture sur des horizons méconnus, ignorés. Les échanges se présentent comme l'opportunité de rompre non seulement l'isolement géographique d'enseignants exerçant dans de petites écoles, en zone rurale, mais aussi l'*enfermement pédagogique ordinaire* (Boumard, 1989). En effet, les maîtres ne bénéficient pas d'espace neutre pour parler de leurs expériences, des réussites, des difficultés, des échecs. Chacun fait face à la complexité de la classe et l'affronte isolément, alors que les listes rendent possible un enrichissement et un soutien mutuel, une rencontre de toutes sensibilités.

C'est aussi un outil prospectif pour qui entend anticiper sur des questions à venir, tirer parti des nouveautés pédagogiques et technologiques émergentes. Les informateurs, explorateurs, voire innovateurs, adoptent une posture de veille, qui élucide leur accoutumance évoquée précédemment. Dans le flot des messages, des informations intéressantes circulent, il ne faut pas les manquer.

étend leur réseau de relations sociales

Les listes, réseaux multipolaires et horizontaux dans le cyberspace, marquent le renouvellement du lien social. En s'abonnant, les enseignants agrègent le groupe de colistiers

à leur réseau personnel. Des relations potentielles se concrétisent, la force centripète des affinités transforme les rapports professionnels, virtuels et cordiaux, en concordes et même en amitiés sincères. Les relations plus personnelles se déroulent dans un réseau secondaire privé, où l'intimité peut se dévoiler.

Ce type de réseau sociotechnique nous laisse imaginer l'émergence d'une nouvelle structure sociale, moins contrainte par le temps et l'espace, aux potentialités insoupçonnées.

constitue pour eux un lieu d'expression

Les enquêtés soutiennent régulièrement l'activité d'une ou plusieurs listes par leurs contributions. Ils interviennent, comme nous l'avons vu précédemment, pour demander un renseignement ou fournir de l'aide. Ils n'hésitent pas à s'exprimer dans l'agora virtuelle, à participer aux débats et donc à s'exposer, ce qui suppose une légitimité de leur part. Légitimité qu'ils tirent de leur « bagage professionnel » (l'expérience, la qualification, la fonction), mais aussi de qualités individuelles (un diplôme, une aura, un style, une personnalité). L'intervenant doit afficher certaines garanties pour que son propos soit recevable. Tous nos enquêtés ont plus de dix années d'expérience. Si nous suivons le modèle de synthèse du cycle de vie professionnel des enseignants de Michaël Huberman (1989), nous constatons que nos informateurs ont dépassé la phase « d'entrée, de tâtonnement » et celle « de stabilisation, de consolidation d'un répertoire pédagogique ». Après plus de dix années de carrière, ils se situent dans une phase de « diversification, d'activisme » ou de « sérénité, de distance affective » pour ceux qui atteignent plus de 25 années d'ancienneté dans le métier. Leurs compétences d'enseignant bien assises, ils n'hésitent pas à faire autorité sur les listes.

Participer, c'est aussi prendre le pouvoir : proposer, argumenter, orienter, appuyer, contester, infléchir, s'engager, admonester, vilipender...être acteur.

Le goût et l'habitude du travail en équipe, particulièrement en équipe pédagogique, désinhibe des abonnés et les motive à intervenir. Ils savent parfaitement qu'un collectif solidaire l'emporte sur les individualismes.

Sur les listes du mouvement Freinet, l'engagement stimule l'activité. Pour le militant, la contribution va de soi. La liste Freinet déroge un peu à la règle : contrairement aux listes fermées de L'I.C.E.M.⁴¹⁰, réservées aux adhérents, elle est ouverte. Elle compte assez peu de militants Freinet car ils sont lassés des discours « hors sujet » et des questions basiques des néophytes, et l'abandonnent.

La participation s'explique également par le besoin de reconnaissance ressenti par des colistiers. Cela flatte l'ego de dispenser son savoir à plus ignorant que soi, d'exposer sa maîtrise technique, sa culture, sa connaissance, son expertise pédagogique.

⁴¹⁰ Institut Coopératif de l'École Moderne

3.2.Des critiques.

Une liste de discussion, moyen de communication de groupe quasi-synchrone, offre beaucoup d'avantages mais présente également quelques inconvénients inhérents à son principe même. Une masse d'informations circule avec une rapidité impressionnante, elles demandent à être vérifiées. Ni véritablement écrite ni véritablement orale, cette communication inaugure un nouveau mode de relation qu'il faut s'approprier et dont il faut bien mesurer l'impact.

Les sondés relèvent beaucoup de phénomènes parasites qui nuisent à la transmission des informations et contreviennent à l'objet de la liste : le bavardage, l'étalage ostentatoire de sa personne, l'entrisme ...

Des informateurs regrettent l'anonymat qui règne sur les listes. Sur plusieurs centaines d'abonnés, une minorité se manifeste et se découvre en participant. La majorité reste silencieuse et observe avec, qui sait, des intentions belliqueuses.

Les enseignants interrogés déplorent le non-respect de la netiquette. Le nouvel arrivant doit prendre connaissance du code de bonne conduite à respecter sur les listes avant de valider son abonnement. Il ne peut prétexter une ignorance en la matière, même s'il faut un temps d'adaptation pour s'approprier le « savoir communiquer » sur une liste. Des enquêtés se posent la question de l'encadrement de cet espace de liberté par quelques règles plus strictes ou par une modération des listes.

Le traitement quotidien des messages dévore un temps précieux. Des mails renvoient à des sites ressources à consulter, démultipliant la durée nécessaire au dépouillement.

La non-participation majoritaire interpelle nos enquêtés contributeurs. Ils réprovent ce comportement consommateur, passif. Ils regrettent le manque de coopération, de mutualisation entre abonnés. Toutefois, ils relativisent et tempèrent leurs récriminations à l'égard des passagers clandestins. Ils sentent bien que des colistiers moins expérimentés, moins sûrs, plus réservés ou farouches, hésitent à s'exposer. Ils considèrent à nouveau la question de la légitimité à intervenir dans l'agora électronique. Bien fondé à participer que l'on s'octroie sous la pression des attentes, des jugements supposés du collectif-liste et surtout de ses porte-parole qui composent la minorité active.

De plus, si tous les abonnés participaient, le volume des messages augmenterait dans des proportions inimaginables, rendant le traitement encore plus long et fastidieux, ingérable.

Nos interlocuteurs soulèvent le problème de l'agressivité sur les listes. Ce media à flux rapide favorise les réactions instinctives à l'encontre d'un autre lointain, indéterminé, qui est

pourtant un être sensible que des réponses publiques et acerbes peuvent profondément toucher.

Certains thèmes sensibles provoquent des montées d'adrénaline. Les joutes sont serrées, débordements et emportements remplacent parfois les arguments.

Ouverte à tous, la liste Freinet est parfois le lieu d'échanges agressifs entre enseignants intéressés, curieux, qui veulent des précisions sur cette pédagogie, et des militants garants de l'idéologie du mouvement, qui transigent peu avec leurs thèses et le montrent.

Les « freinétistes » en ont conscience, l'agressivité, si elle est le signe de leur engagement, ne s'harmonise guère avec la visée prosélytique, l'objectif d'ouverture assigné à la liste.

3.3.Un vecteur de formation ?

Au premier abord, les enquêtés considèrent que la liste contribue à leur formation et plus spécifiquement leur formation professionnelle, puisque la vie scolaire en constitue l'objet. Cette dernière recouvre un champ très vaste, où les échanges relatifs à la technologie numérique, le social, la philosophie, la politique ont leur place.

La découverte de façons de faire différentes, originales, la réflexion sur le fondement de leurs actes pédagogiques peuvent entraîner des changements dans leurs pratiques de classe.

Cette formation résulte d'échanges horizontaux entre pairs qui vivent des situations similaires et les affrontent diversement, avec plus ou moins d'ingéniosité et de réussite. Le partage des expériences autour de préoccupations communes et des valeurs que porte le mouvement Freinet initie une coformation, qui dans bien des cas se poursuit dans un réseau parallèle de communication privée. Les abonnés inactifs sur les listes, ou dans le réseau secondaire privé qu'elles génèrent, ne bénéficient pas de cette coformation puisque celle-ci est subordonnée aux interrelations.

Des enquêtés préfèrent parler d'information plutôt que de formation. Une information qui correspond aux prémices de la formation, à une connaissance, un savoir en devenir qui s'approfondira lors d'échanges privés, par la pratique de terrain, par des apports théoriques complémentaires.

Les listes pour enseignants du premier degré concourent à l'autoformation de la minorité active, ouverte et curieuse. Elles constituent une source d'information ciblée, parmi d'autres, dans la pratique documentaire de ces pédagogues, en rapport avec leur aptitude et inclination pour « l'apprendre par soi-même ».

Des colistiers interrogés modèrent ces appréciations. Ils constatent que sur la totalité des messages publiés sur les listes, de nombreux ne touchent pas directement à la pédagogie, l'exercice du métier d'instituteur ou de professeur des écoles.

L'abonnement et la participation à l'activité de la liste n'entrent pas dans une stratégie consciente de formation personnelle. S'il y a formation, elle résulte d'un effet secondaire, indirect de la liste. Elle n'a pas été conçue par ses initiateurs comme un réseau de formation professionnelle continue. Néanmoins, les phénomènes que nous observons, notamment dans l'évolution des pratiques, laissent entrevoir des potentialités formatives, pour peu qu'un tel objectif soit assigné à une liste et qu'elle soit structurée à cette fin.

3.4. Un réseau communautaire ?

Une liste de diffusion pour enseignants du premier degré est-elle une communauté ? Les personnes interrogées sont partagées. Leur réponse dépend de leur définition du terme et en particulier, à l'importance accordée à la densité du lien social qui relie et fédère les membres du réseau sociotechnique.

Pour certains, un lien, « faible » suffit :

- le fait d'appartenir à la même corporation des enseignants du premier degré et donc de partager un intérêt commun,
- des rencontres réelles entre quelques membres.
- l'adhésion, la fidélité et un vague sentiment d'appartenance.
- l'accomplissement d'un « brin » d'actions communes, comme l'écriture d'un texte contre la psychose ambiante qui règne après le tapage médiatique concernant des actes de pédophilie commis par des enseignants, l'élaboration du logo « touche pas à mon site »...
- l'existence de règles communes, d'une charte régissant le fonctionnement du groupe, fût-il un agglomérat composite de colistiers, spectateurs intéressés plus qu'acteurs.

Pour d'autres, une communauté suppose des liens forts : la reconnaissance de valeurs, d'une idéologie, d'une éthique partagée, des pratiques semblables, une histoire commune, parfois un mythe fondateur, la figure d'un grand ancêtre (Tessier 2002).

Les listes ouvertes telles que Listecolfr, la liste P.M.E.V. et la liste Freinet, ne correspondent pas à cette vision de la communauté. Le lien social qui tisse ces réseaux repose sur un trop frêle dénominateur commun. Par contre, certaines listes fermées répondent aux critères de cette définition. La liste I.C.E.M., réservée aux adhérents de l'I.C.E.M., et la liste C.A.I.C.E.M., destinée aux membres du conseil d'administration de l'I.C.E.M., en présentent les caractéristiques fondamentales : elles regroupent un public désigné de militants qui se

réclament de l'héritage de Célestin Freinet. Ces partisans de l'École Moderne ont, à l'usage, développé un code commun fédérateur mais également exclusif (sigles, techniques, invariants, formules politiques...).

Des enquêtés ne concilient pas le virtuel et le communautaire. Pour eux, une communauté résulte avant tout d'interactions, d'événements physiquement vécus.

Les listes regroupent des enseignants à l'identité professionnelle très comparable. Les instituteurs ou professeurs des écoles demeurent sur la liste la plus proche de leur identité professionnelle, réelle ou visée. Les listes possèdent en conséquence une identité collective qui transparaît dans les messages écrits par ses porte-parole : la minorité active. Pour y adhérer et à fortiori y participer, il doit y avoir une concordance entre l'identité professionnelle de l'enseignant et l'identité collective de la liste.

Conclusion

Listecolfr, les listes Freinet et P.M.E.V. constituent des espaces d'autoformation, d'innovation, d'ouverture et de relations sociales pour les enseignants du premier degré. Elles sont le lieu d'offres d'informations abondantes et variées. Attention néanmoins, s'informer n'est pas nécessairement apprendre. Il ne faut pas confondre information et savoir. Pour qu'il y ait apprentissage, construction d'un savoir, il faut un engagement actif de l'apprenant, une mise en œuvre d'un traitement de l'information.

L'individualisation de la formation dans l'altérité, coformation par l'échange des expériences, des connaissances, trouve une niche naturelle dans les listes de diffusion professionnelles. « L'autre », médiatiquement présent, est l'apprenant ou le formateur. Les pairs jouent un rôle de guidance en tant que facilitateurs d'apprentissage. Ils occupent une place déterminante, non seulement par leurs propositions, la critique des solutions avancées, mais aussi en déclenchant chez l'apprenant une prise de conscience de ses propres processus cognitifs.

Le lien social qui lie les abonnés de ces réseaux sociotechniques ouverts reste faible, alors qu'il soude les membres des listes militantes, véritables communautés, difficilement pénétrables par le non-initié. Cependant, la mise en commun des imaginations, des expériences et des savoirs sur les listes, amorce le renouveau de ce lien social, mis à mal par la modernité de nos sociétés durant les dernières décennies. D'un nouveau genre, virtuelles, les relations sociales dans le cyberspace s'annoncent nombreuses, variées, riches, mais aussi

fragiles, labiles, et en tout cas moins enfermantes et liberticides que celles qui unissaient les communautés traditionnelles.

Jean Marc Turban
CREAD
Université de Rennes 2
jean-marc.turban@wanadoo.fr

BIBLIOGRAPHIE

Boumard P. (1989), *Les savants de l'intérieur*, A. Colin, Paris.

Drot-Delange B. (2001.a), « Mutualisation et listes de diffusion : une pratique émergente ? », in Les dossiers de l'ingénierie éducative, n°36.

Huberman M., (1989), *La vie des enseignants. Évolution et bilan d'une profession*, Delachaux et Niestlé, Paris.

Tessier G. (2002), « L'organisation d'une communauté virtuelle de formateurs : enjeux et obstacles », « Des réseaux aux communautés éducatives : quels nouveaux savoirs pour les enseignants ? » in Réponses Institutionnelles, Revue du CERPE, N°6.

Vygotsky L. (1985), *Pensée et langage*, Messidor, Éditions sociales, Paris.

LA MÉDIATION DE LA MIMÉSIS DANS L'EXPÉRIENCE ÉDUCATIVE D'UNE COMMUNAUTÉ VIRTUELLE.

Isabelle RIEUSSET-LEMARIÉ
IUFM de Versailles

Introduction

Les "simulations globales" sont des "communautés d'écriture" mises en oeuvre dans des projets éducatifs. Dans leurs applications à Internet⁴¹¹, elles ont mis en jeu non seulement des pratiques d'écriture en ligne mais l'émergence de véritables communautés virtuelles. Ce type de dispositif, qui n'est pas isolé⁴¹², nous confronte à des expériences nouvelles où l'émergence collaborative d'une fiction et l'émergence d'une communauté sont partie prenante d'un même processus. Cette expérience, articulant la création d'une communauté et la création d'une "fiction jouée" (qui se tisse à mesure de l'interaction des acteurs-personnages), n'est pas

⁴¹¹ Des projets de "simulations globales" ont été adaptés à Internet par M. Perdrillat ("Un exemple de réalisation pédagogique sur Internet : Création d'un roman collectif international, "L'immeuble rue Lamarck", ECHANGES INTERNET EUROPE - U.S.A. -ADEMIRNET 1997: <http://www.epi.asso.fr/revue/89/b89p195.htm>) et par M.C. Magnin ("The Building: An Adaptation of Francis Debyser's Writing Project /A Global Simulation to Teach Language and Culture", Presented at the China-US Conference on Education, Beijing, July 9-13, 1997 : <http://www.sandiego.edu/~mmagnin/simulation.html>). De nouveaux projets n'ont cessé de se développer depuis cette date (cf. <http://www.sandiego.edu/~mmagnin/PagePedagogique.html>).

⁴¹² Ce type de dispositif s'inscrit dans le développement des nombreuses "communautés d'écriture en ligne" qui prolifèrent sur le réseau. (Pour une analyse de l'intérêt, inégal, des diverses formes de ces "Online writing communities", parmi lesquelles figure la "Collaborative Fiction Community", cf. "Fiction Writing Options" : http://www.foolquest.com/fooltrek_faq/folltrek_faq_means.htm).

Il participe du développement marqué, ces dernières années, de nombreux projets pédagogiques prenant en compte la valeur éducative des projets collaboratifs et de la mise en jeu des nouvelles technologies de communication en réseau. Les projets de "Simulation Globale" restent, cependant, spécifiques dans leur mise en jeu d'une communauté d'écriture qui fait intervenir ses participants en tant qu'acteurs, et pas seulement en tant que co-auteurs. A ce titre, leurs applications à Internet ressortissent à la culture des réseaux telle qu'elle s'est développée dans les "MUDs" ("MUDs combine features of games, simulations, and social activity", in "A Quickstart to Educational MUDS": <http://www.nettally.com/mccaskn/ed-muds.html>).

sans ouvrir un questionnement méthodologique. Quel est l'élément-clé qui intervient à ce double niveau de l'émergence d'une "fiction jouée" et de l'émergence d'une communauté, et qui fonde leur articulation organique dans une démarche commune? Notre analyse nous conduira à examiner dans quelle mesure cette médiation fondatrice n'est autre que la mimésis.

Cependant, si la mimésis s'avère un fondement efficace pour l'émergence d'une communauté, la question essentielle est de savoir quel type de communauté elle permet de développer. Selon quel modèle une société se développe-t-elle lorsque son fondement exclut ou, au contraire, intègre, la pratique de la mimésis? Nous verrons que *La République* de Platon s'avère éclairante sur ces questions et nous amène à reconsidérer le rôle de la mimésis dans l'éducation. Puis nous analyserons en quoi la mimésis joue un rôle nouveau spécifique dans le cadre de la culture interactive, qu'il s'agisse de développer les contre-pouvoirs à ses écueils, ou qu'il s'agisse de permettre de constituer les communautés virtuelles en de véritables communautés.

1. Les "Simulations Globales": des communautés éducatives fondées sur la pratique de la mimésis..

En quoi consiste le principe des "simulations globales" élaboré par Francis Debyser? Ce dernier l'a défini en ces termes :

"Une simulation globale est un protocole ou un scénario cadre qui permet à un groupe d'apprenants pouvant aller jusqu'à une classe entière d'une trentaine d'élèves, de créer un univers de référence - un immeuble, un village, un cirque, un hôtel- de l'animer de personnages en interaction et d'y simuler toutes les fonctions du langage que ce cadre, qui est à la fois un lieu-thème et un univers de discours, est susceptible de requérir⁴¹³".

Le principe des "simulations globales" est de faire jouer à chaque membre du groupe un personnage dont il assume le rôle en tant qu'acteur. C'est à ce titre que ce type de dispositif relève de la mimésis. Mimésis vient en effet de *mimos* qui désigne, en grec, l'acteur, défini comme celui qui imite (cf. *mimé-omaï*⁴¹⁴: imiter, mimer) les paroles et les gestes d'un personnage. Les faits et gestes de celui qui s'inscrit dans la posture de la mimésis ne sont donc pas les siens mais ceux d'un autre, ce qui suppose une forme de dédoublement. Telle est la caractérisation par Platon de la mimésis, sur laquelle nous reviendrons.

Dans le contexte du "Français Langue Etrangère" où s'est d'abord développée la pratique des "simulations globales", la posture de la mimésis a été valorisée à plusieurs titres. Le

⁴¹³ cf. F. Debyser, *L'immeuble*, Hachette, 1986.

⁴¹⁴ cf. F. Martin, *Les mots grecs*, Hachette, 1937: *mimos* /.../: 1° acteur; 2° sorte de comédie /.../; de là mimique, mimétisme /.../. **mimé-omaï*, imiter, mimer.

dédoublé mimétique favoriserait ce que les chercheurs ont appelé la "schizie de l'apprentissage" :

"La classe de langue étrangère est un lieu de "haute schize" puisque l'élève est engagé à mettre entre parenthèse sa langue maternelle/.../. L'élève est tendu /.../ vers l'étranger, vers l'autre. Il a besoin, pour endosser ce rôle, d'aller chercher en lui la part d'étrange et d'étranger qui réside en chacune de nous./.../Les simulations globales permettent, du fait de la transition par une identité fictive, de faire l'expérience du plaisir du masque/.../, du rôle.⁴¹⁵"

Cette analogie entre la démarche de l'acteur et la démarche de recherche de nouveaux repères d'identification dans une langue étrangère a, cependant, ses limites. Toutefois, les praticiens et chercheurs des "simulations globales" montrent que leur valorisation éducative de la mimésis va bien au delà des arguments spécifiques à l'apprentissage d'une langue étrangère. Pour beaucoup d'entre eux, ce n'est pas seulement l'apprentissage d'une langue étrangère qui requiert une distanciation de son monde familier et une identification à un monde étranger; c'est la démarche même de tout apprentissage :

"Apprendre, c'est changer. Tout apprentissage a pour conséquence:/.../

-d'accepter de n'être plus le même;

- de regarder le monde différemment et, de par ce fait, de n'être plus regardé non plus de la même manière; de changer d'état psychologique (de rôle, de statut) et donc de changer dans sa tête et dans son corps.

/.../Tout apprentissage est donc une tension entre le monde d'origine et le monde que l'on découvre et dans lequel on tente de prendre pied. Cette tension entre le soi présent et le soi-à-venir est elle-même un apprentissage de la schizie, du dédoublement, et au-delà, du changement de rôle, voire de statut⁴¹⁶.

Dans le développement de cette capacité à changer, à se métamorphoser, liée à la démarche d'apprentissage, la pratique de la mimésis apparaît une voie privilégiée. Mais la posture de la mimésis, comme distanciation à l'égard d'un rôle, est également valorisée à un autre niveau par les praticiens des "simulations globales". Ce qui est en jeu, c'est la capacité à ne pas se laisser totalement enfermer par un modèle social unique qui définit les rôles, relationnels ou professionnels, de façon prescriptive, en fonction d'une norme rigide :

"La vie sociale tend à enfermer chacun dans un rôle ou dans un répertoire étroit de rôles. /.../Mais l'individu pourrait incarner beaucoup plus de rôles que ceux qui lui sont accessibles

⁴¹⁵ cf Francis Yaiche, *Les simulations globales, mode d'emploi*, Hachette, 1996, pp. 76-77.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 75.

dans la vie quotidienne : en effet, il porte en lui un éventail de rôles qu'il voudrait jouer et qui restent potentiels aux différents stades de son développement.

Face à cette pression extraordinaire exercée par le regard des autres pour que l'individu soit conforme au rôle qui lui a été dévolu, il semble nécessaire que l'individu reçoive une formation au rôle. Il y a sans doute à travers le recours à des pratiques comme les techniques théâtrales ou les jeux de simulation le moyen d'éviter de sombrer dans la folie du rôle, c'est à dire de croire que l'on n'est qu'un rôle.

La façon dont sont tenus les rôles change peu lors d'une existence, sauf si on ouvre l'éventail des rôles tenus, si on propose d'autres manières d'agir, de tenir des rôles professionnels ou sociaux. Le jeu de rôle va assurer cette ouverture. La simulation globale également⁴¹⁷."

Cette visée éducative, qui tend à ne pas réduire toutes les potentialités d'un individu par l'identification absolue à un rôle professionnel⁴¹⁸, s'oppose terme à terme à la visée de *La République* de Platon, fondée sur l'exclusion de la pratique de la mimésis.

2. L'exclusion de la mimésis aux fondements de la société utilitariste.

Dans *La République* de Platon, la volonté d'exclusion du *mimos*, de l'acteur, répond à la conviction que la mimésis constitue une menace pour l'Etat. Or, quel est ce fondement de *La République* qui s'avère menacé par la mimésis? Une lecture attentive permettra de mettre à jour que ce principe n'est autre que l'utilitarisme.

A l'exclusion de l'acteur, fait écho, dans *La République*, l'exclusion du poète. Celui-ci se dédouble pour parler sous le masque de différents personnages, et pour Platon, il est acteur:

"Or se conformer à un autre, soit par la parole, soit par le geste, n'est-ce pas imiter celui auquel on se conforme? /.../en ce cas, ce me semble, Homère et les autres poètes ont recours à l'imitation [mimesis] dans leurs récits. /.../Au contraire si le poète ne se cachait jamais, l'imitation serait absente de toute sa composition et de tous ses récits ⁴¹⁹."

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 74.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 53 : "Au-delà du comportement fonctionnel, il y a trente-six façons d'être chasseur dans un hôtel ou manager d'une entreprise, trente-six mille raisons d'être à la place que l'on occupe, mille et un rêves ou cauchemars qui nous agitent et nous font agiter dans cette "vie active". /.../Si l'on peut souhaiter enseigner des comportements professionnels /.../ en vue d'une meilleure adaptation et d'une plus grande efficacité /.../ à un métier donné, l'expérience du terrain démontre abondamment qu'il n'est guère souhaitable de programmer des "hommes modulaires", interchangeables. La dimension du libre-arbitre, le coefficient personnel, les charges existentielles /.../non seulement doivent être intégrées mais aussi traitées comme des pièces essentielles du dispositif professionnel. C'est cet espace de liberté que veut préserver la technique de la simulation globale".

⁴¹⁹ Platon, *La République*, Livre III, 393 c, in Platon, *Oeuvres Complètes*, Tome VI *La République* (Livres I-III), Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", coll. "Guillaume Budé", 1947, p. 103.

Quel est le type de poète qui est jugé si subversif dans cet Etat qu'il faut l'en bannir⁴²⁰? C'est "un homme habile à prendre toutes les formes et à tout imiter", un homme "double" et "multiple", autrement dit un homme qui excelle dans l'art de la mimésis, ce qu'il faut entendre, dans cette définition platonicienne, comme l'art de prêter sa voix à de multiples personnages non sans impliquer la faculté de se dédoubler:

*"Il ne convient pas à notre gouvernement, parce que chez nous il n'y a pas d'homme double ni multiple, attendu que chacun n'y fait qu'une seule chose. /.../Voilà pourquoi c'est une chose particulière à notre Etat que le cordonnier y est cordonnier et non pilote en même temps que cordonnier;/.../ et l'homme de guerre, homme de guerre et non commerçant en même temps qu'homme de guerre, et ainsi de tous. /.../Il semble donc que si un homme habile à prendre toutes les formes et à tout imiter se présentait dans notre Etat /.../nous lui dirions qu'il n'y a pas d'homme comme lui dans notre Etat et qu'il ne peut y en avoir."*⁴²¹.

Les seuls artistes tolérables devraient ressembler aux autres citoyens en ce qu'ils se conforment à une seule fonction, définie par son utilité partielle au service de la fin globale de la société. Dans *La République*, l'art n'est toléré que s'il est utile au desseins éducatifs de l'Etat. Dans cette fonction éducative, la mimésis est exclue, puisque apprendre à être habile dans l'imitation est jugé non seulement inutile, mais dangereux pour le citoyen qui ne doit s'identifier qu'à un seul métier⁴²².

Au modèle utilitariste de la citoyenneté (qui ne considère le citoyen que comme un maillon utile au service de l'Etat), correspond un modèle utilitariste de l'éducation censurant tout développement des compétences du sujet qui ne seraient pas exclusivement destinées à assumer sa fonction de maillon utile dans le métier unique auquel il est destiné. C'est au nom de cette visée que le poète, qui excelle dans la mimésis, est écarté de cet Etat dont le fonctionnement utilitariste repose, non seulement sur la division du travail, mais sur l'obligation que chaque citoyen n'exerce qu'une seule et unique fonction à laquelle il doit s'identifier totalement. "Contaminé"⁴²³ par le poète mimétique, chaque travailleur de cet Etat

⁴²⁰ *Ibid.*, 398 a, p. 110: "Il semble donc que, si un homme habile à prendre toutes les formes et à tout imiter se présentait dans notre Etat pour se produire en public et jouer ses poèmes, nous lui rendrions hommage comme à un être sacré, merveilleux, ravissant; mais nous lui dirions qu'il n'y a pas d'homme comme lui dans notre Etat et qu'il ne peut y en avoir, et nous l'enverrions dans une autre Etat, après avoir répandu des parfums sur sa tête et l'avoir couronné de bandelettes".

⁴²¹ *Ibid.*, 397 e, 398 a; pp. 109-110.

⁴²² *Ibid.*, 394 d, p. 105: "Examine maintenant, Adimante, si nos gardiens doivent être ou non habiles dans l'imitation. Ne résulte-t-il pas de ce que nous avons dit précédemment que chacun peut pratiquer convenablement un métier, mais un seul, et qu'à vouloir mettre la main à plusieurs on ne réussit dans aucun".

⁴²³ Rappelons que la mimésis, dans la visée de Platon, est une puissance contagieuse. Pour un commentaire de cette "conception épidémiologique de l'action de la mimésis", cf. J.M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction?*, Seuil, 1999. Alors que Platon tolère le mensonge, en tant qu'il peut agir "à la façon d'un remède [*pharmakos*]" (cf. *La République*, Livre II, 382), il dénie l'ambivalence du *pharmakos*, à la fois poison et remède, dès lors qu'il s'agit de la puissance contagieuse de la mimésis. En revanche, Aristote souligne le pouvoir cathartique de la mimésis qu'il valorise dans la tragédie *, où elle suscite crainte et pitié, mais aussi dans les chants qui suscitent la force

risquerait de ressembler à ce garçon de café décrit par Sartre qui vit sa fonction comme un acteur :

"il joue à être garçon de café. /.../ La politesse exige qu'il se contienne dans sa fonction /.../ Voilà bien des précautions pour emprisonner l'homme dans ce qu'il est. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'élude tout à coup sa condition. /.../ Et c'est précisément ce sujet que j'ai à être et que je ne suis point. /.../ Il est une "représentation" pour les autres et pour moi-même, cela signifie que je ne puis l'être qu'en représentation. /.../ je ne puis que jouer à l'être. /.../. J'ai beau accomplir la fonction de garçon de café, je ne puis l'être que sur le mode neutralisé, comme l'acteur est Hamlet, en faisant mécaniquement les gestes typiques de mon état et en me visant comme garçon de café imaginaire à travers ces gestes pris comme "analogon" ⁴²⁴".

Cette figure sartrienne du "garçon de café" est souvent commentée par les chercheurs s'intéressant aux "simulations globales"⁴²⁵ qui y voient à la fois la part d'apprentissage d'un rôle dans la fonction professionnelle, mais aussi l'intérêt de ne pas céder à "la folie du rôle" consistant à "croire que l'on n'est qu'un rôle"⁴²⁶.

Ce que fait poindre le dédoublement mimétique, c'est l'irréductibilité de l'être à l'utilité de sa fonction, de son rôle. Si le travailleur acquiert la capacité de se "dédoubler", d'incarner plusieurs rôles, il échappe à l'identification absolue de son être à la fonction sociale qui ne le définit que comme un maillon au service de la totalité de l'Etat. Il se protège de cette instrumentalisation de son être en assumant cette fonction comme un "rôle" qu'il peut assumer, mais en acceptant de le "jouer" et non pas en s'y laissant réduire. Cette distance préserve un jeu entre son identité de sujet et sa fonction d'instrument utile. Elle lui permet, en outre, de faire évoluer cette fonction au lieu de suivre un modèle unique figé. Le modèle de *La République* s'avère, à ce titre, non seulement problématique d'un point de vue éthique, mais totalement inadapté aux sociétés contemporaines où les fonctions professionnelles tendent à être en constante évolution.

La démarche même d'incarner différents personnages, de se prêter au jeu de l'acteur, apparaît comme une pratique antagoniste avec la logique utilitariste dont elle menace les fondements.

contagieuse de l'enthousiasme (cf. *Politique*, Livre VIII, 1341 b 32 sqq).

* cf. Aristote, *La Poétique*, 1449 b, 21: "*la tragédie est l'imitation [mimesis] d'une action /.../, imitation qui est faite par des personnages en action et non au moyen d'un récit, et qui, suscitant pitié et crainte, opère la purgation [catharsis] propre à pareilles émotions*".

Pour une étude plus approfondie de la réversibilité positive de la contagion et du *pharmakos* cf. I. Rieusset-Lemarié, *Une fin de siècle épidémique*, Actes Sud, 1992.

⁴²⁴ cf. Sartre, *L'être et le néant*, Gallimard, coll. Tel, 1943, pp. 95-96.

⁴²⁵ cf. Francis Yaiche, *Les simulations globales, mode d'emploi*, op. cit., p. 76.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 74.

3. Le gestus des acteurs dans les communautés mimétiques.

La mimésis maintient l'irréductibilité de la personne à son rôle, de l'acteur au personnage. Pour Deleuze, cette liberté du gestus de l'acteur est indissociable de sa posture mimétique qui lui permet de se dédoubler, en ménageant toujours une distance entre son sujet et le gestus de son rôle configuré, comme tel, par un scénario préalable, défini par un auteur. Dans la valorisation que fait Deleuze du gestus, il s'agit de libérer non seulement les acteurs mais les personnages des contraintes imposées par un scénario pré-établi :

"C'est Brecht qui a créé la notion de gestus en en faisant l'essence du théâtre irréductible à l'intrigue ou au sujet/.../. Ce que nous appelons gestus en général, c'est le lien ou le nœud des attitudes, entre elles, leur coordination les unes avec les autres, mais en tant qu'elle ne dépend pas d'une histoire préalable, d'une intrigue préexistante ou d'une image-action./.../ Quand Cassavetes dit que les personnages ne doivent pas venir de l'histoire ou de l'intrigue, mais l'histoire, être sécrétée par les personnages, il résume l'exigence d'un cinéma des corps⁴²⁷".

Je me suis attachée à montrer, dans d'autres travaux⁴²⁸, en quoi cette esthétique du gestus, au delà du "cinéma des corps", s'était développée comme un paradigme dominant dans la culture interactive. Si des éléments de la culture de la narration sont toujours présents, de nombreux dispositifs interactifs tendent à substituer au canevas d'une histoire pré-établie, définie par un scénario détaillé, des processus qui laissent une liberté d'interaction, tant aux personnages qu'aux joueurs-acteurs qui tiennent leurs rôles. A ce titre, les "simulations globales" participent de cette "esthétique du gestus" caractéristique de la culture interactive. Les participants y sont acteurs, non pas au sens où ils sont censés interpréter un rôle déjà prédéterminé par une histoire préalable, conçue par un auteur. Les personnages qu'ils jouent ont une liberté d'improvisation dans leurs interactions avec les autres personnages, et c'est le noeud de ces interactions qui sécrète, à mesure du jeu des acteurs, une histoire en train de se faire.

La modalité aspectuelle de l'histoire n'est plus celle de l'accompli, selon le mode du récit. Elle est celle d'une histoire en train de s'accomplir, d'une expérience en cours.

La culture interactive tend à déplacer le statut de l'utilisateur du statut de destinataire d'une oeuvre (qu'il soit lecteur ou spectateur) au statut de membre d'une expérience. Mais ce

⁴²⁷ Cf. Gilles Deleuze, *Cinéma 2 / L'Image-Temps*, Editions de Minuit, 1985, p. 250.

⁴²⁸ cf. I. Rieusset-Lemarié: "Nouvelles images et cinéma : de l'interaction des codes esthétiques au devenir corps des images-temps", in *Médiamorphoses* n°2, INA, juillet 2001; "Entre commande et autonomie: l'esthétique du gestus", communication le 8 juin 2002 aux Journées d'étude du séminaire "Action sur l'image: pour l'élaboration d'un vocabulaire critique" (Laboratoire "Paragraphe", Université Paris 8) diffusée sur le site de ce séminaire: <http://hypermedia.univ-paris8.fr/seminaires/semaction/seminaires/txt01-02/journees0602/isabel.htm>).

nouveau paradigme de l'expérience peut s'avérer ambivalent dès lors qu'il ne s'accompagne pas de la mise en oeuvre de la mimésis. Sous couvert de promettre aux usagers de sortir du statut, censément passif, de spectateur ou de lecteur d'une histoire, la promotion de la culture interactive leur a proposé de venir "vivre une belle aventure" dont ils seraient des acteurs à part entière. Or, que devient ce type d'expérience lorsqu'on convie les joueurs à participer "à une belle aventure" dans un dispositif qui n'est plus médiatisé par le filtre, fictif, de la mimésis: "Koh Lanta"⁴²⁹.

La téléralité témoigne très précisément de l'écueil du nouveau paradigme du "gestus" lorsque celui-ci ne s'accompagne plus de la mise en oeuvre de la mimésis. Le moteur narratif n'est plus une histoire préétablie mais l'expérience d'un groupe (qui témoigne de sa difficulté à devenir une communauté). Ce qui est livré en spectacle, ce n'est plus une communauté mimétique, ce n'est plus le gestus d'acteurs, en train de jouer un rôle, mais le gestus réel de personnes vivant une expérience⁴³⁰. Les participants n'y sont plus des acteurs jouant un rôle mais les cobayes⁴³¹ d'une "expérimentation-spectacle"⁴³². C'est leur personne, et non plus un

⁴²⁹ cf. l'émission de "téléralité" diffusée en 2001 puis en 2002 sur TF1 qui a joué de l'imaginaire de l'aventure d'un groupe de personnes censées être livrées à elles-mêmes pour survivre sur une île.

⁴³⁰ Ce type d'expérience est cependant déterminé par un dispositif artificiel (lieu clos soumis au regard des caméras, éléments ressortissant au code du jeu attisant des conflits entre les membres du groupe, construction ou déconstruction de l'image des membres du groupe par les montages scénarisés prétendant résumer les événements de la journée, etc.). A rebours de l'idéologie de la "transparence" revendiquée par les émissions de "téléralité", le gestus des membres du groupe est donc fortement dépendant du caractère artificiel et contraignant du dispositif. Mais ces émissions livrent en spectacle non pas des acteurs mais des personnes immergées dans ce dispositif d'expérience artificiel où leurs réactions sont mises en observation. En outre, de nombreux participants de ces émissions collaborent à l'idéologie de "transparence" de la "téléralité" en cherchant à démasquer comme hypocrites ceux qui "jouent un rôle". Dans ce code qui dénie la distanciation de la mimésis, l'*hypocritès*, qui désigne en grec l'acteur, n'est plus reconnu comme tel : il est rejeté comme sujet prétendant ne pas respecter la règle de ce dispositif qui induit d'exposer sa personne sans masque, sans la médiation du jeu d'un personnage.

⁴³¹ Au delà de la qualification récurrente de "cobayes" appliquée dans la presse aux "lofters", un sénateur a accusé l'émission de téléralité d'être un dispositif d'expérimentation qui ne s'avouait pas comme tel.

cf. Claude Huriet, "Qui est dans le loft: des gens ou des souris?", in *Le Monde*, 12 mai 2001: "*Je l'affirme tout net: il s'agit en fait d'une expérimentation humaine qui ne dit pas son nom, d'une expérimentation au sens de la loi du 20 décembre 1988, "relative à la protection des personnes qui se prêtent à des recherches biomédicales" et cette loi, adoptée à la quasi-unanimité du Parlement, est aujourd'hui bafouée. "Loft Story" est bien une expérimentation organisée et pratiquée sur l'être humain (article L 1121-1 du nouveau code de la santé publique). Le commentaire de cet article publié en 1991 sous l'autorité du ministère des affaires sociales et de l'intégration ne laisse aucun doute : les actes pratiqués sur l'être humain sont des actes pouvant porter atteinte à une personne. Exemple: le recueil de données sans astreinte particulière, l'exposition à des conditions spéciales. L'article L 1121-3 modifié par la loi du 25 juillet 1994 mentionne d'ailleurs explicitement les sciences du comportement humain comme s'inscrivant dans le champ de la loi. /.../Des trois conditions impératives qui rendent licite une expérimentation sur l'homme, aucune n'est remplie : ni l'exigence de prérequis scientifiques, ni l'appréciation du bénéfice attendu (quel bénéfice?) par rapport aux risques encourus par les sujets de l'expérience. Enfin, qui peut croire que "Loft Story" vise à "étendre la connaissance scientifique de l'être humain et les moyens susceptibles d'améliorer sa condition"?"*

⁴³² L'espace clos de *Loft Story* s'apparente à une expérimentation *in vitro* en ce sens que ses occupants y sont des "sujets d'observation" dans le cadre d'un dispositif artificiel précisément conçu, par ses organisateurs, pour induire des palettes de réactions possibles qui sont l'enjeu même de l'observation. Mais cette observation n'est pas, cependant, du même type que celle d'une observation scientifique. Les "lofters" sont des "sujets d'observation" au sens, différent, de "sujets livrés en spectacle". L'enjeu même de cette expérimentation est l'observation de l'incidence d'un dispositif de mise en spectacle quasi permanent sur les sujets qui y sont soumis. Ce que ce type d'émission de téléralité a inauguré en France, c'est un genre nouveau: celui de

personnage qu'ils jouent, qui est instrumentalisée comme pur objet de spectacle. Où l'on voit comment, à un autre niveau, l'exclusion de la mimésis correspond au développement d'une logique instrumentaliste.

Ce que ces écueils de la téléralité pointent, par défaut, c'est l'importance des règles mises en jeu dans la pratique des "simulations globales". Non seulement l'expérience même du groupe n'est pas livrée en spectacle⁴³³ (c'est toute la différence avec une autre émission de téléralité qui livre en spectacle une "communauté d'apprentissage": "Star Academy"⁴³⁴). Mais, en outre, le parti pris mimétique qui met les participants en position d'acteurs s'avère fondamental.

Avec les "simulations globales", on est confronté à une communauté d'acteurs plutôt qu'à une communauté de co-auteurs. A un premier niveau d'analyse, il y a bien création d'une oeuvre collective de fiction, par une pratique d'écriture collaborative. Certains praticiens ont parlé de "romans collectifs"⁴³⁵. Le modèle de l'oeuvre littéraire est présent depuis la première simulation globale, "l'Immeuble", inspirée du roman de Georges Perec, *La vie mode d'emploi*. Toutefois, l'enjeu principal n'est pas l'oeuvre littéraire en tant que telle, qu'il s'agisse de la teneur esthétique de la facture romanesque ou qu'il s'agisse de la démarche de la création d'une oeuvre d'emblée conçue en vue de sa destination à un public⁴³⁶. Cependant, si l'oeuvre comme création littéraire n'est pas un objectif principal, l'oeuvre comme processus d'élaboration collective est loin de n'être qu'un prétexte. Mais le terme de co-auteur d'une oeuvre collective ne convient pas totalement. Même si son rôle ne se confond pas avec celui d'un auteur omniscient fixant le scénario et le rôle des personnages, l'enseignant reste, parfois, un demiurge⁴³⁷ en tant que créateur et régulateur du dispositif de l'expérience. On retrouve le

"l'expérimentation-spectacle". L'expérimentation-spectacle emprunte ses caractères à deux codes dont elle reprend certains traits mais dont elle abandonne les éléments qui tenaient lieu de contre-pouvoirs internes au sein de chacun de ces codes. Non seulement, comme le soulignait C. Huriet (cf. note précédente), ce type d'expérimentation ne respecte pas les conditions qui rendent légitimes une expérimentation sur l'homme. Mais en outre, l'"expérimentation-spectacle", c'est le code du spectacle sans la mimésis : c'est l'écueil du gestus réel livré en spectacle, sans la protection d'un statut mimétique.

⁴³³ Les pratiques des "simulations globales" s'inscrivent, à ce titre, dans la perspective des mises en oeuvre pédagogiques du "jeu dramatique" : "*alors que dans le théâtre tout est inventé pour le bénéfice de l'auditoire, en classe, le jeu dramatique est inventé pour le bénéfice des apprenants (Way, 1967)*". (cf. Nancy Bouchard, *L'éducation morale à l'école / Une approche par le jeu dramatique et l'écriture*, Presses de l'Université du Québec, 2000, p. 30).

⁴³⁴ Cf. l'émission de "téléralité" diffusée par TF1 en 2001 et 2002 dont les participants, considérés comme les "élèves de la Star Academy", sont filmés pendant leurs cours de chant, de danse et d'expression scénique et pendant leurs "évaluations".

⁴³⁵ cf. Monique Perdrillat, "Un exemple de réalisation pédagogique sur Internet : Création d'un roman collectif international / L'immeuble rue Lamarck", *op. cit.*

⁴³⁶ L'objectif de la diffusion du texte réalisé sur Internet ou, parfois, d'une représentation théâtrale, n'est pas négligeable dans les "simulations globales", mais il est plutôt appréhendé comme un horizon de la démarche de projet éducatif permettant de lui donner une ouverture. A ce titre, il est la trace publique (partielle) de l'expérience d'une communauté qui reste l'enjeu principal.

⁴³⁷ F Yaiche, *Les simulations globales / mode d'emploi*, *op. cit.*, p. 72 : "*Dans la classe, lors d'une simulation globale, l'enseignant est à la fois le prescripteur du jeu et le maître du jeu. Il ne participe pas en tant que*

rôle, essentiel, du concepteur du dispositif qui occupe, dans le code de la culture interactive, une place toute aussi fondamentale que celle de l'auteur dans la culture du récit, même si elle est différente. Si une liberté est laissée aux interacteurs, à leur gestus, à leurs choix, c'est dans le cadre d'un dispositif fortement régulé et codifié. Mais c'est précisément le respect de ces conventions qui permet l'émergence d'une véritable communauté mimétique et non pas, seulement, d'un groupe de co-auteurs.

C'est l'oeuvre collective, en tant qu'expérience d'une communauté d'écriture, qui est l'enjeu crucial des "simulations globales". Et cette communauté d'écriture est une communauté d'acteurs dans la mesure où, selon le code du gestus, ce sont les acteurs-personnages et non un ou des auteurs qui créent l'oeuvre par leurs interactions. A ce titre on peut dire que l'oeuvre que celles-ci produisent n'est pas tant le roman écrit que l'expérience même de cette communauté d'écriture où chacun a interféré avec les autres membres en tant que personnage d'une fiction en train de se tisser. C'est cette communauté à l'oeuvre, de son émergence à son auto-organisation et à sa dislocation, qui constitue la teneur même de l'oeuvre. L'expérience de la communauté se confond avec l'expérience même de la création de l'oeuvre. C'est à ce titre qu'elle permet de tisser les liens d'une communauté éducative, dans une dynamique de projet⁴³⁸.

Ces expériences doivent leur richesse à l'affinité de la pratique de l'écriture avec la constitution d'un monde de fiction, dont la cohérence ne tient que par des règles qui ne sont pas dissociables des règles symboliques de l'écriture elle-même. Dans la démarche des "simulations globales", la création d'un monde et la création d'une oeuvre dont la teneur est le langage vont de pair. Heidegger dit: "Etre oeuvre signifie/.../: installer un monde"⁴³⁹.

4. Le rôle fondateur de la mimésis dans les communautés virtuelles.

"participant" à de très rares exceptions près /.../: il ne prend pas d'identité fictive, malgré l'envie qu'il en ait ou malgré parfois la pression de ses élèves à laquelle il doit résister. Il reste en position d'arbitre et/ou de demiurge impliqué dans l'énoncé des règles et le respect des codes, désimpliqué dans les interactions mêmes du jeu."

⁴³⁸ Dans la "simulation globale" qui a été menée en 2002 à partir du "lieu thème" du cirque dans le cadre du module "Pratiques pluridisciplinaires" dont j'étais responsable à l'IUFM de Versailles, l'enjeu était d'abord de permettre l'émergence d'une communauté éducative entre des PLC2 (Professeurs de Lycée et Collèges) de différentes disciplines et des CPE2 (Conseillers Principaux d'Education), en tentant de dépasser l'écran que constituent les représentations stéréotypées que chacun a du "rôle professionnel" des autres ou de leur discipline, en tant qu'elles font obstacle au développement de projets collaboratifs interdisciplinaires. L'interaction au travers de la médiation de personnages fictifs permet de mettre à distance ces représentations figées et engendre une dynamique de collaboration. La capacité des professeurs et des CPE à s'inscrire dans une dynamique d'équipe, et pas seulement dans une logique de juxtaposition des tâches, apparaît un des éléments qui facilitent la conduite d'un projet interdisciplinaire avec les élèves.

⁴³⁹ Heidegger, "L'origine de l'oeuvre d'art", in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, coll. "tel", 1962, p. 47.

Le dernier élément qui surdétermine le recours à la mimésis dans les "simulations globales" est la création, non pas seulement d'une histoire, mais d'un univers de fiction qui devra s'organiser selon une cohérence propre, comme un véritable monde. Le "lieu-thème" choisi pour une "simulation globale", qu'il s'agisse d'un immeuble, d'un village, d'une île, d'une entreprise ou d'un cirque, n'est pas seulement un décor : c'est un milieu tant géographique et architectural que social qui va déterminer des conditions d'interaction, des événements possibles ou impossibles, des comportements liés à l'adaptation à cet environnement. Pour établir un "univers de discours" complet, il faut l'ancrer dans un contexte qui fonctionne comme un véritable monde⁴⁴⁰.

Il est à noter que cette condition préalable, établir un véritable monde dans lequel s'inscrivent les interactions, est le premier critère qui permet de fonder les conditions d'émergence d'une véritable communauté. Sans cette expérience, avoir véritablement séjourné dans un monde, le processus de formation d'une communauté ne peut aboutir pleinement. C'est un point qui s'avère crucial dans l'analyse du contexte spécifique des communautés virtuelles.

Cependant, la qualité de monde que l'on puisse habiter ne tient pas seulement, dans les "simulations globales", à la métaphore architecturale d'un lieu-thème comme, par exemple, l'immeuble. Nous ne sommes pas, à ce titre, dans un monde virtuel en 3D où le caractère sensible de la spatialisation architecturale sert de support à l'appréhension concrète d'un monde à parcourir. L'intérêt méthodologique essentiel des "simulations globales" via Internet, qui sont restées purement textuelles, c'est précisément de montrer, par défaut, que la figuration par l'image, que ce soit celle d'une architecture ou celle des interacteurs, n'est pas une condition nécessaire à l'émergence d'une communauté virtuelle, même si elle peut la faciliter.

Dans l'application des "simulations globales" à Internet, la communauté d'écriture a d'abord été celle d'un "collège invisible" faisant interagir, à distance, des participants de différents pays⁴⁴¹. Or, si échanger des informations à distance, fût-ce en temps réel, ne constitue pas un

⁴⁴⁰ F Yaiche, *Les simulations globales /mode d'emploi*, op. cit., p. 10 : "Construire un "lieu -thème" consiste à faire "débarquer" l'imaginaire d'un groupe d'élèves sur un lieu qui fonctionne comme un milieu/.../. [Il s'agit de développer] la construction collective d'un univers dans lequel chacun sera partie prenante."

Francis Debyser déclare : "il s'agit de l'extension de la simulation /.../; cette technique est particulièrement utile en didactique des langues vivantes où l'acquisition d'une compétence de communication en langue étrangère passe par la simulation de situations de communications. Par rapport à des simulations simples, tels que simuler un échange conversationnel, une transaction, une prise de décision, voire une négociation, la simulation globale est plus ambitieuse : il s'agit de créer progressivement avec le groupe-classe un univers de discours complet, avec son cadre, ses personnages, leur vécu individuel et collectif et leurs relations, leurs interactions; c'est la construction collective d'un monde vécu, d'une symbolique et donc d'une culture partagée, ...en langue étrangère". (cf. F. Debyser, "Les Simulations globales", Education et Pédagogies, Ed. CIEP, n° 10, mai 1991, p. 81).

⁴⁴¹ cf. Monique Perdillat, "Un exemple de réalisation pédagogique sur Internet: Création d'un roman collectif international / "Simulations globales au 109 RUE LAMARCK PARIS 18ème / Allemagne-Belgique-Canada-Etats-Unis-France", op. cit. "C'est la première fois que cette expérience de simulation a été réalisée à distance,

problème à l'ère d'Internet, la constitution d'une véritable communauté à distance, fût-elle dotée de capacités de communications interactives, ne va pas de soi. J'ai analysé, dans mon ouvrage *La Société des clones à l'ère de la reproduction multimédia*⁴⁴², le pari qui a été fait sur les avatars, en tant qu'ils étaient susceptibles de répondre aux attentes des usagers des réseaux, en proie aux difficultés suscitées par la communication désincarnée de ces "collèges invisibles". Mais j'y mettais en question la prétention des concepteurs des avatars et des "humains virtuels" à répondre à une demande des internautes à être représentés par un double, fidèle à leur image, sous couvert de donner plus d'incarnation aux communications virtuelles. En effet, la pratique des avatars (en cela conforme à l'héritage de la pratique des messageries électroniques et à l'usage des "pseudos" sur le minitel) manifeste souvent un désir d'incarner un personnage (représentant un sexe voire une espèce d'être vivant très différent du sien), et non pas un désir de donner à voir sa propre image. Que les avatars soient des créatures aux formes stylisées minimales, ou des figures animales fantastiques, n'a pas empêché la constitution de véritables communautés dans les mondes virtuels et les "chats", bien au contraire. Nous sommes donc conduits à faire l'hypothèse que c'est le statut non seulement de personnage mais de "masque"⁴⁴³, impliquant un jeu d'acteur, fût-il minimal, qui a permis la constitution de ces mondes virtuels et de ces "chats" en de véritables communautés virtuelles. C'est bien la mimésis, fût-elle implicite, qui en impliquant les internautes dans un jeu d'interaction d'acteurs, crée les conditions d'émergence d'une communauté virtuelle.

La "communauté mimétique" apparaît comme la forme spécifique de communauté la plus adéquate à la formation d'une communauté virtuelle.

L'avatar, comme "*persona*"⁴⁴⁴, implique cette médiation mimétique du personnage et du masque⁴⁴⁵. Que l'avatar soit censé être votre simple représentant ou un véritable personnage, impliquant un "rôle", il reste une créature virtuelle et, à ce titre, il a déjà partie liée avec le statut, fictif, d'un personnage. L'avatar, c'est un masque sous lequel se cache et se révèle à la fois, soit une personne qui semble converser naturellement, soit un internaute qui anime cet avatar comme un acteur animerait sa marionnette. Même s'il n'y a pas de convention

via le réseau Internet et le courrier électronique, entre des élèves et des enseignants qui ne se connaissaient pas."

⁴⁴² cf. I. Rieusset-Lemarié, "Des leurre de la réincarnation à l'exigence d'incarnation : avatars et humains virtuels.", in *La société des clones à l'ère de la reproduction multimédia*, Actes Sud, 1999.

⁴⁴³ Pour l'analyse du rôle théâtral fondamental du masque en relation avec Dionysos, en tant que dieu du théâtre grec, cf. J. P. Vernant, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*.

⁴⁴⁴ cf. A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la Langue Latine*, Editions Klincksieck, 1985: "**persona**, -ae f.: masque de théâtre /.../puis, avec un développement de sens qui reproduit en partie le développement grec, "rôle attribué à ce masque, caractère, personnage".

⁴⁴⁵ Pour une étude plus approfondie du statut de l'avatar comme masque cf. I. Rieusset-Lemarié, "Au delà de l'illusion du "corps de substitution", l'avatar caractère d'une écriture interactive", in *Anomalie* n° 1, Oct. 2000.

mimétique explicite, l'avatar implique une démarche minimale de désindividuation⁴⁴⁶, d'identification et de distanciation avec un double, de relation avec une figure qui tient, d'un côté au réel, et de l'autre à la fiction. Autrement dit, l'avatar induit, en tant que tel, une forme minimale de mimésis⁴⁴⁷. Plus encore que cette incarnation sensible par l'image, c'est cette mise en jeu de la mimésis qui permet les conditions d'émergence d'une véritable communauté.

On pourrait arguer que ce rôle de la mimésis aux fondements des communautés virtuelles ne serait dû qu'à l'affinité des mondes virtuels avec, sinon la fiction, à tout le moins une forme de séparation d'avec la réalité. Il est évident que cet élément surdétermine le rôle clé de la mimésis dans ces mondes virtuels. Mais on ne saurait en inférer, pour autant, que cette surdétermination affaiblit la prise en compte du rôle de la mimésis comme fondement d'une communauté. En effet, être capable de créer une véritable communauté dans le contexte particulier des communautés virtuelles ne saurait être appréhendé comme un argument réducteur, impliquant que ce qui est possible dans ce dispositif favorable ne serait pas applicable dans une communauté réelle. Réussir à faire émerger une véritable communauté dans la situation hautement problématique d'une communication, certes interactive, mais qui s'opère à distance, de façon désincarnée, par un vecteur qui reste, parfois, purement textuel, constitue la situation la plus difficile.

Si ce fondement mimétique des communautés s'est plus largement développé dans les mondes virtuels que dans des communautés sociales non médiatisées par Internet, il faut plutôt en chercher la raison dans la culture des internautes. Ce modèle alternatif de fondement des communautés que représente la mimésis, honni comme un danger qui menace les fondements des Etats utilitaristes, refait surface dans la culture des internautes dans la mesure où elle est attachée à explorer de nouveaux dispositifs et où la cohérence d'une communauté ne s'opère pas aux dépens de la singularité irréductible de ses membres. L'image du réseau n'est pas celle d'un Etat global où chaque membre n'est qu'un maillon utilisé au service du système central. La logique du réseau est contradictoire avec les sociétés monocéphales⁴⁴⁸.

⁴⁴⁶ Le masque participe de l'esthétique dionysiaque de la désindividuation. Pour une étude plus approfondie du lien entre le masque et les caractéristiques dionysiaques de la désindividuation et de la métamorphose, cf. mon intervention le 13 février 2002 "Commentaires sur le "Desktop Theater" dans le cadre du Séminaire "Action sur l'image : pour l'élaboration d'un vocabulaire critique" (http://hypermedia.univ-paris8.fr/seminaires/semaction/semact01-02/textes/seance4/txt_irl.htm).

⁴⁴⁷ Ce fut tout l'intérêt de la démarche du "Desktop Theater", d'avoir pris en compte cette composante mimétique minimale induite par les avatars d'un "chat" (Le Palace), tout en mettant à jour la différence entre ce degré minimal de mimésis et la posture d'acteurs, interprétant, au moyen des mêmes avatars, un véritable rôle dans cet espace virtuel. (cf. "Desktop Theater" <http://www.desktoptheater.org>)

⁴⁴⁸ Pour une étude plus approfondie de l'antinomie entre la culture des réseaux et les systèmes "monocéphales" (systèmes totalitaires centralisés autour d'un chef auxquels G. Bataille oppose les communautés "acéphales"), cf. I. Rieusset-Lemarié, "Corps et tekhnè dans les communautés virtuelles", in *Atopie / Esthétiques transversales*, Avril 1998 (disponible sur le site <http://panoramix.univ-paris1.fr/UFR04/rhizome/revues/atopie/atopie6.htm>).

Elle s'inscrit dans la filiation de la communauté acéphale que G. Bataille mettait sous le signe de Dionysos, dieu de la mimésis par excellence, des jeux de masques et de métamorphoses⁴⁴⁹.

L'imaginaire de la communauté dans les réseaux n'est pas celui de *La République* : il est celui d'un univers où de plus en plus de citoyens accèdent au pouvoir mimétique des poètes qui jouaient de l'écriture selon le code théâtral d'un jeu d'acteurs.

Les bannis de La République de Platon ne sont plus condamnés à l'isolement d'une littérature consommée dans l'individualisme. Ils peuvent créer, à leur tour, des communautés. Dans le prolongement de la condamnation nietzschéenne du "virus socratique"⁴⁵⁰ qui a mis fin au pouvoir communautaire de la tragédie antique, dès lors qu'elle est devenue un spectacle destiné à des masses d'individus et non plus un rite permettant d'accomplir dramaturgiquement les mythes fondateurs d'une Cité, René Guastalla⁴⁵¹ mettait en question l'empire des mass media. Ces derniers, selon lui, rataient l'enjeu de la communauté, en nous confrontant à l'agglutination d'individus dans des masses, et ne pouvaient, ce faisant, inscrire la fiction au coeur d'une communauté dont elle est l'émergence. La culture des réseaux constituerait, à ce titre, un tournant historique, dans la mesure où elle libérerait la littérature du règne de la société de masse, fondée sur l'individualisme, et qu'elle réactualiserait, sous des formes inédites, la capacité d'accomplir une fiction, comme un rite dramaturgique vecteur de communauté.

Isabelle RIEUSSET-LEMARIE
Université de Versailles Saint Quentin
MECSI,CHCSC
rieusset@u-paris10.fr

⁴⁴⁹ Pour l'analyse des liens entre le mythe de Dionysos et le Mythe de l'Acéphale, cf. G. Bataille, "Propositions sur le fascisme", in *Acéphale*, janvier 1937. Repris in *Acéphale*, Jean-Michel Place, 1980.

⁴⁵⁰ cf. F. Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, Gallimard, coll. "idées", 1949. Pour une étude plus approfondie de la condamnation nietzschéenne du rôle des conceptions socratiques et platoniciennes dans la disparition de la forme originelle dionysiaque de la tragédie, cf. I. Rieusset-Lemarié, "Esthétique de l'interactivité (approche historique)", in *Actes du séminaire "Écrit, Image, Oral, Nouvelles Technologies"*, 1994-1995, Publications de l'Université Paris 7 - Denis-Diderot.

⁴⁵¹ cf. René Guastalla, *Le Mythe et le Livre*, Gallimard, 1940. Pour une analyse de la critique des mass media par R. Guastalla, cf. I. Rieusset-Lemarié, *La Société des clones à l'ère de la reproduction multimédia*, op. cit., pp. 178-183.

APPRENDRE LA LITTÉRATURE EN LIGNE: LA COMMUNAUTE D'APPRENTISSAGE COMME JEU DE VOIX

Joan-Elies Adell
Universitat Oberta de Catalunya

Introduction: l'enseignement de la Littérature Comparée sur Internet.

Dans l'espace virtuel de "Thèmes de Littérature Universelle", matière enseignée en ligne comme toutes celles de l'Universitat Oberta de Catalunya, nos efforts se sont orientés vers la découverte des possibilités fournies par l'hypertexte comme instrument de création de communautés d'apprentissage pour l'étude de la littérature comparée. La création sur la Toile d'espaces en ligne et de supports de cours pour cette matière s'est appuyée sur le principe suivant : considérer l'hypertexte et le travail en réseau comme une nouvelle forme de discours dont les caractéristiques propres peuvent modifier de fond en comble la conception de l'enseignement de la littérature, ainsi que la manière de participer activement à son apprentissage. Depuis sa naissance, en 1995, l'Universitat Oberta de Catalunya –où Internet est le moyen "naturel", presque exclusif, de communication– est devenue pionnière dans le domaine de l'enseignement à distance. Ceci nous a permis, en tant qu'enseignants, d'observer depuis une position privilégiée les bouleversements que la révolution digitale a provoqués dans les méthodes d'enseignement. Au début des années quatre-vingt-dix le célèbre théoricien de l'hypertexte, George Landow, lançait déjà un avertissement à propos du retentissement que l'arrivée du monde digital aurait, entre autres, sur la reconfiguration de l'enseignement, car il allait fournir de nouvelles bases pour l'éducation à distance: la création de nouvelles communautés d'étudiants connectées par Internet.

Dans les communautés universitaires comme la nôtre, où l'on enseigne la littérature comparée en ligne, l'enseignement se déroule dans un nouveau contexte dans lequel le professeur n'enseigne pas en présence de ses étudiants; il s'agit donc d'un modèle d'enseignement asynchrone. Ces caractéristiques impliquent le besoin de réfléchir en profondeur sur la configuration de cet espace virtuel de rencontre et d'apprentissage, ainsi que sur l'élaboration de supports de cours hypertextuels intéressants, riches et innovateurs, capables de créer, chez les étudiants, une nouvelle manière de vivre leur relation avec la littérature. Ces deux éléments devraient permettre de produire le sentiment d'appartenir à une communauté d'apprentissage en ligne, dont le principal centre d'intérêt serait la littérature selon une perspective comparatiste. A travers la matière "Thèmes de Littérature Universelle" nous avons eu l'occasion de fixer sous un format hypertextuel notre conception de la littérature et son étude, tout en offrant en même temps des possibilités inouïes de parcourir plusieurs sujets de la littérature universelle. Cette approche nous a aussi permis d'encourager et d'augmenter la participation des étudiants dans cet espace virtuel, et ceci dans l'espoir de susciter une réaction qui se voudrait aussi hypertextuelle que dialogique, en promouvant le jeu de voix, le dialogue (le dialogisme d'après Bakhtine) entre tous les participants.

1. La pratique hypertextuelle dialogique: un espace d'enseignement possible pour les communautés d'apprentissage.

La construction de cet espace d'apprentissage et de ces supports de cours nous a aussi permis de réfléchir sur certaines caractéristiques de l'hypertexte comme discours critique : nous nous sommes demandé, par exemple, si la communauté scientifique des spécialistes en littérature ne devrait pas considérer l'hypertexte comme une nouveauté technologique capable de déclencher un changement profond dans les modes de lecture et d'interaction avec les corpora textuels. Ou si un hypertexte critique, comme celui que nous avons créé, peut prendre le pas sur certains dispositifs signifiants basés sur la logique du livre imprimé, et ceci pour deux raisons: il offre la possibilité de combiner les processus analytiques avec les potentialités constructives, et il permet de multiples lectures qui dépassent le principe de la linéarité.

Cet ensemble de questions, bien entendu, ne datent pas d'aujourd'hui. Déjà, dans le texte d'introduction au recueil d'articles et travaux critiques de différents auteurs, intitulé « Théorie de l'Hypertexte » (Hiper Text Theory, 1994), George Landow réfléchit de façon profonde et intéressante sur les changements que peut impliquer, dans le travail du spécialiste et du

critique littéraire, l'avènement de la textualité électronique et des réseaux de transmission d'information de haut débit. Face à la question "Quel doit être le rôle du critique?", le professeur de l'Université de Brown indique les enjeux fondamentaux auxquels, à son avis, devra faire face la nouvelle critique littéraire. Ces défis posés au critique littéraire par l'arrivée de l'hypertexte et, surtout, par l'avènement d'Internet, ressemblent beaucoup à ceux que nous avons perçus et affrontés à travers notre expérience pratique comme professeurs de théorie de la littérature et de littérature comparée, dans le cadre d'une université virtuelle à distance.

D'après Landow, l'un des premiers sujets à considérer est l'éclaircissement des rapports entre les technologies de l'information, hier et aujourd'hui, et les idées culturelles préconçues qui s'y rattachent. En effet, si nous acceptons que la critique littéraire traditionnelle (ainsi que l'enseignement traditionnel de la littérature) découle d'une conception particulière de la littérature (associée au livre imprimé, fermé, stable), l'adoption de nouvelles formes de textualité électronique situées au-delà de cette conception va exiger des changements. Il ne s'agira pas seulement de nouvelles manières de se demander ce qu'est la littérature (ou ce qu'elle a été jusqu'à présent), mais aussi, et notamment, de repenser, du point de vue historique, la façon dont la critique littéraire a traditionnellement défini son objet d'étude, et dans quelle mesure sa pratique critique (ou d'enseignement) est indissolublement unie à une conception particulière de l'écriture littéraire et du livre comme moyen fondamental de diffusion. La relation entre la notion de littérature et l'institution littéraire mérite donc un examen plus approfondi. Il n'existe pas, évidemment, une seule relation, mais autant de relations possibles que de façons de concevoir les technologies et les conventions de la lecture et de l'écriture (Aarseth, 1997 : 74). Cela nous permet aussi de repenser le processus de la lecture ainsi que les caractéristiques, en apparence transparentes, des supports imprimés (Rosello, 1997 : 148).

Le deuxième enjeu posé par Landow affirme que l'hypertexte, en offrant aux lecteurs le choix de leurs propres parcours parmi un large éventail de possibilités, "brise la stabilité essentielle qui constitue le fondement de la théorie et de la pratique de la critique telle que nous la comprenons" (Landow, 1997 : 52-53). Ici, Landow souligne que le critique ne peut peut-être pas lire la totalité des lexies d'un hypertexte littéraire donné, de même qu'il ne peut pas savoir avec certitude si le "texte" auquel il fait référence est en effet le "même" texte (et ceci est aussi valable pour le critique que pour l'éventuelle communauté de lecteurs). L'hypertexte littéraire permet certainement l'ouverture de plusieurs parcours de lecture possibles et de connexions interdiscursives immédiates, mais il oblige aussi le critique à sentir le "besoin", dont il a historiquement hérité, de négocier des consensus interprétatifs partagés et susceptibles d'évaluation, en partant d'un seul texte de référence. Cette question se pose de

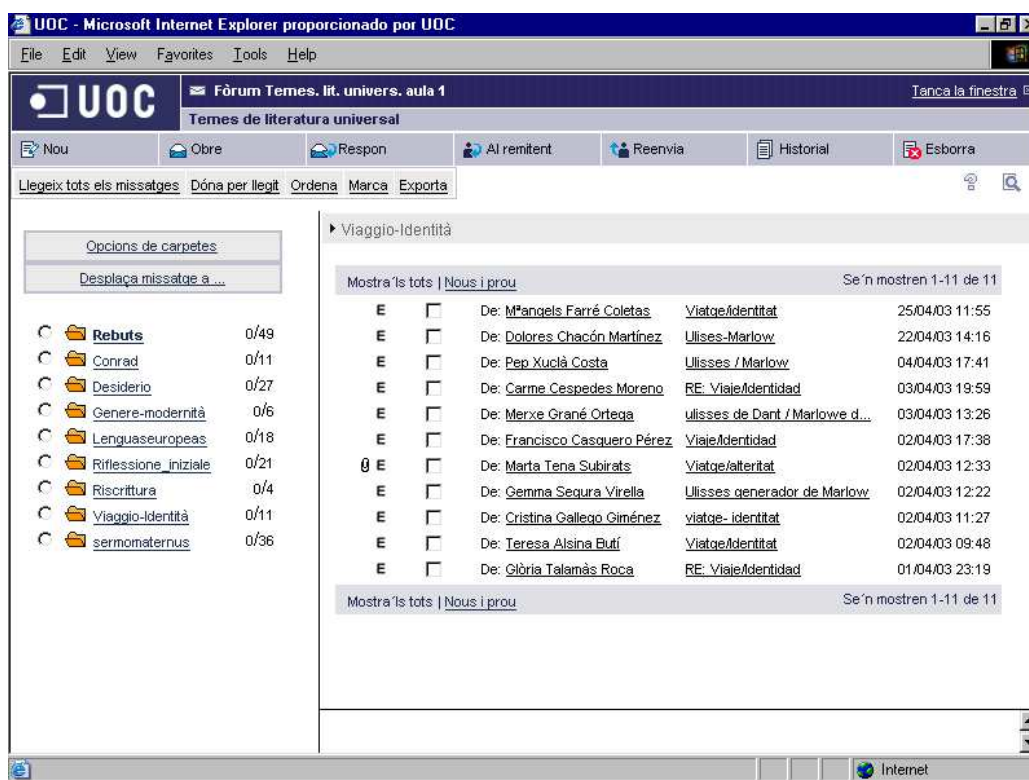
façon spécifique quand on fait référence à la littérature électronique, notamment la prose hypertextuelle et la poésie électronique (par exemple, les poèmes de lecture unique).

De la même façon que l'hypertexte redessine le rapport du critique à son objet d'étude, il se produit une transformation dans la relation du professeur et des étudiants avec les textes (littéraires), et avec les exposés et les commentaires de ces textes (la façon dont le professeur "explique" la littérature). Nous avons pu percevoir cette transformation au cours de notre activité en tant qu'enseignants de littérature comparée dans une université virtuelle. En effet, comme nous l'avons déjà souligné plus haut, au moment de décider quel serait le support de cours le plus approprié pour nos étudiants, étant donné l'environnement virtuel où nous intervenons, il nous a fallu choisir entre deux options: celle du manuel universitaire traditionnel, comme remplaçant du cours d'amphithéâtre, écrit par des spécialistes reconnus en la matière, ou celle de courir le risque d'offrir à nos étudiants, ayant un bon niveau d'alphabétisation digitale, un éventail de ressources offertes dans le réseau sous un format hypertextuel.

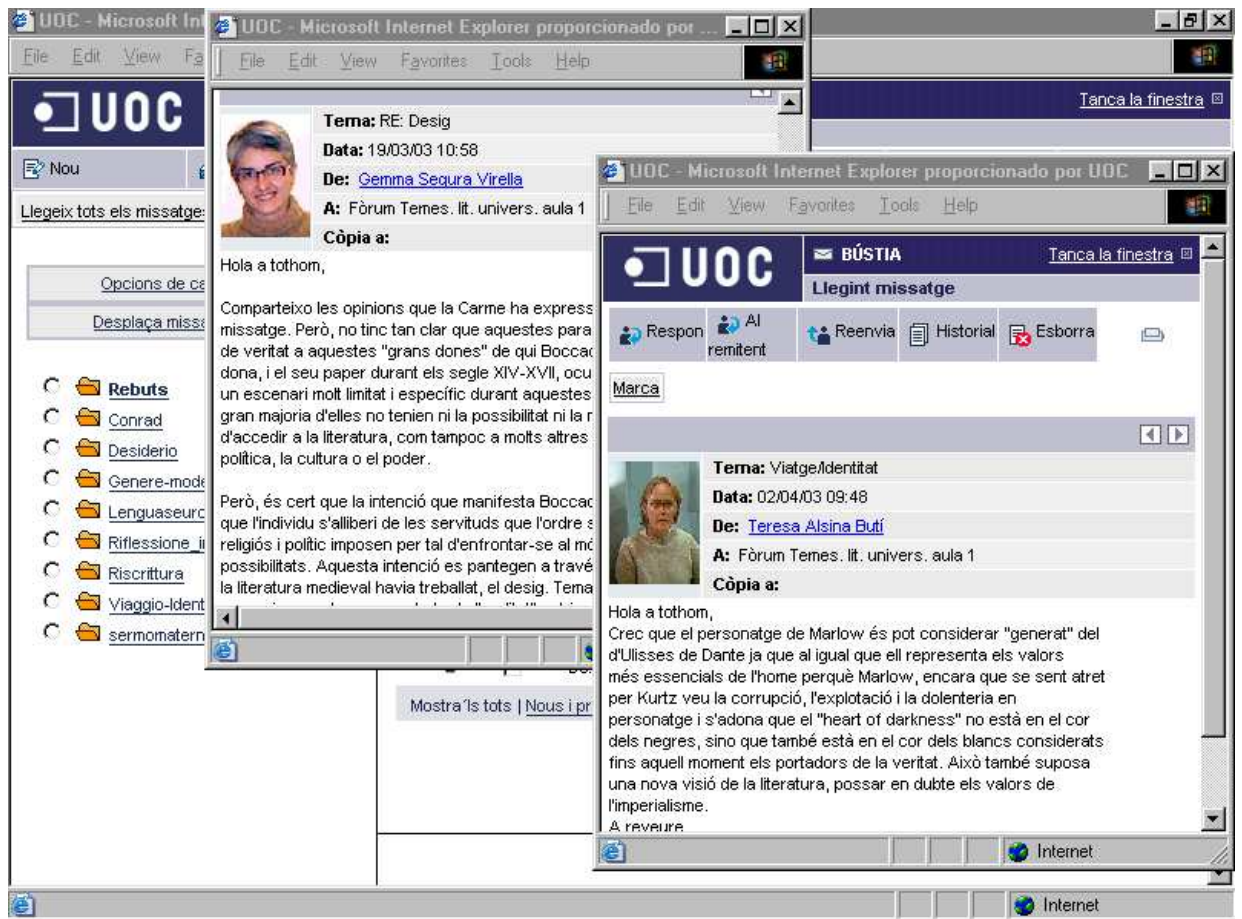
2.L'enseignement de la littérature comparée à partir de matériels hypertextuels et de la salle de classe virtuelle: problématique, défis et possibilités.

Cette décision est directement associée au troisième enjeu signalé par Landow, sous forme de réponse à la question qu'il s'était lui-même posé: "Quel doit être le rôle du critique?". La seule réponse possible, d'après lui, est la suivante: "Écrire en hypertexte" (Landow, 1997 : 56). Naturellement, les premières idées que nous avons eues avant la rédaction des supports du cours de littérature comparée dans un format hypertextuel portaient du besoin de partager les caractéristiques de ce format: pluralité de voix, ouverture, organisation multilinéaire, inclusion d'une plus grande quantité d'information non textuelle et reconfiguration fondamentale de l'auteur (Landow, 1997 : 56). Grâce à l'hypertexte, nous sommes à même de produire des discours ouverts, en expansion perpétuelle, sans y inclure de centres ou de hiérarchies stables; des discours permettant l'interaction avec un large réseau de références potentiellement infinies, grâce auxquels chaque étudiant, s'il le veut, peut être professeur à son tour, et contribuer ainsi à façonner de manière particulière le texte résultant de ses choix. L'étudiant lui-même décide son propre parcours de lecture et d'écriture car, sans son intervention, le texte infiniment ouvert ne peut avoir ni début ni fin; cependant, quelqu'un ou quelque chose doit lui fournir les instruments et les indications nécessaires pour qu'il soit

capable de venir à bout de cette démarche. Afin de permettre ce processus, la classe virtuelle est structurée en plusieurs espaces, comme ceux du “Forum” et du “Débat”, ainsi que le “Tableau du professeur”, où celui-ci transcrit ses propres commentaires et ses indications. Ces espaces permettent la circulation constante d’informations, de discussions, et la coexistence entre plusieurs façons de lire, de circuler et de s’appropriier l’hypertexte (figures 1 et 2).



[Figure 1. Il s’agit ici du Forum de la matière: nous trouvons à droite les contributions des étudiants et, à gauche, les dossiers contenant les thèmes de débat suscités par la lecture du matériel hypertextuel, ainsi que les dialogues entrepris par toute la communauté des participants au long du cours: “Sermo maternus”, “Voyage-Identité”, “Réécriture”, “Réflexion initiale”, “Langues européennes”, “Genre-Modernité”, “Désir” et “Conrad”].



[Figure 2. Un exemple des messages élaborés par les étudiants, qui apportent des arguments au débat, ou des rectifications aux idées présentées par leurs camarades de classe].

En choisissant cette deuxième modalité, cependant, nous risquions de ne pas savoir utiliser l'hypertexte dans le but de réinventer une nouvelle manière de concevoir l'enseignement de la littérature du point de vue du comparatisme: pouvoir le transformer en un moyen privilégié d'enseigner la littérature. Nous risquions, en outre, de tomber dans le piège de ceux qui soutiennent que l'hypertexte offre un grand avantage aux professeurs de littérature car il apprend à "lire" aux étudiants, selon cette idée préconçue: le lecteur cultivé aura accès à un plus grand nombre de données contextuelles. Cette conception de l'hypertexte éducatif va devenir sans doute un outil idéal pour fournir aux étudiants des références historiques, des traductions, des notes bibliographiques, etc.; autrement dit, il va leur offrir des connaissances encyclopédiques qu'un chercheur sans expérience ne serait normalement pas capable de réunir lui-même (Rosello, 1997 : 160). Cette approche pourrait constituer l'objectif d'un professeur traditionnel d'histoire de la littérature, mais elle ne s'applique pas à un théoricien de la littérature ou à un enseignant de littérature comparée. Évidemment, si l'on a prévu de

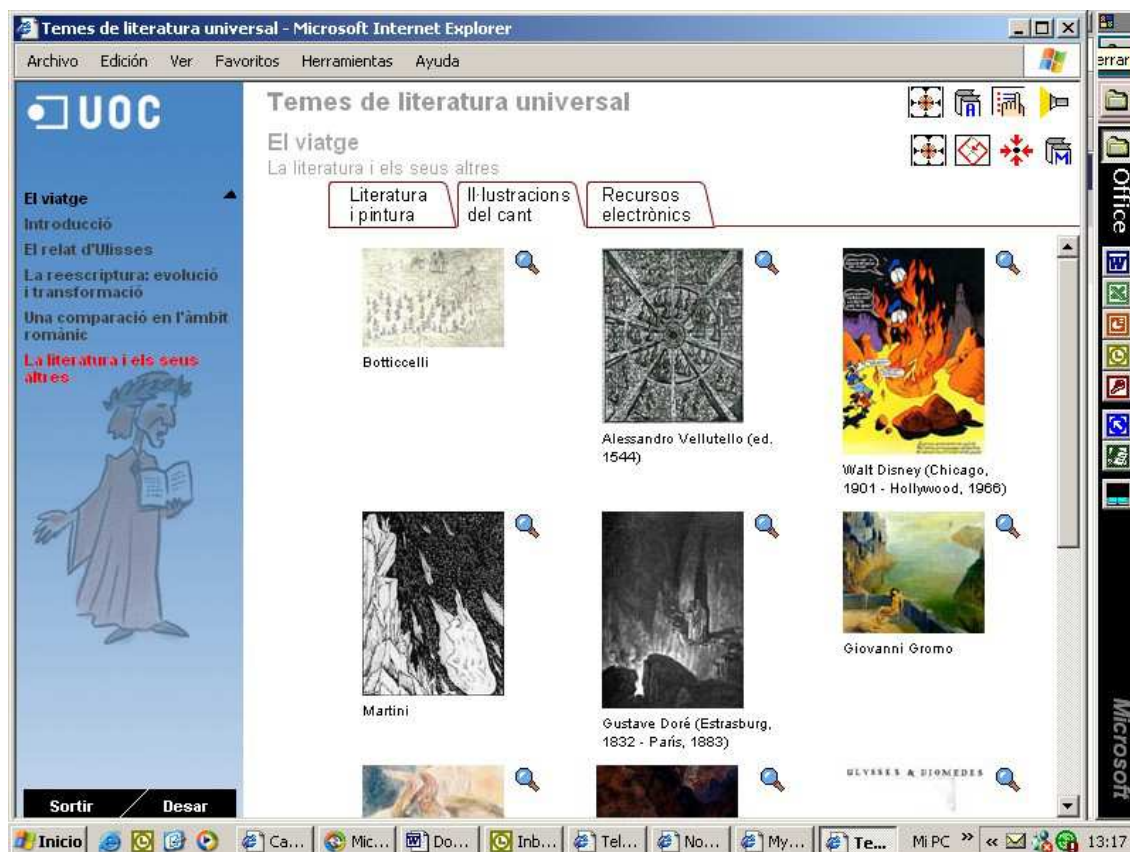
donner un cours sur la situation historique ou sur la biographie d'un écrivain dans le contexte d'un cours général, l'hypertexte devient alors un outil utile pour que l'étudiant puisse explorer de façon autonome les sujets cités ci-dessus. Dans ce cas-là, on utilise la technologie comme moyen de renforcement des paradigmes traditionnels au lieu de s'en servir pour créer un nouvel espace épistémologique. Loin d'en faire un moyen d'importation d'information historique, sociale ou littéraire dans des réseaux hypertextuels afin de compléter les textes primaires, il nous semble beaucoup plus intéressant, par exemple, de nous interroger sur le type de contexte qui est en train de se former avec la mise en pratique de connexions apparemment arbitraires (Rosello, 1997: 161).

Ce choix nous pose certains des problèmes évoqués par Landow en ce qui concerne la critique littéraire. Si, par exemple, on construit un hypertexte simple, où l'on puisse naviguer facilement, sans toutefois y inclure des parcours de lecture bien définis, ce qui peut amener les étudiants à "se perdre", doit-on juger cette approche comme positive ou négative? En tant que responsables d'une matière où l'on enseigne à lire la littérature d'un point de vue comparatiste, quel objectif devons-nous poursuivre? Faut-il laisser flotter dans l'espace de la navigation des balises entre lesquelles l'étudiant doit inévitablement se déplacer ou, au contraire, faut-il lui montrer que tout processus de lecture ainsi que tout travail critique implique forcément de "se perdre"?

Dans cette direction, les réflexions de Mireille Rosello (1997: 147-188) se sont avérées très intéressantes. Professeur de français à l'Université de Michigan, Rosello propose deux manières fondamentales de s'approprier l'espace hypertextuel : soit on trace un chemin dans un domaine où il n'y en avait aucun, soit on utilise une carte préexistante. On peut distinguer ainsi deux cas de figure parmi les voyageurs : d'une part, le voyageur qui évoque, découvre de nouvelles frontières, l'explorateur attiré par l'aventure, mais aussi le choc traumatisant de la rencontre avec la civilisation, l'imposition de grilles de lecture sur les autres; de l'autre, le voyageur qui, à partir d'un processus de décisions de sélections, choisit son chemin au sein d'un réseau préexistant de connexions et de nœuds (Rosello, 1997 : 156).

Dans notre proposition, nous avons essayé de faire coexister ces deux manières d'habiter l'espace de notre matière, car nous les considérons toutes deux possibles et nécessaires. En effet, il s'agit de deux façons complémentaires de lire et d'aborder le travail critique. Les hypertextes critiques et didactiques que nous avons élaborés offrent la possibilité d'alterner les processus analytiques et herméneutiques avec les potentialités constructives (car ils permettent de multiples lectures aux étudiants qui dépassent le principe de la linéarité). Ainsi ces hypertextes favorisent-ils la création d'un plan de la géographie littéraire comprenant de

multiples parcours reliés entre eux, qui permettent à la fois aux étudiants de concevoir et de vivre ensemble l’expérience de créer de nouveaux et multiples parcours de lecture et d’écriture critique [figure 3].



[Figure 3. Voici l’une des pages des supports de cours de la matière “Thèmes de Littérature Universelle” consacrée au voyage. Il s’agit exactement des illustrations du Chant XXVI de l’“Inferno”, de la Divine Comédie de Dante qu’ils ont travaillé en version originale, et dans sa traduction au catalan, mais qui est associé aux représentations pictographiques qui existent de Botticelli à Nattini et qui sont relectures tu text.

La nouveauté de ces supports de cours ne réside pas dans les techniques d’élaboration ou de lecture des textes littéraires et critiques fournis aux étudiants –qui suivent, dans l’essentiel, les procédés traditionnels qui existent depuis l’invention du livre– mais dans les suppléments technologiques. L’environnement et les outils de travail dont on dispose accélèrent la récupération de mémoire et la connexion de données à un point tel que cela nous démontre un fait essentiel: l’apprentissage conceptuel, l’appréhension de connaissances, l’appropriation du sens, se trouvent dans le reclassement, la reconfiguration et la recatégorisation constantes de

la mémoire, dans son actualisation permanente. À l'organisation d'un document sous forme de texte principal suivi de notes finales, index et bibliographie (conçu, donc, comme différents espaces indépendants ayant une identité textuelle propre), s'est substitué un réseau infini de croisements interconnectés. Et ce réseau est parcouru par une diversité de voix qui dialoguent entre elles afin de montrer leurs lectures différentes.

Dans cet ordre des choses il faut souligner l'importance du travail mené par le professeur virtuel de la matière. Au-delà de la transmission d'information (qui se trouve en quantité abondante à la portée des étudiants, aussi bien dans les supports hypertextuels que dans l'encyclopédie culturelle que constituent Internet et les bibliothèques traditionnelles), le professeur doit plutôt apprendre aux étudiants à s'orienter au milieu de ce dédale d'informations.

3. Étudier la littérature comparée en réseau: enseigner à découvrir la lecture.

Comme nous l'exposons au début de cet article, la plupart des considérations théoriques que nous avons envisagées sont issues de l'expérience professionnelle réalisée en "Thèmes de littérature Universelle". Il est probablement difficile de concevoir comment se produit l'échange d'informations entre étudiants et professeurs, si l'on n'est pas familiarisé avec cet environnement virtuel. Dans ce sens, la complicité et la disponibilité mentale et philosophique du professeur sont fondamentales, car il se trouve face à de nouveaux défis et de nouvelles manières d'entendre l'enseignement de la littérature.

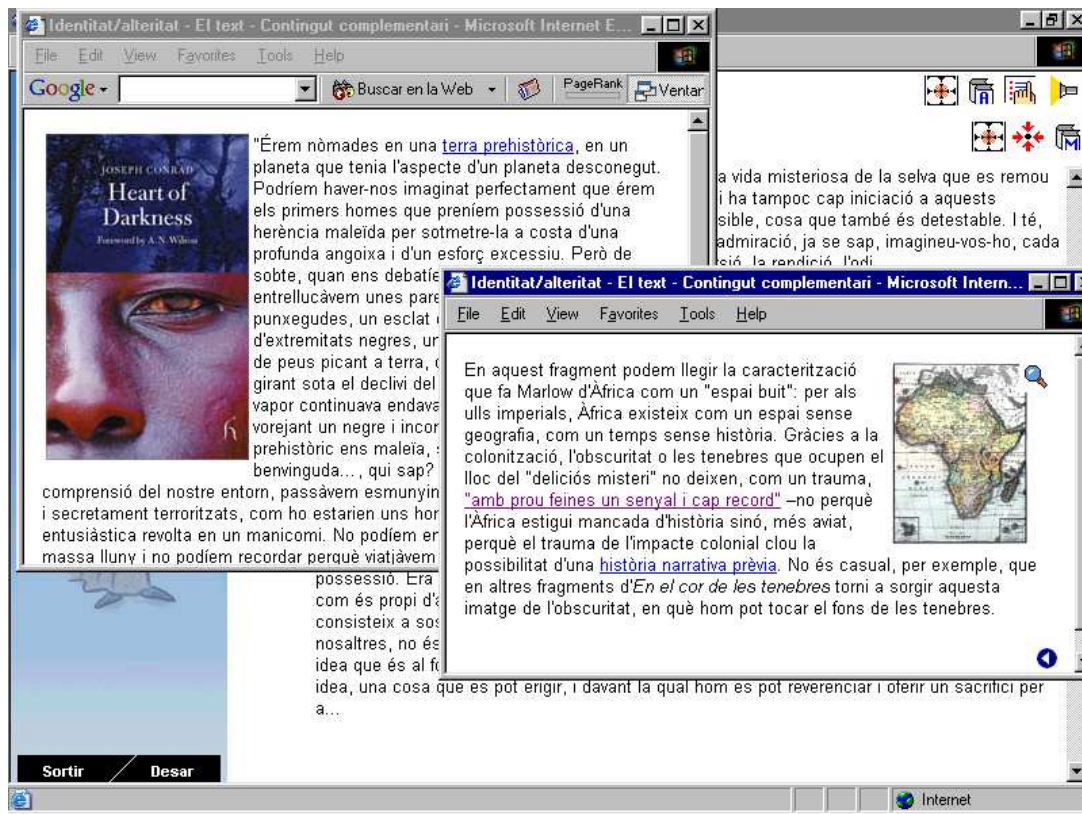
Dans notre cas, le professeur "virtuel" de "Thèmes de Littérature Universelle", le célèbre italianiste Raffaele Pinto, travaille depuis le début –dans l'espace consacré à la communication avec les étudiants, le "tableau" du professeur–, à présenter clairement la philosophie pédagogique du cours et les buts de la matière et des supports élaborés "tout en suivant une idée très active et personnelle du travail critique, plus enclin à construire des parcours individuels de lecture qu'à assimiler des canons définis au préalable" (Pinto, 2001). Cette matière attire l'attention des étudiants sur quelques sujets largement diffusés dans la littérature moderne (comme le voyage, le désir et la dialectique "identité/altérité", mais il pourrait évidemment y en avoir beaucoup d'autres), et sur des textes qui servent d'illustration symptomatique à ces sujets, mais qui ne sont pas présentés comme des exemples uniques et exclusifs devant circuler et être inexcusablement connus. Le plus important, à notre avis, ce ne sont ni les lecteurs littéraires choisis, ni les références théoriques et critiques. Il s'agit

plutôt d’enseigner une façon de lire, et non pas ce qui devrait être lu. Nous savons tous que l’une des potentialités discursives de l’hypertexte les plus puissantes est la faculté de condenser, sur le même plan de son propre discours, un niveau syntagmatique et un niveau paradigmatic. Personnellement, j’ai essayé de mettre en pratique cette potentialité en prenant un texte littéraire comme modèle discursif (*Heart of the Darkness* de Joseph Conrad), et en l’utilisant comme matrice d’introduction au sujet qui est objet d’analyse. Il s’agit d’un texte sans cesse “interrompu”, noté, “relu” afin d’offrir des commentaires et des allusions à d’autres parcours de lecture possibles, dans le but d’ouvrir de nouvelles perspectives interprétatives, des connexions avec des associations et des analogies conceptuelles, des références directes à d’autres textes (littéraires, cinématographiques, picturaux, critiques) [figures 4 et 5].



[Figure 4: Cette reproduction de l’écran nous permet de visualiser le texte d’“entrée” du thème consacré à “L’identité/L’altérité”. Il s’agit des premiers paragraphes d’Au cœur des ténèbres, de Joseph Conrad. Après avoir lu le roman, les étudiants abordent le matériel hypertextuel pour y “découvrir” un itinéraire de lecture déterminé par un professeur précis. Ici, le travail des étudiants consiste à se laisser conduire par cette proposition de lecture, par les différents choix possibles que le texte leur offre à travers

les différents liens, à se laisser mener par leur désir de découverte. N'est-ce pas une façon intéressante de stimuler la lecture?]



[Figure 5: Un exemple des itinéraires de lecture –et de choix– possibles offert aux étudiants au moment de circuler à travers ces matériels].

Cette méthode offre certainement de nouvelles manières de comprendre le sens et d'interagir avec les textes littéraires. Pinto l'exprime ainsi dans un message adressé aux étudiants de la salle de cours virtuelle : "En suivant les connexions intertextuelles (génétiques ou analogiques), qui déterminent le parcours au sein du corpus hypertextuel, il se dessine des routes de lecture aléatoires et absolument subjectives qui montrent la diffusion et l'articulation d'un tel sujet dans la tradition littéraire. Après s'être familiarisés avec les textes présentés dans les supports de cours et avec les outils de navigation offerts par ces mêmes supports, les étudiants doivent choisir certains sujets subjectivement importants afin de

construire leur propre corpus (hyper)textuel. La première partie du cours, plus réceptive, et la deuxième, plus active, se déroulent dans un climat de dialogue constant entre le professeur et les étudiants” (Pinto, 2001).

Même si le système métaphorique qui se trouve à la base de notre conception de la lecture est encore assujéti aux textes imprimés, notre expérience dans la création et l’enseignement de cette matière nous a démontré que l’hypertexte peut aboutir à une remise en question de la relation entre lecture et technologie, et à la redéfinition de la façon dont les étudiants agissent ou s’écrivent entre eux, dans un espace collectif d’apprentissage en ligne, comme s’il s’agissait d’un jeu de voix.

Nous sommes conscients, bien sûr, de courir le risque que l’étudiant puisse avoir l’impression de perdre le contrôle de la structure générale de la matière et en être quelque peu effrayé ; cette sensation de panique est, pour nous, un signe révélateur du désir incontrôlable d’organisation spatiale imposé par le domaine de l’imprimé : le système origine/début face à fin/conclusion (Rosello, 1997: 167).

Les doutes et les discussions entre les étudiants sur la manière dont ils ont forgé leur itinéraire de navigation (de lecture) servent de réflexion sur la façon dont chacun avait construit sa propre lecture. Nous avons privilégié l’expérience du manque d’orientation face à celle de la sécurité, celle du doute face à celle de la maîtrise, celle de la mobilité face à celle de l’autorité. Mes compagnons de voyage dans l’élaboration de ces supports de cours ont su raconter parfaitement cette reconfiguration de l’acte de lire grâce à la Toile et aux supports hypertextuels cités. Laura Borràs, qui participe aussi à ce congrès, nous offre son point de vue avec des mots éloquentes et qui servent d’introduction à la matière : “Les supports de cours de cette matière ont été conçus, comme on l’a déjà souligné dans la présentation, comme un atlas où tous les éléments sont en rapport les uns avec les autres. Il faut naviguer en essayant de relier les pièces à partir de normes très simples : se laisser mener par le désir, l’aventure de lire et de découvrir. Il s’agit donc d’un support où chaque auteur a librement étalé ses propositions, et non pas d’un guide de lecture. Vous êtes libres de décider le but de ce trajet hypertextuel que vous allez parcourir” (Borràs, 2001). Outre son intervention comme professeur “virtuel” de la matière, Raffaele Pinto formait aussi partie de l’équipe responsable des support de cours; à partir de son expérience comme enseignant en ligne, il a proposé une réflexion fascinante : “Depuis n’importe où vers l’usager (par la lecture), et vers n’importe où depuis l’usager (par l’écriture), le savoir se répand et se dissémine en produisant une virtualité infinie de connexions intertextuelles, qui représentent à leur tour les formes infinies de configuration discursive du sujet, dont l’identité kaléidoscopique subit une double tension,

centripète et reconstructive d'une part, et centrifuge et déconstructive de l'autre" (Pinto, 2002).

D'après lui, il s'agit d'une façon de concevoir l'étude de la littérature, "beaucoup plus attentive au sujet interprétant et aux questions qui le constituent qu'au texte interprété et à sa réalité historique objective. On peut parler d'une révolution copernicienne de la critique littéraire, promue par les nouvelles technologies" (Pinto, 2002). Je ne peux que souscrire à ces affirmations.

Joan-Elies ADELL
Université ouverte de Catalogne
jadellp@uoc.edu

BIBLIOGRAPHIE

AARSETH, Espen J (1997), "No linealidad y teoría literaria" dans George P. Landow (ed.) (1994), *Teoría del hipertexto*, Paidós, Barcelone, 1997.

BORRÀS, Laura (éd.) (2001), *Temes de literatura Universal*, Barcelone, Éditions de l'Universitat Oberta de Catalunya (EDIUOC).

LANDOW, George (1997), "¿Qué puede hacer el crítico?", dans George P. Landow (éd.) (1994), *Teoría del hipertexto*, Paidós, Barcelone, 1997.

LANDOW, George (éd.) (1994), *Teoría del hipertexto*, Paidós, Barcelone, 1997.

PINTO, Raffaele (2001), "Espai Virtual de l'assignatura Temes de Literatura Universal" (disponible sur la Toile).

PINTO, Raffaele (2002), "Crítica literaria y deconstrucción del sujeto", dans Laura Borràs (éd.), *Deseo, construcción y personaje*, Madrid, SGAE.

ROSELLO, Mireille (1997), "Los mapas del screener. El 'Wandersmänner' de Michel de Certeau y el detective hipertextual de Paul Auster", dans George P. Landow (éd.) (1994), *Teoría del hipertexto*, Paidós, Barcelone, 1997.

CHAPITRE 7
SPÉCIFICITÉS ORGANISATIONNELLES ET

CULTURELLES DES COMMUNAUTÉS EN LIGNE.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA NATURE AGONISTIQUE DU LIEN COMMUNAUTAIRE.

**Olivier Galibert,
Université de Bourgogne
LIMSIC**

Introduction

Comment procéder quand le fait même de nommer ce que l'on veut observer peut être considéré comme une réponse à la problématique que nous désirons éclaircir ? La construction d'un dispositif de recherche visant à faire émerger l'effcience d'un lien de type communautaire transitant sous forme de communications écrites synchrones ou asynchrones, via la médiation de l'Internet est l'une des tâches que nous nous sommes fixés lors de notre recherche doctorale. Or tenter d'observer la qualité communautaire d'un collectif ou d'une organisation que nous appellerions d'emblée « communauté virtuelle » relève d'un raisonnement tautologique. En effet, nous ne savons pas *a priori* si un quelconque lien communautaire peut se développer via le truchement d'un ordinateur connecté à Internet. Egalement, nous ne sommes pas en mesure de déterminer dans une perspective toute médiologique, le rôle de la forme écrite dans la nature du lien. Par ailleurs, nous ne savons pas non plus ce que la virtualité d'un collectif peut signifier. Dès lors, pourquoi ne pas évacuer le terme de « communauté virtuelle » et lui préférer celui de dispositif socio-technique de communication partagée synchrone ou asynchrone comme descriptif des forums de discussions, mailing listes et autres Chat ? Tout simplement parce que la circonscription de la catégorie de « communauté virtuelle » nous semble un préalable à toutes les autres questions.

L'étude de l'idée de « communauté virtuelle » positionne nos investigations conceptuelles dans un débat qui dépasse largement les problématiques de l'appropriation et de la médiation technique. Dans le terme « communauté virtuelle », les catégories de « communauté » et de « virtualité » se télescopent tout autant qu'elles se combinent. Dans cet article, nous nous

intéresserons particulièrement à l'idée de « communauté », délaissant pour les besoins de l'exercice, le passionnant questionnement autour de la virtualité d'un groupe social, a fortiori communautaire⁴⁵². Notre objet arbitrairement circonscrit, nous nous consacrerons à mettre en doute les points de vues qui, s'arrêtant à une lecture limitée et partielle de l'œuvre de Tonnies, tendent à disqualifier l'heuristique scientifique de l'idée de « communauté » quant à l'explication des phénomènes de socialisation sur Internet. Face aux critiques pour le moins éculées d'une « communauté » forcément enchantée donc aliénante, nous tenterons d'opposer quelques éléments théoriques contredisant pour le moins cette vision partielle qui interdit toute approche empirique sérieuse du phénomène. Cet article insistera sur l'importance de concepts tels que le conflit, la lutte, la rivalité, bref, de l'*agôn* comme éléments discriminants (et non déteriorants) du lien communautaire⁴⁵³.

Au travers de cette prise de distance d'avec une approche « classique » de la communauté, nous insisterons donc sur les dimensions qui chargent « négativement » l'idée de communauté et qui en constituent tout le charme pluriel. Ainsi, à la suite d'une déconstruction étymologique, nous tenterons de montrer, dans la première partie de cet article, que la catégorie de communauté ne peut se réduire à une organisation sociale fondée sur l'affectivité, la communion et le partage. Dans une deuxième partie, nous poursuivrons notre route en dehors des sentiers battus du holisme méthodologique. Nous en profiterons entre autre pour creuser le sillon de la rivalité et du conflit comme éléments intrinsèques du lien communautaire. Ceci devrait nous amener dans une troisième partie à une critique « agonistique » de l'idée de consensus dans la « communauté communicationnelle » Habermassienne et Apelienne.

452

453

1. Cum vs munus : « communauté-communion » vs « communauté-obligation-confrontation »

La communauté comme contrainte

Le vocable « communauté » nous vient du latin « *communitas* ». Selon, Robert Esposito, la « *communitas* » est de l'ordre du « *communis* », de tout ce qui est commun, c'est à dire le bien collectif et le « public ». Nous retrouvons également ce sens générique dans le grec « *koïnos* » qui donnera le gothique « *gemein* » et son dérivé allemand « *gemeinschaft* ». Or la racine « *communis* » est elle-même issue de l'association de deux termes : « *cum* » et « *munus* ». Le « *cum* » représente bien l' « avec ». Il implique donc la relation à l'autre et représente l'être ensemble. Cependant, le « *munus* » signifie une mission, une tâche à accomplir, une fonction à remplir, une charge ou une obligation et, en toute fin, un don, un présent et une faveur⁴⁵⁴. Le « *munus* » vient introduire une notion de « devoir » au côté de celle de « partage ». La « *communitas* » doit être considérée dès lors comme « l'ensemble des personnes unies non pas par une « propriété », mais très exactement par un devoir ou par une dette ; non pas par un « plus », mais par un « moins », par un manque, par une limite prenant la forme d'une charge, voire d'une modalité défective, pour celui qui en est « affecté », à la différence de celui qui en est « exempt » ou « exempté » »⁴⁵⁵.

Avancer la prééminence du « *munus* » revient à considérer les interactions entre les membres de la communauté d'un point de vue désenchanté. Dès lors, nous ne sommes plus dans une communion, mais dans une relation sociale qui peut, au cas échéant, devenir aliénante. Le « *munus* » fait de chaque membre de la communauté l' « obligé » d'un autre. Le lien communautaire ne peut se réduire à un simple rapport d'affectivité. Il est davantage un système d'interactions organisées contraignant, dont le respect décide de l'inclusion ou de l'exclusion au collectif ainsi formé.

Le dernier sens latin du « *munus* » est le don, le présent et la faveur. Mais contrairement au « *donum* » qui s'apparente à un don non contraignant, le « *munus* » ramène le don dans une

⁴⁵⁴ GAFFIOT (F.), *Dictionnaire Latin-Français*, Hachette, 1934, Paris, 1719p, p1003.

⁴⁵⁵ ESPOSITO (R.), *Communitas : origine et destin de la communauté*, Coll. Les essais du Collège International de Philosophie, PUF, Paris, 2000, p19

relation circulaire, une logique « don-recevoir-rendre ». La prééminence du « *munus* » qu'Esposito réhabilite dans la « *communitas* » rejoint donc le point de vue agonistique que Mauss développe en ce qui concerne le « don ». Ainsi, l'acceptation d'une relation sociale dans une communauté implique un échange et la nécessité d'un contre échange. L'« *agôn* », c'est à dire l'esprit de rivalité qui naît de l'obligation de rendre autant, voir plus, pour ne pas perdre la face et rompre le lien, nous force à penser la « communauté » en terme, de concurrence, de compétition et de conflit. Mais ce conflit est tourné vers une reconnaissance sociale. Il faut montrer sa puissance pour acquérir du prestige et s'affirmer. Par ailleurs, l'« *agôn* » désigne également le fait de faire des alliances avec ses rivaux pour acquérir encore plus de prestige. Egalement, l'« *agôn* » implique la liberté, le geste gratuit, le danger et l'anxiété, mais signifie aussi le lieu du combat. Enfin, l'*agôn* désigne la reconnaissance de l'adversaire au travers de son acceptation comme rival.

La communauté comme rivalité

Le pouvoir socialisant de l'affrontement est un moment important de la sociologie de Georg Simmel. Pour le sociologue allemand, le conflit doit être compris comme source de variabilité et de cohésion d'un organe social. Les organes sociaux « représentent les idées et les forces qui maintiennent le groupe dans telle ou telle forme déterminée et, par une sorte de condensation, ils font passer cette forme de l'état purement fonctionnel à celui de réalité substantielle ⁴⁵⁶». Dans sa vision du conflit, Simmel embrasse les aspects les plus significatifs de l'« *agôn* ». Le conflit, pris en tant que terme générique⁴⁵⁷, possède une fonction socialisante. D'un point de vue négatif le conflit implique une action réciproque nécessaire à l'accord sur l'objet du litige. D'un point de vue positif, le conflit implique, certes une désunion, mais suscite également la création d'alliances ou la fortification des anciennes, même si dans certain cas, le conflit peut ne pas apparaître créateur d'unité (ex : l'action réciproque entre le brigand et la victime implique une destruction). Ainsi, Simmel peut affirmer de manière radicale que « le conflit n'a en fait pas d'autre signification que d'activer la relation latente et l'unité [...] ⁴⁵⁸ ».

Nous voici face aux limites de l'approche étymologique : elle fige la catégorie qu'elle est censée expliquer dans des acceptions anciennes qui ne sont pas en mesure de témoigner des

⁴⁵⁶ SIMMEL (G.), *Sociologie et épistémologie*, PUF, 1991, Paris, 238p, p184

⁴⁵⁷ SIMMEL semble considérer les notions de « conflits », de « concurrence » et de « lutte » comme synonymes.

⁴⁵⁸ SIMMEL (G.), *Sociologie : Etudes sur les formes de socialisation*, PUF « Sociologies », Paris, 1999, 756p, p. 330.

évolutions sémantiques et des (dé-) constructions ultérieures. Mais c'est aussi là son intérêt. En ce qui nous concerne, le mérite de cette démarche est de dépasser les idéologies de la communion et du partage, tout en définissant la communauté comme système agonistique basé sur la réciprocité, sur le conflit et quelque fois sur l'aliénation. Nous voyons qu'un des enjeux importants de la catégorisation de la « communauté » sera la validation d'une permanence de l'« agôn » comme qualité communautaire.

L'un des intérêts scientifiques directs est de mettre à profit les outils théoriques développés par les anthropologues maussiens qui questionnent depuis plus de cent ans les logiques et les limites du don agonistique. Dès lors, la confrontation et la rivalité permise dans le cadre de l'« agôn » doivent être des facteurs discriminants quant à la compréhension de la nature des échanges argumentées de messages écrits dans les forums de discussion sur Internet. Si nous considérons l'« agôn » comme une des conditions à la formation de communautés, l'identification de ce dernier au travers des traces du don / contre-don, de rivalité ou de recherche du prestige ou autres, est une piste vers une validation empirique de l'existence de « communautés virtuelles ».

Le don, l'obligation et la rivalité sont, à n'en point douter, des phases importantes de notre réflexion catégorielle. L'on aurait du insister en même temps sur la tension entre communauté et rationalité. L'étymologie laisse dos à dos *logos* et *communitas*. Notre recherche doctorale témoigne de la nécessité de creuser cette opposition initiale non pas dans une confrontation mais dans une dialectique. Sans pouvoir justifier spécifiquement cette affirmation, la permanence d'un lien communautaire agonistique issue à la fois d'une construction théorique anti-utilitariste (la logique du don), mais également d'une approche logocentrique (les réflexions autour de la communauté communicationnelle), nous semble aller dans le sens de cette justification. C'est ce à quoi nous allons nous consacrer dans les deux parties suivantes.

2. Le conflit : une approche désenchantée de la catégorie de communauté

Comme le note Raulet et Vaysse, « Si l'on veut en finir avec les apories et les anathèmes dans lesquels semble s'enliser - surtout maintenant qu'il a commencé à mal vieillir - le débat «postmoderne», il importe de reconstituer une position critique par l'archéologie du couple idéologico-discursif de la communauté et de la modernité »⁴⁵⁹. En-deça et au-delà du postmodernisme sur lequel nous insisterons plus particulièrement, nous devons revenir sur la diversité des interprétations et des utilisations de l'idée de communauté. La prise en compte de l'*agôn* dans l'idée même de communauté nous semble participer de ce moment.

La communauté comme conflit de tous contre tous

En ce qui concerne le débat fondamental entre les partisans de la *communitas* et l'*immunitas*⁴⁶⁰, Robert Esposito voit dans Hobbes « le défenseur le plus conséquent d'une immunisation destinée à garantir la survie individuelle [...] à cette fin - au nom de la peur de la mort - il n'a pas hésité à théoriser non seulement la destruction de toute communauté existante ne coïncidant pas avec l'Etat, mais aussi celle de l'idée même de communauté humaine [...] »⁴⁶¹. Ici, la communauté doit s'entendre comme la « communauté des hommes ». La question à laquelle répond l'idée de communauté est alors la suivante : comment pouvons-nous vivre idéalement ensemble ? Les propositions de Rousseau de refuser la séparation fatalement nécessaire entre les hommes, l'*immunitas*, si chère à Hobbes, ne peut se comprendre sans l'idée d'un commun auquel nous appartenons tous de fait, mais qu'il nous faut retrouver, débusquer. La communauté des hommes pour Rousseau, et ce vers quoi il nous faut tendre.

D'un côté, Hobbes veut erradiquer la « communauté », de l'autre, Rousseau en fait la base de l'édification du contrat social en assimilant la loi et la convention⁴⁶². Mais tout deux s'accordent sur le fait que la « communauté », c'est le peuple dans son ensemble. L'idée d'une

⁴⁵⁹ RAULET (G.) et VAYSSE (J.-M.), Introduction, in *La communauté en parole. Communication, consensus, ruptures.*, sous la dir. ; de Herman PARRET, Coll. Philosophie et langage, Editions Mardaga, 1991, p8.

⁴⁶⁰ Pour Hobbes, l'homme est naturellement enclin à la guerre de tous contre tous. Ainsi, la seule solution pour garantir la paix sociale est d'immuniser les membres de la communauté de la relation par laquelle le mal arrive. Ainsi, « les individus modernes deviennent vraiment tels - c'est-à-dire parfaitement in-divius, individus « absolus », délimités par une frontière qui à la fois les isole et les protège - seulement s'ils se sont préalablement libérés de la « dette » qui les lie les uns aux autres, s'ils sont exemptés, exonérés, dispensés de ce contact qui menace leur identité en les exposant à un possible conflit avec leur voisin, en les exposant à la contagion de la relation ». (in ESPOSITO (R.), *op.cit.*, p. 27.)

⁴⁶¹ ESPOSITO (R.), *op.cit.*, p154.

« communauté humaine » souveraine est l'un des enjeux dans le passage vers la modernité. Rousseau la promeut tandis que Hobbes la disloque. L'idée de communauté telle que l'envisage tous ces philosophes est donc une vision unifiée et unifiante de l'humanité, du peuple. Par ailleurs, les deux philosophes envisagent la qualité conventionnelle de la communauté. Cette qualité conventionnelle implique pour l'un, une vision terrifiante et anémique de la nature humaine (Hobbes), pour l'autre l'humanisme (Rousseau). Mais la foi en la capacité de l'être humain de dépasser le conflit de lui-même et avec l'autre, implique pour Rousseau tout comme pour Hobbes l'intégration de l'aspect agonistique dans le lien communautaire. Simplement, les réponses à la question de la gestion des rivalités et des conflits n'est pas la même.

Harmonie conflictuelle et tribalisme postmoderne

Les propos de Maffesoli prophétisent plus qu'ils ne constatent l'idée d'un renouveau communautaire détachée des structures de socialisation traditionnelle primaires que peuvent être la famille, le village ou la paroisse⁴⁶³. En ce sens, on peut tenter une analogie entre le néo-communautarisme tonniesien et le tribalisme maffesolien. Les deux sociologues, séparés par un siècle de grands bouleversements, formulent tous deux une critique de l'individualisme dont ils prédisent d'une même voix l'extinction prochaine. Maffesoli affirme : « le tribalisme sous ses aspects plus ou moins reluisants, est en train d'imprégner de plus en plus les modes de vie. J'aurais tendance à dire qu'il devient une fin en soi ; c'est à dire que par bandes, clans, gangs interposés il rappelle l'importance de l'affect dans la vie sociale »⁴⁶⁴..

Cependant, le « communautarisme postmoderne » maffesolien se démarque du « néo-communautarisme » tonniesien dans la vision de la nature du lien. En effet, dans le cadre de la « communauté d'esprit » tonniesienne, la « volonté organique » se constitue par un lien

⁴⁶² « [...]je me borne en suivant l'opinion commune à considérer l'établissement du corps politique comme un vrai contrat par lequel les deux parties s'obligent à l'observation des Lois qui y sont stipulées et qui forment les liens de leur union. Le peuple ayant, au sujet des relations sociales, réuni toutes ses volontés en une seule, tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique, deviennent autant de Lois fondamentales [...] ». ROUSSEAU, *Discours sur l'inégalité*, seconde partie, p184-185. Noté par Jean TERREL in *Les théories du pacte social. Droit naturel, souveraineté et contrat de Baudin à Rousseau*, p337.

⁴⁶³ Il nous faut noter que la pensée de Maffesoli nous semble floue sur ce point. Bien que l'on puisse interpréter le livre « *Du nomadisme* » comme la volonté d'inscrire le tribalisme dans une errance fondatrice, Maffesoli n'a pas toujours insisté sur le détachement du lien communautaire à venir du territoire d'appartenance originelle. Dans « *La contemplation du monde* », paru en 1993 et réédité dans les éditions du livre de poche en février 1996, soit à peine un an avant la parution « *Du nomadisme* », Maffesoli conclut, contre l'idéal de saturation qu'il attribue au concept d'Etat-Nation, que surgissent à la place les idéaux de « la patrie, le local, la communauté, qui, eux, reposent sur une « forme » partagée, une image réelle et proxémique » (MAFFESOLI (M.), *La contemplation du monde. Figures du style communautaire*, Editions le Livre de Poche, Paris, 1996, 149p, p. 140).

⁴⁶⁴ MAFFESOLI (M.), *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masses*, Le livre de Poche, Coll. essais, 1988, p. 151.

d'amitié, alors que la « tribu » maffesolienne se constitue sur l'élan dyonisiaque, mais aussi sur l'élan vital qui implique également un lien de type agonistique⁴⁶⁵. Dans un monde dominé par les passions sociales, Maffesoli, qui voit bien les risques de guerre de tous contre tous que sa théorie du tribalisme implique, ne peut qu'appeler de ses vœux la construction d'une « harmonie conflictuelle »⁴⁶⁶.

On ne doit pas confondre l' « harmonie conflictuelle » avec l'idée d'un consensus chère à Habermas. Cependant, comme le note Francis Jacques, « même le différent ne peut se produire dans le langage qu'à la condition qu'il y ait un langage - ne serait-ce que pour le détecter et le mettre en évidence - c'est à dire un fond de conformité et d'échange harmonisé sur lequel il s'enlève »⁴⁶⁷. L'idée d'une harmonie conflictuelle proposée par Maffesoli n'est pas vraiment construite théoriquement, si ce n'est qu'elle s'inspire des théories systémiques d'Edgard Morin d'auto-organisation du social. Les théories normatives du sociologue postmoderne n'ont pas pour vocation de construire la « paix sociale » puisque le constat d'une tribalisation de la société va de pair avec la fin du politique, donc de la pratique démocratique dialogique telle que nous la connaissons dans nos pays occidentaux.

Le conflit au service du don : le lien communautaire agonistique

Notre intérêt pour le paradigme du don est multiple. Tout d'abord, depuis Mauss lui-même, la logique de don structure la socialisation primaire. « Donner, c'est vivre l'expérience d'une appartenance communautaire qui loin de limiter la personnalité de chacun, au contraire l'amplifie »⁴⁶⁸ nous précise Jacques T. Godebout. Dans un registre qui écarte les velléités du type « développement personnel » que propose le chercheur canadien, Alain Caillé oppose « [...] la socialité primaire, c'est-à-dire l'ensemble des relations de personne à personne telles qu'elles se structurent dans la famille, le voisinage, la camaraderie ou la vie associative, à la socialité secondaire abstraite, pensée comme ensemble des relations de fonction à

⁴⁶⁵ « L'anomie et l'effervescence sont bien des fondations solides de toute structuration nouvelle » in MAFFESOLI (M.), Du nomadisme. Vagabondages initiatiques, Le Livre de Poche, Paris, 1996, p. 50.

⁴⁶⁶ « « harmonie conflictuelle », où par effet d'action-rétroaction un ensemble, tant bien que mal, ajuste les éléments naturels, sociaux, biologiques qui le composent, et par là même assure sa stabilité ». (MAFFESOLI (M.) Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masses, Le livre de Poche, Coll. essais, 1988, p. 73).

⁴⁶⁷ JACQUES (F.), « Consensus et conflit : une réévaluation », in La communauté en parole. Communication, consensus, ruptures., sous la dir. de Herman PARRET, Coll. Philosophie et langage, Editions Mardaga, 1991, pp. 97-123.

⁴⁶⁸ GODEBOUT (J.-T.), Le don, la dette et l'identité. Homo donator vs homo oeconomicus, Editions La Découverte/M.A.U.S.S., Paris, 2000, 190p, p. 126.

fonction »⁴⁶⁹. Une fois ceci admis, ne reste plus qu'à poser le postulat maussien d'une socialité primaire construite *par et dans* la logique de don, puis de questionner ainsi la nature du lien communautaire.

L'interrogation originelle de Marcel Mauss est la suivante : « Quelle est la règle de droit et d'intérêt qui, dans les sociétés de type arriérées ou archaïques, fait que le présent reçu est obligatoirement rendu ? Quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donataire la rend ? »⁴⁷⁰. Marcel Mauss répondra à cette question en construisant le fameux cercle de réciprocité du don compétitif ou agonistique : dans la plus grande partie des peuples « archaïques » (observés), il est obligatoire de donner, il est obligatoire pour le donataire d'accepter le présent, et il est tout aussi nécessaire de rendre le dit présent, voir la plupart du temps de rendre plus. Pour Mauss, le don dans les tribus observés est un *fait social total*, il engage l'ensemble des dimensions de la société concernée. Comme l'explique Malinowski à propos d'un peuple mélanésien, « toute la vie tribale n'est qu'un constant « donner et recevoir » ; toute cérémonie, tout acte légal et coutumier n'est fait qu'avec un don matériel et un contre-don qui l'accompagnent ; la richesse donnée et reçue est l'un des principaux instruments de l'organisation sociale, du pouvoir du chef, des liens de la parenté par le sang et des liens de la parenté par mariage »⁴⁷¹. Le don agonistique se trouve résumé dans l'expression populaire : « rivaliser de générosité ».

Au-delà du don matériel et à la suite de l'interactionnisme Goffmanien, Caillé propose une lecture maussienne des situations langagières. Ainsi, la joute oratoire doit être considérée comme « un véritable potlatch de mots », avec ce que cela comporte bien sûr comme dimension agonistique (c'est l'abondance de mots de qualités, de « bons mots », qui est reçue par le rival, lequel devient obligé à son tour de renchérir au risque de perdre la joute), mais également comme dimension cérémonielle (par exemple l'aspect public de la conversation) et enfin comme dimension de générosité (le plaisir fournit au public, mais aussi, au-delà de l'aspect purement esthétique, le don de connaissance qui est fait à la fois au public et au rival, ce qui est par exemple le cas dans une conversation entre deux scientifiques). Dès lors, la porte est ouverte pour une « [...] théorie du don de paroles qui montrerait comment les acteurs

⁴⁶⁹ CAILLE (A.), *La démission des clercs : la crise des sciences sociales et l'oubli du politique*, La Découverte., 1993, 297p. p. 242

⁴⁷⁰ MAUSS (M.), *Sociologie et anthropologie*, Coll. Quadrige, PUF, Paris, 1999, 482 p., p. 148.

⁴⁷¹ MALINOWSKI (M.), *Argonauts of the Western Pacific*, Londres, 1922, p. 167. Cité dans Mauss (M.), op. cit., p. 188.

rivalisent pour donner, à travers un mélange d'obligation et de spontanéité, d'intérêt et de plaisir [...] »⁴⁷².

Ainsi, pour revenir à la question de la communauté virtuelle que nous avons toujours en tête, il nous est tout à fait permis de proposer une approche purement communicationnelle du don agonistique dans le cadre notamment de l'étude des interactions écrites, synchrones ou asynchrones, à l'œuvre dans les dispositifs socio-techniques de communication partagée sur Internet.

⁴⁷² CAILLE (A), *op.cit.*, p. 294.

3.« Ethique de la discussion » et conflit : la critique postmoderne de la communauté communicationnelle.

La « communauté communicationnelle » ne peut s'envisager sans une réflexion en amont sur l'éthique de la discussion (ou de la communication) qui en est le ciment. Pour Karl Otto Apel, l'exercice de l'argumentation tient à l'« *a priori* impossible à esquiver d'une communauté communicationnelle qui est tout à la fois une communauté d'argumentation, de compréhension et d'expérimentation et au sein de la quelle sont discutés les problèmes de vérité, de justesse normative et de sincérité»⁴⁷³. Egalement, Habermas utilise l'idée de communauté en lui donnant le sens de « communauté langagière ». Dans une vision dialogique du social, Habermas, comme le souligne Yves Cusset, rejoint Apel pour « [...] montrer que l'usage du langage, sa structure « pragmatique », est fondamentalement lié à des exigences communicationnelles, que cet usage, en ce qu'il a de plus trivial, nous situe d'emblée dans l'horizon normatif d'une communauté idéalement illimitée de communication »⁴⁷⁴. C'est ainsi que les règles de la communication langagière deviennent le cadre normatif de l'interaction sociale.

Reste à creuser la question du consensus comme finalité discursive ; idée téléologique du consensus qui demeure ancrée dans la théorie normative habermassienne de l'agir communicationnel et qui a été abondamment pointée comme irréalisable, alors même qu'elle n'a jamais été présentée autrement par son auteur que comme un modèle idéal vers lequel il fallait tendre dans l'absolu.

La communauté communicationnelle : entre conflit et consensus

Gvozden Flego classe la pensée Habermassienne de la communauté au travers de la modernité et non pas contre. C'est ainsi qu'il faut rapprocher la « communauté communicationnelle » de la « communauté libérale » : « la communauté - si par « communauté » on n'entend pas, avec Tönnies, quelques communautés premières constituées par des relations quasi-organiques, mais plutôt la « communauté libérale » qui repose sur l'association consciente et volontaire

⁴⁷³ In Communauté et modernité, ss la dir. de Herman PARRET

⁴⁷⁴ CUSSET (Y.), Habermas : l'espoir de la discussion, Editions Michalon / Le bien commun, 2001, Paris, 123p, p35

de ses membres, qui en sont aussi les créateurs - demeure en ce sens, en tant qu'association d'acteurs, tout à fait actuelle [...] »⁴⁷⁵.. Mais, dans la perspective d'une approche critique, comment concilier l'aspect agonistique du *munus*, à l'origine de la « *communitas* », avec une vision de la communauté, considérée dès lors comme espace argumentatif ? Certes, il existe bien dans la « communauté communicationnelle » idéale, des obligations, des devoirs, comme par exemple celui primordial de soumettre à la discussion toute proposition prétendant à la validité. Mais qu'en est-il de la part agonistique indissociable du *munus* ? Peut-on considérer que les projets Habermassien et Appelien visent à canaliser, voir à évacuer l'*agôn* du *munus* ?

Les perspectives ouvertes par Lyotard dans La condition postmoderne nous apparaissent beaucoup plus critiques par rapport aux possibilités d'une éthique pragmatique, de part les griefs que ce dernier reproche à l'éthique de la communication Habermassienne, particulièrement à l'idée de consensus. Bien que proche des positions épistémologiques exprimées par Habermas dans La technique et la science comme idéologies, particulièrement dans l'article « Connaissances et intérêts » où le principe normatif de validité est reconnu par tous les membres de la communauté des savants comme le seul moyen de légitimer un savoir scientifique, Lyotard ne croit pas en la généralisation universelle des pratiques à l'œuvre dans l'académie. Selon lui, la possibilité d'une éthique permettant d'arriver par le dialogue rationnellement argumenté à un consensus à l'échelle sociétale, puis à un agir qu'Habermas qualifie de *communicationnel* est impossible. Pour Lyotard, d'une part l'éthique de la discussion considéré comme universellement partagée ne peut être atteinte puisque « les jeux de langage [...] sont hétéromorphes et relèvent de règles pragmatiques hétérogènes »⁴⁷⁶.. D'autre part, le lien agonistique qu'implique les « jeux de langages » ne peut se satisfaire d'une éthique visant avant tout à atteindre le consensus universel puisque « le consensus n'est qu'un état des discussions et non leur fin »⁴⁷⁷.. Lyotard en conclue que le consensus doit être local, et que l'on s'oriente vers des multiplicités « [...] d'argumentations portant sur des métaprescriptifs et limitées dans l'espace et le temps »⁴⁷⁸.

La « communauté communicationnelle » : instrumentalisation positive et dépassement discursif du conflit

⁴⁷⁵ FLEGO (G.), « Sujet et modernité », in Communauté et modernité, *op. cit.*, pp. 218-228.

⁴⁷⁶ LYOTARD (J.-F.), La condition postmoderne, Les Editions de Minuit, Paris, 1979, 109p, p.106.

⁴⁷⁷ *ibid*, p.107

⁴⁷⁸ *Ibid*, p.107.

Rien ne nous oblige, dans la théorie de la discussion, à considérer que l'argumentation n'est pas une confrontation, c'est à dire la volonté d'obtenir, contre une autre proposition, gain de cause. Pour Habermas et Apel, c'est la procédure discursive qui est source de socialisation, non le conflit par lui-même. Nous sommes loin des perspectives simmeliennes qui considèrent les conflits comme sources primordiales de socialisation. Simmel a posé « la négativité des façons collectives de se comporter » ; négativité dans les phénomènes sociaux. Par exemple, en quoi un phénomène a priori négatif du point de l'action réciproque, tel que la liberté⁴⁷⁹, possède également une valeur socialement positive, comme par exemple la lutte pour se libérer de liens contraignant pour en nouer d'autres. Il en va de même pour le conflit qui doit être considéré, selon Simmel, comme une force fondamentale et positive de toute socialisation. La lutte est une forme de socialisation qui par sa négativité même prend une signification positive. Pour Simmel, la notion d'unité peut ainsi naître du conflit, beaucoup plus fortement que de l'harmonie. Les propositions de Simmel, bien qu'en accord avec les idées postmodernes radicales d'un Mafesolli, ne convergent pas avec le point de vue pragmatique, qu'il soit narratif postmoderne (Lyotard), transcendantal (Apel) ou universel (Habermas). Le conflit simmelien n'est pas a priori un acte communicationnel. Nous ne disons pas par là qu'il n'est pas chargé de sens. Simplement, il n'implique pas une situation de dialogue. L'idée de « lutte » socialisante que présente le sociologue allemand ne porte pas en elle l'idée d'une violence symbolique, mais plutôt celle d'une violence physique.

Il est entendu qu'Habermas ne nie pas l'existence du conflit. Mais l'ensemble de son modèle vise à le canaliser à l'intérieur d'un agir communicationnel partagé. Le conflit n'est alors qu'une étape vers le consensus obtenu par la délibération de tous. Il n'y a donc aucun avantage à entrer en conflit puisque cela signifierait un retard dans l'élaboration du commun. Pour Habermas, le conflit non argumenté est incompatible avec l'idéal de la « communauté communicationnelle ». Mais le conflit, tant que les acteurs en opposition ne refusent pas le principe de la discussion, est bien intégré dans cette forme de communauté en parole. La seule manière pour deux adversaires de s'exclure de la « communauté communicationnelle » est de refuser les principes de l'éthique de la discussion (vérité, véridicité, justesse). Or si un adversaire refuse le jeu de l'argumentation et assume ainsi la figure du « sceptique », c'est qu'il refuse le principe même d'une éthique communicationnelle, ce qui, pour Apel, est le signe fort d'une pathologie autodestructrice puisque, dans le cadre d'une philosophie

⁴⁷⁹ A un premier niveau, la liberté doit être considérée comme une action réciproque individualiste visant à émanciper le sujet des contraintes sociales qu'il juge répressive. C'est, en quelque sorte, un arrachement à la communauté

pragmatique (opposée à une philosophie de la conscience) impliquant le primat de l'intersubjectivité communicationnelle, « [...] il faut accepter nécessairement qu'il se refuse également à la discussion qui lui permettrait de s'entendre avec lui-même »⁴⁸⁰.

Comme le rappelle Laville, « l'espace public ne vaut que s'il est en mesure de ménager la pluralité des opinions, la conflictualité des intérêts et la différence des perspectives »⁴⁸¹. Finalement, l'important n'est pas le consensus en finalité. Seul compte la richesse des échanges. Or effectivement, si il faut à tout prix obtenir un consensus en finalité, nous ne serons plus la plupart du temps dans une discussion, mais dans une négociation. Or comme le précise Francis Jacques, la négociation agit comme une *réduction du référentiel*, c'est à dire un tassement du débat, une diminution du potentiel heuristique des échanges. Pour utiliser une expression usuelle, élever le consensus comme but de la discussion, c'est prendre le risque du « consensus mou ». Nous retiendrons, de ce que l'on pourrait nommer un *communautarisme communicationnel postmoderne modéré*, l'opportunité théorique de penser un lien communautaire pragmatique.

Ce lien communautaire pragmatique ne peut exister que dans le cadre d'un discours argumentatif local. Mais surtout, et c'est en ceci qu'il nous intéresse aujourd'hui, il ne peut exister que la possibilité d'interactions agonistiques. Reste à savoir si la « communauté en parole », ainsi constituée pourrait servir de modèle à une « communauté en écriture ». Ce point représente à coup sûr l'un des prolongements à donner à notre réflexion.

⁴⁸⁰ APEL (K.-O.), *Penser avec Habermas contre Habermas*, Coll. Tiré à part, éditions de L'Eclat, 1990, Paris, 60 p., p. 48.

⁴⁸¹ LAVILLE (J.-L.) et SAINSAULIEU (R.) (sous la dir. de), *Sociologie de l'association. Des organisations à l'épreuve du changement social*, Editions Desclée de Brouwer, 1997, Paris, 403p.p55.

Conclusion : une catégorie normative, complexe et heuristique

Pour les raisons mentionnées en introduction, nous avons préféré insister ici sur les aspects agonistiques du lien communautaire. Non pas pour regretter que l'idée de communauté ne prenne en compte les éléments compétitifs et conflictuels de tout lien social, mais pour montrer que, bien souvent, le lien communautaire se nourrit également d'*actions réciproques négatives* au sens simmelien du terme ; c'est-à-dire une action réciproque inattendue, immédiatement ou médiatement manifestée, dont seule la réflexion permet d'attester la dynamique par-delà l'apparence de relations unilatérales. Ces actions réciproques apparaissent souvent comme le refus de la liaison sociale.

Ce travail théorique n'a pas d'intérêt autre que celui de construire un terrain d'investigation. Mais proposer une définition « sociologique » de la communauté en prélude à une étude terrain demeure un exercice périlleux. En effet, de part la charge idéologique de cette catégorie qui, rappelons-le, a été initialement théorisée par la philosophie politique, définir la communauté revient inmanquablement à proposer une nouvelle théorie normative qui viendra s'ajouter aux autres. Dès lors, doit-on vouer aux calendes grecques toute recherche tentant d'observer d'éventuelles « communautés virtuelles » ? Doit-on considérer que toute théorie de la communauté virtuelle revient à une idéologie de la communauté virtuelle ? Nous sommes bien entendu persuadés que non.

On peut voir se dessiner en creux dans cet article les principales caractéristiques de la catégorie de « communauté » que nous avons retenues pour une re-construction communicationnelle de la catégorie. Après une lecture critique des différentes approches théoriques de la communauté dont certaines ont été abordées ici, nous avons émis l'hypothèse que pour circonscrire empiriquement une communauté aujourd'hui, *et a fortiori* une communauté virtuelle, il était nécessaire d'étudier les manifestations du don ainsi que l'efficacité dans les interactions intra-groupales d'une certaine éthique de la discussion.

Seul le travail de terrain, c'est à dire l'étude des pratiques et des usages des dispositifs de communications écrites partagées, des représentations d'acteurs (membres, concepteurs, modérateurs, propriétaires, etc.), des règles explicites et implicites de l'échanges, mais également de l'instrumentalisation marchande de telles organisations, sera en mesure de satisfaire à la validation de la pertinence de ces hypothèses théoriques. Nous ne considérons

pas que le débat théorique soit clos, mais simplement qu'au vu de nos capacités conceptuelles, il nous semble que seules la critique ou la démarche empirique apporteront un éclairage divergent ou convergent à nos propos. Alors, s'il s'avère que les données terrains confirment notre point de vue, il serait tout à fait possible pour nous d'envisager les communautés virtuelles comme des communautés d'écritures actuelles et/ou en cours d'actualisation.

Olivier GALIBERT

LIMSIC

galibert@iut-dijon.u-bourgogne.fr

BIBLIOGRAPHIE

APEL (K.-O.), Penser avec Habermas contre Habermas, Coll. Tiré à part, éditions de L'Eclat, 1990, Paris, 60 p.

CAILLE (A.), La démission des clercs : la crise des sciences sociales et l'oubli du politique, La Découvert., 1993, 297p.

CUSSET (Y.), Habermas : l'espoir de la discussion, Editions Michalon / Le bien commun, 2001, Paris, 123p.

ESPOSITO (R.), Communitas : origine et destin de la communauté, Coll. Les essais du Collège International de Philosophie, PUF, Paris, 2000, 166p.

GAFFIOT (F.), Dictionnaire Latin-Français, Hachette, 1934, Paris, 1719p.

GODEBOUT (J.-T.), Le don, la dette et l'identité. Homo donator vs homo oeconomicus, Editions La Découverte/M.A.U.S.S., Paris, 2000, 190p.

LAVILLE (J.-L) et SAINSAULIEU (R.) (sous la dir. de), Sociologie de l'association. Des organisations à l'épreuve du changement social, Editions Desclée de Brouwer, 1997, Paris, 403p.

LYOTARD (J.-F.), La condition postmoderne, Les Editions de Minuit, Paris, 1979 ,109p.

MAFFESOLI (M.) Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masses, Le livre de Poche, Coll. essais, 1988, 283p.

MAFFESOLI (M.), Du nomadisme. Vagabondages initiatiques, Le Livre de Poche, Paris, 1996, 190p.

MAFFESOLI (M.), La contemplation du monde. Figures du style communautaire, Editions le Livre de Poche, Paris, 1996, 149p.

MAUSS (M.), Sociologie et anthropologie, Coll. Quadrige, PUF, Paris, 1999, 482 p.

PARRET (H.) ; sous la dir. de, La communauté en parole. Communication, consensus, ruptures, Coll. Philosophie et langage, Editions Mardaga, 1991.

NISBET (R.A.), La tradition sociologique, Coll. Quadrige, PUF, Paris, 1993, 409p.

TERREL (J.), Les théories du pacte social. Droit naturel, souveraineté et contrat de Baudin à Rousseau, Coll. Essais, Editions Points, Paris, 2001, 423p

SIMMEL (G.), Sociologie et épistémologie, PUF, 1991, Paris, 238p.

SIMMEL (G.), Sociologie : Etudes sur les formes de socialisation, PUF « Sociologies », Paris, 1999, 756p.

**REGARD SUR LES ORIGINES DES COMMUNAUTÉS VIRTUELLES :
LES « COMMUNAUTÉS EN LIGNE » ET LE TEMPS PARTAGÉ.
UN EXEMPLE D’HYBRIDE SOCIO-TECHNIQUE.**

**Alexandre SERRES
Université de Rennes 2
CERSIC (CERCOR)**

Introduction

La notion de communautés, qu’on les appelle virtuelles selon l’expression popularisée par Howard Rheingold, électroniques ou en ligne, est une notion-phare d’Internet, de son imaginaire comme de ses applications, de ses usages ou de ses enjeux. Outil communautaire par excellence, Internet est le dispositif technique idéal pour l’émergence et la consolidation des communautés les plus diverses, permettant à un collectif d’entrer en communication avec lui-même [Lévy, 1997]. Ce lien entre le réseau technique et la notion de communauté est étroit, ancien, historique, la notion étant consubstantielle même du développement de l’Internet, comme l’ont montré Rheingold⁴⁸² ou, récemment, Flichy [Flichy, 2001]. Pourtant, la notion de « communauté en ligne » est bien antérieure à Internet et même à la naissance du premier réseau ARPANET, puisqu’elle fut énoncée et théorisée pour la première fois au début des années 60.

Notre propos n’est pas de présenter l’histoire de ces communautés virtuelles, ni celle de la notion, ou du discours sur celles-ci (car la distinction s’impose, jusqu’à un certain point, entre les communautés réelles, les pratiques, les usages et l’ensemble discursif, à tonalité utopique,

⁴⁸² Le journaliste Howard Rheingold est l’un des premiers à utiliser cette expression de « virtual communities », dans un article de 1987 : Howard RHEINGOLD, « Virtual Communities », *Whole Earth Review*, été 1987

auquel elles ont donné lieu), mais de proposer un éclairage historique sur l'émergence de la notion de communauté en ligne, à travers le triple questionnement suivant :

- dans quel contexte, avec quels acteurs et comment a émergé cette notion ?
- quel rôle a joué cette vision socio-technique d'une communauté de gens reliés par ordinateurs dans la naissance d'ARPANET et dans le développement d'Internet ?
- jusqu'à quel point peut-on séparer le discours sur les communautés virtuelles de son support technique ? Autrement dit, « l'imaginaire technique » peut-il expliquer seul l'essor des réseaux ?

En réponse à ces trois questions, nous essaierons de développer les trois idées, ou hypothèses suivantes :

- le discours sur les communautés virtuelles n'est, au moment de son apparition au début des années 60, qu'un « discours » parmi d'autres, une pièce d'un puzzle plus vaste en voie d'émergence : celui de l'informatique interactive.
- ce discours socio-technique ira ensuite en s'autonomisant et sera l'un des ingrédients majeurs des discours d'accompagnement d'Internet, après avoir été une source d'inspiration importante d'ARPANET.
- cette notion ne peut être séparée du support technique qui l'a vu naître et qui en est le substrat : les ordinateurs à temps partagé ; au-delà de leur contexte d'émergence, les communautés en ligne renvoient peut-être plus à la notion « d'hybride socio-technique » [Latour, 1994]), entremêlant social, discours et technique, qu'à celle « d'imaginaire technique » [Flichy, 2001].

1.Un élément d'un ensemble plus vaste .

Pour tâcher de répondre brièvement à la première question (quand, comment, avec qui et dans quel contexte apparaît la notion de « communauté en ligne ») et pour simplifier l'évocation de ces origines quelque peu emmêlées (comme toutes les origines), nous nous en tiendrons à quatre éléments : un personnage, un texte, un projet technique et un type d'ordinateur.

S'il fallait établir ce mythique point d'origine absolue, cette « origine secrète » que Michel Foucault remettait en cause dans « L'Archéologie du savoir » [Foucault, 1969] et d'où procéderait l'ensemble des discours sur les communautés virtuelles, on pourrait sans doute la chercher dans un obscur et confidentiel rapport technique, au titre original « Memorandum

pour les membres et affiliés du réseau d'ordinateurs intergalactique », rédigé par Licklider en avril 1963⁴⁸³. De qui et de quoi s'agit-il ?

Joseph Licklider, psycho-acousticien de formation, est un personnage central de l'histoire de l'informatique et des réseaux des années 50-60. L'historiographie actuelle d'Internet retient surtout son rôle d'inspirateur, de visionnaire des réseaux informatiques et de chantre de la communication par ordinateurs. Il est vrai que, par ses textes prophétiques⁴⁸⁴ sur le devenir des réseaux d'ordinateurs et par son influence sur les chercheurs et les responsables de la recherche scientifique informatique, Licklider peut incontestablement être considéré comme la première source d'inspiration des pionniers d'ARPANET. Mais il a joué un rôle de manager tout aussi essentiel, notamment à partir de son arrivée à l'ARPA en 1962, dans la structuration des réseaux de chercheurs, dans l'organisation de la recherche informatique, ou dans le lancement et le financement de projets de recherche d'envergure.

A qui Licklider envoie-t-il sa note technique, devenue aujourd'hui célèbre dans l'histoire d'Internet, sur cet énigmatique « réseau intergalactique » ? A une poignée de chercheurs qu'il a commencé à réunir autour de lui et qui sont dispersés à travers les Etats-Unis ; il s'agit des meilleurs informaticiens du moment, tous en contrat avec l'ARPA⁴⁸⁵, qui finance des projets de « recherche avancée ». Et que trouve-t-on dans ce mémorandum, véritable « dispositif d'intéressement » visant à détourner les chercheurs en informatique vers les orientations de Licklider ? Essentiellement quatre choses :

- d'abord le constat critique de la dispersion des projets et des thèmes de recherche des chercheurs : chacun travaille alors dans son coin sans connaître ni partager les travaux des autres ;
- ensuite l'idée, utopique à cette époque, d'une mise en réseau de ces centres de recherche pour partager les programmes et les données, réseau ironiquement baptisé « intergalactique » (on peut y voir l'une des premières préfigurations du futur ARPANET) ;

⁴⁸³ Joseph C. R. LICKLIDER, *Memorandum for members and affiliates of the Intergalactic Computer Network*, ARPA, 23 avril 1963 [<http://www.fixe.com/wizards/memo.html>]

⁴⁸⁴ Notamment le texte co-écrit avec Robert Taylor, *The Computer as a Communication Device*, publié en 1968.

⁴⁸⁵ L'ARPA (Advanced Research Projects Agency) est une agence de financement de la recherche « avancée », dépendant du Pentagone.

- puis l'affirmation que ce réseau doit s'appuyer sur des ordinateurs à « temps partagé », c'est-à-dire permettant l'accès multiple. Licklider défend notamment un important projet de *time-sharing*, le *Project MAC*, qui commence à se mettre en place au MIT ;
- enfin, la vision prophétique des « online communities », réunissant des communautés de gens ayant des intérêts communs.

Souci de rationalisation de la recherche, projet technique ambitieux avec l'idée de réseau, extrême attention aux conditions techniques de réalisation, projection socio-technique à long terme : tous ces éléments sont étroitement imbriqués dans ce texte, qui aura une grande influence sur la frange avancée de la recherche informatique américaine.

Cette idée, alors inédite, de « communauté en ligne » trouve un début de réalisation avec le *Project MAC*⁴⁸⁶, développé au MIT en 1963-64. Lancé par le même Licklider et piloté par un autre grand nom de la science de l'information, Robert Fano⁴⁸⁷, le *Project MAC* est le premier projet de temps partagé d'une véritable importance (il y a eu auparavant plusieurs expérimentations et petits projets d'ordinateurs en *time-sharing*). Pour la première fois dans l'histoire de l'informatique, une communauté d'utilisateurs (en l'occurrence les chercheurs et les étudiants du MIT) se crée autour de l'ordinateur. En effet, l'objectif du *Project MAC* est de « rendre l'ordinateur accessible aux utilisateurs, de n'importe quel endroit »⁴⁸⁸ (au sein de l'institut). Il s'agit, dans l'esprit des concepteurs du projet (Robert Fano et Fernando Corbato⁴⁸⁹), de permettre aux chercheurs et aux étudiants du MIT d'apprendre à utiliser de nouveaux outils pour résoudre les différents problèmes rencontrés dans leurs recherches. Outil de travail collaboratif, fondé sur le partage d'une même machine et sur l'échange des informations, le *Project MAC*, qui mobilisera plus d'une centaine de personnes, aboutit, bien avant les listes de diffusion et les forums, à l'émergence, sinon d'une véritable communauté

⁴⁸⁶ MAC signifierait *Multi Access Computer, ou Machine-Aided Cognition*

⁴⁸⁷ Robert Fano est un professeur du MIT en science de l'information, qui a travaillé avec Shannon et Norbert Wiener et a développé des recherches théoriques, dans les années 50, sur le codage et le décodage de l'information, dont le résultat a été publié dans son ouvrage, « *Transmission of Information* », en 1961. A la charnière des années 50-60, après avoir découvert l'informatique et surtout les expérimentations autour des ordinateurs à temps partagé, il joue un rôle d'impulsion essentiel dans le développement de l'informatique interactive au MIT et prendra la direction du *Project MAC* en 1962.

⁴⁸⁸ M. et R. Hauben, *Netizens : On the History and Impact of Usenet and the Internet*, Los Alamitos (CA), IEEE Computer Society Press, p. 87

⁴⁸⁹ Fernando Corbato est, à cette époque, un jeune et brillant chercheur en informatique du MIT, qui a développé l'un des premiers prototypes de *time-sharing*, *CTSS (Compatible Time-Sharing System)*. Si Fano est le « théoricien » du *Project MAC*, Corbato en sera la cheville ouvrière ; par la suite, Corbato sera célèbre par son projet *MULTICS*, que l'on considère comme étant à la base du système UNIX.

en ligne structurée, du moins d'un « *phénomène communautaire non reproductible* », selon l'expression de Robert Fano⁴⁹⁰.

Aussi bien le texte de Licklider que le *Project MAC* prennent appui sur un support technique particulier, déjà cité : les ordinateurs à temps partagé. Au plan technique, le *time-sharing* désigne les ordinateurs à accès multiple, permettant une utilisation collective, « partagée » des programmes et des ressources. Le *time-sharing* s'oppose au modèle dominant des ordinateurs de l'époque, celui du traitement par lots (*batch processing*), qui imposait des temps de réponse très longs. Après les travaux pionniers en 1957 de John McCarthy⁴⁹¹ au MIT, foyer principal de recherche sur ce type d'ordinateurs, le *time-sharing* devient un thème fédérateur, un nouvel « objet » scientifique débattu dans les conférences de l'époque, comme celle du centenaire du MIT de 1961, et surtout un objet d'innovation générateur de nombreux projets de recherche, dont le *Project MAC* est le plus abouti, le plus important.

Au-delà des aspects techniques, le *time-sharing* est bel et bien la traduction d'une nouvelle représentation de l'ordinateur, conçu comme une machine à communiquer, une technologie de l'intelligence, un outil d'aide à la décision et il devient le support technique de ce qu'on appelle « l'informatique interactive », ou l'informatique communicationnelle, véritable alternative au modèle de l'informatique de calcul, alors hégémonique.

C'est dans ce contexte socio-technique qu'il faut replacer la notion de communauté en ligne, qui peut être considérée comme l'un des quatre thèmes composant ce modèle de l'informatique interactive. Parmi les autres thèmes, on trouve tout d'abord celui de la « symbiose homme-machine », avancée par Licklider en 1960⁴⁹², qui défendait l'idée d'une interaction étroite entre l'homme et la machine et développait la notion de coopération en vue d'une meilleure efficacité du travail intellectuel. Une autre problématique, très proche, est

⁴⁹⁰ Fano évoque ainsi les conséquences humaines directes de ce nouveau système de communication : « *des amitiés sont nées entre des personnes utilisant les programmes des uns et des autres. Des personnes communiquant à travers le système informatique et qui se rencontrent ensuite par hasard s'écrient : « C'est vous ».* Ce fut un phénomène communautaire non reproductible. » Cité par Michael et Ronda Hauben, *Netizens*, p. 88

⁴⁹¹ Si John McCarthy est plus célèbre pour ses recherches en Intelligence Artificielle, dont il est l'un des fondateurs avec Marvin Minsky, que pour ses travaux sur le temps partagé, il est également le premier concepteur d'un système à temps partagé en 1956 et peut être considéré comme l'un des « inventeurs » de ce nouveau type d'ordinateur.

⁴⁹² LICKLIDER, J.C.R. « Man-Computer Symbiosis », *IRE Transactions on Human Factors in Electronics*, mars 1960. Réédité In Digital Systems Research Center. *In Memoriam : J.C.R. Licklider : 1915-1990*. [En ligne] Palo Alto (Californie) : Digital Equipment Corporation, 7 août 1990. Disponible sur WW: <<http://gatekeeper.dec.com/pub/DEC/SRC/research-reports/abstracts/src-rr-061.html>>

avancée à la même époque par Engelbart : « l'augmentation »⁴⁹³, programme de recherche ambitieux qui débouchera sur l'invention de la souris, de l'hypertexte, etc. Avec Engelbart, l'ordinateur est perçu comme une technologie intellectuelle et l'accent est mis sur le rôle crucial des interfaces hommes-machines.

Le troisième thème de l'informatique interactive s'incarne dans l'idée de la bibliothèque virtuelle, autour de l'étude pionnière du même Licklider pour les bibliothécaires américains ; il s'agit là de la prémonition de l'accès à distance aux ressources des bibliothèques, par le biais d'un vaste réseau national d'ordinateurs contenant le savoir disponible. Il faut noter l'anticipation de la numérisation généralisée puisque Licklider prédit que ce « *système dynamique n'aura pas besoin de livres ou de documents physiques* », car « *des techniques de recherche affinées, des écrans d'affichage et des méthodes d'impression rapide rendront ces artefacts passifs superflus* »⁴⁹⁴. On retrouvera le même thème dans le projet de bibliothèque universelle, de Xanadu, défendu par Ted Nelson.

Enfin, la quatrième composante du modèle de l'informatique interactive est la théorisation du partage des ressources, des réseaux et des communautés en ligne, dont nous avons évoqué l'émergence.

Des machines interactives, servant au travail intellectuel, à communiquer, donnant accès à des ressources électroniques et facilitant le travail coopératif : les conceptions des pionniers des années 60 sont assez étonnantes de prémonition. De plus, le trait commun à ces visions d'un autre modèle de l'ordinateur est une conception « médiologique » des technologies, appréhendées comme des prolongements de l'homme (l'on peut trouver chez Licklider certaines analogies avec Leroi-Gourhan⁴⁹⁵), mais aussi une vision des rapports hommes-machines fondées non sur le remplacement de l'homme par la machine (l'automatisation) mais sur leur complémentarité (avec les notions de symbiose et d'interfaces).

2. Le devenir d'une notion novatrice, controversée et prémonitoire.

⁴⁹³ ENGELBART, Douglas C. *Augmenting Human Intellect : A Conceptual Framework*. [En ligne]. Friedewald, Michael (Edit.). Menlo Park (Ca) : Stanford Research Institute, 1962. 134 p. Disponible sur le WWW : <http://www-leland.stanford.edu/class/history204i/Engelbart/Engelbart_AugmentIntellect.html>

⁴⁹⁴ LICKLIDER, J.C.R., *Libraries of the Future*, MIT Press, 1965

⁴⁹⁵ LEROI-GOURHAN, André, *Le Geste et la Parole Tome 2 : la mémoire et les rythmes*, Albin Michel, 1965, p. 75

Pour mieux apprécier le caractère radicalement novateur de ce paradigme de l'informatique interactive et communicationnelle, proposé par Licklider, Engelbart ou Robert Fano, il faut se replacer dans le contexte socio-technique du début des années 60, à l'époque où les ordinateurs étaient encore très rares, donc très chers, volumineux et pas du tout « conviviaux » ; ces grosses machines étaient alors sous la coupe exclusive des informaticiens-programmeurs, qui chargeaient les données sur des cartes perforées, et elles servaient essentiellement à faire des opérations de calcul. L'idée qu'un ordinateur puisse devenir une machine à communiquer, au service d'un grand nombre de personnes, ou bien un outil d'aide au travail intellectuel ou d'aide à la décision, était alors une utopie, voire une hérésie aux yeux de nombreux informaticiens. Et il ne faut pas se méprendre sur le succès de ce modèle de l'informatique interactive : si les différents thèmes dont il était porteur ont suscité beaucoup d'intérêt, c'est uniquement auprès d'une petite minorité de chercheurs. Une innovation qui réussit fait toujours oublier les conditions précaires de son émergence et les violentes oppositions suscitées au départ. C'est le cas pour l'informatique interactive et le temps partagé, qui ont provoqué de vives controverses lors de leur apparition et ont dû vaincre de nombreuses oppositions avant de l'emporter.

Ainsi le modèle des ordinateurs en *time-sharing* s'est-il heurté, pendant plusieurs années, à l'hostilité de la majorité des firmes informatiques (IBM au premier chef), au scepticisme de nombreux chercheurs (y compris au sein du MIT) et à l'indifférence des managers de la recherche. Ainsi Engelbart rencontre-t-il pendant plusieurs années l'incompréhension autour de lui, au SRI⁴⁹⁶. Ainsi l'idée de communauté en ligne, l'une des pièces maîtresse du modèle de l'informatique interactive, est-elle, au début des années 60, une vision très minoritaire, en dépit du succès du Project MAC. Quant à la vision des « bibliothèques du futur » (*i.e.* des bibliothèques virtuelles), même si elle rencontre un certain écho auprès des responsables de l'association des bibliothécaires, elle est trop en avance sur la technologie pour pouvoir rencontrer un début de réalité.

D'une manière plus large, on peut voir dans la controverse technique de la fin des années 50, entre le *time-sharing* et le *batch processing*, l'une des premières figures d'un clivage historique profond, traversant l'histoire de l'informatique et opposant régulièrement deux conceptions de l'ordinateur ; ce clivage s'incarne, selon les époques et les technologies, dans des formes différentes mais on y retrouve une sorte de continuité chez les acteurs : dans les années 60, c'est l'informatique de calcul, « passive », représentée par IBM et les grandes firmes contre l'informatique interactive et communicationnelle, défendue par une poignée de

⁴⁹⁶ Stanford Research Institute

chercheurs, dont ceux du réseau de l'ARPA ; dans les années 70, ce sera également l'informatique lourde contre l'informatique personnelle, avec l'opposition entre IBM et Apple ; dans les années 90, l'informatique « propriétaire » contre l'informatique « ouverte », avec la lutte entre Microsoft et Linux. Derrière les projets techniques se profilent toujours des visions du monde, des intérêts, des conceptions de la société et de la technique différents.

Pour en revenir plus spécifiquement à notre propos, quel rôle a joué cette notion de communauté en ligne, énoncée en 1963 par Licklider, dans la naissance du premier réseau ARPANET en 1969 ?

Si l'on s'en tient aux discours, *i.e.* aux textes écrits par les protagonistes de cette histoire, il apparaît clairement que cette notion a servi de cadre de référence, d'objectif majeur et immédiat assigné au réseau, mais aussi de ligne d'horizon du développement de la communication en réseau. Dans un autre texte prémonitoire, « *L'ordinateur comme dispositif de communication* », publié en avril 1968 [Licklider, 1968], Licklider et Taylor (son successeur à la tête de l'ARPA/IPTO⁴⁹⁷) posent en effet clairement les fondements théoriques de l'informatique communicationnelle et font l'éloge des communautés en ligne de chercheurs, considérées comme des « *pionniers socio-techniques, loin devant le reste du monde de l'informatique* ». Ils insistent notamment sur les « effets régénératifs » pour la recherche scientifique de ces communautés créées autour des ordinateurs « interactifs à accès multiple », montrant par là leur intuition du travail coopératif, fondé sur le partage des ressources et devant permettre une plus forte créativité dans la recherche.

Ce texte est très important car il marque un saut conceptuel, un élargissement de cette thématique des réseaux à la société toute entière ; les deux auteurs prennent ainsi des accents prophétiques pour annoncer que « *dans quelques années, les hommes pourront communiquer plus efficacement à travers une machine qu'en face à face. C'est plutôt inquiétant à dire, mais c'est notre conclusion.* »⁴⁹⁸. De même, la notion de communauté en ligne est reprise pour dépasser le petit monde de la recherche informatique et leur définition mérite d'être citée ici, compte tenu de sa pertinence rétrospective : « *Ce seront des communautés reposant non pas sur une localisation commune mais sur un intérêt commun.* » Plus loin, ils recensent tous les avantages attendus par le développement des réseaux et de la communication à distance : « *L'effet de cet élément sera important, tant sur les individus que sur la société. Tout d'abord,*

⁴⁹⁷ L'IPTO (Information Processing Technology Office) est le service de l'ARPA, créé par Licklider en 1962, chargé du financement de la recherche en informatique.

⁴⁹⁸ J. Licklider, R. Taylor, The Computer as a Communication Device, *Science and Technology*, n° 76, avril 1968

*les individus en ligne seront plus heureux car les gens avec lesquels ils interagiront le plus fortement auront été choisis selon leurs intérêts et leurs objectifs communs, plutôt qu'en fonction des hasards de la proximité géographique. Ensuite, la communication sera plus effective et productive, et donc plus agréable. »*⁴⁹⁹

La naissance d'ARPANET en 1969 apparaît bien comme le début de la matérialisation du « rêve d'ingénieur » de Licklider, énoncé dans son Memorandum de 1963 et développé dans le texte de 1968. Dès sa création, le réseau de l'ARPA devient ainsi le support d'une communauté électronique constituée *de facto* et composée des informaticiens participant au développement du réseau. Des outils de communication et de travail collaboratif naissent très vite avec le réseau (les RFC, le courrier électronique, le transfert de fichiers...), et l'on peut voir dans les multiples réseaux qui suivront ARPANET (TELENET, BITNET, USENET, CSNET...) autant de communautés en ligne (on parlait ainsi au départ de la communauté de USENET, pour parler des utilisateurs des premiers forums de discussion).

Mais nul besoin d'insister ici sur l'importance de cette notion dans le développement d'Internet, puisqu'elle en est au fondement même et nous renvoyons ici à l'ouvrage de Flichy [Flichy, 2001], qui en retrace très précisément l'histoire.

3. Quelle place pour l'imaginaire technique ?

Affirmer que les communautés en ligne, nées au MIT au début des années 60, sont au cœur du développement de l'Internet et de son « imaginaire » paraît donc indiscutable, mais est-ce suffisant pour rendre compte de l'essor des réseaux ? Jusqu'à quel point une idée, un projet, qu'on l'appelle rêve d'ingénieur, imaginaire technique, discours d'accompagnement, etc., sont-ils la clé d'une innovation technique ? L'émergence des réseaux informatiques ne s'explique-t-elle que comme la seule incarnation technique d'une utopie préalablement conçue, comme le laissent entendre plusieurs chercheurs ?

Cette survalorisation du discours dans un processus d'innovation aboutit, selon nous, à une vision doublement réductrice de ce processus. Tout d'abord, elle ne semble considérer que les deux bouts d'une chaîne devenue invisible : d'un côté, les discours (*i.e.* les textes, les utopies, les projets, etc.), de l'autre leur réalisation technique. Comment passer de l'un à l'autre ne semble pas importer en définitive et on met de côté le processus lui-même, pour ne considérer

⁴⁹⁹ J. Licklider, R. Taylor, *The Computer as a Communication Device*, *art. cit.*, citation extraite de : Patrice Flichy, *L'Imaginaire d'Internet*, La Découverte, Paris, 2001, p. 52

que son inspiration et son résultat. Or, pour qu'une innovation technique parvienne à s'imposer, ou pour qu'une idée nouvelle, comme celle des communautés en ligne et des réseaux d'ordinateurs en ce début des années 60, finisse par devenir une réalité irréversible, elle doit passer par un grand nombre d'opérations de détournements, de transformations, de redéfinitions, autrement dit par une « chaîne de traductions » reliant de multiples entités, humaines et non-humaines. Dans ce processus de mise en réseau progressive, selon la conception de Latour et Callon [Latour, 1995] [Callon, 1991], le projet initial, qui rencontre de fortes oppositions, sera plusieurs fois transformé, déplacé, redéfini, et c'est le chemin, le processus, qui explique le résultat, et non l'idée d'origine.

Première « réduction », donc, d'une vision de l'innovation ne prenant en compte que l'imaginaire technique, le discours : elle n'explique rien du cheminement complexe et difficile du processus et, prenant le résultat pour la cause, elle fait l'impasse sur la caractéristique majeure de toute innovation technique : son incertitude originelle.

A cette occultation du processus même d'innovation et de son incertitude s'ajoute une deuxième réduction : celle de l'hétérogénéité des composants de l'innovation. En rabattant l'émergence des réseaux sur leur seule dimension utopique, « discursive », on oublie (ou on sous-estime) toutes les autres dimensions ou les causalités locales, multiples, hétérogènes, qui ont joué, à un moment ou un autre de cette histoire. Dimension purement « technique », par exemple : si la transmission par paquets n'avait pas été inventée à la même époque, aucun de ces rêves d'ingénieurs n'aurait pu être réalisé. Dimension économique également : si l'on connaît généralement l'importance du facteur économique, financier, dans le projet d'ARPANET, on ignore en revanche souvent que les ordinateurs à temps partagé, avant d'être le support d'un nouveau modèle, sont nés plus prosaïquement du besoin de rentabiliser l'utilisation des ressources informatiques dans les universités. On pourrait continuer la liste de tous les ingrédients de l'innovation : politiques, stratégiques, philosophiques, sociaux, etc. Et ce que montre un suivi précis des acteurs et des entités concernés [Serres, 2000], c'est l'imbrication, l'entremêlement de tous ces ingrédients en un écheveau impossible à défaire. Aucune causalité ne permet, à elle seule, d'expliquer l'émergence d'un nouveau modèle de l'ordinateur, du réseau ARPANET et des communautés en ligne.

4. Les hybrides socio-techniques.

Ces considérations, rapidement exposées ici, peuvent donner l'impression de scier la branche sur laquelle avait commencé à s'asseoir cette communication, en rappelant les discours « à l'origine » de la notion de communauté en ligne. Elles n'ont d'autre but que d'amener, en conclusion, à une notion développée par Bruno Latour [Latour, 1994], qui nous paraît mieux rendre compte du phénomène des communautés en ligne : la notion d'hybride socio-technique. Qu'est-ce qu'un « hybride » ? Tous les phénomènes qui entrelacent la nature et ses objets (autrement dit les sciences et les techniques), les humains (autrement dit le social) et les discours (autrement dit les textes). Latour désigne notamment par là les réalités socio-techniques actuelles, qu'il s'agisse du trou de l'ozone, de la vache folle, des OGM, etc., qui mêlent étroitement des éléments scientifiques, sociaux, techniques, politiques, discursifs... En bref, tous les agencements composites qui peuplent notre monde dit « moderne ». Si l'on considère les communautés en ligne, la notion d'hybride (ou bien d'agencement) est intéressante, car elle permet de prendre en compte, à parts égales, la réalité technique qui les fonde, les usages sociaux qui les habitent et les discours qui les légitiment.

Pour illustration, nous reviendrons très brièvement au processus d'innovation des ordinateurs à temps partagé à la fin des années 50.

Comme la plupart des innovations, le *time-sharing* est d'abord, à ses débuts en 1956-57, une réponse technique à un problème technique, celui de la saturation des machines en traitement par lots utilisées au MIT ; et l'histoire détaillée de ce processus d'innovation montre le passage progressif, la transformation ou la traduction de ce nouvel objet technique (le système d'exploitation à temps partagé) vers un nouvel usage de l'ordinateur (fondé sur l'interactivité et l'accès collectif à l'ordinateur) puis vers un « discours sur » ce type d'ordinateur et ses potentialités (l'informatique communicationnelle, les communautés en ligne...). Schéma assez classique, qui part d'une nouvelle matérialité technique, induisant de nouveaux usages, servant à l'élaboration d'un discours de légitimation. Si le processus d'innovation va de la technique au discours (et non l'inverse), le schéma n'est cependant pas du tout linéaire et ce qui frappe, à l'observation de cette innovation du temps partagé, c'est l'agencement composite qui naît rapidement entre les aspects « purement techniques » du *time-sharing* (par exemple le traitement égal par la machine des programmes utilisateurs, qui sont tous mis sur le même pied par le système d'exploitation), les nouveaux usages qui s'ensuivent (le partage de l'accès aux ressources par les programmeurs et les utilisateurs) et les projections utopistes de Licklider sur les communautés en ligne. Ainsi, de 1957 à 1963, l'émergence du *time-sharing* est-elle marquée par un inextricable enchevêtrement d'expérimentations techniques qui se succèdent les unes aux autres, d'acteurs humains incertains et divisés, de projections

sociales s'articulant aux projets techniques, de représentations de la technique reposant sur les avancées du moment et les conditionnant en retour.

Dans cet embrouillamini de l'innovation, il est difficile d'isoler totalement ce qui relève du « pur » technique, du « pur » social ou du « pur » discursif, et surtout, impossible de placer le « discours », l'imaginaire, à l'origine de l'ensemble.

En conclusion, penser les agencements...

Cette question de l'imbrication du social et du technique se pose également avec les communautés en ligne actuelles.

Que l'on prenne la question par le bout du social, c'est-à-dire par les usages actuels, les nouvelles formes de lien social, les pratiques de coopération, d'écriture, d'organisation, etc., et l'on est obligé, à un moment ou un autre, de remonter au support technique (qu'il s'agisse du type de réseau, ou plus finement du type de logiciel de messagerie), pour déceler la manière dont celui-ci va conditionner, modeler ceux-là.

Pour chaque communauté virtuelle, il faudrait ainsi se poser la question : quel support, quel protocole de communication, quel format de documents, quel logiciel de messagerie... sont utilisés. Et étudier comment ces dispositifs techniques, ces interfaces, ces médiations induisent telle ou telle pratique, infléchissent les usages, augmentent ou non le « champ des possibles », l'étendue des bricolages, influencent « l'état d'esprit » du collectif. La comparaison entre les communautés en ligne existant autour des listes de diffusion et celles nées autour des forums de discussion pourrait être éclairante de ce point de vue, compte tenu de l'importante différence de fonctionnement technique. Par exemple, même dans l'hypothèse (peu probable) où existeraient deux communautés identiques, l'une autour d'un forum, l'autre dans une liste de diffusion modérée, il est vraisemblable que les usages, les pratiques, la nature des liens sociaux, les modes d'écriture, etc. seraient très différents.

Nul déterminisme technique là-dedans, mais le rappel d'une évidence : les techniques sont comme les baïonnettes : on peut tout faire avec, sauf s'asseoir dessus ! Autrement dit, le « conditionnement » des usages et des pratiques par le support ou le dispositif technique reste déterminant, la « part technique » est première, la « technique est reine », comme disait Braudel.

A l'inverse, si l'on prend le problème du point de vue « technique », comme par exemple le processus d'innovation autour de Linux, on ne peut pas ne pas prendre en compte les forces sociales, les acteurs, les pratiques..., c'est-à-dire la manière dont une communauté peut se

former autour de et pour une innovation technique, et en définitive la façon dont le « social », « l'organisationnel » conditionnent de nouvelles formes d'innovation. Là encore, l'histoire de l'émergence d'ARPANET est riche d'enseignements sur le rôle majeur des formes organisationnelles dans le processus d'innovation [Serres, 2001]

La pensée des hybrides ou des agencements socio-techniques révèle certes des difficultés ou des limites, qui ne sont souvent rien d'autre que notre insuffisante culture technique, nous empêchant d'entrer véritablement dans les contenus techniques ; plus profondément, notre incapacité à sortir des dualismes et des « répertoires distincts », à travers lesquels nous interprétons le monde. Par cette expression, Latour vise les trois grandes grilles d'interprétation des phénomènes hybrides : la nature (ou la « naturalisation », représentée par Changeux), la société et les jeux de pouvoir (ou la « socialisation » avec Bourdieu) et le discours et les effets de langage (la « déconstruction » avec Derrida). Autrement dit la science et les techniques, le social et les rapports de force, les textes et les figures du sens. Trois grands répertoires généralement séparés, qui se révèlent incapables de penser les nouveaux hybrides, ces « réseaux socio-techniques qui sont à la fois réels comme la nature, narrés comme le discours, collectifs comme la société » [Latour, 1994].

La pensée des hybrides, au contraire, ne sépare pas ces trois registres. Ainsi, au rebours de visions purement « sociologisantes », qui étudieraient les communautés en ligne sous le seul angle « social », en termes de luttes d'influence, de forces sociales ou de jeux d'acteurs, et qui évacueraient aussi bien les substrats techniques que les textes, la notion d'hybride réintroduit à la fois le poids des médiations et des outils et le rôle des textes et des discours. A l'opposé de conceptions purement scientistes ou technicistes, séparant le monde des objets de celui des humains et éliminant les effets de langage, elle montre en quoi la technique n'est que du social cristallisé, pour reprendre une expression de Simondon [Simondon, 1989], elle fait revivre les controverses qui ont opposé les acteurs d'une innovation, elle réintroduit le jeu social dans la technique et décrit comment les textes participent de la construction collective des technosciences. Et à l'opposé des visions « idéologiques », ou plutôt « idéelles », qui font de l'imaginaire, du discours, la clé de l'innovation, ou des approches « textuelles » qui font de l'écrit le seul ciment d'une communauté virtuelle, la pensée des hybrides ou des agencements montre la force des liens sociaux et une fois de plus, le poids des techniques.

Même sous forme de pétition de principe, ce type de pensée proclame qu'« il ne faut oublier personne » : humains, non-humains, textes, social, idéologie... et ne considérer que les agencements composites, hétérogènes, fluctuants que forment toutes ces entités.

Alexandre SERRES
CERSIC .(CERCOR)
Université Rennes 2,
URFIST de Bretagne-Pays de Loire
alexandre.serres@uhb.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CALLON (M.), 1991, Réseaux technico-économiques et irréversibilités, In BOYER (R), CHAVANCE (B.), GODARD (O.) (sous la dir.), *Les Figures de l'irréversibilité en économie*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, p. 195-230

FLICHY (P.), 2001, *L'Imaginaire d'Internet*, Paris, La Découverte

FOUCAULT (M.), 1969, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard

HAFNER (K.), LYON (M.), 1999, *Les Sorciers du Net. Les origines de l'internet*, Paris, Calmann-Lévy

HAUBEN (M.), HAUBEN (R.), 1997, *Netizens : On the History and Impact of Usenet and the Internet*, Los Alamitos (CA), IEEE Computer Society Press

LATOUR (B.), 1995, *La Science en action : Introduction à la sociologie des science.*, 2ème éd., Paris, Gallimard

LATOUR (B.), 1994, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte

LEVY (P.), 1997, *Cyberculture. Rapport au Conseil de l'Europe*, Paris, Odile Jacob

LICKLIDER (J.C.R.), 1988, *Interview by William Aspray and Arthur Norberg. 28 October 1988. Cambridge, Massachussets, Minneapolis (Minnesota), Charles Babbage Institute, Center for the History of Information Processing, University of Minnesota, tapuscrit*

LICKLIDER (J.C.R.), TAYLOR (R.), 1968, *The Computer as a Communication Device, Science and Technology*, avril 1968. Réédité dans : Digital Systems Research Center. *In Memoriam : J.C.R. Licklider : 1915-1990*. [En ligne] Palo Alto (Californie) : Digital Equipment Corporation, 7 août 1990. [p. 21-41]. Disponible sur WWW: <<http://gatekeeper.dec.com/pub/DEC/SRC/research-reports/abstracts/src-rr-061.html>>

SERRES (A.), 2000, *Aux sources d'Internet : l'émergence d'ARPANET*, Thèse de Doctorat Sciences de l'Information et de la Communication, Université Rennes 2

SERRES (A.), 2001, *Management de la recherche et innovation technique, ou la dimension organisationnelle dans l'émergence d'ARPANET*, Rennes, Actes du Colloque du CERCOR "Les communications organisationnelles en débat", novembre 2001.

SIMONDON (G.), 1989, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier

ENDOGENÈSE ET EXOGENÈSE D'UNE COMMUNAUTÉ : L'EXEMPLE DE FABULA.ORG.

François LERMIGEAUX
Site Fabula

Parler des communautés alors qu'on en fait partie n'est probablement pas la meilleure des positions, comme nous nous trouvons dans cette position, nous avons souhaité faire un détour qui puisse nous aider à aborder la communauté de fabula avec un peu du recul nécessaire : en étudiant d'abord son évolution et sa genèse.

Au-delà de cette précaution, il nous semble aussi que la question de l'évolution d'une communauté, et tout particulièrement d'une communauté qui trouve son expression dans un site internet, pose le problème de la relation entre un contenu et le support qui le véhicule. Quelles sont les influences qui vont *informer* le travail de l'équipe : peut-on imaginer une influence de type « générique » sur internet ? Y a-t-il aussi une influence de la réception, du lectorat, ou bien le développement scientifique du site est-il complètement indépendant de sa diffusion numérique ? Autrement dit, nous aimerions profiter de l'exemple de fabula pour étudier comment la communauté des personnes gérant un site et la communauté des visiteurs interagissent.

La critique génétique s'est précisément intéressé à ce phénomène à l'intérieur des brouillons d'écrivains, en distinguant ce qui, dans la genèse d'une œuvre, est de l'ordre de l'endogenèse, c'est à dire la force de développement que contient le texte qui porte en lui les racines de son propre devenir, et l'exogenèse, où ce sont des matériaux étrangers qui vont permettre à l'œuvre de se développer. Ainsi, les documents, les lectures, parfois d'autres textes du même écrivain, comme les journaux intimes, les correspondances, vont permettre à un auteur d'enrichir son brouillon par exogenèse, geste par lequel ce qui est extérieur à l'œuvre s'y intègre tout en lui donnant une nouvelle forme, ou une nouvelle orientation. Peut-on dès lors analyser en ces termes l'évolution et l'histoire d'un site internet ?

1. Exogenèse du portail .

Si l'on retrace l'histoire du site fabula, on peut déceler les grandes influences qu'il a subies à travers l'évolution de la structure de la page d'accueil. Celle-ci a notablement varié au cours des années : il a fallu intégrer de nouvelles sections, en faire disparaître d'autres, au fil du temps les hiérarchies ont été bousculées et l'histoire de la page d'accueil nous révèle des tendances très nettes.

1.1.Évolution de la page d'accueil .

Lancé au début de l'année 1999 fabula se présente alors comme : un « site de recherche sur la fiction », « un lieu de ressources et de rencontre [...] comportant des forums, des ressources bibliographiques, des pages pratiques, des appels à contributions, des espaces de publications en ligne ». L'essentiel de ces ressources est contenu dans le menu qui propose diverses sections théoriques, ainsi qu'un appel à contribution pour le premier colloque en ligne de fabula : « frontières de la fiction ».

Ce qui frappe alors est l'insistance sur la production de contenus théoriques dès le début de la page d'accueil, et même s'ils sont parfois à l'état de projets : différentes pages proposent de mettre à disposition des ressources bibliographiques ou de publier des articles en ligne sur des problématiques précises (théorie des genres, de l'auteur, de la littérarité, etc.). Le moteur aleph est présenté en deuxième position et se définit lui aussi comme un moyen de trouver des contenus théoriques ailleurs sur internet. Les actualités, sont quant à elles, reléguées en bas de page après les nouveautés du site : on trouve une section intitulée « informations diverses » rassemblant les dernières nouvelles, à peine dix couvrant les mois de mai 1999 à août 1999.

La problématique centrale de fabula semble donc être à son origine celle de la publication en ligne de documents savants, un projet à mi-chemin entre la revue électronique et le forum où chacun pourrait trouver un lieu de diffusion et d'échange. Si l'on se réfère à la lettre de lancement du site, diffusée en 1999, on retrouve ces grandes tendances :

L'équipe Fabula est heureuse de vous annoncer le lancement officiel du site Fabula, un lieu de ressources et de rencontre destiné aux chercheurs en matière de théorie de la littérature. Fabula comporte un forum, des ressources bibliographiques, des pages pratiques, des appels à contributions pour des

*colloques, des carnets de sites spécialisés, des espaces de publication en ligne, un moteur de recherche spécialisé pour les études littéraires, etc.*⁵⁰⁰

Un an plus tard, en mars 2000, les choses ont déjà bien changé, à commencer par le texte de présentation du site : « le site Fabula se veut un lieu de ressources et de rencontre destiné aux chercheurs, visant à la diffusion de l'information scientifique et de la connaissance en matière de théorie et de poétique littéraires. » La publication de nouvelles devient donc un objet à part entière du site pour la première fois.

Dorénavant organisée en deux colonnes égales, la page d'accueil place sur le même plan « l'actualité scientifique » à gauche qui apparaît au-dessous de la présentation générale et les contenus à droite : le colloque en ligne, les nouveautés du site et la lettre d'information. Aleph a été relégué au bas de la page, tandis que le nombre de nouvelles publiées est considérablement accru : 10 nouvelles en à peine 6 jours.

Quelques mois plus tard, en juin 2000, cette évolution est encore plus criante puisque la page d'accueil est alors organisée autour de deux grands pôles : l'actualité littéraire couvre la moitié droite de la page, tandis que toutes les autres ressources sont placées à gauche. La revue des parutions en théorie littéraire vient d'être lancée, les sous-catégories des nouvelles sont désormais directement accessibles, donnant à cette orientation du site une place de plus en plus prédominante.

Jusqu'en 2002 cette tendance se confirme, en particulier par l'apparition en page d'accueil d'un calendrier des événements scientifiques (janvier 2001) qui vient s'ajouter à l'affichage des dernières nouvelles publiées par l'équipe, dont le nombre est passé entre-temps de dix à vingt (octobre 2000).

Pour autant les contenus théoriques ont, eux aussi, été développés, au colloque sur les « frontières de la fiction » se sont ajoutés un colloque sur « Roland Barthes » ainsi qu'un colloque sur « l'effet de fiction » et en 2002 l'atelier de théorie littéraire qui se présente comme une sorte de dictionnaire théorique et hypertextuel. Il n'empêche que ces évolutions passent graphiquement au second plan, comme si le projet du site s'était orienté dans deux directions différentes et presque concurrentes.

1.2.L'influence d'un « genre », d'une « forme » ?

⁵⁰⁰ Extrait de la lettre d'annonce officielle de l'ouverture de fabula, le 5 février 1999.

Pour rendre compte de cette tension, il est peut-être fécond d'utiliser alors l'idée d'une exogenèse, ce travail de l'écrivain⁵⁰¹ qui intègre l'étranger à son œuvre et reprend ainsi les contours de son dessein.

Dans le cas d'un site internet on pourrait donner au moins deux sources exogénétiques. La première est celle d'un genre, qui offre à l'auteur des formes et lui impose des points de passage, exactement comme le fait un genre littéraire. En effet, pourquoi ne pas voir dans le cas de fabula l'influence d'une forme classique et codée – un genre – celui du « portail », si intimement liée à la notion même de communauté. Le portail est ce par quoi on entre dans la communauté, ce qui résume les dernières idées, opinions, problèmes et réponses auxquels elle s'est heurté.

De fait, toute la partie consacrée à l'actualité littéraire sur le site fabula est inspirée de près ou de loin par la présentation de tous les portails offrant au visiteur un accès direct aux « dix derniers sites », « dix derniers logiciels » ou « dix dernières critiques de films » selon le sujet qui rassemble la communauté. Le projet scientifique de l'équipe a donc été presque naturellement infléchi par cette influence de type générique qui l'a poussée à mettre en œuvre un site permettant à ses visiteurs de s'identifier à une communauté. La seconde source d'exogenèse est à chercher du côté de la technique et se révèle être complémentaire de la première : comme il existe dans la genèse littéraire des influences purement contingentes (la fin d'une page, d'un cahier, l'accès ou non à certains livres ou notes), la vie d'un site internet est profondément orientée par les outils de développement dont la communauté qui l'anime dispose. Or, le logiciel⁵⁰² utilisé par l'équipe pour diffuser ses nouvelles a permis dès l'origine à chacun des membres de l'équipe, même sans aucune connaissance technique, de publier des annonces. Tous ont pu alors s'investir dans cette direction sans avoir besoin d'une formation et pouvant, de plus, grâce à la mise en ligne instantanée des contributions, voir immédiatement le résultat de leur travail. Nul doute que cet outil a été dès lors l'élément central de la cohésion de l'équipe qui s'est ensuite traduit par l'accroissement constant de la part dédiée à l'actualité littéraire sur fabula.

Les deux facteurs que nous avons dégagés rendent donc compte des infléchissements du projet initial, mais ils cachent en partie la réalité des débats et des efforts de l'équipe. En effet, comme nous l'avons déjà signalé, bien d'autres projets sont nés parallèlement, montrant l'intérêt constant pour faire de fabula un lieu de diffusion de contenus théoriques. Les débats

⁵⁰¹ La notion d'auteur pourrait donner lieu à des interrogations très riches si on l'appliquait à un site web collectif. De qui est-il l'œuvre ?

⁵⁰² « Nouvelles.pl » développé depuis l'origine par Alexandre Gefen, qui a connu près de 5 versions différentes et est utilisé par plusieurs autres sites de sciences humaines. Il permet en particulier de publier des textes par simple couper/coller depuis un traitement de texte, le logiciel se chargeant seul de traduire les mises en forme en html.

internes à l'équipe, quant à eux, ont toujours eu pour sujet les contenus théoriques plus que des débats liés à la diffusion des nouvelles. Et pourtant, force est de constater que bien des éléments du site n'ont aucun statut scientifique ou théorique et ne sont que des outils à usage des internautes. C'est le cas des nouvelles, bien entendu, mais aussi du moteur de recherche « aleph » ou encore du carnet de sites internet vlib. Ces sections de fabula se présentent comme des outils pour la recherche et ne répondent pas aux préoccupations théoriques des bénévoles qui s'en chargent. Est-ce là une forme de servitude imposée par le réseau et ses habitudes ? La nécessité d'offrir des outils et de recenser d'autres sites ? Doit-on conclure à la coexistence de deux projets au sein du site fabula qui seraient sans réelles interactions ?

Il faut plutôt essayer de comprendre les influences réciproques qui existent entre la structure de « portail » et l'effort scientifique en matière de théorie de la fiction. La forme du portail ne vient pas entraver la production de contenu, au contraire : renouvelant le site de manière permanente et mettant à la disposition des internautes un outil utile, elle va du même coup donner une légitimité aux autres activités du site et leur permettre évidemment de toucher un public plus large. C'est précisément la présence de ce flux d'informations constamment renouvelé qui a valu à fabula son statut de site communautaire, lui permettant de ne pas être la simple vitrine théorique qu'il aurait pu être. Car c'est bien par la diffusion des nouvelles que s'est constitué progressivement le noyau dur des internautes qui devenant des visiteurs fidèles ont donné à fabula un statut particulier dans l'univers de l'internet francophone. C'est en quelque sorte ce qui a été secondaire dans le travail des membres de l'équipe, qui s'est révélé fondamentale dans la constitution progressive du site⁵⁰³. Ainsi, des échanges se sont rapidement créés entre les institutions universitaires responsables des événements annoncés et le site lui-même, donnant lieu à des partenariats et suscitant des projets nouveaux : les cours en ligne d'Antoine Compagnon, la revue des parutions animée par Marc Escola en sont les deux meilleurs exemples. Dans le même temps, progressivement les organisateurs d'événements scientifiques ou les éditeurs ont pris l'habitude d'informer directement l'équipe du site des informations importantes, lui permettant de les diffuser sans avoir au préalable à les recenser. Cette coutume qui concerne maintenant la majeure partie des annonces, montre bien comment le portail devient progressivement une propriété commune à un groupe. Ce qui est publié n'est plus intégralement le fait de l'équipe du site et, de leur côté, les visiteurs ne publient par leurs annonces directement, tout se fait à travers un outil de médiation, partagé entre les pôles d'une communauté.

⁵⁰³ De manière exemplaire, le site revues.org (<http://www.revues.org/>) a connu précisément une évolution similaire. Spécialisé en histoire, il a d'abord été dédié simplement à la publication de revues universitaires, mais il a lui aussi intégré un système de diffusion de nouvelles (« Calenda ») et un carnet de liens historiques qui lui ont donné une audience beaucoup plus large au sein de la communauté.

2. Endogenèse d'une équipe .

La structuration du portail qui se caractérise par son ouverture et ses possibilités d'échanges a aussi été l'un des piliers du développement de l'équipe de fabula. C'est maintenant l'histoire de son évolution que nous allons étudier.

A l'origine du site fabula, on trouve un noyau dur de bénévoles, formant une équipe restreinte de cinq personnes, dirigée par René Audet et Alexandre Gefen. A l'intérieur de cette première équipe les rôles et les implications sont diverses, selon les compétences de chacun, car l'essentiel du travail est technique : il faut développer les programmes qui permettront au site d'évoluer. Certains membres vont donc devoir se spécialiser pour faire face à ces besoins, tandis que les autres assumeront plutôt les tâches d'ordre éditoriales. De 1999 à 2002, l'équipe va s'accroître régulièrement. Elle passe la dizaine de membres en 2000, atteint la vingtaine en 2001 et compte actuellement près de 40 membres. Derrière ces chiffres, deux évolutions ont particulièrement retenu notre attention⁵⁰⁴.

2.1. Structuration de l'équipe.

La première vient confirmer l'infléchissement du projet que nous avons précédemment dégagé. En effet, jusqu'en 2001, la présentation des membres de l'équipe se fait selon des critères d'ordre scientifique : les noms sont rassemblées autour de différentes problématiques : littéarité, genre, poétique, etc. À partir de l'année 2001, cette hiérarchie disparaît, au profit d'une hiérarchie cette fois-ci fonctionnelle : d'abord le groupe des « fondateurs et directeurs scientifique », puis l'équipe scientifique et enfin les « rédacteurs et correspondants ». On le voit les modifications de la ligne éditoriale induites par la présence de plus en plus forte de la diffusion de l'actualité trouvent leur confirmation dans cette nouvelle classification, où certains membres sont uniquement responsables de cet aspect du site.

Mais, cette nouvelle hiérarchie trahit aussi la nécessaire spécialisation des individus. La communauté s'élargissant et les besoins devenant de plus en plus importants, il faut organiser le groupe et donner à chacun des tâches précises. Les différentes sections du site sont donc supervisées par un membre, d'autres s'occupent du courrier reçu par le site, d'autres du carnet de liens ou encore des nouvelles proposées à la diffusion par les internautes. Au-delà de ces fonctions, la vie des membres les plus actifs est profondément modifiée par leurs activités

⁵⁰⁴ Nous nous référons pour ces analyses aux pages « équipe » publiées sur le site depuis sa création.

pour le site fabula, certains décident d'opter pour des connexions permanentes, d'autres doivent apprendre à utiliser de nouveaux logiciels (listes de diffusion, base de données, logiciel de gestion du carnet de liens), le hobby devient une activité à part entière, acceptée comme telle et rationalisée.

2.2 .Actualisation du virtuel ?

Cette « crise de croissance » s'accompagne aussi d'une nouvelle manière de communiquer dans l'équipe. A l'origine, l'essentiel des discussions se déroulait par mail ou par irc, les membres ne se connaissaient pas directement et toutes les décisions pouvaient plus ou moins être prises en commun. Avec l'accroissement de l'équipe, les discussions se font le plus souvent parmi les responsables d'une section du site et il a semblé rapidement nécessaire d'organiser des rencontres annuelles afin que chacun puisse présenter un bilan des différents projets en cours. La vie de la communauté est donc devenue beaucoup moins virtuelle qu'elle n'a pu l'être à l'origine, comme si sa croissance rendait son actualisation d'autant plus nécessaire.

Cette actualisation a, par ailleurs, été grandement facilitée dans le cas de fabul. En effet, l'objet principal du site étant la théorie de la littérature francophone, l'équipe rassemble de très nombreux membres français, qui, le plus souvent pour les raisons professionnelles, se trouvent aussi habiter ou venir fréquemment en région parisienne. Dans le cas précis qui nous intéresse, tout se passe en réalité comme si la communauté virtuelle n'était qu'un sous-ensemble d'une communauté bien réelle et existante qui se trouve par ailleurs fortement marquée par la centralisation française, et c'est donc tout naturellement que cette communauté tend à devenir plus réelle que virtuelle.

Un autre phénomène vient renforcer cette tendance : le rôle indéniable des amitiés. Durant la vie du site, de très nombreuses personnes ont fait part de leur désir de participer au projet, mais en réalité, bien peu ont trouvé l'énergie nécessaire pour s'intégrer à un groupe qui restait pour elles « virtuel ». En revanche, une bonne partie des personnes qui sont venues rejoindre l'équipe ont eu un jour ou l'autre des contacts « réels » avec l'un de ses membres. Comment expliquer ce fonctionnement particulier de la communauté de fabula ? Pourquoi cette dernière ne peut intégrer de nouveaux membres que difficilement ? C'est probablement que, contrairement à d'autres communautés, le site fabula ne propose pas d'espace ouvert aux échanges informels. Participer à la vie du site demande au contraire à l'internaute de s'effacer par exemple derrière la publication de nouvelles, ou derrière des commentaires de sites anonymes. Alors que dans une liste de diffusion, chacun peut faire part de son opinion, chacun peut apporter une pierre à l'édifice commun, dans le cadre de fabula, l'implication

d'un nouveau membre ne se traduit pas immédiatement par la diffusion d'un contenu personnel. Souvent même, le travail doit passer par l'apprentissage du maniement d'outils devenus complexes, apprentissage qui ne peut réellement se faire que par l'intermédiaire d'une rencontre réelle.

Si nous avons parlé d'une exogenèse en étudiant l'évolution du contenu du site fabula, il est plus juste de parler d'une endogenèse de l'équipe, cette dernière se développant finalement plus à partir des membres déjà présents qu'à partir de nouveaux membres venus de l'extérieur. Alors qu'internet passe pour faciliter les échanges et les interactions entre les auteurs et les lecteurs, doit-on imaginer une sorte de coupure entre les visiteurs de fabula et les acteurs du site ?

3. La communauté des visiteurs

3.1. Le silence des espaces numériques .

Alors que tout pourrait faire croire que la publication sur internet favorise le dialogue avec les lecteurs, la réalité est souvent décevante. Bien des webmestres ont un jour constaté avec amertume l'écart qui peut exister entre le nombre de visiteurs fréquentant régulièrement leur site et les rares contacts qu'ils ont avec eux. Souvent, l'animateur d'un site finit par se croire seul, tout en observant la courbe ascensionnelle de ses statistiques qui prouve exactement l'inverse. Même lorsqu'il reçoit des messages électroniques de la part de ces anonymes visiteurs, il est plus souvent confronté à des demandes d'aide qu'à de véritables commentaires ou propositions.

Fabula n'échappe pas à cette règle, tout d'abord parce que la structure même du site ne sollicite qu'assez peu le concours actif de ses visiteurs. Néanmoins, un système permet depuis longtemps aux internautes de commenter les comptes-rendus de la revue « Acta » ou bien les communications des colloques en ligne hébergés par le site. Si l'on prend le temps de parcourir ces commentaires, on ne peut qu'être déçus : beaucoup sont peu ou pas pertinents⁵⁰⁵, certains sont hors sujet ou à la limite de la plaisanteries et doivent régulièrement être effacés. Quant à la revue « Acta » sur les 93 comptes-rendus publiés, à peine 8 ont fait l'objet de commentaires.

⁵⁰⁵ Relevons ainsi un message intitulé « le vrai public est celui qui au theatre pour passer une bonne soiree » (sic) et dont le contenu est le suivant : « je n ai pas de commmentaire ».

L'équipe a souvent songé à la manière d'encourager le débat, sans parvenir à trouver une formule réellement satisfaisante. Le même constat revient régulièrement : les internautes semblent être avant tout des lecteurs silencieux, tout simplement parce que les usages ont tendance à se normaliser et que, consciemment ou non, il est des lieux sur le réseau pour échanger et discuter, comme les listes de diffusions, et d'autres lieux pour se documenter, comme l'est probablement le site fabula

3.2. Quelles visites pour qui ?

Que cherchent alors ces visiteurs ? quels types de ressources les intéressent ? Pour un peu mieux connaître cette communauté nous disposons d'une source irremplaçable : les fichiers log⁵⁰⁶ de notre serveur. Les informations qui s'y trouvent permettent de connaître avec précision ce que demandent les internautes.

D'un point de vue méthodologique l'analyse de ces fichiers reste souvent extrêmement délicate, malgré leur grande richesse. Pour essayer d'établir avec le plus de précision possible ce que faisaient réellement les visiteurs nous avons par conséquent choisi d'analyser « manuellement » une courte période de référence sans faire appel aux logiciels d'analyse automatisée, dont les résultats sont le plus souvent trompeurs⁵⁰⁷.

Du 1er au 15 septembre, le fichier log de fabula comporte un total de 539.865 entrées. Il nous faut tout d'abord supprimer les requêtes qui concernent les images, soit 280.000 entrées environ, de manière à ne conserver que les demandes de pages. Une fois ce premier tri effectué, il faut ensuite localiser les moteurs de recherche qui visitent le site en simulant le comportement d'un internaute et le parcourant dans son intégralité⁵⁰⁸. La proportion de « fausses » visites ainsi trouvée est considérable puisque qu'elle représente près de 115.120 entrées.

Il ne reste dès lors que 135.000 entrées, dans lesquelles on enlève ensuite les demandes purement techniques, comme celles correspondant aux feuilles de style, aux icônes destinées

⁵⁰⁶ Un fichier log est un fichier dans lequel un programme écrit toutes les opérations qu'il entreprend. Ainsi lorsqu'un visiteur consulte une page, ce dernier enregistre une ligne contenant l'heure de la visite, la provenance de la demande, le contenu de la demande et la page d'où venait le visiteur avant d'arriver sur le site.

⁵⁰⁷ L'écueil le plus fréquent est que ces logiciels ne parviennent pas toujours à faire la part entre les visites induites par les moteurs de recherche et les visites réelles. De plus, un site comme fabula, dynamique fait appel souvent à lui-même pour composer des pages, ces demandes ne devant pas être analysées. Nous avons donc utilisé une base de données dans laquelle nous avons inséré les informations conservées, afin de les trier manuellement.

⁵⁰⁸ Nous entendons par moteur de recherche à la fois les visites des vrais moteurs, mais aussi tous les systèmes d'indexation existant pour les appareils mobiles (avantgo, mazengo, etc), ainsi que les systèmes de veilles documentaires (net2one).

aux favoris, ou encore des requêtes fantaisistes qui sont faites automatiquement par des scanners de scripts ou des robots de référencement automatique⁵⁰⁹, ainsi que les demandes générées par les membres de l'équipe lorsqu'elle administre le site.

Ce travail fastidieux nous permet alors d'estimer réellement le nombre exact de pages demandées par des internautes : 77.924 en quinze jours⁵¹⁰, soit près de 6000 pages réellement lues par jour.

A partir de cet échantillon représentatif il devient alors facile de connaître quelles sont les sections les plus visitées du site :

Actualités	57%
Vlib	14%
Revue	10%
Atelier	8%
Compagnon	5%
Colloques	3%
Annuaire	3%

La publication continue des nouvelles domine donc de très loin toutes les autres ressources, suivie par le carnet de liens et la revue « acta », les sections qui sont plus théoriques et moins souvent actualisées viennent toutes ensuite, dans des proportions relativement faibles. Ces résultats confirment ainsi la prééminence du rôle de portail joué par fabula, les ressources qui sont le plus prisées sont celles qui sont le plus souvent actualisées et qui ont trait à l'actualité littéraire.

Deux phénomènes renforcent cette tendance, tout d'abord la lettre d'information diffusée au milieu de notre période a certainement incité de nombreux internautes à consulter les nouvelles. Mais ce qui joue le rôle le plus important est la très forte présence du site dans les principaux moteurs de recherche. En effet, comme les nouvelles couvrent des champs variés, elles répondent du même coup à un nombre considérable de mots-clés. C'est ainsi que près de 20% des visiteurs parviennent sur fabula suite à l'interrogation d'un moteur de recherche qui les renvoie sur une nouvelle particulière.

⁵⁰⁹ Les scanners de scripts sont des outils destinés à repérer des serveurs qui présentent des failles de sécurité bien connues, comme la présence du script « formmail.pl » ou du vers « ida ». Quant aux robots de soumission de sites, ils postent automatiquement des formulaires destinés à vlib, heureusement filtrés à la source par notre système : plus de 1000 requêtes nous sont adressées ainsi quotidiennement.

⁵¹⁰ Nous ne donnons pas de statistiques concernant le nombre de pages lues par visiteur, car ce calcul est en réalité lourdement faussé par les serveurs de « cache » qu'utilisent les fournisseurs d'accès, plusieurs personnes différentes peuvent apparaître comme une seule lorsqu'elle navigue derrière de tels serveurs. Néanmoins, le chiffre brut moyen est de 4,2 pages lues par hôte, et qu'elle s'élève à près de 8 pages si l'on ne considère que les hôtes ayant demandé plus d'une page (c'est à dire en excluant tous les visiteurs qui ne cherchaient visiblement pas un site de théorie littéraire).

La liste des mots-clés qui ont été à l'origine de ces visites montre bien la diversité, sinon l'éclectisme, des attentes :

Aristophane (84) (6e site indiqué par Google)
Calendrier (44) (Fabula se trouve en 9e position sur google)
Libertinage (40) (en 2e position !)
French prison (30) (4e position sur google)
Roland barthes (28)
Sodome (22)
Barthes (21)
Etc...

Nul doute que l'internaute qui recherchait un haut lieu du libertinage virtuel ne soit cruellement déçu en consultant la nouvelle 4212 de fabula intitulée « Libertinage et politique en France au temps de la monarchie absolue », un colloque qui avait lieu à Versailles en septembre 2002 ! La magie des liens ne va donc pas sans quelques déceptions, mais derrière ces erreurs d'orientation, existe une vraie communauté de visiteurs fidèles qui savent tirer parti des ressources offertes. Ainsi, près de 700 visites proviennent d'une recherche ayant pour thème « Aristophane » ou « la paix », thème qui se trouve au programme des classes préparatoires scientifiques cette année. L'article 4213, qui annonce la parution d'un livre traitant du sujet est, quant à lui, le plus lu durant la période, demandé 380 fois il a été imprimé plus de 150 fois, alors même qu'il avait été publié sur le site en juillet. Fabula est dans ce cas appréhendé comme une ressource générale, une base de données utile pour trouver ce qui a été publié sur un sujet.

La liste des nouvelles les plus consultées durant notre période confirme ce sentiment, les requêtes s'orientent naturellement vers des nouvelles récentes et la préférence est donnée aux offres de postes, puis aux appels à contribution et enfin aux annonces de colloques. En somme, c'est la période de rentrée et les membres de la communautés se tournent vers le site pour organiser l'année qui s'annonce.

Ce noyau dur des internautes fidèles est loin d'être négligeable et on ne doit pas l'oublier sous la masse énorme des requêtes en provenance des moteurs de recherche généralistes. Ainsi, sur le total de 77.924 requêtes, près de 32% sont des visites spontanées, l'internautes ayant choisi de rentrer seul l'adresse du site ou bien utilisant les liens de la lettre d'information pour s'y rendre directement. Autre indice, plus de 400 personnes se sont rendues sur le site après avoir consulté un moteur de recherche avec « fabula » pour mot-clé.

Cette catégorie de visiteurs est celle qui connaît le mieux les ressources disponibles et qui s'y rend volontairement.

3.3.Exemplaire anonyme.

Ainsi, un internaute résidant à Chicago se connecte le 1er septembre, à 4h du matin au serveur fabula. Il se rend sur la page d'accueil puis choisit de consulter la page des parutions. A peine plus de 10 secondes plus tard il consulte un article annonçant la parution du numéro 72 d' « Alternatives théâtrales ». Une minutes plus tard il consulte une autre annonce de parution, puis utilisant toujours la page rassemblant les parutions, il en choisit quatre autres, en leur consacrant une vingtaine de secondes. Il s'arrête sur des revues (*Critique*, *La RHLF*) ainsi que sur des ouvrages traitant de linguistique. *L'Histoire de la langue française* de Mireille Huchon retient son attention durant trois minutes, avant qu'il ne continue sa visite. Six autres parutions l'intéressent, dont l'une sur Marguerite Duras. Dix minutes après son arrivée, il recherche alors sur le site fabula l'expression « Marguerite Duras » et consulte un nouvel article. C'est alors que nous perdons sa trace.

Le 5 septembre, le même internaute se connecte à nouveau. Directement depuis la page d'accueil il entre l'expression « Milat » et choisit dans les résultats qui lui sont proposés de consulter une page de l'atelier de théorie littéraire. Malheureusement pour lui, point de Milat dans cette page, mais une simple « assimilation »... Déçu, notre internaute revient à la page de résultat pour consulter un article annonçant la parution de *Robbe-Grillet, romancier alchimiste* de Christian Milat et arrête là sa visite.

Le 15 septembre, le voici de nouveau. Il choisit de consulter les offres de postes dès son arrivée sur la page d'accueil. Son choix se porte vers trois propositions, l'une en littérature magrébine, l'autre pour un département d'études françaises dans l'Ontario et la dernière pour un poste de professeur remplaçant en littérature québécoise. Quelques minutes après son arrivée, il quitte alors le site.

Cet exemple, parmi tant d'autres, nous montre concrètement comment le site est perçu par une communauté comme un lieu destiné à répondre à de multiples requêtes. Que ce soit pour parcourir les parutions de l'été ou pour faire une recherche précise, notre internaute se tourne naturellement vers un site qu'il connaît parfaitement et dans lequel il pense pouvoir trouver rapidement ce qu'il recherche. La familiarité qui se dégage de cet exemple est frappante, tant ce visiteur est capable de varier ses parcours et ses requêtes.

3.4. Le virtuel prolonge le réel.

Il est malheureusement impossible de faire des études aussi poussées à grande échelle et nous ne pouvons qu'établir là des hypothèses. Néanmoins, les statistiques montrent bien qu'il existe une importante communauté d'internautes utilisant régulièrement et conjointement fabula. Mais cette communauté reste à l'état latent, n'ayant pas à sa disposition des moyens de communication, ses membres sont condamnés à se croiser par serveurs et écrans interposés.

Si fabula joue bien le rôle de portail, il n'est pas réellement un portail communautaire destiné à donner forme à un groupe qui se retrouve là chez lui. Le site fonctionne beaucoup plus comme un portail ouvert sur d'autres univers et d'autres communautés, un portail qui inviterait plus à la circulation qu'à l'enfermement protecteur dans un collectif. Ainsi, les actualités sont-elles le reflet plus ou moins direct de ce que produit la communauté *réelle* des théoriciens de la littérature, le site ne créant pas un sous-ensemble virtuel de cette communauté réelle, mais se présentant comme son prolongement électronique. Notre internaute de Chicago ne vient donc pas rencontrer des « avatars » lorsqu'il circule sur fabula, il utilise simplement le réseau pour rester en contact avec une communauté qu'il ne peut plus fréquenter dans la réalité, à cause de son éloignement géographique.

Les utilisateurs de vlib ont, eux aussi, un comportement similaire. Les sections qu'ils consultent le plus souvent sont comme l'on pouvait s'y attendre celles qui recensent les sites consacrés à un auteur, puis les ressources proposant des textes numérisés et, en troisième position les sites de revues de critique littéraire. Ici encore, nos internautes cherchent par le réseau ce qu'ils cherchent déjà dans la réalité : des textes, des essais, des articles, en un mot tout ce qui fonde la littérature et la critique, mais dans une version électronique, plus maniable, ou pour oser un néologisme, plus « cherchable ».

On pourrait donc définir fabula comme un portail électronique, ouvert à une communauté qui l'utilise non pas pour fonder une réalité virtuelle, mais pour aborder autrement la réalité qui est au fondement de ses habitudes quotidiennes. Tous se retrouvent avec les mêmes recherches, dans une virtualité électronique qui n'est rien d'autre que la réalité, ce qui n'est pas surprenant dans l'univers de la littérature, où la seule réalité est langage.

Site Fabula
Lermigeaux.listes@nospam@fabula.org

FORUMS D'ENSEIGNANTS: PEUT-ON PARLER DE COMMUNAUTÉS?

Béatrice DROT-DELANGE
Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand

Les forums d'enseignants ne sont pas apparus avec le phénomène Internet. En effet, des forums télématiques par Minitel existaient dès les années 1980⁵¹¹. Cependant, on peut noter une nette explosion du nombre de ces forums ainsi qu'une diversité importante tant dans leur objet que dans leur couverture géographique : les instituteurs animateur-informatique (IAI), les professeurs d'école d'Indre-et-Loire, le mouvement Freinet, les enseignants d'économie-gestion dans le second degré, les enseignants de lettres au lycée, etc...

Par le terme de forums, nous désignons les outils de communication asynchrone sur Internet en les restreignant aux listes de discussion ou de diffusion (diffusion pour reprendre l'expression de Bruno Devauchelle). Ce choix se justifie par le gage présumé de la qualité des échanges sur ces listes, parfois assurée par un ou des modérateurs ou/et par la procédure d'abonnement qui permet de filtrer les postulants à l'abonnement. Ces derniers doivent dans certains cas décliner leur identité professionnelle et justifier de leurs motivations auprès des modérateurs, ce qui limite l'emploi de pseudonymes et la relative protection qu'offrirait cet anonymat.

A l'instar de nombreux chercheurs, force est de constater que les usages de ces outils de communication dans l'éducation et le monde professionnel ont précédé de beaucoup leur théorisation (Gunawardena & Anderson, 1997 par exemple). De nombreuses croyances utopiques les concernent : il suffirait de mettre en place des interactions pour qu'il y ait apprentissage collaboratif ou qu'émerge une communauté. De même, les possibilités d'échanges « spontanés » et de qualité entre pairs sont souvent surestimées.

⁵¹¹ DERRIEN C. BEDECARRATS P., MORNE J.-J. (coord) (1993). Écoles en réseaux. Télématique et pédagogie Freinet. Rennes : U Média Edition

Concernant la qualification de « communautés » des usagers des forums, le débat, nous rappelle G. Lazko-Toth⁵¹², est vif entre d'une part les tenants des « communautés virtuelles » en tant que regroupements de personnes qui ne se connaissent et n'interagissent que via un réseau d'ordinateurs, et, d'autre part, ceux qui pensent que ces « communautés » ne sont pas des « communautés réelles » ou traditionnelles, fondées notamment sur le partage d'un espace géographique commun.

M. Smith et P. Kollock⁵¹³ établissent une grille de questionnement visant à trancher cette question de l'existence ou non d'une communauté. Les auteurs s'interrogent pour savoir par exemple s'il y a attachement et réciprocité dans la communication en ligne, si des relations fortes sont possibles, et comment les communautés virtuelles affectent les communautés réelles. Pour eux, la communauté réelle est basée sur un réseau social, ce dernier n'impliquant pas la proximité géographique ou physique. Ils concluent que les communautés virtuelles présentent toutes les caractéristiques des communautés réelles.

De nombreuses autres recherches pourraient être citées qui apporteraient autant d'arguments à l'une ou à l'autre de ces positions. Au-delà de ces débats, un des enjeux dans le domaine de la formation des enseignants est celui de savoir si l'on peut considérer ces « groupes » (nommons-les ainsi pour l'instant) comme des communautés de pratique. Il n'est pas question ici de déplacer les débats de la question « communauté (virtuelle) ou non » vers la question « communauté de pratiques ou non ». Les enjeux de cette dernière ne sont pas purement (ou seulement) rhétoriques mais également managériales. En effet, les conditions – matérielles, structurelles, etc. - d'exercice des enseignants dans le second degré en font des professionnels « isolés » avec peu ou pas l'occasion de travailler en équipe. De nouveaux dispositifs pédagogiques prévoient peu ou prou ce travail, par exemple les « Travaux Personnels Encadrés » en lycée. Mais le travail « invisible », celui de la préparation des cours, des corrections de travaux, etc. restent au sein d'une discipline scolaire donnée, un travail relativement autonome, indépendant et solitaire. L'isolement, que celui-ci soit souhaité ou subi, est accru par l'éloignement physique de la hiérarchie pédagogique, par des prescriptions semblant « tombées du ciel », par l'absence d'obligation de la formation continue. Ainsi peut-on mesurer l'enjeu du développement de ces forums, si on les perçoit comme des communautés de pratiques, au sens d'Etienne Wenger.

⁵¹² G. LATZKO-TOTH, « A la rencontre des tribus IRC », 1998, <http://www.mlink.net/~glt/tribirc/>

⁵¹³ M. SMITH, P. KOLLOCK (ed.), Communities in Cyberspace : perspectives on new forms of social organization, 1999.

Cependant, étudier les forums d'enseignants nécessite de distinguer entre la réalité de ces forums et leurs potentialités, réelles ou imaginées. De même, d'un point de vue méthodologique, on doit prendre en compte la globalité de ces phénomènes et non seulement la partie visible des pratiques, à savoir les échanges télématiques. Aussi, les recherches dans ce domaine sont-elles nécessairement contextuelles et de portée locale. C'est pourquoi dans un premier temps, nous dresserons une classification des forums d'enseignants et examinerons le contexte d'émergence et les intentions de leurs initiateurs. Dans un second temps, en reprenant l'analyse des communautés de pratique appliquée aux forums d'enseignants proposée par F. Henri et B. Pudelko⁵¹⁴, nous étudierons le cas précis d'un forum d'enseignants d'économie-gestion en lycée.

1. La diversité des intentions dans la constitution de forums d'enseignants.

La participation des enseignants à des forums relevant de leur pratique professionnelle recouvre des usages et des contextes divers. On est amené ainsi à distinguer deux types de situations basées sur le critère de l'origine de l'initiative : institutionnelle et personnelle.

1.1. Une initiative institutionnelle

-Des dispositifs de formation.....

L'initiative institutionnelle peut se traduire par la mise en place de dispositifs de formation incluant l'usage de forums : l'enseignant peut alors y tenir le rôle d'apprenant ou/et de formateur. C'est le cas par exemple de certaines formations initiales mises en œuvre en Institut Universitaire de Formation des Maîtres où le suivi, le tutorat et l'encadrement des professeurs stagiaires sont assurés en partie à distance via les forums. Cette situation se rencontre également dans des stages de formation continue.

Ces dispositifs de formation sont quelques fois le lieu de recherche, l'enseignant/formateur pouvant alors être également l'interlocuteur des chercheurs ou lui-même un chercheur.

⁵¹⁴ Dans le cadre du PNER, voir note 1.

-... sous le regard des chercheurs

De nombreux exemples pourraient être cités, nous retiendrons celui de Learn-Nett⁵¹⁵. C'est un projet concernant la formation initiale des enseignants à l'université qui a débuté en 1997 en Belgique. Il s'agissait de pallier l'absence de formation en Belgique francophone à l'usage des TIC par les futurs enseignants en proposant une expérience d'apprentissage collaboratif à distance via un campus virtuel. L'objectif était d'inciter les étudiants futurs enseignants à travailler ensemble, échanger leurs pratiques, partager leurs compétences et y réfléchir conjointement.

Selon Amaury Daele, l'un des chercheurs participants à ce projet, un des objectifs principaux du design pédagogique du projet a toujours été de constituer et faire vivre une communauté d'apprentissage avec les étudiants, les tuteurs, les animateurs et les enseignants. Un autre objectif était aussi de créer une communauté de pratiques entre les enseignants concernés ainsi qu'une dynamique de collaboration entre eux. Ces années ont aussi été l'occasion de recherche⁵¹⁶ à propos de diverses questions pédagogiques (apprentissage collaboratif, tutorat, design pédagogique...), technologiques (implémentation d'un campus virtuel, usages des outils pour collaborer...) et institutionnelles (processus d'intégration des innovations dans la pédagogie universitaire, politiques institutionnelles en matière de TICE...).

-Des dispositifs de mutualisation

L'initiative institutionnelle peut prendre d'autres formes. La hiérarchie peut estimer nécessaire le développement des usages d'Internet et la mutualisation des pratiques et/ou des connaissances.

Ainsi le projet de développer les outils de communication électronique au sein de la discipline « économie-gestion » est né de la volonté de quelques inspecteurs de l'Education Nationale. L'un d'eux affirmait en 1998 que « la communauté pédagogique de l'économie-gestion doit communiquer ». Ce besoin répondrait selon lui à trois objectifs : d'abord conforter l'image de marque de la discipline aussi bien en interne qu'externe, ensuite, développer le travail coopératif (échanges de pratiques, confrontations, mutualisation, etc.), enfin, « entrer dans un fonctionnement répondant à une logique de réseau (local et étendu) »⁵¹⁷.

⁵¹⁵ DAELE A. « Learn-Nett – Learning Network for Teachers and Trainers » in A. DAELE et B. CHARLIER [DAELE, 2002].

⁵¹⁶ Ce travail de recherche a débouché sur la rédaction d'un livre (Charlier et Peraya, à paraître).

⁵¹⁷ Plan National de Formation « Le recours aux outils multimédias, à Internet et aux réseaux de micro-ordinateurs dans les enseignements technologies et professionnels tertiaires ». Orléans, 13-16 janvier 1998

Un dispositif comprenant un site national de référence sur le serveur ministériel de l'éducation nationale, un service d'assistance et d'aide aux académies qui développent leur site économie-gestion, et enfin des listes de diffusion dont la première est une liste très ouverte sur l'ensemble de la communauté des professeurs d'économie-gestion ont été mis en place pour répondre à ces trois objectifs. Ce dispositif s'accompagne de réunions nationales des animateurs académiques et des réseaux de l'Economie-gestion en ligne, constituant ainsi un réseau national disciplinaire. Ces journées organisent les collaborations entre les différents acteurs des médias, c'est-à-dire les sites web et les listes de diffusion. Le rôle de ce niveau national est de « coordonner, d'organiser les projets, mais de garder à tous les niveaux la libre initiative des individus », sans avoir pour autant vocation de surveiller les activités des enseignants. Internet, au contraire, devait être le moyen de capitaliser, de construire des connaissances ensemble, de partager, bref de travailler en coopération.

Le lancement de la liste de diffusion en octobre 1998 a fait l'objet d'une certaine publicité auprès de la hiérarchie, et plus particulièrement des inspecteurs. Effectivement, lors d'une réunion parisienne, une semaine avant le démarrage « officiel », la liste, ses finalités mais aussi son mode de fonctionnement ont été présentés à tous les IA-IPR (Inspecteur d'Académie – Inspecteur Pédagogique Régional). On espérait ainsi promouvoir « l'outil et son mode d'emploi ».

Ses caractéristiques de fonctionnement sont les suivantes. La consultation des archives est réservée aux abonnés. Deux personnes modèrent la liste : une enseignante et un inspecteur. Cette modération est effectuée a posteriori, c'est-à-dire que tous les messages reçus sont postés. Les messages contrevenant la netiquette sont retirés des archives, mais leur trace subsiste par l'inscription « message non disponible » dans l'historique des discussions.

1.2. Une initiative personnelle.

Mais il existe de nombreuses situations où l'initiative de la constitution de forums ne revient pas à l'institution (sous-entendue l'institution employeuse), mais à quelques individus : là encore on trouve des exemples dans les listes de diffusion consacrées à une discipline scolaire. Ces listes peuvent être portées par ce que nous pourrions nommer des « militants » souhaitant partager une certaine conception du travail enseignant, incluant parfois une position très marquée sur les usages des TIC. C'est le cas de la liste la plus ancienne du paysage éducatif sur Internet : la liste des enseignants d'histoire nommée à l'origine Clionautes et maintenant H-Français, ou bien encore de la liste Pagestec.

Ces deux exemples ont la particularité d'avoir donné naissance à des associations, qui organisent des rencontres réelles, des congrès, etc. Les Clionautes se veulent un groupe de pression auprès des instances officielles, prenant position sur les réformes de programmes par exemple.

Revenons sur l'exemple des enseignants de technologie au collège. Le projet est porté par deux enseignants qui promeuvent l'idée de « travailler autrement en technologie ». Une petite équipe s'est constituée autour des deux innovateurs. Ainsi, des enseignants se proposent pour faire telles ou telles tâches. D'autres imaginent de nouveaux services : création d'un journal, etc. Ses archives sont réservées aux abonnés. Sa modération est réalisée a posteriori. Son slogan prône « la générosité avant tout ». Ses objectifs sont, d'après sa charte, de permettre aux professeurs de technologie en collège ; d'échanger des informations ; de participer à la construction du site Pagestec ; de développer une autre méthode de travail et de permettre à cette expérience de progresser.

Nous pouvons dire que cette liste connaît un réel succès auprès des enseignants de technologie, même si elle est parfois contestée. Des sites institutionnels, tels celui du CNDP ou des sites académiques, la citent en référence.

Manifestement, cette liste répond à un vide institutionnel et de nombreux enseignants de technologie vont chercher une aide technique, qu'ils ne trouvent pas localement, auprès de ses propriétaires. Depuis, Pagestec est devenue une association d'enseignants de technologie⁵¹⁸ fondée en septembre 2000. Selon les statuts de l'association, celle-ci a pour but « *de regrouper des acteurs de l'enseignement de la technologie afin de mettre en commun des moyens matériels et leur expérience professionnelle. Son objectif est de favoriser et fédérer l'Internet collaboratif comme un outil de développement de la technologie en collège* ».

Pour la technologie, l'initiative de créer un réseau disciplinaire revient à quelques enseignants pionniers, qui souhaitent développer une autre façon de travailler. Leur objectif était de faire d'Internet un outil de développement de la technologie. Un des premiers abonnés à la liste justifiera sa demande par le fait qu'il est intéressé par « *tout ce qui peut sortir la technologie du ghetto dans lequel on la laisse* ». Il s'agit donc d'une part de mettre en relation des professeurs de technologie, et d'autre part de donner une certaine image de la discipline à l'extérieur de celle-ci.

⁵¹⁸ <http://Pagestec.org>

Les moyens mis en œuvre sont une liste de diffusion et un site qui propose un ensemble de services de communication (annuaire, forums, chats, etc.). Ce réseau s'est organisé. Comme le remarque P. Mann, « *un groupe peut se doter d'une organisation (ce qui est généralement le cas lorsque le nombre des membres s'accroît : une spécialisation des tâches et une division du travail s'imposent comme condition d'efficacité de l'action – mais aussi (...) comme condition de stabilité et de croissance du groupe)* »⁵¹⁹. Le réseau informel au départ est devenu une association.

D'autres forums d'enseignants se caractérisent par une initiative institutionnelle relayée par quelques individus. C'est le cas de la liste Inter-ES.

1.3. Une initiative mixte

Le réseau disciplinaire en sciences économiques et sociales est né d'une part de la volonté de quelques pionniers et d'autre part de l'institution. Le projet est connu sous le nom d'Inter-ES⁵²⁰.

Dans le cadre d'une action d'innovation du Ministère de l'Éducation Nationale, six enseignants de SES ont expérimenté Internet de 1995 à 1998. Ils ont été choisis en accord avec les rectorats parmi 13 académies volontaires. Cette action a été menée suivant trois axes de travail : repérer les ressources utiles en SES sur Internet ; élaborer un réseau d'échanges entre professeurs de SES ; explorer des utilisations d'Internet par les élèves.

L'animation du site académique de Lyon et le développement d'une liste de diffusion nationale (Inter-ES), ainsi qu'un volet formation et d'animation constituaient les différentes facettes de ce projet. A ce propos, M. Coudroy et C. Mancel écrivaient :

*« Il s'agit de créer une véritable dynamique de réseau autour de ce site (et d'une liste de diffusion qui renforce la communication entre les usagers). Cela implique plusieurs niveaux d'intervention : de larges actions d'information et de formation à l'intention des collègues en postes et des formés à l'IUFM ; l'animation d'une petite équipe de collaborateurs déjà mieux formés, équipés, reliés en permanence par messagerie électronique et se rencontrant une ou deux fois par trimestre »*⁵²¹.

⁵¹⁹ P. MANN, L'action collective. Mobilisation et organisation des minorités actives. Armand Colin, 1991, p. 40.

⁵²⁰ Certaines informations sont tirées du document « Utilisations pédagogiques d'Internet en SES », en ligne à l'adresse <http://www.educnet.education.fr/ses/anim/concl.htm>

⁵²¹ « Internet et SES : l'expérience de l'académie de Lyon », DEES, n°110, décembre 1997.

Comme l'écrivent C. Mancel et M. Coudroy, constatant le succès rencontré depuis 1997 : « *cette forme de communication répond sans doute à un besoin d'échanges lié aux conditions d'exercice de cette profession* »⁵²². On échange des pratiques, des découvertes, des projets, des idées, des informations, ainsi que des documents, que l'on ait « le désir » ou le « besoin » d'échanger. La liste de diffusion doit permettre de « mutualiser les ressources », elle est également « un espace de convivialité, d'efficacité ».

La liste a pour objet de « *faciliter la vie des professeurs de sciences économiques et sociales et donc [d'] améliorer leur efficacité professionnelle dans un esprit de convivialité et d'efficacité. Elle doit permettre de faire circuler l'information, de mutualiser les ressources, d'échanger les pratiques, les projets et découvertes. Elle suscite naturellement des discussions et des débats, mais ne peut être assimilée à une tribune politique et syndicale.* »⁵²³ Cette citation montre que l'efficacité, obtenue par la mutualisation, constitue une question importante pour les rédacteurs de la charte.

« *La liste de diffusion Inter-ES est créée pour établir un lien direct, permanent, potentiel, entre tous les collègues qui voudront bien la faire vivre* »⁵²⁴.

Notons une spécificité de la liste Inter-ES par rapport à d'autres listes telles Pagestec ou Ecogest : ses archives sont publiques. Depuis avril 2001, suivant les recommandations de la Commission Nationale Informatique et Libertés (CNIL), les messages ne sont plus accessibles que sur une période d'un an seulement. Par exemple en mai 2001, on pouvait consulter les messages de mai 2000 à mai 2001. La liste est modérée a posteriori. Cela signifie que tous les messages sont postés et reçus par les abonnés. Un manquement à la netiquette peut amener les modérateurs à demander l'exclusion de la personne. L'équipe de modération comprend 6 personnes au total.

Le fonctionnement des archives est lui aussi spécifique. À la suite d'une consultation des abonnés, il a été décidé de permettre aux auteurs de choisir la publication ou non dans les archives publiques de leur message. Depuis janvier 2000, cette option s'exerce en ajoutant le code <NPA> à la fin du sujet, ce sigle signifiant « Ne Pas Afficher ».

⁵²² C. MANCEL, M. COUDROY, « Histoire d'un succès mouvementé : la liste de diffusion Inter-ES ou les échanges de messages Internet dans la tribu des professeurs de SES », 1998.

⁵²³ Charte des abonnés de la liste Inter-ES.

⁵²⁴ M. COUDROY, C. MANCEL, « Internet et SES : l'expérience de l'académie de Lyon », DEES, n°110, décembre 1997

Le choix d'un « service public » hébergé par un serveur institutionnel a fait l'objet d'un débat. Les modérateurs en rappellent les enjeux dans un message de décembre 1999. Pour eux, être présent sur un site institutionnel offre une présence sur ce terrain, en assurant une visibilité certaine de la vie de la discipline, un moyen d'informations pour tous les enseignants de SES (abonnés ou non) et la possibilité de faire connaître ses préoccupations. Cependant, cette dimension institutionnelle crée des comportements de censure ou plutôt d'autocensure. Il s'agit d'une « liberté virtuellement surveillée (surveillance horizontale mais potentiellement verticale) »⁵²⁵. Un rapport de l'IGEN⁵²⁶ indique que « *[la liste] a parfois du mal à trouver un juste équilibre entre la liberté d'expression qu'invoquent volontiers les professeurs et l'indispensable sens des responsabilités qu'on est en droit d'attendre sur un site institutionnel* ».

Il est intéressant de noter que les modérateurs expliquent que ces questions se posent du fait de la relative « obsolescence » de l'outil technique utilisé, celui-ci ne possédant pas, par exemple, la possibilité de n'ouvrir les archives qu'aux abonnés. Pour certains modérateurs de listes de diffusion (autres que la liste Inter-ES), ceci constituerait une manipulation ou un trucage officiel des archives, puisque la liste ne laisse voir que les débats acceptables par l'institution qui l'héberge.

Comme on a pu le constater, les forums d'enseignants recouvrent des usages et des rôles fort variés. En se focalisant sur les forums dédiés à la mutualisation, hors de la réalisation d'une tâche précise (la formation par exemple) et concernant des disciplines scolaires du second degré, nous avons mis en évidence différents contextes d'émergence. Nous avons vu que les initiateurs étaient parfois des institutionnels, parfois des pionniers. La formulation du projet diffère entre les disciplines, même si la mutualisation des ressources représente un point commun.

La construction de l'image de la discipline vis-à-vis de « l'extérieur » constitue également un point commun entre ces expériences. Il s'agit de mieux la faire connaître auprès des autres enseignants, des élèves, des parents, du système éducatif dans son ensemble.

La volonté que les listes de diffusion soient l'expression d'individus plutôt que des tribunes politiques, syndicales, voire associatives est un autre point commun. Cette idée est

⁵²⁵ Message des modérateurs du 12 décembre 1999.

⁵²⁶ BERARD J-M., POUZARD G. (1999). TIC - Evaluation des dispositifs académiques. IGEN. 99-022. [En ligne] : <http://www.educnet.education.fr/actu/> (page consultée le 17/01/01).

mentionnée dans la charte de la liste Inter-ES et de la liste Ecogest, et a été rappelée dans des messages des modérateurs de la liste Pagestec.

2.Ces forums forment-ils des communautés de pratiques ?

Reprenant le concept d'Etienne Wenger de « communauté de pratique » (Wenger, 1998), B.Pudelko et F. Henri (PNER, 2002) en proposent une adaptation appliquée aux groupes d'enseignants réunis via les forums de discussion. Nous proposons d'utiliser cette grille de lecture à la communauté des enseignants d'économie-gestion en lycée en France et plus spécifiquement au forum Ecogest.

2.1.Les concepts de pratique et de communauté selon E. Wenger

Tout d'abord, il faut rappeler la position concernant l'apprentissage de E. Wenger⁵²⁷ : pour celui-ci la pratique se confond avec l'apprentissage.

La pratique relève du « faire » notamment dans sa capacité à structurer les actions et produire une signification aux actions. L'attribution de significations à nos expériences ou à nos actions relève d'un processus que Wenger appelle la négociation de sens. Celle-ci implique le langage, la conversation, mais également des éléments tacites, comme les conventions.

La négociation de sens nécessite une certaine permanence de la signification. Celle-ci est assurée par la participation des acteurs et un processus de réification. La participation désigne l'expérience des acteurs qui s'engagent activement dans des projets. Participer, c'est vivre dans le monde, appartenir, agir, interagir, etc. La réification donne forme à l'expérience en produisant des outils, des documents, des histoires, etc. mais aussi des concepts. Elle permet de laisser de traces de la participation, en compensant le côté évanescent de celle-ci.

Selon Wenger, c'est la pratique qui constitue la cohérence d'un groupe. Trois dimensions permettent de mesurer cet aspect fondateur du groupe. La première est celle de l'engagement mutuel. L'appartenance à une communauté de pratique est le résultat d'un engagement des individus dans les actions dont ils négocient le sens les uns avec les autres. Cet engagement est basé sur la complémentarité des compétences, ce qui implique des rapports d'entraide, mais qui n'exclut nullement les tensions et les conflits. La deuxième est celle de l'entreprise commune : elle est le résultat d'un processus permanent de négociation, ce qui ne veut pas dire que tout le monde partage le même avis, mais que cela fait l'objet d'une négociation,

⁵²⁷ Pour une présentation détaillée de l'ouvrage d'E. Wenger, voir Chanal, 2002.

créant ainsi des responsabilités mutuelles entre les personnes. La troisième est celle d'un répertoire partagé : les ressources créées par la pratique commune forment le répertoire partagé.

2.2. Les caractéristiques et indicateurs des communautés de pratiques appliqués aux forums d'enseignant.

B. Pudelko et F. Henri analysent les communautés virtuelles d'enseignants en utilisant les concepts définis par E. Wenger. Elles définissent un ensemble de caractéristiques assorties d'indicateurs permettant de mesurer les différentes dimensions de la communauté de pratique. Nous reprenons et adoptons les caractéristiques et indicateurs qui nous semblent les plus pertinents pour analyser le groupe d'enseignants communiquant via le forum Ecogest (économie-gestion).

Les caractéristiques de ces communautés ainsi que leurs indicateurs potentiels sont les suivants :

- a. un champ de pratique commun ;
- b. l'engagement dans la communauté repérable par l'adhésion, engagement minimal dans la communauté et matérialisé par l'abonnement dans le cas des listes de diffusion, l'investissement, l'entraide, mais aussi la défection.
- c. des échanges témoignant de l'existence et de la négociation d'un cadre d'interprétation commun relié à l'accomplissement du travail ;
- d. des échanges centrés sur le développement des façons de faire, des savoir-faire ;
- e. des échanges permettant de générer des solutions à des tensions professionnelles ;
- f. l'exploration de nouvelles possibilités d'action, caractéristique de la réification ;
- g. la formation, le transfert d'expertise et l'accueil de novices ;
- h. l'existence d'une participation périphérique et marginale légitimes.

2.3. Le cas d'Ecogest

Reprenons chacune de ces caractéristiques et étudions-les dans le cas de la liste de diffusion Ecogest.

-Champ de pratique commun ?

En première approche, on pourrait penser que la liste de diffusion rassemble « obligatoirement », grâce à sa constitution, des personnes ayant un champ de pratique commun : l'enseignement d'économie-gestion.

Ce serait oublier d'une part la très grande diversité des acteurs constituant cette « communauté ». L'existence d'une communauté tient à son identité. Or, c'est une question vive pour cette discipline ou plus exactement cette « mosaïque de disciplines ». En effet, les matières enseignées sont multiples. L'unité du corps enseignant est donc difficile à construire. Ce problème se révèle à ce point crucial que l'Association des Professeurs d'Economie et Gestion (APEG) va tenter d'évaluer et de mesurer ce problème « identitaire ». Une enquête de l'APEG menée en 1999 auprès de ses adhérents montre qu'en moyenne ces professeurs ont enseigné 2,75 matières ces trois dernières années. De même, les matières enseignées ne sont pas forcément celles de leur formation initiale. Une part non négligeable d'entre eux s'est forgée une image dévalorisée de la discipline. Ils l'expliquent par la nécessité d'être généraliste, puisque devant enseigner un grand nombre de matières différentes. Les enseignants semblent souffrir de cette « pluridisciplinarité ».

Ce serait également oublier d'autre part la diversité des statuts des personnes abonnées à cette liste de diffusion. Ainsi notre enquête menée en mars-avril 1999 auprès des abonnés à la liste de diffusion Ecogest par courrier électronique (252 abonnés à l'époque, 62 réponses, soit un taux de retour de l'ordre 25%) a montré que des abonnés étaient des chercheurs, des enseignants du supérieur, des inspecteurs, etc.

-Engagement dans la communauté ?

Un des indicateurs de l'engagement au sein de la communauté est celui de l'adhésion ou de l'adoption suivant notre terminologie. Nous définissons le taux d'adoption comme le rapport entre la moyenne annuelle du nombre d'abonnés et le nombre d'abonnés potentiels, pour une année scolaire. Ce nombre d'abonnés potentiels est le nombre d'enseignants de la discipline concernée, soit 24 849 pour l'année scolaire 2001-2002 pour 1900 abonnés en février 2002.

Le taux d'adoption peut donc être estimé à environ 8% pour l'année scolaire 2001-2002, il était de 2,5% pour l'année 1999-2000.

Cependant si l'indicateur de l'adoption nous permet de relativiser l'importance du phénomène d'engagement des enseignants dans la lecture de ces listes de diffusion disciplinaires, il ne nous dit rien de la diffusion réelle des échanges dans la profession. Effectivement, la lecture des archives, leur valorisation sous d'autres formes, éditoriales entre autres, ou la transmission des messages par un ou des abonnés à des enseignants non-abonnés accroissent l'audience de la liste. En revanche tous les abonnés ne sont pas des lecteurs assidus.

Le premier motif d'abonnement, selon notre enquête, est celui de se tenir informé des débats au sein de la discipline scolaire. Une autre motivation très forte est liée au média lui-même et à sa caractéristique qui permet de contacter un grand nombre de personnes et d'espérer obtenir une réponse rapidement. Certains abonnés expriment le sentiment d'appartenir à une communauté. Les réponses montrent l'importance pour les abonnés de rompre l'isolement soit en l'exprimant explicitement (rompre l'isolement) soit en invoquant implicitement cet objectif, en souhaitant par exemple se tenir informé sur les évolutions de son métier et de sa discipline (se tenir informé des débats), ou encore en recherchant des points de repères pour évaluer son travail (confronter ses pratiques).

Ceux qui ne participent pas le justifient en invoquant différentes raisons : le manque de temps en premier lieu mais aussi parfois leur sentiment d'incompétence et avancent le fait qu'ils soient débutants, soit dans l'usage de la liste (fonctionnement technique ou forme des échanges), soit dans leur discipline. On rejoint le concept de non-participation légitime d'E. Wenger. De même, certains d'entre eux indiquent que n'ayant rien à apporter, ils s'abstiennent, parfois même en se « désabonnant » donc en se désengageant de la communauté.

L'étape suivant l'adoption est la participation effective sous forme d'envoi de messages à la liste, permettant l'élaboration, la négociation d'un cadre d'interprétation commun.

-Existence d'un cadre d'interprétation commun ?

Nous définissons le taux de participation comme le rapport entre le nombre de participants (les auteurs) et le nombre d'abonnés sur une période d'un mois. Il était de l'ordre de 10 à 20% pour la liste Ecogest pour l'année scolaire 1999-2000.

L'analyse secondaire de notre enquête menée en mars-avril 1999 permet de dégager cinq thèmes d'intervention : aider les abonnés en difficulté, animer la liste, faire savoir, débattre et principalement questionner et apporter des réponses. Le thème de l'animation de la liste est relativement important pour les abonnés d'Ecogest. On peut supposer que ceci est lié à la jeunesse de la liste au moment de l'enquête et que nombre d'abonnés considèrent comme nécessaire d'intervenir activement pour lancer les discussions. Il peut également s'agir de confronter ses propres pratiques. Enfin la motivation la plus fréquente sur la liste est de poser des questions et/ou de répondre. Pour les abonnés d'Ecogest, ce type de participation est d'autant plus « facile » qu'elle concerne un domaine que l'on connaît bien, ou pour lequel on a de l'intérêt.

-Développement des savoir-faire et des façons de faire ?

Cinq thèmes se dégagent des échanges sur le forum durant l'année scolaire 1999-2000 : l'évaluation, les filières, la technique informatique, les savoirs et les TIC. Celui de « l'évaluation » traite aussi bien des sujets des examens (brevet d'études professionnelles, baccalauréat professionnel et technologique, brevet de technicien supérieur) que des modalités des différentes épreuves ou des compétences attendues et précisées dans les référentiels. Celui des « filières » concerne l'enseignement professionnel (équipe PPCP⁵²⁸, réalisation de projet, etc.) et les différentes filières de l'enseignement technologique (action et communication commerciales, action et communication administratives, etc.). Il regroupe également les réformes et les programmes, notamment la création d'un nouvel enseignement : l'IGC en classe de seconde (Informatique de Gestion et de Communication). Celui de « la technique informatique », regroupe l'ensemble des messages concernant les différentes questions de choix qu'ont à faire les enseignants d'économie-gestion en termes d'installation de réseaux, de logiciels, de prestataires d'accès à Internet. Il est aussi question des conventions entre le Ministère et les sociétés d'informatique et les équipements informatiques des établissements. Celui des « savoirs » se rapporte principalement au domaine juridique et aux différents acteurs (Etat, conseil économique, etc.), mais aussi à l'économie, avec la création d'entreprise, les contrats, les marchés, les échanges, etc. Le cinquième domaine concerne les TIC et regroupe quatre thèmes de discussion : l'évaluation et la production de multimédias ; l'emploi des calculatrices lors des examens ; la recherche documentaire, principalement avec Internet ; les messages signalant les ressources sur les sites académiques.

⁵²⁸ Projet Professionnel à Caractère Pluridisciplinaire

-Échanges permettant de générer de solutions à des tensions professionnelles ?

Les tensions professionnelles s'expriment de manière aiguë lors d'une réforme ou un changement de programme de la discipline. C'est le cas de l'économie-gestion lors de l'année scolaire 1999-2000 qui a vu l'élaboration d'une réforme profonde de l'enseignement, dont le signe le plus visible était un changement de sigle (IGC Informatique de Gestion et de Communication). Lors des échanges sur la liste ayant trait à cette réforme, un fort engagement institutionnel s'est manifesté dans l'explication de ce projet via la liste. On pouvait percevoir le rôle particulier que l'institution voulait faire jouer à cette liste : un relais d'informations officielles (textes officiels et explication ou explicitation de ceux-ci) et d'expérimentations pédagogiques menées, avec un certain degré d'ouverture à l'expression des oppositions.

Même si ces échanges ne permettent pas la résolution de ces tensions, ils ont permis de les mettre en évidence, de les faire s'exprimer. Des discussions ont pu avoir lieu et peut-être infléchir les positions des uns et des autres.

2.3.6. Exploration de nouvelles possibilités d'action ?

Les créateurs d'Ecogest ont vite compris les limites de la liste comme outil de partage des connaissances, des savoirs et des savoir-faire dans la mesure où la mémoire de ces échanges se constituait uniquement via les archives. Or celles-ci ne proposent que des recherches chronologiques ou sur mots clés, figurant dans les textes des messages, et sont peu utilisées voire peu connues des abonnés.

Des solutions ont été mises en place pour compléter ce dispositif. On peut citer entre autre le portail de la discipline sous forme de site web et un journal reprenant les principales thématiques apparues sur la liste avec la citation des principaux messages.

On peut ainsi considérer que ces deux outils participent de la réification des savoirs, savoir-faire et des pratiques des enseignants participant aux échanges.

-Transfert d'expertise, accueil des novices ?

La modératrice de la liste⁵²⁹ distingue « deux catégories d'abonnés : ceux qui savent donc qui répondent et ceux qui questionnent ». Toutefois les rôles peuvent évoluer, elle observe « que certains prennent de l'assurance et de poseurs de questions, deviennent des abonnés

⁵²⁹ Entretien accordé par courrier électronique avec la modératrice le 24 janvier 2002

ressources pour la communauté ». Elle considère que des échanges entre enseignants « spécialistes » débattant entre eux sur la liste profitent à la communauté entière : « (...) un "noyau dur" par matière s'est constitué : ceux qui ont les réponses échangent directement entre eux devant les autres membres de la communauté qui lisent les messages et assistent quasiment parfois à des discussions "privées" entre spécialistes d'une discipline : c'est un moyen d'apprendre pour les novices et d'être reconnus pour les autres, de pouvoir montrer publiquement ces connaissances ».

Cependant, ces échanges doivent être raisonnés et si possible émaner de « spécialistes », les « généralistes » étant mal perçus : « *Sentiment de rejet aussi de la majorité silencieuse face à ceux qui répondent toujours, même si leur message apporte peu. Les spécialistes sont appréciés : les informations échangées doivent être fiables. Les réponses de celui qui intervient dans tous les domaines ne sont pas toujours perçues comme valides ou fiables* ».

Ainsi, les compétences sont complémentaires. Chacun a des domaines privilégiés d'intervention et voit sa compétence reconnue par la communauté. Cependant, les rôles ne sont pas figés et évoluent, les spécialistes laissant la place à d'autres intervenants en complétant parfois les réponses proposées.

-Existence d'une participation marginale et périphérique légitimes ?

Une mesure permise par l'analyse statistique des en-têtes de message concerne la « concentration de la parole ». Il s'agit d'étudier l'inégale répartition de la parole entre les différents auteurs. Pour l'année scolaire 1999-2000, nous constatons sur la liste Ecogest que 50% des messages (soit 1049) ont été émis par 7% des auteurs (soit 36 enseignants). Nous avons déjà évoqué le phénomène d'observation des nouveaux adoptants de la liste. Ils font précéder leur éventuelle participation active par un temps de veille leur permettant de comprendre les règles et les usages des échanges sur la liste. Pour autant ces comportements ne sont pas considérés comme anormaux par les autres participants, mais comme une phase nécessaire.

Discussion et conclusion

Le cadre méthodologique proposé par B. Pudelko et F. Henri nous semble particulièrement fécond pour analyser une communauté en ligne. L'intérêt de la démarche est qu'elle permet de se doter d'un cadre d'observation pour mieux comprendre l'activité des communautés virtuelles. Appliqué au cas Ecogest, il semble que celle-ci présente de nombreuses caractéristiques de la communauté de pratique d'E. Wenger. Cependant une analyse plus fine montrerait des « sous-groupes », certains constituant davantage des communautés d'intérêt que des communautés de pratique. Les premières sont définies par les deux auteures citées comme pouvant être « assimilées à des regroupements de personnes qui partagent de l'information sur des sujets variés se rapportant à la vie ou à l'activité professionnelle. Ces personnes poursuivent des objectifs qui ne s'inscrivent pas dans une démarche collective ».

La classification des forums d'enseignants présentée en première partie en fonction de la nature de leur initiateur et du contexte ayant présidé à leur naissance, tout en montrant une diversité des situations, masque un ensemble d'interrogations⁵³⁰ transverses à chaque cas, dont nous retiendrons les trois suivantes, comme pistes de recherches futures.

La première est celle de l'évaluation des apports et des retombées des communautés en termes d'environnements de formation et d'activités d'apprentissage. La seconde est celle des savoirs échangés, de leur construction, de leur formalisation, de leur réification et de leur diffusion. La troisième est celle des outils techniques utilisés ou à venir pour favoriser la discussion, l'archivage et l'apprentissage dans des communautés d'enseignants.

Béatrice DROT-DELANGE
Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand
Beatrice.drot-delange@univ-bpclermont.fr

Bibliographie

Bedecarrats P. Derrien C., Morne J-J. (coord.) (1993). *Écoles en réseaux : télématique et pédagogie Freinet*. Rennes : U-Média Edition, 170 p.

⁵³⁰ Ces interrogations ont été identifiées lors des travaux du PNER (cf. Daele A. et Charlier B., 2002)

Chanal, V. (2002). *Communautés de pratique et management par projet : A propos de l'ouvrage de Wenger (1998)*. M@n@gement, vol. 3, no 1, p.1-30. En ligne : <http://www.dmsp.dauphine.fr/Management/PapersMgmt/31Chanal.html>

Charlier, B. & Peraya, D. (à paraître). *Nouveaux dispositifs de formation pour l'enseignement supérieur : allier technologie et innovation*. Bruxelles : De Boeck Université.

Daele, A. et Charlier B. (coord.) (2002). Programme Numérisation pour l'Enseignement et la Recherche : Observation des usages et des pratiques dans le domaine de l'enseignement scolaire, Volet Usages et Normes, *Usages et pratiques de ressources numérisées dans le domaine de l'enseignement*, « Les communautés délocalisées d'enseignants ». En ligne à l'adresse : <http://www.pner.org>

Daignault, J. (2001). La force des communautés virtuelles : créer en ne s'actualisant pas. *Esprit critique*, 3, 10, Octobre 2001, En ligne : <http://www.espritcritique.org>

Drot-Delange, B. (2001). Teachers and Electronic Communication : a Minority Activity ? *Educational Media International*. 38-2/3. Juin-Septembre 2001.

Drot-Delange, B. (2001). *Outils de communication électronique et disciplines scolaires : quelle(s) rationalité(s) d'usage par les enseignants ?* Thèse de doctorat de sciences de l'éducation de l'Ecole Normale Supérieure de Cachan. Soutenue le 21 novembre 2001.

Gunawardena, C. N. & Anderson, T. (1997). Analysis of a global online debate and the development of an interaction analysis model for examining social construction of knowledge in computer conferencing. *Journal of Educational Computing Research*, 17(4), 397-431.

Latzko-Toth G. (1998). « A la rencontre des tribus IRC », <http://www.mlink.net/~gl/tribirc/>

Mann P. (1991). *L'action collective. Mobilisation et organisation des minorités actives*. Armand Colin.

Smith M., Kollok P. (ed.) (1999). *Communities in Cyberspace : perspectives on new forms of social organization*, Londres : Routledge, 336 p.

Wenger, E. (1998). *Communities of practice. Learning, meaning and identity*. Cambridge, UK : Cambridge University Press, 318 p.

L'APPROPRIATION COMMUNAUTAIRE DES RÉGLES D'ÉCRITURE EN LIGNE :LE CAS DES INTERNAUTES MAROCAINS ET FRANÇAIS.

**Hassan ATIFI
Michel MARCOCCIA
TECH-CICO
Université de Technologie de Troyes**

Introduction

L'écriture en ligne est une activité communicative qui met au premier plan la question du respect des règles de "savoir-communiquer", que ces règles portent sur les pratiques d'écriture elles-mêmes (nature des messages, consignes stylistiques, etc.) ou sur la sociabilité que ces pratiques font émerger. Ces règles sont explicitées dans divers textes à portée globale comme la nétiquette, (Marcoccia 1998, 2000), ou locale comme les chartes de forum. Les échanges discursifs médiatisés par l'internet sont donc supposés être réglés par des normes de comportement et des pratiques d'écriture génériques.

Dans cet article, nous aborderons les points suivants :

- Tout d'abord, une synthèse des règles de la nétiquette montre que ces schémas sont déterminés à la fois par des paramètres techniques, historiques et culturels. En effet, la nétiquette est d'essence américaine puisqu'elle a été élaborée par les pionniers d'internet (par exemple Sally Hambridge, qui a élaboré la nétiquette " officielle ", RFC 1855, en octobre 1995) et elle reflète l'ethos communicationnel nord-américain et garantit l'efficacité de l'écrit telle qu'elle est définie par cet ethos.
- Comme la nétiquette se présente dans les faits comme une norme qui vaut pour l'écriture en ligne en général, on peut s'interroger sur le caractère ethnocentriste et

globalitaire de ses règles. Pour résoudre cette question, on verra, à travers une analyse comparative, comment des internautes appartenant à des communautés nationales distinctes (française et marocaine) s'approprient les règles de la netiquette.

En d'autres termes, l'analyse conversationnelle contrastive de corpus de messages postés dans des forums de discussion sociétaux français et marocains nous permettra d'observer la manière dont des normes de sociabilité communautaires émergent, en rupture ou non avec les normes de la netiquette, supposées universelles.

Cette analyse conversationnelle portera sur différents aspects : taille des messages, cadrage thématique, règles de politesse, rituels langagiers, ouvertures et clôtures, cadre participatif, code-switching, etc.

1. La netiquette

Le principe même de l'internet est de mettre en relation des interlocuteurs qui le plus souvent ne se connaissent pas mutuellement. Pour préserver la qualité des échanges, les acteurs centraux du réseau (les pionniers, les animateurs de forum de discussion) ont élaboré un code de savoir-communiquer afin de susciter une attitude d'autorégulation chez les interactants. Ce code est appelé la netiquette. Il constitue un ensemble de règles, très souvent invoquées pour réguler les comportements en ligne, particulièrement dans les forums Usenet (Mc Laughlin, Osborne & Smith 1995).

La netiquette se présente comme un système normatif et axiologisé. C'est un ensemble de règles fixes déterminant les normes de comportement sur le réseau, normes qui correspondent plus à un schéma de comportement idéal qu'à la description des comportements effectivement observables sur le réseau. Néanmoins, diverses recherches sur les pratiques langagières en ligne des internautes américains montrent que ces derniers se conforment généralement à cet idéal communicationnel (Mc Laughlin, Osborne & Smith 1995).

Pour décrire les règles de la netiquette, nous avons procédé à une synthèse des trois textes (Marcoccia 1998, 2000) apparaissant comme les netiquettes les plus souvent citées (les netiquettes de Shea 1994, Rinaldi 1995 et Hambridge 1995, Marcoccia 1998-2000).

La netiquette est basée sur six catégories de règles, chacune étant supposée résoudre un problème spécifique posé par la communication médiatisée par ordinateur. Certaines de ces règles sont clairement liées à des processus interactionnels bien décrits par l'analyse conversationnelle et la micro-sociologie interactionniste :

1. Des règles de politesse au sens strict (le ménagement des faces, au sens de Goffman 1974), avec des règles d'évitement, d'adoucissement, et de réparation. On retrouve les principes de politesse modélisés par Brown & Levinson (1987).
2. Des principes de coopération dans la production des messages : être pertinent, clair et bref. On reconnaît ici les maximes de Grice (1979).
3. Des règles portant sur le contenu des messages, visant à encourager une forme d'auto-censure de la part des internautes : sont par exemple déclarés indésirables les messages à contenu commercial, trop personnel, raciste ou sexiste.
4. L'adaptation aux lois de la vie "réelle" : la Nétiquette rappelle aussi des règles "juridiques" comme le droit d'auteur et la citation. L'interdiction de messages racistes ou sexistes appartient aussi à cette catégorie de règles.
5. Des règles portant sur l'identification des scripteurs et des destinataires : il ne faut pas tirer avantage du dispositif technique pour endosser une fausse identité.
6. Enfin, l'adaptation aux contraintes techniques du réseau : ne l'encombrent pas, respectez les normes d'encodage et de décodage.

Ces règles répondent à plusieurs logiques : une logique technique (pour les règles 5 et 6), mais aussi une logique sociale. En effet, le style communicatif prôné par la nétiquette (essentiellement les règles 1 à 4) renvoie nettement à un idéal de la communication, qu'on peut qualifier d'imaginaire d'Internet (Flichy 2001) fondé sur l'échange réciproque, la courtoisie des échanges, l'intelligence collective. Selon Flichy (1999), cet imaginaire est l'héritage de la communauté d'origine des internautes-pionniers, la communauté scientifique dont le système de valeurs semble avoir formaté l'internet.

2. Un style communicatif spécifique : l'ethos nord-américain

A l'éclairage plutôt sociologique de Flichy, on peut ajouter une dimension anthropologique et culturelle. En effet, on peut s'interroger sur la manière dont les règles de la nétiquette reflètent aussi un certain nombre de valeurs de la culture nord-américaine. Si l'on admet que le système de valeurs de la communauté des pionniers de l'internet a durablement influencé les pratiques d'écriture sur le réseau, alors, on doit tenir compte du fait que ces pionniers sont presque tous d'Amérique du Nord. Ainsi, il est intéressant de voir en quoi la nétiquette est le reflet d'un certain ethos communicatif nord-américain (en fait l'ethos communicatif dominant et valorisé, mais pas nécessairement la manière dont tous les Américains communiquent).

Les travaux de Blum-Kulka, Kasper & House (1989) ou de Kerbrat-Orecchioni (1993) nous donnent des indications sur cet ethos nord-américain. On peut le définir en se basant sur quatre grandes oppositions et montrer en quoi la nétiquette reflète dans une certaine mesure cet ethos communicationnel.

- a) *Consensus / conflit* : on fait généralement une distinction entre les cultures qui se caractérisent par la recherche permanente du consensus et l'évitement systématique du conflit et les cultures à ethos plus confrontationnel, qui se montrent beaucoup plus tolérantes voire bienveillantes envers la communication conflictuelle. De nombreux travaux montrent que la culture américaine a un " ethos consensuel " par rapport à de nombreuses autres cultures, par exemple les cultures méditerranéennes qui ont un ethos plus confrontationnel.
- b) *Concision / longueur des messages*. Cette distinction recouvre, plus ou moins, la distinction entre les peuples laconiques et les peuples volubiles (décrite par Kerbrat-Orecchioni 1993). Sur ce critère, la nétiquette – qui conseille de poster des messages courts – reflète l'ethos communicationnel américain qui est porté vers la concision des messages et qui est peu volubile.
- c) *Contrôle / expression des émotions*. La nétiquette préconise de ne pas produire des messages trop chargés émotionnellement. Sur cet aspect, elle reflète bien encore l'ethos communicationnel américain dominant qui valorise moins l'expression des émotions que d'autres cultures : juive, afro-américaine, ou méditerranéenne, par exemple.
- d) *Parole indirecte / directe*. En conseillant de mettre en oeuvre des procédés de ménagement des faces, la nétiquette valorise en fait l'indirection. La préférence pour une formulation indirecte des actes de langage est caractéristique de l'anglais (d'Angleterre particulièrement, mais aussi d'Amérique).

Il est intéressant de noter que la nétiquette, tout en étant a priori établie conformément à la culture nord-américaine, a de fait une portée plus universelle. En effet, les conventions établies par la nétiquette se sont généralisées au village global que constitue le cyberspace, moins par exportation forcée que par importation et assimilation. Par exemple, lorsqu'un internaute français se voit invoquer une charte de comportement, celle-ci est généralement la nétiquette " officielle " (la RFC 1855) simplement traduite en français (la traduction de J.-P. Kuypers fait référence). De la même manière, les chartes spécifiques des forums de discussion

ne cachent pas qu'elles sont directement inspirées par la nétiquette officielle, qui devient une liste de commandements à portée universelle.

Face à cette situation, une question s'impose. L'universalité des schémas de comportement proposés par la nétiquette est-elle acceptée dans les usages, ou bien est-ce une forme de standardisation culturelle contre laquelle des acteurs locaux résistent dans leurs pratiques d'écriture en réseau ? En d'autres termes, avec l'internet et la nétiquette, se dirige-t-on vers une uniformisation des pratiques d'écritures et, ainsi vers une dilution des cultures nationales ou locales dans un grand village planétaire, d'essence nord-américaine ?

A cette question, deux types de réponses sont envisagées. D'une part, certains chercheurs, surtout en France, considèrent qu'en standardisant les façons de communiquer, par le biais par exemple de la nétiquette, l'Internet contribue à la diffusion et à l'universalisation des pratiques culturelles nord-américaines. Ces chercheurs s'insurgent d'une certaine manière contre le dispositif lui-même coupable d'être un instrument de plus, entre les mains de la puissance américaine (Flichy 2001), de l'uniformisation et de l'homogénéisation (Mattelart 2000) et d'un nouveau "colonialisme" culturel (Wolton et Jay 2000).

D'autre part, d'autres chercheurs contestent la validité de cette thèse. Il s'agit essentiellement de travaux empiriques sur les modalités d'appropriation des règles globales par des internautes non américains. Ces recherches portent sur différentes communautés culturelles : l'Amérique latine (Nocera 1998), les Amérindiens (Baird 1998), la Thaïlande (Hongladarom 1998), la communauté arabe (Anderson, 1997), les Indiens (Nitra 1997). Ces travaux montrent que les usages sont en large partie déterminés par le particularisme et la différence culturels. Ils réfutent donc l'idée d'une standardisation culturelle en montrant au contraire, que dans les usages, l'Internet reproduit quelques caractéristiques des différentes cultures observées. Ces différentes études constituent une sorte de tableau comparatif des pratiques communicatives culturelles en ligne.

Notre apport s'inscrit dans le cadre de cette deuxième tendance, qui se méfie des approches spéculatives ou expérimentales en privilégiant une démarche empirique basée sur la description de pratiques langagières authentiques. En nous fondant sur une analyse de corpus de messages postés dans des forums de discussion français et marocains, nous allons tenter de résoudre ces questions de façon empirique et observer la manière dont les schémas de comportement diffusés par l'internet sont acquis, ou non, par les différents utilisateurs du

réseau, appartenant à des communautés et à des cultures distinctes. Comment y résistent-ils ? S'y adaptent-ils ou y succombent-ils, dans leurs pratiques d'écriture en ligne ?

3. L'appropriation de la nétiquette par les internautes français.

Dans le cadre de cet article, nous nous contenterons de présenter les résultats essentiels de l'analyse pragma-linguistique des messages (Maccoccia 2002). L'analyse d'un corpus de 100 messages (25 messages dans chacun des forums de discussion suivants : *fr.comp.sys.mac.*, *fr.rec.arts.bd*, *fr.rec.boissons.vins*, *fr.rec.sports.football*) donne les résultats suivants :

Les pratiques d'écriture en ligne des internautes français semblent déterminées par un rapport quelque peu contradictoire aux règles de la nétiquette. Ainsi, dans les forums étudiés, les participants n'attachent pas d'importance à toutes les règles de la nétiquette et n'en valorisent réellement que quatre : la pertinence des messages , leur clarté, la courtoisie et la dévalorisation des messages à caractère commercial.

En revanche, on observe de nombreuses violations des règles, suscitant ou non des rappels à l'ordre. Ces violations peuvent s'expliquer par la difficulté d'intégrer un ethos communicationnel éloigné du style communicatif français. Ainsi, il n'est pas étonnant de trouver parmi les règles les plus souvent violées : des messages trop longs et des entorses à la règle de pertinence. En effet, le style communicatif français est marqué par la volubilité et peut être même par la digression thématique. La présence de nombreux messages conflictuels et polémiques s'explique par le fait que la confrontation est tolérée voire valorisée par le style communicatif français.

En fait, on peut dire que l'appropriation de la nétiquette par les internautes français est dans une phase de tension entre une résistance par rapport à des schémas de comportement trop éloignés de l'ethos française et un respect manifesté et revendiqué de ces mêmes règles. Coexistent alors dans les forums des internautes qui respectent et invoquent ces règles et d'autres qui ne se soucient pas de l'adéquation de leurs pratiques de l'écrit avec des normes supposées universelles.

Ce contraste peut être analysé de plusieurs manières :

- Il est révélateur de la position divisée que peuvent avoir les Français à l'égard des valeurs et des schémas de comportement de la culture américaine,
- Il indique une position intermédiaire de la France par rapport à la globalisation (  la fois éloignée et proche des schémas de comportements américains), position médiane bien connue des Français décrite par exemple par Hall (1989). L'observation des

forums marocains permet aussi de définir la position française de manière assez attendue : l'ethos communicationnel des Français occupe une position médiane, entre celui des anglo-saxons et celui des méditerranéens.

4. Les internautes marocains et la nétiquette.

Pour décrire la manière dont les internautes marocains se comportent dans les discussions en ligne, nous avons procédé à l'analyse de 100 messages envoyés à divers forums de discussion accessibles à partir du *club.maroc.net*, important fournisseur privé au Maroc. L'internaute intéressé par les forums de discussion est invité à participer à la rubrique "Maroc conférences : joignez la discussion". Dans ce cas, il est dirigé vers le site *albarid.net*, dont la page d'accueil lui propose de choisir entre *albarid.forums* ou *albarid.chat*. Ces forums comparables aux forums accessibles via AOL, Wanadoo... ne sont pas des forums Usenet, et ne sont pas modérés.

Les résultats de notre analyse (Atifi 2001, Atifi 2003) montrent que les usages de l'internet par des utilisateurs marocains sont assez éloignés de ce que la nétiquette prévoit. Il est important de noter que de très nombreux rituels communicatifs propres à l'ethos communicationnel marocain subsistent sur l'internet, au-delà de la simple question du respect ou du non-respect de la nétiquette.

Tout d'abord, il convient de noter que de nombreux internautes écrivent leurs messages en arabe. On objectera que les Français écrivent eux aussi en français ! Ceci est vrai mais l'utilisation de l'arabe implique une appropriation et un "détournement" des dispositifs techniques permettant l'accès à l'internet. A partir d'un clavier "latin", de nombreux internautes marocains arrivent à codifier la langue arabe (y compris les phonèmes qui n'ont pas d'équivalent graphique dans l'alphabet latin).

La communication en langue arabe est fortement ritualisée comme l'ont montré par exemple les travaux de Ferguson. Les ouvertures et les clôtures des messages répondent à des rituels langagiers très précis, dont certains ont une origine religieuse. On retrouve ces rituels langagiers dans les messages postés aux forums.

Par exemple, dans de nombreux messages, on trouve le rituel d'ouverture qui consiste à saluer toujours tous les gens présents même lorsqu'on produit un message qui est adressé à une personne en particulier.

La dimension religieuse de la culture marocaine n'est pas absente des forums de discussion. Ainsi, un internaute pourra insérer dans son message une sourate du Coran.

Enfin, alors que les sociétés occidentales sont par excellence d'ethos individualiste, la société et la culture marocaines sont solidaristes : les individus sont pensés comme fragments d'une communauté.. Dans les forums, cette forme de solidarisme marocain sera présent, sous la forme d'un " nous " national et communautaire, très peu présent dans les forums français.

En fait, on peut dire que le style communicatif marocain détermine plus les messages échangés dans les forums que ne le fait la nétiquette. On retrouve en effet différents traits de l'ethos communicationnel marocain dans l'usage des forums de discussion :

- Des messages assez longs et pas nécessairement totalement pertinents du point de vue du cadrage thématique, ce qui reflète bien la volubilité du style communicatif marocain, qui est en rupture avec la nétiquette.
- Des messages qui peuvent être très polémiques, acceptables dans un ethos communicationnel qui ne censure pas la parole conflictuelle et qui valorise l'expression directe (fut-elle parfois injurieuse).
- Des messages chargés en émotion, typiques du style communicatif méditerranéen.

La nature conflictuelle et polémique des messages envoyés dans les forums marocains doit aussi être mise en relation avec des paramètres politiques. Au Maroc, sur certaines questions politiques et sociales, le consensus est la "norme", et, du coup, l'internet - qui échappe en partie au contrôle – fait logiquement naître une parole conflictuelle par exemple sur la question de l'unité nationale ou sur la question berbère.

Conclusion

On observera que les internautes français respectent des normes de sociabilité, déterminées par leur appartenance à deux communautés : la communauté virtuelle des internautes et la communauté nationale et culturelle française. Les forums de discussion français semblent marqués par une hybridation des pratiques d'écriture et des normes. En revanche, les pratiques d'écriture en ligne des internautes marocains apparaissent plus en rupture avec les usages prescrits de l'internet et plus en adéquation avec l'ethos communicationnel marocain. On peut considérer que ces forums sont marqués par une forte persistance identitaire.

Par ailleurs, l'observation spécifique des forums de discussion marocains nous amène à observer la constitution d'une communauté virtuelle de Marocains, composée des

“ Marocains du Maroc ” et de ceux qui résident à l'étranger. Les forums de discussion semblent être des espaces virtuels où se recrée et se rejoue le lien communautaire de deux manières. Les pratiques langagières sont fortement ancrées dans la culture marocaine, et, en plus, elles sont partagées par des internautes qui peuvent être géographiquement dispersés.

En conclusion, une approche empirique, centrée sur les usages, et sensible aux processus d'appropriation des modèles globaux par chaque culture montre qu'il existe une interaction entre homogénéisation et hétérogénéisation culturelle (Mattelart 2000). Ainsi, la communication médiatisée par l'internet semble marquée par l'hybridation. On a d'un côté des schémas de comportement supposés universels et de l'autre des formes particulières d'appropriation de ces schémas.

En fait, notre étude montre les limites d'une approche en termes de globalisation ou – pour utiliser une expression plus marquée – d'impérialisme culturel.

En fait, le réseau internet met à l'épreuve les analyses en terme d'impérialisme culturel car, comme le montre Seongcheol (1998) :

- L'internet se distingue des autres médias par l'absence de “ pouvoir central ” : l'internet est décentralisé. Même si actuellement la plupart des sites sont logés sur des serveurs nord-américains, rien n'empêche cette situation de changer.
- L'internet met totalement en cause l'opposition émetteur / récepteur sur laquelle repose la thèse de l'impérialisme culturel et de la globalisation.
- L'uniformisation linguistique sur l'internet est une donnée plus quantitative et accidentelle que qualitative et essentielle.
- L'internet peut permettre par ailleurs un plus grand engagement dans sa culture locale même lorsqu'on en est éloigné géographiquement. De ce point de vue, internet est une technologie “ globale ”, qui permet la globalisation des cultures locales.

Ce dernier point nous semble bien être illustré par le forum marocain. En effet, il permet l'émergence et la consolidation des échanges entre les marocains vivant à l'étranger. On peut défendre l'hypothèse que l'internet permet à un marocain vivant loin de sa terre d'origine de vivre pleinement sa “ marocanité ” en se connectant à un forum de discussion.

La globalisation permise par l'internet peut donc être à la fois un risque et une chance :

- Un risque de voir les identités singulières ancrées dans des territoires nationaux et locaux soumises à un dénominateur commun global, par exemple, le schéma de comportement diffusé par la nétiquette.

- Une chance, en tant que possibilité de s'arracher aux enclavements physiques, intellectuels et idéologiques grâce à des formes d'intégration dans des communautés humaines de plus en plus vastes (Mattelart 2000).

Hassan ATIFI, Michel MARCOCCIA
TECH-CICO
Université de technologie de Troyes
hassan.atifi@utt.fr
michel.marcoccia@utt.fr

Références

- ANDERSON J. W (1997) – Cybnauts of the Arab Diaspora: Electronic Mediation in Transnational Cultural Identities, *Couch-Stone Symposium "Postmodern Culture, Global Capitalism and Democratic Action"*, University of Maryland, 10-12 April 1997, <http://www.bsos.umd.edu/CSS97/papers/anderson.html>
- ATIFI H. (2001) – L'écart entre normes globales et usages nationaux dans les forums marocains, In *Actes du 3e Colloque International sur les Usages et Services des Télécommunications : e-usages* (12-14 juin 2001, Paris), organisé par France Telecom R&D, ENST-Paris, IREST, ADERA : 565-573.
- ATIFI H. (2003 ; à paraître) – La variation culturelle dans les communications en ligne. Analyse ethnographique des forums de discussion marocains, *Langage & Société (numéro spécial " Les écrits médiatisés par ordinateur "*, édité par M. Marcoccia & B. Fraenkel).
- BAIRD E. (1998) – Ain't Gotta Do Nothin But Be Brown and Die, *Computer-Mediated Communication Magazine*, vol.5, n°7. www.december.com/cmc/mag/1998/jul/baird.html
- BLUM-KULKA S., HOUSE J., KASPER G. (1989) – *Cross-Cultural Pragmatics: Requests and Apologies*. Norwood, Ablex.
- BROWN P., LEVINSON S. (1987) – *Politeness. Some universals in Language Use*. Cambridge, Cambridge University Press.
- FLICHY P. (1999) – Internet ou la communauté scientifique idéale, *Réseaux* 97 : 77-120.
- FLICHY P. (2001) – *L'imaginaire d'internet*. Paris : La Découverte.
- GOFFMAN E. (1974 [1967]) – *Les rites d'interaction*. Paris, Minit.

- GRICE H. P. (1979 [1975]) – Logique et conversation, *Communications* 30 : 57-72.
- HALL E. T. (1989) – *Guide du comportement en relations internationales*, Paris, Seuil.
- HAMBRIDGE S. (1995) – *RFC 1855 : Netiquette Guidelines*.
<http://www.dtcc.edu/cs/rfc1855.html>. Traduction française de [Jean-Pierre Kuypers](#) : “ *Les règles de la nétiquette* ”.. <http://www.sri.ucl.ac.be/SRI/rfc1855.fr.html>
- HONGLADAROM S. (1998) – Global culture, local cultures and the Internet: The Thai example, *EJC / REC – Electronic Journal of Communication / La Revue Electronique de Communication*, Vol. 8 N  3-4.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1993) – *Les interactions verbales, tome III*. Paris, Armand Colin.
- MC LAUGHLIN M., OSBORNE K., SMITH C. B. (1995) – Standards of Conduct in Usenet”, in S. G. Jones (ed.), *Cybersociety. Computer-Mediated Communication and Community*, Thousand Oaks, Sage Publications : 90-111.
- MARCOCCIA M. (1998) – La Normalisation des comportements communicatifs sur Internet :  tude sociopragmatique de la Netiquette, In N. Gu gen & L. Tobin ( ds.), *Communication, société et internet*, Paris, L'Harmattan : 15-32.
- MARCOCCIA M. (2000) – La sociabilité sur Internet : réflexions sur une "révolution informationnelle", in D. Bourg & J.M. Besnier ( ds.), *Peut-on encore croire au progrès ?*, Paris, Presses Universitaires de France : 229-247.
- MARCOCCIA M. (2002 ; à paraître) – La politesse dans les forums de discussion : règles externes, manifestations linguistiques et commentaires m tacomunicatifs, In S. Stati, M. Bondi (eds.), *Dialogue Analysis 2000 (Proceedings of the IADA Conference, Bologna, 15-17 juin 2000)*, Tübingen : Niemeyer.
- MATTELART A. (2000 [1997]) – La nouvelle idéologie globalitaire, in S. Cordelier (ed.), *La mondialisation au-delà des mythes. Textes revus et mis à jour*, Paris, La Découverte (collection Essais) : 81-92.
- NITRA A. (1997) – Diasporic Websites : Ingroup and Outgroup Discourse, *Critical Studies in Mass Communication*, vol.14, n 2 : 158-161.
- NOCERA J. (1998) – [Virtual environments as spaces of symbolic construction and cultural identity: Latin American virtual communities](#), In C. Ess and F. Sudweeks (eds). *Proceedings Cultural Attitudes Towards Communication and Technology '98*, University of Sydney, Australia.
- RINALDI A. (1995) – *The Net : User Guidelines and Netiquette*, document en ligne : <http://www.fau.edu/netiquette/net>

SEONGCHEOL K. (1998) – “ Cultural Imperialism on the Internet ”, *The Edge : The E-Journal of Intercultural relations*, vol. 1-4, document en ligne : <http://www.hartli.com/biz/theedge/>

SHEA V. (1994) – *Netiquette*. San Francisco, Albion Books.

WOLTON D., JAY O. (2000) – *Internet. Petit manuel de survie*. Paris, Flammarion.

ENJEUX IDENTITAIRES: LE CAS DES PORTAILS SPÉCIALISÉS DE LA "COMMUNAUTÉ HOMOSEXUELLE".

Émilie MOREAU
CERSATES

Introduction

Depuis 1995 et avec la démocratisation croissante de l'accès au réseau Internet sont apparus peu à peu une multitude de sites thématiques. Parmi ceux-ci ont émergé des portails spécifiques visant notamment la "communauté" gay et lesbienne. Cet article, qui s'inscrit dans une réflexion plus large sur la visibilité des lesbiennes dans la presse⁵³¹, pose la question de savoir comment les concepteurs de trois portails homos ont construit leurs sites, et ce grâce à l'analyse de leurs rubriques : est-ce selon une logique de représentativité de la communauté gay et lesbienne (auquel cas ces sites seraient "calqués" sur les composantes de celle-ci), ou selon une logique de créativité propre au format (en l'occurrence le net) ? Cela permettra de comprendre comment les concepteurs structurent leur discours (et s'ils tentent de lui donner une orientation communautaire) et quelle image de la "culture homo" ils véhiculent. Nous avons choisi d'étudier 3 portails commerciaux: www.citegay.com , www.gayvox.com et www.fr.gay.com. Nous nous poserons en premier lieu la question de savoir quelles réalités le terme communauté tente de désigner. Il est en effet délicat à manier car utilisé dans l'espace public pour décrire un nombre de groupes, de pratiques, d'outils très différents (communauté virtuelle, communauté maghrébine, polonaise etc.) Nous nous intéresserons ensuite plus particulièrement au cas de la communauté homosexuelle qui reste, elle aussi, difficile à

⁵³¹ Mon sujet de thèse porte en effet sur la représentation des lesbiennes dans les presses "dominantes" et "minoritaires"(*news magazines*) en France de 1970 à 2000.

circonscire. Dans la seconde partie, nous analyserons les rubriques communes aux trois sites en prenant appui sur la notion de "communauté virtuelle". Enfin nous tenterons de définir ce qu'est la culture gay et comment elle se manifeste sur les portails.

1. Communautés et "communauté homosexuelle": des définitions impossibles?

1.1 Qu'est ce qu'une communauté ?

Si on se réfère aux définitions que l'on peut trouver notamment dans les dictionnaires est appelée communauté "tout groupe qui a des intérêts en commun", ce qui reste assez vague quant à la nature des relations qui peuvent se nouer non seulement entre ses membres mais aussi entre ceux ci et le reste de société... De nombreux auteurs ont tenté de définir ce qu'est une communauté et la notion reste assez floue: pour Giovanni Busino, c'est un "concept polysémique de grande ambiguïté (...) qui désigne tantôt une appartenance, tantôt une création, mais également l'ordre et la lutte contre l'ordre, une armée et une secte religieuse"⁵³². De plus, on ne peut parler de communauté sans se rapporter à un contexte précis puisque: "la communauté ne saurait être qualifiée à priori: professionnelle, politique, religieuse, linguistique, ethnique ou sexuelle, elle peut recouvrir une ou plusieurs de ces dimensions"⁵³³⁵³⁴. Le sentiment d'appartenance de l'individu est pour beaucoup de chercheurs un critère primordial dans l'existence de la communauté.

Plusieurs problèmes se posent donc, la communauté est avant tout un groupe social –mais pas seulement- dont les caractéristiques restent à déterminer, que ce soit de l'intérieur ou de l'extérieur: qu'est ce qui la différencie d'autres groupes tels que la tribu par exemple, qu'est ce qui fait que l'on parle de communauté à propos de tel groupe ou pratique (chat, forum), comment se manifeste un sentiment "d'appartenance" à celle ci, quelles sont les normes qui la régissent, quelle image cherche t- elle à donner d'elle même, est ce un groupe ouvert, fermé (sectes), structuré hiérarchiquement (ou pas) etc. ? Pourquoi se forme t-elle?

1.2 Le cas de la communauté homosexuelle.

⁵³² BUSINO, Giovanni. *Critiques du savoir sociologique*. Paris: PUF, 1993. Chap. 6 Qu'est ce qu'une communauté selon les sociologues ? L'auteur réexamine le concept de communauté à la lumière de différents auteurs (Tönnies, Parsons, Alberoni...)

⁵³³ GOUËSET Vincent, HOFFMAN, Odile. Communautés, communautarisme. Un concept qui semble poser problème dans la géographie française. *ESO*, n°17, mars 2002.

⁵³⁴ Ce à quoi on peut ajouter que celle ci se matérialise sous différentes formes: réunion physique, "virtuelle"...

Prenons le cas de groupes stigmatisés: la communauté devient pour les personnes exclues un rempart contre l'agressivité, le rejet et permet d'opérer un renversement des valeurs, de lutter contre la domination, les hiérarchisations à l'œuvre dans la société par le biais du regroupement. Pour asseoir son identité, il devient primordial de se différencier afin d'affirmer une image positive de soi⁵³⁵. La question se pose donc de manière sensible quand on parle de pratiques non valorisées socialement en l'occurrence de la "communauté homosexuelle". Seulement, peut-on parler de communauté quand on pense à la diversité des manières de vivre son homosexualité, que ce soit l'implication ou pas dans une association, les sorties dans le milieu (bars, boîtes), la conception du couple (couple "libre", stable, voulant des enfants...)? Pour Didier Eribon "Ce que l'on appelle la "communauté" est une réalité très floue, impossible à circonscrire et à définir. Ce n'est rien d'autre, au fond, que la somme, jamais définitive, des comportements, des actions, des écrits, des paroles, etc., de tout un ensemble de gens très différents les uns des autres⁵³⁶. On trouve cependant cette expression dans de nombreux types de médias (télévision, presse) sans que celle-ci soit interrogée -ou rarement. Mais on se rend compte, en analysant l'emploi de la formule, qu'elle désigne des personnes engagées dans la lutte pour la reconnaissance des droits des gays et des lesbiennes et différents acteurs sociaux impliqués dans divers domaines (commerçants gays, patrons de clubs, de bars...). Prenons un exemple tiré de *L'Express* du 26 juillet 1996⁵³⁷: "Ainsi la pharmacie du Village remplit-elle un rôle majeur dans la communauté". Ici la communauté est vue à la fois d'un point de vue social et géographique puisqu'il est question du quartier du Marais à Paris et de la compétence des pharmaciens, habitués à recevoir une clientèle séropositive. Un autre exemple représentatif de cette tendance à la simplification issue du *Point*: "Dans la course aux voix de la communauté homosexuelle, le candidat PS Bertrand Delanoë part avec un évident avantage⁵³⁸". Cette désignation, réductrice et simplificatrice, est pratique pour rendre compte de phénomènes complexes. Mais tous les homos ne vivent pas de la même manière, n'ont pas les mêmes buts, ne défendent pas les mêmes droits, n'ont pas la même couleur de peau, le même âge et n'appartiennent pas aux mêmes "couches" sociales. La communauté homosexuelle est un idéal. Idéal de cohésion, d'unification. Si on

⁵³⁵ Pour reprendre les termes de Vincent de Gaulejac (DE GAULEJAC, Vincent. Les dégâts du changement. In RUANO-BORBALAN, Jean-Claude. *L'identité*. Auxerre: Sciences Humaines Editions, 1998.p.74): "La honte est un sentiment qui s'enracine dans les normes sociales. Elle est liée à la place que l'on occupe dans une communauté sociale où il existe des dominés et des dominants." Dans le cas des homosexuels, la honte éprouvée par le biais de la stigmatisation hétérosexuelle se transforme dans les années 70 en fierté par l'impulsion du regroupement et des mouvements associatifs. La *Gay Pride* (fierté) étant la manifestation la plus visible et médiatisée de cette auto réévaluation positive opérée par les gays et les lesbiennes (et plus... du moins dans les termes puisque la manifestation a été rebaptisée en 2002 Marche des Fiertés lesbiennes, gay, bis et trans.)

⁵³⁶ ERIBON, Didier. *Papiers d'identité*. Paris: Fayard, 2000.

⁵³⁷ GRALLET, Guillaume. Marais: le business gay, *L'Express*, 25 juillet 1996, n°2351.

⁵³⁸ La drague du vote gay. *Le Point*, 1^{er} décembre 2000, n°1472.

prend en compte la multitude de personnes ayant des pratiques sexuelles et/ou amoureuses de type homosexuel suffisamment différenciées, on peut difficilement affirmer qu'il existe une communauté homosexuelle. Vouloir réduire X millions de personnes à une communauté n'a pas plus de sens que de parler de communauté hétérosexuelle. Il y a un milieu homo, mais il semble difficile de pouvoir parler de communauté car même à l'intérieur du milieu associatif, de nombreuses dissensions existent. La communauté homo peut être considérée comme un groupe composé de personnes différentes mais impliquées (militantes au sein des associations, patrons de bars etc.) et celles-ci n'ont pas toutes les mêmes priorités et ne partagent pas les mêmes idées. Prenons un exemple: le Pacs ainsi que l'idée de mariage, mais aussi de procréation, ne font pas l'unanimité chez les homos, certains ne voulant pas d'une assimilation qu'ils associent à un ordre hétérosexuel jugé dépassé, normatif ou inadapté à leur choix de vie. Ce que résume Léo Bersani⁵³⁹ de la manière suivante: "On a quelquefois l'impression que les gays et lesbiennes n'arrivent plus à imaginer d'activité politique plus excitante que de démontrer qu'ils peuvent être de bons soldats, de bons prêtres ou de bons parents". L'idée d'élever des enfants est également loin de faire l'unanimité chez les homos.

La communauté homosexuelle n'existe que par la revendication de son existence par un certain nombre de personnes qui ont besoin d'inscrire leur action dans une collectivité et par la désignation extérieure d'acteurs sociaux ciblés (en grande partie les journalistes). De plus, ce que les médias entendent par "communauté homosexuelle" recouvre une réalité particulière et stéréotypée: une lesbienne noire d'une quarantaine d'années issue des banlieues de n'importe quelle ville de France a peu de chance de se sentir intégrée à une pseudo communauté qui est de toute manière masculine, jeune, blanche et aisée, si on considère celle-ci comme étant le milieu homo (bars, boîtes, boutiques etc.) et les personnes qui la composent⁵⁴⁰. Pour donner des éléments de comparaison, il semble plus approprié d'utiliser le terme de communauté quand on parle de personnes immigrées. Par exemple, les Russes vivant en France ont une langue, une culture commune incluant des pratiques culinaires, des références artistiques, politiques qui leur préexistent. Toute culture s'intériorise et s'apprend.

⁵³⁹ BERSANI, Léo. *Trahisons gaies*. In ERIBON, Didier. *Les études gays et lesbiennes*. Paris: Centre Georges Pompidou, BPI, 1998.

⁵⁴⁰ Pour Marie Hélène Bourcier, "l'identité gaie [est] devenue elle aussi hégémonique, normative et excluante" et relègue aux marges "les identités plus *queers* qu'homosexuelles ou gaies: SM, folles, latinos, trans et autres minorités dont les lesbiennes". BOURCIER, Marie-Hélène. *Queer Mov/mements. Mouvements*, mars-avril 2002, N°20.

Dans le même ordre d'idée, citons également un extrait de Beurs, bears, punks: ces minorités qui dérangent. *360°*, juillet-août 2002, n°24. "Elle [la communauté] a ses figures mythiques, ses spécialités langagières, sa presse particulière, on théorise sur ses comportements, elle génère des artistes, enrichit ses archives. Peu à peu légitimée, elle fait son coming out à l'extérieur, jusque dans les sphères du pouvoir. Mais à l'intérieur, elle établit progressivement ses propres normes. En figeant ainsi des modes de vie, elle place en marge tous/tes ceux/elles qui ne se reconnaissent pas dans une culture qui devient "de masse".

C'est également le cas de la culture gay (si l'on accepte cette idée de culture spécifique), mais elle correspond plus à un groupe d'appartenance qu'à un groupe de référence. C'est une culture que l'on choisit, que l'on revendique, soit parce que l'on se sent proche des personnes qui la créent et l'ont créée, de leurs œuvres, leur sensibilité, soit parce que l'on veut se différencier des hétérosexuels et de la culture *straight* (dominante) et renforcer ainsi son appartenance à cette "communauté". Nous reviendrons plus loin sur cette question de culture gay.

Tenter de définir ce que peut être une communauté est donc complexe, puisque les éléments constitutifs de celles-ci (forme, nombre de membres etc.) diffèrent de l'une à l'autre. C'est notamment le cas des communautés virtuelles.

2. Sites homos et communauté: reproduction de la "réalité" ou espace de création identitaire?

2.1 Internet et les communautés virtuelles.

En effet, qu'en est-il des communautés sur Internet? Les discours utopiques autour du village global, de la réconciliation et du rapprochement des cultures ont engendré une prolifération du terme communauté, celui-ci étant appliqué à des groupes, des outils (chats, forums), des pratiques (sport, religion...). Le terme de communauté a donc des acceptions multiples dont cette prolifération numérique est l'actualisation la plus récente. Sur le Web, on remarque que tous les domaines de la vie privée et publique sont représentés: en effet quand on regarde des portails/annuaires tels que Yahoo ou Lycos on s'aperçoit des nombreuses sous-divisions et ramifications créées pour classer les sites de manière thématique. L'espace discursif se trouve ainsi fragmenté en fonction de centres d'intérêts présumés. Certains auteurs parlent ainsi de communautés virtuelles comme Howard Rheingold qui les définit de la manière suivante:

Les communautés virtuelles sont des regroupements socioculturels qui émergent du réseau lorsqu'un nombre suffisant d'individus participent à ces discussions publiques pendant assez de temps en y mettant suffisamment de cœur pour que des réseaux de relations humaines se tissent au sein du cyberspace⁵⁴¹.

⁵⁴¹ RHEINGOLD, Howard. *Les communautés virtuelles*. Paris: Addison-Wesley France, coll. Mutations technologiques, 1995.

Cette définition est cependant discutable car imprécise. Comme le fait remarquer Michel Marcoccia, "Rheingold fait ressortir les composantes indispensables pour qu'il y ait communauté virtuelle: plusieurs individus, des rapports sociaux, un intérêt face au groupe, le tout s'inscrivant dans une dynamique temporelle. Mais cette définition reste extrêmement floue: que signifient "*nombre suffisant*", "*assez de temps*" ? Enfin quels types de comportement ou de sentiment sont caractérisés par l'expression "*mettre suffisamment de cœur*"⁵⁴²"

Ces communautés "virtuelles" peuvent s'actualiser dans la "réalité", les personnes se rencontrant alors physiquement. Il serait illusoire de penser qu'il existe d'une part une vie sur le réseau et une vie "réelle" qui seraient dissociées. Les personnes peuvent, cependant, il est vrai, ne jamais se rencontrer mais sur les sites étudiés ici, c'est plutôt le contraire qui est envisagé, les rencontres sexuelles étant l'une des raisons du succès de ce type de sites (comme l'a pu être le Minitel dans les années 80). Il faudrait mener une analyse plus poussée des échanges contenus dans les forums et chats (à l'aide d'entretiens de participants réguliers et occasionnels) afin de déterminer quelles sont les relations qui se nouent entre les membres, que ce soit à l'intérieur du réseau et hors de celui-ci. Dans notre cas nous sommes confrontés à des sites hybrides, qui ne sont pas seulement constitués d'espaces d'écriture destinés aux internautes, mais qui sont aussi des sources d'informations.

2. 2.2. Analyse des rubriques

2.2.1 Rubriques communes

Les trois sites étudiés sont www.citegay.com, www.gayvox.com et www.gay.com. Il est intéressant de constater que le référencement de ces sites dans deux portails très populaires fait intervenir le mot clé communauté. Sur www.yahoo.fr on trouve la progression suivante: Accueil>société>cultures et communautés>homosexuels et bisexuels (cette dernière rubrique comportant des catégories comme troisième âge, végétariens, jeunes, anciens combattants)>actualité et médias.

⁵⁴² MARCOCCIA, Michel. "Les communautés en ligne comme communautés de paroles, Journée d'études "Internet, jeu et socialisation" 5 et 6 décembre 2002, Paris, consulté sur Internet: <http://www.get-telecom.fr/colloque-jeu/Actes-Marcoccia.pdf>

Sur www.lycos.fr deux des sites étudiés (sauf gayvox) sont référencés comme tel : Accueil>Institutions, société>mouvements sociaux, revendications (qui comporte des rubriques comme exclusion et précarité, sans-papiers et racisme etc.)>communauté homosexuelle>annuaires et portails. La dimension revendicative, associative (donc politique) est dans le second cas plus marquée alors qu'en ce qui concerne *Yahoo* les homosexuels sont considérés comme un groupe culturel. On remarque également qu'il y a plusieurs entrées possibles: on a par exemple la possibilité de passer par la rubrique charme sur *Lycos*, les homos étant alors désignés par gays et lesbiennes. Il est vrai que l'aspect drague et rencontre est très important dans ces sites. Regardons de plus près le tableau situé sur les pages suivantes. Les rubriques des trois sites y sont répertoriées.

	www.citegay.com	www.gayvox.com	www.fr.gay.com
Message de la barre du navigateur (I.Explorer)	S'informer, sur citegay.com	Gayvox.com: "la référence Gay et lesbienne". Rencontres gay- chat gay- chat lesbien-dial gay	Gay.com France
Logo	 543	 544	 545

⁵⁴³ Le logo est assez sobre, comparé aux deux autres. De plus le rose, couleur très largement associée aux gays et lesbiennes est ici "atténué" (vieux rose).

⁵⁴⁴ Le logo reprend le classique jeu de mot reposant sur l'homophonie entre gay et gai en nous proposant un smiley aux couleurs du Rainbow flag, drapeau emblème des gays et lesbiennes.

⁵⁴⁵ L'aspect le plus intéressant de ce logo est le lien qui s'opère entre les trois personnages, et ce par le réseau. Le sous entendu étant bien sûr: vous ne serez plus seul(e) en fréquentant gay.com.

Catégories principales d'information	<p>Accueil Actualités:</p> <p>Les actualités Gays & lesbiennes du jour</p> <p>Les Associations ont la parole!</p> <p>Les Actualités "People" du jour...</p> <p>Les Actualités "A la Une" du jour...</p> <p>Interactif:</p> <p>Chat ("Dial gay": dial H et dial F)</p> <p>GayAnnonces</p> <p>Mes pics</p> <p>Entre garçons</p> <p>Entre filles</p> <p>Newsgroups [francophones]</p> <p>Hotline. Aide</p> <p>Services:</p> <p>Crédit personnel SBE-Citégay</p> <p>Mes services: notre hotline, nos toubibs, notre avocat, notre notaire, notre astrologue.</p> <p>Mes droits</p> <p>Gayrama Le panorama de vos établissements Gays</p>	<p>Home: Edito, News, Dossiers, Gay Culture, Gay Guide, Gay Sortie, Club Gayvox Privilèges, Gay Quotidien, Gay Studies, Gay Santé.</p> <p>Agenda: sélection de soirées du jour et à venir</p> <p>Guide: Adresses de bars, de saunas, de clubs, discothèques, associations, boutiques de vêtements etc. en France et en Belgique</p> <p>Galerie: photos professionnelles et amateurs softs.</p> <p>Rencontres: Recherche simple, recherche avancée, recherche par pseudo, derniers inscrits, + populaires.</p> <p>Forums: différents salons sont disponibles: Bavardage, entre filles, entre garçons, Jeunes ados, Bisexuel(le)s, Transsexuel(les), Parents/ familles, Associations, Sorties/Voyages/ Spectacles, Forme et santé, coming out, Vie gay, Généralités, Social et Droits</p> <p>Liens: (de nombreux thèmes et sous divisions): Actualités&Médias; Associations; Bisexuels; Divertissements/services; Filles; Internet; Pages perso; Santé; Sites adultes gratuits; Sites adultes payants.</p> <p>Mon gayvox: permet de devenir membre, "de la communauté gayvox" et de bénéficier de certains services (créer une page perso par exemple).</p>	<p>Home: Société-politique, loisirs-multimédia, gay.com shopping, dernières actus, liste des canaux</p> <p>Société: Faits divers, Homophobie, Insolite, People, Politique.</p> <p>Culture: Cinéma, Festivals, Livres, Musique, Spectacles, Télévision</p> <p>Entre nous: Associations, Bisexuel(e)s, Famille&Amis, Filles, Garçons, Jeunes, Parents gays, Transsexuel(e)s.</p> <p>Loisirs: Multimédia, Pride, Sorties, Voyages</p> <p>Santé: Forme, HIV-SIDA, Sport.</p> <p>Sexe: Sexe Filles, Sexe Mecs</p> <p>Témoignages: Amour, Coming-out, Drague, Homophobie, Vie Gay</p> <p>Vie quotidienne: Argent, Assurances, Boulot, Cuisine, Relations, Tendances</p> <p>Connect now: Chat, Messenger,</p>
--------------------------------------	--	---	--

Désignation des hommes	Gay(s) Garçon(s)	Gay(s)	Gay(s) Mecs Garçons
Désignation des femmes	Lesbienne(s) Fille(s)	Lesbienne(s) Filles	Filles

Regardons plus précisément les rubriques communes aux trois sites:

- En premier lieu, des rubriques actualités accessibles en première page (home).
- Les trois sites ont également en commun le fait de proposer des "espaces" de rencontres: chats, forums. Nous avons évoqué plus haut l'idée de communauté virtuelle. Pour Jean François Marcotte, celle ci "prend vie grâce à des interactions sociales, la formation de langages particuliers⁵⁴⁶, le développement de valeurs et l'émergence d'un système de relations complexes⁵⁴⁷". Une analyse de contenu des espaces publics de discussions permettrait de mettre en avant les singularités des sites gays et la nature des relations interpersonnelles qui peuvent apparaître au-delà des simples catégorisations, sexe, amour, amitiés, autres⁵⁴⁸. Les portails étudiés ici constituent une multitude d'espaces communs dématérialisés (au sens territorial, physique) reconfigurables à l'infini par l'implication des usagers (dans le temps par exemple), les relations qu'ils créent entre eux et le rapport qu'ils entretiennent avec les catégorisations. En effet rien n'empêche une personne hétérosexuelle d'aller échanger des messages avec des transsexuel(le)s. Pourtant, cela ne changera rien aux rubriques du site.
- Les sites proposent également des rubriques plus "sérieuses". Les associations, qui constituent le terreau de la "communauté", sont largement représentées (sous différentes formes: communiqués, liens, adresses, forums...). Pour beaucoup de personnes (cela devient un lieu commun chez les journalistes), la communauté homosexuelle française s'est (re)constituée dans les années 80 grâce aux associations de lutte contre le sida.

⁵⁴⁶ Les portails gays reprennent un vocabulaire spécifique aujourd'hui "démocratisé" (notamment par les journalistes : coming out, homophobie, homoparentalité etc.)

⁵⁴⁷ Marcotte, Jean-François. "Communautés virtuelles: la formation et le maintien des groupes sur Internet" *Esprit critique*, vol. 03 no.10, octobre 2001, consulté sur Internet: <http://www.espritcritique.org>

⁵⁴⁸ Notons également que l'on trouve des galeries de photos sur les trois sites.

- De fait, le sida, les MST, la prévention en général tiennent une place importante sur ces portails: l'internaute peut poser des questions à des médecins (citegay), échanger des messages avec d'autres internautes sur des forums (gayvox), s'informer (gay.com).
- Les homos ont conquis des droits durant ces trente dernières années (abrogation en 1981 de l'article du code pénal criminalisant les relations entre homos majeurs et de moins de quinze ans alors que ce n'était pas le cas pour les hétéros, promulgation du Pacs en 1999...). Cependant de nombreux problèmes apparaissent dans la vie quotidienne: injures, discriminations sur les lieux de travail, lors de la recherche d'un appartement... Les sites prennent en compte ces problèmes (notamment par le biais de rubriques "homophobie") en proposant des rubriques spécialisées qui tranchent avec certains contenus plus "légers" (shopping, sorties...). La forme varie également: question à des spécialistes (avocats, notaires sur citegay), forum "social et droits" sur gayvox, dossiers juridiques (gays.com).

D'autres rubriques sont communes à deux sites:

- On trouve par exemple une partie shopping sur gayvox et gay.com. Ceci est intéressant car les homos sont supposés avoir un pouvoir d'achat élevé, (cible appelée aux Etats Unis *Double Income no kids*: double revenu pas d'enfants). Ce qui est loin de concerner tous les homos: tous ne vivent pas en couple, tous les couples ne perçoivent pas deux salaires ou n'ont pas des revenus élevés et peuvent très bien élever des enfants qu'ils ont eus d'une précédente union ou qu'ils ont eu "avec" leur compagnon ou compagne. A nouveau, cela correspond à une certaine image des homos, aisés et aimant sortir souvent.
- On peut également citer la rubrique liens, incontournable sur la plupart des sites.

2.2.2. L'enjeu des mots : gouines, pédés, gays, bis, lesbiennes, queer... ?

Les processus d'auto-désignation mis en œuvre dans ces sites sont primordiaux⁵⁴⁹. Aux termes homos, homosexualité⁵⁵⁰ trop connotés médecine⁵⁵¹, psychiatrie et répression sont préférés des mots plus récents représentant les changements sociaux (et identitaires) survenus dans la condition sociale des homosexuels durant ces trente dernières années. C'est le cas du mot gay⁵⁵², dont on perçoit déjà l'importance dans les titres des sites (citégay, gayvox, gay). Les femmes sont désignées par le terme lesbienne dans les deux premiers sites, le mot gay n'ayant pas d'équivalent féminin et n'étant pas utilisé pour les nommer. On trouve dans gay.com les mots "garçons", "mecs" et les mots "filles" ainsi que le terme "jeunes" qui connotent une certaine prise de la segmentation possible des publics. En observant les titres des rubriques, on remarque sur deux des sites une "gayisation" de ceux-ci: par exemple sur citégay les annonces deviennent des gayannonces et la rubrique santé de gayvox se transforme en gaysanté, sur gay.com, une radio est nommée gayfluence. On a donc une actualisation des mots "classiques" destinée à marquer la différence et spécificité des gays et lesbiennes et l'appartenance à autre chose que la « normalité » de l'hétérosexualité. Mais on remarque également que les sites ne sont pas adressés aux seuls gays et lesbiennes. Par exemple sur le site www.gay.com on trouve une rubrique intitulée entre nous qui, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ne concerne pas les seuls gays et lesbiennes. Le site élargit ainsi son audience à l'ensemble des personnes ayant une sexualité (au sens large) non hétérosexuelle, non dominante: les bisexuels et transsexuels des deux sexes. Même les parents gays ("homoparents"), la famille et les amis des personnes ciblées à la base par le site sont représentés. Pour chacune des sous rubriques, le texte mélange des récits d'expériences⁵⁵³ et d'infos relatés par les "journalistes" du site. Il y a donc une prise en compte dans le texte et les titres des différents groupes ayant une sexualité (au sens large) non *straight* (non hétéro). Donc quelque part si communauté il y a, celle-ci

⁵⁴⁹ Ne sont pris ici en compte que les titres des rubriques (cf. tableau)

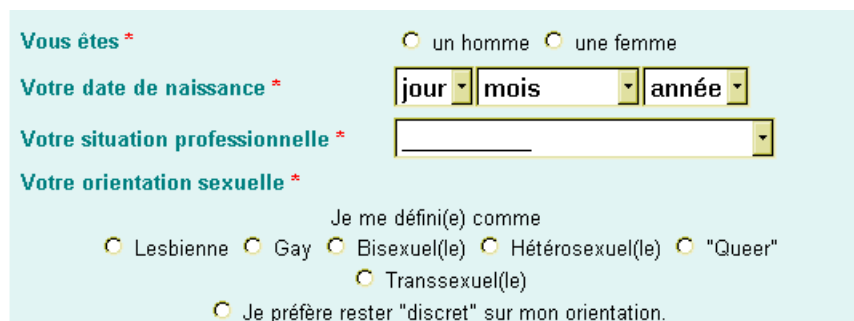
⁵⁵⁰ Le mot a été inventé au XIX^{ème} siècle par un médecin hongrois du nom de Benkert.

⁵⁵¹ Voir à ce sujet FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité, tome I: la volonté de savoir*. Paris: Gallimard, 1976. p.59: "Il ne faut pas oublier que la catégorie psychologique, psychiatrique, médicale de l'homosexualité s'est constituée du jour où on l'a caractérisée –le fameux article de Westphal en 1870, sur les "sensations sexuelles contraires" peut valoir comme date de naissance –moins par un type de relations sexuelles que par une certaine qualité de la sensibilité sexuelle, une certaine manière d'invertir en soi-même le masculin et le féminin. [...] Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce.

⁵⁵² L'usage du terme gay se généralise dans les années 70 aux Etats Unis. A l'origine mixte, il s'applique de plus en plus aux hommes (avec un emploi presque exclusivement masculin aujourd'hui) beaucoup de femmes préférant le terme de lesbiennes (ou butch, gouine...), marquant ainsi une identité spécifique.

⁵⁵³ L'originalité de ce site réside dans le fait qu'il est en grande partie basé sur le témoignage. Les internautes racontent leurs expériences (*coming out*, première fois, problèmes de couples, sexuels etc.), cette mise en commun étant censée dans une certaine mesure apporter des réponses à d'autres personnes, les aider et renforcer leur identité.

est vue au sens large par les concepteurs des sites qui prennent en compte un éventail assez large de sexualités⁵⁵⁴. Sur Gayvox, on trouve des rubriques un type de rubriquage similaire mais sous forme de forum. De plus, il y a également un formulaire d'inscription à la "communauté" gayvox, qui prend en compte différentes identités, comme on le voit ci dessous⁵⁵⁵:



Vous êtes * un homme une femme

Votre date de naissance * jour mois année

Votre situation professionnelle *

Votre orientation sexuelle *

Je me défini(e) comme

Lesbienne Gay Bisexuel(le) Hétérosexuel(le) "Queer"

Transsexuel(le)

Je préfère rester "discret" sur mon orientation.

Cela apparaît cependant comme antinomique car les options proposées peuvent à la fois constituer des identités et des orientations sexuelles. Mais l'orientation et l'identité peuvent aussi être dissociées, certaines personnes se définissant comme hétérosexuelle et couchant à l'occasion avec des personnes de leur sexe.

3 . A la recherche de la culture gay...

Ces portails marquent une réelle spécificité car il y a une adaptation des contenus aux besoins présumés des utilisateurs des sites qui sont une cible particulière, notamment en ce qui concerne le sida. On peut également parler de déclinaison de ce que l'on peut trouver sur des portails "classiques" (Voilà, Yahoo...) comme les petites annonces emploi réservées dans les sites étudiés à des personnes gays. Les choix éditoriaux s'orientent vers ce qui est susceptible d'intéresser les gays, lesbiennes etc. et qui marquent donc une culture commune. Sur le site gayvox.com une sélection de liens donne une idée de ce que peut être la « culture gay », qui est une construction, une agglomération de goûts

⁵⁵⁴ Il faut cependant relativiser cette affirmation puisque la cible reste les gays et les lesbiennes (dans une moindre mesure...).

⁵⁵⁵ Notons que le mot homosexuel est ici "banni" comme nous le disions plus haut.

communs (théâtre, cinéma), de produits (au sens très large: livres, films, vêtements...) censés plaire aux homos et correspondre à leur sensibilité et leur différence. C'est aussi un marché rentable et les sites étudiés sont clairement commerciaux (liens vers des sites pornographiques payants par exemple). A propos d'un lien concernant www.adventice.com, on peut lire : " Excellent site web consacré à la culture gay. Une boutique en ligne très complète vous propose livres, C.D., DVD, objet déco etc.". La culture gay est ici composée d'éléments variés...et aussi à vendre. Parler de culture gay pose les mêmes problèmes de définition que pour la communauté homosexuelle : est- ce –en prenant l'exemple de la littérature- un ensemble d'œuvres écrites par des homos pour des homos (ou un public *gay friendly*) avec des personnages homos ou ayant une sensibilité homo...? Finalement on peut dire que s'il existe une culture gay (celle présentée dans les sites, du moins), elle est en grande partie constituée par les éléments divers qui constituent le milieu homo (bars, boîtes, associations, saunas etc.) : les musiques que les gays écoutent, les vêtements qu'ils portent, les livres qu'ils lisent etc., tout un ensemble d'éléments valorisés par les détenteurs d'une parole légitime concernant les gays et les lesbiennes⁵⁵⁶ et que l'on retrouve sur les sites, qui sont une déclinaison, un condensé, une actualisation. La culture gay (mais il serait plus pertinent de parler des cultures gays, lesbiennes, bi, trans.) inclut également -et devrait plus encore inclure dans une version idéalisée- la mémoire de ses acteurs sociaux, anonymes ou pas. Ces discours sont cependant -dans les sites, la culture dominante mais aussi la recherche- rarement mis en valeur, au détriment de traces constituées de regards hétérosexuels (archives, fictions⁵⁵⁷...) et de positions plus ou moins normatives.

Conclusion

⁵⁵⁶ Les lesbiennes ont une place minoritaire dans la "culture homosexuelle" si on considère celle ci d'un point de vue commercial. La question de la "cohabitation" gays/lesbiennes se pose aussi au niveau militant et ce depuis une trentaine d'années. Voir à ce sujet Le TALEC JEAN-YVES. L'éveil d'une nouvelle "conscience gaie". Liens entre la problématique proféministe et la question gaie. In WELZER-LANG DANIEL. *Nouvelles approches des hommes et du masculin*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, 2000. p.141-162.

⁵⁵⁷ Voir à ce propos JACQUES, Jean-Pierre. *Les malheurs de Sapho*. Paris: Grasset, 1981. Dans cet essai l'auteur montre quelles sont les images des lesbiennes véhiculées par les hommes hétérosexuels dans les fictions et la presse en France de 1830 à 1914.

On ne peut que constater, malgré la diversité apparente des rubriques, informations et thèmes abordés, la forte prédominance masculine⁵⁵⁸, que l'on remarque également au niveau des photographies (hommes s'embrassant, enlacés), des publicités (pour des slips par exemple), du nombre de témoignages, de photos dans les galeries etc. L'homme étant finalement toujours la norme, le point de référence ultime. Les éléments que nous avons évoqués permettent d'esquisser une image du public ciblé (ou fantasmé): masculin, majoritairement blanc, jeune, aisé, qui sort beaucoup, consomme des "produits culturels" (DVD, livres liés en partie ou non à la vie des gays et des lesbiennes), aime draguer, rencontrer des gens (le nombre d'inscrit permet d'affirmer que l'espace rencontre est un attrait important de ces sites), se préoccupe de sa santé (ou pas justement, c'est pour cela qu'il y a un travail de prévention qui est systématiquement fait, pour les 3 sites). Cette image correspond aux stéréotypes véhiculés par la presse "dominante" (et par le milieu homo...) et pose la question de savoir dans quelle mesure il est possible de dépasser les images figées⁵⁵⁹ pour créer des espaces plus ouverts, qui au-delà de l'idée de communauté, permettraient à chacun d'exprimer ses particularités, ses identités.

Émilie MOREAU
CERSATES
Université de Lille 3
emilie.moreau@univ-lille3.fr

⁵⁵⁸ La sous représentation des lesbiennes est une réalité, que ce soit au niveau de la participation beaucoup moins importante des filles aux forums, chats etc., du nombre de rubriques, pubs etc. qui leurs sont consacrées.

⁵⁵⁹ Les théories *queer* (mot qui signifie à la fois bizarre et pédale en anglais et qui n'est pas seulement un courant théorique) tentent de lutter contre la production de nouvelles normes et par la même de nouvelles discriminations. Repenser les catégories (hétéro/homo/bi...) et la traditionnelle bipartition des genres (masculin/féminin) doit permettre d'éviter la fixation identitaire et l'uniformisation. Le but est de décloisonner des identités plus ou moins figées sans pour autant les dissoudre complètement mais plutôt les réinventer constamment (garder une certaine spécificité, des espaces de marginalité et d'autonomie, de création et créativité).

BIBLIOGRAPHIE:

Essais:

BUSINO, Giovanni, *Critiques du savoir sociologique*. Paris: PUF, 1993.

DE GAULEJAC, Vincent. Les dégâts du changement. In RUANO-BORBALAN, Jean-Claude. *L'identité*. Auxerre: Sciences Humaines Editions, 1998.

ERIBON, Didier. *Papiers d'identité*. Paris: Fayard, 2000.

FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité, tome I: la volonté de savoir*. Paris: Gallimard, 1976.

JACQUES, Jean-Pierre. *Les malheurs de Sapho*. Paris: Grasset, 1981.

Le TALEC Jean-Yves. L'éveil d'une nouvelle "conscience gaie". Liens entre la problématique proféministe et la question gaie. In WELZER-LANG, Daniel. *Nouvelles approches des hommes et du masculin*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, 2000.

RHEINGOLD, Howard. *Les communautés virtuelles*. Paris: Addison-Wesley France, coll. Mutations technologiques, 1995.

Revue:

BOURCIER, Marie-Hélène. *Queer Mov/ments. Mouvements*, mars-avril 2002, N°20.

GOUËSET Vincent, HOFFMAN, Odile. Communautés, communautarisme. Un concept qui semble poser problème dans la géographie française. *ESO*, n°17, mars 2002.

ROUSSEL, Yves. Le mouvement homosexuel français face aux stratégies identitaires. *Les Temps Modernes*, mai-juin 1995.

Articles consultés sur Internet:

MARCOCCIA, Michel. "Les communautés en ligne comme communautés de paroles, Journée d'études "Internet, jeu et socialisation" 5 et 6 décembre 2002, Paris, consulté sur Internet: <http://www.get-telecom.fr/colloque-jeu/Actes-Marcoccia.pdf>

MARCOTTE, Jean-François. "Communautés virtuelles: la formation et le maintien des groupes sur Internet" *Esprit critique*, vol. 03 no.10, octobre 2001, consulté sur Internet: <http://www.espritcritique.org>

Magazines:

A une époque où l'interprétation comme interrogation épistémologique est au centre du débat intellectuel, on ne peut se soustraire aux questions que suscite les bouleversements de l'informatique. Il ne s'agit certes pas de succomber à quelque impératif technologique, mais bien de prendre la mesure des mutations épistémologiques qui s'opèrent via l'ordinateur. Alors que toutes théories de l'interprétation depuis Aristote s'interrogeaient sur le rôle respectif ou la dialectique de l'*intentio operis* et de l'*intentio lectoris*, un dispositif comme *HB* fait apparaître un moyen terme qui pourrait être dénommé, avec une pointe de provocation, l'*intentio* hypertextuelle. Celle-ci ne propose, à proprement parler, aucune interprétation puisqu'elle reste dépendante des énoncés que le ou les lecteurs-scripteurs soumettent. Elle possède néanmoins une indéniable capacité à fabriquer des chaînes signifiantes inédites et imprévisibles. En effet, les liens et la dynamique interprétative qu'elle orchestre reposent d'une part sur la réunion aléatoire et paradigmatique d'énoncés venus d'horizons différents, habités par une *intention propre*, et, d'autre part, restent assez largement dépendante de l'activité lectorielle, c'est-à-dire des parcours que le visiteur choisit d'emprunter. Elle ne propose donc pas UN Sens, mais elle induit des circulations qui offrent autant de sens possibles. En ce sens, parce qu'il n'est pas subjectivement orienté ou, tout au moins, pas dirigé par une subjectivité unique, un dispositif comme *HB* pourrait constituer une machine à mettre en évidence les stratégies sémiotiques du texte. Au terme de ce passage par la machine, l'intelligence collective peut engendrer le chaos et l'illisible ou, au contraire, accoucher d'un sens nouveau. Cette ambivalence de la critique hypertextuelle, que l'on retrouve dans l'hypertexte de fiction, est source de toutes les craintes évoquées plus haut ou de tous les espoirs. Aussi doit-on se montrer prudent à l'égard de cette fascinante ambivalence en veillant, et là réside la difficulté, à concevoir des hypertextes suffisamment encadrés et adressés à des contributeurs suffisamment avertis pour que la critique hypertextuelle ne soit pas perçue comme un champ de liberté absolue où l'on peut tout dire, sans chercher à confronter ses hypothèses à la structure et au fonctionnement du texte. On céderait alors à d'autres vertiges, ceux d'une critique pragmatique radicale qui refuse la notion d'interprétation au profit de celle d'*usage* du texte⁵⁶⁰. Là serait peut-être la véritable négation de l'acte critique.

560

Alexandre PÉRAUD,

Equipe *Modernités*,

Université Michel de Montaigne – Bordeaux III

alexandre.peraud@ac-bordeaux.fr

Bailly Cécile. Beurs, bears, punks: ces minorités qui dérangent. *360°*, juillet-août 2002, n°24.

La drague du vote gay, *Le Point*, 1^{er} décembre 2000, n°1472.

GRALLET, Guillaume. Marais: le business gay. *L'Express*, 25 juillet 1996, n° 2351.

Sites:

<http://www.citegay.com>

<http://www.fr.gay.com>

<http://www.gayvox.com>

ÉCRIRE L'INTIME À LA FACE DU MONDE.

Michel MOATTI
Université de Montpellier 3

Le secret et sa sœur fanatique, l'intimité apparaissent, depuis des millénaires dans la “vraie vie” des hommes, comme fortement indexés aux pratiques et activités de certaines communautés réduites, tribus ou groupuscules qui abondent, aussi, et de bien des manières, au sein des vies rêvées sur Internet. Le secret et l'intime ont donc été tout naturellement du voyage qu'a induit cette mutation technologique, et leur présence, polymorphe, se détecte à différents endroits et selon différentes façons dans l'univers cybernétique.

Tenter d'associer l'écriture sur le réseau mondial de communication Internet et la notion de secret peut toutefois sembler ressortir du paradoxe. Le système de l'e.mail, qui propose une enclave d'intimité épistolaire dans un macrocosme tout entier voué à l'expression publique, voire qui courtise parfois l'exhibitionnisme le plus débridé, donne pourtant un premier échantillon de cette ambivalence que sait produire le réseau des réseaux. De même, les “pages persos” où cohabitent l'exposition publique la plus achevée et des récits des plus intimes participent de cette étrangeté.

Mais ce double constat n'explique guère comment le secret, cette impeccable “machine” à séparer, à dissimuler, à renfermer, peut coexister avec un réseau qu'il faut bien considérer aujourd'hui comme l'outil ultime de reliance, symbole même de transparence universelle et de mise en évidence globale

Rendre l'un exclusif de l'autre serait pourtant aller vite en besogne. Et feindre d'ignorer qu'il y a indiscutablement, dès que l'on cesse de regarder Internet comme un simple objet technologique, une indiscutable part d'ombre dans les replis cybernétiques qu'il invente. Et surtout, qu'il existe “une subtile dialectique entre le montrer et le cacher⁵⁶¹”, et donc entre le montré et le caché. “Une ostentation manifeste peut-être le plus sûr moyen de n'être point découvert”, poursuit Michel Maffesoli en rappelant le principe de *La Lettre volée* d'Edgar Poe, mise en évidence et pourtant, invisible sans doute d'être trop là...

⁵⁶¹ Michel Maffesoli, *Le temps des tribus*, La Table Ronde, Paris, 1988, page 165.

Sur Internet, l'anonymat est, sinon permanent et obligé, du moins possible et assez facilement négociable. On peut jouer à être, à être un peu plus que ce qu'on est, à être autre que ce qu'on est, à être à la fois plusieurs êtres ; on peut aussi jouer ou feindre d'être là, alors qu'on n'y est pas et qu'on entretient simplement une veille électronique et que l'on a confié procuration à un clone ou un "avatar" de soi-même. On peut se joindre au grand bal cybernétique sous la protection d'un masque, qui viendra doubler et renforcer la première protection, la première précaution, de l'écran. On peut enfin, *a contrario*, prétexter son absence ou organiser sa disparition et continuer, toujours sous couvert d'une identité de fantaisie, de hanter les lieux et des cercles dans lesquels on souhaite ne pas apparaître officiellement.

Mais puisque j'évoquais à l'instant les zones d'ombres du Net, je crois qu'il faut précisément parler, pour désigner le terrain qui me préoccupe là, plutôt de *l'UnderNet*, cet Internet cryptique, secret, mystérieux, mal éclairé, et sur lequel vivent les communautés virtuelles et où s'expriment les lieux de convergence.

L'éloignement, la distance physique qu'Internet impose dans son mode de communication et de mise en relation, éminemment désincarné, et le plus souvent réduit à du texte saisi sur un clavier, simplifie ou éloigne ainsi certaines contraintes du face à face, ce qui là aussi autorise certaines dispositions du secret. Car le masque n'est pas tout à fait le synonyme de la cagoule, et si l'un trompe et égare, l'autre simplement dissimule et renforce le silence.

Pour essayer de me faire bien comprendre, je voudrais prendre l'exemple d'un lieu virtuel qui renégocie assez singulièrement ce dialogue entre secret et publicité, et décline de manière étonnante l'écriture de secret, et donc la divulgation comme instrument de reliance.

Le " site des secrets " est un lieu singulier du Net. Il s'agit d'un site Web, et non d'un forum ou d'un salon de conversation sur lequel il s'agit *d'écrire un secret*. Le " site des secrets " ⁵⁶² est donc un lieu d'exposition, de visibilité, paradoxalement dédié aux choses peu visibles, voire invisibles, les secrets, tout en conservant une fonction conviviale et interactive puisque les internautes peuvent agir sur le site en proposant leur contribution, un peu à la manière de ce qui se passe sur les *newsgroups*. Le site a toutefois une pérennité bien supérieure à celle des groupes de forum – dans la mesure où il gardera un espace permanent sur lequel on peut s'afficher.

Site à vocation socio-anthropologique, bien que son auteur s'en défende plutôt, le site des secrets se veut prioritairement une " œuvre d'art ", un objet esthétique plus proche d'un " geste " de Ben Vautier, par exemple, que d'une recherche en sciences humaines.

⁵⁶² <http://enbalyon.free.fr/frespech/index.html>

Nicolas Frespech est “l’auteur” - en fait, il en est plutôt le compilateur - de l’œuvre numérique appelée exactement “*Je suis ton ami / Tu peux me dire tes secrets*”. Je fais juste un petit rappel historique pour poser le système : Originellement, Nicolas Frespech avait réalisé en 1990 un travail sur support vidéo, assez librement inspiré du texte de François Vigouroux sur “Le secret de famille ⁵⁶³”, travail vidéographique appelé justement “Les secrets de famille”. En 1997, il propose un “Picnic des secrets” à Montpellier, sur le site de la DRAC Languedoc-Roussillon, au cours duquel il propose aux inconnus qu’il y rencontre de “leur donner à manger en échange d’un secret...”. En fait, à chacun des dépositaires de secret – qui seront environ cinquante lors de ce coup d’essai – il remettra un T-shirt sérigraphié de la phrase “*Je suis ton ami / Tu peux me dire tes secrets*”.

Très vite, l’idée lui vient de faire de ce premier travail une version numérique et de mettre en ligne, sur un site qui lui sera entièrement dédié, ce recueil de secrets. Le site ouvert, des inconnu(e)s y écrivent anonymement un secret, vrai ou faux, grave ou inconsistant, parfois criminel, parfois superficiel. Deux cent secrets s’exposent en permanence sur le site Web, plus de trois cents autres y sont tenus en réserve, et de nouveaux écrivains se présentent selon un rythme irrégulier, mais qui permettent néanmoins des mises à jour du site et son mouvement perpétuel.

(Le site a été acquis en 1998 par le Fond Régional d’Art Contemporain, service culturel dépendant de la Région Languedoc-Roussillon chargé de collecter et de mettre à disposition du public des échantillons d’œuvres représentatives des nouveaux courants de l’expression artistique locale.

Mais depuis le début de l’année 2002, l’œuvre numérique a quitté le réseau. En tout cas, elle n’est plus hébergée sur le site du FRAC–L.R. après une décision politique du Conseil régional.

Celui-ci, opérateur institutionnel du site, s’est expliqué par courrier et par voie de presse sur un choix, qualifié par certains de censure et de lien évident avec l’arrivée du Front National dans l’exécutif régional. “*Constatant que cette œuvre, qui avait été acquise avec des fonds publics, contenait des obscénités qui ne pouvaient que heurter la sensibilité d’un public non averti [...] il a été décidé de conserver l’œuvre dans les réserves du FRAC... ⁵⁶⁴*”

Le site des secrets de Nicolas Frespech est néanmoins toujours visible et consultable sur le Net, grâce au relais proposé par l’École nationale des Beaux-Arts de Lyon, qui a prêté de l’espace virtuel à Nicolas Frespech pour remettre en ligne son travail.)

⁵⁶³ François Vigouroux, *Le secret de famille*, PUF, Pluriel, Paris, 1993.

⁵⁶⁴ Voir note en *infra*.

Approché comme lieu atypique, paradoxal et complexe, assez emblématique des propositions qu'est capable de formuler le Net en matière d'intimité dévoilée, le site des secrets peut dire un certain nombre de chose sur l'équivoque secret/publicité

D'abord, le " site des secrets " participe, je crois, de cette ambivalence que l'on peut prêter à l'intimité retravaillée par la postmodernité et les systèmes de communication. S'y mélangent dans le plus total désordre des " vrais " secrets, sans doute lourds à porter et à assumer, et pour lesquels la divulgation dans ce lieu d'accueil que constitue le site aura été de l'ordre du soulagement, et des " secrets de circonstance ", quasi-ludiques, qui constituent pour leurs détenteurs plus des alibis participatifs que des actes de type analytique comme pouvaient l'être la mise en public de leurs secrets pour les premiers.

Le t-shirt, remis originellement aux dépositaires de secrets par l'auteur de la " collection ", Nicolas Frespech, constitue en ce sens également un double enjeu, aux motifs bien différents. Pour certains des dépositaires de vrais secrets, qui peuvent passer pour des sortes de hantises ou de fardeaux, le t-shirt aura constitué un pas supplémentaire vers la levée publique du mystère et surtout, un signe vers l'autre, vers les autres " hantés du secret ", capable de constituer les prémisses d'un " club ", d'une tribu, d'un groupe, dans lequel on imagine que le langage et le verbe, partagés, mis en commun, auront (ou auraient) pu ressembler à quelque chose de l'ordre de la pratique analytique.

Pour les autres, inventeurs et porteurs de secrets fictifs, ce t-shirt n'aura été qu'un trophée un rien " incontournable ", témoin ostentatoire de sa participation à une sorte de jeu intellectuel et médiatisé. N'oublions pas en effet que le contexte était dès le départ celui de la création collective d'une œuvre d'art, susceptible d'être achetée par le FRAC ou d'autres structures constituées de l'art contemporain - et susceptible aussi d'être donnée à voir avec une visibilité maximale sur Internet. Obtenir et porter ce t-shirt ne signifierait rien d'autre, dans ce deuxième sens, que la manifestation de son appartenance à une toute autre communauté que celle évoquée ci-dessus. Il s'agit simplement cette fois de celle des " initiés de l'art contemporain ", des créateurs ou à défauts des créatifs, des habitués des performances et des familiers des *happenings*, dont les idoles et les références seraient à rechercher plus évidemment du côté de Yves Klein ou de Andy Warhol que de Freud, de Lacan ou de Joseph Gabel.

Si l'on revient aux propositions formées par Simmel dans son texte fondateur sur le secret en 1908, on pourrait dire que si " *ce que l'on refuse au grand nombre doit être particulièrement*

*précieux*⁵⁶⁵”, ce qu’on écrit, invente, diffuse et publicise avec tapage n’aura sans doute qu’une piètre valeur.

Il y a pourtant dans ces secrets si généreusement présentés à la vue et au jugement de l’autre de la fanfaronnade et de la provocation, et une indéniable volonté d’afficher que l’on possède quelque chose de rare. C’est-à-dire ce que les autres ne savaient pas jusque-là, et qu’il n’appartient désormais qu’à son libre arbitre de rendre public, (tout en gardant l’anonymat – puisque c’était bien entendu une des conditions de participation au site des secrets que de garantir l’anonymat aux diseurs de secrets).

Le fameux “*je sais quelque chose que tu ne sais pas*”, bien mis en évidence par Georg Simmel, devient ici un clair moyen de se trouver une spécificité, une aura toute neuve, voire une existence fictive, comparable à ces formes ouvertes par le secret et explorées plus haut. Posséder un secret devient – “*même lorsqu’il s’agit d’un pur mensonge et qu’on ne détient aucun secret*⁵⁶⁶”, un moyen fort de se mettre en avant, de se mettre en valeur, de se trouver une nouvelle visibilité. Il est possible de devenir soudain un personnage bien plus complexe que celui que l’on proposait jusque-là aux autres, de présenter une nouvelle surface sociale, au sens goffmanien du terme, et de se trouver un nouveau rôle sur la scène sociale. On devient soudain celui ou celle qui a fait ci ou ça, de rare, d’excessif, de prodigieux ou de tout simplement particulièrement choquant. Écrire son secret, le dévoiler, c’est tendre sa main aux autres, et d’abord, aux autres écrivains de secrets.

Le secret, ou plus exactement sa divulgation, force la porte d’un monde de substitution. Un monde dans lequel on n’est plus tout à fait celui qu’on était jusque-là, un monde ouvert sur de nouvelles perspectives de l’être — et de “l’être aux autres”.

“ Comment me regardent, dans cette nouvelle attribution sociale que je viens de me fabriquer, les autres, dès lors qu’ils savent que je prétends “*tromper mon mari avec mon beau-frère*”, “*doubler des voitures par la droite*”, être allé “*en prison*” ou plus dramatique savoir “*où se trouve la petite Marion*”... ?

Vrai ou pas, je prends soudainement, par le dévoilement d’un secret et d’un secret grave, une nouvelle dimension.

Ce n’est plus simplement l’affirmation de la détention d’un secret qui recharge la personnalité sociale et lui octroie de nouvelles compétences – mais bien son dévoilement, et donc sa divulgation. Celui-ci par son excès même, et le site des secrets contient plutôt des secrets “confondants”, frappants, troublants, voire réellement choquants - non pas tant ceux qui

⁵⁶⁵ Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, Circé, Paris, 1996, page 42.

⁵⁶⁶ Ibid.

veulent “ choquer le bourgeois ” par le biais de pratiques sexuelles marginales ou répulsives⁵⁶⁷ - mais ceux qui laissent planer une forme de doute sur une personnalité anti-sociale, suspecte voire criminelle (prison, comportement routier volontairement dangereux, petite Marion, par exemple) devient créateur d’un nouvel individu qui se confronte aux autres, avec son air de dire “ *alors, vous pensez quoi maintenant ?* ”

Le divulgateur de ce secret, vrai ou pas mais devenu à présent par la magie du Net celui de Polichinelle, se charge de puissance, déploie ses ailes et endosse le costume neuf de celui qui a “ fait des choses ” et le confesse.

C’est la non-confidentialité de cette confession qui en fait dérailler tout le sens. C’est sa connaissance, sa publicité, son dévoilement qui en dicte toute la force et en fait, pour son diseur ou sa diseuse, tout le charme. Dans le regard de l’autre, le dépositaire fait partie de cette petite communauté des écrivains de secrets sur le site des secrets, et anonymat ou pas, celui-ci devient un initié, un membre d’une petite communauté singulière, qui peut pour certains donner du sens à une vie banale ou terne.

“ Le secret, expliquait Simmel, place la personne dans une situation d’exception. Il agit, disait-il, comme un charme dont la détermination est purement sociale, indépendant dans son principe du contenu qu’il protège. ”

Peu importe – sur le site des secrets, membre de la communauté des diseurs de secrets – peu importe ce que je sais, peu importe ce que je cache. L’important est que je sache ou cache quelque chose et que ce cette seule qualité-là me donne un surplus de vie, une extension de mon périmètre social, qui me permet mieux et plus l’accès aux autres, me distingue de la masse floue et sans arête des inconnus.

Le secret, vrai ou faux mais que je prétends détenir – et dorénavant dévoiler ! – me singularise, me donne ou me redonne une vie moins lisse que celle adoptée jusque-là, me propose cet élan vers les autres qui me faisait défaut dans la “ vraie vie ”.

C’est dans cette acception aussi que le site “ *Je suis ton ami / Tu peux me dire tes secrets* ” diffère assez nettement des forums de *UseNet*, dont je pense que c’est la connaissance et le partage d’une même fantaisie qui crée le lien. Ici, chez Frespech, c’est la simple intuition qu’il y a *une* fantaisie, quelle qu’elle soit, et même si elle reste obscure à l’autre, qui favorise la reliance et le communautarisme. Je suis persuadé que le site des secrets participe ainsi à ce mouvement décrit par Michel Maffesoli, et qui veut que dans un cercle initiatique, dans une

⁵⁶⁷ Le site des secrets, originellement mis en ligne par l’entremise du FRAC Languedoc-Roussillon, a été “ déposé ” donc effacé du portail régional à l’hiver 2001, officiellement en raison du caractère pornographique de certains secrets (en particulier le fameux “ *I suck my ex-wife used Tampax* ”. Son concepteur et certains observateurs du monde politico-culturel languedocien jugent que c’est surtout l’arrivée du Front National dans l’exécutif régional aux côtés du président Jacques Blanc qui a favorisé l’abandon d’actions culturelles audacieuses comme le site des secrets de Nicolas Frespech.

communauté d'affinité, l'important est que “ *même fantasmatiquement, les initiés puissent partager quelque chose* ”⁵⁶⁸.

Même si l'auteur du site, Nicolas Frespech, s'en défend en refusant de voir dans “ Le site des secrets ” un outil de reliance, ou simplement une occasion de reliance – “ *Ce pourrait être fédérateur... mais mon site ne relie pas entre eux les porteurs de secret. Juste, il relie les secrets...* ”⁵⁶⁹, je crois que le site des secrets et sa fréquentation par certains des donneurs, ou diseurs de secret, participe à une activité bien plus sociale que solitaire, bien plus destinée à être lue et vue de l'autre qu'à un acte de repli et de dissimulation, et capable de transformer des inconnus en pairs. Comme ses cousins des forums, le site des secrets travaille à la reliance sociale, sur des bases affinitaires ou de partage identitaire. Il vise à réinventer, face à une réalité sociale qui se dérobe, une “ *société de semblables* ”, selon l'expression du sociologue Robert Castel.

Le site “ *Je suis ton ami / Tu peux me dire tes secrets* ” n'est pas un coffre-fort caché au fin fond des sous-sols d'une banque zurichoise ; il est avant tout et surtout, je pense, une vitrine d'exposition sur les grands boulevards– même si ici la métaphore de l'œuvre d'art, souvent donnée à voir dans des vitrines renforce ma conviction – par laquelle on soumet à l'œil de l'autre quelque part de soi.

Un peu plus loin dans l'entretien que j'ai eu ce printemps avec lui, Nicolas Frespech me disait : “ *J'ai beaucoup de coming out, par exemple, qui s'expriment sur mon site d'abord, puis vont glisser sur d'autres lieux, peut-être même dans la vraie vie...* ”

Qu'il soit ce sas, ce premier pas, cette zone de transit, le site où s'écrivent des secrets ne peut pas je crois être vu autrement que comme un espace de friction sociale, de friction à l'autre, de confrontation parfois même sans doute intense, et comme cette référence ontologique à l'intime et donc aux tréfonds de la personnalité.

Le système promotionnel décrit plus haut apparaît de manière assez fréquente sur Internet. Particulièrement sur les *chatrooms* et les forums, où l'animateur, qui est souvent une des “ figures ” du salon et possède parfois la qualité privilégiée de “ *wizard* ”, trouve parfois dans ce rôle de maître du jeu une sorte de statut, voire de raison d'être, extrêmement gratifiante, et pouvant compenser parfois l'effacement ou le peu de relief qui prévaut dans sa vie réelle.

Cette promotion dans la *cybervie* des sites, des *chats* et des forums est ainsi décrite par Chris, un internaute régulier rencontré sur un forum du Net et que j'interrogeais sur la qualité de refuge qu'Internet pouvait parfois représenter pour ses usagers : “ *un autre phénomène* ”

⁵⁶⁸ Michel Maffesoli, *Le temps des tribus*, La Table Ronde, Paris, 1988, page 166.

⁵⁶⁹ Entretien, mai 2002.

favorisant cette tendance au "refuge" est qu'il peut arriver d'acquérir sur des forums un "statut social", une notoriété qui dépasse largement celle de la vie réelle et qu'alors la tentation devient grande de basculer d'un milieu à l'autre." C'est sans doute cette forme de plus-value fantasmatique, ce mieux-disant attaché à sa personne, créateur de mondes de substitution relevés aussi bien par Jean Baudrillard ⁵⁷⁰, David Le Breton ⁵⁷¹, Roland Barthes ⁵⁷² ou André Petitat ⁵⁷³, (et bien sûr Simmel !⁵⁷⁴) et qui favorisent ce dédoublement du monde créé par les élans affinitaires du Net.

Sur le " site des secrets " de Nicolas Frespech, c'est un phénomène du même ordre qui se met sans aucun doute en branle pour ceux qui y déposent des secrets fictifs, dont l'invention n'aura eu pour seule ambition que de donner du relief à leur propre existence. Le secret, et surtout ici le mensonge, servent principalement alors à favoriser l'émergence, à créer, selon l'expression de Patrick Watier dans la postface au texte de Georg Simmel, "*une vie plus étendue.*"⁵⁷⁵ "

L'écriture des secrets, réels ou affirmés, n'a plus alors comme seule justification, ainsi que je l'ai supposé plus haut, que de réinventer du lien. Et de soulager par la possibilité d'un autre monde et d'autres relations, une insatisfaction que la lisibilité, la visibilité maximale d'un monde sans ombres et sans mystères proposait. Le système du secret devient alors, pour les diseurs et diseuses de secrets collationnés par Nicolas Frespech, le "*créateur de mondes parallèles à côté du monde apparent ou du monde réel.*"⁵⁷⁶ "

Avec le secret, sa détention ou son " invention ", comme on le dit parfois des trésors, c'est le champ des possibles, et surtout, le territoire et les chemins de l'autre qui reviennent en force, présentant à ses porteurs les conditions d'une nouvelle socialisation.

Ces formes en rappellent incontestablement d'autres : celles mises en évidence par deux spécialistes des rumeurs, Jean-Bruno Renard et Jean-Noël Kapferer. Dans sa préface à " La rumeur de Nîmes ", Jean-Bruno Renard explique la diffusion de certaines rumeurs par le souci de certains agents sociaux de se démarquer de la foule anonyme, de gagner ou de

⁵⁷⁰ Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Éditions Galilée, Paris, 1981, page 102

⁵⁷¹ David Le Breton, *L'Adieu au corps*, Métailié, Paris, 1999, page 139

⁵⁷² Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Points - Seuil, Paris, 1971, page 14.

⁵⁷³ André Petitat, *Secret et lien social*, L'Harmattan, Paris, 2000, page 10.

⁵⁷⁴ " *Le secret offre en quelque sorte la possibilité d'un autre monde à côté du monde visible* " Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, op. cit., page 40.

⁵⁷⁵ Patrick Watier, *Simmel et le secret*, postface à *Secret et sociétés secrètes*, op.cit., page 117.

⁵⁷⁶ *Ibid.*

“ conserver une position dominante en “sachant des choses” – quelles qu’elles soient – que les autres ne savent pas. ⁵⁷⁷ ”

Pour sa part, Jean-Noël Kapferer avance que la recherche d’une plus-value sociale, d’un prestige, est souvent un motif de la propagation de rumeurs. *“ Celui qui colporte la rumeur, qui met dans la confiance et fait partager un secret – et nous y revoilà quand même ! – ressort magnifié de cette transaction. Il s’affirme comme un éclaireur, autant de reflets flatteurs pour son image auprès des récepteurs. ⁵⁷⁸ ”*

Il s’agit bien là, encore, d’une renégociation des différents statuts sociaux et des liens qu’ils entretiennent entre eux. En se parant d’un secret et d’un même coup en le dévoilant, le diseur de secret trouve une valeur à négocier, à commercer dans ce jeu social dont il pouvait se sentir exclu ou marginalisé. En échange d’une fêlure dans la vitre sans tain de son intimité, il gagnera, comme l’écrit encore Kapferer au sujet des “ diseurs de rumeurs ”, *“ le plaisir de plaire, d’être écouté avec attention. ”*

Ce paradoxe, ce va-et-vient entre montré et caché a été analysé avec justesse par Dan Velea, médecin, spécialiste des dépendances et des phénomènes liés à la cyberaddiction. Il écrit ainsi: *“ Les journaux personnels qui racontent au moindre détail la vie intime de leurs auteurs sont de plus en plus à la disposition des internautes. Certaines pages Web contenant des journaux personnels voient accroître leurs affluences aux “ moments de pointe ” quand les auteurs racontent leur vie affective et sexuelle. Ainsi, paradoxalement l’intimité devient un facile moyen de communication et de mise en contact. ⁵⁷⁹ ”* En cela, le site des secrets reproduit et applique fidèlement cette grande fonction du secret, qui est de permettre la relation à autrui, de renouer avec les idées d’appartenance, de congrégation, de tribu, de confrérie, de groupe ou de communauté. Cette “ reliance aux autres ”, dont parle Marcel Bolle de Bal, favorise *“ l’affiliation, l’appartenance, aux petits groupes dans le cadre d’un grand groupe (ce “ microcosme autonome à l’intérieur du macrocosme social ” décrit ailleurs par Pierre Bourdieu) la solidarité communautaire face à l’anomie sociétaria. ⁵⁸⁰ ”*

Je crois ainsi que la redéfinition de la communauté d’intérêt, proposée autrefois par Georg Simmel appliquée à des domaines particuliers du Net, comme le “ site des secrets ” confère à celle-ci un nouveau sens : basées non plus sur la contingence et l’aléatoire, les communautés de convergence fouillent au plus profond des secrets des hommes et y découvre un motif neuf

⁵⁷⁷ Jean-Bruno Renard, préface à “ *La rumeur de Nîmes, dix ans après l’inondation de 1988* ”, René Domergue (Dir.), Édisud, 1998, page 15.

⁵⁷⁸ Jean-Noël Kapferer, “ *Rumeurs, le plus vieux média du monde* ”, Seuil, Paris, 1987, page 26.

⁵⁷⁹ Dr Dan Velea, “ Cyberaddiction et réalité virtuelle ”, in <http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/hometox.html>

⁵⁸⁰ Marcel Bolle de Bal, “ Au cœur d’une sociologie existentielle, les secrètes ambivalences du secret ”, in *Secret et lien social*, op.cit. page 56.

de mise en relation. Et, après une longue éclipse tout entière gouvernée par la rationalité, la rigueur et le rendement, remet en scène le désir, le lien affectif et l'élan passionnel.

Michel MOATTI
Université de Montpellier 3
IRSA
Centre de recherche sur l'imaginaire
Michel.moatti@univ-montp3.fr

Quelques exemples de secrets écrits sur le site
(<http://enbalyon.free.fr/frespech/index.html>)

J'ai assisté à des châtiments corporels dans une école maternelle

J'aime doubler les voitures par la droite

J'ai tenté d'opérer mon chat, il est mort

J'ai fait un lifting

Je porte un wonderbra

Je déteste mes parents

J'ai été en prison

Je n'ai jamais été résistant

I'm in love with a dead man

J'ai volé dans une galerie une oeuvre d'art

Je sais où se trouve la petite Marion

“IRONIE”: LA COMMUNICATION PAR FRGAAGMENT

Lionel DAX
Rédacteur de la revue Ironie

L'objet de ma communication part d'une expérience forte de six ans d'écritures plurielles. Je commencerai par décrire la spécificité d'*Ironie*, sa pratique, pour montrer ensuite comment la version papier implique sans mal, en douceur, la version web, clone presque parfait de la première. Les deux stratégies se confondent, se répondent, s'enrichissent mutuellement, donc participent d'un même élan qu'il convient d'analyser.

Prenons d'abord l'avis d'une lectrice d'*Ironie* sur Internet qui a repris certains numéros de la revue pour les inclure sur son site. Dans un mail adressé à la revue, elle définit ainsi *Ironie* : « *Ironie est une parution mensuelle. Elle est distribuée de manière aléatoire, à qui en a entendu parler, a rencontré des individus qui le lisent ou a découvert son site sur Internet. Précisément, Ironie est une feuille A4, pliée et envoyée. C'est ainsi que la diffusion de ce feuillet peut se faire pratiquement sans moyens, facilement distribuable et de manière anonyme ou presque... S'accumule au fil des numéros des extraits succincts, très courts, des phrases et des mots d'auteurs qui ont marqué la littérature et ont apporté pour la plupart des critiques salées et pointues de notre société. Ironie peut se lire comme un rappel des œuvres à lire absolument; elle donne le goût des auteurs, donne rapidement leur ton et leur saveur. A nous de continuer le travail. Ironie, c'est aussi la volonté de présenter un espace critique en rassemblant des morceaux de textes, et en y ajoutant des textes de leur production, souvent liés à l'actualité sociale. L'ensemble est, manifestement, une manière de revendiquer une certaine façon de vivre, de juger et d'apprécier, tout en profitant des plaisirs que la vie offre et qui sonne comme une insouciance à prendre.* » J'agrémenterai cette présentation d'une citation qui donne une approche plus philosophique de l'ironie. Elle est tirée du livre d'Henri-Pierre Jeudy, *L'ironie de la communication*, paru en 1996 : « *Pour Søren Kierkegaard, l'ironie est d'abord une arme*

constructive qui permet d'affirmer toujours une subjectivité sans anéantir la réalité, elle est une arme de réfutation critique. Le philosophe danois révèle combien la subjectivité peut alors avoir une visée éthique : « Qu'est-ce que l'ironie ? Une unité, où une ferveur éthique qui intériorise infiniment le moi se fond avec un savoir-vivre qui, en l'extériorisant (dans le commerce avec des hommes), fait à l'infini abstraction de ce même moi ». Kierkegaard ne considère donc pas l'ironie comme une distraction à l'égard du monde mais comme une prise de position qui s'inscrit dans le projet éthique de tout individu. Elle est un mouvement d'intériorisation qui s'ouvre aussitôt sur le monde, permettant au moi d'échapper au risque de son propre enfermement. L'ironie n'est pas pensée comme le dépassement du sujet et de son rapport au monde, elle vient fonder l'harmonie possible d'une telle relation. Elle lie le sujet à la communauté », sans pour autant se plier à une quelconque communauté.

1. Une stratégie critique et ludique.

Le sous-titre d'*Ironie* « *Interrogation Critique et Ludique* » indique que l'ironie telle que nous la vivons est multiple. D'abord, elle est interrogation de part son sens grec *eironeia*⁵⁸¹, critique et ludique en même temps, paradoxale, difficile à cerner, impossible à définir.

La création d'*Ironie* était à la source une tentative de retrouver un esprit aiguisé, un ton libre et léger sur les événements du monde. Histoire, histoire de l'art, arts plastiques, philosophie, littérature, musique, sciences sociales, urbanisme, informatique, nos champs d'investigation étaient ouverts et la pluridisciplinarité nous a paru de suite évidente et riche. « Il fallait inventer une nouvelle manière d'écrire notre histoire contemporaine, trouver un autre ton que celui de la plainte, faire voir ce qui arrive mais sans être réactif au flux glissant de l'actualité. Il existe sur ce point un piège, qui guette le spectateur déçu du devenir du monde, ce piège est celui de l'indignation. »⁵⁸². *Ironie*, à mon sens, échappe à ce piège. Il s'agit plus d'un don que d'une revendication, et pour cela, Internet est un support adéquat.

Mais il manquait à cette volonté critique et ludique une stratégie de communication. Nous l'avons trouvée dans la lecture de la revue *Potlach* (1954-1957), rééditée en 1996. Cette revue pré-situationniste, impulsée par Guy Debord, fut le véritable catalyseur d'*Ironie*. Sans moyen financier, la stratégie de *Potlach* nous est apparue plus que pertinente : mélanger des fragments, des textes courts, des citations, des faits divers, pour interroger le monde événementiel, mettre en valeur une information moins lisse, refuser le journalisme, sortir du flux des marchandises

⁵⁸¹ « *L'interrogation est la piété de la pensée* » Heidegger, 1953

⁵⁸² Mathias Gérard et Dork Zabunyan, « La Conscience exténuée », mai/juin 2002, compte-rendu du livre de Bernard Stiegler, *La technique et le temps : 3. Le temps du cinéma et la question du mal-être*. (2001)

en prônant une gratuité pensée comme une notion de dépense. *Ironie* dans son premier numéro détourne l'objectif de *Potlach* qui était essentiellement engagé et collectif. Nous avons remplacé le mot engagé par libre et le mot collectif par singulier.

2. La pensée du don.

Le premier point que je voudrai développer est la notion de don. Le don est en effet une arme communicationnelle, et sous-tend la libre circulation des idées. La tactique d'*Ironie* s'apparente au tract politique (sans la teneur militante), au tract publicitaire ou aux *spams* dans les boîtes aux lettres électroniques (sans la visée marchande), aux virus (sans les conséquences destructrices). Elle est avant tout un don de la pensée, un désir de rencontre, une impulsion. « *Tous les textes publiés dans Ironie peuvent être reproduits, imités, ou partiellement cités, sans la moindre indication d'origine.* » D'emblée, avec Internet, la notion de droit d'auteur est remise en question, voire malmenée. Les auteurs qui participent épisodiquement à *Ironie* connaissent la philosophie du don qui nous anime et jouent le jeu d'une revue en ligne, ouverte à tous. Par cet acte, cette « exubérance de la vie » disait Georges Bataille, nous nous rapprochons du concept de Copyleft de Richard Stallman et de tous ceux qui ont milité pour l'Internet gratuit, les logiciels gratuits, Linux par exemple, les pionniers informaticiens du net. Seulement *Ironie* tient à se démarquer des mouvements politiques de la contre-culture. A la base, nous ne sommes pas un forum électronique. Nous ne participons pas à ce que Howard Rheingold appelle « *Les communautés virtuelles* ». Nous exposons librement nos idées dans une revue abordant des sujets variés, essayant de poursuivre la pratique encyclopédique des Lumières. La communauté n'est pas notre problématique. Si communauté il y a, elle est diffuse, invisible, insaisissable, pour tout dire éclatée, voire impossible.

Pourquoi alors utiliser Internet et mettre tous les numéros en ligne ? Quand on décide de créer une revue, au temps de la vitesse et de la masse des informations, il faut nécessairement se poser la question des lecteurs potentiels de ce nouveau support et comment toucher de nouveaux lecteurs hors du circuit trop restreint des amitiés. Il faut ouvrir le champ d'application. L'idée de mettre cette revue en ligne parallèlement à la version papier s'est imposée assez vite. Tout d'abord, cela a été vécu comme un plus permettant un rayonnement international, une sorte de test. Le site a été conçu par un graphiste en harmonie avec la version papier. Les problèmes soulevés par le webmaster au moment de la création du site sont toujours d'actualité.

Premièrement *Ironie* n'est pas un site d'information alors que la plupart des internautes recherchent des informations concernant un mot clé ou plusieurs. De part sa pluridisciplinarité et son goût de l'électisme, ce n'est pas un site spécialisé dans un domaine précis, ce qui risque de rebuter les internautes. Troisièmement, *Ironie* est d'abord conçu pour le papier et utilise essentiellement le texte. Trop de texte donc, pas assez d'image et aucun effet sonore. Tout ceci n'est évidemment pas compatible avec un site web alléchant. Et pourtant, nous avons voulu préserver cette apparente austérité du format papier, plutôt sa simplicité. *Le simple préserve l'énigme*. Nous avons choisi pour finir un hébergeur gratuit un véritable espace sans contrainte où la publicité était exclue. Au résultat, d'un coup d'œil, nous pouvons cerner la spécificité d'*Ironie*. Pour cela, la rapidité du téléchargement des pages est primordiale. Le site offre trois entrées au choix, *Le numéro du mois*, *Les archives ironiques* et *L'inscription*. Les lecteurs du web papillonnent, furètent. Nous allons voir que malgré tout, l'écriture par fragments qu'est celle d'*Ironie*, est au plus proche de ce qu'attendent les internautes d'une écriture en ligne. Ils peuvent saisir à la volée un fragment puis repartir aussitôt du site. Ils préfèrent l'adage de l'art bref : « Il vaut mieux un petit sonnet bien fait qu'un long poème ennuyeux » ou plus exactement « Simple is Beautiful ». Il faut toucher juste et vite. C'est, je crois, la volonté d'*Ironie*, véritable champ d'expérimentation de l'écriture et de la pensée qui a fait du fragment son identité.

3.La politique du fragment.

Ironie a beaucoup d'affinités avec les différentes formes courtes présentes dans la littérature et la philosophie, proche de l'aphorisme, de la pensée en éclair, de Nietzsche, de Walter Benjamin, de l'*Athenaum*, de Lichtenberg, des moralistes du XVIIème (La Bruyère, Pascal, Saint-Evremond, La Rochefoucault...) et du XVIIIème siècles (Chamfort, Vauvenargues, Voltaire...). *Ironie* c'est également la saillie, le trait d'esprit (Witz en allemand, wit en anglais) comme forme de critique radicale contre tout dogmatisme et systématisme. C'est le combat que se livrent F. Hegel et F. Schlegel au début du XIXème siècle : Construire un système philosophique ou laisser la pensée à l'état de fragment détaché de toute théorie. Cette dernière idée défendue par les auteurs de l'*Athenaum* me semble correspondre à la philosophie d'Internet. « *Fabrication de fragments mutilés et preuve que le fond de toutes les opinions et de toutes les pensées efficaces du monde ordinaire sont des fragments.* » (Novalis, 1798)

Dans *Les leçons américaines* (1985), Italo Calvino dessine les contours de l'écriture du XXIème siècle qu'il voit *légère, rapide, exacte, visible et multiple*. *Ironie*, contemporaine

d'Internet, s'inscrit dans ce dispositif. Du format papier au format électronique, elle ouvre un lieu à toutes les formes d'écriture, une réunion de *Works in Progress*. Voyons la définition du mot fragment : « *morceau d'une chose qui a été brisée en éclats. Fragment d'un vase* », Fragment d'Internet, fragment du web... Au sens figuré, le fragment a trois sens que la revue continue d'exploiter, « *Ce qui est resté d'un livre, d'un poème perdu* », fragments d'Héraclite, d'Empédocle... ; « *Morceau d'un livre, d'un ouvrage qui n'est point encore terminé ou qui n'a pu l'être* » ; et « *Morceau extrait d'un ouvrage* ». Ce dernier sens renvoie aux citations qui parsèment les numéros d'*Ironie*. Les fragments, les textes volent en éclats... Ne subsistent que des morceaux épars, à agencer d'une certaine façon. Désir de créer un sens nouveau par la confrontation de différents fragments... La citation devient alors un langage neuf qui offre des correspondances inédites et ouvre l'appétit des lecteurs. *Ironie* devient une incitation à penser, à lire, à prendre son temps, une mise en bouche. Communication en éclats... Arche de Noé des ouvrages à sauver du déluge, une entreprise de compilation proche des encyclopédistes du XVIIIème siècle.

La politique du fragment, des textes courts, permet d'être lu rapidement. C'est cette rapidité aussi qui a fait le succès d'*Ironie*, sa diffusion par courrier et sur le web. Face à la pléthore des productions écrites, le nombre grandissant des revues, les milliers de pages imprimées chaque mois et visibles sur Internet, la volonté première d'*Ironie* était d'être lu en entier, diffusée le plus simplement du monde, le plus rapidement possible. Pour cela il fallait remettre en question le principe classique de l'objet-revue : Le livre, objet trop lourd, trop cher, les contenus, articles trop longs, trop rigoureux. La place du sérieux était déjà bien ancrée dans les librairies. *Ironie* tente d'offrir une autre vision plus libre, plus ludique de la pensée, une communication fragmentée ouverte aux lecteurs dont le site web serait la mémoire, un lieu d'archives vivantes.

4. La communauté invisible.

Pour finir, je voudrai interroger la communauté invisible des lecteurs de la revue. Le fonctionnement d'*Ironie* est aléatoire, réactions en chaîne, bouche à oreille. Il est le produit fortuit de rencontres, de lectures, un échange entre les lecteurs qui envoient souvent des courriers, des critiques, des textes ou des citations et le rédacteur qui fait le lien. La plupart des auteurs d'*Ironie* ne se connaissent pas. Ils forment pour tout dire une communauté impossible. Les lecteurs d'*Ironie* sur Internet sont insaisissables, situés dans le monde entier, presque anonymes, cachés souvent derrière des pseudonymes électroniques. Communauté éclatée, sans nom, sans trace, incontrôlable.

Il nous arrive par curiosité d'analyser les tendances de ces visites et d'élaborer par jeu un portrait robot du lecteur d'*Ironie*. Aujourd'hui, il y a plus de lecteurs électroniques (environ 200 inscrits) que de lecteurs recevant la version papier (environ 100 lecteurs). D'après les statistiques qui comptabilisent les visiteurs et les comportements, on aperçoit un pic de connexion après la mise en ligne du numéro de chaque mois. Mais en général, les internautes ne restent pas des heures sur ce site ; ils zappent très vite. Ils restent en moyenne entre 30 secondes et 5 minutes. Rien ne nous permet de savoir s'ils impriment les pages. Le nombre de visiteurs sur le site *Ironie* a fait un bond considérable. En novembre 1998, le nombre de visiteurs était de 59, et pendant le mois de septembre 2002, c'est-à-dire 4 ans après, le nombre de visiteurs est passé à 1407 dans le mois. Et cela va croissant. Ces statistiques sont à prendre à la légère, surtout lorsqu'on a accès aux mots clés qui ont permis à certains internautes d'entrer en connexion avec *Ironie*. Voici la liste exhaustive des mots clés du 23 et 24 septembre 2002 :

Ironie - bite coule visage - femme nue allongée picasso –
peinture mythologique - jeunes+mères+1897+peinture –
diner de putes - courtisan castiglione - les vanités en peinture –
comparaison manet monet - islam amour courtois - britney à nu –
masturbe inceste - cuisses écartées –
avaler foutre cheval - auteur ironie –
je me caresse tous les jours - paris+les plus longues rues –
kierkegaard - photo sicile - charon mythologie représentation.

Ceci pourrait faire l'objet d'une réflexion sur les comportements des internautes et sur la part conséquente consacrée au sexe froid, au porno sur Internet. Il serait bon aussi d'analyser les variations des mots clés qui ouvrent sur un site...

En conclusion, une offrande, une citation de Pascal Quignard qui peut être lue comme un exergue de nos travaux : « *Comment remonter à cran le ressort de trois ou quatre contre l'empire de tous ? Ces trois ou quatre, ils se cachent ; ils fondent des sociétés secrètes fragiles ; ils sont contraints de feindre d'épouser les mœurs joviales et les gestes agressifs des barbares ; ils s'exhibent dans leurs cités, leurs temples, leurs amphithéâtres. Mais dans le coin, c'est-à-dire in angulo, c'est-à-dire dans l'abri de l'ombre, dans le secret, ils se repassent, à l'égal de photos pornographiques, plutôt que des tracts sectaires, ou publicitaires, ou nationaux (c'est-à-dire plutôt que des billets de banque), des œuvres publiées à neuf exemplaires, ou des souvenirs de livres, ou des reprographies des livres anciens eux-mêmes qui, parmi toutes les marchandises, ne marchendent rien du tout. Ces pages photocopiées et*

grises, images sans images, trouent le temps. » (Le Dernier royaume I, Les Ombres errantes, 2002)

Lionel D ax
Lionel.dax@hotmail.com ax
Rédacteur de la revue Ironie
Écrivain, Enseignant
lioneldax@hotmail.comRédacteur de la revue Ironie

